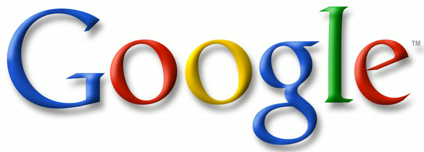
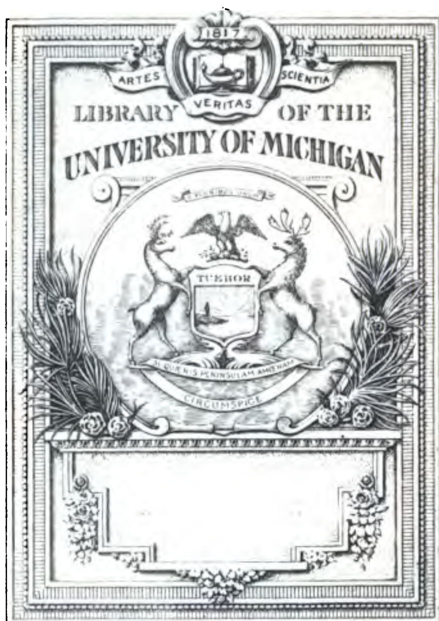




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE de la REPUBLIQUE des PROVINCES UNIES

P. Sluyter sculp.

Jennet, - Jean

HISTOIRE DE LA RE'PUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES DES PAÏS-BAS,

Depuis son établissement jusques à la mort de

GUILLAUME III.

Roi de la Grande Bretagne.

TOME QUATRIE'ME.



A LA HAYE,
Chez GUILLAUME DE VOYS, Marchand Libraire dans le Pooten, à l'Enseigne de *Grotius*.

M. D. CCIV.



AVIS AU LECTEUR.



E quatriéme Volume, que l'on donne ici au Public, finit l'Histoire abregée des Provinces Unies, que l'on avoit entreprise sur le Plan que l'on en avoit formé en la commençant. On trouve donc dans ce Tome tout ce qui s'est passé de plus mémorable & de plus important depuis la Paix concluë à Munster au Mois de Janvier de l'an 1648. entre l'Espagne & ces Provinces. L'on y conduit le recit de tout ce qui concerne la République, jusques à la mort de GUILLAUME HENRY,

Prince d'Orange, Gouverneur, Capitaine, & Amiral General des Provinces Unies, monté ſur le Trône de la Grande Bretagne, par une Revolution également avantageuſe à cette Ile, & à toute l'Europe : C'eſt-à-dire, que l'on trouve ici l'Hiſtoire de cinquante quatre ans, qui ſe ſont écoulez depuis cette Paix juſques au 19. de Mars 1702. que ce grand Prince finit ſa glorieuſe carriere.

On ne peut pas douter que cette longue ſuite d'années ne fourniſſe pluſieurs faits importans, dont il a fallu rendre compte au Public. Ainſi l'on comprend aiſément, que ce Volume a dû être plus gros que les precedens ; mais il n'a pas été poſſible d'eviter ce petit inconvenient, par ce que l'on s'étoit fixé à comprendre toute cette Hiſtoire en 4. Volumes, ſelon les quatre Epoques remarquables qui finiſſent châque Tome. On a donc raconté les événemens d'une maniere abbregée, pour ne point fatiguer le Lecteur. Il n'eſt pas toûjours également neceſſaire

de s'étendre sur toutes les circonstances des faits. Il suffit de s'arrêter à ce qu'il y a de capital dans une Histoire, en passant legerement sur les choses qui ne sont pas de la derniere importance. On peut assurer ici, que l'on a compris dans ce Volume, ce qui est arrivé de plus considerable dans le cours de ces années.

On s'est arrêté sur les principaux événemens, pour en découvrir les causes & les motifs, & on en a parlé sans préjugé pour en donner de justes idées au Lecteur. C'est ce qui fait la bonté d'une Histoire, qui doit raconter les choses naturellement, sans faveur & sans partialité. On a été d'autant plus obligé de suivre cette methode, que les ennemis des Provinces-Unies ont répandu plusieurs accusations odieuses contre Elles dans le monde, & que l'on trouve une infinité d'ouvrages sous le titre d'Histoires, qui sont pleins d'Invectives, & de malignité contre la République. On a tâché de la rendre

odieuse dans le monde, par les peintures affreuses que l'on a faites de sa conduite. Cependant il est certain, qu'elle a toûjours été fidele à ses Alliez, constante à observer ses Traitez, soigneuse de maintenir la Paix & la tranquillité publique, appliquée à s'opposer aux violences & aux usurpations, ne pensant au reste qu'à le conserver sans rien entreprendre contre ses voisins, quand ses voisins l'ont laissée en repos. Au reste l'Alliance des Provinces-Unies a toûjours été avantageuse à leurs amis. Elles les ont toûjours fidellement & genereusement assistez, lors qu'ils ont eu besoin de leur secours.

Tout cela fait voir d'une maniere incontestable, que tout ce que l'on a publié contre l'honneur de la Republique, ne doit être consideré que comme de pures calomnies. C'est ce qu'il a été nécessaire d'expliquer, afin que le Lecteur fût instruit de la vérité des choses. On a été obligé de tirer le rideau, & de parler des affaires naturellement pour

en donner de justes idées. On l'a fait sans fraude, sans artifice, sans déguisement, & l'on voit par la déduction de ce que l'on a été obligé de dire, que la République n'a été exposée aux traits envenimez de la calomnie, que parce qu'elle n'a pas voulu consentir aux projets ambitieux des Princes, qui se proposoient de mettre l'Europe dans les fers. C'est ce que l'on voit encore aujourd'hui à la gloire immortelle de la République, qui n'est entrée dans la Guerre qui se fait présentement, que pour conserver cette Partie du monde dans la possession de ses Droits & de sa liberté.

Il n'a pas été possible de raconter les évenemens qui sont arrivez pendant les 54. années, dont on trouve l'Histoire dans ce Volume, sans parler de ce Prince incomparable, dont la funeste mort fait la clôture; Mais on trouvera, que l'on s'est contenté de rapporter naïvement & sans art les grandes & immortelles actions de ce Heros. Il a suffi

de les reciter pour faire son véritable Panegyrique. On voit, qu'il a été le Restaurateur de la Patrie, le Liberateur de la grande Bretagne, le Protecteur de l'Europe, & le genéreux Défenseur de la liberté publique. Ce que l'on dit de ce grand Prince à cet égard, ne consiste point dans des discours pompeux, composez avec artifice pour faire son éloge. On ne trouve qu'une narration simple, mais fidele, de tout ce qu'il a fait pendant sa vie. Il a toûjours été d'une grande moderation, uniquement appliqué à bien faire, sans se soucier des loüanges, ni des applaudissemens des hommes. Il n'a point recherché l'encens. Sa grande ame l'a mis au dessus de la vaine & fausse gloire. C'est par là, qu'il a été occupé toute sa vie à de grandes choses, & qu'il a fourni l'idée d'un véritable Heros. On s'est donc contenté de rapporter les choses dans leur naturel, sans se servir d'aucune exaggeration, par ce que tout a été grand, magnifique & glorieux dans la vie de ce Prince.

On

AVIS au LECTEUR.

On souhaite que le Lecteur puisse tirer du profit & du plaisir de cette Histoire. On ne l'a entreprise que dans le dessein de l'instruire, & de le divertir agréablement. On se croira bien récompensé de la peine que l'on a prise de la composer, si l'on contribuë à ces deux choses avec quelque succès. On peut l'assurer hardiment ici, que tout ce qui est arrivé à la République des Provinces-Unies, comprend des événemens aussi considérables, & aussi dignes d'attention, que tout ce que l'on raconte dans les Histoires anciennes, touchant les Etats & les Empires du monde. On en a rapporté les faits avec toute la fidelité dont on a été capable. Au reste on prie le Lecteur d'excuser les défauts, dans lesquels on peut être tombé en dressant cette l'Histoire. On a travaillé fort exactement à donner une narration juste, précise & véritable de tous les événemens que l'on y raconte. Mais on ne se croit pas infaillible. On a estimé qu'il suffisoit dans un des-

sein

ſein de cette nature, d'avoir eu l'intention droite, & d'avoir travaillé fidélement à l'ouvrage que l'on avoit entrepris. Un Lecteur équitable ne manquera pas d'avoir de l'indulgence pour des fautes involontaires. C'eſt ce que l'on ſe promet du public, par rapport à l'Hiſtoire dont on lui préſente ici la concluſion.





HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES.



LA Paix ayant été concluë si glorieusement pour les Provinces-Unies avec le Roi d'Espagne, on travailla cinq jours après la signature du Traité à faire un reglement de Commerce entre les deux Etats pour assurer la Navigation. Mais il ne fut pas possible de prendre des mesures assez justes pour prevenir toutes les difficultez, qui pouvoient survenir. Ainsi l'on en trouva un grand nombre dans l'execution. Voila pourquoi l'on fut obligé d'en venir à un nouveau Traité, qui ne fut conclu que vers la fin de l'an 1650. dans lequel on termina tous les differens qui étoient survenus, & l'on mit les 1648.

1648. affaires sur un pied commode pour entretenir la bonne correspondance entre les deux Nations. Les Etats Generaux promirent de ne point permettre à leurs sujets de transporter des Marchandises d'Espagne en France, sur tout de celles, qui pouvoient servir à la Guerre, non plus que de celles, que l'on appelle de contrebande. On declara que ce nouveau Traité serviroit de commentaires & d'explication à l'Article particulier de la Paix signée à Munster le 4. Février 1648. & qu'il auroit la même force, que s'il y étoit inseré. Au reste on se reservoit reciproquement le pouvoir d'éclaircir, d'amplifier, ou de resserrer, ce que l'on y avoit arrêté, si l'on trouvoit que la necessité des affaires le demandât ainsi. Ce fut dans ces Negotiations, & dans l'execution du Traité de Paix, que se passerent les années 1548. & 1649.

1649. Cette Paix répendit la joye dans toute l'étenduë de la Republique. On y trouvoit une glorieuse recompense de tous les travaux passez, par la satisfaction que l'on avoit d'avoir réduit l'Espagne à la necessité de reconnoître l'independance & la liberté absoluë des Provinces-Unies, & de leur ceder toutes les conquêtes qu'elles avoient faites pendant la Guerre. Mais la Compagnie des Indes Occidentales eut la douleur de voir tomber à rien les grands établissemens qu'elle avoit eus ci-devant dans le Bresil. Les Portugais occupez du soin de recouvrer ce que cette Compagnie leur avoit enlevé dans ce Païs-là, employerent toutes leurs forces à la chasser des lieux dont elle s'étoit emparée,

rée, si bien qu'après plusieurs expeditions il 1649.
ne lui restoit plus que le Récif. La Compagnie avoit fait de prodigieuses dépenses pour soutenir ses conquêtes : Mais ses desseins furent malheureux. L'Amiral Baucher avoit un peu raccommodé les affaires par sa bonne conduite. Cependant le defaut de soldats & de munitions l'empêcha de les remettre en bon état. D'ailleurs la Ville de Middelbourg lui avoit envoyé ordre de revenir à son emploi ordinaire. Ainsi il fut obligé de repasser en Europe, & il s'embarqua pour cela avec des Députez du Conseil de Fernambouc, qui avoient ordre de representer à la Compagnie la necessité pressante qu'il y avoit d'envoyer un puissant secours en ce Païs-là, si l'on vouloit conserver ce que l'on y tenoit encore.

Baucher mourut en chemin. Ceux qui l'accompagnoient, étant arrivez en Hollande, firent un portrait si touchant du mauvais état des affaires dans le Bresil, que la Compagnie resolut d'équiper une flotte de cinquante vaisseaux, qu'elle mit sous la conduite de l'Amiral Wittewitzen. L'Ambassadeur de Portugal averti de ce grand armement tâcha par tous les moyens possibles d'empêcher le départ de cette flotte. Il offroit de faire restituer les Places, que l'on avoit reprises sur la Compagnie, de reparer le dommage, & d'indemniser la Zélande, qui y avoit le plus souffert. Mais toutes ces belles promesses étant restées sans effet de la part du Portugal, on fit partir la flotte, & l'on travailla même à en équiper une secon-

1649. de, pour tranſporter quatre ou cinq mille ſoldats dans le Breſil afin d'y rétablir les affaires. Mais les vents contraires nuiſirent beaucoup à ces armemens. D'ailleurs l'air du Païs cauſa pluſieurs maladies parmi les ſoldats & les Matelots que l'on y avoit tranſportez. Ainſi les grandes forces que les Portugais oppoſerent à cette flotte, en rendirent l'expedition malheureuſe, & obligerent l'Amiral de quitter le Breſil faute de ſecours. Lors qu'il fut arrivé en Hollande, il fit voir, qu'il avoit été abſolument impoſſible de ſubſiſter davantage dans le Breſil, & ſe juſtifia fort aiſément des reproches que quelques particuliers lui faiſoient, d'avoir abandonné ce Païs avec un peu de legereté.

1650. Lors que la Republique vit la Paix heureuſement établie, parce que l'Eſpagne en executoit le Traité de bonne foi, les Etats crurent qu'ils devoient s'appliquer à rétablir les affaires interieures, qui ne pouvoient manquer d'être dans un grand deſordre par le cours d'une longue & cruelle Guerre, qui avoit duré quatre vingt ans. On avoit travaillé juſques-là à regler toutes les difficultez, qui étoient ſurvenuës dans l'execution du Traité de Paix. Lors que tout eût été mis en bon état, & que le commerce & la tranquillité eurent été rétablis entre l'Eſpagne & les Provinces-Unïes, on tint une Aſſemblée generale des Etats au mois de Juin de l'an 1650. pour chercher en commun les moyens les plus prompts & les plus efficaces de payer les dettes publiques,

& de décharger les particuliers des impôts 1650. que la Guerre avoit établis. La Province de Hollande opinant sur ce sujet, observa que l'on pouvoit commencer par la réforme des Troupes; dont on pouvoit se défaire en partie, puis qu'elles n'étoient plus necessaires. Elle fit voir que l'on pouvoit congedier cent ou six vingt Compagnies, & qu'en les diminuant on en feroit une de quatre, en donnant une pension raisonnable aux Officiers réformez pour leur subsistance: que cela soulageoit tout d'un coup la dépense ordinaire de près de deux millions par an, & donnoit le moyen par là de retablir les finances, & de payer une partie des dettes, que l'on avoit été obligé de contracter pour soutenir la Guerre.

Il est assez croyable qu'il se mêla quelque jalousie dans toute cette affaire. Il restoit d'anciennes semences de divisions dans les esprits. Quelques-uns craignoient que le Prince d'Orange étant jeune, plein de courage & d'ambition ne se servît des Troupes, qui avoient accoutumé de marcher sous ses ordres, & qu'il ne se prévalût du pouvoir qu'il avoit sur elles pour les employer à se rendre le Maître de la Republique pour la gouverner en Souverain. Il y a des gens qui ont soutenu, que la Princesse Royale son Epouse, fille de l'infortuné Charles I. Roi de la grande Bretagne, l'excitoit continuellement à l'entreprendre. D'autres ajoutent à cela, que plusieurs jeunes gens étrangers l'en sollicitoient secretement, esperant de trouver par ce moyen quelque favo-

1650. rable établissement pour eux dans cette révolution. Tout cela se dit tous les jours, & n'est peut-être pas sans apparence. Cependant on n'en a aucune preuve de fait capable d'en convaincre absolument l'esprit. Laissant donc ce point indecis à cause de son obscurité, on se contentera de remarquer, que le Prince trouva fort mauvais, que l'on parlât de casser tout d'un coup ce grand nombre de Troupes, qui avoient servi sous le Prince son Pere, & qui avoient tant travaillé pour le bien de la Republique. Quel que fût son dessein, soit qu'il eût effectivement la pensée qu'on lui attribuë assez generalement, soit qu'il eût du chagrin de voir que l'on ôtât ainsi tout d'un coup la subsistance à des gens qui avoient sacrifié leur sang & leur vie pour le public, soit peut-être qu'il trouvât mauvais que l'on eût fait cette proposition dans l'Assemblée generale sans l'en avoir averti; & sans avoir concerté la chose avec lui, parce qu'il pouvoit croire, que cela se devoit; quoi qu'il en soit, il fut fort choqué de cette proposition.

Mais cela n'empêcha pas, que cette réforme des Troupes ne fût proposée. On la regarda même comme un moyen propre à soulager promptement la dépense publique. Il arriva que les particuliers opinans sur cette affaire, Corneille Biker ancien Bourguemaître d'Amsterdam, appuya si fortement la reforme des Troupes, que la pluralité des voix l'emporta, & que l'on en dressa l'Edit sur le Champ. Le Prince fut extrêmement irrité de la promptitude, avec laquelle cette

cette affaire avoit été concluë. Il s'opposa 1650.
formellement à cette résolution. Il representa le plus fortement qu'il put, combien il étoit dangereux de casser les Troupes dans un temps que la Paix n'étoit pas encore bien affermie, & que la Guerre se faisoit même actuellement entre l'Espagne & la France, & qu'ainsi il n'étoit pas fort sûr de desarmer. Tout cela ne servit de rien. On persista dans le dessein de faire ce licentiement. La chose s'executa à peu près dans le temps que l'on fit mourir Charles I. à Londre par un attentat qui n'a jamais eu d'exemple. Cela jetta le Prince dans le dernier chagrin. Il voyoit perir son beau pere par la main d'un bourreau sans avoir aucun moyen de le sécourir, puis qu'on lui ôtoit des Troupes, dont il eût pû se servir pour aider ce pauvre Prince dans son malheur. Les Etats avoient fait tout ce qu'ils avoient pû à Londre pour lui sauver la vie. Ils avoient même reconnu Charles I. son fils pour Roi. Mais toutes leurs sollicitations furent inutiles. Ce Prince fut décapité, & la Republique fut obligée dans la suite de feliciter la nouvelle Republique d'Angleterre, & son General Cromwel. L'Angleterre à son tour envoya un Ambassadeur aux Etats. Mais cet Ambassadeur fut assassiné quelque temps après par des hommes masquez. Il y a lieu de croire, que cela se fit par des creatures de Charles I. & de ses freres. On fit faire à la Haye une perquisition fort exacte de ces assassins, ce qui donna lieu à une alliance fort étroite entre les deux Republiques.

 Les

1650. Les remontrances du Prince sur le licentiement des Troupes furent sans effet. On n'y eut point d'égard. Il y eut à la verité quelques Provinces, & la Gueldre entr'autres, qui s'y opposerent. Cela donna lieu à faire opiner encore une fois sur cette affaire. On dit que le Prince se servit des Dames pour gagner des voix, & que la Princesse son Epouse, qui ne visitoit ordinairement personne, rendit neanmoins plusieurs visites dans cette occasion, pour attirer des suffrages. Tout cela fut inutile par la maniere vigoureuse dont le Bourguemaître Biker parla. On demeura donc ferme dans la resolution, qui avoit été prise dans l'Assemblée generale, & l'on conclut pour la derniere fois, que l'on casseroit le nombre de Troupes que l'on avoit marqué. Ceux qui approchoient la personne du Prince, lui conseillerent d'employer la force, puis que les remontrances, ni les sollicitations n'avoient servi de rien. Cependant avant que d'en venir là le Prince demanda une nouvelle Assemblée, esperant d'obtenir quelque adoucissement à cette affaire, ou se proposant, selon quelques-uns, de forcer les Etats à consentir à ses propositions. Mais la plûpart des Députez, qui peut-être avoient prévu la chose, s'étoient promptement retirez chez eux. Ceux qui étoient restez à la Haye, & qui croyoient que l'on pourroit appaiser le Prince avec le temps, se laisserent toucher à ce qu'il leur representa. Ils proposerent donc un expedient, qu'ils crurent propre à finir ce facheux different : Ce fut de conserver toutes

les

les vieilles Troupes, qui avoient été sur pied 1650.
de tout temps, & de casser seulement toutes les nouvelles. On ajoûta à cela, que le Prince pourroit se rendre dans les villes avec quelques Deputez des Etats, pour demander aux Magistrats de consentir à cet expedient.

La Ville d'Amsterdam ne fut du tout point de cet avis, & s'opposa fortement à cette nouvelle proposition. Elle soutenoit, que la chose avoit été decidée dans l'Assemblée generale des Etats, & qu'ainsi l'on n'y devoit plus revenir. Elle fit même connoître, qu'il n'étoit pas necessaire, que le Prince fit le voyage, dont on avoit parlé, puis qu'il n'en pouvoit tirer aucune satisfaction, l'affaire ayant été reglée dans l'Assemblée souveraine. Et en effet il n'eut pas grand sujet de se contenter de ce qui se passa dans les Villes qu'il visita. Dorth le reçut fort froidement sur l'affaire, qui l'avoit obligé de s'y rendre. Delft ne lui fit pas un meilleur accueil. Amsterdam le fit prier de ne point venir chez elle. Haerlem & plusieurs autres suivirent cet exemple, & lui firent connoître, qu'il feroit bien de ne point passer plus outre. Cela causa un extréme chagrin au Prince, qui vit bien que la chose avoit été concertée de longue main entre ces Villes. Il ne laissa pas cependant de se rendre à Amsterdam, où il fut reçu avec toutes les marques de respect, qui étoient dues à sa naissance & à sa dignité. Mais ayant demandé une Assemblée des Magistrats pour y faire quelques propositions, on le pria de considerer, que la chose étoit contraire à l'usage de la Province: que le Ma-

1650. gistrat n'avoit aucun droit d'ecouter ce qu'il avoit à leur dire, pendant que le Conseil public de la Province étoit assemblé pour les affaires qui la regardoient : qu'ainsi ils le prioient de trouver bon, qu'ils ne fissent rien contre leur devoir. Le Prince fut offensé de ce refus, & s'en retourna à la Haye roulant en son esprit le dessein de se venger de l'affront qu'il croyoit qu'on lui faisoit dans cette occasion. Cependant les Deputez, qui l'avoient accompagné dans son voyage, firent savoir aux Etats Generaux, que l'on avoit refusé de donner audience au Prince dans les Villes, sous pretexte que l'affaire leur avoit été renvoyée.

Trois jours après son retour de ce voyage le Prince porta sa plainte en forme par devant les Etats contre la Ville d'Amsterdam, & demanda reparation de l'affront qu'il pretendoit y avoir été fait à sa dignité. La Ville se defendit par ses Deputez ordinaires, & soutint fortement ses droits & ses privileges, par un ecrit qui deduisoit les raisons que le Magistrat avoit eües d'en user comme il avoit fait. Cette affaire fut portée de cette maniere par devant les Etats, & il sembloit, qu'elle dût s'y renfermer pour y être décidée. Mais le Prince, qui voyoit bien par le train que les choses prenoient, qu'il ne tireroit pas beaucoup de satisfaction de ses plaintes, ne songea plus qu'aux moyens de se venger de la Ville d'Amsterdam. Poussé donc à cela par le mauvais conseil de gens, qui étoient près de sa personne, & qui se promettoient de tirer quelque avantage de tous

ces

ces mouvemens, il resolut de faire marcher 1650.
secretement les Troupes contre cette Ville.
Il les fit donc sortir de leurs quartiers, & leur donna rendez-vous à peu près à la même heure aux environs d'Amsterdam, où elles arriverent en effet le 29. de Juillet. Cela étant fait, il crut être en état de faire arrêter ceux qu'il croyoit lui être les plus contraires; comme Jean de Witt Bourguemaître de Dorth, Pere du fameux Pensionnaire de Witt, Jean Duyst de Voorhout de Delft, Jean de Vael de Haerlem, Keyser Pensionnaire de Horn, & Stellingweerf de Medemblic. Il les fit conduire de nuit au Chateau de Louvesteyn avec un escorte de Cavallerie & d'Infanterie.

Le Prince fit savoir au Pensionnaire Catz, qu'il avoit fait arrêter ces six personnes, & qu'il avoit envoyé des Troupes du côté d'Amsterdam pour tirer raison de l'outrage, que cette Ville lui avoit fait. Catz en avertit d'abord les Etats de Hollande selon l'ordre que le Prince lui en avoit donné. Mais son Altesse ne croyant pas que cela suffit, & sentant bien d'ailleurs, que cette entreprise alloit causer bien du trouble dans le Païs, il estima qu'il en devoit donner connoissance aux autres Provinces. Il leur ecrivit donc une lettre circulaire pour les avertir, qu'ayant fait tout ce qu'il avoit pû dans l'Assemblée Generale, & même envers les particuliers pour reünir les esprits en un même sentiment sur l'affaire dont il s'agissoit, ses soins avoient été inutils, par les pratiques secretes de quelques personnes malintentionnées

1650. pour le public, lesquelles prenoient à tâche de mettre de la division dans l'Etat : que cela même l'avoit obligé de mettre en arrêt les six personnes que l'on a nommées, & d'envoyer des Troupes sous le commandement de Guillaume de Nassau son Cousin Stathouder de Frise pour ramener la Ville d'Amsterdam dans l'Union : qu'il esperoit, que ses intentions étant bonnes, les Etats particuliers de ces Provinces approuveroient ce qu'il avoit fait, protestant sincerement devant Dieu, qu'il n'avoit point d'autre but dans cette affaire que la conservation de l'Etat, le bien de la Patrie, la tranquillité publique, & l'affermissement de la Religion : qu'au reste il seroit toujours prêt à sacrifier son sang & sa vie pour le service de la Republique.

Le Prince croyoit avoir pris de si justes mesures pour le succès de son dessein, qu'il ne doutoit point qu'Amsterdam n'eût été surpris par ses Troupes. Cependant il échoua sur le point de l'execution. On pensoit si peu dans la Ville à ce qui se passoit au dehors, que lors que l'on vit des soldats dans le voisinage, quelques personnes s'imaginerent, que s'étoient quelques Troupes Lorraines accoutumées à courir de lieu en lieu pour piller selon leur coutume. Le Courier de Hambourg avertit en entrant, qu'il avoit trouvé de la Cavallerie, qui marchoit droit à la Ville. Cependant on ne fit pas beaucoup de reflexion sur ce qu'il disoit, mais on fut averti quelques momens après, qu'un grand nombre de Troupes paroissoit sur les bords du Zuyderzée. Personne ne pouvoit deviner

ce

ce que cela vouloit dire. L'on étoit dans une 1650.
si grande tranquillité à cet égard, que Corneille Biker étoit resté seul dans la Ville. Les autres Bourguemaîtres étoient tous absens. Sur toutes ces nouvelles Biker fit assembler le Conseil en toute diligence. D'abord on donna les ordres pour faire prendre les armes à la Bourgeoisie, & pour conduire le Canon sur les remparts. On leva tous les Ponts ; On ferma les Portes, & l'on abbattit les herses pour mettre la Ville hors d'insulte. Tout cela se fit avec une promptitude incroyable, & d'ailleurs la pluye & l'obscurité de la nuit avoient retardé la marche des Troupes, & donné le loisir de mettre ordre à tout.

Le Comte Guillaume étant enfin arrivé trouva les Portes fermées, & entendit le grand bruits que l'on menoit dans la Ville. Il en fut surpris, parce qu'il ne s'y étoit pas attendu, & qu'il avoit esperé de surprendre Amsterdam. Il ne laissa pas d'envoyer au Magistrat la Lettre que le Prince écrivoit pour avertir, qu'ayant été reçu depuis peu dans la Ville d'une maniere qui faisoit tort à sa dignité, il avoit donné ordre au Comte son Cousin de faire entrer quelques Troupes pour y maintenir le bon ordre & la tranquillité, & pour y faire executer les intentions de leurs Hautes Puissances pour le bien de la Republique : qu'il s'assuroit au reste, qu'ils recevroient les Troupes qu'il avoit envoyées pour empêcher les mauvais desseins de quelques personnes malintentionnées, qui ne pensoient qu'à faire naître & qu'à fomenter de la division dans l'Etat.

1650. Le Conseil de la Ville ayant lû ces lettres on envoya des Deputez au Comte Guillaume, qui lui firent savoir, qu'ils avoient dépèché des personnes à la Haye pour avertir les Etats Generaux de ce qui se passoit, & pour avoir leur avis sur cette affaire délicate : que cependant ils le prioient de ne se pas approcher davantage de la Ville avec ses Troupes, de peur de porter les choses à de plus fâcheuses extremitez. Le Comte fit savoir cette réponse au Prince par un Courier exprès. Il fut bien surpris d'apprendre cette nouvelle. Il n'avoit point douté, que son Cousin n'entrât dans Amsterdam. Cela l'obligea de se rendre au Camp, dans la pensée que sa presence hâteroit les affaires. Dés que l'on sçût dans la Ville, qu'il étoit arrivé, on lui envoya des Députez pour savoir ses intentions. Il leur déclara que le seul amour de la Patrie, & le desir de contribuer au bien public l'avoient obligé de faire marcher des Troupes : que son dessein étoit uniquement de mettre Garnison dans leur Ville pour prevenir les pratiques secretes de quelques esprits seditieux, qui vouloient ruiner l'Union des Provinces : que les deux Bikers étoient de ce nombre, & qu'il demandoit qu'il fussent démis de leurs emplois. Le Conseil ne crut pas que l'on fût en droit de destituer de leurs emplois des gens, qui ne s'étoient attirez l'indignation du Prince, que par ce qu'ils s'étoient opposez à ses volontez. Cependant les deux Bikers preferant l'interêt du Public à leurs propres affaires quitterent volontairement leurs Charges. Cela n'empêcha pas le

Prin-

Prince de persister dans son dessein, & ne 1650.
voulut point lâcher prise, qu'on ne l'eût satisfait sur ses plaintes. Ainsi la Ville d'Amsterdam pour se delivrer de cet embarras lâcha les écluses pour inonder le Camp. Cela obligea les Troupes de se retirer, par ce qu'il n'étoit plus possible de faire les approches.

Les choses étant dans ces termes, on conclut un accommodement après plusieurs negotiations entre le Prince & les Deputez d'Amsterdam. Il fut arrêté le 3. d'Août. On convint, que les deux Bikers quitteroient leurs emplois, que le Prince feroit mettre en liberté ceux qu'il avoit fait enfermer à Louvesteyn, à condition que de leur part ils renonceroient aussi à leurs emplois. Au reste on menagea l'honneur & la reputation de tous ceux qui avoient eu part à cette affaire. Ainsi finit ce fâcheux démélé, & l'on peut dire, qu'il ne finit qu'avec un extrême chagrin pour le Prince d'Orange. Ce qu'il avoit fait dans cette occasion, donnoit lieu à des soupçons, qui lui étoient fort desavantageux, & l'on en parloit d'une étrange maniere dans le monde. Les ennemis de sa personne & de sa Maison avoient le champ libre. Aussi l'accusoit-on hautement d'avoir voulu s'emparer de l'autorité Souveraine pour se rendre le maître de la Republique. Ainsi son entreprise ayant échoüé, quel que pût avoir été son dessein secret, il ne lui resta que le regret d'avoir perdu l'amour & la confiance des peuples. Après que l'affaire fut terminée, il tomba dans un nouvel embarras. Il ne sçavoit com-

1650. comment se rendre à la Haye, après ce qui s'étoit passé. Mais les Etats lui fournirent le moyen de se tirer de peine. On lui fit dire, qu'on le reçevroit, comme quand il revenoit de quelque partie de chasse. Il vint donc le lendemain en équipage de chasseur, & l'on eut taut d'égards pour lui, que l'on ne dit pas un mot de tout ce qui venoit de se passer tout fraichement.

Voila comment tout ce bruit fut appaisé. Mais le souvenir en demeura dans l'esprit de ceux qui avoient eu part à ce qui étoit arrivé. On prit de grandes précautions pour l'avenir contre ce Prince dans toutes les villes, qui avoient été obligées de casser quelques Magistrats. On craignoit toujours qu'il ne cherchât des occasions favorables pour l'execution du dessein dont on l'accusoit. On ne pouvoit souffrir, que des gens qui n'avoient point commis d'autre crime que d'avoir resisté à ses volontez, eussent été obligez de renoncer à des emplois, dont ils remplissoient les fonctions avec beaucoup de zele & de capacité. Le Prince de sa part avoit beaucoup d inquietude. Il voyoit, que les Peuples n'avoient plus pour lui les mêmes sentimens d'affection qu'ils avoient fait paroître jusques-là. Les reflexions qu'il fit sur toute cette affaire, le firent tomber dans une grande melancolie. Cela l'obligea de chercher les moyens de se divertir. Etant donc sorti de la Haye au mois d'Octobre il se rendit en Gueldre, où les Etats de la Province étoient assemblez. On croit qu'il y vint dans le dessein de se faire declarer le pre-

mier

mier Noble du Païs. Quoi qu'il en soit y 1650.
étant en arrivé il appaisa avec beaucoup de prudence quelques differens, qui étoient survenus entre la Noblesse & les Villes. Mais étant tombé malade il se fit transporter à la Haye, où il arriva le 29. du même mois. D'abord on ne s'étonna pas de son incommodité, par ce qu'on le voyoit dans une grande tristesse depuis quelque temps. On le saigna le lendemain de son arrivée pour tâcher de diminuer sa fievre. Mais on vit le jour d'après, que cette saignée avoit été faite fort à contre temps, parce que l'on découvrit que c'étoit la petite verole. Sa maladie, que l'on contoit pour rien dans le commencement, devint fort dangereuse, par ce que la petite verole rentra. Le venin en fut si violent, qu'il mourut le 6. de Novembre suivant, n'étant âgé que de vingt quatre ans & six mois.

Tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire du licentiement des Troupes, fut cause, que l'on ne témoigna pas autant de douleur de sa mort, que l'on eût fait sans cela. Plusieurs crurent même qu'elle étoit avantageuse au Public, puis que l'on se voyoit délivré de l'inquietude où l'on eut été, qu'il ne pensât toujours à l'execution de son dessein. Ce Prince avoit toujours fait paroître beaucoup d'ambition. Il avoit même les defauts ordinaires aux personnes de son âge. Il étoit donc à craindre, que ceux qui étoient autour de sa personne, ne le portassent à des choses contraires au bien de la Republique. On peut dire cependant à sa loüange, qu'il avoit

1650. avoit de grandes qualitez, propres à lui attirer l'affection des Peuples. Il étoit beau, & très bien fait de corps. Sa taille étoit grande, droite, & majestueuse. On ne pouvoit le regarder sans être touché de respect pour sa personne. Il avoit l'esprit grand, vaste, & penetrant. On l'avoit instruit dans sa jeunesse avec beaucoup de soin dans les langues, dans l'Histoire, dans la Philosophie, & dans les Mathematiques. La grandeur de sa naissance ne l'empêchoit pas d'être affable & populaire, autant qu'il le falloit. Il étoit brave, intrepide, capable de former de grands desseins, & de les executer, adroit dans tous les exercices du corps, robuste, infatigable, & fort entendu à la guerre. S'il eût vêcu plus long temps, il eût pû égaler la gloire de ses Predecesseurs. On l'enterra à Delft le 8. de Mars de l'année suivante 1651. & son corps fut porté avec beaucoup de magnificence pour y être enterré dans le Tombeau de ses Ancêtres. Il avoit épousé en l'an 1641. Marie fille de Charles, Roi d'Angleterre. Cette Princesse étoit prête d'accoucher, quand son Époux mourut.

On ne sçauroit exprimer la grandeur excessive du deüil où cette mort jetta sa Maison. Cependant quelques jours après elle fut un peu consolée par la naissance d'un Prince, dont cette affligée veuve accoucha le 14. de Novembre. C'a été du depuis Guillaume III. Roi d'Angleterre, qui a fait une grande & noble figure sur le Theâtre de l'Europe. Les Peuples des Provinces-Unies firent paroître beaucoup de joye à la naissance de

ce Prince. On en sentoit beaucoup en effet, lors qu'on vit un rejetton de ces grands Heros, qui avoient tant travaillé pour la Republique. On le regarda comme un Astre de bon augure, qui promettoit de relever la gloire de cette Auguste Maison, qui sembloit être morte avec le dernier Prince d'Orange. On oublia dans cette occasion tout le chagrin, que l'on avoit conçu contre Guillaume II. & l'on fit des feux de joye pour la naissance de cet enfant. Ces réjouïssances ont été les présages de ce que ce jeune Prince devoit faire un jour pour la Republique, dont il a été le Restaurateur. Les deux Princesses Mere & Ayeule du Prince ne manquerent pas de faire avertir toutes les Provinces de sa naissance. Les Etats Generaux en furent les Parreins avec les Etats particuliers de Hollande & de Zelande, & les Deputez des villes de Delft, de Harlem, & d'Amsterdam. Il fut nommé au Baptême Guillaume Henri. Cette année, qui fut remarquable par la mort de Guillaume II. & par la naissance de Guillaume III. fut encore distinguée par de grands débordemens, qui rompirent les Digues, & qui inonderent beaucoup de Païs dans le Betauw, dans le Velaw, & dans la Province d'Utrecht. La ville de Deventer, & quelques autres furent enfermées long temps dans les eaux, de telle maniere que leurs voisins leur envoyerent des vivres dans des batteaux pour nourrir leurs habitans retirez dans les Greniers. La Mer s'enfla même de telle forte au mois de Mars de l'année suivante, sur tout dans la Nort-Hollande, 1650.

que

1650. que les eaux furent poussées par un vent de Nord-Owest si violent pendant la haute marée, qu'il y eut plusieurs marchandises gâtées dans les Magazins de la ville d'Amsterdam.

Ce fut dans le temps de cette mort de Guillaume II. qui faisoit un si grand changement dans l'Etat, que la Province de Hollande envoya des Deputez dans les autres Provinces confédérées pour leur representer en son nom, comme elle l'avoit déja fait dans l'assemblée ordinaire des Etats Generaux, que le salut de la Republique consistoit dans l'étroite Union des Provinces, dont elle étoit composée : que la Hollande étoit resoluë de maintenir cette Union dans toute sa force, & de demeurer inviolablement attachée à la Religion établie par les loix selon les décisions du Synode National de Dordrecht : que dans l'étát auquel se trouvoient les affaires par la mort inopinée du Prince d'Orange, il étoit à propos de convoquer extraordinairement les Etats de toutes les Provinces à la Haye, pour prendre en commun des resolutions propres à soutenir la Republique ; que les affaires se gouverneroient à l'ordinaire, jusques à ce que l'assemblée eut pris les resolutions qu'elle jugeroit propres au bien commun : qu'ainsi la Hollande prioit toutes les Provinces de nommer des Deputez, & de leur donner toutes les instructions que l'on croiroit necessaires pour l'avantage du Public. Cette députation fut fort agréable aux autres Provinces. On consentit unanimement à cette assemblée, & l'on travailla à dresser

les

les Memoires de ce qui devoit y être traité, pour en charger ceux qu'elles y envoyeroient en leur nom, afin de donner une nouvelle forme au gouvernement, qui étoit changé par la mort de Guillaume II. 1650.

La Princesse Doüairiere veuve du Prince Frederic Henri, ayeule du Prince nouvellement né, écrivit une lettre à chacune des Provinces, pour leur recommander les droits & les interêts de son petit fils. Elle la communiqua aux Etats Generaux, & les pria de la vouloir appuyer. Ils la reçurent, & promirent d'en envoyer des Copies dans toutes les Provinces. Ils ne pouvoient faire davantage dans la situation où se trouvoient alors les affaires. Cette lettre étoit pressante, propre à reveiller l'affection des Peuples, & des Provinces en faveur de la Maison d'Orange. Cependant on ne pouvoit pas anticiper les deliberations d'un assemblée, que l'on convoquoit pour regler l'état de la Republique dans la révolution qui étoit arrivée. La Commission des Etats Generaux étoit changée par la mort de Guillaume II. il falloit donc, que les Provinces expliquassent leurs intentions sur les conjonctures presentes. Ainsi cette lettre demeura sans effet; & dans la suite l'assemblée prit les mesures, qu'elle crut propres à soutenir les affaires du gouvernement dans l'état où elles se trouvoient alors.

Les Deputez des Provinces s'étant rendus à la Haye au commencement de cette année, on ouvrit l'assemblée le 18. de Janvier avec les solemnitez qui se pratiquent dans ces 1651.

oc-

1651. occasions. Lors que l'on vint aux propositions sur l'état present des affaires, les avis se trouverent fort partagez. Ceux qui se souvenoient de l'affaire d'Amsterdam, ne pouvoient oublier, que peu s'en étoit fallu, que la liberté publique n'eût été opprimée. Ils conclurent donc, qu'il falloit supprimer la charge de Stathouder, d'autant plus que l'Etat se trouvant en paix de toutes parts l'on n'avoit plus aucun besoin de Capitaine General. Ils ajoutoient à cela, que la mort du Prince d'Orange avoit remis les Provinces dans la liberté de se gouverner par elles mêmes, & qu'ainsi l'on n'avoit qu'à continuer de conduire les affaires, comme l'on avoit fait depuis cette mort: qu'aprèstout on ne pouvoit pas penser à conferer cette dignité à un enfant naissant, puis qu'en effet la Republique seroit obligée de conduire elle même ses affaires, sans pouvoir être aidée par le Stadhouder, & qu'ainsi autant valoit de n'en avoir point du tout.

Ceux qui étoient attachez d'affection à la Maison d'Orange, souhaitoient, qu'en consideration des grands services, que les Princes de ce nom avoient rendus à l'Etat, l'on maintint le Prince nouvellement né dans les charges de ses Predecesseurs. Mais on leur répondoit, que de long temps ce Prince ne seroit en état de servir la Republique, que par consequent il faudroit lui donner un Lieutenant Stathouder; que la chose étoit sans exemple; que supposé, que l'on en creât un, il seroit à craindre qu'étant long temps dans l'exercice de cet employ, il ne se rendit trop puis-

puiſſant, & que l'on n'eût de la peine à le lui faire quitter, lors que le Stathouder ſeroit en âge d'en faire les fonctions. D'ailleurs ce qui s'étoit paſſé dans l'affaire des priſonniers de Louveſteyn & d'Amſterdam, étoit encore ſi recent, que les partiſans du jeune Prince ne ſçavoient que dire, lors qu'on leur parloit du danger où l'on s'étoit vû. Enfin après que cette Aſſemblée eût ſubſiſté juſques vers la fin du mois d'Août, elle ſe termina, & l'on y fit tous les divers reglemens que l'on crut neceſſaires pour le bien commun de la Republique. 1651.

Mais par ce que cette affaire changea la face du Gouvernement dans les Provinces-Unies, & qu'en effet les choſes prirent une nouvelle forme, il ne ſera pas hors de propos de l'expliquer en détail, & de rapporter ce qui ſe paſſa dans cette occaſion. Lors que l'Aſſemblée fut ouverte, le premier deputé de Friſe nommé Monſieur de Doma, qui preſidoit ce jour là, remercia au nom des Etats Generaux tous les Deputez, qui s'étoient rendus à la Haye au nom de leurs Provinces, en conſequence de la priere qui leur en avoit été faite. Il ajouta, qu'il ne doutoit pas, qu'ils ne ſçuſſent les raiſons pour leſquelles on les avoit priez de s'aſſembler, & que par conſequent ils ne fuſſent venus dans le deſſein de travailler à l'affermiſſement de la tranquillité publique, & au bonheur des Peuples de ces Provinces. Il les exhorta fortement à mettre la main à l'œuvre avec zele, avec prudence, de bonne foy, & les pria enſuite de propoſer ce qu'ils croiroient

pro-

1651. propre à contribuer au bien de l'Etat dans la situation où se trouvoient alors les affaires.

Le Sr. Catz Pensionnaire de Hollande ayant à parler après lui, fit voir que la Hollande avoit toujours travaillé avec une extrême affection à l'augmentation & l'affermissement de la Republique; que dans la conjoncture presente les Etats de cette Province trouvoient, qu'il étoit à propos de renouveller l'Union de toutes les Provinces, de regler les affaires de la Religion pour en rendre l'état assuré, & de donner de bons ordres pour tout ce qui concernoit la Milice: que pour ce qui regardoit l'Union, il étoit à propos d'y penser, à cause du changement arrivé par la mort de Guillaume II. Prince d'Orange: que cette mort laissoit la Republique sans Chef, que par consequent il falloit rejoindre ce qui sembloit être dissous, depuis qu'ils avoient perdu leur Gouverneur General, qui étoit en quelque sorte le lien de leur Union: que pour la Religion, les grandes Guerres dans lesquelles la Republique avoit été engagée jusques-là, n'avoient pas permis de prendre toutes les mesures propres à la mettre dans une entiere sureté: que par consequent il étoit absolument necessaire d'y travailler: que pour ce qui est de la Milice, il n'y avoit plus personne dans la Maison d'Orange, qui pût se charger du soin de la Gouverner, en remplissant la charge de Stathouder: que vers la fin de la Guerre on avoit trouvé à propos de nommer un Maréchal de Camp General pour commander l'Armée en l'absence du Stathouder: que les Etats de Hol-

Hollande ayant murement examiné cette af- 1651.
faire ils avoient remarqué, que tout ce qui regardoit la Milice avoit été mis sous la direction du Conseil d'Etat au commencement de la Republique; que l'on pouvoit faire la même chose dans l'état present des affaires, en laissant d'ailleurs les Gouverneurs, les Commandeurs, & les autres Officiers Generaux dans les fonctions ordinaires de leurs Charges: que les Provinces pouvoient se reserver le droit de disposer des emplois militaires, qui viendroient à vaquer dans les Troupes, qui étoient à leurs gages, & laisser aux Etats Generaux le pouvoir de disposer de tout ce qui concernoit la Generalité: que les Officiers, & les Troupes prêteroient le serment de fidelité aux Etats Generaux, & aux Provinces particulieres, qui étoient chargées de leur Solde.

Il ajouta à tout cela, que la Hollande ne croyoit pas, que dans l'état où étoient les affaires, on dût penser à nommer un Gouverneur General: que le Prince nouvellement né ne pouvant être capable de cet emploi, qu'après une longue suite d'années, il y auroit de grands inconveniens de lui en donner le titre, & d'en faire faire les fonctions en son nom par un Lieutenant General: qu'ainsi le plus sûr étoit de laisser les choses dans l'état où elles se trouvoient, en remettant les affaires aux ouvertures, que le temps pourroit leur fournir, pour en prendre une resolution finale. Il joignit plusieurs considerations importantes à ce qu'il avoit dit, & se servit entr'autres raisons, de ce qui s'étoit fait autre-

1651. fois parmi les Israëlites, lors qu'ils furent tranquilles dans la possession du País de Canaan. Ils ne prenoient des Capitaines, que quand ils en avoient besoin, & alors ils choisissoient ceux que l'on croyoit les plus capables de cet employ. Il cita encore les Grecs, les Romains, les Venitiens, & les Suisses, qui n'en ont pas usé autrement dans leurs Guerres. D'où il conclut, que les Etats pouvoient suivre la même methode, qui leur étoit fournie par des Peuples sages, vaillans, & d'une prudence consommée dans les affaires.

Le lendemain il donna une Copie de son discours à l'Assemblée, afin que les Deputez fussent en état d'examiner plus attentivement ce qu'il avoit proposé. Cependant les esprits furent fort partagez dans leurs sentimens. Les Deputez de Frise proposerent, que l'on differât de s'assembler pendant quelques jours, afin reflechir plus à loisir sur les choses importantes, qui avoient été mises en avant par la Hollande. Mais la pluralité des voix fut pour la continuation des séances. Les Deputez de Gueldre n'étoient pas d'accord entr'eux. Ceux de la Comté de Zutphen étoient d'un avis : Ceux du Velaw & du Quartier de Nimegue étoient d'un autre. Il y en avoit même parmi ces derniers, qui bien loin d'approuver les propositions de la Hollande, vouloient, que l'on établit un Stathouder. Mais enfin les villes, & plusieurs Nobles déciderent à la pluralité des voix, qu'il n'en seroit point parlé.

Lors que l'on eut conclû, que l'on continue-

nueroit les séances, les Deputez des Provin- 1651.
ces examinerent avec tout le soin, que l'importance de l'affaire demandoit, les propositions de la Hollande. Tout le monde tomba d'accord, qu'il étoit à propos de renouveller l'union, puis qu'elle étoit le fondement de la République. On conclut donc d'un commun accord, que l'on s'en tiendroit ponctuellement à ce qui avoit été reglé sur ce sujet dans le Traité d'Utrecht de l'an 1579. On convint aussi sans peine du point de la Religion. Les Synodes ayant été avertis, de ce qui se passoit à cet égard, crurent, qu'ils devoient entrer dans l'affaire de la Religion par voye de remontrance. Ils nommerent donc cinq Deputez pour se rendre à la Haye de leur part. Lors qu'ils y furent arrivez, ils demanderent aux Etats Generaux une audience, qui leur fut accordée. Etant donc admis dans l'assemblée, ils representerent la necessité qu'il y avoit d'arrêter le cours de la superstition, en resserrant un peu la trop grande liberté dont les Catholiques Romains jouïssoient. Ils dirent, qu'il étoit à craindre, qu'ils ne formassent quelque funeste complot contre la Religion dominante, & que par consequent il étoit à propos de les contenir dans des bornes plus étroites, qu'ils ne l'avoient été depuis long temps: qu'au reste ils croyoient, que l'on devoit se tenir fortement attaché au Synode de Dordrecht. L'Assemblée reglant l'affaire de la Religion, convint, qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été reglé dans le Traité d'Union, & qu'ainsi la Religion Réformée seroit la Religion de

1651. l'Etat, telle qu'elle avoit été determinée dans le Synode, dont on vient de parler. Au reste ils ne prononcerent point sur l'affaire des Catholiques Romains pour en étendre, ou pour en resserrer la tolerance. Les Deputez crurent, qu'ils devoient laisser les Provinces dans la liberté de se gouverner à cet égard, selon qu'elles le trouveroient à propos pour le bien de leurs Peuples.

Les affaires de la Milice furent plus difficiles à regler par la diversité des opinions. Les Deputez de Zelande proposerent en arrivant, dans quelques conferences particulieres, que l'on eût égard au jeune Prince pour le nommer, au moins pour le désigner Stadhouder, en lui donnant un bon Lieutenant pour agir en son nom, jusques à ce qu'il fût en âge d'exercer ce grand employ. Les deux Princesses d'Orange se joignirent à ces Deputez, & firent âgir tous les amis & tous les Partisans de leur Maison, pour faire donner cette dignité à ce jeune Prince. Mais on répondit, qu'il n'étoit pas temps de parler de cette affaire: que l'on ne sçavoit pas, quelles pourroient être les inclinations de ce Prince nouvellement né: qu'il pourroit avoir de grandes qualitez pour le gouvernement: Mais que le contraire n'étoit pas impossible: qu'alors on se repentiroit trop tard de ce qui auroit été fait: que de lui donner un Lieutenant General pendant une longue minorité, cela pourroit causer du trouble dans l'Etat, puis que cet homme auroit peine à renoncer à un employ, qu'il auroit exercé pendant un grand nombre d'années; que d'ailleurs ce jeu-

jeune Prince pourroit croire, que ces charges ne lui auroient été données, que par ce qu'elles étoient héréditaires, & qu'en ce cas il pourroit n'avoir pas de fort grands égards pour la Republique, par ce qu'à son avis elle n'auroit pû se dispenser de lui conferer ces emplois: Au lieu qu'en les lui accordant, lors qu'il seroit Majeur, il en auroit l'obligation tout entiere à la Republique. On ajouta plusieurs autres reflexions pour fortifier cet avis. 1651.

Les Deputez de Frise remontrerent, qu'il falloit du moins choisir un Capitaine General pour gouverner les Troupes. Ils disoient qu'il ne seroit pas temps d'y penser lors que l'on seroit en guerre, & qu'ainsi il étoit à propos d'en nommer un: que s'il n'y avoit personne dans la Maison d'Orange, qui fut en état d'exercer cet employ, il y avoit des Seigneurs de la Maison de Nassau, qui par leurs Ancêtres & par eux mêmes avoient rendu de grands services à la Republique, & qui ne manquoient ni de capacité, ni d'affection pour bien remplir tous les devoirs de cette charge. Ils ajouterent à cela, qu'il étoit de l'honneur de la Republique de la donner au rejetton de ces grands Princes d'Orange, qui avoient servi l'État d'une maniere si avantageuse, que l'on devoit les regarder comme ses fondateurs, & comme ses glorieux appuis. Ils dirent encore, que les affaires de la Guerre demandent beaucoup de secret, & sur tout une grande union entre ceux qui la dirigent, que par consequent il falloit absolument un

1651. Capitaine Général pour conserver l'ordre, & la subordination, & pour digerer les entreprises d'une maniere propre à les faire heureusement succeder. Les Etats de Groningue se rangerent à peu près à cet avis, & parlerent en faveur du jeune Prince.

Pendant que l'on étoit occupé à deliberer sur cette affaire dans l'Assemblée de la Haye, l'on apprit que les Etats de Zelande songeoint à nommer un Stadthouder. Cette nouvelle chagrina les Etats de Hollande, dans la crainte que l'exemple de cette Province ne portât les autres, & quelques unes même de leurs villes à se joindre à la Zélande. Ils envoyerent donc des Deputez dans cette Province pour empêcher les Etats, qui étoient assemblez, de passer outre dans leur deliberation. Ces Deputez eurent ordre de representer, qu'au commencement de la Guerre on avoit crû, qu'il falloit un Capitaine General pour conduire les affaires avec plus de promptitude: que cependant l'experience avoit fait connoître dans la personne du Comte de Leycestre, combien cette sorte d'employ étoit delicate pour la liberté publique: que cela même avoit obligé leurs prédécesseurs de supprimer cette charge de Gouverneur General, & de se contenter de celle de Capitaine General, dont le pouvoir ne s'étendoit que sur les gens de Guerre: que dans la suite on étoit revenu à cette premiere charge, à cause de la violente Guerre, que l'on avoit contre l'Espagne: que cette guerre étant finie on n'avoit plus affaire de Stathouder, puis qu'il n'y avoit plus de raison d'en

d'en avoir; que les Deputez de Zélande étoient tombez d'accord dans l'Assemblée de la Haye, que l'on devoit renvoyer la nomination d'un Capitaine General à un autre téms; que la jeunesse du Prince naissant ne permettoit pas de lui deferer presentement cet employ, & qu'il falloit attendre qu'il fût en âge de l'exercer pour la lui donner preferablement à tout autre, en consideration des grands services de ses Predecesseurs, s'il en étoit trouvé capable, lors qu'il seroit en âge de majorité. 1651.

Les Etats de Zélande répondirent, qu'ils envoyeroient des instructions à leurs Deputez sur ce sujet, assurant au reste les Etats de Hollande, qu'ils auroient soin de ne proposer que des choses utiles à l'Etat, & que d'ailleurs ils contribueroient de leur part à tout ce qui pourroit servir au bien de l'Union, & au repos des Provinces. Enfin après plusieurs deliberations, & un grand nombre de conferences sur cette importante affaire, la Hollande attira les autres Provinces dans son sentiment. Ainsi l'on tomba d'accord d'un commun consentement, que les Etats Generaux auroient la direction des affaires de la Guerre, & des Troupes avec le Conseil d'Etat. Cela étant conclu on publia une amnistie absolue pour faire oublier le passé, & pour mettre le monde en repos. On eut soin de l'honneur de ceux qui avoient été emprisonnez à Louvesteyn, & en particulier des deux Bikers. On cassa tout ce qui avoit été fait contr'eux, & on les rétablit dans leurs emplois. Cela se fit avec de grands me-

1651. nagement de la part de la ville d'Amsterdam pour les Bikers. Elle fut bien aise de faire connoître, que ce qu'elle avoit fait dans les affaires passées, n'avoit point été fait à dessein d'offenser la Maison d'Orange. Au reste on fit plusieurs reglemens dans cette assemblée pour la direction des Troupes. Les Gardes du feu Prince d'Orange preterent le serment de fidelité aux Etats de Hollande, qui avoient accoûtumé de les payer. Les charges de Magistrature & de justice furent laissées à la disposition des Etats, & des villes de chaque Province. Le célébre Martin Herpertz Tromp fut fait Lieutenant Amiral General de la Republique, tant à cause de sa grande capacité dans la Marine, que pour le recompenser des importans services, qu'il avoit rendus depuis long temps à l'Etat.

Les affaires furent terminées de cette maniere dans cette fameuse assemblée. Cette conclusion ne plût peut-être pas beaucoup aux ennemis de la Republique, par ce que les choses se passerent avec beaucoup d'ordre & de tranquillité. Ceux qui l'aimoient, espererent que la bonne intelligence, qui avoit paru dans cette occasion entre les Membres de l'Etat, pourroit contribuer beaucoup à son aggrandissement & au bonheur des Peuples. On crut même, qu'elle joüiroit en repos des grands avantages qu'elle tiroit de la Paix, que l'on avoit conclu si heureusement avec l'Espagne. Mais Cromwel, qui s'étoit rendu maître des affaires en Angleterre, conçût du chagrin contre la Republique, dans la pen-

pensée qu'elle avoit secretement traversé ses grands desseins. Il chercha donc les occasions de se venger des affronts qu'il prétendoit qu'elle avoit faits à l'Angleterre, & à lui en plusieurs rencontres. Il ne pouvoit oublier, qu'elle avoit envoyé des Ambassadeurs pour tâcher de faire la Paix entre le Roi, & le Parlement. Il regardoit cette Ambassade comme un moyen artificieux d'entretenir le trouble dans le Royaume pour travailler cependant à l'augmentation de son propre pouvoir. Il est certain neantmoins que ces Ambassadeurs avoient travaillé de bonne foy à faire cesser ces funestes divisions. Il étoit arrivé dans la suite, qu'après la mort tragique de Charles I. les Ministres publics des Etats Generaux, qui étoient en Angleterre, firent ce qu'ils purent pour conserver l'affection des Peuples à la Maison de Stuart. Cromwel avoit dissimulé toutes ces choses pendant que les affaires publiques étoient en mouvement, dans l'incertitude du succès de ses desseins, & il crut, qu'il devoit attendre une occasion favorable d'en faire paroître son ressentiment contre les Etats. 1651.

Charles I. étant mort de la maniere que chacun sçait, les Etats, qui regardoient Cromwel comme l'Auteur de cette tragedie, en conçurent beaucoup de haine contre lui. Lors que la nouvelle en fut répanduë à la Haye, ils envoyerent une Députation solemnelle à Charles II. pour lui faire leurs complimens de condoleance. Ils le traiterent de Roi & de Majesté. Cromwel en fut irrité au dernier point. Cependant il crut, qu'il

1651. devoit dissimuler pour avoir le temps d'affermir son authorité au dedans, avant que de rien entreprendre au dehors. Il fit ordonner par le Parlement, que l'on envoyeroit des Ambassadeurs par tout; pour faire sçavoir que la Monarchie d'Angleterre étoit changée en Republique. Le Parlement fit donner communication de ce dessein aux Ministres étrangers, qui étoient à Londre, & les fit avertir en son nom de la mort de Charles I.

Les Etats Generaux ne se hâterent pas de reconnoître cette nouvelle Republique. Il y eut même quelques Deputez, qui proposerent de revoquer l'Ambassade que l'on avoit à Londre. Mais d'autres firent remarquer, que plusieurs Princes Souverains, & le Roi de France lui même, qui avoit de fort étroites alliances avec la Maison de Stuart, ne rappelloient point leurs Ambassadeurs. On crut donc qu'il suffiroit d'ordonner au Sr. Paw de Heemstede, Ambassadeur extraordinaire à Londre, de revenir sans delay, puis que sa commission étoit finie, & de laisser à l'Ambassadeur ordinaire le soin de prendre garde à ce qui se passoit, sans entrer en aucune negotiation avec le nouveau Gouvernement jusques à nouvel ordre de la part des Etats. Ils vouloient voir quel train prendroient les affaires, avant que de se determiner dans cette occasion delicate.

Cromwel voyoit fort bien par toutes ces démarches, & par les discours que l'on faisoit publiquement dans toutes les Provinces sur les affaires d'Angleterre, quels

étoient à peu près les sentimens des Etats, 1651.
& leur disposition interieure par rapport à cequi se passoit dans ce Royaume. Cependant on envoya par son avis Doreslaus Ambassadeur à la Haye. Cet homme avoit été l'un des Juges de Charles I. Il n'y fut presque pas plûtôt arrivé, comme on l'a déja dit, qu'il fut assassiné par quatre ou cinq hommes masquez. On ne douta point, que le coup n'eût été fait par des Anglois, & par des Ecossois du parti de Charles II. On chercha diligemment les Autheurs de ce meurtre pour en faire la punition. On mit leur tête à prix. On promit de grandes recompenses à ceux qui pourroient ou les saisir, ou les découvrir. Tout cela fut inutile. Les Assassins s'étoient sauvez. Les Etats donnerent ordre à leur Ambassadeur à Londre d'avertir le Conseil de tout ce que l'on avoit fait pour donner une entiere satisfaction à l'Angleterre sur ce sujet. Le Conseil, qui s'étoit plaint d'abord fort aigrement de cette affaire, parut content de ce qui lui fut dit de la part des Etats. Cela fit naître le soupçon à quelques personnes, qu'il y avoit de l'affectation dans cette moderation du Conseil, & que Cromwel vouloit endormir la République, jusques à ce qu'il eût trouvé l'occasion de se venger.

Quand il sçût que Guillaume II. Prince d'Orange étoit mort, il crut avoir trouvé le temps propre à l'execution de son dessein. Il s'imagina que les Etats ayant perdu leur Stathouder ne voudroient pas s'engager dans une Guerre étrangere. Il se confirma d'au-

1651. tant plus dans cette pensée, qu'il se voyoit de bonnes Troupes bien aggueries, au lieu que les Etats venoient de casser leurs vieux Soldats. Il crût donc, qu'il se trouvoit dans une conjoncture propre du moins à obliger la Republique à s'unir absolument d'interêt avec l'Angleterre pour ne faire qu'un même corps. Il consideroit, que si elle en acceptoit la proposition, il se verroit le maître de deux puissans Etats: mais que si elle la rejettoit, il trouveroit bien-tôt moyen d'entrer en guerre avec elle pour se venger du passé, d'autant plus que Charles II. avoit toujours des partisans en Hollande par le credit de la Princesse d'Orange sa seur, & de la Reine de Bohême sa tante. Il disposa donc le Parlement à envoyer Mylord St. Jean, & Walter Striklend en qualité d'Ambassadeurs à la Haye pour y negotier cette union des deux Republiques. On leur donna des instructions fort précises, & ils furent accompagnez de deux cens Gentilshommes pour donner plus de lustre à leur commission.

On les reçût à la Haye avec des honneurs extraordinaires. Ils furent admis à l'audience selon l'usage accoûtumé, & là ils expliquerent le sujet de leur venuë. Il s'écoula du temps avant que les Etats répondissent à leurs propositions, par ce qu'il avoit fallu en donner communication aux Provinces pour en avoir leur avis. Cependant les amis secrets de Charles II. traverserent la negotiation de ces Ambassadeuts. Cela jetta l'affaire dans des longueurs capables de les ennuyer. Pendant cela le même Peuple leur fit plusieurs insul-

sultes, & les Etats furent obligez de mettre 1651.
une forte garde devant leur Hôtel. Cependant cela n'empêcha pas, que l'on ne cassât leurs vitres, & que l'on ne les chagrinât en plusieurs occasions. Quelques Historiens rapportent, que le Duc d'Yorck frere de Charles II. qui a regné après lui sous le nom de Jacques II. ayant rencontré Mylord St. Jean à une promenade publique, & que passant près de ce Prince sans le saluer, le Duc d'York lui arracha le chapeau, & lui dit qu'il devoit du respect au frere de son Roi. Mylord St. Jean qui se reposoit sur le privilege de sa commission, lui repondit, qu'il ne connoissoit point d'autre Souverain en Angleterre que le Parlement. Il ajouta même, dit-on, plusieurs choses offensantes contre la Maison de Stuart, ce qui obligea le Duc de mettre l'épée à la main. L'Ambassadeur en fit autant de sa part, & fut secondé par ses domestiques. Ceux qui se promenoient, se rendirent au bruit, & prirent le parti du Duc d'Yorck, ce qui obligea l'Ambassadeur de se retirer avec ses gens, par ce qu'il n'étoit pas en état de resister aux gens qui s'étoient attroupez.

Les Etats, qui avoient des raisons particulieres de se ménager avec les deux Partis, firent prier secretement le Duc d'Yorck de s'absenter pendant quelques jours. Il se retira donc à Honslardick auprès de la Princesse d'Orange sa seur. En suite on députa vers Mylord St. Jean pour lui témoigner, que l'on étoit extrémement touché de ce qui étoit arrivé : que si celui qui avoit donné lieu à ce démèlé étoit leur sujet, ils le puniroient avec

1651. la derniere severité pour lui donner toute la satisfaction qui lui étoit duë. L'Ambassadeur ne se contenta point de ce sage compliment des Etats, qui en effet ne pouvoient rien faire de plus dans cette occasion. Ils firent faire la même declaration au Parlement, & demanderent en même temps le renouvellement des anciens Traitez avec l'Angleterre. Mylord St. Jean, qui craignoit peut-être que l'on ne traitât son Collegue & lui comme Doreslaus, s'en retourna avec lui en Angleterre sans attendre la réponse du Parlement sur la proposition des Etats. Il avoit des ordres secrets de ne rien conclure. Etant arrivez ils firent tous deux le recit de leur voyage d'une maniere propre à faire connoître, qu'ils avoient tous les sujets imaginables de se plaindre de la conduite des Etats à leur égard.

Cromwel irrité au dernier point de ce qu'à son avis on avoit tenu peu de conte des demarches qu'il avoit faites envers les Provinces-Unies, s'affermit dans le dessein d'en tirer satisfaction par la force. Cependant se trouvant encore trop d'affaires dans le Royaume par la Guerre qu'il avoit avec les Ecossois, il crut que le temps n'étoit pas encore propre à s'engager dans des querelles étrangeres. Il travailla donc à bien établir son authorité en Angleterre. Il dissimula les outrages qu'il pretendoit avoir reçus des Etats. Mais la Guerre d'Ecosse étant finie par la Bataille qu'il gagna près de Worcester au mois de Septembre de cette année contre Charles II. qui se sauva en France avec des peines incroyables, Cromwel & le Parlement se resolurent d'entrer en Guerre

avec les Provinces-Unies. On commença donc à les chagriner sur la Mer pour incommoder leur commerce. On publia une ordonnance au mois de Decembre, qui defendoit de rien amener en Angleterre, à moins que de le charger sur des vaisseaux Anglois, sous peine de confiscation pour les marchandises & pour les vaisseaux. On poussa la défense jusques aux manufactures étrangeres, & l'on ne voulût pas même permettre le transport du poisson, à moins qu'il ne fût chargé sur des Navires Anglois. On accorda des lettres de represailles aux heritiers des deux freres Pawlet marchands pour trente mille livres sterlins, qu'ils prétendoient leur être dûs par des Hollandois. On permit à l'Administrateur des biens des Pawlet de se saisir de tous les vaisseaux Hollandois qu'il trouveroit en Mer jusques à la concurrence de la dette, en y comprenant les dépens déja faits, & ceux que l'on feroit encore pour le recouvrement de cette somme que ces heritiers soutenoient leur être duë. 1651.

On donna charge aux Capitaines Stanton & Smith d'executer l'Arrêt de represailles. Dès qu'ils eurent reçû leur commission, ils se mirent en course sur les Hollandois, & firent tant de prises, par ce que l'on ne s'attendoit point à cela, que le Capital, les interêts, & les frais de l'execution furent bien-tôt payez. Les marchands en firent de grandes plaintes aux Etats Generaux, & demanderent Justice. Les plus échauffez du Conseil se voyant soutenus par les partisans de la Maison de Stuart & de celle d'Orange vouloient

1651. loient que l'on declarât la guerre à une Nation, qui violoit le droit des gens avec tant d'impunité, sans observer les formes requises en tel cas. Mais on crut, qu'il n'étoit pas à propos de porter d'abord les affaires aux plus grandes extremitez, & qu'après tout il valoit mieux entrer en negotiation pour tâcher de prevenir une Guerre, dont les succès sont toujours incertains. On envoya donc le Sr. Catz Pensionnaire de Hollande, Schaep Bourguemaître d'Amsterdam, & van der Perre Pensionnaire de Middelbourg pour Ambassadeurs extraordinaires en Angleterre sur ce sujet. Le Parlement les reçût avec beaucoup d'honneur, & leur fit de grands complimens. Il leur accorda toutes les audiences qu'ils leur demanderent, & les laissa parler tant qu'ils voulurent sur le renouvellement des Traitez entre les deux Nations, sur les vaisseaux saisis par represailles, & sur la revocation de l'Acte du Parlement, qui authorisoit ces represailles. Mais la réponse qu'on leur fit, ne leur donna aucune satisfaction sur leurs plaintes.

Les Anglois dans le fonds souhaitoient de s'unir avec les Provinces-Unies, & faire une Ligue offensive & defensive avec elles. Mais ils vouloient être les Maîtres des conditions du Traité. Ainsi dans le dessein de les obliger d'en passer par où ils voudroient, on leur proposa divers sujets de plaintes, sur lesquels on leur demanda de grandes satisfactions. Ils firent voir par là, qu'ils ne pensoient point à réparer le dommage que les Hollandois avoient souffert.

Le

Le Parlement vouloit que l'on indemnisât 1652.
la Nation Angloise de tout ce qu'elle avoit perdu il y avoit trente ans dans les Iles d'Amboïna, & de Banda aux Indes Orientales. Il soutenoit, que ce malheur lui étoit arrivé par la faute de la Compagnie des Indes, qui avoit ruïné le commerce des Anglois pour établir le sien. Il se plaignit encore de l'assassinat commis en la personne de Doreslaus contre le droit des gens, surquoy disoit-on les Etats avoient fait semblant d'en rechercher les Auteurs, sans y avoir travaillé cependant avec l'empressement que cette affaire demandoit. Il ajoutoit à tout cela les plaintes de ce qui s'étoit passé durant les troubles, que les Ambassadeurs des Etats avoient entretenu une correspondance fort étroite avec le Roi contre le Parlement. Enfin le Parlement se plaignoit encore du dommage que les Anglois avoient souffert en Moscovie, dans le Groenland, & en plusieurs autres lieux de puis l'an 1618. par les Hollandois, ce que l'on faisoit monter à des sommes tout à fait exorbitantes.

Les Ambassadeurs reconnurent que ce n'étoient là que des pretextes, dont on se servoit pour cacher le dessein que le Parlement avoit de faire la Guerre, & qu'en effet on se préparoit sourdement à la pousser. Ils firent voir sensiblement, que les plaines que l'on faisoit contre les Etats, étoient nulles, & sans aucun fondement. Ils demanderent que l'on rétablit les affaires sur le pied qu'elles étoient avant le retour de Mylord St. Jean, & de Strikland. Ils firent connoître que jus-

1652. jusques-là les Etats avoient dissimulé toutes les insultes, que l'on avoit faites à leurs sujets, par ce qu'ils souhaitoient la Paix; qu'au reste si l'on équipoit des vaisseaux dans les Provinces-Unies, c'étoit dans le dessein de conserver la bonne correspondance, qui avoit été jusques-là entre les deux Etats, mais qu'ils n'avoient jamais pensé à causer du chagrin à leurs voisins, & sur tout à l'Angleterre. Le Parlement qui avoit resolu de faire la Guerre pour se conserver l'Empire de la Mer, fit connoître qu'il voyoit bien à quoi tendoit la flotte que l'on preparoit. il declara donc que l'Empire de la Mer lui appartenoit, & qu'il ne souffriroit pas que les Etats eussent une flotte capable de lui disputer cet Empire, dont la Nation Angloise étoit en possession. Ainsi les Esprits s'échaufferent, & l'on vit que les affaires panchoient à la rupture entre les deux Etats.

Les Provinces-Unies ne pouvant plus souffrir les outrages que les Anglois faisoient tous les jours à leurs negotians, dont les pertes montoient déja à des sommes incroyables, se virent enfin obligées d'en venir à la Guerre malgré elles. On leur avoit déja enlevé plus de deux cens vaisseaux. Le Parlement pour engager toujours davantage les affaires à la rupture, ordonna que l'on visiteroit tous les vaisseaux Hollandois, sous pretexte de contrebande. On donna donc ordre en Hollande au Lieutenant Amiral General Tromp de se mettre en Mer avec sa flotte, & de se précautionner contre les surprises. Tromp se mit en état de se bien défen-

fendre si les Anglois l'attaquoient. Au reste 1652.
on lui recommanda de se gouverner avec prudence, mais neantmoins de garentir les vaisseaux du Païs de toute insulte, autant qu'il seroit possible, prenant bien garde de ne point approcher de trop près les côtes d'Angleterre, de peur de fournir de nouveaux pretextes au Parlement. Tout cela étoit fort judicieux, fort moderé, digne de la prudence ordinaire des Etats dans une affaire aussi delicate que celle là.

Ils crurent neantmoins qu'ils pouvoient porter la patience encore plus loin dans ce dessein de prevenir la Guerre, s'il étoit possible. Ils deputerent donc le sieur Nieuport Thresorier General de Nort-Hollande avec de nouvelles instructions pour les Ambassadeurs, & le chargerent même de quelques ordres particuliers sur les affaires des Indes Orientales. Mais ce qui arriva peu de jours après rompit toutes sortes de negotiations. Tromp avoit menagé les affaires avec beaucoup de prudence jusques-là. Il avoit évité les côtes d'Angleterre. Mais ayant été averti que plusieurs vaisseaux qui venoient du Levant fort richement chargez étoient poursuivis par deux vaisseaux de Guerre Anglois, & par quelques fregates, il accourut en diligence à leur secours. Il rencontra en chemin l'Amiral Blak avec vingt huit vaisseaux, ou fregates, qui étoit sorti des Ports pour croiser sur les côtes des Païs-Bas. Il étoit alors près de Douvres. Tromp l'ayant apperçu fit saluer le Pavillon Anglois, ayant une chaloupe prête à transporter un Capitaine pour

1652. pour aller complimenter Blak. Cet Amiral sans faire semblant de voir toutes ces civilitez déchargea trois fois tout son Canon sur le vaisseau de Tromp, lequel ne répondit point aux deux premieres salves. Mais enfin il fit tirer à son tour après la troisiéme, & de cette maniere le combat commença entre les deux flottes.

On se cannonna de part & d'autre avec beaucoup de furie pendant quatre heures. Mais la nuit separa les deux Partis. Le Combat s'étoit fait de telle maniere, que l'on ne pouvoit dire précisément, par qui l'affaire avoit été engagée. On travailloit à Londre entre les Deputez des deux Etats à porter les choses à l'accommodement. Ainsi personne ne vouloit avoir commencé les hostilitez. Quand on sut à Londre, ce qui s'étoit passé entre les deux flottes, la populace voulut insulter l'hôtel des Ambassadeurs. Mais le Parlement avoit envoyé un bon corps de Cavallerie pour empêcher que l'on n'en pût point approcher. Cependant toute l'Angleterre en fut en grand mouvement, les habitans voisins des lieux où le combat s'étoit donné abandonnoient leurs maisons, comme si les Hollandois eussent déja été dans leur Païs. Cromwel, qui étoit l'Auteur secret de cette Guerre, se rendit en ces quartiers là pour rassurer les esprits. On mit des Garnisons sur les côtes, & ensuite on donna ordre à Black d'en venir à une seconde Battaille pour réparer la perte qu'il avoit faite dans la premiere.

Les Ambassadeurs des Etats firent tout ce qu'ils

qu'ils purent pour rejetter la faute de ce combat sur les deux Amiraux. Ils disoient que c'étoit l'effet de leur jalousie particuliere, & que les deux Nations n'y devoient point prendre part. Ils tâcherent de faire croire au Parlement, que c'étoit par un pûr effet du hazard, que le combat s'étoit donné. Les Etats voulant témoigner en toutes manieres, que leur dessein n'étoit du tout point de rompre avec l'Angleterre, envoyerent le Sr. Paw de Heemstede en Ambassade extraordinaire. Il venoit d'être fait Pensionnaire de Hollande pour la seconde fois. Mais on ne l'écouta pas plus favorablement que les autres. Le Parlement soutint avec opiniatreté, que la Republique avoit commencé la Guerre. Cependant à parler sincerement on ne pouvoit pas prouver que la flotte de Tromp eût attaqué les Anglois. Paw protesta que l'on n'avoit donné aucun ordre de la part des Etats pour en venir à aucun Acte d'hostilité, & que l'on n'avoit expedié aucune commission directement ni indirectement d'offenser l'Angleterre. Il declara que si le hazard avoit causé quelque sujet de plainte à la Nation Angloise, on devoit être assuré que cela s'étoit fait malgré les Etats, & qu'ainsi l'on devoit genereusement oublier le passé, & prévenir desormais de pareils accidens : que si le Parlement vouloit approfondir l'affaire, les Etats s'y employeroient de bon cœur, pour châtier severement celui des deux Amiraux qui auroit commencé le combat. Il offroit encore de rendre les honneurs ordinaires au Pavillon d'Angleter-

1652.

1652. terre, & de travailler de concert avec les Deputez, qui seroient nommez par le Parlement, à terminer tous les differens qui étoient survenus entre les deux Nations. Moyennant cela il demandoit, que l'on cessât de part & d'autre tous les Actes d'hostilité, pour s'occuper avec plus de tranquilité à faire une bonne Paix, par ce que l'on auroit le moyen d'examiner les choses à fonds pour les terminer au contentement des deux Nations.

Le Conseil d'Etat établi par le Parlement étant secretement porté à la Guerre par Cromwel, répondit sans detour, que l'Angleterre ne pouvoit souffrir l'insulte qui lui avoit été faite par la flotte des Etats, & que l'on avoit resolu de se servir de tous les moyens que l'on avoit en main pour en tirer raison. Paw eut beau faire des remontrances, la Guerre fut resoluë, sans aucune reflexion de la part du Parlement sur la moderation que les Etats avoient gardée dans toute cette affaire. Ils n'avoient point voulu accorder de lettres de represailles contre les Anglois, quoi que leurs marchands eussent perdu un fort grand nombre de vaisseaux. Ils accorderent même leur protection à la Compagnie Angloise établie à Rotterdam. En un mot ils firent tout ce qui pouvoit marquer une grande inclination à la Paix. Mais Cromwel ni ses amis, qui s'étoient rendus les maîtres des affaires, ne voulurent écouter aucune proposition d'accommodement. Cet homme ambitieux qui se voyoit fort puissant au dedans, vouloit établir son pouvoir au

au dehors. Il commença donc par la Guerre, qu'il chercha de faire aux Provinces-Unies, croyant qu'il en triompheroit aisément, par l'état où elles se trouvoient alors, qu'elles n'avoient plus de Troupes, ni de Gouverneur General. 1652.

Quand les Etats eurent appris par les lettres de leurs Ambassadeurs, qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour la Paix, ils se determinerent à la Guerre. Ils firent publier un Manifeste, dans lequel ayant representé les injustices des Anglois, ils expliquerent ensuite les voyes de moderation qu'ils avoient suivies pour prevenir la Guerre, à laquelle ils se voyoient forcez par les vexations & par les pilleries des Anglois, & par leur opiniâtreté à rejetter toutes sortes d'accommodement raisonnable. Le Parlement de son côté fit dresser un Manifeste contraire, dans lequel il expliquoit les raisons qui l'avoient porté à la Guerre. Les deux Republiques étant donc dans ces dispositions on commanda à Tromp de ne plus épargner les Anglois, & de leur courre sus, par tout où il trouveroit leurs vaisseaux. Dés qu'il eût reçû ces ordres, il resolut d'attaquer Aiscu Chef d'Escadre, qui étoit aux Dunes avec vingt & un vaisseaux de Guerre. Il avoit été averti, qu'on pouvoit aisément le battre en ce lieu là. Mais le calme qui survint rompit son dessein. Il resolut donc d'aller chercher Black, qui étoit vers le Nord avec soixante huit vaisseaux. Cet Amiral avoit pris cette route pour se jetter sur la flotte, qui étoit à la pêche des harangs. Il l'atta-

qua

1652. qua en effet, & quoi que les navires de guerre qui l'escortoient au nombre de douze, de vingt cinq, ou trente piéces de Canon, ne fussent pas en nombre suffisant pour resister aux Anglois, ils soutinrent les efforts de l'avangarde de Black, qui étoit de vingt gros vaisseaux, & combattirent pendant près de quatre heures avec un courage admirable. Mais enfin il fallut ceder au nombre. Black se saisit de dix vaisseaux de pêcheurs avec toute leur charge. Deux d'entr'eux, coulerent à fonds, par ce qu'ils avoient été fort maltraitez dans le combat, & l'on fut obligé d'en abandonner un autre, qui ne put suivre la flotte.

Tromp sçachant qu'après cette expedition Black étoit allé plus avant vers le Nord, pour tâcher de s'emparer des vaisseaux, qui revenoient des Indes, l'alla chercher & l'ayant joint se prepara au combat. Mais dans le temps que les deux flottes étoient sur le point de se canonner, une grosse tempête les separa, & obligea les Anglois de se retirer dans leurs Ports. La tempête fit beaucoup de dommage aux vaisseaux Hollandois, qui étoient loin de leurs côtes. Cependant Tromp en ramena quarante à la rade de Scheveling. Ceux qui furent assez heureux pour n'être pas brisez contre les rochers, arriverent assez delabrez au Texel. Van Galen, qui commandoit la flotte Hollandoise dans la Mediterranée donna deux combats heureux. Il defit les Anglois près de l'Ile d'Elbe, & ensuite devant Livourne. Mais il y fut tué. Cependant ses Vaisseaux ruïnerent

la

la Flotte Angloise, qu'ils avoient attaquée. 1652.
Ils en prirent trois qui étoient richement chargez, en coulerent plusieurs à fonds, & firent échoüer le reste. Après cela ils repasserent heureusement le détroit, & se rendirent victorieux dans leurs Ports avec le butin qu'ils avoient fait.

Ruyter, qui commençoit à se faire distinguer par son experience sur la Mer, avoit reçu ordre d'escorter la Flotte Marchande avec trente petits Vaisseaux, & six brûlôts. Il rencontra Aiscu avec quarante Vaisseaux, qui tâchoit de se saisir de cette Flotte. Ruyter, quoi que plus foible que l'ennemi, se prepara au combat, & ayant mis les Vaisseaux Marchands en sureté autant qu'il put, il attaqua les ennemis, & les mit en desordre. Il perça deux fois leur Flotte, & les eût indubitablement battus si le vent lui eût été favorable. La nuit separa les deux Flottes, & donna le moyen aux Anglois de se retirer vers le Nord. Ruyter ne les suivit pas, à cause de ses Vaisseaux mal-traitez du combat, & que d'ailleurs il devoit garder sa Flotte Marchande. Les Anglois travaillerent à se radouber pour se vanger de l'affront qu'ils avoient reçu. Ils se remirent donc en Mer avec une Flotte plus puissante que celle qu'ils avoient eüe jusques-là. Cela fut cause que les Vaisseaux Hollandois aimerent mieux faire le tour des Iles Britanniques que de hazarder le passage par la Manche. Pendant que cette grande Flotte tenoit toutes les Côtes en crainte, les Armateurs Anglois continuoient de fatiguer les Marchands. Ils se saisi-

1652. saisirent de plusieurs Vaisseaux, qui revenoient des Pais éloignez, ne sachans pas que la Guerre étoit declarée entre les deux Nations.

Tout cela fait assez comprendre que cette Guerre étoit fort à charge aux Provinces-Unies, qui ne demandent que la liberté du Commerce. C'est ce que les Etats avoient sagement prévu, & dans cette vüe ils avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour prevenir la Guerre. Cependant y ayant été forcez ils resolurent de la soutenir vigoureusement, & s'appliquerent à chercher les moyens de la finir promptement, pour n'être pas obligez de fatiguer leurs sujets par des taxes extraordinaires. Ils travaillerent donc à conclure un Traité avec le Roi de Danemarc pour leur mutuelle défense. Van Beuninguen, qui étoit à Stokholm de leur part, eut ordre de presser la Reine d'entrer en Ligue avec eux, ou du moins d'offrir sa mediation aux deux Republiques pour travailler à les accommoder. Ils envoyerent des ordres à tous leurs Vaisseaux de long cours de se rendre devant l'Ile de Ré près de la Rochelle, & firent publier un jour de prieres & de jûne pour attirer la benediction du Ciel sur leurs armes. Ensuite ils mirent en Mer une Flotte de soixante & trieze Vaisseaux & de plusieurs Brulôts & Bâtimens de Charge, dont ils donnerent le commandement General à Tromp pour escorter une Flotte de plus de trois cens Vaisseaux Marchands richement chargez.

Tromp prit la route du Pas de Calais, où il trouva Black avec sa Flotte sous le Canon

de Douvres. Les Vaisseaux s'aprocherent pour le combat de part & d'autre, & les deux Avantgardes s'étant canonnées assez long-tems le combat fut enfin engagé avec tant de furie, qu'on ne vit jamais tant d'actions de valeur & d'intrepidité. Un Matelot de Tromp, sans se soucier du danger, se jetta sur un Vaisseau Anglois nommé la Couronne de Roses, arracha son Pavillon, qui étoit au haut du Mât, & y planta celui du Prince d'Orange. Les Etats lui firent present de cinq cens florins pour le recompenser de sa bravoure. Le combat se soutint de part & d'autre, avec quelque égalité. Mais Ruyter ayant demâté le Vaisseau de Black, cet Amiral fut obligé de se retirer à Douvres fort délabré. Cela mit du desordre dans la Flotte Angloise, dont l'Amiral Tromp sût se prévaloir. Il en separa les Escadres & en força une partie de se retirer à Douvres & l'autre dans la Tamise. Etant maître de la Mer par ce succès il se rendit vers l'Ile de Ré pour y prendre les Vaisseaux Marchands, il les conduisit avec assez de bonheur le long des Côtes de Bretagne & de Normandie. Cependant il ne put pas empêcher que quelques-uns ne tombassent entre les mains des Armateurs, qui se servoient de la nuit pour les surprendre. 1652.

Ces bons succès n'empêchoient pas, que les Etats ne souhaitassent ardemment de finir cette Guerre pour soulager leurs sujets des grandes impositions, qu'ils étoient obligez de mettre sur le Païs. Le commun Peuple avoit toujours cru que l'on battroit les An-

1652. glois par tout. Les victoires que l'on avoit remportées sur les Corsaires, lui enfloient le courage, & lui avoient fait souhaiter cette Guerre. Mais venant à considerer que ces impôts lui étoient fort onereux, il commença à murmurer, & à dire tout haut qu'il falloit s'accommoder avec l'Angleterre à quelque prix que ce fût. Les Anglois n'avoient pas eu grand sujet de se loüer de cette Guerre jusques-là. Les seuls Armateurs en avoient profité par la prise de plusieurs Vaisseaux Marchands. Mais leur Flotte avoit été maltraitée.

Les Etats voyant que cette Guerre étoit fort onereuse à la Republique, avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour l'empêcher, & depuis qu'ils avoient vû que l'Angleterre y étoit absolument resoluë, & qu'ils étoient forcez d'y entrer, ils avoient tâché de raccommoder les deux Republiques & de terminer tous leurs differens. Craignant donc alors que le commun Peuple ne passât des murmures aux voyes de fait, & que cela ne causât de fâcheuses affaires au dedans, ils chercherent tous les moyens imaginables d'en venir à la Paix. Cependant ils ne purent empêcher que la Populace ne se mutinât en plusieurs lieux. Il y eut des Provinces, qui demeurerent tranquilles. La Hollande, quoi que la plus incommodée de la Guerre, fut de ce nombre. Mais la Zélande revint à ses anciennes pensées, & les Peuples disoient tout haut que ces malheurs venoient de l'injustice que l'on avoit faite au jeune Prince d'Orange. Les Etats de la Province firent

sage-

sagement tout ce qu'ils purent pour prevenir 1652.
l'òrage qui se préparoit à cet égard. Mais leurs soins furent inutiles. Le petit Peuple se souleva à Middelbourg & dans quelques autres Villes. Les Magistrats de Middelbourg firent semblant de consentir aux souhaits des mutins. On changea la Regence de la Ville, & les nouveaux Officiers crurent qu'ils devoient dissimuler dans cette occasion, de peur de porter cette Populace à la rebellion. Cependant elle ne laissa pas de commettre plusieurs actions seditieuses. Elle jetta dans l'eau ceux qui battoient la caisse pour lever des soldats, parce qu'ils ne les levoient pas au nom du Prince. Les choses furent même poussées si loin, que l'on fut obligé de porter le ruban Orangé pour n'être pas suspect au commun Peuple.

Les Etats de Hollande envoyerent des Députez à ceux de Zélande, pour les presser d'en demeurer dans les termes de la resolution prise l'année precedente. Les Etats de la Province & la plûpart de ceux qui étoient dans la Regence, le souhaitoient en secret. Mais le Peuple les effrayoit par ses menaces, & leur ôtoit la liberté de faire ce qu'ils eussent bien voulu. Ils furent donc obligez enfin de faire une Déclaration, qui contenoit en substance, que les Etats de la Province ayant pensé serieusement aux moyens de remedier aux maux de la Republique, trouvoient qu'il étoit à propos d'établir un Chef qui eût la direction des affaires Militaires; que cela feroit cause que les resolutions prises dans le Conseil public feroient executées avec plus

1652. de diligence & de secret ; que la Republique s'étoit fort bien trouvée d'avoir eu un pareil Chef pendant près d'un siecle qu'ils croyoient qu'on devoit donner cette commission au jeune Prince d'Orange pour en faire les fonctions, quand il seroit en âge ; que les grands services de ses Predecesseurs meritoient cela, & que les Peuples le souhaitoient ainsi. Ils ajoutoient qu'en attendant que ce Prince fût en âge de Majorité, on pouvoit lui donner un Lieutenant General pour en faire les fonctions, que le Comte Guillaume Stadhouder de Frise & de Groningue, leur sembloit propre à cela, que cependant ils croyoient que l'on devoit prendre soin de l'éducation du Prince d'Orange, pour le faire instruire dans tout ce qui pouvoit le rendre capable de bien remplir cet emploi, lors qu'il seroit en âge, afin qu'il put être un jour le defenseur & l'appui de la Religion & de l'Etat.

Il faut avoüer de bonne foi, que les Etats de Zelande ne pouvoient prendre d'autre parti dans la conjoncture presente, sans se jetter dans de grands embarras. Peut-être que si l'on les eût imitez ailleurs, on eût pû arrêter le desordre avec assez de facilité. Mais on crut que c'étoit trop deferer aux murmures d'une Populace échauffée, qui ne manqueroit jamais de se mutiner dans de pareilles occasions, ce qui causeroit beaucoup de desordres dans la Republique. Cela obligea les Etats de Hollande d'envoyer une nouvelle députation en Zelande pour tâcher de les détourner de la resolution qu'ils avoient prise, en leur faisant voir les fâcheuses suites de cet-

te affaire. On leur representa sur ce sujet tout ce que l'on crut propre à les ramener à la deliberation prise par toutes les Provinces dans l'Assemblée de 1651. Ils répondirent, qu'ils étoient bien marris de ce que leur resultat avoit donné du chagrin à la Hollande, avec laquelle ils vouloient entretenir une parfaite correspondance, & qu'ils envoyeroient dans peu des Députez à la Haye pour expliquer de bonne foi les raisons qu'ils avoient eües de prendre la resolution dont on se plaignoit. Ils ajouterent que si l'on avoit publié, que les Ecclesiastiques de leur Province s'étoient mêlez de ces affaires, ils n'en avoient point ouï parler, & qu'ainsi ils n'avoient pas eu besoin d'employer leur autorité pour les tenir dans le devoir. 1652.

Ils envoyerent donc quelques semaines aprés leurs Députez à la Haye, & dés qu'ils furent arrivez on nomma des Commissaires pour conferer avec eux. On vit d'abord dans les conferences, que la plus considerable partie de la Zelande ne songeoit point à changer la resolution prise dans l'Assemblée generale de l'année precedente, & que les Etats de cette Province avoient été forcez en quelque sorte de former leur declaration, pour empêcher le soulevement de la Populace. Ils firent connoître en effet, qu'ils n'avoient pu suivre d'autre expedient pour ramener les mutins au devoir. On n'eut point de peine à ajouter foi à ce qu'ils disoient. On se contenta donc de leur faire comprendre, qu'il ne falloit pas penser alors à faire revivre la Charge de Stadhouder, puis qu'on l'avoit

1652. supprimée par une resolution generale de toutes les Provinces, & qu'ainsi la prudence vouloit que le Gouvernement fît paroître de la fermeté dans ses deliberations. Ensuite on leur parla de la necessité de finir avec promptitude la Guerre que l'on avoit avec les Anglois; que dans cette vuë il falloit chercher tous les moyens possibles d'en venir à un bon accommodement, que Cromwel & ses adherans étoient fort échauffez sur ce qu'ils croyoient que l'on favorisoit Charles II., & qu'ils ne manqueroient pas de s'irriter encore davantage, si l'on mettoit la Maison d'Orange en état de soutenir ce Prince: qu'ainsi on devoit laisser les affaires dans l'état où elles étoient, de peur de rendre l'accommodement impossible.

Après que l'on eut conferé plusieurs fois entre les Commissaires des deux Provinces sur cette affaire, ceux de Hollande ayant fait leur rapport aux Etats, on declara de leur part à ceux de Zelande, que leurs raisons ne paroissoient pas assez fortes pour leur avoir fait prendre une pareille resolution; qu'on les prioit de representer à ceux de leur Province ce qui leur avoit été dit dans les conferences sur ce sujet, & que la Hollande étoit absolument resoluë à ne rien changer dans ce qui avoit été reglé dans l'Assemblée generale; qu'ainsi l'on conjuroit la Zélande de ne rien conclure dans cette importante affaire que de concert avec la Hollande. Ces Députez partirent de la Haye après cette réponse, sans avoir communiqué la resolution prise en Zélande d'élever le jeune Prince à la Charge de

Capi-

Capitaine & Amiral General, parce qu'ils 1652.
ne remarquerent pas assez de disposition dans les esprits pour la faire reüssir. Ainsi cette resolution demeura sans effet, & l'on vit que la Zelande n'avoit dressé sa declaration que pour appaiser le Peuple. On fut confirmé dans cette pensée, lors que l'on vit que l'on ne songeoit pas à conferer la dignité de premier Noble au jeune Prince, dont on ne savoit pas encore quelles pouvoient être les inclinations, & qu'ainsi rien ne pressoit encore de lui donner cette qualité.

Les choses furent donc concluës de cette 1653.
maniere, dans le dessein de ne point fournir de nouveaux sujets de chagrin à Cromwel & aux Anglois. Les Etats travailloient toujours à finir cette Guerre qui leur étoit fort à charge, & qui ne pouvoit leur apporter aucun profit, quelques bons succès qu'ils y pussent avoir. Ainsi ils évitoient toutes les occasions qui pouvoient irriter les affaires. Cependant ils ne negligeoient aucun des moyens propres à soutenir vigoureusement la Guerre commencée, pour se maintenir contre les Anglois, au cas qu'ils ne voulussent pas en venir à un accommodement raisonnable. Le dernier combat les avoit irritez. Ils ne pouvoient souffrir, que les Hollandois qu'ils méprisoient eussent eu de l'avantage sur eux. La Ville de Londre se plaignoit hautement de Black. Cromwel se rendit à la flotte pour contenter le Peuple. On fit payer quelques amendes à des Capitaines accusez de n'avoir pas fait leur devoir. On équippa ensuite une nouvelle flotte, que l'on garnit de tout ce

1653. que l'on pût amasser de Matelots, & on tâcha de surpasser les Provinces-Unies en forces maritimes.

Les Etats firent mettre en Mer des Vaisseaux pour aller au devant de Tromp, qui amenoit la flotte Marchande. Cependant ces Vaisseaux ne purent joindre cet Amiral, parce que les vents leur furent contraires. Cela ne l'empêcha pas de continuer sa route. Il trouva Blac à la hauteur de Portland, & se résolut au combat, lequel il ne pouvoit éviter. Tout s'y passa avec beaucoup de vigueur. Black vouloit rétablir sa reputation, & tâcher de s'emparer de cette riche flotte. Tromp ne vouloit point perdre sa gloire, ni les richesses qu'il escortoit. Il combattit avec un courage & avec une prudence admirables. Ses ennemis ne pouvoient assez le loüer. Ruyter le soutint vaillamment, & si tous les Vaisseaux de l'Etat eussent fait leur devoir de la même maniere, les Hollandois eussent remporté une entiere victoire. La perte fut assez égale entre les deux Partis, & les Anglois ne gagnerent que cinq ou six Vaisseaux Marchands. Tromp sauva tout le reste, & ramena sa flotte plus entiere qu'il ne l'avoit lui-même esperé. Chacun s'attribuoit la victoire, & on en fit des réjoüissances publiques à Londre & en Hollande : Mais on peut dire, que Tromp eut dans le fonds l'honneur du combat, puis qu'il sauva presque toute sa flotte marchande à cinq ou six Vaisseaux près, ce qui étoit le but de son voyage, pour lequel même les Etats l'avoient envoyé avec son Armée Navale.

On

On dit que Charle II. ayant apris par les bruits que les Anglois en faisoient repandre que les Hollandois avoient été battus, offrit de se mettre sur leurs Vaisseaux, promettant fort de battre la Flotte Angloise. Mais les Etats le remercierent de ses genereuses offres. Ils esperoient toujours d'en venir à un bon accommodement, à quoi l'intervention de ce Prince auroit pû nuire. On sait qu'en effet la Hollande, qui est la plus interessée dans les affaires de la Republique, écrivit des Lettres fort pressantes au Parlement d'Angleterre, pour lui faire connoître que les ennemis des deux Etats les engageoient en secret à cette Guerre, pour ruiner les peuples reformez, & qu'ainsi il étoit du devoir des deux Republiques de prévenir leur perte commune par un bon accommodement. Le Parlement entra assez bien dans ces vuës, & fit connoître qu'il étoit disposé à noüer la Negotiation pour traiter de la Paix. Les Etats écrivirent en réponse pour demander que l'on convint du temps & du lieu propre à commencer ce Traité. Dans le même temps Cromwel cassa ce Parlement. L'affaire fut donc renvoyée au Conseil d'Etat, qui fit connoître que l'on étoit dans la même disposition que le Parlement, & que si l'on envoyoit des Plenipotentiaires de la part des Etats, on entreroit d'abord en negotiation de bonne foi. Cela disposa les Etats à envoyer en effet leurs Députez à Londres. Ils choisirent Messieurs de Beverning & Nieuport, pour la Province de Hollande, vander Perre pour la Zélande, & Jongstal pour la Frise. 1653.

1653. Pendant que l'on dressoit les Memoires des Ambassadeurs ; Black, & Tromp se choquoient souvent avec beaucoup d'égalité, sans que l'un pût triompher de l'autre. Mais enfin ils se battirent avec furie vers le milieu de Juin. Plusieurs Vaisseaux capitaux de Tromp avoient été brûlez ou coulez à fonds dans les Batailles precedentes. Ainsi sa flotte n'étoit pas tout à fait en état de bien soutenir le choq des Anglois. Cependant Tromp soutint cette affaire avec beaucoup de gloire. Il attaqua même les Anglois avec un courage intrepide. Ruyter le seconda fort vigoureusement. La victoire commençoit à se declarer en faveur de Tromp ; Mais étant survenu quelque desordre parmi ses Vaisseaux, les Anglois gagnerent le vent & obtinrent ainsi quelque avantage. Le combat dura depuis onze heures du matin jusques à neuf heures du soir. Le lendemain les deux flottes recommencerent à se choquer plus furieusement que jamais. Tromp, Ruyter, & de Witt firent des choses admirables dans cette occasion. Mais les gros Vaisseaux Anglois l'emporterent sur la Flotte Hollandoise. Tromp au milieu de la flotte ennemie, qu'il perçoit, ne put empêcher que plusieurs Anglois ne montassent sur son vaisseau. Il fit donc mettre le feu à quelques barils de poudre, qui firent sauver ceux qui étoient entrez sur son bord. Mais les Anglois le pressant toujours vivement, de Witt & Ruyter vinrent à son secours & le dégagerent enfin de leurs mains.

Tromp voyant sa flotte fort endommagée

se

se retira vers Vidingen. Il mit ses vaisseaux 1653.
en sureté, & s'étant rendu à Flissingue auprès des Deputez des Etats, il se plaignit d'abord de la lâcheté de quelques Capitaines, qui avoient manqué à leur devoir dans le combat, après quoi il declara de la part des principaux Officiers de la flotte & de la sienne, qu'il n'étoit plus possible de soutenir les efforts des Anglois, si on ne leur donnoit de bons vaisseaux. On travailla à le satisfaire sur ses justes plaintes. Pendant tout cela, les Anglois, qui avoient fermé l'entrée du Texel, se répandirent sur les côtes pour traverser le commerce. Ils s'emparerent même de trois vaisseaux fort riches, qui revenoient des Indes. Ils en prirent encore plusieurs autres en divers lieux, & causerent ainsi beaucoup de dommage à la Hollande. Les Etats voyant tous ces desordres presserent la construction des vaisseaux, & firent partir les Ambassadeurs pour obtenir d'abord la cessation des hostilitez. Tromp remarquant que les affaires étoient dans cet état, crût qu'il devoit faire un dernier effort. De Witt, & Ruyter lui ayant amené quelques bâtimens neufs pour remplacer ceux qui ne pouvoient plus servir au combat, il partit de Flissingue. Les Anglois publierent qu'il n'avoit osé les attendre. Au reste ils tenoient tous les ports bloquez, & avoient six vingt vaisseaux, qui occupoient toutes les côtes, & tenoient ainsi le Païs en allarme. Les Etats firent venir des Troupes dans le Païs pour empêcher les descentes. Ensuite ils promirent de grandes recompenses à tous ceux d'entre les Officiers,

1653. Soldats, & Matelots, qui se distingueroient dans le combat. Ils assurerent ceux qui auroient le malheur d'être estropiez qu'on leur assigneroit un entretien raisonnable pour le reste de leur vie.

Tromp, ayant fait publier la déclaration des Etats à toute la flotte, se mit en Mer avec Evertzen & Ruiter. Il découvrit les ennemis proche du Texel vers le 8. d'Août. Il tâcha de les attirer loin des ports, afin de donner le moyen à de Witt de sortir avec le reste des Vaisseaux. Les Anglois, qui avoient le vent favorable, s'emparerent de quelques bâtimens Hollandois. Cela fut cause que Tromp engagea le combat, qui dura toute la journée avec assez d'égalité entre les deux partis. Le lendemain de Witt sortit du Texel avec trente ou trente deux vaisseaux qui joignirent la flotte malgré les Anglois. Alors Tromp, qui se voyoit aussi fort qu'eux les attaqua vigoureusement, & leur donna la chasse durant une partie de la nuit. Mais le 10. d'Août le combat fut engagé avec une fureur épouvantable. Tromp perça plusieurs fois la flotte Angloise, & donna mille marques éclatantes de valeur & de bonne conduite. Les Anglois au desespoir de ne pouvoir remporter une victoire, qu'ils croyoient infaillible, à cause de la bonté de leurs vaisseaux, firent tant de mouvemens, qu'ils gagnerent enfin le vent. Ils tomberent ensuite sur l'Escadre d'Evertzen, qui commandoit le corps de Bataille. Il soutint leur attaque avec une valeur incroyable. Mais il ne put jamais regagner le vent. Il y perdit

huit

huit vaisseaux, qui coulerent à fonds. Cela 1653.
ne découragea point les Hollandois, qui continuerent le combat avec une fermeté surprenante. Mais malheureusement Tromp fut tué d'un coup de mousquet, ce qui fut cause que l'on arbora le pavillon noir, dans le temps que les Capitaines attendoient le rouge pour l'abordage qui se devoit faire l'épée à la main. On cacha sa mort aux Soldats & aux Matelots, & on ordonna au Capitaine du vaisseau Amiral de suivre les ordres qu'il avoit reçus, & d'arborer toujours Pavillon d'Amiral. Aprés cela on se remit au combat avec plus de fureur qu'auparavant pour vanger la mort de Tromp. Chacun se surmonta dans cette occasion. Les Anglois de leur part firent tout ce que de braves gens pouvoient faire pour se conserver leurs avantages. Mais enfin les deux flottes s'étant affoiblies & épuisées, on se sépara; les Anglois pour se retirer sur leurs côtes aprés qu'ils eurent brûlé plusieurs de leurs vaisseaux, qui n'étoient pas en état de suivre, & le Viç-Amiral de Witt avec le reste de l'Armée dans le Texel.

On fit sonner bien haut en Angleterre la victoire, que l'on prétendoit avoir remportée sur les Hollandois, & on disoit que vingt quatre vaisseaux tenoient bloqué dans le Texel le débris de la flotte de Tromp, & qu'on alloit leur en renvoyer trente autres pour achever de la ruiner. On disoit au contraire en Hollande, que l'on avoit forcé les Anglois de se retirer sur leurs propres côtes, aprés avoir perdu plusieurs de leurs vaisseaux,

1653. seaux, ce qui étoit vray à la lettre. Ainsi dans la verité les Hollandois avoient l'honneur de ce combat, puis qu'ils avoient contraint les Anglois de quitter leurs côtes, qu'ils avoient tenuës comme assiegées pendant six semaines, & qu'ils s'en étoient élognez en effet la nuit d'après la Bataille.

On fit tous les honneurs dont on put s'aviser au Lieutenant Amiral General Tromp, pour immortaliser la Memoire de ce grand homme, & des importans services qu'il avoit rendus à sa Patrie. Les Etats nommerent des Deputez pour assister de leur part au Convoy funebre. Son Corps fut enterré dans la principale Eglise de Delft, où on lui fit ériger un magnifique tombeau aux dépens du Public. On fit complimenter sa veuve & sa famille au nom de la Republique. On donna une Compagnie d'Infanterie à son fils aîné. Corneille Tromp son second fils fut fait contr'Amiral d'Amsterdam, & on assura toute la famille de la protection de l'Etat. Tromp avoit été l'artisan de sa fortune. Il avoit suivi son Pere sur mer dés l'âge de neuf ans. Il étoit avec lui à la fameuse Bataille, que l'Amiral Heemskerk donna près de Gibraltar. Il fut pris quelque temps après par un Pirate Anglois, qui le retint prisonnier près de trois ans. Ce fut là, où il apprit toutes les ruses dont on peut se servir sur Mer. Etant de retour dans son Païs, il passa par tous les degrez du service, & l'an 1637. il fut fait Lieutenant Amiral General, de l'avis & par le Conseil du Prince d'Orange, après que Dorp eût quitté cet

em-

employ. Il y servit sa Patrie avec une fidelité admirable, & donna des preuves d'une capacité consommée dans la Marine. Il étoit froid dans le plus chaud du combat, & donnoit ses ordres avec autant de netteté, que s'il eût été fort tranquille dans sa Maison. Il aimoit tendrement sa Patrie, & étoit cheri des gens de Mer au de là de tout ce que l'on peut croire. Ses ennemis le craignoient, & les gens d'honneur l'estimoient, le regardant comme un homme d'un merite distingué, que sa vertu seule avoit élevé au rang éminent qu'il occupoit. 1653.

Les Etats perdirent ce grand homme en un temps fâcheux, auquel ils avoient besoin d'un Amiral aussi habile. Cette Guerre faisait beaucoup de peine par les seditions frequentes des Peuples, qui en étoient las. On commençoit même à murmurer contre le gouvernement, & l'on disoit qu'il falloit necessairement avoir un Capitaine General. On s'entretenoit publiquement de l'ingratitude, avec laquelle on en avoit usé envers la Maison d'Orange. On fit même courir plusieurs libelles sur ce sujet parmi le Peuple, & l'on y déclamoit fortement contre la faction de Louvesteyn. Ces murmures passerent jusques en Hollande, nonobstant le bon ordre des Magistrats pour les prévenir. On commença donc à se mutiner en plusieurs endroits. Ceux d'Enchuysen furent des premiers, par ce qu'ils ne pouvoient aller à la pêche des harengs. Ceux qui souhaitoient quelque revolution se prévalurent de tous ces chagrins des Peuples, & en firent augmenter les plain-

1653. plaintes, & les séditions par leurs pratiques secretes. Il arriva en ce temps-là, que quelques Armateurs & Matelots voulant vendre des prises, qui n'avoient pas encore été jugées, on les en empêcha. Cela irrita la Populace, qui pilla la Maison d'un des Magistrats de l'Amirauté d'Enchuysen. L'on fit venir quelques Troupes pour châtier les mutins. Mais cette Populace échauffée se saisir de la Maison de Ville, des Portes, & des remparts avec toutes les munitions de guerre qu'elle trouva. Elle déposa les Magistrats, & en créa de nouveaux. Elle fit même quelques decharges sur les batteaux où étoient les Soldats, que l'on vouloit faire entrer dans la ville. Les Deputez que les Etats de la Province envoyoient pour appaiser ce trouble, furent obligez de rester à la porte de la ville, en danger, sans leur extrême moderation, d'être insultez par ce menu Peuple.

On usa de dissimulation pendant quelque temps, par ce que l'on avoit peur de porter les affaires à de plus grandes extremitez. Mais on trouva moyen d'introduire enfin quelques Soldats, qui s'emparerent adroitement des principaux endroits de la ville. Dés que l'on fut maître de ces postes, on fit sçavoir au peuple, que l'on avoit fait venir ces Soldats pour faire cesser la mutinerie, que cependant on traiteroit l'affaire avec toutes sortes de douceur. La Populace effrayée n'osa plus se remuer. On se saisit des principaux Autheurs de la sédition, lesquels on envoya à la Haye. On les y retint quelque temps,

temps, après quoi on les renvoya, avec ordre d'aller remercier leurs Magistrats, qui avoient intercedé pour eux. On vit plusieurs mouvemens semblables en divers lieux. La Haye même n'en fut pas exempt. La Princesse revenant de Breda avec le jeune Prince, un grand nombre de garçons prirent les Armes avec des Drapeaux Orangez pour l'aller accüeillir à son arrivée. Le lendemain ils se presenterent encore devant sa Maison, & on leur fit voir ce jeune Prince, après quoi ils firent retentir de toutes parts le nom d'Orange. Le Procureur General de la Province s'étant rendu sur les lieux dissipa ces jeunes garçons, & ordonna à leurs Parens de la part des Etats d'empêcher ces sortes d'assemblées. Mais quelques mutins casserent les vîtres de cet Officier public pendant la nuit, pour se venger de ce qu'il avoit fait. La Populace s'échaufa, & sans se soucier ni des Soldats, que l'on avoit fait venir sur les lieux, ni du grand Baillif, ni même de plusieurs Seigneurs de la Regence, continuerent le desordre, & plusieurs bourgeois s'étant amassez pour monter la garde à la Maison de ville selon la coûtume, ils ne voulurent point marcher sans avoir le Drapeau Orangé. On fut donc obligé pour faire cesser ce tumulte de faire venir plusieurs Soldats de divers endroits. On mit des Corps de garde devant les Maisons menacées. On fit marcher de grosses patroüilles par les ruës, & l'on emprisonna plusieurs personnes coupables de cette sédition. Cela fit cesser enfin la mutinerie. 1653.

1653. Il arriva plusieurs séditions semblables en plusieurs lieux, qui donnerent beaucoup de peine aux Magistrats. Mais rien n'embarrassa plus les affaires dans l'état, où l'on se trouvoit alors que la nouvelle députation, que l'on fit de la part de la Zélande pour faire sçavoir aux Etats Generaux, que cette Province avoit resolu d'executer la resolution prise dans l'assemblée de Middelbourg il y avoit quelque temps, pour le rétablissement de la charge de Capitaine & Amiral General. On ne répondit point positivement à la propositionde la Zélande. On se contenta d'en demander une Copie pour l'envoyer à chaque Province. Cette affaire y fut diversement reçuë, la plus grande partie des Etats d'Utrecht étoient de même sentiment que la Hollande. Frise & Groningue se joignirent absolument à la Zélande. Mais la Hollande demeura ferme dans la resolution prise dans l'assemblée generale de l'an 1651. elle remit devant les yeux de tous les Deputez les raisons que l'on avoit eües de prendre cette résolution, lesquelles subsistoient encore dans toute leur force. On ajoûta à cela que dans la conjoncture presente ce choix d'un Capitaine & Amiral General ne serviroit qu'à reculer la Paix avec l'Angleterre, qui croiroit que la Republique seroit entrée dans les interêts de la Maison de Stuart. La Hollande opina si fortement sur ce sujet, que cette affaire échoüa encore pour cette fois, quoique la Zelande s'appuyât de toute sa force.

Pendant tout cela les Etats Generaux s'appli-

pliquerent vigoureusement à tout ce qui pouvoit finir cette Guerre, & soutenir les efforts des Anglois. On nomma pour successeur à l'Amiral Tromp Jacques de Wassenaer Baron d'Opdam, dont le Pere avoit exercé cette charge avec beaucoup d'honneur. Il avoit de sa part toutes les qualitez propres à se faire obéir sur la flotte. La memoire de son Pere étoit encore chere aux Gens de Mer. Il n'avoit jamais servi sur Mer; cependant sa naissance le faisoit respecter dans le monde, & d'ailleurs son genie le rendoit capable de se perfectionner bien-tôt dans cette sorte de Guerre. Pendant que tout cela se passoit dans les Provinces-Unies, Cromwel s'étoit rendu le maître absolu des affaires d'Angleterre sous le nom de Protecteur. Il avoit cassé le Parlement & le Conseil d'Etat. S'étant appliqué avec une extrême diligence à réparer la flotte, il crût qu'il pourroit profiter du desordre, où la mort de Tromp avoit jetté la Marine en Hollande. Mais les vents fâcheux, qui regnerent sur la fin de cette Campagne, ayant dissipé sa flotte, il commença à prêter l'oreille aux propositions de Paix que les Etats lui faisoient faire. Il étoit persuadé que cette Paix lui étoit necessaire pour affermir sa nouvelle dignité. Il craignoit que le desespoir n'obligeât les Etats à se joindre à Charles II. & que cela ne lui suscitât des affaires fâcheuses au dedans. D'ailleurs il avoit trouvé la Republique plus puissante qu'il ne l'avoit crû dans le commencement. Il esperoit même qu'il feroit la Paix à son avantage, sur tout

1653.

dans

1653. dans l'état où se trouvoient les affaires par la desunion, où l'on voyoit les Provinces sur l'élection d'un Stathouder. Il se flattoit donc de la pensée de pouvoir unir les deux Republiques en une dont il seroit le Chef, ne considerant pas que les Etats, qui avoient tant combattu pour leur liberté, ne consentiroient jamais à un engagement de cette nature. Quoi qu'il en soit il ne laissa pas de travailler à l'execution de ce projet.

1654. Il craignoit toujours Charles II. qui avoit encore des partisans en Angleterre. Il avoit vû avec joye, que les Provinces-Unies n'avoient pas voulu rétablir la charge de Stathouder. Cependant il remarqua que le Peuple avoit toujours de l'affection pour le jeune Prince d'Orange. Cela fut cause que dans le Traité auquel on travailloit à Londre, il fit inserer un article, par lequel il étoit dit, que les Etats Generaux ne rétabliroient jamais cette charge, & qu'ils s'opposeroient toujours aux particuliers, qui voudroient la remettre sur pied en faveur du jeune Prince d'Orange. Les Deputez des Etats firent tout ce qu'ils purent pour obtenir des Anglois, que l'on n'insistat point sur cet article, dont la proposition seule étoit injuste. Mais il n'y eut pas moyen de porter Cromwel à se relâcher sur cet article. Au contraire plus on faisoit de difficulté plus il s'obstinoit à le faire passer. Cependant les Etats Generaux ne voulurent point consentir à une condition qui leur paroissoit injurieuse, puis qu'elle choquoit directement leur Souveraineté. Et par ce que tout cela rouloit sur la

crain-

crainte qu'avoit Cromwel, que le retablisſement du jeune Prince dans les charges de ſes Peres ne fût avantageux à la Maiſon de Stuart, on crût que l'on pourroit prévenir cet inconvenient en inſerant cet article, qu'au cas que l'on vint à rétablir ces charges, celui qui en ſeroit pourvû, quel qu'il fût, jureroit de garder religieuſement le preſent Traité ſans y contrevenir en aucune maniere. 1654.

On fit tout ce que l'on pût pour faire agréer cet article à Cromwel. Mais on ne pût jamais le vaincre, & l'on eut peur bien des fois, que le Traité ne ſe rompit abſolument. Cromwel voyant la fermeté des Etats Generaux ſur l'article, eut une conference particuliere avec l'Ambaſſadeur Beverning; à qui il ouvrit ſon cœur, & lui fit voir qu'ayant remarqué que les Etats Generaux ſe roidiſſans à refuſer cette excluſion qu'il demandoit, il ſe contenteroit de l'expedient, que l'on avoit propoſé pourvû que les Etats de Hollande s'engageaſſent par un acte particulier à l'excluſion perpetuelle du jeune Prince d'Orange, & qu'après y avoir bien penſé il ne trouvoit point d'autre moyen de faire la Paix. Mr. de Beverning répondit qu'il n'avoit point de commiſſion particuliere des Etats de Hollande, pour negotier cette affaire de leur part avec lui; que tout ce qu'il pouvoit à cet égard, c'étoit de les avertir de ſa propoſition, afin de reçevoir, & d'executer enſuite les ordres qu'ils lui envoyeroient ſur ce ſujet. Cromwel reconnut par la ſageſſe de cette réponſe, qu'il ne pou-
voit

1654. voit pas obliger ce Plenipotentiaire à en faire davantage. Il se contenta donc de lui faire promettre aussi bien qu'à son Collegue Nieuport, qui étoit present à cette conference, qu'ils en feroient leur rapport aux Etats de Hollande, pour leur faire connoître qu'il n'avoit consenti à la signature du Traité, qu'à condition qu'ils lui accorderoient ce qu'il avoit demandé d'eux, & qu'en effet il n'y avoit point d'autre moyen que celui-là d'assurer la Paix entre les deux Republiques. La Paix fut donc enfin concluë, & signée à Westmunster le 15. d'Avril de cette année. Elle fut ratifiée par Cromwel le 19. & par les Etats Generaux le 22. du même mois.

On n'en rapportera pas les articles en détail, par ce qu'on les trouve dans les recüeils publics. On se contentera de dire que l'on promit de part & d'autre de faire cesser de bonne foy toutes les hostilitez, de s'entre secourir reciproquement dans le besoin, & de ne rien entreprendre au préjudice de l'une ou de l'autre des Nations, de comprendre le Roi de Dannemarc dans ce Traité, de ne point secourir les ennemis de l'une ou de l'autre des Republiques, de baisser le Pavillon devant les Navires Anglois dans la Mer Britannique, de tenir leurs ports reciproquement ouverts aux Vaisseaux des deux Nations, de voyager librement de part & d'autre dans toutes les Terres & Seigneuries dependantes des deux Nations; qu'au cas que les vaisseaux de l'une ou de l'autre fussent attaquez par quelque Puissance étrangere, l'on s'uniroit de bonne foy pour leur de-

defense, que l'on se joindroit même pour faire restituer les vaisseaux qui auroient été pris injustement ; que l'on ne donneroit point de lettres de represailles contre les sujets de l'une ou de l'autre, mais que de part & d'autre on donneroit satisfaction convenable dans trois mois ; que ceux qui auroient des commissions particulieres, donneroient des cautions de ne rien faire contre ce Traité, & que l'on nommeroit des Commissaires des deux parts pour terminer à l'amiable les vieux differens ; qu'au cas que ces Commissaires ne se pussent accorder, on defereroit le jugement de tout aux quatre Cantons Protestans pour se soumettre absolument à leur décision : Enfin l'on convint que si dans la suite les Etats Generaux trouvoient bon de remplir la charge de Stathouder, celui qui en seroit pourvû jureroit d'observer fidelement ce Traité sans y contrevenir en aucune maniere. Voila en substance ce que contenoit le Traité de Paix. 1664.

Lors que les Plenipotentiaires en envoyerent la Copie authentique à la Haye, ils avertirent en même temps les Etats de Hollande, de ce qui s'étoit passé entre le Protecteur, & les Srs. de Beverning & Nieuport. Ils firent sçavoir qu'ils avoient employé toute leur adresse pour porter Cromwel à renoncer à la demande qu'il leur avoit faite ; mais qu'ils n'avoient jamais pû rien obtenir de lui : qu'ils ne s'étoient pas engagez à lui faire avoir cette promesse des Etats, qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur ; mais qu'il avoit témoigné resolument que de là dépendoit la Paix,

1654. ou la guerre. Ces lettres causérent un nouvel embarras aux Etats, qui virent que cette affaire donneroit du chagrin aux autres Provinces, s'ils faisoient ce que Cromwel leur demandoit. Cependant la crainte de retomber dans une fâcheuse guerre les sollicitoit fortement à consentir à sa proposition. Aprés quatre jours de conferences & de reflexions sur cette importante affaire, qui traina jusques au. 4. de May, les Etats de Hollande s'engagerent de n'accorder jamais la charge de Stathouder au jeune Prince d'Orange, ni à aucun de ses descendans, & qu'aucun Membre de cette Province ne donneroit sa voix pour cela. On dressa cet Acte fort secretement, & l'on ne se resolut à le dresser que par ce que la conjoncture des affaires y força les Etats de Hollande. On chargea le Srs. de Beverning & Nieuport de presser encore fortement Cromwel de se contenter du temperament couché dans le Traité de Paix, se gardant bien sur toutes choses de témoigner qu'ils eussent cet Acte, & on leur ordonna de ne le remettre entre les mains du Protecteur qu'à toute extremité. Le celebre Jean de Witt, qui avoit succedé cette année au Sr. Paw de Heemstede dans la charge de Grand Pensionnaire de Hollande, leur recommanda encore fort expressément par une lettre particuliere de la part des Etats de la Province de ne se dessaisir d'un acte de cette importance que dans la derniere extremité, aprés avoir tenté tous les moyens imaginables de faire changer de pensée à Cromwel. Mais il n'y eut pas moyen

de

de flechir cet homme, & les deux Ambassadeurs furent enfin obligez de delivrer cet Acte pour assurer le Traité de Paix. 1654.

Cette affaire avoit été digerée avec beaucoup de secret. Cependant le Public en fut bien-tôt averti. Les Princesses d'Orange, & l'Electeur de Brandebourg firent de fortes remontrances aux Etats de Hollande sur ce sujet, pour faire connoître le tort que l'on faisoit au jeune Prince avec tant d'injustice. Les Peuples s'en plaignirent hautement, & passerent jusques aux murmures & aux menaces. Mais les Etats espererent de l'addoucir, en lui faisant connoître que l'on n'avoit pû obtenir la Paix qu'à cette condition. Ce qui leur fit le plus de peine, c'est que les autres Provinces se plaignoient qu'en cela les Etats de Hollande avoient agi contre le Traité d'Utrecht, puis qu'ils s'étoient donné le pouvoir de traiter avec les étrangers sans le consentement des autres Provinces, ce qui étoit expressément defendu par ce Traité. On ajoutoit à cela, qu'il étoit injuste au dernier point de traiter le jeune Prince de cette maniere, aprés les services immortels, que ses Predecesseurs avoient rendus à la Republique. On disoit enfin que c'étoit fournir le moyen à Cromwel d'exiger tout ce qu'il voudroit de la Republique. Les Provinces de *Zélande* & de Frise firent paroître leur chagrin plus fortement que les autres sur ce sujet. Elles disoient tout haut qu'on auroit raison de leur reprocher leur crainte & leur foiblesse dans cette occasion, & que l'on s'exposoit par là à voir diminuer le credit

1654. de leur Etat. Les amis particuliers de la Maison d'Orange publioient, que l'on avoit cherché cette occasion de faire un affront signalé au jeune Prince heritier de cette grande Maison.

Tous ces bruits que l'on répandoit dans le monde contre la Province de Hollande, obligerent les Etats de se justifier sur ce sujet. Ils publierent donc enfin une declaration, dans laquelle ils firent voir, qu'ils n'avoient point fait de préjudice à l'Union d'Utrecht; que chaque Province avoit le droit de nommer un Stathouder, & d'exclure de cette charge ceux qu'il lui plaisoit en vertu de sa Souveraineté: que c'étoit en vertu de ce droit que la Province de Hollande avoit declaré le Roi d'Espagne Philippe second déchu de sa Souveraineté en 1587. que dans la suite les autres Provinces avoient suivi son exemple: que dans cette occasion ils n'avoient fait qu'executer la resolution de l'assemblée tenuë en 1551. & que ce qu'ils avoient fait par cet Acte, dont on se plaignoit, assuroit une Paix, qui étoit absolument necessaire à la Republique. Il faut tomber d'accord en effet, que ce coup mit l'Etat en repos, & le delivra d'une Guerre fort ruïneuse. On trouve dans cette declaration, plusieurs autres choses déduites avec beaucoup de force & de netteté sur cette affaire delicate, pour justifier le fait des Etats de Hollande. Ainsi la chose fut executée, & les esprits se calmerent peu à peu, par ce qu'en effet on tira de grands avantages de cette Paix. Cromwel ayant remarqué, que la

Ze-

Zélande s'interessoit beaucoup plus que les au- 1654.
tres Provinces à soutenir les interêts du Prince d'Orange, lui écrivit pour l'attirer dans son sentiment, & pour lui faire connoître la necessité qu'il y avoit eu de prendre cette précaution, pour retablir l'union entre les deux Etats. La Zélande répondit fort civilement à la lettre du Protecteur, & fit connoître son indignation contre ceux qui l'avoient porté à se mêler de leurs affaires, dont elle étoit la maîtresse; qu'au reste elle connoissoit son veritable interêt, & dans l'Etat, & dans la Religion, & qu'elle ne s'en éloigneroit jamais. On ne dit rien de l'exclusion du jeune Prince, par ce que Cromwel n'en avoit point parlé dans sa lettre. On se contenta de promettre en general, que l'on observeroit fidelement le Traité fait entre les deux Republiques.

Les Memoires des Princesses d'Orange, ni la lettre de l'Electeur de Brandebourg n'eurent pas tout l'effet que l'on en avoit esperé pour les interêts du jeune Prince d'Orange. Cependant ses Partisans prirent à bon augure pour lui que la Province de Frise, qui avoit protesté contre l'Acte des Etats de Hollande, eût ordonné de prier Dieu publiquement pour ce Prince, quoique cela n'eût jamais été fait en Frise pour ses Predecesseurs. On vit dans le même temps que plusieurs Gentilshommes d'Overyssel le nommerent Stathouder & le Comte Guillaume pour son Lieutenant. Mais la ville de Deventer, & la Noblesse du Païs de Twente, & de quelques autres endroits soutinrent,

1654. que cette nomination ne s'étoit point faite dans les formes, & s'y opposerent absolument, ajoutant même que le Comte Guillaume seroit incapable d'être fait Lieutenant General du Stathouder à l'avenir, s'il acceptoit la charge qu'on lui conferoit dans cette élection irreguliere. La dispute s'échauffa entre les deux Partis, & on levoit déja des Troupes pour se soutenir de part & d'autre dans cette affaire. Mais les Etats Generaux offrirent leur Mediation pour finir ces differens, & cependant défendirent aux Soldats de se mêler plus avant dans cette dispute. Cela calma les esprits, & rétablit la Paix dans cette Province.

On eût de la peine cependant à faire enten-
1655. dre raison aux deux Partis, qui soutenoient leur resolution avec beaucoup de chaleur, les uns disans, que l'affaire avoit passé à la pluralité des voix dans leur Assemblée les autres, que c'étoit une infraction manifeste de la resolution prise dans l'Assemblée generale de l'an 1651. Les Etats Generaux s'étant chargez d'accommoder ce different à l'amiable nommerent Mrs. de Ghent, le Grand Pensionnaire de Witt, & quelques autres Deputez de leur Corps pour dresser un projet d'accommodement sur cette affaire. Ces Commissaires déclarerent, qu'ayant murement examiné les choses ils croyoient qu'il falloit confirmer la resolution de l'an 1651. dans tous ses points; que les protestations faites contre l'Acte d'exclusion dressé par les Etats de Hollande au mois de May 1654. n'avoient servi qu'à alterer la bonne union des

Pro-

Provinces, & qu'à ôter le moyen de traiter 1655.
surement avec les étrangers : que l'on devoit à leur avis ôter des Regîtres publics ces Actes de protestation, pour en abolir la memoire ; que d'ailleurs leurs Hautes Puissances devoient declarer qu'elles ne prenoient point de part à l'Acte d'exclusion, qui concernoit uniquement la Province de Hollande sans interesser les autres Provinces en aucune maniere, & que l'on vouloit oublier que cet Acte eût été delivré au Protecteur.

Pour ce qui regarde les affaires survenuës en Overyssel, ils ajoutoient qu'à leur avis on devoit envoyer des Deputez sur les lieux, pour terminer ces differens après les avoir examinez ; qu'il seroit à propos d'en envoyer aussi au Comte Guillaume, déclaré Prince par l'Empereur l'année précédente, pour le disposer à ne point faire les actes de Lieutenant General du Stathouder en Overyssel, en déclarant neantmoins que ce qu'ils faisoient à cet égard, n'étoit point en intention de préjudicier à la Souveraineté de cette Province : que cependant il étoit à propos de ne revêtir personne de la charge de Stathouder, ou de Marêchal de Camp General, sans le consentement des Etats Generaux, & de toutes les Provinces, & de laisser les affaires dans l'état où elles avoient été mises dans l'Assemblée generale de l'an 1651. Ce projet, que l'on appella l'Harmonie, par ce que ce mot étoit à la tête de l'écrit, ne plut pas à la Province de Zélande, ni à celle d'Overyssel. Mais toutes les autres Provinces l'aggréerent ; de sorte qu'il passa à la pluralité des voix.

1656. Tous ces differens survenus à l'occasion du Stathouder firent connoître aux Peuples, que cette affaire ne servoit qu'à causer du trouble dans les Provinces. On consentit donc fort generalement à tout ce qui avoit été fait sur ce sujet par les Etats Generaux. On y fut d'autant plus engagé, que la Paix qui venoit d'être faite avoit mis les affaires du commerce sur un si bon pied en Hollande, que cette Province trouvoit de l'argent par tout à quatre ou quatre & demi pour cent, au lieu que l'Angleterre ne trouvoit rien sur son credit. Cependant les troubles continuoient en Overyssel, & les Etats Generaux n'avoient pû les assoupir entierement. Dans le dessein de les faire cesser on se servit de l'expedient de faire ébaucher l'accommodement par peu de personnes. Il fut suggeré par les Etats mêmes de cette Province, qui ajouterent qu'ils ne connoissoient personne qui fût plus propre à cela, que le Prince Guillaume, & le Grand Pensionnaire de Witt. On leur en donna en effet la commission, & on se porta à cela avec d'autant plus d'empressement, que les affaires du Nord, qui se broüilloient entre les deux Rois, obligeoient les Etats à faire cesser tous les troubles interieurs, pour avoir plus de moyen de travailler avec succès aux affaires étrangeres, dans lesquelles la Republique devoit s'interesser.

Charles Gustave Roi de Suéde venoit de déclarer la Guerre à Jean Casimir Roi de Pologne. Cela pouvoit ruïner le commerce des Provinces-Unies, dans la Mer Baltique, d'au-

tant plus que la Suede menaçoit Dantzich, 1656.
& la Prusse Royale. Les Etats Generaux trouverent donc à propos d'entrer dans cette affaire pour tenir le passage ouvert. Ils resolurent d'envoyer une bonne flotte dans la Mer Baltique sous le commandement du Lieutenant Amiral General d'Obdam. En attendant que cette flotte fût prête, Ruyter eut ordre d'assembler tous les Vaisseaux de Guerre, qui se trouveroient en état de partir, & de prendre les devants avec le Vice-Amiral Florisz, & le Comtr'Amiral Corneille Tromp. On embarqua des Troupes reglées pour les jetter dans la Ville de Dantzich en cas de besoin. L'Amiral d'Obdam les suivit bientôt, avec ordre exprès d'assurer le Commerce du Nord, & d'escorter les Vaisseaux Marchands de l'Etat contre tous ceux qui voudroient troubler leur négoce. On lui ordonna ensuite de moüiller à la rade de Dantzich pour s'opposer à l'Armée Navale de Suede, si elle entreprenoit de boucher le Port de cette Ville. Etant arrivée à Coppenhague il eut des conferences avec les Commissaires du Roi de Danemarc, & on regla toutes les affaires par rapport à la conjoncture presente. Le Roi l'honora de l'Ordre de l'Elephant, & toute sa Cour lui fit tous les honneurs imaginables.

On avoit averti les Etats Generaux, que le Roi de Suede avoit formé le dessein de bloquer le Port de Dantzich, & son Ambassadeur à la Haye avoit prié les Etats de suspendre leur commerce pendant ce tems-là. Mais la flotte étant arrivée inopinément devant

1656. Dantzich cela rompit toutes les mesures de la Suede. Les Députez des Etats entrerent ensuite en negotiation avec les Commissaires du Roi de Suede à Elbing, & l'on conclut un traïté entre les deux Etats le 1. de Septembre de cette année. Les Etats prirent toutes les précautions necessaires pour assurer le Commerce de la Mer Baltique. Le Roi de Suede leur promit tout ce qu'ils vouloient pour la sureté de Dantzich, parce qu'il ne pensoit qu'à éloigner leurs vaisseaux de cette ville. Mais l'Amiral ne retira sa flotte, qu'après avoir mis quinze cens hommes en garnison à Dantzich pour la sureté de cette Place.

On a trouvé à propos de rapporter tout de suite les événemens de la Guerre des Provinces-Unies avec l'Angleterre, & d'en conduire la narration jusques à la Paix avec tous les incidens qui l'accompagnerent, & qui suivirent le Traité, qui remit les deux Republiques en bonne intelligence. Durant le cours de toutes ces affaires, la peste fit beaucoup de ravages dans la Province d'Utrecht, & dans la Hollande. La Ville de Leyde vit mourir plus de treize mille personnes dans ses murailles en très-peu de temps. La Nort-Hollande souffrit aussi beaucoup de cette maladie, dont la fureur ne s'arrêta qu'à la venuë de l'hyver. Il arriva aussi plusieurs incendies, qui ruinerent un grand nombre de Villages. Mais rien ne fut comparable au malheur de Delft, où le feu s'étant fortuitement allumé dans un Magazin de poudres, il y eut plus de cinq cens maisons brûlées, quel-

quelques Eglises, & d'autres édifices publics ruinez, ce qui fit perir un grand nombre de personnes & reduisit plusieurs familles à l'aumône. On perdit par là une grande quantité de richesses en marchandises & en argent. 1656.

Les Magistrats d'Amsterdam prirent possession de leur Hôtel de Ville nouvellement bâti le 23. d'Avril 1654. La dédicace en fut faite au mois d'Août de la même année. L'on planta un pilier de marbre noir avec un écrit, qui portoit que les fondemens en avoient été posez après une Guerre de 80. ans soutenuë contre trois Rois d'Espagne, laquelle on avoit finie glorieusement en assurant la Religion & la liberté du Païs, par la Paix concluë à Munster. On en avoit posé la premiere pierre le 29. d'Octobre 1648. & dans cette année 1654. le bâtiment en fut achevé d'une maniere fort magnifique, si bien que l'on peut dire, que c'est une des merveilles de l'Europe, bien digne d'une ville, que l'on peut regarder comme le Magazin general des richesses de l'Ancien & du nouveau Monde. La Compagnie des Indes Orientales contribua beaucoup à la construction de ce tel édifice. Mais elle s'en indemnisa fort abondamment par les grandes conquêtes qu'elle fit dans les Indes, qui la mirent en état d'y étendre son commerce de toutes parts. Les Portugais occupés des affaires du Bresil avoient abandonné les affaires des Indes Orientales pour se rétablir dans ce Païs, que les Hollandois avoient usurpé sur eux. Ainsi la Compagnie eut toutes les facilitez, qu'elle

1656. le pouvoit souhaiter pour se rendre puissante & formidable depuis le Cap de bonne Esperance jusques à la Chine.

La Compagnie des Indes Occidentales ne fut pas si heureuse. Elle pensa se ruiner à cette affaire du Bresil. Elle n'en tiroit plus aucun profit depuis le départ du Comte Maurice, & elle avoit fait des dépenses inutiles, dans l'esperance ou d'y rétablir, ou d'y soutenir les affaires. Elle n'y possedoit plus que le Récif. Les Portugais s'en rendirent enfin les maîtres vers la fin de l'an 1654. après avoir tenté bien des fois de s'en emparer. Les autres affaires de la Republique alloient à souhait. Ruyter avoit chatié les Corsaires de Salé, & les avoit obligez de faire un Traité avec lui pour la sureté du Commerce des Hollandois. Il avoit même amené de Cadix la portion de la flotte d'argent, qui appartenoit aux interessez des Provinces-Unies sur les Galions d'Espagne. Ainsi tout leur réussissoit dans tous les endroits du monde. Elles venoient de terminer une rude & fatigante Guerre, qu'elles avoient avec les Anglois. Elles avoient assuré leur Commerce dans le Nord, & soutenoient leurs autres Commerces par tout le monde avec de grands avantages pour Elles. Elles eurent encore le bonheur de menager un accord entre le Roi de Suede & la Ville de Breme, que ce Prince vouloit mettre sous son joug. Il fut dit par cet Accord, que la ville demeureroit ville libre Imperiale, & le Roi fut reconnu Duc de Brême.

1657. Il n'y eut que la France avec laquelle la Repu-

Republique eut quelque démêlé. Deux Armateurs François, savoir d'Aissac & de la Lande, troubloient extrémement le Commerce des Hollandois. Le Sr. Boreel Ambassadeur en France en avoit souvent fait des plaintes à la Cour, sans pouvoir en obtenir justice, & quoi que l'on eût rendu plusieurs Arrêts contr'eux, on en avoit toujours éludé secretement l'execution. Ruyter eut ordre de ses Maîtres de tirer raison de ces Corsaires. Il les rencontra à la hauteur de Livourne, les prit & les envoya prisonniers à Amsterdam, sans prendre garde que l'un d'eux lui avoit autrefois rendu la liberté, lors qu'il n'étoit que simple maître de Navire. Le Cardinal Mazarin témoigna beaucoup de chagrin de cette affaire, & ordonna d'arrêter tous les Vaisseaux Hollandois qui seroient dans les Ports de France. L'Ambassadeur fit ses plaintes au Roi sur ce sujet, & demanda la liberté des Vaisseaux. Le Roi lui répondit à la suggestion du Cardinal, que le Vice-Amiral avoit fait une action temeraire d'enlever ses vaisseaux sur une Mer dont il étoit Souverain. L'Ambassadeur repliqua, que ces Armateurs étoient desavoüez par la Cour, & produisit cinquante huit Arrêts du Conseil d'Etat, ou de la Marine, dont il n'avoit jamais pû obtenir l'execution, & que ces Armateurs même avoient fait chasser de Thoulon le Commissaire nommé pour obtenir la main levée; qu'ils avoient même insulté le Consul Hollandois en pleine ruë, de sorte qu'il étoit mort ensuite de sa blessure. 1657.

1657. Le Roi lui dit après ce discours, qu'il avoit donné charge à son Ambassadeur à la Haye de demander reparation du passé, après quoi il verroit ce qu'il auroit à faire. Le Cardinal parla haut, & dit, que l'Ambassadeur pourroit bien se repentir de tout ce qu'il avoit avancé avec si peu de ménagement pour le Roi. Mr. de Thou Ambassadeur de France se plaignit aux Etats Generaux du discours du Sr. Boreel, & de l'action de Ruyter. Les Etats approuverent ce que leur Ambassadeur avoit dit, & ce que Ruyter avoit fait, & lui declarerent que pour obtenir la main levée de leurs vaisseaux, qu'on demandoit à la Cour, & qu'on leur refusoit, ils alloient expedier des ordres à toutes leurs Amirautez de saisir tous les Vaisseaux François qu'ils trouveroient en Mer. Ils firent arrêter tous les Vaisseaux de France, qui étoient dans leurs Ports, & defendirent en même tems les vins, & toutes les autres Marchandises de France. On parla d'équiper une flotte pour aller croiser sur les Côtes de France, & on donna charge à Ruyter & à Evertzen de courre sus aux François, & de bloquer leurs Ports de Brest & de la Rochelle.

Mr. de Thou s'étant rendu en France pour y recevoir les derniers ordres de la Cour sur cette affaire, revint au bout de quelque tems à la Haye; & les Etats l'envoyerent prendre à Dieppe par leurs Vaisseaux. Enfin après avoir eu audience des Etats le 25. d'Avril avec un cortege de vingt cinq Carrosses, on entra en negotiation, & l'on convint enfin, que

que la France relâcheroit les biens & les vaisseaux des Provinces-Unies, dès que les Etats auroient fait rendre les deux vaisseaux saisis par Ruyter; que l'on feroit un bon traité de Marine pour l'avenir, & que cependant tous les habitans de la Republique jouïroient des Privileges accordés aux Villes Anseatiques depuis Charles VIII. jusques à Henri IV. Ce Traité fut executé de bonne grace par les deux parties. Cependant le Cardinal pensa tout gâter par ses ruses ordinaires en retardant la ratification de cet accord. Les Etats voyant avec chagrin qu'il vouloit les amuser, renouvellerent leurs ordres précedens pour les arrêts des vaisseaux, & pour la defense des denrées de France. Cela fut annullé par une lettre que le Roi écrivit aux Etats sur ce sujet, laquelle leur fut presentée par l'Ambassadeur. 1657.

Il arriva à peu près dans le même tems une affaire, qui causa bien du bruit à la Haye. Les Ambassadeurs de France & d'Espagne, s'étant rencontrez de front à la promenade publique, ils s'opiniâtrerent tous deux à ne point ceder le pas. La dispute s'échauffa, & la populace prit parti dans cette affaire, selon que son inclination l'y portoit. Plusieurs personnes considerables du Gouvernement tâcherent d'accommoder ce different. On proposa plusieurs expediens pour cela. L'Ambassadeur d'Espagne acceptoit tous ceux qui sembloient marquer quelque égalité. Mais cela même obligeoit celui de France à les rejetter. Enfin après plusieurs tentatives inutiles on proposa d'ouvrir la

barrie-

1657. barriere pour la sortie de l'Espagnol. Le François l'accepta d'abord, parce que cela paroissoit lui conserver le pas, que l'autre lui cedoit en apparence. Ainsi finit cette affaire, qui donna beaucoup de peine à ceux qui travaillerent à l'accommoder.

La Ville de Munster étoit alors en Guerre avec son Evêque Bernard van Galen. Elle implora le secours de la Republique, esperant qu'il lui seroit aussi utile qu'à celle de Bremen. Les Etats offrirent leur mediation aux Parties pour les accommoder à l'amiable. L'Evêque n'en voulut point. Cela les obligea de faire marcher des Troupes sous le commandement du Rhingrave pour defendre la ville contre lui. Il fut donc obligé de capituler avec elle pour n'être pas accablé de ces Troupes. Mais il ne garda pas sa parole, & dès qu'il se vit dans la ville il faussa tous les Articles de la Capitulation. Les Magistrats deputerent encore aux Etats, qui promirent d'abord de les secourir. L'Evêque fit citer les Magistrats à la Chambre Imperiale de Spire, & les y fit condamner à lui obeïr comme à leur Souverain. Sur leurs sollicitations les Etats firent prier l'Evêque de prendre des voyes de douceur. Mais il en prit occasion de s'en plaindre à l'Empereur. On étoit sur le point de pousser cette affaire par la voye des armes; Mais quand on eut reflechi sur les suites, & que cela pourroit brouïller la Republique avec l'Empereur, on se contenta d'écrire encore une fois à l'Evêque pour le porter à la douceur & à la moderation.

Ce

Ce fut dans cette année, que l'on assoupit 1657.
enfin tous les troubles, qui étoient arrivez dans l'Overissel. Quelque peine que les Etats Generaux se fussent donné jusques-là, on n'avoit pû calmer les esprits, & l'on y voyoit naître tous les jours de nouveaux differens. Mais les deux Partis convinrent enfin de demander des Arbitres aux Etats de Hollande pour travailler à finir tous ces demêlez. On leur nomma Messieurs de Polrsbroeck & de Witt, avec ordre d'employer tous les moyens qu'ils jugeroient propres à remettre cette Province en tranquillité. Ils s'acquitterent de leur commission avec succès, & sans rien prononcer sur la nomination qui avoit été faite du jeune Prince d'Orange pour Stadhouder, ils laisserent à la liberté des Etats de cette Province, qui seroient dans la Regence, de prononcer sur cette nomination, lors que ce Prince seroit majeur, declarant qu'ils auroient droit de la confirmer ou de la casser, selon qu'ils le trouveroient necessaire pour le bien public. Pour ce qui est de la Charge de Lieutenant General, il fut dit, que puisque le Prince Guillaume y renonçoit, on n'en parleroit plus, & l'on declara nul tout ce qui avoit été dit, fait ou publié depuis le 18. d'Avril 1654. par les deux Partis au prejudice des droits, des privileges & des coutumes du Gouvernement. Cet accord fut accepté de part & d'autre, & par ce moyen le repos fut retabli dans cette Province.

Pendant que ces choses se passoient dans les Provinces-Unies, les vaisseaux de la Compa-

gnie

1657. gnie des Indes Occidentales n'allant plus dans le Bresil dont on l'avoit depossedée, decouvrirent dans leurs courses une terre inconnuë entre la nouvelle Angleterre, la Virginie, les Iroquois, & la nouvelle Suede. Ils en trouverent la terre fertile, propre à l'Agriculture, à la pêche, & à la chasse, & d'ailleurs abandante en mineraux. On resolut donc d'y faire un établissement, & on l'appella le nouveau Païs-Bas. On y jetta même les fondemens d'une ville, qui fut nommée la nouvelle Amsterdam. Cette découverte ne fut pas capable cependant de réparer la perte du Bresil. La mort du nouveau Roi de Portugal sembloit fournir à la Compagnie le moyen de recouvrer sa perte. Elle crut donc, qu'elle devoit profiter de l'occasion, d'autant plus que le jeune Roi fils du defunt étoit mineur, & que par consequent le Gouvernement devoit être foible. On avoit armé beaucoup de vaisseaux pendant les brouilleries que l'on eut avec la France. On crut que l'état où l'on se trouvoit, étoit favorable à cette Compagnie. On envoya donc une Ambassade à la Reine Regente de Portugal pour lui demander la restitution de ce que ses sujets avoient pris sur la Compagnie dans le Bresil depuis le Traité de 1641, faute dequoi faire on lui déclara la guerre. La flotte arriva sur les Côtes de Portugal sous la conduite de l'Amiral d'Obdam vers le 25. de Septembre. Les Deputez des Etats furent conduits à l'Audience de la Reine, après qu'ils furent décendus à terre. Ils firent leur proposition à la Reine, & au Conseil, & demanderent la restitution du Bresil.

Le

Le Conseil tout fier des succès passez, & de l'alliance que le Portugal avoit fait avec la France & l'Angleterre, répondit sans détour, que l'on ne consentiroit jamais à cette restitution, mais que l'on payeroit une somme aux Interessez capable de les indemniser. Cette réponse n'ayant pas contenté les Députez, la Guerre fut declarée de la part des Etats Generaux. L'Armée navale demeura devant le Port de Lisbonne commettant plusieurs hostilitez. Elle y attendit la flotte, qui devoit arriver du Bresil: Mais cette flotte ne parut point; ayant été avertie selon toutes les apparences de ne point venir cette année. Ce fut au moins ce que l'on crut, & ce qui obligea l'Amiral de penser à se retirer avant l'hyver. Mais à peine avoit-il levé l'ancre, que cette flotte parut devant l'Escadre de Ruiter. On la poursuivit; Mais elle trouva moyen de se sauver à la faveur d'un grand brouillard. On ne put en prendre que quinze vaisseaux, qui furent amenez dans les Ports de Hollande. Quoique cette prise fût considerable, elle ne fut pas capable neantmoins le payer les frais de l'armement. Ainsi les interessez n'en furent pas soulagez, & cela leur donna lieu d'en murmurer contre l'Amiral. Mais on lui rendit témoignage d'avoir fait son devoir dans cette occasion, d'autant plus que les Marchands, qui trafiquoient en Portugal, souhaitoient que l'on fit la Paix, par ce que cette nouvelle Guerre incommodoit leur commerce en ce Païs-là. 1657.

Cependant les Directeurs de la Compagnie obtinrent, que l'on feroit un nouvel Armement

1657. ment l'année prochaine. Ruiter fut envoyé en effet sur les Côtes de Portugal avec vingt deux vaisseaux. On en fut fort allarmé à Lisbonne, par ce que l'on n'étoit pas en état de s'opposer à cette flotte: Les vents disperserent ces vaisseaux vers le Pas de Calais, par la violence d'une rude tempête. Mais les bâtimens s'étant enfin rassemblez vers la fin de Juillet ils se rendirent sur les Côtes du Portugal, où l'on n'osa les attaquer. Cela obligea le Conseil d'offrir une indemnité à la Compagnie pour le passé. Cromwel & la France offrirent leur mediation pour la Paix. Elle fut acceptée par les Etats. Enfin après bien des contestations l'on tomba d'accord, que le Bresil demeureroit aux Portugais, & que de leur part ils payeroient 5. millions en divers termes desquels on convint. Mais ce Traité ne fut conclu que quelques années après, parce que les troubles survenus dans le Nord, laisserent cette affaire indécise, jusques à la Paix du Danemarc, & au retour de Charles II. en Angleterre.

La Compagnie des Indes Orientales réussissoit dans toutes ses entreprises, & enrichissoit les Interessez par les retours avantageux de ses Vaisseaux. Le changement arrivé dans la Chine par l'irruption des Tartares, l'obligea d'envoyer Boïer & Keysel en Ambassade vers le nouvel Empereur. On les fit partir en Juillet 1655. avec de riches presens. Après avoir sejourné huit ou neuf mois au Royaume de Canton on les conduisit enfin au lieu où étoit l'Empereur, duquel ils furent fort bien reçus. Cela leur fit esperer un bon succès dans leurs affaires. Mais les Jesuites traver-

serent

ferent leur negotiation, & s'étant joints aux 1657.
Portugais ils travaillerent ensemble à donner de mauvaises impressions d'eux au Conseil de l'Empereur. Ils les accuserent de mauvaise foi dans leurs Traitez, de n'être qu'un Peuple errant sans domicile, & de ne chercher le Commerce, que par ce qu'ils ne savoient où fixer leur demeure. Tout cela fut cause qu'on les renvoya au mois de Septembre de cette année sans avoir rien fait. Ils apprirent après leur départ, que les Jesuites avoient rendu leur voyage inutile. Ils firent leur rapport au General & au Conseil de Batavia, qui cherchoient occasion de se vanger de leur malice. Ils la trouverent bien-tôt.

Mais si la Compagnie ne pût réüssir pour cette fois à la Chine, elle fut plus heureuse au Japon. On envoya Waghenaer en son nom à l'Empereur de ce Puis-là en qualité d'Ambassadeur. Il eut ordre de s'insinuer adroitement dans l'esprit de ce Prince, & de ses Ministres. Il arriva en Fevrier 1657. au lieu où l'Empereur residoit alors. Mais le feu ayant consumé cette ville, il fut obligé de s'en retourner sans rien faire; il fut neanmoins renvoyé quelque tems après, & réussit dans ce voyage. On lui accorda tout ce qu'il demandoit, & l'on exigea seulement de lui, que la Compagnie avertît secretemement l'Empereur de ce que les Espagnols & les Portugais pourroient entreprendre contre le Japon & les Alliez, sous promesse d'ailleurs que la Compagnie ne feroit aucune insulte aux batimens Chinois, qui viendroient au Japon. Il promit l'un & l'autre, & retourna enfin sur la

fin

1657. fin de l'an 1659. à Batavia. Cette Ville venoit d'être delivrée d'un fâcheux siege, que le Roi de Bantam y avoit mis. Mais on le repoussa enfin avec perte, & il fut obligé de laisser la Compagnie en repos.

1658. Cette année Cromwel mourut, & laissa ainsi l'Angleterre en liberté. Il l'avoit gouvernée avec plus d'authorité, que jamais aucun Roi n'en avoit eu. Richard son fils lui succeda dans la dignité de Protecteur. Mais n'ayant ni le genie, ni le pouvoir de son Pere, il s'eleva plusieurs factions dans le Royaume, & dans l'Armée, qui disposerent insensiblement les Anglois à rappeller Charles II. sur le Trône de ses Peres. Mais cet evenement n'arriva qu'en l'an 1660.

Pendant cette année la Guerre s'échauffa entre le Dannemarc & la Suede, & l'on vit le Roi Frideric réduit à de terribles extremitez. Les Provinces unies entrerent dans cette Guerre en faveur de ce Prince, & contribuerent à chasser le Roi de Suede de ses Etats. Charles Gustave Roi de Suede incommodoit le Nort par la Guerre qu'il avoit declarée au Roi de Pologne. Le Roi de Dannemarc croyant la conjoncture favorable pour tirer raison de la Suede, lui avoit declaré la Guerre au mois de Juin 1657. Il jetta une Armée dans le Païs de Bréme pour tâcher de s'en emparer. Mais l'Amiral Wrangel reprit en 15. jours toutes les conquêtes de cette Armée. L'autre Armée du Roi de Dannemarc s'étoit avancée dans le Holstein. Cependant elle fut obligée de l'abandonner de bonne heure, par ce que le Roi de Suede vint

l'en

l'en chasser, & qu'il s'empara de plusieurs places appartenantes aux Danois avant la fin de cette année. Au commencement de 1658. Le Roi de Suede fit passer le Belt sur la glace à toutes ses Troupes, & se rendit maître de l'Ile de Fuhnen, & de plusieurs autres. Mais par la mediation de la France & de l'Angleterre, il avoit fait la paix à Rotschild en Zéland au mois de Mars. Cromwel, qui vivoit encore, & qui portoit une envie secrete aux Provinces unies, avoit fait adroitement inserer une clause dans le Traité, par laquelle les deux Rois du Nort s'obligeoient de ne laisser passer aucune Armée navale dans la Mer Baltique. Cette affaire causoit beaucoup de préjudice au commerce des Hollandois. Le Roi de Suede, qui n'avoit fait la Paix que par force, rompit le Traité, & resolut d'assieger la Ville de Coppenhague pour finir la Guerre tout d'un coup. Sa flotte vint donc mouiller à la rade de cette Ville, & ce Prince envoya Wrangel devant Cronenbourg, qu'il prit en peu de temps. 1658.

Frideric surpris par cette rupture inopinée prit le parti de s'enfermer dans sa Capitale au lieu de se sauver en Norwegue, comme plusieurs le lui conseilloient. Il resolut donc de s'ensevelir avec sa famille sous les ruïnes de cette Ville, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi. Il pria l'Ambassadeur van Beuning, qui retournoit à la Haye, de presser les Etats de le secourir en toute diligence. On fut quelque temps à hésiter sur le parti que l'on devoit prendre. Mais enfin l'on conclut d'envoyer du secours à ce Prince.

1658. Le Resident de Suede Appel-Boom pressa les Etats d'accomplir le Traité d'Elbing, par lequel il étoit dit, qu'ils n'assisteroient directement ni indirectement les ennemis de la Suede. On lui répondit, que le Roi son maître avoit rompu le Traité de Rotschild, qui avoit été negotié entre le Roi de Dannemarc & lui, qu'il s'étoit emparé du passage du Sund en prenant Cronembourg; qu'il avoit assiegé le Roi de Dannemarc dans sa Capitale, & qu'il étoit de l'interêt de l'Europe d'entretenir la Paix dans le Nord pour y conserver la liberté du commerce. Ainsi les Etats delivrez de Cromwel, qui mourut en ce temps-là, & pressez par l'Empereur & par l'Electeur de Brandebourg mirent une bonne flotte en Mer sous le commandement de l'Amiral d'Obdam. D'abord elle fut maltraittée par une tempête, qui fit perir quelques vaisseaux de Wittewitsen. Mais tout cela fut bien-tôt rétabli. Ainsi l'Amiral s'étant remis en Mer arriva dans peu de temps à l'entrée du Sund. Il avoit trente sept vaisseaux capitaux avec plusieurs autres bâtimens de charge qui portoient quatre mille Soldats, cinq mille Matelots, & quatre cens pieces de Canon.

Le Roi de Dannemarc se soutenoit courageusement, en attendant le secours qu'on lui avoit fait esperer. La Reine animoit elle-même les Bourgeois & les Soldats à se bien défendre. Ainsi la Flotte eut le loisir d'arriver, nonobstant les contre-tems qui l'avoient retardée. Le Roi de Suede ayant sçû le départ de cette Flotte, crût que pour prévenir tous les desseins de ses ennemis, il devoit se

saisir

saisir d'une petite Ile appellée Amac, où 1658.
Amager, qui tient à Coppenhague par un pont de bois, & qui fournit la subsistence à cette ville. Dans ce dessein il entra dans cette Ile avec des Troupes. Sur la nouvelle qui en fut portée à Coppenhague le Roi de Dannemarc se mit à la tête de quatre cens chevaux choisis pour s'opposer au dessein des Suedois. Il le fit avec succès, & peu s'en fallut que le Roi de Suede ne fut pris dans la mêlée par un Cornette, qui l'auroit pû tuer s'il n'eût eu envie de le prendre prisonnier. Si l'on eut eu de l'Infanterie dans cette expedition, tous les Suedois eussent été taillez en pieces. Le Roi de Suede rebutté de cette entreprise se rendit à Cronenbourg pour s'opposer à la venuë de la Flotte Hollandoise. Sa Flotte paroissoit plus grande que la leur, & avoit trente-deux grands vaisseaux, dont dix-huit avoient quatre-vingt ou cent pieces de canon. Il en donna le commandement à Wrangel, & pour prévenir l'effort des ennemis, il fit faire quelques propositions d'accord au Roi de Dannemarc, qui les rejetta sans les vouloir écouter.

Ayant donné ses ordres à sa Flotte pour le combat, il monta au Château de Cronenbourg pour le contempler commodément. Le Roi de Dannemarc en fit autant à celui de Coppenhague. L'Amiral d'Obdam arriva en presence au mois de Novembre, ayant mis son Avant-garde sous la conduite de Wittewitsen, & l'Arriere-garde sous celle de Florisz, lui s'etant reservé le corps de Bataille. Wrangel attaqua Wittewitsen avec beaucoup

1658. de furie, mais il en fut receu si rudement, qu'il fut obligé de le quitter pour se jetter sur l'Amiral d'Opdam, qui l'obligea enfin de se retirer en mauvais ordre sous le Château de Cronenbourg. Deux vaisseaux Suedois s'attacherent à celui de Wittewitsen & le presserent vivement pendant deux heures. Mais ce Vice-Amiral combattit avec tant de vigueur, qu'il coula enfin ces deux vaisseaux à fonds. Il y fut blessé à mort de deux coups de mousquet, dont il mourut à Elseneur où on l'avoit transporté. L'Amiral d'Obdam fut long-tems enveloppé de sept vaisseaux Suedois; mais enfin l'adresse du Capitaine de son Vaisseau nommé Van de Putten le tira d'entre leurs mains. Comme il étoit près du Détroit du Sund, il laissa emporter son vaisseau au courant de la Mer; tout d'un coup il jetta l'ancre, & l'arrêta ainsi dans le plus fort de sa course. Les Suedois qui le poursuivoient à la faveur du vent perdirent par ce moyen leur avantage, & l'Amiral ayant ainsi gagné le vent il vit perir le Vice-Amiral Suedois, où le jeune Wrangel fut englouti dans les eaux avec tout son monde. Florisz ayant joint l'Escadre de Wittewitsen, qui avoit été mis hors de combat, pressa les Suedois avec tant de furie, qu'enfin leur Flotte étant fort affoiblie la victoire se déclara absolument pour les Hollandois.

Ils ne perdirent dans cette Bataille que le seul vaisseau de Wittewitsen, lequel mourut dans cette journée aussi bien que Florisz. Les Suedois virent perir dix de leurs vaisseaux, qui furent brûlez ou coulez à fonds. Les victo-

rieux

rieux en emmenerent quatre à Coppenhague, 1659.
& mirent à terre les Troupes qu'ils avoient amenées avec eux pour le secours du Roi de Dannemarc. Cela fut cause que la Suede fut obligée de convertir le siége en blocus, & qu'elle tâcha de faire la paix par le moyen de la France & de l'Angleterre, dans la crainte de se broüiller davantage avec l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg, lesquels lui avoient declaré la guerre. Ces grands succès de la Flotte Hollandoise en Dannemarc donnerent de la jalousie aux Anglois & aux François, qui venoient de prendre Dunkerque, après avoir battu les Espagnols sous la conduite du Maréchal de Turenne. Cela les obligea de presser les Etats par leurs Ambassadeurs qui étoient à la Haye de negocier la Paix du Nord. Cependant les Etats ne s'endormirent pas tellement dans cette occasion, qu'ils ne fissent revenir Ruyter avec les dix-sept vaisseaux qu'il commandoit sur les côtes de Portugal, pour l'envoyer commander en Dannemarc, parce que l'Amiral d'Obdam étoit extrémement travaillé de la goutte. Leur but en cela étoit de faire obtenir un Traité plus avantageux au Roi de Dannemarc. Le Roi de Suede avoit donné des lettres de represailles contre les Hollandois. Cependant la negociation commencée à la Haye pour la Paix du Nord lui fit peur. Il tâcha donc de prevenir l'arrivée de Ruyter. Dans cette vuë il fit un nouvel effort contre la ville de Coppenhague: il hazarda un assaut general au commencement de cette année vers la fin de Février; mais il fut vigoureusement re-

1659. repoussé, & perdit beaucoup d'Officiers & de soldats, après quoi il leva absolument le siege, sans quitter néanmoins l'Ile de Zéland.

Ruyter, qui avoit été retenu par divers contre-tems, partit enfin avec quarante vaisseaux au Printems. Il avoit à bord quatre mille soldats pour fortifier les Danois. Pendant qu'il faisoit voile vers le Sund, les Ambassadeurs de France & d'Angleterre obtinrent des Deputez des Etats une Trêve de trois semaines, pendant lesquelles les Flottes d'Angleterre ni de Hollande n'agiroient ni pour l'un ni pour l'autre des deux Rois. Le Roi de Suede, au desespoir de ce que les Hollandois avoient rompu ses desseins, s'emporta un jour contre les Ambassadeurs des Etats, & les menaça de les faire mettre prisonniers. Il rejetta le projet de Paix, que le Roi de Dannemarc accepta de bonne grace, esperant d'engager par là les Provinces Unies à declarer la guerre à la Suede. En effet leurs vaisseaux se joignirent à ceux de Dannemarc, quelque soin que le Roi de Suede prît d'appaiser leurs Ambassadeurs. Leurs Troupes eurent ordre de prêter le serment de fidelité au Roi de Dannemarc sous le commandement du Colonel Pichler. Les deux Nations s'étant jointes de cette maniere se mirent en état de chasser les Suedois des Iles, comme les Troupes de l'Empereur, des Polonois & de Brandebourg les avoient déja chassez de la terre ferme. Le General Schack fit embarquer des soldats pour se rendre dans l'Ile de Fuhnen. Les Suedois avoient posté des Regimens pour s'opposer à la des-

cente

cente de Schack. Sa Flotte ayant été obligée par la tempête de se retirer de devant Nybourg il se rendit devant Kartemunde, resolu d'y prendre terre par force. Quelque Cavallerie Suedoise s'étant presentée pour empêcher l'execution de son dessein, Ruiter rangea sa flotte en demi cercle autour de ce poste, & canonna si vivement l'ennemi, qu'il le fit retirer. Alors quelques Officiers s'étant jettez hardiment dans l'eau, leurs Soldats les suivirent, pendant que Ruiter continuoit de canonner l'ennemi. Les Suedois furent donc obligez de se retirer, & d'abandonner Kartemunde, dont Schack s'empara, & où il se maintint, en attendant que le General Eberstein l'y vint joindre avec de nouvelles Troupes. 1659.

Il s'y rendit quelques jours après avec mille chevaux Danois, quatre Regimens Imperiaux, quatre de Brandebourg, huit cens Polonois, & six cens Dragons. Les Suedois se preparerent à une vigoureuse défense, fortifiez par des Troupes que leur Roi avoit fait passer dans l'Ile. Ils attendirent les Alliez près de Nybourg sous le commandement du Palatin de Sultzbach. Le combat se donna le 24. de Novembre, & fut fort sanglant & fort opiniâtre. L'Infanterie Hollandoise s'y distingua glorieusement, en soutenant la Cavalerie Danoise qui avoit été rompuë. Le jeune Comte van der Naet, qui commandoit le Corps de reserve, fit des miracles dans cette occasion. Il vouloit forcer quelques Troupes ennemies qui gardoient un passage étroit: il en fut repoussé quatre fois, mais

1659. enfin il les enfonça à la cinquiéme, & fit main basse sur les soldats qu'il avoit forcez. Ruyter de sa part attaqua Nybourg pendant le combat & s'en rendit maître. Cela acheva de faire perdre le courage aux Suedois, qui avoient combattu en lions jusques-là, nonobstant leur petit nombre. La victoire des Alliez fut si complete, que l'Armée Suedoise, qui étoit d'environ sept mille hommes, fut presque toute taillée en pieces : il ne s'en sauva que le Prince de Sultzbach, Steinbock Maréchal de Camp, & quelques soldats en trés-petit nombre : tout le reste fut tué ou fait prisonnier.

1660. Cela reduisit le Roi de Suede à un si grand desespoir qu'il laissa le reste de son Armée entre les mains du Palatin de Sultzbach & du Maréchal Banier : il se rendit à Gottembourg pour y tenir les Etats du Royaume ; mais il y tomba malade de chagrin, & mourut vers la fin de Février âgé de trente-sept ans & trois mois. Cette mort inopinée reduisit la Suede à la necessité de faire la Paix. Ruyter tenoit la Flotte de Suede assiegée dans le Port de Landskroon, aprês que l'on eût gagné la Bataille de Fuhnen. Cela rendoit les Hollandois les seuls maîtres du passage du Sund. Les Ambassadeurs de France & d'Angleterre les sollicitoient fortement de laisser ce passage libre ; mais Ruyter n'en voulut rien faire qu'aprês que la Paix eut été concluë. Le Traité en fut achevé au mois de Juin, à peu prês sur le pied de celui de Rotschild : l'on y ménagea les choses avec tant d'adresse, que les Suedois y trouverent presque autant d'avantage que s'ils

s'ils eussent été victorieux. Ruyter leur rendit dix vaisseaux chargez du butin fait en Dannemarc. Le Château de Kronenbourg, le passage du Sund, & le Bailliage de Drontheim en Norwege furent cedez au Roi de Dannemarc: cependant il se plaignit des Hollandois, qui avoient un peu sacrifié ses intérêts dans ce Traité. Mais la verité est qu'ils ne purent faire davantage pour leur Allié, parce que la France & l'Angleterre les menaçoient de joindre leurs forces à la Suede, s'ils se rendoient moins traitables pour la Paix. On fit un Traité particulier entre la Suede & les Etats, lesquels en eurent tout l'honneur, parce que la Suede leur donna une entiere satisfaction. Toutes ces affaires étant finies, Ruyter revint en Hollande avec sa Flotte comblé d'honneurs & de presens, & gratifié d'ailleurs de Lettres de Noblesse par le Roi de Dannemarc. 1660.

Cette Paix, qui fut suivie de celle de la Suede avec la Pologne & la Moscovie, acheva de mettre l'Europe en tranquillité, puisque dans le même tems l'Espagne & la France finirent leur guerre par le célébre Traité des Pyrenées. Elle avoit duré vingt-cinq ans. Tout cela fut suivi du retablissement de Charles II. sur le Trône de la Grande Bretagne. Depuis la mort de Cromwel arrivée en 1658. Les Anglois, fort divisez entr'eux par le peu de capacité du jeune Cromwel declaré Protecteur après la mort de son Pere, avoient diverses vûes & divers partis parmi eux. Charles faisoit alors son sejour à Breda, attendant quelque favorable révolution à ses affaires.

1660. Les Etats instruits de ce qui se passoit en Angleterre, délivrez d'ailleurs de la crainte de Cromwel, envoyerent des Deputez à ce Prince, pour le feliciter sur la situation où se trouvoient alors les choses par rapport aux trois Royaumes, & sur l'apparence qu'il y avoit à son rappel. Le Marquis de Caracene, qui étoit Gouverneur des Païs-Bas Espagnols, le pressa de la part de Philippe IV. de venir à Bruxelles pour disposer les affaires à son retour. Mais il accepta les offres que lui firent les Etats, & fixa son séjour à Breda, où il se trouvoit alors. On lui fit même une Entrée magnifique, & depuis ce tems-là il tint une Cour Royale jusques à son départ. On raconte que pendant qu'il y étoit, les Deputez du Parlement qui venoient le rappeller au nom de ses Peuples, le trouverent en prieres, demandant à Dieu de lui inspirer ce qu'il avoit à faire dans cette grande occasion; qu'ensuite les Deputez lui ayant fait leur harangue, & donné copie des conditions sous lesquelles on le rappelloit, ce Prince demanda du tems pour examiner ce qu'il devoit leur répondre. On ajoute que dans le Conseil Jacques Duc d'Yorck, qui a été Roi du depuis sous le nom de Jacques II., fut d'avis que l'on acceptât toutes ces conditions sans examen, pour n'en tenir dans la suite que ce que l'on trouveroit à propos. Mais le Duc de Glocester, le plus jeune des trois freres, soutint que l'on devoit examiner les affaires avec tout le soin possible, parce qu'il ne falloit rien promettre sans le tenir, & que l'on ne devoit point tromper les Peuples par de fausses paroles.

Quoi

Quoi qu'il en soit, ce Prince ayant receu les Commissaires du Parlement, accepta les offres qui lui étoient faites, & s'embarqua à Scheveling sur la Flotte de l'Amiral Montaigu, qui l'étoit venu prendre pour le conduire en Angleterre. Les Etats lui firent tous les honneurs dont ils purent s'aviser à son départ, & lui marquerent l'affection sincere qu'ils avoient pour sa personne. Il fit son voyage heureusement; & étant arrivé dans son Royaume il fit son entrée à Londres le 29. de May, qu'il avoit choisi pour cela, parce que c'étoit le jour de sa naissance. Il fut receu dans cette Capitale avec tous les témoignages de joye qu'il pouvoit souhaiter, & les Peuples lui donnerent mille marques de leur affection. La Princesse d'Orange sa sœur l'étant allé voir quelque tems après à Londre, pour joüir du plaisir de le voir sur le Trône, après un grand nombre de malheurs qui l'avoient rendu fugitif, tomba malade quelque tems après son arrivée, & mourut de la petite verole le 25. de Decembre. Dans le même tems à peu près on découvrit une conspiration formée contre le Roi. Il se trouvoit encore alors en Angleterre un grand nombre de gens accoutumez aux desordres du Gouvernement precedent, qui ne pouvoient se façonner à obéir à Charles, de la Maison duquel ils étoient ennemis. Mais cette conspiration fut dissipée, & l'on en punit les Auteurs que l'on pût saisir. 1660.

La Princesse Doüairiére d'Orange, veuve de Frederic Henry, Ayeule du jeune Prince, demeura seule chargée de sa tutele, & prit

1660. un soin particulier de son éducation. Elle étoit habile, pleine de courage, & sensible aux interêts de sa Maison. Elle ménageoit avec une addresse admirable l'affection que les Peuples avoient pour son Pupile, & travailloit à augmenter son parti dans l'Etat, pour tâcher de lui faire rendre les charges de ses Peres. Elle entretint sur tout la Province de Zelande, dans les sentimens de tendresse qu'ils avoient toujours témoignez à ce jeune Prince. Les Etats de cette Province firent même une déclaration en sa faveur, par laquelle il devoit rentrer dans les droits de ses Predecesseurs, quand il auroit atteint l'âge de dix huit ans accomplis. C'est-à-dire, qu'en qualité de Marquis de Tervere & de Flessingue, qui a la premiere voix dans les Etats, il representeroit la Noblesse de Zelande, & que d'ailleurs il pourroit nommer les Magistrats de ces deux villes qui ont séance dans l'Assemblée de la Province, & avoir ainsi deux voix assurées dans les Etats.

Pendant que tout cela se passoit en Europe, le General de la Compagnie des Indes, lequel residoit à Batavia, cherchoit le moyen de se vanger des Jesuites & des Portugais, qui avoient ruiné la negotiation de l'Ambassade, que l'on avoit envoyée à la Chine. Les Jesuites avoient accoutumé jusques-là de negotier dans le voisinage de ce grand Royaume; & ils y envoyoient tous les ans plusieurs vaisseaux chargez de marchandises pour leur compte. Le Gouverneur mit en mer une grande flotte, qui parut au commencement de Juin vers les côtes de Macassar. On

en

en détacha deux vaisseaux pour ramener les Hollandois, qui trafiquoient en ces quartiers-là. Le Roi de Macassar averti de l'arrivée de cette flotte, se mit en état de lui resister par le moyen des vaisseaux Portugais de Macao, qui étoient à la rade devant son Ile. Treize vaisseaux Hollandois attaquerent les Portugais, pendant quoi le reste de la flotte fit un grand feu sur la forteresse, dont on s'empara la nuit suivante. Le Roi fit cesser de tirer du côté des Portugais, épouvanté du feu de l'ennemi, & sur tout de la mort de son principal Ministre, qui commandoit ses Troupes en qualité de General. Il fut tué pendant le siege. Les Portugais surpris par les Hollandois n'eurent pas le temps de se mettre en défense. On leur brûla trois vaisseaux. On leur en coula deux à fonds, & on en prit un qui étoit fort richement chargé. Tous ces contre-temps obligerent le Roi de Macassar d'arborer le Pavillon blanc, & de demander la Paix. On commença par une Trêve, qui donna lieu de faire ensuite un Traité entre les deux Nations. Ce Prince fut obligé d'envoyer un Ambassadeur à Batavia, de chasser les Portugais de son Ile, & de rompre tout commerce avec eux. Le Commandant de la flotte promit de faire ratifier ce Traité par le General, & par le Conseil de Batavia. 1660.

L'Ambassade devoit presenter deux cens pains d'or au General pour le rachat de la forteresse, & accepter les conditions que l'on devoit regler pour le commerce, sauf la Religion Mahometane, que l'on laissoit libre à

1660. ce Prince & à ses sujets. La capitulation ayant été dressée, & signée d'un commun accord à Batavia, on donna ordre aux Portugais de sortir de l'Ile, & la plus part d'entr'eux se retirerent à Macao, dont le trafic s'étoit si fort augmenté depuis quelque temps, que c'étoit une des plus riches villes de l'Orient. Les Hollandois avoient formé le dessein de la ruïner pour affoiblir le commerce des Portugais en ces quartiers-là. Leur expedition de Macassar contribua beaucoup au malheur de cette ville, qui acheva le tomber dans la décadence en 1668. lors que les Chinois s'en rendirent les Maîtres. Les Portugais, & les Jesuites furent encore maltraitez près de Goa. Le President des Hollandois de Mingrela chercha de son côté les moyens de chatier ces gens, des mauvais offices qu'ils avoient rendus à la Nation dans la Chine. Il sut que les Jesuites faisoient un grand commerce de diamans brûtes, & que pour cela plusieurs d'entr'eux prenoient l'habit de Pelerin. Ayant été averti que deux d'entr'eux dans cet équipage en avoient negotié pour cinq ou six cens mille livres, il le fit sçavoir en secret au Commis de la Doüane. On les foüilla pour avoir tous leurs diamans, que l'on confisqua. On les força même par des tourmens de déclarer à qui ils étoient, ce qui nuisit beaucoup à leur commerce dans la suite.

1661. Cette année fut malheureuse aux Hollandois. Ils perdirent l'Ile de Formosa, qui leur fut prise par Coxenga General des Chinois. Ils les avoient revêtus de bons bastions, de

de demi-lunes, & de plusieurs autres forti- 1661.
fications. Ils s'étoient rendus les maîtres absolus de cette Ile, & les habitans étoient obligez de leur payer de grands tributs par tête, qui rapportoient soixante ou quatre vingt mille écus tous les ans. Les Chinois, & les habitans de l'Ile avoient souvent tâché de les chasser de ce lieu, & ils avoient même formé un grand complot pour cela en l'an 1653. Mais la conspiration fut découverte, & la Compagnie des Indes se vit affermie dans la possession de cette Ile. Le grand repos où l'on vêcut depuis ce temps-là, fut cause que l'on negligea les fortifications & les munitions, pour s'attacher uniquement au commerce. Il arriva à peu près dans le même temps qu'un homme de condition mechanique se mit à la tête des Chinois, qui n'avoient pas voulu se soumettre à la domination des Tartares. Cet homme se retira dans les Iles, avec ceux qui voulurent le suivre, & il y dressa avec le temps une flotte si formidable, que l'Empereur des Tartares se vit obligé de traiter avec lui. Il lui abandonna deux belles Provinces de la Chine, & sous pretexte de lui en donner l'investiture il l'attira auprès de lui. On se saisit de lui peu de temps après son arrivée, & on l'empoisonna. Coxenga son fils se mit à la tête de la flotte, que son Pere avoit amassée, & declara la Guerre aux Tartares Chinois. Il demanda du secours aux Hollandois, qui le lui refuserent. Cela le mit en chagrin contr'eux, de sorte qu'il chercha les moyens de s'en vanger, & cela d'autant plus qu'il ne

 pou-

1661. pouvoit penser à s'établir dans la terre ferme de la Chine à cause des grandes forces des Tartares.

Il songea donc à se saisir de l'Ile Formosa. Il avoit déja eu part à cette conspiration de l'an 1653. & avoit toujours entretenu des correspondances dans l'habitation des Hollandois. Ce fut par là, qu'il fut averti du mauvais état, où étoient les fortifications. Coxenga avoit une flotte de plus de trois mille vaisseaux de toute espece.. Il en prit six cens choisis entre les autres, & en équippa plusieurs de quarante piéces de Canon. Le Gouverneur Hollandois ayant eu avis de ces préparatifs envoya demander du secours à Batavia. Cependant Coxenga mit sa flotte en mer sous la conduite de Sauja son oncle, auquel il donna un homme de grande experience pour lui servir de Conseil. Sauja se posta devant Formosa avec toute sa flotte. Cojet, qui en étoit le Gouverneur, envoya trois ou quatre cens hommes pour s'opposer au débarquement des Troupes. Ces gens firent très bien leur devoir. Mais ils furent obligez de ceder enfin au nombre des ennemis. Sauja mit donc quarante mille hommes à terre, & se saisit de toutes les avenuës du Fort & de la ville. D'abord qu'il se vit maîtres de la Campagne il traita avec beaucoup de rigueur les habitans qui tenoient le parti des Hollandois, comme pour servir de represailles à ce qui avoit été fait par Verburg, qui étoit Gouverneur de l'Ile, lors qu'on découvrit la conspiration. On tua tout sans avoir égard ni au Saxe ni à l'âge, & on exer-

ça

ça d'horribles cruautez sur ces pauvres gens. 1661.
Coxenga attaqua ensuite toutes les forteresses, que les Hollandois avoient dans l'Ile, & s'en rendit maître avec beaucoup de facilité, ayant partagé son Armée en plusieurs corps differens. Il envoya le Ministre d'une des habitations vers Cojet Gouverneur de la principale forteresse des Hollandois, pour lui faire sçavoir, qu'il ne toucheroit en aucune maniere ni aux biens, ni à la vie des Hollandois, s'il vouloit se rendre, mais qu'il mettroit tout à feu & à sang, s'il s'obstinoit à se defendre. Cojet renvoya ce Ministre avec tous ceux qui avoient été deputez avec lui, & ne voulut point se rendre, par ce que son serment à la Compagnie l'en empêchoit. Coxenga irrité de ce refus fit mourir ces Deputez, & tous les prisonniers qu'il avoit entre les mains, avec une Barbarie si extrême, que l'on ne pardonna ni aux femmes ni aux enfans. Il dressa ensuite deux batteries contre la forteresse, & l'assiegea dans les formes. Dans le même temps il arriva de Batavia neuf vaisseaux de Guerre, qui venoient au secours de Cojet. On debarqua les Troupes, qui étant jointes à une partie de la Garnison attaquerent six mille hommes de Coxenga, lesquels travailloient à une redoute, sur laquelle ils vouloient placer du Canon. Mais après un rude combat ils furent obligez de se retirer, après avoir laissé bien du monde sur la Place. La flotte attaque les vaisseaux des Chinois. Mais il y en avoit un si grand nombre qu'ils ne purent réüssir dans leur dessein. Il y eut même un vaisseau Hollandois, qui

1661. échoüa, duquel on fit trois ou quatre cens hommes prisonniers, quelque peine que l'on eut prise de les sauver. Un autre sauta en l'air par le feu qui se mit dans les poudres, duquel cent hommes perirent. Le reste de la flotte commençant à manquer de vivres, celui qui la commandoit fut obligé de s'en retourner à Batavia, sans rien faire de plus pour la conservation de cette Ile. Il ramena avec lui ce que l'on avoit pû sauver de femmes & d'enfans.

Quand on sçut à Batavia, ce qui s'étoit passé dans cette affaire, on prepara un nouveau secours pour l'Ile assiegée, & cependant on envoya un Ambassadeur à l'Empereur des Tartares Chinois, pour l'engager à faire la Guerre à Coxenga, de qui la Compagnie avoit condamné la rebellion. Cojet se defendoit avec une vigueur admirable, & Sauja ne sçachant plus que faire avoit resolu de lever le siege, & de se retirer avec ses Troupes. Coxenga en ayant été averti le fit mettre en prison, & pressa la ville avec tant d'opiniâtreté, quoi que la peste fût parmi ses Soldats, que l'on fut enfin obligé de se rendre par composition. Cojet revint avec le peu de gens qui lui restoient, & se rendit à Batavia dans les vaisseaux de secours qu'on lui avoit envoyez. Il y fut mis en arrêt, pour avoir rendu la Place à la vuë du secours qu'on lui envoyoit. Cette perte de l'Ile Formosa ôta à la Compagnie le moyen de troubler le commerce des Portugais & des Espagnols, & exposa ses vaisseaux aux insultes de Coxenga. L'Empereur de la Chine con-

connoissant combien cette Ile fournissoit de 1661.
moyens à ce rebelle de se rendre redoutable à tous ses voisins, envoya des Deputez à Batavia pour proposer une Ligue entre lui & la Compagnie, afin d'unir leurs forces contre Coxenga, & de reprendre Formosa sur lui. Cependant la Compagnie voulant s'indemniser de la perte qu'elle venoit de faire, envoya des Escadres en plusieurs lieux differens pour traverser le commerce des Portugais. Elle leur enleva plusieurs châteaux sur l'embouchure de l'Inde, & dans le Golfe de Cambaye. Goa fut en danger de tomber entre les mains des Hollandois. La Compagnie gagna même une grande Bataille, dont les suites furent extrêmement funestes aux Portugais.

Plusieurs petits Rois de la presqu'Ile, qui habitoient au deça du Gange, abandonnerent le parti des Portugais, pour se ranger, selon leur coutume, du côté des plus forts. Par ce moyen la Compagnie se rendit maîtresse du Détroit de Chilao. Mais d'un autre côté les Armateurs Portugais causoient beaucoup de dommage à la Compagnie des Indes Occidentales, & lui empêchoient le passage de la Ligne entre l'Afrique & le Bresil. Ces pertes, & ces malheurs reciproques porterent les deux Nations à chercher les moyens de terminer ces differens, qui leur causoient tant d'embarras. Le Roi d'Angleterre, qui étoit sur le point d'épouser l'Infante de Portugal, travailla à un Traité de Paix, qui fut conclu à la Haye au mois d'Août de cette année. La Compagnie Hollandoise ceda toutes les Pla-

ces

1661. ces du Bresil aux Portugais, qui promirent de payer pour cela une somme fort considerable. Cependant on se reserva en Hollande le droit de trafiquer comme amis sur les Côtes du Bresil, & dans tous les lieux du Portugal, & de ses dépendances. Les Portugais s'engagerent aussi à moderer le prix du sel. L'on prit en commun toutes les mesures propres à rétablir la bonne intelligence parmi les deux Nations. Mais il survint de nouvelles difficultez entre le Viceroi de Goa, & la Compagnie des Indes Orientales, qui troublerent cette Paix.

Ruyter avoit eu ordre de croiser avec dix sept vaisseaux contre les Corsaires de la Mediterranée. Les Algeriens furent les premiers qu'il attaqua. Il prit un grand nombre de leurs vaisseaux. Il en coula plusieurs à fonds, fit beaucoup de prisonniers, & délivra quatre cens esclaves Chrêtiens. Cela tint en respect les Corsaires de Tunis & de Tripoli, & les empêcha de sortir de leurs Ports. Ruyter fit savoir aux Deys, ou Gouverneurs de ces lieux-là, qu'il n'étoit venu que pour resserrer leurs courses, & qu'il étoit prêt de negotier un Traité avec eux. Il accorda même une Tréve de six mois, à ceux de Tunis. Pendant qu'il étoit occupé à ce Traité, le contr'Amiral d'Alger s'avisa d'offrir le combat au contr'Amiral de Hollande. Le défi fut accepté. Mais l'Algerien ne comparut pas. Les exploits de Ruyter tinrent les Corsaires de Barbarie en respect. Presque tous s'empressoient à conclure des Traitez avec lui, & fournissoient toutes sortes

tes de rafraîchissemens à ses vaisseaux. Il n'y 1661.
avoit qu'une chose, qu'ils ne pouvoient se ressoudre de lui accorder. C'étoit de ne point visiter les Vaisseaux Hollandois, pour y prendre les marchandises qui se trouveroient apartenir à leurs ennemis, en payant le fret. Ruyter ne vouloit point se relâcher sur cet article, suivant en cela les ordres exprès des Etats. Cette difficulté obligea Ruyter d'allonger la Tréve de trois mois. Mais ce tems étant expiré, il se rendit dans la Baye de Tunis vers la fin de Février de cette année. Il y brûla un vaisseau, & délivra quarante ou cinquante esclaves. Cela obligea les gens de Tunis de conclure le Traité avec lui.

Ceux d'Alger furent plus opiniâtres, & 1662.
refuserent toujours d'accorder la condition que Ruyter vouloit inserer dans le Traité. Ruyter se rendit avec neuf vaisseaux près de leur ville. Il arbora Pavillon blanc, & envoya des Députez de la part des Etats Generaux pour entrer en negotiation avec le Divan. On y conclut une Tréve de neuf mois, dont les articles furent signez au mois de Mars vers la fin. Les Etats ne l'approuverent pas, & manderent expressément à Ruyter de n'entrer en aucun Traité, sans la condition dont il a été parlé, afin que leurs vaisseaux jouissent d'une pleine liberté. Ruyter revint mouiller près d'Alger vers le 15. de Juin, menaçant les Corsaires de leur declarer la Guerre à toute outrance, s'ils ne consentoient à la condition dont il s'agissoit. La crainte, qu'ils eurent de ce Vice-Amiral, les fit consentir à tout. Mais dès qu'il se fut retiré,

ils

1662. ils ne voulurent plus observer le Traité, qu'il avoit conclu avec eux. Ils recommencerent donc à maltraiter les Vaisseaux Hollandois. Ils en attaquerent un vers les Côtes de Sardaigne. Celui qui le commandoit, se defendit tant qu'il pût. Mais se sentant trop pressé il se jetta dans l'esquif, & mit le feu à son bâtiment, que les Corsaires avoient saisi. Ce vaisseau brûla les deux Armateurs, qui l'avoient attaqué; dont tout le monde perit. Ce Capitaine se sauva. Un autre Capitaine se voyant attaqué pas trois Corsaires mit le feu à ses poudres, plûtôt que de se rendre. Son vaisseau perit. Mais pour lui il fut enlevé en l'air avec ses gens, & il retomba sur l'un des vaisseaux ennemis. Celui qui le commandoit, surpris du courage de ce Capitaine, eut grand soin de le faire traiter de ses playes, & après sa guerison il lui rendit la vie & la liberté.

Ce fut dans cette année que les Etats renouvellerent les anciens Traitez de confederation, qu'ils avoient avec la France & l'Angleterre. Ils crurent que le Cardinal Mazarin étant mort ils pourroient traiter plus surement avec le Roi de France. On leur donna des Commissaires, qui dresserent le Traité d'une nouvelle alliance avec les Provinces-Unies. La France s'engageoit à les secourir par mer & par terre, si on les attaquoit en Europe. On regla aussi tout ce qui pouvoit faciliter le commerce entre les deux Nations, & celui des Peuples amis, & alliez des uns & des autres. Ce Traité fut conclu pour vingt cinq ans. Le Roi exemta

ta les Hollandois du droit d'Aubeine. Le 1662.
Pensionnaire de Witt eut l'addresse de negocier ce Traité avec cette Couronne.

Les Anglois & les Etats s'étoient souvent chagrinez les uns les autres; mais leur intérêt reciproque les avoit obligez de dissimuler les offenses que l'on s'étoit faites mutuellement. Tout cela fut effacé par le Traité d'Alliance fait entr'eux à Londres, par lequel on s'engageoit reciproquement à reparer les dommages soufferts par les particuliers, dont on avoit saisi les vaisseaux de part & d'autre depuis l'an 1639. Ce Traité ne fut point borné, & l'on presuma qu'il feroit vivre ces deux Peuples comme freres. On fit une Alliance fort étroite, tant pour la seureté commune contre les ennemis des deux Etats, que pour l'affermissement du commerce. Les Etats Generaux promirent de leur part de faire ratifier ce Traité par celui qu'ils choisiroient pour Stathouder, ou Capitaine, Gouverneur & Amiral General. Cependant les Anglois oublierent bien-tôt ce Traité, & ne l'accomplirent pas le plus fidelement du monde, comme on le verra ci-aprés. Les François non plus ne furent pas exacts sur les vingt cinq ans.

Tous ces Traitez donnoient lieu à la Ré- 1663.
publique de croire qu'elle étoit enfin arrivée à sa perfection. Elle étoit dans un état florissant en toutes manieres: elle avoit des alliances avec tous les Princes de l'Europe, & jouissoit d'une profonde paix, n'ayant plus d'ennemis à combattre. On voyoit à la Haye des Ambassadeurs de toutes les Cours de l'Europe;

1663. pe; mais cette prosperité ne fut pas de longue durée. L'Evêque de Munster qui ne pouvoit demeurer en repos, & qui étoit plus propre aux affaires du monde qu'à celles de l'Eglise, pretendoit que la Seigneurie de Borkloo, qui est enclavée dans le Comté de Zutphen, lui appartenoit en vertu d'un Arrêt de la Chambre Imperiale de Spire, qui la lui avoit ajugée, comme une dépendance de son Evêché. Le Comte de Stirum la possédoit alors par un Arrêt de la Chambre souveraine de Gueldre, qui avoit la Jurisdiction directe sur cette Seigneurie. L'Evêque avoit envoyé son Doyen dès l'année precedente à la Haye, pour presenter aux Etats un Memoire des raisons par lesquelles il pretendoit qu'elle lui appartenoit. Le Comte d'Estrades Ambassadeur de France, se joignit au Doyen par ordre du Roi son Maître allié de cet Evêque. Les Deputez de Gueldre répondirent que cette affaire étoit de leur Jurisdiction, que par consequent l'Evêque devoit s'addresser à leur Province. Cette affaire ayant traîné de la sorte pendant l'année 1662. le Doyen revint à la Haye en celle-ci, & demanda des Commissaires aux Etats pour terminer cette affaire. Les Etats de Gueldre avertis de sa demande s'y opposerent, soutenant que l'on devoit renvoyer l'Evêque à la Cour Provinciale de leur Province. Ils firent voir que ce procès avoit été jugé contradictoirement en faveur des Comtes de Limbourg, ausquels les Comtes de Stirum avoient succedé, & que la chose avoit été reglée de cette maniere en dernier ressort l'an 1622. Ils declarerent donc que cette af-

faire

faire ne regardoit point la Generalité, & que l'Evêque n'avoit aucun droit de contester une Seigneurie qui avoit été ajugée par un Arrêt definitif aux Comtes de Stirum, contre les pretensions du Predecesseur de l'Evêque moderne. 1663.

Il survint encore une autre difficulté entre les Etats & cet Evêque. Il avoit obtenu commission de l'Empereur de faire restituer au Duc de Lichtenstein deux Terres considerables que le Comte d'Oostfrise possedoit. Il promit à ce Comte de satisfaire ce Duc, s'il vouloit lui ceder Eydeler ou Jemmingen, Place forte située sur l'Ems. Le Comte, qui soupçonnoit le dessein secret de l'Evêque, répondit, qu'il tenoit cette ville par engagement des Etats, dont il ne pouvoit se dessaisir sans leur aveu. L'Evêque pressa si vivement le Comte sur cet Article, qu'il s'engagea de payer une somme considerable au Duc pour l'indemniser, & consentit qu'il tirât les revenus de ces Terres à l'avenir. Le premier terme du payement étant échu, l'Evêque se saisit d'Eydeler, pretendant que le Comte n'avoit point satisfait au Traité. Les Etats Generaux soutinrent les intérêts du Comte d'Oostfrise, & chargerent le Comte de Nassau Stathouder de Frise de reprendre Eydeler. Il avoit assemblé une Armée de cinq mille hommes pour cette expedition. On chercha cependant les moyens amiables de terminer ce different avant que d'en venir à la force. On marqua la ville de Leuvarden pour y traiter cette affaire, & l'on invita l'Evêque d'y envoyer des Deputez avec le Duc de Lichten-

stein

1663. ftein pour examiner le droit des parties. L'Evêque refufa cette propofition, & ordonna aux habitans d'Eydeler de lui payer les revenus de cette ville, ou aux Commiffaires du Duc. L'année fe paffa de cette maniere, fans que les Etats entrepriffent rien. Ils écrivirent même à l'Evêque, pour le fommer de retirer la Garnifon qu'il avoit mife à Eydeler, & que fi cela n'étoit fait pour le mois de May fuivant, ils feroient obligez d'employer d'autres moyens.

L'Evêque n'eut aucun égard pour les lettres des Etats. Il foutint qu'il ne faifoit qu'executer la commiffion de la Chambre de Spire; qu'au refte il ne pretendoit pas rompre avec les Etats pour cela: que cependant fi on l'attaquoit, il fe défendroit. Cette réponfe donna lieu au Comte de Naffau de marcher avec fes Troupes droit à Eydeler. Plufieurs détachemens le joignirent dans fa marche. Il fe faifit de quelques Places dependantes de l'Evêché de Munfter, & jetta l'allarme dans tout le Païs. L'Evêque embarraffé de ces Troupes envoya des Deputez à la Haye pour accommoder cette affaire. Il accepta les offres du Comte d'Ooftfrife, de payer en argent contant les deux premiers termes de la fomme promife au Duc de Lichtenftein; mais quand il fallut compter l'argent, les Commiffaires de l'Evêque fe trouverent chargez d'une commiffion fi ambiguë & fi limitée, qu'on ne put rien conclure avec eux. Cela obligea le Comte Guillaume d'affieger Eydeler. Il la força de fe rendre au commencement du mois de Juin, & en mit hors la Garnifon de l'Evêque. Pen-

Pendant que toutes ces affaires se passoient en Europe, la Compagnie faisoit toujours la guerre aux Portugais dans les Indes Orientales. Les Troupes attaquerent Coulan, bonne Place dans la côte de Malabar, laquelle ils emporterent. Elles prirent ensuite Cananor, qui est au dessus de Calicut sur la même côte. Le dessein de la Compagnie étoit de raser cette Ville, & de n'y laisser qu'un Bureau; mais on la trouva si bonne que l'on y mit une Garnison, & cette ville assura les conquêtes que l'on avoit faites sur les Portugais depuis le Golfe de l'Inde jusques à Malabar. Ces bons succès firent mettre le siége devant Cochin: cette ville se défendit assez long-tems par la vigueur des Portugais; mais enfin les Hollandois s'en rendirent les maitres, après que l'on y eut perdu bien du monde de part & d'autre. On y laissa une grosse Garnison, aprés quoi l'on marcha droit à Porca avec l'Armée. Le Commandant de cette ville promit d'être fidele aux Hollandois, & passa même un contract avec le Commandant de cette Armée, par lequel il établissoit un droit en leur faveur sur la canelle & sur le poivre. La Compagnie y établit un grand Magasin, & y entra dans tous les droits qu'avoient eu les Portugais. Cranganor se rendit à eux, & par ce moyen toute la côte de Malabar fut mise entre leurs mains. La Compagnie en laissa tous les habitans dans la joüissance de leurs droits, & fit alliance avec tous les Rois du voisinage. Elle se contenta d'en tirer du profit, sans toucher d'ailleurs à leur Souveraineté, qu'ils retinrent toute entiere. 1663.

1663. Tous ces heureux succés servirent à augmenter le commerce de la Compagnie dans l'Empire du Mogol. Elle en avoit établi le Bureau general à Surate au Golfe de Cambaïe, & tous les autres en dépendoient. L'ancien Empereur étoit alors prisonnier, son troisiéme fils avoit usurpé l'Empire sur lui, comme il l'avoit autrefois usurpé sur son Pere. On obligea les Hollandois à envoyer un Ambassadeur à ce nouveau Prince pour obtenir de lui la confirmation des anciens Traitez. Il le reçut avec plaisir, & lui accorda ce qu'il demandoit. Il envoya même des presens au Gouverneur de Batavia. Il arriva dans ce tems-là qu'un voleur celebre en ces quartiers-là surprit la ville de Surate & la pilla. Il attaqua le Magasin des Hollandois, mais il y fut receu si rudement qu'il fut obligé d'abandonner son dessein, aprés avoir perdu bien du monde. La Compagnie se voyant si bien établie par tout, chercha les moyens d'assurer son commerce dans l'Ile de Ceylan, & sur les côtes de Coromandel, où elle faisoit un negoce extremement avantageux en toiles de cotton. Elle envoya donc une grande Ambassade avec de magnifiques presens au Roi de Candée, qui assura son commerce de canelle & d'élephans. Tous les Princes de ces Païs-là témoignoient toutes sortes d'amitié à la Compagnie : cela n'empêcha pas de tenir de fortes Garnisons dans tous les lieux qu'elle occupoit pour éviter la surprise.

Son negoce au Royaume de Pegu fut un peu interrompu par les Chinois rebelles; mais il fut bien-tôt rétabli. Le General de Bata-

via avoit fait casser celui de Siam, à cause de 1663.
quelques differens survenus entre le Roi de Siam & la Compagnie. Ce Prince ayant été averti des plaintes de la Compagnie, retablit la bonne correspondance, en la priant de remettre ses bureaux dans les lieux du Royaume où ils avoient été. La chose fut executée, comme il la souhaitoit. Dans le même temps les Hollandois ayant de grands sujets d'être mal satisfaits des habitans de Queda, ils y envoyerent des Troupes pour en tirer raison. Le Prince vint au devant d'eux avec son Armée pour les empêcher d'entrer dans la riviere. Mais il fut battu, & obligé à faire son accommodement avec la Compagnie. On travailla en même temps à terminer les differens que l'on avoit avec le feu Roi d'Achem. Ce Prince avoit déclaré la Guerre à la Compagnie, & l'incommodoit beaucoup dans son Commerce, par ce qu'elle tiroit beaucoup de poivre de son Païs. On fit proposer un accord à la Reine sa veuve, qui gouvernoit pendant la minorité de son fils. Cette Princesse envoya une Ambassade à Batavia pour y regler toutes les difficultez. Cela étant fait, & l'alliance ayant été renouvellée, on rétablit les bureaux & les Magasins par tout le Royaume. Par ce moyen la bonne intelligence fut renouée, & les affaires reprirent leur train ordinaire.

La Compagnie pensoit toujours à pousser son commerce dans la Chine, & à reprendre l'Ile Formosa. L'Empereur de la Chine lui donnoit de grandes esperances pour le commerce, & sembloit vouloir concourir

1663. avec elle pour l'affaire de cette Ile. Il falloit pour cela joindre des forces de part & d'autre pour faire la Guerre à Coxenga. On envoya donc dix sept vaisseaux de Batavia, montez de douze cens Soldats, & d'un plus grand nombre de matelots. Borth en étoit Amiral. La flotte se rendit près de l'Ile Formosa selon ses ordres. Robel, qui étoit demeuré à la Chine vint à bord, & informa le Commandant de ce qui s'étoit fait sur le commerce, & sur la jonction des forces communes. Il lui appris que pour le premier article, les Tartares avoient toujours été fort reservez; sans s'expliquer nettement, mais que pour le second ils avoient promis de se joindre à la Compagnie pour faire la Guerre à Coxenga. La flotte s'étant mise en mer fut assieger Quemoy capitale d'une Ile de même nom. Mais elle avoit été si bien garnie de toutes choses par Coxenga, qu'il n'y eût pas moyen de la prendre. Pendant que l'on étoit occupé à ce siege, l'Armée navale de l'ennemi vint en vuë des Hollandois forte de quatre vingt Jonkes du Païs, & de vingt autres vaisseaux plus petits, tous armez en guerre. D'abord on engagea le combat, qui fut fort violent. Coxenga & ses gens firent paroître beaucoup d'experience & de courage. Mais les vaisseaux Hollandois les joignirent de si près, qu'ils ne purent resister au feu du Canon & du Mousquet. Ils battirent donc la flotte de l'ennemi, & l'obligerent de se sauver dans ses Ports.

Cependant les Troupes des Tartares s'étoient tenuës sur le rivage sans faire aucun mou-

mouvement. Borth en envoya faire ses plaintes à celui qui les commandoit, qui repondit, que ses Soldats saisis d'une terreur panique n'avoient jamais voulu combattre. Il promit de réparer cette faute, si la flotte s'avançoit près d'eux pour attaquer encore l'ennemi. La Bataille recommença donc encore entre les Hollandois & Coxenga, & les Tartares se tinrent tranquilles comme la premiere fois. Cependant Coxenga fut battu à platte couture. Sa flotte fut dissipée. Dix de ses Jonkes furent coulez à fonds, huit autres furent pris, & on en ruïna un grand nombre. Le General des Tartares envoya faire des complimens à Borth sur sa victoire, & des excuses de la lâcheté de ses gens, prometant de mieux faire dans une autre occasion; & d'ailleurs il lui promit de grandes recompenses de la part de l'Empereur. Le jour suivant on sut que l'ennemi avoit abandonné les Iles & les Places voisines, où il avoit demeuré jusques-là, & que l'on avoit tout embarqué jusques aux femmes & aux enfans, avec tout ce qu'ils avoient de plus prétieux. Mais on ne put apprendre en quel lieu ils s'étoient retirez. On fut averti seulement quelque temps après que Coxenga étoit mort de quelques blessures qu'il avoit negligées. On fit même courir le bruit, qu'il avoit été empoisonné. 1663.

Borth se rendit maître de l'Ile de Cremoy, & de celle d'Aymoy dans la Baye de Chancheu. Les Tartares de leur part se saisirent des villes, que les ennemis avoient abandonnées, & les brulerent, pour ôter ces re-

1663. traites aux rebelles à l'avenir. Les Hollandois profiterent de la plus part, de ce que les gens de Coxenga n'avoient pû emporter. On trouva entr'autre butin trente sept piéces de gros Canons de fer dans l'Ile de Gontzieu. Ensuite Borth se rendit auprès du General des Tartares pour conferer avec lui sur le siege de Tayowan capitale de l'Ile Formosa, que l'on avoit dessein de faire. Borth fut fort content des promesses du General Tartare. Mais on n'en jugea pas de même à Batavia. Ainsi on commanda à Borth de faire une place d'Armes de la forteresse la plus commode qui se trouveroit dans les Iles abandonnées par Coxenga. Mais on fut surpris peu de temps après de voir revenir la flotte de l'ennemi plus forte qu'auparavant. Un des fils de Coxenga la commandoit. Sauja son grand oncle, lequel il avoit mis hors de prison, avoit ramassé le debris des Troupes battuës, & remis l'Armée sur pied. Cependant Coxenga étant mort Sauja negotia secretement un Traité avec les Tartares & les Hollandois. Le fils de Coxenga en ayant été averti le fit remettre dans les fers. Sauja au desespoir de se voir prisonnier encore une fois se poignarda. Cette révolution donna de nouveaux embarras à Borth, qui fut enfin obligé de quitter le dessein de reprendre Formosa. Il ne songea donc plus qu'à reconduire sa flotte à Batavia.

1664. La Paix que Ruyter avoit negotiée avec les Corsaires de Barbarie, ne dura pas long temps. Ces infideles n'observerent le Traité, qu'autant que ce Commandant les tint

dans

dans le respect en demeurant sur leurs côtes avec sa flotte. Dés qu'il se fut retiré, ils recommencerent à exercer leur vôleries ordinaires. Les Etats y envoyerent Corneille Tromp contr'Amiral, fils du célébre Tromp. Il châtia assez rudement d'abord ces Corsaires, leur prit deux vaisseaux, delivra des esclaves, & fit des prisonniers sur eux. Mais il ne put les reduire à l'observation des Traitez. Cette affaire interessant toute l'Europe, les Etats firent solliciter l'Angleterre, la France, & l'Espagne de se joindre à eux pour arrêter les Corsaires. Chaque Nation voulut agir separément. Ainsi les Etats mirent de leur part une flotte de douze vaisseaux sous le commandement de Ruyter, qui fit voile le huitiéme de May de cette année. Les Anglois mirent une flotte en Mer de leur part. Mais ils se servirent de cette occasion pour chagriner les Provinces-Unies au préjudice du Traité de l'an 1662. Ils mirent vingt vaisseaux sous la conduite du Vic-Amiral Lawson, avec ordre de passer le détroit de Gibraltar. Ils donnerent quatorze autres vaisseaux à Holmes, avec ordre secret de se rendre au Cap-Verd, & en Guinée pour traverser le commerce des Hollandois. Lawson rencontra Ruyter dans la route, lequel satisfit de sa part au Traité en saluant le Pavillon Anglois. Mais Lawson ne lui rendit pas le salut, ce qui fit voir, que les Anglois cherchoient querelle. D'un autre côté les Espagnols, qui avoient offert retraite aux Hollandois dans leurs Ports, la leur refuserent, lors qu'ils voulurent y faire eau, ou se radoubler. 1664.

Les

1664. Les Etats avertis de ce qui se passoit, prirent toutes les mesures capables de prévenir la Guerre, & ordonnerent à tous leurs vaisseaux d'observer les Traitez avec la derniere exactitude. Ils recommanderent sur tout à Ruyter, lors qu'on l'envoya sur les côtes de Guinée, de n'attaquer que les Places que les Anglois auroient prises contre la teneur des Traitez, que la Compagnie des Indes Orientales avoit avec les Anglois. Ruyter arriva devant Alger avec sa flotte au commencement du mois de Juin. Mais il ne put obtenir des Corsaires que l'échange de quelques prisonniers. Encore les Algeriens n'y voulurent consentir qu'à des conditions fort dures. Il fut même obligé de relâcher tous les prisonniers Algeriens, pour tirer de prison le Consul Hollandois, que l'on menaçoit de mettre à la chaine, & de lui faire traîner la charuë comme un bœuf. Ces Corsaires devenans tous les jours plus insolens lui firent plusieurs propositions dures & deraisonnables. Mais sa flotte n'étoit pas en état de les mettre à la raison. Les Anglois eux mêmes qui étoient plus forts que lui, ne firent pas davantage. Ils ne purent venir à bout de ces infideles. Tous les exploits de Lowson abboutirent à brûler trois vaisseaux, qui étoient à la rade devant Alger.

Pendant que cela se passoit sur les côtes de Barbarie, Holmes avoit commencé les hostilitez contre les Hollandois au Cap-Verd. Il prit sur eux le Fort de Saint André, & la plus part des autres Places qui leur apparte-

tenoient en ces quartiers là. Il donna le nom 1664.
d'Yorck au Fort qui étoit sur le Cap, & en
bâtit un autre à l'embouchure de la riviere
de Gambea pour assurer cette côte aux Anglois. Holmes passa en Guinée, & empor- 1665.
ta tous les Forts, que les Hollandois avoient
sur la côté d'or, à la reserve du Château
d'Archim, & de celui de St. George de la
Mine. Sur les nouvelles qui furent apportées aux Etats de cette invasion, Ruyter
eut ordre de passer le Détroit incessamment,
& de se rendre au Cap-Verd & en Guinée.
Il jetta l'ancre à son arrivée devant une petite Ile nommée Goerée, qui est à une portée
de Canon de ce Cap. Holmes s'en étoit
saisi en arrivant avec les deux Forts de Nassau & d'Orange, & cela au nom de la
Compagnie Royale d'Afrique. Ruyter les
reprit d'abord par capitulation, & en fit
transporter le Gouverneur & la Garnison
jusques à la riviere de Gambea suivant les
articles de la composition. Il y laissa cent
cinquante hommes, avec ordre de réparer les
Forts, après quoi il reprit en terre ferme,
ce que les Anglois avoient enlevé à la Compagnie. Il doubla ensuite le Cap, & assiegea le Fort de Witsen, que Holmes avoit pris
par assaut au mois d'Avril précédent. Mais
ayant remarqué que la Place étoit de peu
d'importance, il la fit raser jusqu'aux fondemens d'autant plus qu'elle ne pouvoit être
défenduë qu'avec de grands frais. Il fortifia le Fort de Botrow, par ce qu'il étoit propre à couvrir le Païs.

Le Gouverneur de St. George de la Mine

1665. nommé Valkenburg averti de l'arrivée de Ruyter alla au devant de lui avec des rafraichissemens, & lui amena un renfort de huit ou neuf cens Negres. Avec ce secours il assiega le fort de Nassau, qui étoit la meilleure Place de ces Païs-là, après celui de la Mine. Ruyter s'en rendit maître, & y laissa une bonne Garnison de Soldats Européens avec cinquante Negres fideles. Il n'eut pas le même succès devant le Fort de Cabo-Corso. Il observa qu'il étoit fort difficile de mettre le monde à terre pour en faire le siege, & que l'on n'y feroit pas trois jours sans manquer de provision. Il abandonna donc cette entreprise, ne pouvant comprendre, comment ceux qui defendoient ce Fort s'étoient lâchement rendus à Holmes. Il vint donc devant Cormantin avec sa flotte. L'abord de cette Place étoit fort difficile, & d'ailleurs elle étoit fortifiée d'un bon château revêtu de quatre bastions. Ruyter ayant reçû un renfort de quatre cens barques chargées de Negres, il détacha neuf cens hommes avec ces Negres pour aller attaquer la Place. Lors qu'ils furent près du rivage, les Negres de Cormantin, qui s'étoient tenus cachez, firent un si grand feu sur eux, qu'ils furent obligez de rejoindre la flotte. Ruyter ne se rebuta point de ce mauvais succès. Les Negres des lieux voisins de sa flotte promirent de se joindre à lui contre les Anglois, & de lui amener trois mille autres Negres de secours. Ruyter se resolut donc au siége, & malgré la resolution de trois cens Negres Anglois, qui furent enfin taillez en piéces,

les Hollandois se rendirent maîtres de la Bourgade de Cormantin, & y mirent le feu. Ils planterent ensuite le Canon au pied du Château. Les Anglois épouvantez de tout ce qui venoit de se passer, se rendirent aux victorieux, à la grande satisfaction des Peuples du Païs, qui s'accommodoient mieux de l'humeur douce & facile des Hollandois, que de la fierté Angloise. 1665.

Ruyter ayant remis la Compagnie des Indes Occidentales en possession de la pluspart des lieux, que les Anglois lui avoient enlevez, s'en retourna au Cap-Verd, & ruïna en chemin une Colonie, que les Anglois avoient à Serre Lionne. Pendant que la flotte se reposoit à Goerée, ses gens allerent visiter le Vice Roi du lieu, homme d'environ soixante ans, qui parloit assez bien flamand. Il s'informa du nom de celui qui commandoit la flotte, & ayant sû, qu'il s'appelloit Michel de Ruyter, il dit, qu'il avoit connu il y avoit plus de quarante cinq ans un jeune Garçon de ce nom lors qu'il étoit en Zélande. Cela lui donna l'envie de lui rendre visite. Il fut reçu de Ruyter avec beaucoup d'honnêtetez, & ils se raçonterent leur fortune l'un à l'autre. L'un étoit devenu Viç-Amiral de Hollande, & l'autre Vice Roi de Negres, après avoir été esclave. Ruyter lui ayant demandé, s'il étoit encore Chrêtien, il repondit qu'il sçavoit encore ses prieres, mais que quand il vouloit parler de Christianisme, ses enfans eux mêmes lui faisoient des insultes. Ruyter lui proposa ensuite de retourner en Hollande avec lui; Mais il refusa, sous le pretexte de l'amour qu'il avoit pour son Païs, & pour sa

1665. Nation. Cependant il rendit tous les services qu'il pût à Ruyter & à ses gens, parce qu'il aimoit les Hollandois. Après cela ce Viçe Amiral alla croiser sur les Anglois, & sur les Portugais, sur lesquels il fit beaucoup de prises. Cependant il ne pût empêcher les Anglois de se rendre maîtres de la nouvelle Hollande. Dans le même temps les François s'emparerent aussi de la Cayenne, qui appartenoit aux Hollandois. Cette Ile fut dixhuit mois entre leurs mains. Mais les Anglois les en dépossederent.

Dans le temps que Ruyter chassoit les Anglois de l'Afrique, ceux-ci se recompensoient de leurs pertes en Europe. Ils prirent un grand nombre de vaisseaux aux Hollandois avant que de leur avoir déclaré la Guerre. Les particuliers, à qui l'on avoit pris ces vaisseaux, en porterent leurs plaintes aux Etats, qui firent faire de fortes remontrances sur ce sujet au Roi Charles II. Ce Prince avoit alors autant d'envie de rompre la Paix, que les Hollandois de l'entretenir. Il fit répondre d'abord à la Haye par son Ambassadeur, qu'il n'avoit point de part aux entreprises des Anglois sur les côtes d'Afrique, & que cette affaire devoit se démêler entre le Compagnies des deux Nations. Mais son Ambassadeur ajoûta, que les marchans du Royaume faisoient des plaintes continuelles au Parlement des Brigandages des Hollandois, & que l'on ne pouvoit pas leur refuser la Justice qu'ils demandoient. Il donna ordre en même temps d'acheter en Hollande toutes les provisions necessaires à équiper sa flotte, esperant par là

de

de dégarnir les Hollandois des choses qui leur 1665.
seroient utiles en cas de Guerre, comme en effet il se preparoit à la leur faire.

Les Etats connurent aisément par toutes ces choses quel étoit le dessein secret de ce Prince. Ils envoyerent donc le Sieur Van Gooh Ambassadeur en Angleterre, pour tâcher d'accommoder les differens par tous les moyens possibles. Ce Ministre remontra au Roi, que ses Maîtres étoient resolus d'entretenir de bonne foy les Traitez, & de vivre en bonne intelligence avec lui! que si des particuliers Anglois se plaignoient, les Eats étoient disposez à leur faire bonne justice. Sur ce que l'on se plaignoit de deux vaisseaux Anglois pris par les Hollandois, il offrit de se rapporter de cette affaire au Parlement de Paris, ou à tel autre juge non suspect, que le Roi trouveroit bon de choisir. Il offrit de rendre ou de garder ce que l'on avoit pris de part & d'autre, en quoy l'Angleterre avoit beaucoup à gagner, tant par les Païs, dont elle s'étoit emparée en Amerique, que par le grand nombre de vaisseaux que l'on avoit enlevez aux Hollandois.

Le Roi qui faisoit faire de grandes plaintes à la Haye par Downing son Ambassadeur, paroissoit pancher à l'accommodement, pourvû que l'on indemnisât les Anglois du passé. Cependant on continuoit toujours d'équiper la flotte, & le Duc d'Yorck fit assez connoître par ses discours, que l'on se préparoit à la Guerre. Ce Prince ajoûta même qu'il monteroit sur la flotte pour soutenir les droits de la Couronne, de la Nation,

1665. & de la Compagnie Royale, dont il étoit le Chef. Le grand Chancelier déclara dans le Conseil, que l'on étoit resolu de se prévaloir de la bonne disposition, où étoit tout le Peuple, d'abbaisser la fierté des Hollandois; ajoutant que l'article du Traité, qui concernoit les Indes, étoit onereux à la Nation. Il ne fut donc pas possible d'empêcher la Guerre, & la Republique fut obligée de s'y preparer, puis que le Roi d'Angleterre fut inflexible. On envoya ordre à Ruyter de ne garder plus de mesures à l'égard des Anglois, & de ne point abandonner la Guinée. On pressa le Roi de Portugal, dont la flotte avoit apporté de grandes richesses à Lisbonne, de payer la somme stipulée par le Traité sur l'affaire du Bresil. Mais ce Prince s'excusa sur les besoins pressans de la Couronne, & remit ce payement à une autre fois. Les Etats envoyerent un Ambassadeur à Coppenhaguen pour renouveller l'alliance, que l'on avoit avec le Dannemarc, & en même temps l'Ambassadeur, qui étoit en France demanda le secours promis par le Traité, à moins que le Roi n'assoupît cette Guerre par sa mediation.

Cependant les Etats firent aussi leurs préparatifs pour n'être pas pris au dépourvû. Ils firent équipper cent cinquante vaisseaux dans les divers Ports du Païs, & augmenterent le nombre des Officiers de Marine. On donna aux quatre Viç-Amiraux de la Meuse, d'Amsterdam, de Nord-Hollande, & de Zelande le titre, & la Commission de Lieutenans Amiraux. On donna celui de

Vice-

Vice-Amiraux, à ceux qui avoient servi de Contre-Amiraux, & leurs emplois furent donnez à des Chefs d'Escadres ou à des Capitaines de reputation. Le Baron d'Obdam fut confirmé Lieutenant Amiral General par les Etats. La France envoya trois Ambassadeurs en Angleterre, pour tâcher de pacifier tous les differens des deux Nations, & de prévenir la Guerre. On entama des conferences pour cela. Mais dés que l'on eût assoupi le trouble excité par quelques fanatiques, lesquels s'étoient soulevez contre le Gouvernement, la grande flotte se mit en Mer, sans se mettre en peine de ce qui se négotioit entre les Ambassadeurs. Elle étoit de cent & huit voiles, commandée par le Duc d'Jorck Frere du Roi. Ce Prince vint toucher le Port du Texel pour empêcher la flotte, qui s'y assembloit, de se joindre à celle de Zelande. Cependant par ce qu'il consumoit ses vivres inutilement, il se vit enfin obligé de relâcher à Harwich, & se contenta de faire croiser des fregattes pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Son depart du Texel donna le moyen à la flotte de Flessingue & à celles de la Meuse de joindre les 90. Vaisseaux, que le Baron d'Obdam avoit assemblez au Texel. Tous ces Vaisseaux étant joints étoient au nombre de six vingts, sans y compter les brulots & les Yachts d'avis. 1665.

Le Baron d'Obdam avoit sous lui des Lieutenans Amiraux distinguez par leur merite, Cortenaer Vice-Amiral de la Meuse, Evertzen Vice-Amiral de Zelande, qui étoit monté par degrez à cet emploi, & Corneille Tromp, qui

1665. qui commandoit l'Escadre d'Amsterdam en l'absence de Ruiter. On convint, qu'au cas que le Lieutenant Amiral General vint à perir dans le combat, Cortenaer prendroit sa place & après lui Evertzen. Cependant les conferences continuoient à Londre entre les Ambassadeurs. Le Pensionnaire de Witt croyoit, qu'il s'y tramoit quelque chose secretement contre la Republique. Cette Guerre d'ailleurs avoit un peu diminué son credit, & les Partisans de la maison d'Orange commençoient à lever la tête. Il crût donc, qu'il devoit engager un combat, esperant de rétablir son credit, si l'on gagnoit la victoire. Que si l'on venoit à perdre la bataille, la France seroit obligée à secourir les Etats conformément au Traité fait avec elle.

Le Baron d'Obdam eut donc ordre d'aller attaquer les ennemis par tout où il les trouveroit. Sa flotte avoit à bord les meilleurs Soldats des Garnisons, & on ne doutoit point du succès, parce que l'on étoit plus fort que les Anglois en nombre de Vaisseaux. Le vent fut si favorable, que l'on trouva les ennemis à dix ou douze mille de Colchester. Mais le vent ayant changé la nuit de l'11. au 12. de Juin, Obdam fut obligé de relâcher vers la Meuse. Il avertit les Etats, que les Anglois avoient le vent sur lui. Cependant il reçut un nouvel ordre de combattre. Il assembla le Conseil de Guerre, où tous les Officiers furent d'avis d'attendre un vent favorable. Il fut donc obligé de montrer son ordre, & declara, qu'encore qu'il fût de même

me sentiment qu'eux, cependant il étoit obli- 1665.
gé d'obeïr, au hazard de perir dans un combat si desavantageux, puis que l'on vouloit absolument qu'il en vint à une bataille. Il fit lever les Ancres à la pointe du jour du 13. de Juin, & rencontra les ennemis une heure après. Leur flotte étoit divisée en trois escadres, la premiere commandée par le Duc d'Yorck, la seconde par le Prince Robert Palatin, & la troisiême par le Comte de Sandwich. Le combat commença à quatre heures du matin assez près de la Côte de Suffolck. Le Duc, & le Baron d'Obdam s'attaquerent avec beaucoup de furie, & ce dernier avoit resolu de mettre le feu à ses poudres, dès qu'il auroit pû joindre l'Amiral Anglois. Quatre bons Vaisseaux Hollandois l'accompagnoient pour l'execution de ce dessein, & avoient fort endommagé ce vaisseau, sur lequel ils avoient tué plus de cent hommes avec le Comte de Falmouth. Ils avoient déja coulé trois de ses barques à fonds, & le serroient de près, lors que Lawson son Vice-Amiral, & le Capitaine Smith, qui commandoit une fregate Angloise vinrent le dégager. Plusieurs vaisseaux favorisez du vent le couvrirent, & canonnerent Obdam de si près, qu'un boullet mit le feu à ses poudres, & le fit sauter en l'air. Trois des vaisseaux qui l'accompagnoient, s'étant embarrassez par les vergues, un brulot Anglois s'attacha à l'un d'entr'eux, & les fit sauter tout d'un coup.

Cortenaer arbora le Pavillon Amiral après la perte du Baron d'Obdam, & se battit avec

une

1665. une valeur incroyable contre le Prince Robert. Mais il fut secondé fort foiblement par plusieurs Capitaines de son Escadre. Il fut tué sur le tillac, & son fils quelques momens après lui. Il avoit tres-bien soutenu le combat depuis la mort de son Pere. Le Lieutenant du Vaisseau, frappé de ces deux morts oublia d'ôter le Pavillon Amiral, & laissa emporter son Vaisseau par les vents vers la Zélande. Plusieurs Vaisseaux Hollandois trompez par ce pavillon suivirent ce Vaisseau, croyant suivre leur Amiral. L'Escadre de la Meuse se retira aussi en partie, & son Vice-Amiral fit mal son devoir dans cette occasion. Il n'y avoit plus que Tromp, qui dans le desordre de la flotte rallia douze vaisseaux de son Escadre, avec lesquels il fit une tres belle retraite. Les Anglois ne profiterent pas beaucoup du desordre où se trouvoit la flotte Hollandoise. Ils se contenterent d'envoyer des fregates sous le Prince Robert, pour se mettre à l'entrée du Texel. Mais Tromp y arriva vers le soir du dimanche 14. avec soixante Vaisseaux, qui n'avoient pas souffert un seul coup de Canon. Il attendit la Marée pendant six heures, & il passa enfin, sans que le Prince Robert pût l'en empêcher.

Les Hollandois perdirent dix neuf Vaisseaux, avec près de six mille hommes, pendant les deux jours du combat. Les Anglois n'en perdirent que quatre avec quinze cens hommes, parmi lesquels il se trouva des Officiers, & des personnes de qualité, entr'autres une femme qui avoit servi en qualité d'Officier sans être connuë. Cette Bataille

fut

fut donnée avec beaucoup de confusion de part & d'autre, & quoi que les Anglois en eussent l'honneur, il est certain qu'ils ne le meriterent pas beaucoup. Ils ne sçurent pas profiter de l'avantage que le vent leur avoit procuré, & l'on peut dire que les Etats donnerent leurs ordres pour le combat avec trop de précipitation. Aussi le Baron d'Obdam n'engagea l'affaire que par pure obeïssance, se voyant forcé à combattre contre le vent autant que contre les ennemis. Quoi qu'il en soit il mourut au lit d'honneur, comblé de gloire par les fideles services qu'il avoit rendus en diverses occasions à sa Patrie. Il mourut avec lui un grand nombre de volontaires des principales familles du Païs, qui s'étoient fait un plaisir de combattre sous ses ordres. Et par là ses funerailles ne furent que trop tristes, par la part que tant de gens prirent dans sa mort. 1665.

Ruiter fut fait Lieutenant Amiral General à sa place. Ses grands services le rendoient digne de cet emploi. On lui depêcha un exprès pour le faire revenir de Guinée. Il se rendit promptement aux ordres de ses Maîtres. Il ramena avec lui 32. prises, qu'il avoit faits sur les ennemis avec beaucoup d'or, d'yvoire, & de succre. Après avoir prêté le serment de fidelité pour la charge dont on l'avoit honoré, il monta sur le vaisseau Amiral de Hollande. Tromp en eut du chagrin par ce qu'il avoit prétendu, que cette commission, qui avoit été exercée par son Pere, devoit lui être donnée. La grande estime, que l'on avoit pour ce nouveau Lieutenant

1665. Amiral General, fit que le flotte fût prête à mettre en mer six ou sept semaines après le premier combat. Elle étoit de 93. Vaisseaux bien équippez, armée de 4332. pieces de Canon, & montée de dix neuf mille six cens trente trois hommes. Les Etats y mirent trois Députez, le Pensionnaire de Witt, le Sr. Huygens, & le sieur Jean Boreel pour Commissaires de l'Armée Navale. Ruïter avoit ordre d'aller au devant des Vaisseaux des Indes Orientales, qui avoient pris le grand tour d'Irlande. Mais les vents ne lui permettoient pas de sortir du Texel. Tous les Matelots, & ceux qui étoient experts dans la Marine, le soutenoient ainsi. Le Pensionnaire qui étoit fort versé dans les Mathematiques, trouva, que de trente deux Rhombs de vent, il y en avoit vingt huit, dont on pouvoit se servir. Après donc que l'on eût sondé tous les endroits par où l'on pouvoit sortir, on trouva, qu'il y avoit plus d'eau qu'il n'en falloit. Ainsi la flotte sortit sans peine. Etant arrivée à quelques lieües près de Berghen en Norwegue, on apprit, que dix Vaisseaux venant de Batavia avoient relâché dans le Port de cette Ville, & qu'ils y avoient été attaquez par quatorze Vaisseaux Anglois vers le 16. d'Août. Mais on apprit en même temps, que ces Vaisseaux s'étoient extrémement bien défendus contre l'Ennemi, & que le Gouverneur Danois de cette Place avoit fait un si grand feu du Chateau sur les Anglois, qu'il les avoit enfin obligez de se retirer, après y avoir perdu deux Vaisseaux, & plus de six cens hommes. Les

Com-

Commissaires des Etats envoyerent faire des 1665.
remercimens à ce Gouverneur du secours qu'il avoit donné à leur flotte.

Ils donnerent ensuite leurs ordres pour l'escorte de ces Vaisseaux. Mais une tempête les ayant dispersez, les Anglois en prirent quelques uns. La même tempête maltraita la flotte de Ruiter, qui fut obligée de retourner en Hollande sans avoir rien fait. Cela donna lieu à plusieurs discours semez parmi le Peuple contre le Gouvernement, par ceux qui étoient affectionnez à la Maison d'Orange. Mais l'on appaisa adroitement tous ces bruits, & l'on punit quelques Matelots, dont l'insolence avoit été poussée trop loin. Au reste les Etats pour témoigner à Ruiter, combien ils étoient satisfaits de ses services, lui donnerent la charge de President de toutes leurs Amirautez.

Le Roi d'Angleterre, qui cherchoit tous les moyens possibles d'embarrasser les Provinces Unies, leur suscita l'Evêque de Munster, qui étoit toûjours en chagrin, de ce qui s'étoit passé dans l'affaire de Borkloo & d'Eydeler. Dès qu'il eut fait son Traité avec Charles II. il leva des Troupes, qui donnerent de l'ombrage à ses voisins. Les Etats avertis des grands préparatifs qu'il faisoit, leverent aussi de leur côté sept ou huit mille hommes pour s'opposer à ce Prélat, s'il entreprenoit de les attaquer. Ils demanderent des Troupes aux Princes de Lunebourg pour remplacer les Soldats qu'ils avoient mis sur leurs Vaisseaux. Ils demanderent aussi à la France le secours qu'elle étoit obligée de

leur

1665. leur fournir par le Traité fait avec elle; au cas qu'ils entrassent en Guerre. La France promit de leur fournir ce qu'elle avoit promis. Tout d'un coup l'Evêque écrivit par un Trompette aux Etats Generaux, pour leur demander la reparation des dommages, qu'ils lui avoient causez dans la derniere Guerre qu'ils lui avoient faite il y avoit deux ans, sans en avoir aucun legitime sujet. Il leur reprocha l'injustice qu'ils lui avoient faite à l'égard de Borkloo, de même que dans l'affaire d'Eydeler, & les somma de le satisfaire sur ces deux Places, faute dequoi faire il marcheroit contr'eux à la tête de son Armée.

Les Etats étoient occupez à répondre à
1666. cette Lettre, lors qu'ils apprirent que cet Evêque étoit entré dans l'Over-Issel, où il prit d'abord Enschede, Oldenzeel, Otmarssen, Almeloo, & Dippenheym. Cela donna une si grande épouvante à la Garnison de Borkloo, que la plus part des soldats se sauverent. Il n'y resta que cent hommes sous le commandement d'un Enseigne, qui tint bon dans le Château. Ils se defendirent si bien, qu'ils obligerent l'ennemi de se retirer. Mais quelques jours après étant pressez par les reproches de l'Evêque, ils retournerent à ce Chateau, & l'attaquerent si vivement, que la Garnison fut obligée de capituler. Cela fournit le moyen à ce Prelat de se rendre maître de plusieurs Places, & en particulier de celles qui sont sur l'Issel. L'Entreprise de l'Eveque de Munster fit d'autant plus de peine aux Etats, qu'ils étoient assez occupez de la Guerre

Guerre d'Angleterre. Les Ducs de Lunebourg leur vendirent des Troupes fort cherement, & vouloient les obliger d'ailleurs de restituer à l'Electeur de Brandebourg les Villes qu'ils occupoient dans sa Duché de Cleves. Mais dans le temps que cette affaire leur causoit le plus d'embarras, la France leur envoya six mille hommes de pied & deux mille chevaux, sous la conduite du Sr. de Pradel Lieutenant General. 1666.

Pendant tout cela l'Armée de Munster entra dans le Païs de Groningue, & s'empara d'une petite Place nommée Klofter-Appel. Les habitans du Païs ayant un peu repris leurs esprits s'attrouperent, & tomberent inopinément sur un Corps de quinze ou seize cens Munsteriens, qui venoient de piller plusieurs villages. Ils prirent près de mille prisonniers, battirent & dissiperent le reste, & les chasserent de Klofter-Appel, en quoi ils ne perdirent que douze ou quinze hommes. L'Evêque fit avancer cinq mille hommes par le Païs de Drente, dans le dessein de surprendre Groningue; Mais ils furent découverts dans leur marche, & arrêtez au passage de Punter-Brugg, qu'on leur disputa vigoureusement. Ils furent donc obligez de prendre une autre route, esperant qu'elle leur seroit plus favorable, pour se rendre auprès de cette Ville-là. Mais ils furent avertis, que le Prince Maurice de Nassau General des Troupes des Etats marchoit à eux, accompagné entr'autres de quelque détachement François. Les gens se retirerent donc en diligence, & se joignirent à l'Armée de l'Evê-

que

1666. ques qui étoit au delà de l'Issel. Maurice reprit Lochem en quatre jours de siege. Le Sr. de Pradelle voyant les choses de près avertit la Cour de France des violences que l'Evêque exerçoit de toutes parts. Le Roi le fit menacer de son indignation, s'il ne s'accommodoit avec les Provinces Unies. Il lui reprocha même son manque de parole, puis qu'il avoit promis de ne les point attaquer sans l'en avoir averti auparavant.

L'Evêque apprehendant les menaces de la France, & mal satisfait d'ailleurs, de ce que la Diete de l'Empire refusoit de le secourir, entra en negotiation avec les Etats. Il accepta la médiation de l'Electeur de Brandebourg, lequel avoit fait un Traité d'Alliance avec les Etats dès le mois de fevrier de cette année. La Paix se fit enfin, & l'Evêque renonça à ses prétensions sur Borkloo, & sur Eydeler. Il retira ses Troupes dans ses Etats, rendit les Places qu'il avoit prises, renvoya les Prisonniers, cessa de tirer des contributions, & promit de licentier ses Troupes. Il s'engagea même de ne faire jamais la Guerre directement ni indirectement aux Provinces Unies. Promesse, qu'il ne tint pas long-temps, puis qu'il rentra en Guerre contr'elles l'an 1672.

Les Espagnols s'aviserent aussi dans cette année d'attaquer les Etats & de leur causer de la peine, parmi toutes les affaires qu'ils avoient d'ailleurs. Ils firent des courses dans la Gueldre, dans la Mairie de Boisle-Duc, du côté de Breda, & dans le Païs d'Outre Meuse, & tâcherent même de se saisir de

plusieurs Villes, qui appartenoient aux Provinces Unies. Castel Rodrigue Gouverneur des Païs-bas Espagnols fit débarquer des Troupes Angloises à Nieuport & à Ostende, pour leur faire la Guerre au nom du Roi d'Angleterre, mais on prevint tous ces desseins des Espagnols, & tous leurs mouvemens aboutirent à quelques courses, qui se firent du côté de Breda, & du Chateau de Woü, où l'on commit des hostilitez cruelles & brutales. Tout cela se faisoit sous le prétexte ordinaire aux Catholiques Romains d'extirper l'heresie. Les pauvres Papistes du Brabant ne furent pas plus épargnez que les prétendus heretiques. On faisoit passer alors l'Eveque de Munster pour un homme que Dieu avoit suscité pour la destruction des Réformez, & Charle II. Roi d'Angleterre, qui étoit regardé comme ennemi de la Religion Romaine, étoit regardé en même temps comme le defenseur de cette Religion, par ce qu'il étoit en Guerre avec les Provinces Unies. Etrange effet du préjugé, dont on prévient des peuples pour les engager à des entreprises injustes, & pleines de perfidie! C'est ainsi que les Catholiques Romains ont accoutumé de faire servir la Religion de prétexte à toutes leurs entreprises les plus criminelles, aux dépens des devoirs les plus sacrez du Christianisme. 1666.

Les Etats touchez du malheur de leurs sujets, & fatiguez de toutes ces violences, firent faire de grandes plaintes à Madrid contre Castel Rodrigue, & menacerent le Conseil de porter la Guerre dans les Païs-Bas, si

1666. l'on ne reparoit promtement tous ces outrages. Ils parlerent rudement à Castel Rodrigue lui même sur toutes ces affaires. La Cour de Madrid, qui avoit assez d'embarras sous la minorité de Charles II. Roi d'Espagne par la mort de Philippe IV. son Pere, obligea le Gouverneur des Païs-Bas de reparer le dommage de ces courses, & fit assurer les Etats du desir qu'elle avoit de vivre en bonne intelligence avec la Republique, & d'observer de bonne foi les Traitez de Paix & d'Alliance. Tous ces differens étrangers étant terminez de cette maniere, les Etats s'occuperent uniquement à la Guerre qu'ils avoient avec les Anglois, & se mirent en état de la soutenir avec vigueur pour la finir à leur avantage.

La France mal satisfaite alors du Roi & du Parlement d'Angleterre rappella les Ambassadeurs qu'elle avoit à Londre, & ayant fait une Ligue avec les Etats entra dans leur Guerre. On donna ordre au Duc de Beaufort Amiral de mettre la flotte en état d'agir contre les Anglois, qui avoient remis soixante & dixhuit Vaisseaux en Mer, accompagnez de fregates & de brulots, tout celà bien équippez. Ils y avoient seize mille Soldats, sept mille matelots, & près de cinq mille pieces de Canon. Cette flotte avoit le Duc d'Albemarle pour Amiral. Les Etats composerent la leur de soixante & onze Vaisseaux de lignes, douze fregates, treize brulots, & huit yachts, montez de plus de quatre mille cinq cens pieces de Canon, de plus de vingt mille Soldats, ou matelots, parta-

gez

gez en trois escadres. Ruiter Lieutenant Amiral General commandoit l'Escadre de la Meuse. Celle de Zelande & de Frise étoit sous la conduite d'Evertzen, & celle d'Amsterdam & de Nord-Hollande sous les ordres de Corneille Tromp. Ils allerent mouiller entre Dunquerque & Nieuport, l'avant-garde sous Evertzen, & l'Arriere-Garde, sous Tromp, & se tenant au corps les vents contraires l'empêcherent d'executer son dessein. 1666.

Les Anglois, qui souhaitoient de combattre, vinrent en vuë de la flotte Hollandoise à la faveur du vent l'11. de Juin. La bataille commença en même temps, & le premier choq fut extrêmement violent. Mais le vent devint si fort, que les Anglois ne purent se servir de leur mousqueterie. Ruiter se prévalut de l'occasion pour l'avantage de sa flotte. Cependant de Canon avoit causé bien du dommage à ses Vaisseaux. Ceux de Tromp & de Van Nées furent mis hors de service aprés deux heures de combat. Celui du Capitaine Trelon sauta en l'air, & Ruiter même ayant perdu sa grande Vergue fut obligé d'en prendre un autre. Il se gouverna neantmoins avec tant de prudence & de valeur dans cette occasion, qu'il tira Tromp de l'embarras où il étoit, & rétablit le combat à l'avantage de son parti. Il coula à fonds deux Vaisseaux ennemis, & en brûla trois autres. Il mit un grand desordre dans la flotte Angloise, & sans la mort d'Evertzen, qui fut tué sur la fin de cette journée, tout auroit été à souhait pour les Hollandois. Le len-

1666. demain on recommença le combat avec autant de fureur que le jour precedent. Une bonace, qui survint tout d'un coup, arrêta les deux flottes. Mais le vent s'étant levé subitement les deux partis recommencerent leur combat. Tromp fut encore obligé de changer de Vaisseau. Cependant il poussa l'Ennemi avec tant de furie, que Ruïter fut obligé de sacrifier beaucoup de monde pour le tirer de danger. La perte des Anglois fut grande dans cette occasion. Huit de leurs Vaisseaux capitaux, & entr'autres le Royal Prince, de même que le Contr-Amiral du Pavillon blanc perirent, & coulerent à fonds. Ce dernier engloutit quatre cens hommes d'équipages qui restoient sur son bord. On leur prit six Vaisseaux; & l'Amiral du Pavillon blanc nommé George Aiskue fut fait prisonnier sur le Royal Charles. Mais ce Vaisseau étant échoüé sur un banc de sable, Ruïter le fit brûler.

Le Duc d'Albemarle se servit de la nuit pour se retirer avec le debris de sa flotte. Il fut poursuivi tout le jour suivant par Ruïter. Sur le soir le Prince Robert lui amena vingt cinq Vaisseaux de renfort, & cela le mit en état de recommencer le combat le 14. Mais il y fut battu, pour la seconde fois, & perdit encore quatre Vaisseaux. Cela mit le desordre dans sa flotte, qui se retira à la faveur d'un grand brouïllard. Les Anglois combattirent avec beaucoup de valeur, & de bonne conduite. Mais Ruïter les vainquit par sa grande habileté, & par son courage. Il perit dans ces combats vingt trois grands bâti-

bâtimens, plusieurs petits, & six mille hommes du côté des Anglois. Le Vice-Amiral Barklai, & le Chevalier Minnes y furent tuez. On fit deux mille cinq cens prisonniers sur eux, & Ruiter ne perdit que six Vaisseaux, & environ trois mille Soldats ou Matelots. Evertzen, van der Hulst, Stakowers, & quelques autres Officiers y moururent. On ne laissa pas de faire des feux de joye à Londres, comme si l'on eut remporté l'honneur de ce combat. Tout l'honneur & tout l'avantage en fut du côté de Ruiter. 1666.

On repara les deux flottes avec tant de diligence, qu'elles furent en état de combattre au commencement d'Août. Celle des Hollandois étoit de quatre vingt & huit Vaisseaux de ligne, outre les petits bâtimens. Elle s'étoit renduë vers la Tamise au commencement de Juillet, dans le dessein d'empêcher la jonction des Anglois, dont les Vaisseaux étoient en divers Ports. Mais on ne pût point y reüssir. On commença le combat le 4. d'Août, qui fut plus furieux que les precedens. Il y perit bien du monde de part & d'autre. Le Vice-Amiral Anglois fut brulé avec la plus part de son équipage. Evertzen nouvellement Amiral de Zélande qui commandoit l'Avantgarde Hollandoise, fut tué, & son Escadre mise en déroute. Ruiter soutint tout l'effort des Anglois, qui vinrent fondre impetueusement sur lui, Tromp commandoit l'arrieregarde. Mais il combattit en avanturier plutôt qu'en Capitaine. Il s'attacha à diviser l'Escadre bleüe commandée par Smith du reste de la flotte

1666. Angloise. Cela pensa faire perir toute l'Armée Hollandoise. Ruiter combattit avec sa seule Escadre, & recommença même le lendemain. Il donna des preuves d'un courage & d'une experience incroyable dans cette occasion. Les Anglois l'attaquerent avec furie, esperant de ruiner par là toutes les forces de la Hollande. Trois bons Vaisseaux vinrent couvrir leur Amiral, & combattirent avec tant de succès, qu'ils rendirent inutiles tous les efforts des Anglois. Les choses furent tellement balancées, qu'ils y perdirent trois de leurs Vaisseaux sans en pouvoir faire perdre plus de deux à Ruïter. Ce grand Homme fit sa retraite malgré eux, & se rendit à Flessingue avec son Escadre. Jamais on n'avoit oui parler d'une si belle retraite.

Les Anglois ne pouvant plus combattre Ruïter allerent après Tromp, & le joignirent près de Harwich. Ils ne tirerent pas un seul coup de Canon contre lui, comme s'ils eussent eu dessein de marquer qu'ils s'entendoient avec ce Vice-Amiral. Ruiter fit de grandes plaintes contre lui, l'accusa hautement de n'avoir pas voulu suivre ses ordres, & d'avoir empêché le succès de la bataille, en séparant son Escadre du reste de la flotte, pour aller après un ennemi qui ne fuyoit que pour affoiblir l'Armée Hollandoise. Tromp fut cassé & mis en arrêt. Son emploi fut donné au Vice-Amiral van Ghent. Le Roi de France voulant reconnoître le merite de Ruiter, qui s'étoit extrémement signalé dans cette Guerre le fit Chevalier de l'Ordre de St. Michel & lui donna une chaîne d'or avec son portrait enrichi de diamans.

Les

Les Etats détacherent six gros vaisseaux 1666.
de leur flotte pour aller joindre celle de France, forte de trente six gros Navires, qui avoient dix mille Soldats, ou matelots à bord. On avoit formé le dessein de ruïner le commerce des Anglois sur la Mediterranée. Mais la Reine douairiere d'Angleterre, qui faisoit son séjour à Paris, fit tant par ses remontrances envers le Roi Charles II. son fils, & envers le Roi de France son Neveu, qu'elle les disposa à la Paix. Hol se rendit à Paris de la part de Charles, & Lionne Commissaire de la France, & van Beuningen pour les Etats entrerent en conference pour cela. L'envoyé des Etats fit tant de difficultez, par ce qu'il vouloit terminer tous les differens, qui avoient donné lieu à cette Guerre, que l'on ne pût point convenir du Traité pour cette fois. Ainsi la Guerre se continua, & l'on entreprit de la faire plus vivement que jamais. Le Duc de Beaufort eut ordre de joindre sa flotte avec celle des Etats, qui étoit devant Dunquerque. Mais les François publierent que les vents furent toujours contraires à cette jonction. Il fallut donc la remettre à l'année suivante. Les vents qui s'opposoient à la flotte Françoise, empêcherent Ruyter de retourner avec la sienne en Hollande. Les Anglois le rencontrerent donc dans la Manche. Ruyter les ayant découverts fit arborer le Pavillon rouge pour donner le signal du combat à ses vaisseaux. Mais la flotte Angloise se retira tout d'un coup avec précipitation. Elle perdit un vaisseau de cinquante piéces de Canon, qui fut conduit à Bologne.

 Cet-

1666. Cette flotte s'étant remise en Mer on en détacha vingt vaisseaux sous la conduite de Holmes, pour aller faire une descente au Vlie, Ile qui est au dessus du Texel. Holmes y brûla deux Fregates, qui devoient escorter les vaisseaux marchands, qui se préparoient pour la Moscovie. Cela lui fit naître le dessein de brûler une centaine de navires marchands, qui étoient dans ce Port. Il en brûla en effet quelques uns. Mais une grosse pluye qui survint l'empêcha de détruire le reste, qui se servit de ce gros temps pour se mettre à couvert. Il fit une descente dans l'Ile de Schelling, où il esperoit de réüssir, à la faveur d'une trahison, que quelques personnes mal contentes du Gouvernement avoient ménagée. Mais il arriva trop tard, & fut obligé de se retirer, après avoir seulement brûlé quelques maisons. Un nommé Heemskerk étoit Autheur en partie de cette trahison. Il avoit le commandement de quelques vaisseaux. Chagrin d'apprendre que le coup avoit manqué, il se jetta tout à fait dans la revolte. Il entra dans Flodorp, où il brûla cent vaisseaux marchands, & plusieurs Navires de Guerre. Il ruïna tout ce qu'il pût de Maisons, & fit égorger tous les habitans que l'on pût attraper. Les Etats envoyerent en diligence une Escadre contre ce rebelle. On l'atteignit à l'Embouchure de l'Elbe près de Hambourg. Il accepta fierement le combat. Mais son vaisseau avec un autre fut brûlé. On en prit trois autres, & le surplus se sauva par la fuite.

Cette conjuration ne fut pas éteinte par la

mort de Heemskerk, & par la déroute de 1666.
ses complices. Les États furent donc obligez d'en rechercher les Autheurs. Le Sr. de Buat Gentilhomme François se trouva enveloppé dans cette affaire, & étant convaincu d'avoir eu part à cette conspiration il perdit la tête à la Haye vers la fin du mois d'Octobre. Kievit & Horst se sauverent en Angleterre pour éviter le châtiment qu'ils meritoient. Deux autres hommes sçavoir Rewis & Meessen coupables de diverses seditions se retirerent aussi de bonne heure, de peur d'être punis. Un Medecin qui étoit chargé d'être entré dans tous ces complots, fut épargné. Mais on le condamna à une prison perpetuelle pour toute peine.

L'Electeur de Brandebourg, & le Prince Palatin Duc de Neubourg terminerent cette année, par la mediation de la France, les differens qui étoient entr'eux pour la succession de Cleves & de Juliers. L'Electeur eut pour sa part le Duché de Cleves, & les Comtez de Marck, & de Ravensberg. Le Duc de Neubourg eut le Duché de Juliers, & celui de Berg avec une partie du Comté de Ravesteyn. Les États retinrent les villes de Wezel, Orsoy, Rees, & Emerick avec Gennep, & quelques petites Places du Duché de Cleves, dont le domaine appartenoit à l'Electeur. La ville de Ravesteyn, qui étoit du partage du Duc de Neubourg, demeura aussi entre leurs mains.

Pendant que la Guerre se faisoit en Europe entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, 1667.
elle se faisoit aussi par ordre du Roi Charles

1667. dans l'Amerique, où il avoit envoyé des Troupes. Mais les François maltraiterent les Anglois en plusieurs occasions, & les chasserent mêmes des Iles de St. Christofle, & de Niéves. Les Etats de Zélande envoyerent trois vaisseaux avec quelques autres petits bâtimens en ces quartiers là. Cette flotte partit de Flessingue à la fin de Janvier avec double équipage, & trois cens Soldats choisis. Krynssen, qui commandoit ces vaisseaux, entrant dans la Riviere de Surinam fit prendre l'Pavillon Anglois, pour s'approcher du Fort de Paramerbo avec facilité. Les Anglois le reconnurent cependant pour ennemi, & firent tirer sur sa flotte. Mais il répondit par la bordée de tous ses vaisseaux après avoir arboré Pavillon Hollandois. Il fit mettre ses Troupes à terre, & attaqua vigoureusement le Fort, qui étoit mal fortifié du coté de la terre. Les Anglois dispersés dans leurs habitations ne purent venir au secours, par ce qu'ils ne pouvoient se rendre dans le Fort que par eau, & que les vaisseaux Zélandois les en empêchoient. Le fort fut donc obligé de capituler, & de se rendre par une composition, qui fut faite pour tous les habitans de Surinam, auxquels il fut permis de demeurer en prêtant le serment de fidelité aux Etats de Zélande. Les Effets des Anglois absens, de même que ceux du Gouverneur dernier mort furent confisquez au profit des victorieux. Tous les Soldats, & ceux qui n'avoient point d'habitation demeurerent prisonniers de Guerre, & tous les autres Anglois furent obligez de remettre leurs

Ar-

Armes dans le Fort. Cela étant fait Krynssen fit charger tout le butin sur une Flute. On embarqua les prisonniers pour les envoyer dans un autre Ile, pour y travailler pendant un mois aux fortifications du Fort que l'on y avoit bâti. Après qu'il fut achevé, & qu'il y eut mis une Garnison de six vingts hommes, Krynssen se rendit dans les Iles. 1667.

Il se joignit au Sr. de la Barre, qui étoit Gouverneur de la Cayenne pour les François, & marcha ainsi avec lui contre les Anglois. Il eut part au combat, qui se donna entre les François & les Anglois près de l'Ile de Niéves, & fut cause par sa bonne conduite, que les Anglois furent obligez d'aller échouer sur leurs côtes. Ce fut aussi par son moyen que l'on jetta des vivres dans St. Christofle. Ayant quitté les François quelques jours après il entreprit de se jetter dans la nouvelle Angleterre pour y faire des conquêtes. Pendant cela les Anglois, qui avoient reçû du secours, entreprirent de se saisir de Surinam, & de surprendre en passant la Cayenne, pour se vanger tout d'un coup des deux Nations, avec lesquelles ils étoient en guerre. Ils se rendirent maîtres de la Cayenne par le moyen d'un Traître Hollandois, qui connoissoit parfaitement toutes ces Mers. Mais la Paix de Breda arrêta tout à fait le dessein que l'on avoit formé contre Surinam, & rétablit le calme dans ces quartiers là comme en Europe.

Enfin après plusieurs rudes combats donnez entre les deux Partis, on se lassa reciproquement de la Guerre, qui ne servoit qu'à

1667. ruïner les forces des deux plus grandes Puissances de l'Europe sur Mer. Les Etats crurent donc qu'il étoit du bien public de faire les premieres démarches pour la Paix. Dans cette vuë ils renvoyerent le Corps du Vice-Amiral Barklay, qu'ils avoient fait embaumer, & écrivirent une lettre fort honnête au Roi d'Angleterre. Ce Prince répondit favorablement aux propositions de Paix, & quoi que le Parlement ne fut pas de son avis; il se resolut neanmoins d'entrer en Traité avec eux. Cependant cette affaire souffrit quelque retardement, par ce que l'on crut en Angleterre, que l'on pourroit faire un accommodement particulier avec la France. Mais les liaisons de cette Couronne avec les Provinces-Unies étoient si fortes que la France ne put se détâcher du parti. On convint donc en commun de s'assembler à Breda pour traiter par la Mediation de la Suéde. Hol & Couwentry s'y rendirent de la part du Roi Charles: Beverning, Aubert, Jongstal, & Ripperda pour les Etats: le Comte d'Estrades, & Mr. Courtin pour la France. Flemming & Cojet Envoyez de la Suéde firent l'ouverture des Conferences le 14. de May comme Mediateurs.

Quand on vit à la Haye, que le Traité tiroit en longueur, on crût que les Anglois ne pensoient qu'à amuser l'Assemblée pour gagner du temps. Ils ordonnerent donc à Ruyter de se mettre en Mer, & d'aller insulter les Ports d'Angleterre. Cet Amiral étant arrivé sur les côtes détacha dix sept vaisseaux legers avec quelques barques, &

des

des brûlots pour entrer dans la Tamise sous 1667.
la conduite du Vice-Amiral de Ghent. On s'avança sur la Riviere, & l'on monta jusques à Rochester. On se rendit maître du Fort de Chernesse, qui est à l'embouchure de la Riviere de Chattam. On fit sauter ce Fort le lendemain, & l'on enleva, ou brûla tous les préparatifs qui s'y trouverent pour l'équippage des vaisseaux, ce qui monta à plus de 400000. florins. Ce bon succès donna lieu au reste de la flotte de s'approcher davantage. Ruyter vint donc joindre van Ghent, & ils monterent ensemble la Riviere jusques à Chattam & Gravesand. Ils forcerent le passage en rompant adroitement les chaines dont l'entrée du lieu étoit fermée. Ils brûlerent six gros vaisseaux capitaux, prirent le Royal Charles, & une fregate de quarante quatre piéces de Canon, qu'ils emmenerent avec eux. L'expedient de rompre les chaînes de ce passage leur fut suggeré par le Capitaine Brakel, qui commandoit un vaisseau, & qui avoit commis quelque faute, pour laquelle il avoit été mis au Conseil de Guerre. Mais il obtint sa grace par le bon succès de son entreprise. Il fit attacher des manieres de grosses limes à la quille de son vaisseau, & ayant mis toutes ses voiles par un vent frais, il fut poussé sur ces chaînes avec tant d'impetuosité qu'elles se rompirent. Cette expedition heureuse & hardie, s'il en fut jamais, ne leur coûta que quarante ou cinquante hommes, quoique l'on fit un grand feu sur eux du Canon & de la mousqueterie.

1667. Cette affaire épouvanta toute l'Angleterre, & obligea le Roi & le Parlement de penser tout de bon à la Paix. On envoya donc un ordre pressant aux Ambassadeurs, qui étoient à Breda de conclure le Traité commencé, & de relâcher même une partie des pretensions, sur lesquelles on avoit debattu jusques-là pour finir la negotiation, par ce que cette insulte avoit mis la flotte hors d'état de se mettre en Mer. Cependant les Anglois ne se croyant pas en sureté à Londre, on enfonça plusieurs vaisseaux dans la Tamise pour fermer les avenues à l'ennemi, & l'on mit plusieurs batteries en état de les empêcher de passer jusques à cette ville. Ruyter ayant fait ce mémorable exploit se remit en Mer, & croisa long temps sur les côtes d'Angleterre pour les tenir en inquiétude. Il prit pendant cela dix piéces de Canon aux Anglois, & leur brûla deux grands vaisseaux avec plusieurs petits bâtimens. Il les batit en trois lieux differens, dans la Baye de Thor, dans celle de Harwich, & dans la Tamise même, dans laquelle il donna la chasse à l'Amiral Spragh. Tous ces succès de Ruyter forçerent les Anglois de faire la Paix à des conditions honorables, & avantageuses aux Provinces-Unies. Le Traité en fut signé à Breda le dernier de Juillet, & ratifié sur la fin d'Août. Les Anglois abandonnerent leurs nouvelles conquêtes de l'Afrique & de l'Amerique, & renoncerent au salut du Pavillon, aussi bien qu'à plusieurs droits qu'ils s'attribuoient sur les Mers. Les Etats firent faire de grandes réjouïssances de cette Paix, &

& firent present à Ruyter, à de Witt, & à 1667.
van Ghent d'une coupe d'or à chacun, sur laquelle on avoit fait graver la memorable expedition de Chattam.

Il ne restoit plus qu'à terminer la Guerre, qui se faisoit dans les Indes Orientales par la Compagnie contre le Roi, & les Princes de Macassar pour avoir la Paix par tout. Le Roi avoit traité avec elle pour le meurtre de quelques Hollandois tuez par ses sujets, & pour le pillage de quelques vaisseaux échouëz en 1666. Speelman, qui commandoit sur la côte de Coromandel partit de Batavia avec treize vaisseaux, & plusieurs barques. Il avoit à bord huit cens Soldats, & se rendit à Macassar pour faire executer le Traité. Dès qu'il fut arrivé, le Roi lui envoya deux Deputez avec mille cinquante six Lingots d'or pour ce meurtre, & quatorze cens trente cinq écus, à quoi l'on avoit estimé le pillage des vaisseaux échouëz. Mais on lui fit sçavoir en même temps que le Roi ne vouloit faire aucune soumission à la Compagnie. Speelman lui déclara la Guerre pour l'y obliger, d'autant plus que l'on avoit été averti, qu'il avoit envoyé une puissante flotte vers l'Ile de Bouton. On fit une descente dans le Païs, où l'on prit beaucoup de butin, & un grand nombre de prisonniers. On y brûla plusieurs villages, & on réduisit en cendre plus de cent vaisseaux, ou barques dans les Ports. De là on se rendit avec la flotte à Bouton, où l'on arriva le dernier jour de l'année 1666.

Speelman voulant entrer dans la Baye de Bou-

1667. Bouton fut averti, que la ville étoit assiegée fort étroitement par l'Armée du Roi de Macassar forte dix mille hommes. Il l'attaqua dans ses retranchemens, & lui fit lever le siege, après avoir brûlé toutes leurs munitions. Ce malheur fit deserter tous les Alliez de ce Prince, de sorte que son Armée fut extrêmement affoiblie. Les principaux Chefs se voyans reduits à cette extremité se rendirent à Speelman à discretion. Il fit desarmer ces Troupes, & les envoya dans une Ile prochaine, que l'on vouloit peupler. On en fit esclaves environ quatre cens, & les Soldats auxiliaires se rendirent au Roi de Palacca allié de la Compagnie, lequel accompagnoit Speelman dans cette expedition. On rendit au Roi de Bouton trois cens barques, & tout ce que les Macassariens lui avoient pris. On joignit les meilleures Tonkes à la flotte, & l'on chargea les armes, les munitions, & les dépouilles des vaincus avec cent quatre vingt & quinze Drapeaux. Les Chefs furent fait prisonniers.

Speelman ayant ravagé les côtes de Macassar pendant quatre mois, se remit en Mer avec seize vaisseaux, ou Yachts, & quatorze chaloupes. Il avoit avec lui les Rois de Palacca, & de Ternate, & revint de Bouton. Il essuya une rude tempête qui écarta quelques vaisseaux, & le Roi de Palacca. Mais il se rendit enfin au lieu où il alloit. Il trouva la côte très bien fortifiée gardée par plus de six mille Macassariens. Il ne laissa pas de faire sa descente, & chassa l'ennemi de ses retranchemens avec assez de facilité.

té. Après avoir mis le feu par tout il se rembarqua, & se rendit à Macassar. Il y trouva les ennemis mieux fortifiez que l'année precedente. Il essuya le feu du Fort pendant toute une nuit, & lui tira plus de cent volées de Canon. Le Roi de Bouton lui envoya mille hommes sur cent barques. Palacca, & ses vaisseaux, que la tempête avoit écartez, le rejoignirent. Il se rendit à Clisson l'onziéme d'Août, & attaqua dés lendemain l'ennemi, qui l'attendoit. Il avoit six cens Hollandois, trois cens Indiens, trois mille Soldats de Ternate, & de Bouton, sept mille auxiliaires, huit cens Matelots avec les Troupes de Jonker, & Stryker. Les ennemis avoient bien vingt mille hommes dans leur Armée, & étoient bien resolus à resister vigoureusement aux Hollandois pour secoüer leur joug. 1667.

Speelman ayant fait le plan de son attaque choisit cent hommes bien resolus, & bien armez, & les envoya de nuit sous la conduite de Palacca pour attaquer le Château. L'entreprise réüssit par le moyen d'un deserteur qui guida cette Troupe. L'Amiral sut à trois heures du matin, que ce Fort étoit emporté. Il envoya en même temps à Palacca, tout ce qui lui étoit necessaire pour conserver sa conquête. Les ennemis surpris de cette affaire vinrent sur les lieux pour reprendre la Place. Ils y donnerent cinq assauts, qui furent soutenus, & repoussez avec une extrême vigueur. On jetta tant de bombes, & de grenades dans leur Camp, que cela les mit en desordre. On les attaqua en mê-

1667. même temps du côté de Palacca, & de celui de Speelman. Cela acheva leur déroute. On se rendit maître de leur Camp, & du Canon qu'ils avoient pointé contre la flotte. Ensuite Speelman fit attaquer tous les autres Forts, que l'on rasa après les avoir pris. Cela étant achevé on laissa une bonne Garnison dans le château, avec toutes les provisions necessaires pour sa défense, après en avoir reparé & augmenté les fortifications. Speelman se remit en mer après cela, & mit son monde à terre près de la riviere d'Ayen. Ainsi la guerre se fit avec succès pour la Compagnie contre les Macassariens. Mais enfin les deux Partis se lasserent de répandre tant de sang, de sorte que l'on fit la Paix au mois de Novembre, & la Compagnie en eut tout l'avantage & tout l'honneur. Le Roi de Macassar, & ses Alliez envoyerent peu de temps après une Ambassade considerable pour faire leurs soumissions à la Compagnie. Mais la peste s'étant mise parmi les Hollandois, les Macasseriens, qui n'étoient pas fort contens de cette Paix, violerent le Traité, & massacrerent deux Capitaines Hollandois avec quelques uns de leurs gens. Ils se liguerent avec plusieurs de leurs voisins pour soutenir plus facilement la Guerre. Ainsi les hostilitez recommencerent, & l'on ne les appaisa, qu'après que la Compagnie eût battu les ennemis en plusieurs occasions. Ces nouveaux avantages les forcerent à donner toutes sortes de satisfaction à la Compagnie, par un Traité qui confirma tous ceux qui avoient été faits auparavant. Par ce moyen
la

la Compagnie demeura maîtresse de tout le commerce des Iles, & retablit celui des Moluques, qui avoit été fort troublé par toutes ces Guerres. 1667.

Toutes ces expeditions ayant retabli la Paix entre les Provinces-Unies, & tous leurs ennemis, on commençoit à en goûter les fruits, lors que le Roi de France entra avec son Armée dans les Païs-Bas Espagnols, sous le pretexte des Droits de la Reine son Epouse. Cette affaire donna de grandes inquietudes aux Etats Generaux. Louis XIV. avoit épousé en 1660. Marie Therese d'Autriche fille du premier mariage de Philippes IV. Roi d'Espagne avec Elizabeth soeur de Louis de XIII. On avoit obligé Marie Therese de renoncer à tout droit de succession sur l'Espagne. Elle y avoit renoncé du consentement du Roi, qu'elle épousoit. L'acte de cette renonciation fut dressé par le Conseil des deux Rois, qui le signerent, qui le ratifierent, & qui en jurerent l'observation. Cependant après la conclusion de la Paix des Pyrenées, & le mariage de Louis XIV. avec Marie Therese, ce Prince fit connoître, qu'il regardoit cet Acte de renonciation comme nul. Et en effet dés que Philippes IV. fut mort, il avoit fait demander plusieurs Places, & plusieurs Païs, dans les Provinces Espagnoles des Païs-Bas sous le pretexte d'un droit de devolution. L'Espagne, qui se reposoit sur la renonciation, refusa ce qu'on demandoit. Ainsi le Roi entra dans ces Païs avec son Armée, & se saisit de treize ou quatorze villes en trois mois

1667. mois de temps. Le Gouverneur de ces Païs étant pris au depourvû ne put resister à l'impetuosité de l'attaque. Cette affaire donna de la jalousie à toutes les Puissances voisines.

Les Etats, qui en étoient les plus proches, s'allarmerent de ces conquêtes rapides. Ils avoient d'anciens Traitez d'alliances avec la France. Elle venoit même de les aider tout fraichement dans leur Guerre contre l'Angleterre & l'Evêque de Munster. Cependant la raison d'Etat les empêchoit de consentir à l'invasion des Païs-bas Espagnols. Ils travaillerent donc à arrêter cette Guerre dans son commencement. Ils firent secretement lever des Troupes, qu'ils jetterent sur leurs frontieres pour les garentir d'invasion. Ils se servirent de tous les autres moyens qu'ils purent imaginer pour conserver la tranquillité publique. Ils tâcherent d'arrêter les progrès de la France, en offrant de lui faire donner satisfaction par l'Espagne; Ils presserent le Roi d'Angleterre de se joindre à eux, & de se rendre les Mediateurs de cet accommodement. En un mot ils firent tout ce qu'ils crurent propre à assurer leur repos, & à finir cette Guerre. Ils armerent une flotte de quarante vaisseaux, & donnerent des commissions pour lever vingt cinq mille hommes. Ce fut dans ce temps, que l'on dressa cet Edit, que l'on appella l'Edit perpetuel, par lequel on supprima pour toujours la charge de Stathouder, & on en fit signer & jurer l'observation à tous les Membres & Officiers de la Republique. On obligea Guillaume III. Prince d'Orange de se conformer à cette

loy generale, par ce que l'on craignoit tou- 1667.
jours, que quelque révolution ne le mit en état de redemander les emplois de ses Peres. Cette resolution des Etats fut l'ouvrage du Pensionnaire de Witt, & des Etats de Hollande. Cependant les autres Provinces s'y conformerent alors, quoi que la Zelande eût toujours beaucoup d'affection pour ce Prince, ce qu'elle lui témoigna dans l'assemblée des Etats de la Province, où il fut reconnu premier Noble de la Zelande, & en cette qualité President des Etats.

Cela étant fait on députa van Beuningen à 1668.
Paris, pour travailler avec l'Ambassadeur d'Angleterre à faire la Paix entre la France & l'Espagne. Le Roi accepta leur mediation. Cependant il ne laissa pas de se rendre maître de la Franche Comté dans le mois de fevrier de cette année. Cette conquête précipitée surprit les Mediateurs, qui étoient à Aix la Chapelle pour negotier la Paix entre les deux Couronnes. On offrit donc à Louïs XIV. de lui ceder toutes les conquêtes qu'il avoit faites l'année precedente, pourvu qu'il restituât la Franche Comté, sous promesse de faire consentir l'Espagne à lui abandonner toutes ces Places. Ils ajouterent, que si la France refusoit ce Parti, ils se joindroient avec l'Espagne contr'elle. Le Roi, qui n'étoit pas en état de s'opposer à toutes ces Puissances, fut obligé d'accepter ces propositions, quoi que la chose lui parût un peu dure. Mais il ne put faire autrement dans cette occasion, par ce que l'Angleterre, la Suede, & les Provinces Unies avoient fait une li-

1668. guer pour le forçer à la Paix. Cela sauva les Païs-bas Espagnols, & empêcha la France de s'en emparer, & par ce moyen la Triple Alliance rétablit le repos & la tranquilité dans l'Europe.

Cette affaire fit beaucoup d'honneur à la Republique, qui prévint ainsi la ruine de l'Espagne dans les Païs-bas. Les Ecrivains François se plaignent d'une maniere violente de quelques Medailles, que l'on fit frapper en Hollande pour perpetuer la Memoire de cet événement. Ils prétendent qu'elles étoient injurieuses au Roi, pleines d'insolence, & de railleries insupportables à un grand Prince, & ils marquent ces Medailles comme une des causes de la Guerre que le Roi fit à la République en l'an 1672. Mais ils ne prennent pas garde, qu'ils font tort en cela à la gloire de ce Prince, de fonder une aussi violente Guerre sur un si foible sujet. Quelle est la Nation au monde, qui s'attire plus la haine & l'indignation des Peuples de l'Europe sur ce sujet, que la Nation Françoise. On sçait assez, combien elle insulte ses voisins par des Medailles, par des Almanachs, & par mille autres ouvrages semblables, dans lesquels elle les traite avec la derniere indignité. On sait aussi, quel est l'orgueil étallé sur la Place que l'on appelle des Victoires, où l'effigie de Louis XIV. foule aux pieds les Nations de l'Europe. Quelle raison peuvent donc avoir ses Ecrivains de se plaindre d'une Medaille, où l'on raconte simplement pour en conserver la memoire à la posterité, que l'on a obligé la France à se contenter de ses con-

conquêtes de l'an 1667. & que par ce moyen l'on a mis le reste des Païs-bas en sûreté? Ce fait est certain, & n'est que trop certain pour la France. C'est aussi, ce qui a chagriné ce Prince, qui devoroit déja ces pauvres Païs en idée. Il les avoit attaquez fort injustement. Il n'en avoit aucune cause legitime. Les Etats voisins étoient-ils obligez de sacrifier leurs interêts essentiels à l'ambition de la France?

Les Etats ayant sçû que l'on faisoit grand bruit de ces Medailles en France, en firent rompre les coins, & donnerent en cela un bel exemple de leur moderation ordinaire. L'on fit supprimer en même temps une autre Medaille, que quelques amis de van Beuningen avoient fait frapper à son honneur. On y faisoit allusion à son nom de Josué, & on le representoit comme cet ancien Conducteur des Israëlites, qui arrêta le Soleil en Gabaon pour faciliter la Victoire de ce Peuple sur les cinq Rois leurs ennemis. Le Soleil est la devise de Louis XIV. ou plutôt les François ont publié, que cette Medaille avoit été frappée, quoi qu'elle ne l'ait jamais été en effet. Ils se fondent en cela sur quelques discours faits en riant par cet Ambassadeur, pendant qu'il travailloit à cette grande affaire. Quoi qu'il en soit, ce sont là des choses de très peu d'importance en elles-mêmes, sur lesquelles la France a moins de sujet de parler, que pas un autre Etat. Personne n'a jamais porté la vanité, ni l'insolence aussi loin qu'elle à cet égard. Elle n'a point de voisin, qu'elle n'outrage encore aujour-

1668. jourd'hui de la maniere du monde la plus injurieuse. Doit-elle donc s'étonner, que l'on use par fois de represailles, & qu'on lui fasse quelque foible reproche sur son prodigieux orgueil ?

Les Etats eurent de la peine à conserver cette Paix dans son entier. La France prit occasion de menacer de nouveau les Espagnols, si l'on n'achevoit de lui donner les Places qui lui avoient été cedées par le Traité. Les Etats ne furent ces menaces, qu'après qu'ils eurent congedié les vieux Regimens François, qu'ils avoient à leur service depuis le regne de Henri IV. Ils avoient renvoyé tout de même il y avoit trois ans les Regimens Anglois, par ce qu'ils leur étoient inutiles dans la situation presente de leurs affaires. N'étant donc pas en état de soutenir l'Espagne contre les menaces de la France, ils engagerent de nouveau l'Angleterre & la Suede de se liguer pour faire observer le Traité d'Aix la Chapelle. On promit de joindre quinze mille hommes de la part de chacun des Etats liguez, & une bonne Armée navale pour maintenir cette Paix. La France, qui n'avoit point encore de flotte, n'osa refuser de s'accommoder. Elle se soumit donc à l'observation de ce Traité. Mais sachant, que la Republique avoit porté l'Angleterre & la Suede à faire cette ligue, elle en garda le ressentiment dans son cœur, attendant une occasion favorable de se vanger des Etats. Ce fut là l'origine, le pretexte, & le fondement de la Guerre qu'elle leur fit en 1672.

Le repos que l'on croioit avoir affermi dans

dans l'Europe par cette Paix, fut troublé 1669.
par l'Evêque de Munster. Ce Prelat, chagrin de la Paix, que la France l'avoit forcé de faire avec les Provinces Unies, cherchoit les moyens de s'allier avec cette Couronne, & même de recommencer la Guerre contre les Etats. Il avoit refusé le passage aux Troupes de Lunebourg, qu'ils avoient achetées. Le Comte de Benthem lui fournit un nouveau pretexte de brouilleries. Il avoit changé de Religion, & s'étoit fait papiste. Mais il craignit que les Etats ne l'inquietassent à cette occasion. Il se mit donc sous la protection de l'Evêque, & se rendit auprès de lui, pour chercher les moyens de retirer la Comté de Benthem d'entre les mains des Etats, qui regardoient ce Comte comme le Vassal d'une de leurs Provinces. La Comtesse son Epouse étoit demeurée avec ses enfans dans le Château de Benthem, Place forte, & aisée à defendre. Le Comte crut qu'elle lui en refuseroit l'entrée, à cause de son changement. Il prit donc avec lui des soldats de l'Evêque avec du Canon, des mortiers, & des Munitions de Guerre & de bouche. Il se presenta avec sa petite Armée devant ce Château. La Comtesse, qui fut surprise, n'eut pas le temps de demander une Garnison aux Etats. Cependant elle fit secretement transporter ses enfans à la Haye, & les mit sous la protection de la Republique. Après cela elle fit porter les Clefs du Château au Comte son Epoux, qui s'en rendit maître aussi-tôt.

L'Evêque y entra avec lui, & y mit Garnison, après quoi il supprima l'exercice de la

1669. Religion Reformée, établit la Romaine; & mit des Prêtres & des Jesuites par tout. On conduisit la Comtesse à Munster pour tâcher de lui faire quitter sa Religion. Mais elle fut ferme, & ne voulut rien faire de ce qu'on lui proposoit. Les Etats craignant que l'Evêque n'eût quelque autre dessein, firent marcher des Troupes du côté de la Westphalie. Cependant pour ne pas engager les affaires avec trop de précipitation ils dépêcherent un Envoyé vers ce Prelat. Il répondit, qu'il étoit resolu à garder le dernier Traité, & qu'il n'avoit point eu d'autre vuë dans cette occasion, que de mettre le Comte de Benthem en possession de ses Etats. Et en effet il n'entreprit rien de plus, soit qu'il craignît les Troupes que les Etats avoient mis en mouvement, soit qu'il attendît un temps plus favorable pour l'execution de ses projets. Il se contenta donc de se saisir de Steinfort, après que le Comte lui en eût cedé ses droits. Mais il ne toucha point aux autres lieux, qui dépendoient de cette Comté. Il ne laissoit pas cependant de continuer de lever des Troupes, & cela donnoit lieu de soupçonner quelque dessein caché, sur tout par ce que ce Prelat n'étoit pas fort exact à tenir sa parole. Il avoit toujours du chagrin du Traité de Cleves, & de l'affaire de Borkloo. On commença donc de croire qu'il meditoit quelque nouvelle Guerre. On fut enfin entierement convaincu de ses plus secretes pensées, lors que l'on sut, qu'il avoit continuellement des Couriers sur la route de France, & qu'il en recevoit de l'argent pour ses levées.

Ce fut en ce tems, que la Triple Alliance se desunit absolument. Le Czar rompit avec la Suede, & le Dannemarc suscita des affaires à Charles II. Les Etats firent tout ce qu'ils purent pour prévenir la rupture de cette ligue. Ce fut dans cette vuë, qu'ils offrirent leur Mediation pour accommoder les differens de la Suede, & de la Moscovie, & qu'ils firent un nouveau Traité avec l'Angleterre pour assurer le Commerce. Mais leurs craintes augmenterent, lors qu'ils surent, que le Roi de France devoit se rendre avec la Reine dans ses nouvelles conquêtes. Ils envoyerent un Ambassadeur pour les complimenter. Il en fut fort bien reçu, & peu de temps après le Roi & son Epouse retournerent dans le Royaume. Cela sembla rassurer les Etats, & leur donner quelque sujet de croire, que l'on ne pensoit point à les attaquer. 1669.

Ils se servirent de ce répit pour appaiser les troubles survenus en Zelande, en Overissel, & dans quelques autres lieux. La Ville de Zirikzée ne fit son accord avec les Etats de la Province qu'après qu'on l'eut disposée à cela par un siége. Un Parti de Cavaliers Espagnols entra dans le Brabant Hollandois, lors que les Etats travailloient à conserver les Païs bas à l'Espagne. Il y commit plusieurs violences en pillant les bourgs & les villages. Les Soldats entrerent même dans les Eglises, où ils exercerent des insolences & des cruautez épouvantables, jusques à tuer des Ministres, & à dépouiller les hommes & les femmes, qui y étoient assemblez pour leurs devotions. Mais sur les plaintes que l'on 1670.

1670. en fit de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui étoit à la Haye, on livra les principaux auteurs de toutes ces Barbaries, & l'on en fit une punition exemplaire. Cependant l'Ambaſſadeur des Etats à la Porte fut reçu avec d'extrêmes honneurs, & l'on fit un Traité pour la ſureté du commerce dans la Mediterranée. Les Corſaires d'Alger n'eurent pas cependant de fort grands égards pour ce Traité. Cela obligea les Etats d'envoyer une bonne Eſcadre de Vaiſſeaux pour leur faire la Guerre, ſous le commandement du Lieutenant Amiral van Ghent. Ces Pirates avoient fort mal traité le Vice-Amiral Sueers. Mais cette Eſcadre les ayant rencontrez leur prit ſix Vaiſſeaux, & leur donna la chaſſe le 28. d'Août. Ils furent donc forcez à ſe ſoumettre à ce Traité, ce qui donna lieu à van Ghent de repaſſer le détroit avec un grand nombre d'eſclaves, qu'il avoit délivrez. Il laiſſa les Eſpagnols à Cadix, & les Portugais à Lisbonne, où on lui fit beaucoup d'honneur de la part du Prince Regent Don Pedro frere d'Alphonſe, que l'on avoit déthrôné. L'Ambaſſadeur de Portugal à la Haye eut ordre de promettre aux Etats, que l'on rembourſeroit bien-tôt les ſommes promiſes pour l'affaire du Breſil. Cette année la Compagnie des Indes Orientales reçut un ſi grand nombre de marchandiſes, qu'elle fut obligée d'en partager la vente. Cela contribua beaucoup à rétablir les finances du Païs.

1671. La Republique étoit alors ſi floriſſante, qu'elle étoit expoſée à l'envie de tous ſes voiſins. *La France ſe ſouvenoit de la Paix d'Aix

la

la Chapelle, où elle avoit été forcée d'accepter le Traité qu'on lui avoit proposé. Ainsi persuadée, que cette Paix étoit l'ouvrage des Etats, elle cherchoit les moyens de s'en vanger. Elle resolut donc d'attaquer cette puissante Republique, & elle le fit d'abord avec tant d'avantage, qu'elle en fut presque renversée. Trois Provinces furent la proye du vainqueur, qui s'en empara avec tant de facilité, qu'il sembloit que la Republique fût sans forces & sans vigueur. La France se saisit d'un grand nombre de Villes en six semaines de temps, & se vit presque en état de subjuguer tout le reste. Mais le desespoir fit trouver des ressources à ce qui restoit de cette Republique. On inonda la Hollande, preferant cet élement au malheureux sort d'être reduit à la discretion d'un ennemi fier & ambitieux. En quoi ces Peuples trouverent une ressource inesperée à leur malheur. Leurs affaires se rétablirent dans la suite d'une maniére si avantageuse, qu'ils virent leur ennemi reduit à la necessité de se retirer honteusement & avec peine des lieux qu'il avoit envahis. Et enfin cette Guerre injustement entreprise fut terminée glorieusement par la Paix de Nimegue, qui remit la Republique dans son premier Etat. C'est ce que l'on va expliquer dans la suite de cette Histoire. 1671.

Cette fameuse Guerre commença par l'Evêque de Munster. Ce Prélat déguisa ses pensées dans le commencement. Il envoya le General Benting à la Haye, pour faire sçavoir que s'il armoit, c'étoit uniquement

1671. dans le dessein de reprendre Hoxter petite Ville, qui dépendoit de son Abbaïe de Corwey, dans laquelle le Duc de Wolfenbuttel avoit mis garnison; qu'au reste il vouloit observer fidelement les Traitez qu'il avoit avec les Etats. Il dit la même chose au Deputé des Etats, qui se rendit de Cologne à Munster, pour lui parler de la part de ses Maîtres sur ce sujet. Il lui promit même de mettre bas les Armes, dés que l'affaire de Hoxter seroit finie. Mais on fut averti, que Benting avoit acheté beaucoup de Canons & de munitions à Amsterdam. D'ailleurs l'Evêque assembloit ses Troupes du côté de Brévoort. Cela fit connoître, que son dessein étoit d'attaquer les Provinces Unies, & que c'étoit là l'effet des mesures qu'il prenoit avec la France. On crut donc, qu'il étoit à propos de renforcer les Garnisons de l'Overissel, de Groningue, de Zutphen, & de Gueldre, que l'on augmenta de quatre mille hommes, & que sur tout on devoit assurer l'Issel. Dans le même temps l'affaire de l'Evêque avec le Duc de Wolfembuttel fut accommodée par la mediation de la France, ce qui ne servit qu'à augmenter les soupçons, que l'on avoit dans les Provinces Unies des desseins de ce Prelat. On sçut même que l'irruption faite en Lorraine, dont on avoit chassé le Duc Charles IV. n'étoit que le prétexte que la France avoit pris pour lever des Troupes. Toutes ces choses obligerent les Etats d'ordonner à Grotius leur Ambassadeur en France de tâcher de sçavoir quels étoient les desseins du Roi dans tous ces préparatifs, & l'on fut d'autant plus obli-

obligé de chercher les moyens de penetrer 1671.
ce mystere, que l'on faisoit alors de grandes levées de Cavallerie.

Grotius, qui étoit grand politique, découvrit, que tout cela se préparoit contre la Republique, à qui l'on en vouloit. Il n'en put point arracher le secret des Ministres d'Etat. Cependant il en aprit assez pour avertir les Etats d'être sur leurs gardes. Il leur marqua neantmoins qu'il croyoit, que l'on pourroit prévenir l'orage, si l'on écrivoit au Roi d'une maniere honnête, & si l'on travailloit à renouveller les anciens Traitez d'Alliance. Ces Lettres de Grotius firent connoître aux Etats, que c'étoit à eux que l'on en vouloit. Cependant ils trouverent à propos de défendre les vins de France dans les Provinces. Cela irrita la Cour contr'eux, qui defendit le transport des eaux de vie hors du Royaume, & qui augmenta les impôts des épiceries, & de toutes les Marchandises que les Hollandois avoient accoutumé de porter en France. Dans le même tems le Roi envoya Madame, sa belle seur, en Angleterre pour negotier une Ligue secrete avec le Roi Charles II. son frere. Madame réüssit dans son voyage, & engagea ce Prince à s'allier avec la France contre la Republique. On trouva aussi le moyen d'engager la Suede à la neutralité, dequoi la Cour de France se contenta, puis qu'elle acheva par là de rompre la Triple Alliance; qui lui avoit fait tant de peine dans son entreprise de l'an 1667. contre les Païs-bas Espagnols.

Sur la fin de l'année Charles envoya le Lord 1672.

1672. Montaigu en France pour regler le Traité entre les deux Couronnes. Il fut conclu vers la fin de Janvier 1672. & en même tems on travailla aux préparatifs de cette Guerre de part & d'autre, avec une extrême diligence. Les choses se firent en Angleterre avec tant de précipitation, qu'encore que les hostilitez ne dussent commencer que le 22. de Mars, on avoit donné les ordres pour armer une puissante flotte dès le commencement de l'année. Cependant par une politique raffinée, mais peu sincere, Downing Ambassadeur de Charles à la Haye protesta de la part de son Maître, qu'il vouloit entretenir de bonne foi les Traitez qu'il avoit avec la Republique. On ne prit pas le change neantmoins à la Haye sur cette affaire, & l'on vit bien par les voyages perpetuels de Londre à Paris, & de Paris à Londre, que les deux Rois prenoient leurs mesures pour concerter les moyens de faire la Guerre aux Etats, & de la commencer à leur avantage.

Dans le même tems les Etats crurent qu'ils devoient s'éclaircir tout-à-fait des desseins de la France. Pour cet effet ils écrivirent une lettre fort respectueuse au Roi. Elle avoit été dressée dès le Mois de Decembre precedent. Elle lui fut presentée le 4. de Janvier par l'Ambassadeur Grotius. Ils marquoient, que la bonne correspondance qui avoit toujours été entre les deux Etats, les empêchoit de croire que son armement les regardât en aucune matiere : qu'ils n'avoient donné aucun juste sujet de plainte à la France, & qu'en effet le Roi ne leur en avoit point

point fait faire par ses Ambassadeurs : que 1672.
s'il s'étoit passé quelque chose, dont il ne fût point satisfait, ils étoient prêts de le reparer de bonne foi conformement aux Traitez : qu'ils ne croyoient pas qu'il voulût rompre les anciennes Alliances, lui, qui faisoit paroître tant de justice & d'équité dans toutes ses actions : qu'àu reste s'il y avoit eu quelque difficulté, que l'on n'avoit pû regler à l'égard du Commerce depuis quelque tems, ils étoient disposez à faire ce qu'il voudroit raisonnablement leur demander sur ce sujet, pour prévenir les inconveniens de la Guerre.

Le Roi écouta favorablement Grotius, dont il aimoit la personne. Ce Ministre lui avoit representé les bonnes intentions de ses Maîtres pour l'observation des Traitez. Il ne lui répondit rien de positif sur la Lettre des Etats. Il y répondit le 6. du même mois, & leur fit delivrer sa lettre par son Ambassadeur. Il leur dit, qu'il y avoit eu en effet une parfaite correspondance entre les deux Etats pendant long-tems, mais qu'ils avoient oublié ce qui s'étoit passé, depuis qu'il étoit monté sur le Thrône : qu'à cet égard ils n'avoient pas été fort exacts à garder les Traitez : que cependant il n'avoit pas manqué de les secourir, lors qu'ils en avoient eu besoin : qu'ils avoient faits de grands changemens dans le commerce depuis l'année derniere : que s'ils n'avoient rien fait contre les Anciennes Alliances, ils n'avoient rien à craindre de sa part : qu'il étoit neantmoins très-bien informé, qu'ils faisoient des ligues secretes contre lui, & qu'au reste il se servi-

1672. roit de ses Troupes d'une maniere convenable à sa gloire, lorsquelles seroient dans l'état où il vouloit les avoir pour les mettre en mouvement.

Il faut avoüer de bonne foi, que la Lettre des Etats étoit propre à faire tomber les armes des mains d'un Prince, qui eut eu de vrais sentimens de justice & d'équité. Les societez humaines ne doivent pas être le joüet l'ambition des Rois. Les hommes ont des droits qui doivent être sacrez & inviolables. On doit les respecter, puis qu'ils viennent de Dieu même, qui est l'Auteur de la Nature, & le fondateur des Societez. Cependant les Princes, qui sont hommes, malgré leur grandeur sont sujets à de grandes passions, & ces passions, dont ils sont agitez, sont d'autant plus redoutables, qu'ils ont les moyens de les soutenir. C'est pour cela, qu'ils sacrifient continuellement le public à leur interêt particulier, sans se mettre en peine des funestes suites de leurs entreprises. On leur met dans l'esprit par des discours flatteurs, qu'ils sont en état d'accabler leurs ennemis, qu'ainsi ils doivent se servir de leur pouvoir pour immortaliser leur nom, & qu'après tout c'est un beau nom, que celui de Conquerant. Voila quelle est la source ordinaire de leurs entreprises, & par consequent des ravages & des desolations, qui ruinent les Peuples & les Societez humaines.

Louis XIV. n'a point eu d'autre fondement de la Guerre, qu'il entreprit cette année contre les Provinces-Unies. On lui offroit

froit de rétablir toutes les infractions, qui 1672.
pouvoient avoir été faites aux Anciens Traitez par inadvertence, ou autrement, & de lui donner toutes les satisfactions qu'il pourroit prétendre de droit. Cela ne suffisoit-il pas pour l'appaiser ? Que pouvoit-il demander davantage dans le fonds ? Falloit-il immoler tant de soldats, ruïner tant de Peuples, desoler un si grand nombre de Villes & de Provinces, & par dessus tout cela saccager la France par les levées excessives d'argent pour soutenir cette Guerre ? Quel fruit remporte-t-on de tous ces grands mouvemens ? Après avoir fait la Guerre pendant six ou sept ans, on laisse la Republique en repos. On lui restituë ce qu'on lui avoit pris, & on fait la Paix. Tout cela ne doit-il pas être consideré avec quelque indignation par le genre humain, dont on fait si peu de cas, qu'on l'expose sans cesse à des Guerres cruelles & barbares, qui le reduisent au desespoir ? Voila cependant quel a été le succès de la Guerre que la France fit aux Provinces-Unies en l'an 1672. Guerre au reste, qui fut entreprise sans aucun juste fondement, dans le seul dessein de faire du bruit, d'acquerir la réputation de Conquerant, & de se vanger de ce que la République, par des considerations d'Etat extrêmement fortes, s'opposa à l'invasion qu'on vouloit faire des Pais-bas en 1667. sur les prétextes les plus malfondez du monde. Un Etat a ses Maximes fondamentales, selon lesquelles il se gouverne. Il n'est pas obligé de sacrifier ses interêts à ceux de ses voisins. On ne doit point lui savoir mau-

1672. vais gré de travailler à sa propre conservation. Cela est du droit de la Nature, & des Sociétez. Si les voisins voyent leurs desseins traversez par là, ils feroient mieux de prévenir ces chagrins, en prenant les voyes de l'accommodement, que de porter les choses à l'extrêmité, comme c'est leur coutume ordinaire.

Mais pour revenir à l'Histoire: après que les Etats eurent reçu la réponse que le Roi de France avoit faite à leur Lettre, ils travaillerent à se mettre en état de defense. Ils firent faire plusieurs batteaux plats, que l'on devoit garnir de Canons pour défendre l'entrée de leurs Païs par les rivieres. On prépara une grande flotte pour se garder du côté de la Mer. Mais ils se trouverent embarrassez à former une Armée de terre. Leurs vieilles Troupes étoient consumées. Vingt quatre ans de Paix avoit accoutumé le Païs au Commerce, & lui avoit fait oublier le métier de la Guerre. Ils ne pouvoient trouver que de fort méchans soldats dans le Païs, mal disciplinez, & peu propres à resister aux Troupes aguerries de la France. On prit donc la resolution d'acheter des Troupes en Allemagne. Mais on ne put rien obtenir de plusieurs Princes, qui craignoient ce grand armement de la France. Il n'y eut, que Frederic Guillaume Electeur de Brandebourg, qui s'engagea genereusement à fournir vingt mille hommes avec cinquante pieces de Canon. Il promit même de disposer les Ducs de Lunebourg à leur fournir des Troupes sur la parole du Baron d'Isola, qui tâchoit

tâchoit d'engager tout l'Empire dans les affaires de la Republique. Mais la terreur des Armes de France empêcha plusieurs de ces Princes de consentir aux propositions qu'on leur faisoit sur ce sujet. La Reine d'Espagne, qui avoit reçu de grands services des Etats dans la Guerre de 1667. leur envoya six mille Espagnols, qui débarquerent à Ostende, & ordonna au Comte de Monterey Gouverneur des Païs-bas d'entrer de bonne foi dans leurs affaires, pour les assister de ses Conseils dans cette occasion. Le Roi de Danemarc les fit assurer, qu'il observeroit religieusement les Traitez que le feu Roi son Pere & lui avoient faits avec eux. Cela les obligea de lui envoyer un Ambassadeur, pour le presser d'envoyer le secours qu'ils pouvoient attendre de lui. 1672.

Ils travaillerent en même tems à se maintenir en bonne intelligence avec le Roi d'Angleterre, dont les desseins n'étoient pas encore manifestez. Downing fut renvoyé à la Haye au commencement de Janvier comme pour fortifier la Triple Alliance. On le reçut avec beaucoup d'honneur, & on lui promit toute sorte de satisfaction pour le Pavillon, & les choses furent amenées fort avant. Il ne restoit plus qu'une difficulté, sur la maniere dont on accommoderoit le refus que le Vice-Amiral van Ghent avoit fait de saluer un Yacht Anglois. Mais Downing, ayant pris congé des Etats fort brusquement, partit de la Haye, & s'en retourna en Angleterre le 12. de Février, sans avoir rien conclu. Le Roi fit semblant d'être mal satisfait

1672. de son départ précipité, & le fit mettre en arrêt, par ce qu'il n'étoit pas encore en état de commencer la Guerre. Les Etats ne sachant quel jugement faire de tout cela, chargerent le Sieur Boreel leur Ambassadeur à Londre de prendre garde de près à tout ce qui se brassoit, pour les en avertir. Ils envoyerent même le Sr. Meerman pour offrir au Roi toutes les satisfactions qu'il pourroit justement prétendre. Dès qu'il fut arrivé en Angleterre, vers le milieu du mois de Mars, il sut que le Roi Charles II. s'étoit ligué avec la France, où il devoit envoyer le Duc de Monmouth son fils naturel avec des Troupes Angloises & Ecossoises, que sa flotte étoit presque prête, & qu'on levoit des soldats de toutes parts pour faire la Guerre.

On fut averti, que le Roi de France faisoit marcher des Troupes vers le bas Rhin, où l'Electeur de Cologne lui avoit abandonné la Ville de Nuys avec quelques autres postes pour en faire des Magazins, & des Places à assembler ses Troupes; que même il ouvroit la passage à l'Armée de France, qui consistoit en plus de cent mille hommes de pied, & de trente mille chevaux. On sut encore, que la France envoyoit le Duc de Luxembourg pour être General des Troupes de Munster, qui devoient entrer dans les Provinces-Unies. Ce Duc s'étoit rendu pour cela en Westphalie avec le Prince Guillaume de Furstemberg frere de l'Evêque de Strasbourg. Les levées, que les Etats avoient faites, n'étoient rien en comparaison des Armées, avec lesquelles on se préparoit à les

les attaquer. Mais on se trouva fort embrassé à leur donner un Chef pour les commander. Les uns vouloient, que l'on fit le Prince d'Orange Capitaine General ; Les autres s'y opposoient de toutes leurs forces, se prévalant toujours de la resolution des Etats de l'an 1651. Il y avoit une troisiéme sorte de personnes, qui ne pensoient qu'au bien public, sans aucun interêt particulier de liaison ou d'affection pour l'un ou pour l'autre de ces deux Partis. Ces differens desseins donnerent beaucoup de peine, & l'on fut longtems à contester dans l'Assemblée des Etats sans pouvoir s'accorder. Enfin ce troisiéme parti voyant que ces difficultez faisoient perdre du tems, qui étoit fort prétieux dans cette conjoncture, termina ce different. Il s'agissoit de donner un Chef aux Troupes. Ils se joignirent aux amis de la Maison d'Orange, & déciderent la chose en faveur du Prince. Ainsi il fut fait Capitaine & Amiral General à la pluralité des voix, & la faction contraire ne put l'empêcher. Le Peuple en témoigna une extrême joye par l'affection qu'il avoit toujours eüe pour lui. Dès que la resolution des Etats eût été formée, on députa le Pensionnaire de Witt, & le Secretaire Fagel vers le Prince pour l'avertir que les Etats l'avoient nommé pour ces deux Charges. Il en prêta le serment le lendemain, & rentra ainsi dans une partie des emplois, que ses illustres Prédécesseurs avoient exercez avec tant de gloire. 1672.

Ce Prince, que sa grande jeunesse sembloit rendre incapable de ces grandes Charges, fit

voir

1672. voir d'abord, que l'on avoit sujet d'esperer beaucoup de sa prudence, & de son courage. Il fit connoître, que l'on devoit abandonner beaucoup de Places peu fortes, & qui consumoient beaucoup de Troupes, par les Garnisons qu'il y falloit mettre, dont on pouvoit former une bonne Armée capable de s'opposer à l'ennemi. Cependant on ne voulut pas suivre son avis, & l'on répandit ainsi toutes les Troupes dans un grand nombre de Villes, qui ne furent pas même assez pourvuës de soldats pour les bien défendre. On attendoit les vingt mille hommes de Brandebourg, & les Danois, que le Roi Christierne V. devoit envoyer, avec les Suisses, que le Comte de Dhona promettoit de lever. Cependant on assembla sept Regimens de Cavallerie, & cinq d'Infanterie, & on donna des commissions pour de nouvelles levées. On mit soixante & douze Vaisseaux de ligne en état d'entrer en Mer, sous la conduite de Ruyter, que l'on confirma dans son emploi de Lieutenant Amiral General. On lui donna six Députez de la part des Etats, les uns pour l'accompagner sur la flotte, & les autres pour servir de Conseil au Prince d'Orange. On resolut encore de renforcer les Garnisons du Rhin, d'augmenter celle de Maestricht de dix mille hommes, & de poster le reste des Troupes à Bodegrave pour couvrir le Païs & la Hollande en particulier, dont la conservation étoit extrêmement importante dans l'état present des affaires.

Il y eut des gens, qui crurent, que l'éleva-

tion du Prince d'Orange à la charge le Capitaine General donneroit quelque satisfaction au Roi d'Angleterre son Oncle, & le porter à s'accommoder avec la Republique. 1672.
Mais ce Prince étoit trop engagé avec la France pour se laisser fléchir. Il partageoit déja les Provinces en idée, tant il étoit persuadé du succès de la Guerre qu'il avoit resolu d'entreprendre. On sçut même, qu'il avoit fait commencer les hostilitez avant que d'avoir déclaré la Guerre. On attendoit en Hollande une riche flotte, qui venoit de Smirne. Il détâcha le Capitaine Holmes avec trente huit vaisseaux, qui se trouverent préts pour enlever cette flotte. Elle étoit de soixante & douze vaisseaux marchands escortez de cinq vaisseaux de Guerre. Holmes l'ayant rencontrée le 23. de May à la hauteur de l'Ile de Wight détacha six Fregates avec ordre de l'attaquer. Les Hollandois ne pouvoient plus éviter le combat, par ce qu'ils étoient trop avant dans la Manche. Ils se preparerent donc à soutenir le fort des Anglois. De Haes eut le Corps de Bataille. Du Bois fut mis à l'avantgarde, & le jeune Evertzen eut le commandement de l'arrieregarde. Ceux d'entre les vaisseaux marchands, qui n'avoient point de Canon, se mirent hors des rangs, & les cinq vaisseaux de Guerre se posterent entre la flotte & les ennemis. On combattit avec tant d'ordre de la part des Hollandois, que les Anglois ne pûrent rien gagner sur eux pour cette fois. Le lendemain on recommença le combat vers neuf heures du matin.

Hol-

1672. Holmes attaqua de Haes, qui montoit un vaiſſeau moins fort que le ſien. Le Vice-Amiral Anglois en fit autant à du Bois, qui étoit du tiers plus foible que lui. Le choc fut rude, & violent. Mais les Hollandois y eurent l'avantage. Le Vice-Amiral Anglois fut mis hors de combat, & tous leurs vaiſſeaux ſe virent obligez de ſe retirer une heure avant le coucher du ſoleil pour ſe radouber. Les Hollandois ne perdirent de leur part dans un combat ſi inégal que le Capitaine de Haes, qui fut tué ſur la fin du jour. Du Bois, qui devoit lui ſucceder pour le commandement, laiſſa ſon vaiſſeau ſous les ordres du Lieutenant, de peur que la nouvelle de la mort de de Haes ne causât quelque deſordre dans la Flotte. Ce Lieutenant qui continua d'arborer Pavillon Amiral, fit parfaitement bien ſon devoir pendant l'action. Le lendemain les Anglois, à qui l'on avoit envoyé quelques Fregattes de renfort, revinrent à la charge. Ils attaquerent la flotte avec furie. Mais ils furent reçus avec beaucoup de courage, & le combat fut ſoutenu par les Hollandois pendant toute la journée. Du Bois eut vers midi la main gauche emportée d'un coup de Canon. L'un des vaiſſeaux de Guerre fut pris après la mort de Van Nes ſon Capitaine, & de preſque tout ſon équipage. Les Anglois ſe ſaiſirent de trois vaiſſeaux marchands. Le reſte de la flotte arriva heureuſement dans les Ports de Hollande.

Les Anglois perdirent beaucoup de monde dans cette occaſion. Le butin qu'ils y firent

rent fut peu considerable. Le peuple de Londre, & les Communes même du Parlement, qui étoit alors assemblé, crierent hautement contre cette action. Ils ne faisoient point de difficulté de dire, que c'étoit une infraction Manifeste de la Paix de Breda, qu'au reste le Roi avoit terni la gloire de son régne par une entreprise contraire à la foy publique des Traitez. Ils disoient sans detour, qu'il n'est pas permis par le Droit des Gens de commettre des hostilitez, sans avoir auparavant declaré la Guerre à ceux que l'on veut traiter en ennemis. Le Roi ne se soucia pas beaucoup de ces murmures. Il envoya encore des vaisseaux au devant de ceux qui revenoient des Indes-Orientales pour le compte de la Compagnie Hollandoise. Il en prit quatre, qui furent amenez dans les Ports d'Angleterre. Il fit même saisir tous les Navires des Provinces-Unies, qui étoient dans ses Ports. Les Etats en ayant été avertis penserent d'abord à user de represailles en arrêtant tous les vaisseaux Anglois, qui étoient dans le Païs. Mais sur ce que l'on representa dans l'Assemblée, que cela étoit absolument contraire au Traité de Breda, on resolut de les laisser en liberté, par ce que l'injustice du Roi Charles ne dispensoit pas les Etats de satisfaire à ce Traité. Cela fut cause, que ce Prince relâcha une partie des vaisseaux qu'il avoit fait saisir. Cependant pour se fournir un pretexte plausible de les prendre à l'avenir, il fit declarer la Guerre aux Etats par un Manifeste datté du 29. de Mars, qui fut publié le 7. 1672.

d'A-

1672. d'Avril suivant avec les solemnitez ordinaires. Ce Prince se plaignoit, que les Etats avoient violé le Traité de Breda, que leurs sujets avoient troublé le commerce des siens dans les deux Indes, que l'on avoit commis de grandes violences contr'eux à Surinam, & que l'on avoit outragé sa personne Royale en Perse, aussi-bien que toute la Nation Angloise, dans les réjouissances qui s'étoient faites à Gomrom pour l'affaire de Chattam. C'est que le Chef du Comtoir de cette ville avoit fait brûler son effigie avec mille insolences, sur quoi il n'avoit pû avoir de satisfaction à la Haye. Il se plaignoit encore des Medailles, & des tailles douces injurieuses, que l'on avoit faites en Hollande, des difficultez que les vaisseaux Hollandois avoient fait sur le salut du Pavillon, & sur la pêche des Harangs, & de plusieurs autres choses semblables.

Dés que ce Manifeste eût été publié, le Roi fit renvoyer Meerman, sans autre réponse aux Memoires qu'il avoit presentez. Boreel offrit aux Etats de refuter ce Manifeste par un écrit public. Mais on ne le trouva pas à propos, & l'on crût que cela ne serviroit qu'à irriter davantage l'Angleterre. Cependant plusieurs particuliers y répondirent de leur Chef, & firent voir la foiblesse de toutes ces plaintes. Au reste le Roi voulant montrer qu'il étoit dans le dessein d'observer le Traité de Breda, prit sous sa protection tous les sujets des Provinces-Unies, qui se trouvoient dans le Royaume, & les laissa dans la jouïssance des effets qu'ils y avoient.

avoient. Les Etats en userent de même à l'égard de tous les Anglois qui étoient dans leurs Provinces. Cependant ils travaillerent diligemment, & avec une vigilance extraordinaire à se preparer à la Guerre. Sur l'avis même qui leur fut donné, que les Anglois meditoient une descente du côté de la Frise par la riviere d'Ems, Ruyter eut ordre de couvrir cette Province, & de garder la riviere avec un nombre suffisant de Vaisseaux. C'est àquoi il pourvût en se postant au Vlie, qui le mettoit à portée de ces lieux-là. 1672.

Les Troupes que le Roi de France avoit envoyées dans l'Electorat de Cologne, & dans les Païs conquis, avoient ordre exprès de n'y commettre aucune hostilité. Il ne voulut point que l'on attaquât les Provinces-Unies, qu'auparavant la Guerre n'eût été déclarée dans les formes ordinaires. L'entreprise de l'Angleterre sur la flotte de Smirne avoit été blâmée de toute l'Europe. Il fit donc publier la Guerre par des Herauts d'Armes au son des Trompettes avec toutes les solemnitez ordinaires en pareil cas. Il n'exprima point d'autre sujet de cette déclaration, que la *mauvaise satisfaction, qu'il avoit de la conduite des Etats depuis quelque temps.* Il se contenta de dire, qu'il *ne pouvoit sans diminution de sa gloire, dissimuler plus long temps l'indignation, que lui causoit une maniere d'agir si peu conforme aux grandes obligations dont ses prédécesseurs & lui avoient comblé cette Republique.* Voilà sur quoi fut fondée cette grande & funeste Guerre, qu'il entreprit con-

1672. tre les Provinces-Unies, qui causa tant de désolations, & de ravages dans l'Europe, qui en fit un Theâtre d'horreur pendant six ans, qui ruïna une infinité de Païs, & qui répandit des ruisseaux de sang par tout. On y fit des sieges de ville, & l'on y donna de grandes Batailles, dont la France s'attribua tout l'honneur. C'est depuis ce temps-là que l'on a vû entasser des loüanges & des panegyriques outrez du Prince, qui étoit la cause de ces grands mouvemens. Cependant il fut bien heureux de finir cette Guerre par la Paix de Nimegue, par laquelle les Provinces-Unies se virent rétablies dans leur ancien état, délivrées glorieusement de l'invasion de la France par la sage conduite des Etats, par le courage, & la fermeté des Peuples, & par la valeur incomparable du Prince d'Orange qui est mort Roi de la Grande Bretagne. Ainsi cette Guerre que la France avoit entreprise avec tant d'injustice, & si peu de raison, ne servit en effet qu'à donner au Public une vaine montre des forces de ce Royaume, qui s'épuisa lui même en voulant accabler ses voisins. Si donc on veut juger des choses par l'événement, le succès en fut à peu près tel qu'en avoit été la cause, & le pretexte, foible, leger, & peu considerable, par rapport à la maniere violente avec laquelle l'Europe avoit vû commencer la Guerre.

Ceux d'entre les Ecrivains François, qui ont écrit l'Histoire de cette irruption de la France dans les Provinces-Unies, se trouvent fort embarrassez, lorsqu'il s'agit de marquer les motifs de cette Guerre. Ils disent,

sent, que leur Roi ne voulut pas en rendre 1672.
compte au publics pour ne les pas exposer au jugement des hommes, comme avoit fait le Roi d'Angleterre, dont le Manifeste fut refuté par une infinité d'écrits. Ils disent donc que le Roi se contenta de marquer seulement qu'il étoit *mal satisfait de la conduite que les Etats Généraux tenoient depuis quelque temps.* Mais on ne pouvoit rien dire de plus foible pour excuser le Roi Louis dans cette occasion. S'il eut eu de grandes raisons d'entreprendre cette Guerre, il n'eût pas manqué d'en rendre compte au public. Si ses raisons eussent été justes & bien fondées, qu'avoit-il à craindre du jugement des hommes. On ne se moqua du Manifeste de Charles II. que par ce qu'en effet les siennes étoient foibles, & très mal soutenuës. Il n'y avoit rien de vray d'ailleurs; c'est faire un grand outrage à un Prince, que de dire, qu'il a dissimulé dans une occasion de cette nature. Est-ce qu'il a eu si peu d'égard pour l'Europe, qu'il ait crû qu'il pouvoit lui faire illusion? Ceux qui écrivent de pareilles choses n'y ont pas bien pensé. Quoi! entreprendre une Guerre comme celle-ci sans en avoir d'autre fondement que la *mauvaise satisfaction*, que l'on a d'une Republique, à laquelle on n'a rien à commander. Où est la pudeur, la conscience, la bonne foy publique, & la consideration que l'on doit avoir pour le Droit des gens, & pour des Traitez solemnels? on a rendu la personne de ce Monarque odieuse à toute l'Europe en le faisant parler de cette maniere. C'est là sans doute sacrifier des Peuples,
&

1672. & des Provinces à son ressentiment pour un sujet bien mince, & peu raisonnable. Croit-on que les Peuples & les Etats doivent être le jouët du caprice, & de l'ambition des Princes.

La mauvaise satisfaction, que l'on avoit *de la conduite des Provinces-Unies depuis quelque temps*, étoit elle si grande, que le chagrin, que le Roi en avoit conçû, fût absolument irremediable, & qu'il fût necessaire de laver cette faute par tant de sang, & de carnage. Les Etats Generaux lui avoient offert de le satisfaire sur tous les justes sujets de plainte qu'il pourroit faire contr'eux. Ils lui avoient écrit une lettre fort respectueuse sur ce sujet, qui lui fut presentée par leur Ambassadeur le 4. de Janvier précédent. Etoit-il si difficile d'accommoder ces affaires qu'il fallut sacrifier tant d'hommes, tant de Païs, tant de finances, qui sont le sang des pauvres Peuples, pour tirer raison de ces prétenduës offenses. Le cœur des Rois doit être fait d'une étrange maniere, s'ils envisagent tous ces terribles & funestes effets de la Guerre sans en être frappez d'horreur. S'ils croyent qu'ils peuvent porter impunément les affaires à ces cruelles extrêmitez, ils se trompent grossierement. Ce n'est pas ainsi que l'on doit traiter le genre humain. Il n'est point fait pour être le jouët de leurs passions. Ils doivent le respecter, avoir même de grands égards & de ménagemens pour lui, à moins que de vouloir être des Attila, des fleaux du genre humain.

Mais sans s'étendre davantage en reflexions sur

sur ce sujet on peut dire, qu'en effet Louis XIV. n'a point eu d'autre cause de la Guerre de 1672. que *la mauvaise satisfaction, qu'il avoit de la conduite des Etats Generaux depuis quelque temps*. C'est un Mystere, qu'il faut développer ici, afin que le Monde n'y soit plus trompé, & que la France ne fasse plus d'illusion au Public sur ce sujet. Il y a trop long temps, que l'on est dans l'erreur à cet égard. Il est à propos d'expliquer cet énigme, & de donner une juste idée de l'affaire. 1672.

La France, qui a tant accusé la Maison d'Autriche d'avoir eu le dessein de la Monarchie universelle, s'est remplie elle même à son tour de cette pensée. Elle a crû, que ses forces, & sa situation la mettoient en état d'y pouvoir réüssir. Elle est riche, abondante en hommes, & capable d'attaquer ses voisins avec succès. Tout le monde sçait que Henri IV. avoit travaillé à préparer les choses pour l'execution de ce vaste projet. C'étoit là le but de la Republique Chrêtienne, dont Mr. de Sulli nous a donné le Plan dans ses Memoires. Mais ce Prince fut assassiné dans le temps qu'il alloit mettre la main à l'œuvre pour commencer à travailler à son projet. L'affaire de la succession de Cleves lui en fournissoit une favorable occasion. Sa mort inopinée changea la face des affaires, & jetta son Royaume dans l'embarras d'une minorité, qui recula pour long-temps l'execution de ce projet. Quoiqu'il en soit, ce Prince avoit ménagé une alliance fort étroite avec les Provinces-Unies, par

1672. ce que la France n'entendoit rien alors à la Marine, & qu'elle avoit besoin de la flotte des Etats, qui s'étoient déja rendus formidables sur Mer dés ce temps-là. Dans le commencement du régne de Louïs XIII. la France fut basse & rampante. Elle fut donc obligée de garder de grandes mesures avec ses voisins, & ce fut dans cette vuë, qu'elle eut de fort étroites liaisons avec les Etats Generaux, dont l'assistance lui étoit necessaire pour ses desseins secrets. Le Cardinal de Richelieu acheva de mettre la Cour en état d'entreprendre sur ses voisins, en abbaissant les sujets qu'elle soumit absolument à la volonté du Roi.

Cependant ce Ministre entretint fidelement l'alliance, que l'on avoit contractée avec les Provinces-Unies, & l'on en tira de grands secours dans l'occasion. L'Histoire de ce Prince fait connoître, combien la flotte de la Republiqve lui fut avantageuse dans ses entreprises. Louis XIV. en a aussi été puissamment aidé à son avénement à la Couronne. Jamais ses Troupes n'eussent pû assiéger Mardick, Graveline, ni Dunquerque sans le secours des vaisseaux Hollandois, qui fermerent les Ports de ces Places, & qui empêcherent que l'on n'y jettât les hommes & les munitions, qui y étoient necessaires pour les defendre. Ainsi la France a toujours reconnu qu'elle avoit besoin de l'assistance de la Republique, & l'on voit qu'elle a toujours entretenu fort exactement l'alliance qu'elle avoit avec elle, pour en être aidée dans ses desseins. L'union de ces deux Etats fut si gran-

grande pendant un grand nombre d'années, 1672.
qu'ils n'avoient qu'un même interêt. Et en effet ils avoient la Guerre alors contre l'Espagne : Ainsi ils étoient obligez de réünir leurs forces contre l'ennemi commun.

Cette union subsista tout le temps que la France ne se sentit pas assez forte par elle même pour executer ses projets. Mais quand elle se crut en état de mettre la main à l'œuvre, elle commença à prendre des airs fiers & menaçans. Elle pretendit que ses anciens Alliez devoient entrer aveuglément dans toutes ses vuës. Elle ne put souffrir, qu'ils s'opposassent à ses entreprises. Elle se plaignit même avec hauteur de ce qu'ils ne consentoient pas à ses desseins, & de ce qu'ils en traversoient l'execution. Cependant il est certain que tous les Etats ont leurs Maximes fondamentales, selon lesquelles ils doivent se gouverner. Ils ont leur Politique & leur interêt essentiel qu'ils doivent preferer à toute consideration étrangere ; c'est de travailler à leur propre conservation. On n'est pas obligé d'entrer dans une si étroite union avec des Alliez, que l'on doive sacrifier son propre interêt à leurs entreprises. La France elle même en fournit la preuve dans sa conduite. Elle ne voulût point signer le Traité de Paix, qui avoit été reglé en 1648. entre elle & l'Espagne, quoique ce Traité eût été minuté & conclu par tous les Princes de l'Europe assemblez à Munster, pour finir cette longue Guerre qui affligeoit cette Partie du monde depuis tant d'années.

Ce fut en suivant ces Maximes d'Etat, que

1672. les Provinces-Unies s'opposerent en 1667. à l'invasion des Païs-Bas Espagnols, & qu'ils obligerent la France de faire la Paix, aux conditions dont les Parties tomberent d'accord dans le Traité d'Aix la Chapelle. Elle ne travailloit à cette conquête que dans la vuë de commencer à executer son dessein de la Monarchie universelle. Les Païs-Bas lui fournissoient le moyen d'attaquer tous ses voisins sans rien craindre. La Lorraine étoit sous sa main. Elle fit voir que la Franche Comté étoit aisée à reduire. Elle s'en rendit maîtresse en un mois. Elle couvroit par là tout son Royaume, & pouvoit porter hardiment la Guerre en Allemagne, & subjuguer les Provinces-Unies. Elle avoit un prétexte suffisant de les attaquer par les prétensions de la Reine qui lui fournissoient l'occasion d'envahir les Païs-Bas Espagnols. Il faut donc avoüer que la raison d'Etat obligeoit ces Provinces de s'opposer à l'entreprise de la France sur les Païs-Bas, à moins qu'elles ne voulussent être à leur tour la proye de son ambition.

Elles travaillerent donc à faire cesser cette Guerre, & elles le firent avec tant de succès, que la France fut forcée à faire la Paix. Ainsi elle vit arrêter tout d'un coup ses vastes desseins, & elle comprit dès lors, qu'elle n'en viendroit jamais à bout qu'en ruïnant cette République. C'est à quoi elle s'attacha, par la Guerre entreprise dans cette année, & ce qu'elle a tâché d'executer plusieurs fois du depuis, sans y avoir pû réüssir jusques à present, quelque mouvement qu'elle se soit donnée

pour

pour cela. On voit même aujourd'hui, que 1672.
les Provinces-Unies jointes à la grande Bretagne, qui est mieux entrée dans ses veritables interêts dans cette occasion que du temps de Charles II. sont le soutien de l'Europe menacée, & qu'elle l'empêchent de tomber sous le pouvoir de la France. Il est donc vrai, comme la déclaration de Guerre contre la Republique le pose expressément, que *la mauvaise satisfaction*, que l'on a euë en France, de la conduite des Etats Generaux, a été le vrai motif de la Guerre qu'on leur fit en cette année 1672. Mais la France se contenta de s'exprimer ainsi en termes generaux, sans entrer en auçune maniere dans le détail. C'est qu'il n'eût pas été possible de s'en expliquer plus avant, sans faire connoître ouvertement le dessein secret de la Monarchie universelle. Cependant la chose est visible à quiconque y veut faire uu peu d'attention. Au reste on peut voir par ce qui vient d'être dit que Charles III. entra dans un dessein funeste à l'Europe, en se liguant avec la France contre les Provinces-Unies. Et c'est ce que son Parlement reconnut fort bien, lors qu'elle obligea ce Prince de faire la Paix avec elles sur la fin de l'an 1673. Le Traité en fut signé le 19. de Février de l'année suivante, comme on le verra dans son temps.

Il est aisé de voir après tout cela que la Republique ne fit en 1667. & n'a fait du depuis que ce qu'elle devoit faire pour sa propre sureté, & qu'en entrant en liaison avec le reste de l'Europe contre la France, elle à suivi les Maximes fondamentales de son Gouver-

1672. nement. La France en a eu un chagrin mortel, comme elle le dit fort bien dans son Manifeste. Mais on est assuré que toute personne équitable & des interessée tombera d'accord, que les Etats ne firent que ce qu'ils devoient faire dans cette occasion, à moins que de trahir lâchement l'interêt de leur Patrie, que l'on avoit remis entre leurs mains. Voilà le denoüement de ce point d'Histoire, & l'explication du Mystere enveloppé dans la Déclaration de la France contre les Provinces-Unies. On a crû qu'on devoit expliquer cet énigme pour la satisfaction du Public. Cependant on voit dans toute cette affaire, combien l'ambition de la France est vaste, cruelle & sanguinaire, d'avoir allumé une Guerre aussi violente pour un sujet aussi peu raisonnable, & aussi mal fondé que celui là. Jamais on n'a oui dire, qu'un Etat politique fût obligé de sacrifier son interêt essentiel au caprice de son Allié. C'est ici que l'on doit appliquer cette grande Maxime generalement reconnuë pour incontestable, que *le Salut du peuple est la Souveraine Loi d'un Etat.*

Mais il faut revenir à l'Histoire. Huit jours après cette déclaration, le Roi Louis XIV. en publia une autre, par laquelle il accordoit six mois aux habitans des Provinces-Unies, qui étoient dans le Royaume, pour mettre ordre à leurs affaires, & pour se retirer où il leur plairoit. Il en donna une troisiéme pour rappeller tous les François, qui étoient dans ces Provinces. & fit assurer l'Empereur & de Roi d'Espagne, qu'il entretiendroit fidelement les Traitez de Mun-

ster,

ſter & d'Aix la Chapelle, & que la Guerre, qu'il alloit entreprendre contre la Hollande, ne les intereſſeroit en aucune maniere. Grotius prit ſon audience de congé pour retourner en ſon Païs, & laiſſa la Cour de France fort ſatisfaite de ſa conduite. L'on permit au Secretaire de l'Ambaſſade de reſter à Paris ſous la parole, qu'il donna de ne point écrire de nouvelles en Hollande, & de ne ſe point mêler d'affaires d'Etat. 1672.

Quelque aſſurance, que la Cour eût donnée de ne rien faire contre les Traitez, l'Empereur, & les Princes de l'Empire ne parurent pas ſatisfaits de ce grand Armement. On fut allarmé ſur tout, quand on vit le Rhin couvert de batteaux, qui portoient des Soldats, des Munitions, & tout l'attirail neceſſaire à une grande entrepriſe. Les Electeurs & les Princes, qui étoient près de cette rivière, crurent qu'ils devoient ſe précautionner contre la ſurpriſe. Dans le même tems l'Electeur de Cologne fit publier un Placart, par lequel il faiſoit ſçavoir, qu'il avoit fait venir des Troupes de France pour la ſureté de ſes Etats ; que cependant il ne vouloit point, que cela fût incommode à ſes voiſins, ſur tout aux Provinces-Unies. Et l'on eût dit en liſant cette declaration, qu'il vouloit demeurer dans une exacte neutralité. Cependant on ſçavoit bien, qu'il avoit pris de grandes liaiſons avec la France, & que c'étoit même par ſon Païs, que la Guerre devoit commencer. Ce Placart étoit datté du quinziéme d'Avril à Bonne.

Bernard van Galen Evêque de Munſter en

1672. usa de même. Il voulut faire croire, qu'il ne faisoit des levées que pour sa sureté, ou pour le service de l'Empire, & qu'il ne pensoit point aux Provinces-Unies. Mais on étoit fort persuadé du contraire dans le Monde. Il fit marcher quelque Cavallerie du côté du Rhin, & voulut faire sonder les fossez de Wezel par un Ingenieur, qui fut découvert. Il amusa le monde de cette maniere pendant un mois. Mais quand son Armée fut prête; il publia aussi de sa part une Declaration de Guerre contre les Etats datée du 18. de Mai. Il se plaignoit de ce que les Etats avoient formé le dessein de le perdre avec ses sujets, qu'ils avoient voulu corrompre les Officiers de son Armée, & les Commandans de ses Places, pour les porter à mettre le feu dans ses Magasins, à livrer ses Villes, & à exciter des soulévemens dans son Païs. On n'ajouta pas beaucoup de foi à toutes ses plaintes, parce qu'il étoit connu dans le monde. Aussi les Etats avoient garni l'Overyssel contre lui. On fortifia, du mieux qu'il fut possible, les Places qui sont sur l'Issel, & Deventer sur toutes les autres. Le Prince d'Orange se transporta même sur les lieux pour donner ordre à la défense de ce Païs, qui étoit tout ouvert. On laissa un Corps de Troupes sur l'Issel pour en défendre le passage contre les entreprises de l'ennemi.

Les choses étant dans cétte disposition, on fit publier un jour de prieres dans toute l'étenduë des sept Provinces, pour implorer le secours & la benediction du Ciel. Le jour solemnel fut marqué au 4. de Mai, & l'on ordon-

ordonna en même tems, que l'on continue- 1672.
roit les prieres tous les Mecredis pendant la Guerre. On disposa ensuite des Charges Militaires, pour les Officiers, qui devoient servir sous le Capitaine General. Le Rhingrave Gouverneur de Mastricht fut fait General de la Cavallerie; Zuylesteyn, fils naturel de Frederic Henri Prince d'Orange, General de l'Infanterie; le Comte de Hoorn, General de l'Artillerie; van Velderen, & le Comte de Nassau Lieutenans de la Cavallerie; Aylva, & Koningsmarck, Lieutenans Generaux de l'Infanterie; Montbas & Steenhuysen, Commissaires Generaux de Cavallerie; Kilpatrick & le Comte de Stirum, Majors Generaux. On fit tirer un grand retranchement entre Arnheim & Zutphen. On renforça les Garnisons de Gertrudenberg, de Heusden, & de la Brille par des Bourgeois volontaires tirez de plusieurs Villes. On voulut fortifier Utrecht. Mais ses habitans ne purent consentir à la ruïne des Jardins, qu'ils avoient, non plus que de leur Mail. Monterey Gouverneur des Païs-bas Espagnols envoya de la Cavallerie & de l'Infanterie à Mastricht, qui selon toutes les apparences devoit être la premiere Ville attaquée.

Voila comment les Etats pourvûrent à la defense du Païs contre les attaques de la France. Mais on mit la flotte en Mer pour prévenir les Anglois, & elle se mit à la voile dès le 14. de Mars. Elle étoit de soixante Vaisseaux de ligne, & de quarante autres bâtimens. Elle se posta devant la Tamise, avant que les Anglois sçussent qu'elle étoit

I 5 prête.

1672. prête. Le lendemain on se rendit maître d'une Fregatte Angloise, dont le Capitaine rapporta, que la Flotte d'Angleterre forte de soixante Vaisseaux étoit allée joindre celle de France, qui étoit venuë sous la conduite du Comte d'Etrée mouïller à la rade de l'Ile de Wight. Il étoit resté onze Vaisseaux Anglois dans la Tamise ? & les Hollandois les obligerent de remonter jusques à Chattam, par le moyen de quinze Fregattes, & de quelques brulôts, qui leur donnerent la chasse. Sur le soir Ruyter vint mouïller si près de Douvres, qu'on lui tira quelques volées de Canon du Château. Cela ne l'empêcha pas de partager sa flotte en trois Escadres; l'une resta aux Dunes, l'autre s'approcha de Dunquerque, & la troisiéme se mit entre les deux autres. Il attendit ainsi les deux Flottes, dont il n'avoit pû empêcher la jonction, quoi qu'il ne se fût hâté de se mettre en Mer, que pour cela.

Les Provinces-Unies ne furent pas longtems à voir arriver le Roi de France avec ses Troupes sur leurs frontieres. Il se rendit à Charleroi le 4. de Mai, & se mit à la tête de son Armée, qui s'y étoit assemblée. Cela jetta la frayeur par tout. Bosleduc, Heusden, & toutes les Places environnées d'eaux & de rivieres lâcherent leurs écluses pour s'empêcher d'être attaquées, & l'on mit ainsi tout le Brabant Hollandois sous l'eau jusques à Berg-op-Zoom. Le Roi partagea toutes ses Troupes en quatre corps. Il prit le plus considerable pour lui, donna le second au Duc d'Orleans son frere, le troisiéme au

Prince

Prince de Condé, & le quatriéme au Vicomte de Turenne. Ce Géneral partit le premier, & s'empara d'abord de Maseyk sur la Meuse, où il mit douze cens hommes en Garnison, sous le commandement du Comte de Chamilli. Il laissa quelques Troupes dans Tongres, St. Tron, & quelques autres Places, qui craignoient la Garnison de Maestricht. Il vint à une demie lieüe de cette ville. Mais on n'avoit pas dessein de l'assieger alors. Ainsi on passa outre pour se rendre à Nuys, où l'on avoit des Magasins. 1672.

Le Roi méditoit le siege de quatre Places du Païs de Cleves tout d'un coup. Le Prince de Condé attaqua Wezel. Le Vicomte de Turenne assiegea Burik. Le Roi, & le Duc d'Orleans se posterent devant Orsoi, & Rhinberg. Le Duc fit sommer Orsoi, qui n'avoit que sept cens hommes pour défendre cette Place assez bien fortifiée. Mais ayant refusé de se rendre, on fut obligé de mettre le Canon en Batterie. L'attaque fut vigoureuse. Mais elle fut soutenuë avec beaucoup de courage. Cependant parce qu'elle n'avoit point d'esperance de secours, elle capitula, & fut obligée de se rendre. On n'accorda que la vie sauve aux Soldats avec une partie de leur Bagage, parce que l'on vouloit intimider les autres Villes. Ils furent donc faits prisonniers de Guerre. Cette ville étant prise on ouvrit la tranchée devant Rhinberg. Pendant cela le Prince de Condé, & le Vicomte de Turenne forcerent Wezel & Burik de se rendre. On trouva les Fortifications de ces Places assez negligées, & les choses peu en état

1672. de défense par le peu de soin que l'on avoit eu de se préparer à cela. Il n'y avoit point de Canons sur les remparts, lors que l'ennemi arriva. Encore les affuts étoient-ils hors d'état de servir. On ne laissa pas de faire grand feu sur le Camp du Prince pendant deux jours, & l'on se servit même assez heureusement du Canon. Le Prince ayant remarqué, que l'on ne tiroit point du Fort de la Lippe, conjectura qu'il n'y avoit point de Canon. Il le fit donc attaquer la nuit du 2. au 3. jour, & on l'emporta sous la conduite du Sieur de St. Abre. Il avoit 400. hommes avec lui. Il surprit le corps de garde, & chargea le reste de la Garnison de ce Fort l'épée à la main. Il l'emporta de cette maniere, & jetta l'épouvante parmi les Bourgeois, qui virent, que les François l'ayant pris tiroient sur la ville, de deux pieces de Canon qu'ils avoient trouvées dans la Place, & dont on n'avoit sçû se servir contr'eux.

Toute la Bourgeoisie jetta les armes bas, & ne parla plus que de capituler. Les femmes mêmes s'attrouperent, & ayant tiré le Commandant de la Place de dessus son cheval menacerent de le déchirer, s'il ne traitoit avec l'ennemi. Ce Commandant, voyant que parmi tout ce desordre les François avoient avancé leurs approches, & étoient sur le point de monter à l'assaut, il deputa deux Officiers, qui firent le traité avec le Prince de Condé. Tous les Officiers, à la reserve de huit demeurerent prisonniers de Guerre avec les Soldats pendant six Semaines.

nes. L'on prit possession de la Ville, & le Comte d'Estrades en fut fait Gouverneur. Le Vicomte de Turenne se rendit Maître de Burik à peu-près de la même maniere. Rekendam, qui en étoit Gouverneur, ne manquoit ni de Munitions de Guerre, ni de vivres. Mais il n'avoit que quatre cens hommes de Garnison. Cependant & les Officiers, & les Soldats étoient resolus à se bien defendre. Le Gouverneur fit placer beaucoup de mêches allumées sur le rempart, pour faire croire à l'ennemi que sa Garnison étoit forte. Mais le Vicomte de Turenne lui fit savoir, qu'il étoit fort bien instruit de l'état des choses, & qu'il pensât à se rendre de bonne heure pour éviter les dernieres extrémitez. Rekendam, voyant que l'ennemi étoit sur le bord du fossé, dont il avoit déja comblé une partie, battit la chamade, & fit sa composition. Le Vicomte y mit Garnison pour le Roi de France, fit enfermer l'ancienne Garnison dans l'Eglise, & descendit le Rhin pour assieger Rees. 1672.

Le Roi ne pressoit pas fort vivement le Siege de Rhinberg, parce qu'il vouloit, que la prise des autres Villes obligeât celle-ci à se rendre. Le Colonel van Bassem en étoit Gouverneur, & avoit le Baron d'Osseri pour adjoint. La Place étoit bien pourvuë de Soldats & de Munitions. Mais le courage manqua à ceux qui devoient la défendre. On les somma par un Trompette de se rendre, ce fut le 4. de Juin. Sa commission étoit de demander, que l'on permit au Duc de Duras de venir s'abboucher avec les Commandans. Cela

1672. lui étant accordé, le Duc se rendit dans la Ville, & leur proposa de se rendre sous les conditions avantageuses, qu'il leur offroit, & même de les faire conduire à Mastricht, Armes & bagage avec leurs Troupes. Il leur laissa le loisir de penser à ses propositions, & visita une partie des dehors par la complaisance de Dosseri. Le Conseil de Guerre ayant été assemblé, tous furent d'avis, à la reserve de trois d'accepter les offres du Duc de Duras. Le Gouverneur fut de l'avis de ces trois braves hommes, qui vouloient, que l'on se défendit en gens de Guerre. Mais la pluralité l'emporta, & le Gouverneur fut contraint par ses propres Officiers de capituler. On rendit donc la Place le 7. de Juin. L'Armée de France ne put s'empêcher de blâmer la lacheté de la Garnison, lors qu'elle defila devant elle. On mit en prison tous les Officiers, à la reserve de ceux qui avoient été d'avis de se defendre, & de ceux, qui prirent un autre chemin que celui de Mastricht, dans la crainte d'être punis. Il deserta une partie des soldats, & les Officiers arrêtez furent gardez, jusques à ce que l'on eût nommé des Commissaires pour les juger avec ceux qui avoient rendu la Ville de Wezel.

Rhinberg étant rendu, le Roi vint joindre le Vicomte de Turenne à Rées. La Ville avoit sept bons bastions, & avoit toutes les provisions necessaires avec une bonne muraille. Wimbergen y commandoit avec une Garnison assez forte pour la Place. Il y avoit un Fort de l'autre côté du Rhin capable de faire beaucoup de resistance. Il y avoit le Capitaine

van

van der Hoeve pour Commandant avec sa Compagnie, & soixante & dix autres soldats sous lui. Il se mit en état de charger l'ennemi à son arrivée. Le Vicomte l'intimida tellement par ses menaces, qu'il le disposa à rendre ce Fort sans en avertir le Gouverneur Wynbergen, de qui neantmoins il recevoit les ordres. On se douta neantmoins de la lâcheté de cet homme, dés que l'on reconnut, que l'on ne tiroit plus du Fort. On envoya un Officier & des soldats pour s'informer de l'état des choses. Mais ils n'eurent pas fait la moitié du chemin que l'on commença à tirer sur eux. En même temps le Canon du Fort tira sur la Ville. Le Gouverneur ne perdit pas courage pour cela. Il fit tirer de son côté sur le Fort, & sur les Assiegeans. Cela obligea le Vicomte de Turenne de lui envoyer un Trompette pour le sommer de se rendre sous des conditions avantageuses. Wynbergen, se voyant hors d'état de resister par la perte du Fort, & par la vigoureuse attaque de l'ennemi, resolut de se rendre. Les Bourgeois vinrent offrir les clefs. Le Vicomte leur conseilla d'attendre l'arrivée du Roi, qui se rendit au Camp le lendemain. Ce Prince les renvoya au Marquis de Louvois, qui ne voulut point leur accorder d'autre capitulation, que ce qu'il plairoit au Roi de regler; que cependant toute la Garnison seroit faite prisonniere de Guerre, à la reserve du Gouverneur, des deux Deputez de la Garnison, & de deux Officiers, au choix du dit Gouverneur, à condition qu'ils ne pourroient servir de toute l'année. La Place fut renduë le 9. de Juin. 1672.

De

1672. De Rees l'Armée se rendit devant Emerick, dont la Garnison sortit à l'approche des Troupes, par ce qu'elle se vit hors d'esperance d'être secouruë. Elle se rendit donc dans le fort de Schenck, & abandonna cette Place qui d'ailleurs étoit assez mal fortifiée, & peu pourvuë de ce qui lui étoit necessaire. La Ville presenta les clefs, & obtint qu'on la laisseroit dans tous ses droits, sans rien changer dans la forme de son Gouvernement. Pendant que le Roi étoit occupé à Emerick, le Prince de Condé se rendit vers l'Issel, où le Prince d'Orange s'étoit posté avec des Troupes pour en disputer le passage. Condé se rendit maître de Deutecom, d'où il se transporta en suite au Camp du Roi devant Emerick.

La flotte s'étoit mise en mer dès le mois de Mars, & n'ayant pù empêcher la jonction de celles de France & d'Angleterre, elle s'étoit postée entre Dunquerque & Douvres. Ruïter ayant sçû que les ennemis étoient à la rade de Soultsbay, resolut de les aller combattre, pendant qu'il avoit l'avantage du vent. Son dessein étoit de les surprendre, & de leur détacher plusieurs brulots durant la nuit. Mais le vent, qui vint à cesser, l'empêcha d'executer son dessein. Une fregate Françoise, l'ayant découvert le 7. de Juin de fort grand matin en avertit le Comte d'Estrées, qui se joignit en même temps à la flotte d'Angleterre. Ainsi les deux flottes étant Unies, la Françoise en devint une Escadre, & l'Angloise composa les deux autres. Elles avoient en tout 83. Vaisseaux de ligne, 18.

fregates, & vingt deux brulots, outre plusieurs barques. Elles étoient tres-bien équippées d'hommes & de Canon. La Flotte de Ruiter étoit de 72. Vaisseaux de Guerres & d'environ quarante autres bâtimens de toutes sortes. 1672.

Le Duc d'Yorck commandoit l'Armée des deux Couronnes, & conduisoit le corps de bataille opposé à Ruiter. Le Comte d'Etrées avoit l'Avantgarde avec le Pavillon blanc, & avoit à combattte Bankert Vice-Amiral de Zelande. Le Comte de Sandwich, avec pavillon bleu, avoit en tête van Ghent Vice-Amiral de Hollande. Le combat commença à cinq heures du matin, & d'abord Bankert vint fondre sur les François, qu'il attaqua avec furie. Il avoit le vent & la marée favorables. Le Comte d'Etrées fut obligé de prendre route vers le Sud, pour tâcher de gagner le vent. Mais les vaisseaux ne suivirent pas assez promptement pour executer son dessein. Cependant ces deux Escadres se canonnerent rudement pendant toute cette manœuvre. Cela donna lieu aux vaisseaux du Comte d'Etrée de se rejoindre, & il eut pû regagner le vent, s'il y en eut eu. Mais il faisoit alors un si grand calme, que l'on fut obligé de faire ramer des chalouppes pour gouverner les Vaisseaux ; ce qui fut cause, que les Vaisseaux des deux flottes se trouverent fort mêlées les uns dans les autres. Pendant cela le Canon joüa si violemment, qu'il y eut un terrible carnage de part & d'autre ; & Ruiter déclara, qu'il n'avoit jamais vû de bataille plus sanglante. Mais

ayant

1672. ayant apperçu parmi tout ce feu, que Bankert avoit quelque desavantage, il détacha quelques uns de ses Vaisseaux pour l'aller renforcer. Ce secours obligea l'Escadre Françoise d'augmenter son feu. Bankert chargea rudement le vaisseau du sieur de la Rabiniere, qui eut la cuisse emportée dans cette occasion. Evertzen tomba sur le sieur du Quéne. Mais les Hollandois s'étant tenus à la portée du Canon pour ne pas perdre l'avantage du vent, les François furent obligez d'attendre que l'ennemi revint sur eux.

Le Comte de Sandwich Amiral du Pavillon bleu couroit au Nord, & le Pavillon rouge le secondoit. Mais dans le même temps van Ghent vint tomber sur lui. Brakel attaqua Sandwich avec tant d'impetuosité, quoi que son Vaisseau fut beaucoup inferieur à celui de cet Amiral, il le perça en une infinité d'endroits. Il fit divers efforts pour gagner le vent. Mais il n'en put venir à bout, & il sauta enfin avec son fils, qui l'accompagnoit, & tout son monde par un troisiéme brulot, que Brakel lui détacha. Cependant son escadre ne perdit point courage. Elle fit même plier deux divisions Hollandoises de l'arriere garde. Van Ghent fut tué dans cette occasion, & le vaisseau du vaillant Brakel fut mis hors de combat. Mais cet avantage ne dura pas long temps aux Anglois, par ce que le Corps de bataille secourut l'arriere garde fort à propos.

Ruiter attaqua de son côté le Duc d'Yorck avec sa valeur ordinaire, & le combat dura entr'eux deux bonnes heures. Le Vaisseau

de

de ce Prince y fut tellement mal-traité, qu'il fut obligé d'en monter un autre, ce qui fit recommencer le combat avec beaucoup de vigueur. Mais Bankert ayant rejoint Ruiter avec son Avantgarde, on chargea le Corps de Bataille des Anglois avec tant de furie, que l'on crut pendant quelque temps que ce Vice-Amiral y avoit été tué. Pendant que l'on combattoit de la sorte avec beaucoup d'opiniatrété, la nuit survint, ce qui obligea Ruïter de donner ordre à l'Escadre de Zelande de se retirer, & de le joindre. Le Comte d'Etrées fit route pendant la nuit avec vingt quatre Navires Anglois, qui étoient détachez du Duc d'Jorck, & l'on fut long-temps parmi les flottes des deux Couronnes, sans savoir des nouvelles les uns des autres. Mais elles se rejoignirent le lendemain. Ruïter travailla à se radouber pendant la nuit, & se trouva fort de cent Vaisseaux, par le moyen du renfort qui lui étoit survenu pendant le combat du jour precedent. Les ennemis n'en avoient que cinquante en état de servir. Il les poursuivit donc pour recommencer le combat, & il y avoit apparence, que l'affaire alloit s'engager de nouveau. Mais le vent étant contraire à Ruïter il se retira à la rade de Schoenevelt, pendant quoi les flottes ennemies se rendirent dans la Tamise. Le sieur de la Rabiniere mourut de sa blessure en arrivant. 1672.

Voila comment se termina ce furieux combat, sans qu'aucun des Partis pût s'en attribuer la Victoire. Il s'y fit des actions incroyables de valeur de part & d'autre. On y per-

1672. perdit beaucoup de monde. Mais dans la verité les Anglois y souffrirent le plus. Ils y perdirent quatre Vaisseaux, & les François seulement un. Les Hollandois n'en perdirent que trois. Rüiter s'acquitta de sa commission d'une maniere si parfaite, qu'il fut Amiral, Capitaine, Pilote, soldat, & Matelot tout ensemble. Ce grand homme se surmonta lui même dans cette occasion. On fit faire des actions de graces pour la Victoire remportée sur les flottes des deux Rois, à la Haye & à Amsterdam, & cela consola le Peuple des malheurs qui arrivoient tous les jours sur terre. Cependant on en fit aussi des réjouissances en Angleterre, où l'on pretendoit avoir gagné la bataille. Rüiter, parlant de cette bataille avec sa moderation ordinaire, ne se vantoit pas de l'avoir gagnée. Il marquoit seulement, que les avantages de cette journée donnoient lieu d'esperer une victoire parfaite à la premiere occasion.

Pendant que les choses se passoient de la sorte sur la Mer, le Roi de France s'étoit emparé des Places qui n'étoient pas couvertes par les rivieres. Cela lui fit naître le dessein d'attaquer le cœur des Provinces. Il détacha donc six mille chevaux de son Armée, qui étoit campée à Emerick, & les envoya reconnoître les avenuës de Nimegue. Cependant le Prince de Condé tira droit à l'Issel pour en forcer le passage, s'il étoit possible. Le Prince d'Orange étoit campé sur cette riviere avec vingt cinq mille hommes. Le Vicomte de Turenne fit voir, que ce dessein consumeroit beaucoup de temps & de mon-

de,

de, & qu'il valloit mieux s'approcher du Betauw pour y passer le Rhin. Cet avis plut au Roi, & au Prince de Condé. Cependant on fit semblant d'envoyer des Troupes vers l'Issel pour amuser l'ennemi, qui s'y étoit retranché. Le Prince de Condé s'informa exactement des lieux, où l'on pouvoit passer le Rhin, qui étoit fort bas, par ce qu'il ne pleuvoit point depuis long-temps. Il étoit même presque guéable en plusieurs endroits. Deux Traîtres du Païs offrirent au Prince de lui faire voir un endroit, où il n'y auroit pas cent pas à nager. Le Prince d'Orange, qui se douta du dessein des François, envoya Montbas, Commissaire General de la Cavallerie, avec des Troupes vers le lieu qu'on appelle Tolhuys, & qui étoit fortifié. C'étoit justement le lieu, que les Traîtres avoient indiqué. Le Prince de Condé détacha le Comte de Guiche avec ces deux hommes pour sonder le passage. La chose fut trouvée telle qu'ils l'avoient dite. Le Prince en ayant été averti representa si bien l'avantage que l'on tireroit de cette expedition, que le Roi trouva bon qu'il l'entreprît dés la même nuit. Cependant il rappella le Vicomte de Turenne des environs de Nimegue. 1672.

Le Prince d'Orange fut averti, que l'on avoit vû sonder la riviere, & qu'il avoit paru de la Cavallerie en ces quartiers. Il ordonna donc à Montbas de se rendre à Nimegue avec ses Troupes, s'il n'étoit pas en état de s'opposer au passage de l'ennemi pour l'empêcher, & lui donna en même temps le commandement de cette Place. Mais il changea

bien-

1672. bien-tôt de pensée, il mit van Velderen à Nimegue, & envoya ordre à Montbas de defendre le passage du Tolhuys, l'assurant, qu'il le renforceroit de cinq Regimens. Montbas surpris de tous ces changemens écrivit aux Deputez des Etats, qui étoient avec ce Prince, qu'il n'étoit pas possible aux ennemis de forcer ce passage defendu par un Fort, dont la Tour étoit à l'epreuve du Canon, & qu'il étoit plus à propos de se jetter dans Nimegue pour la defendre contre l'ennemi, qui ne manqueroit pas de l'assieger. On envoya Wurts pour commander au Tolhuys en sa Place. Mais il arriva trop tard, & ses Troupes fatiguées de leur marche n'eurent pas le loisir de se fortifier dans ce Poste. Il ne pût donc s'opposer au passage des François, qui traverserent le Rhin à la nage, où plusieurs furent noïez. Cependant une bonne partie de l'Armée étant arrivée de l'autre côté, les Troupes Hollandoises s'épouvanterent, & perdirent courage. Montbas, qui s'étoit rendu au Camp du Prince d'Orange pour faire connoître, que l'on ne pouvoit garder ce passage contre l'ennemi, y fut arrêté prisonnier, & accusé de trahison & d'infidelité. Ce fut alors, que l'on y envoya Wurts à sa place. Mais cet Officier ne trouva ni Canon, ni retranchement sur la riviere.

Le Prince de Condé averti de l'état des affaires attendit l'arrivée du Roi pour tenter le passage. D'abord qu'il fut venu, ceux qui avoient sondé le gué, se jetterent dans la Riviere. Le Regiment des Cuirassiers les suivit commandé par le Comte de Revel.

Une

Une infinité de volontaires les suivit de même 1672.
en si grande quantité, que l'on fut obligé de s'élargir. Cela fut cause, que plusieurs Officiers & soldats se noïerent, parce que l'on trouva des trous, que l'on n'avoit pas reconnus auparavant. Wurts ne put empêcher ce passage avec ses Troupes effrayées. Dès que la tête des Cuirassiers fût passée, on alla à l'ennemi l'épée à la main. Cela l'effraya de telle maniere, que les soldats lâcherent le pied à la premiére décharge. Le Prince de Condé, voyant que son entreprise reüssissoit si heureusement, passa la riviere dans un batteau avec le Duc d'Anquien son fils & le Duc de Longueville son neveu. Dés qu'il fut passé, il mit les Troupes en bataille pour attaquer les retranchemens de l'ennemi. Les Troupes continuerent à passer de la même maniere, que l'on avoit déja fait. Les Historiens François ont parlé de ce passage avec beaucoup d'eloge, & ont prétendu même, qu'il surpassoit celui du Granique par Alexandre le Grand, & celui du Rhin par Cesar. On ne peut pas disconvenir, que l'action ne soit belle en elle même. Cependant on reconnoit que le Rhin étoit fort bas cette année, à cause de la grande secheresse. Cela diminuë beaucoup la difficulté du passage, & en affoiblit la gloire.

L'Infanterie, qui étoit dans d'assez mauvais retranchemens, ne songea qu'à demander quartier, au lieu de se défendre, quand elle se vit abandonnée par la Cavallerie. Le Prince de Condé, le lui fit promettre. Cependant les François avançoient toujours, & l'on

1672. l'on ne tiroit ni d'un côté, ni de l'autre. Le Duc de Longueville, que les fumées de la débauche troubloient, & qui ne savoit pas que l'on avoit promis quartier à ces gens-là, pourvû qu'ils missent les armes bas, se jetta sur eux, & lâcha son coup de pistolet. Cela irrita l'ennemi, qui fit sa décharge. Ce Duc y fut tué avec plusieurs personnes de qualité, & un grand nombre d'autres y furent blessez. Le Prince de Condé, qui accourut au bruit, y fut blessé lui même au bras, & ne pût agir le reste de la Campagne. La mort du Duc de Longueville, qui étoit le dernier de la Maison, quoi qu'arrivée par sa faute, mit le Prince en si grande colere, que sans se souvenir de sa parole, il fit passer ces Troupes au fil de l'épée. Il n'en échappa que ceux qui prirent la fuite de bonne heure.

Le Roi, qui voyoit le succès avantageux de ce passage, pressoit ses Troupes de suivre les autres. Il s'en mit un si grand nombre dans la riviere, que cela rendit le gué plus facile. Cela donna le moyen de dresser un pont, sur lequel on fit passer le reste de l'Armée avec le Canon, les munitions, & le bagage. Welderen envoyoit le Regiment d'Aylva. Mais il fut défait par les François, qui assiegerent le Fort du Tolhuys. Il y avoit dix sept soldats dans la Tour commandez par un Sergent. Ils s'épouvanterent à la vûe de l'ennemi, & abandonnerent ce poste. Cela donna le moyen aux ennemis d'entrer dans le Betaw. Ils obligerent Wurts de se retirer avec ce qui lui restoit de Troupes, dans l'Armée du Prince d'Orange, lequel craignant

de

de son côté d'être enveloppé par les François 1672.
abandonna l'Issel, & se rendit à Utrecht. La populace, qui accusoit Montbas de tous ces malheurs voulut le déchirer. Le Prince le tira de là par une porte qui étoit derriere la Maison, où on l'avoit enfermé en atendant qu'on pût lui faire son procès dans toutes les formes. Il le fit conduire dans le Fort de Newerbrug.

La blessure du Prince de Condé obligea le Roi de repasser dans son Armée pour envoyer le Vicomte de Turenne commander celle de ce Prince en attendant sa guerison. Cependant ce passage du Rhin jetta l'épouvante par tont. Chacun commença à penser à sa conservation, & l'on abbatit les arbres, & les maisons de plaisance qui pouvoient incommoder les villes en cas de siege. La Haye vit naître une sédition populaire par l'arrivée de quelques gens venus du Velaw pour se vanger de Montbas, qu'ils regardoient comme l'Autheur de tous leurs maux, pour avoir lâchement abandonné le Tolhuys. On en vouloit faire autant à Grotius nouvellement arrivé de son Ambassade de France. Cependant le Roi tint un Conseil secret avec le Prince de Condé & de Vicomte de Turenne, sçavoir pour comment on devoit se gouverner dans la suite des affaires. Ces deux habiles Generaux furent d'un même avis, & conseillerent au Roi de garder peu de Places, & de tenir toujours une forte Armée en Campagne, par ce qu'autrement on ne seroit pas en état de s'opposer au secours, qui ne manqueroit pas de venir du côté de l'Allema-

1672. gne. Mais le Prince n'eut pas plûtôt quitté le Roi pour se faire porter à Emerik, que le Marquis de Louvois disposa son Maître à changer de sentiment. Ses raisons étoient que l'Allemagne n'étoit pas encore en état de secourir les Provinces-Unies, & que d'ailleurs l'ennemi pressé seroit obligé de recevoir la loi du vainqueur, que par consequent il ne doutoit point que toutes les conquêtes ne demeurassent à la France. On laissa donc les choses dans l'état où elles étoient, & l'on continua d'agir comme on avoit commencé.

Le Vicomte de Turenne se mit à la tête de l'Armée dont on lui donnoit le commandement, & marcha du côté d'Arnheim. Il se saisit en passant de Heusser, & d'Isseloort deux petites Places du Betaw. Cela ouvrit ce petit Païs aux François. Il se rendit maître le même jour du Pont de batteaux d'Arnheim, que les habitans n'eurent pas le loisir de rompre pour ôter ce passage à l'ennemi. Il se mit en état ensuite de battre cette ville pour l'obliger à se rendre. Le Comte du Plessis-Pralin fut tué dans cette occasion en commandant les travaux. Le Pont fut bien-tôt rétabli, & les Troupes passerent la riviere pendant la nuit. Les habitans d'Arnheim, voyant que l'on étoit en état de les attaquer de toutes parts, envoyerent des Deputez au Camp pour capituler. Le Traité se fit avec tant de précipitation, que les François furent introduits dans la ville, avant qu'il fût signé. Cependant les bourgeois n'ayant rien demandé pour la Garnison, les Soldats furent faits prisonniers de Guerre.

Le Vicomte de Turenne avoit reglé les choses de cette maniere avec les habitans. Le Roi ratifia tout ce qui avoit été promis. 1672.

Arnheim reçût ainsi Garnison Françoise, après quoi le Vicomte marcha droit à Knodsembourg. Les Troupes se logerent la nuit suivante sur la contre escarpe. La Garnison fit neantmoins un grand feu toute la nuit, & tua beaucoup de Soldats ennemis. Cela les obligea de se retrancher, & de mettre du Canon en batterie. Le Commandant de cette Place, voyant ses Soldats fatiguez de la nuit passée, envoya demander des Troupes fraîches pour relever ses gens. Welderen n'osa dégarnir sa Place, qui étoit menacée. Cependant il posta son Canon si avantageusement, qu'il incommoda beaucoup ceux qui assiegeoient le Fort. Tout cela ne servit qu'à redoubler l'ardeur de l'attaque. Ainsi la Garnison s'impatientant de n'être pas relevée se mutina contre les Officiers. On fût donc obligé de capituler. Les articles en furent accordez par le Sieur de Foucaut Lieutenant General. Ce fut la premiere composition honorable, qui fut accordée aux Troupes des Etats. La Garnison se retira à Groningue, par ce que le Vicomte de Turenne ne voulut pas qu'ils allassent renforcer les Troupes de Nimegue. Il avoit resolu d'en faire le siége.

Dans le temps que la France poussoit ses conquêtes dans les Provinces-Unies, l'Evêque de Munster, qui avoit reçu de l'argent des Troupes & des Officiers de cette Couronne, entra dans le Païs d'Overissel, dés

1672. qu'il sçut que l'on avoit attaqué les villes du Païs de Cleves, qui étoient entre les mains des Etats Generaux. Il s'empara d'abord de Lingen, qui appartenoit au Prince d'Orange. Ensuite il se rendît maître des Places des Païs de Twente, & de Drente. Il ne laissa point de Garnisons dans ces villes, de peur d'affoiblir son Armée. Il se contenta d'y mettre des Sauvegardes pour empêcher ses propres Troupes de les piller. Il joignit ensuite les Troupes de l'Archevêque de Cologne, & alla attaquer Grolle ville forte, & munie de tout ce qu'il lui falloit. La Place n'ayant pas voulu se rendre à la sommation il en fit le siége dans les formes. On ne s'épouvanta point de ses approches, ni de son Canon. Mais les Bombes éffrayerent tellement tout le monde que la ville se rendit le 8. de Juin. On accorda une composition avantageuse à la Garnison, par ce que l'Evêque vouloit expedier cette affaire de peur de quelque réavis, qui lui auroit causé beaucoup d'embarras. Il se rendit ensuite à Borkloo, sur laquelle il avoit quelque prétension, comme on l'a remarqué ci-devant. Mais on ne s'y defendit point, & la Place lui fut renduë, d'abord que l'Evêque se presenta. Lochom & Brevoort en firent de même, par ce qu'elles n'avoient point de Garnison. Il sembloit que les Peuples de ces quartiers eussent quelque impatience de changer de maîtres. Peut-être étoit-ce l'effet de la terreur, & de l'apprehension où l'on étoit d'être exposé aux violences des Soldats.

L'Ar-

L'Armée de l'Evêque vint attaquer ensuite Deventer, qui avoit cinq cens hommes de Garnison avec autant de bourgeois & de Paysans, & toutes les provisions necessaires pour une bonne défense. Le Gouverneur avoit fait travailler à tout ce qui pouvoit servir à fortifier cette Place. Cependant tout cela ne servit de rien par la faute de quelques personnes, que l'on soupçonna avec raison d'être d'intelligence avec l'ennemi, & l'on y fut confirmé par quelques paroles lâchées indiscretement par l'Evêque même que *ces malheureux lui tiendroient parole à la fin.* Il écrivit une lettre aux Magistrats, & la leur envoya par un Trompette. Il leur fit sçavoir que les Troupes de l'Electeur de Cologne & les siennes, qui étoient devant leur ville, avoient été renforcées par les François, & que l'on étoit en état de leur donner un assaut: qu'il avoit appris, qu'ils avoient dessein de se réunir au Corps de l'Empire, que si cela étoit, il s'offroit de les y servir, & qu'ainsi l'Electeur & lui étoient disposez à leur accorder de bonnes conditions, s'ils vouloient se rendre. Dés le lendemain on jetta des bombes dans la ville, ce qui intimida les habitans & la Garnison. Le Gouverneur lui même épouvanté, déclara qu'il n'avoit pas assez de monde pour défendre la ville. Mais les habitans lui ayant reproché son peu de courage, il fit une sortie assez mal entenduë, qui eût neantmoins quelque succès, & qui auroit été funeste aux Troupes de l'Evêque, si elle eût été faite du côté de la batterie. Cependant elle fut inutile par l'événement. 1672.

1672. Ceux qui avoient formé le dessein de rendre la ville, se servirent de l'occasion de cette sortie pour faire tenir à l'Evêque les articles, sous lesquels ils vouloient capituler. On demandoit un temps suffisant pour avertir les villes de Campen & de Zwoll, qui étoient liguées avec Deventer. L'Evêque envoya un Trompette le même jour, qui étoit le 21. de Juin. Mais on lui refusa les Portes, parce que le soleil étoit couché. Dés le lendemain on recommença à jetter des Bombes, qui mirent le feu en deux endroits. Cela pressa le Conseil de traiter avec l'ennemi. Les conditions furent que la Religion Reformée seroit conservée dans la ville avec deux Eglises, que les Ecoles publiques subsisteroient, que la ville seroit unie à l'Empire sous l'Electeur & l'Evêque, qu'elle resteroit en possession de tous ses droits: que les Magistrats conserveroient leurs emplois jusques au temps que l'on avoit accoûtumé de faire les élections, & qu'on ne mettroit qu'une mediocre Garnison Allemande dans la Place. La Populace ni la Garnison ne vouloient pas accepter la composition. Mais on les y disposa enfin par de belles paroles, & par ce moyen, Deventer fut mis entre les mains de l'ennemi. La Garnison demeura prisonniere de guerre, après avoir été desarmée & dépouillée. On l'enferma dans les Eglises. La ville fut pillée, & obligée d'ailleurs de payer vingt cinq mille Risdallers d'amende.

Lors que le Prince d'Orange vit que les François s'étoient emparez du Betauw, &

& d'une partie de Gueldre & d'Overissel, il retira promptement son Canon, & ses Troupes des bords de l'Issel, & se rendit dans la Province d'Utrecht avec son Armée pour tâcher de la sauver des mains de l'ennemi. Il n'avoit que treize mille hommes. Mais quelques Regimens Espagnols, que le Comte de Monterey lui envoya le joignirent dans sa marche. Il se rendit donc le soir du 15. de Juin aux portes d'Utrecht. La ville étoit dans une grande consternation. Les principaux habitans ne pensoient qu'à se sauver avec leurs meilleurs effets, sçachans, que l'ennemi avoit pris le Betaw. Il n'étoit plus possible de mettre la Place en état de défense. Le temps pressoit trop pour cela. La populace força les personnes les plus considerables de demeurer. Le desordre fut si grand que le Prince ne put entrer dans la ville pour cette fois. On lui en refusa les portes, & l'on ne voulut même point vendre de vivres à ses Troupes. On permit cependant au Prince d'y entrer seul le lendemain. Il offrit encore de defendre la ville si l'on vouloit raser les Fauxbourgs. Mais on ne voulut pas écouter ses propositions, & il fut obligé de se retirer sans rien obtenir. Il décampa donc le 17. de Juin & se transporta en Hollande. Il ne laissa point de Garnison à Utrecht, par ce qu'elle y eût été inutile. En suite il partagea ses Troupes en quatre. Il en donna une partie au Prince Maurice: Un autre au Comte de Horn: La troisiéme fut mise sous le commandement de Wurts, & il se posta près de Bodegrave avec la quatriême. 1672.

1672. Utrecht se voyant hors d'Etat de défense, sans Troupes, & sans aucun moyen de resister, n'ayant pû même obtenir les Troupes que la Province payoit, envoya des Deputez au Roi de France pour traiter de sa reddition. On refusa de les écouter qu'ils n'eussent un plein pouvoir pour conclure ce Traité avec lui. Cependant le Vicomte de Turenne, après s'être rendu Maître de Knodsenbourg fit pointer le Canon contre Nimegue. Il avoit un detâchement à Tiel, qui ouvrit les portes le 17. de Juin. Ces mêmes Troupes s'emparerent encore de l'Ile de Voorn, & du Fort de St. André. Les garnisons de ces lieux n'attendirent pas l'ennemi. Dans le temps que ce detachement s'emparoit de tous ces lieux, le Vicomte attaqua le Fort de Schenck. Les fortifications en étoient si negligées, & celui qui y commandoit avoit si peu d'experience & de capacité, qu'il n'eût pas le courage de se défendre. Il avoit renvoyé les Fregates, qui étoient sur la riviere pour la défense de la Place. Le Vicomte le fit attaquer par un endroit, dont ce Commandant venoit de faire raser les Fortifications, que l'on y avoit faites depuis peu. La Garnison voyant que l'ennemi faisoit ses approches avec une extrême promptitude, capitula au bout de huit heures de siége, & se rendit sous des conditions assez honorables. Elle fut conduite à Coevorden, & la Place fut livrée le 18. de Juin. Les François furent surpris, à cause de la bonté de ce Fort, de la promptitude avec laquelle on l'avoit rendu.

Does-

Doesburg ne tint pas long-temps. Il y 1672.
avoit près de quatre mille hommes de Garnison avec trois cens chevaux, & la Place avoit de bons bastions. Cette garnison fit d'abord une tres belle resistance, & plusieurs François perirent, pour avoir ouvert la tranchée trop près des murailles. Martinet Officier de reputation dans l'Armée de France y fut tué du Canon de la batterie. Cependant lors que tout fut prêt pour l'assaut general, les Bourgeois se mutinerent & capitulerent. La Garnison demeura prisonniere de Guerre aux mêmes conditions qu'à Arnheim. Doesburg étant rendu, l'Ennemi continua ses conquêtes avec une rapidité surprenante. Les villes se rendoient comme à l'envi, & n'attendoient pas même qu'on les attaquât. La frayeur s'étoit tellement emparée des esprits, que ces Peuples avoient oublié leur ancienne valeur. L'Ennemi étoit étonné lui même de son bonheur, & ne pouvoit comprendre, comment des Places fortes se rendoient si facilement. Cela fait voir, que les événemens qui arrivent dans le monde, dépendent d'une cause supèrieure, qui les gouverne comme il lui plaît. Les Peuples étoient épouvantez: Ils manquoient de resolution, & cela même abbattoit la force de leur Conseil. Ainsi tout se ruïnoit, & l'ennemi n'avoit qu'à marcher pour faire des conquêtes.

Nimegue fit plus de resistance, que toutes les autres Places n'en avoient fait. Le Vicomte avoit ordonné, que l'on continuât de la battre au travers de la riviere pendant l'expedition du Fort de Schenck. Mais cela ne

1672. produisoit rien. Les bourgeois animez par un Gouverneur habile se defendoient tres bien, & secondoient le courage de la Garnison. Il fallut donc se resoudre à assieger la Place dans les formes. Dans cette vuë il fit passer la riviere à une partie de ses Troupes, & fit ouvrir la tranchée de l'autre côté. Les bombes, que l'on jettoit dans la Place, ne produisoient pas un grand effet, par les précautions que l'on avoit prises dans la ville pour s'en garantir. Ainsi le siege ne s'en faisoit pas avec autant de facilité que celui des autres villes, que l'on avoit prises jusques-là. Pendant qu'il demeura occupé à ce siege, le Roi continua ses conquêtes à l'ordinaire, tout se soumettoit de tous côtez, & l'on n'entendoit parler que de Places qui se rendoient. Le Marquis de Rochefort, qui avoit été détaché de l'Armée de Turenne avec quelques Troupes, après la reddition d'Arnheim, s'empara sans coup ferir du Wagheninghen & de Rhéenen, qui est de la Province d'Utrecht. Il se rendit maître ensuite de Wick & d'Amersfort dans la même Province. Elles ne firent point de resistance.

L'Evêque de Munster étant devant Deventer fit un détachement sous le Colonel Nagel, & l'envoya assieger Hattem, petite Ville de Gueldre proche de Zwoll. Elle avoit trois cens hommes de Garnison, qui se defendirent assez bien pendant quatre jours. Ils tuerent sept ou huit cens hommes aux assiégeans, & firent beaucoup de prisonniers sur eux. Cependant leur petit nombre fut cause, qu'ils s'épuiserent au travail. Ils furent

rent donc obligez de se rendre à discretion, 1672.
n'en pouvant plus. Ces Soldats meritoient un meilleur sort par leur courage. L'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster vinrent saluer le Roi dans son Camp, après qu'ils eurent reduit Deventer. Après cette visite ils marcherent droit à Zwoll, qui avoit cinq Bataillons pour Garnison avec six Compagnies de Cavallerie. Mais la Place manquoit de munitions. Ainsi la ville suivit l'exemple de Deventer, & fit sa capitulation avec les Prelats. La Garnison voyant la resolution des Magistrats & du Peuple de Zwoll, sortit de la ville pour ne se pas voir prisonniere de Guerre comme les autres. Elle se retira donc à la sourdine la nuit du 23. de Juin, & se rendit au Camp du Prince d'Orange. Les Officiers, n'ayant pû rendre de bonnes raisons de leur retraite, furent presque tous destituez de leurs emplois. Il ne resta que quatre Compagnies dans la ville, à qui l'on permit de se retirer où elles voudroient. Le même jour les habitans de Zwoll écrivirent au nom des Etats d'Overissel à la ville de Campen & à toutes les autres villes de leur Province, pour les inviter à entrer dans le Traité, que l'on negotioit avec l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, de la même maniere que Deventer avoit fait. Elles se joignirent donc à Deventer & à Zwol, à la reserve de celles qui ne furent pas en liberté de se rendre comme les autres. Ainsi ces Prelats furent obligez de les reduire par la force.

Oummerschans, lieu tres-bien fortifié, tenoit

1672. encore contr'eux, par le moyen d'une Garnison de trois Compagnies, qui firent assez bien leur devoir dans le commencement. Mais quand les soldats se virent attaquez un peu vivement, ils se mutinerent, & deserterent tous, après avoir pillé le logis de leur Commandant. Les Officiers se voyant abandonnez de leurs soldats essayerent de se sauver. Mais on en reconnut quelques uns, & sur tout le Commandant, qui fut fait prisonnier. Par ce moyen, les deux Prelats se virent les maîtres de toute la Province. La rapidité de leur conquête répandit la frayeur par tout, & s'ils fussent entrez dans la Frise dans le même temps, ils n'eussent pas manqué de s'en rendre les maîtres. Mais ils s'occuperent à partager entr'eux, ce qu'ils avoient conquis. Deventer tomba à l'Electeur de Cologne. Grolles & Brévoort échurent à l'Evêque de Munster. Zwoll, & tout ce qui en dépend, resta en commun. Le Roi de France retint Campen & Elburg, sous promesse de les rendre après la Campagne. Cependant le Marquis de Rochefort, qui s'étoit saisi d'Amersfort, envoya six vingt chevaux sous un Capitaine, pour tâcher de s'emparer de quelque poste, d'où l'on put tirer des vivres. Il se presenna devant Naerden, qui n'est qu'à cinq lieües d'Utrecht sur le Zuyderzée. Il n'y avoit que quatre cens hommes de Garnison. Ce Capitaine étant arrivé la nuit, fit sommer la ville de se rendre. Les habitans croyans que toute l'Armée étoit à leurs portes, laisserent entrer cette Cavalerie sans faire aucune composition. Les soldats

dats ayant été eveillez au bruit, se leverent, 1672.
& voyant l'ennemi dans les murailles se sauverent comme ils purent. Ceux qui ne prirent pas la fuite resterent prisonniers de guerre, avec plusieurs de ceux qui se sauvoient du côté de Muyden, & d'Amsterdam.

On avoit caché, autant que l'on avoit pu, au peuple de Hollande les conquêtes des François, qui se faisoient avec tant de rapidité tous les jours. On esperoit que le temps pourroit amener quelque favorable révolution. Mais quand on vit un grand nombre de familles sortir des Provinces envahies, & se refugier en Hollande, il n'y eut plus moyen de dissimuler le malheur de la Republique. Cela porta les Peuples aux murmures contre le Gouvernement, & à la sedition. On commença à dire tout haut, que ce malheur venoit de l'injustice que l'on avoit faite au Prince d'Orange, & que l'on devoit le rétablir dans les charges de ses Peres, puis que le Ciel l'avoit fait naître par une espece de miracle; qu'ainsi le salut de la Republique vouloit, qu'on lui fit justice. Le Peuple s'échauffa à la Haye, quand on vit, que les personnes riches pensoient à se mettre en sureté avec leurs familles, pour se garentir des courses des François, que l'on craignoit. La frayeur fut si generale à cet égard, que l'on songea à transporter le Conseil dans un lieu plus assuré. Les personnes les plus considerables de l'Etat se trouverent chez le Pensionnaire de Witt, pour consulter avec lui sur les moyens de prendre quelque favorable résolution pour l'Etat. Il répondit après plu-

1672. sieurs raisonnemens faits de part & d'autre sur les affaires presentes, qu'il ne voyoit point d'autre ressource aux malheurs publics que de faire la Paix aux meilleures conditions que l'on pourroit. Le Conseiller van der Graef sortit de la Haye avec sa famille, & se retira à Delft. Ses deux fils resterent, dans le dessein de faire quelque ligue contre le Gouvernement. Ils regardoient le Pensionnaire comme la cause de tous les maux de la Republique. Ils se mirent donc en tête de le faire perir, pour causer quelque révolution favorable aux affaires. Ils concerterent avec deux autres complices de le poignarder, à la premiere occasion qu'ils en trouveroient. Dans ce dessein ils l'attendirent à la sortie de l'Assemblée des Etats entre onze heures & minuit, & s'étant jettez sur lui le blesserent du plusieurs coups, & le laisserent pour mort sur la place. Cet assassinat fut executé le 21. de Juin.

On ne put arrêter de ces quatre hommes, que le jeune vander Graef, qui fut condamné à perdre la tête. On dit dans le monde, qu'il n'avoit été condamné à ce supplice, que parce que les playes du Pensionnaire n'étoient pas mortelles. Quatre autres personnes attenterent aussi à la vie de Corneille de Witt grand Bailli de Putten, frere du Pensionnaire. Il étoit revenu malade de dessus la flotte, où il étoit en qualité de Commissaire Deputé des Etats. On avoit dit dans le monde, qu'il ne s'étoit pas entendu avec Ruiter, qui s'en étoit plaint. La chose cependant étoit fausse, & Ruiter s'en disculpa dans ses lettres.

Cepen-

Cependant les assassins vinrent à sa maison à Dort, comme s'ils eussent eu quelque affaire à lui proposer. Mais l'accident arrivé à son frere faisant tout craindre pour sa personne, ses domestiques ne voulurent pas ouvrir la porte. Ils firent même venir la grande garde, qui obligea les conjurez de se retirer. 1672.

Le Marquis de Rochefort se voyant Maître de Naerden resta là deux jours, occupé à recevoir les assurances de soumission de ceux du voisinage. Cela lui fit perdre l'occasion de se saisir de Muyden, où sont les écluses d'Amsterdam, ce qui eût obligé cette puissante ville de penser à se rendre. Il eût pû se saisir de Muyden avec beaucoup de facilité. Il se rendit donc près d'Utrecht le 23. de Juin, & fit avertir les Etats de la Province de son arrivée. Il convint avec eux, qu'en attendant le retour des Deputez, qu'ils avoient envoyez au Roi, il feroit passer ses Troupes le long des remparts, & que pour sa personne il pourroit entrer dans la ville avec cent soldats. Quand les Deputez furent de retour le lendemain, on travailla aux articles de la capitulation, que la ville vouloit faire pour se soumettre. Cependant il reçut les clefs de la ville au nom du Roi, & prit possession de la maison de ville. Par ce moyen, le Roi qui n'étoit qu'à quatre ou cinq lieües de là, pouvoit venir facilement à Utrecht. Mais il ne le voulut faire, qu'après que le Duc d'Orléans se seroit rendu maître de Zutphen.

Cette ville avoit été attaquée le 21. Juin, & la Garnison, qui étoit forte & bien pour-

1672. vûe de tout ce qui lui étoit necessaire, se mit en état de se bien defendre. Quinze mille hommes s'avancerent dés le lendemain pour y donner l'assaut. Dans ce dessein tout étant prêt pour cela, on commença à jetter des fascines dans le fossé pour le combler. La garnison fit un grand feu, qui tua beaucoup de monde la nuit du 23. Mais on jetta une quarantaine de bombes, qui firent bien du mal à la ville. On s'avança jusques à la Contrescarpe, & on épouvanta tellement les bourgeois, qu'ils envoyerent vers le soir du 24. pour capituler. Le Duc ne voulut point leur accorder de composition. Il menaça de faire passer la Garnison au fil de l'épée, si l'on ne se rendoit dans une heure. La ville se rendit donc à discretion. La Garnison fut faite prisonniere de Guerre, & on laissa la ville en possession de ses privileges, & de sa Religion. Le Duc y fit son entrée le vingt sixiême, ses Gardes ayant l'épée nuë à la main. Il en visita les fortifications, & y laissa Garnison, aprés quoi il s'en alla à *Dieren*, maison de plaisance du Prince d'Orange, & de là il se rendit auprès du Roi à Utrecht.

Le Roi avoit fait publier dans son Camp, qu'il laisseroit toutes les Villes, qui se rendroient volontairement, dans la possession de leurs droits, de leur Religion, & de toutes leurs Franchises & immunitez. Il menaça d'ailleurs celles qui resisteroient, de toutes les rigueurs de la Guerre. Les Deputez d'Utrecht revinrent le trouver le 26. avec les articles de la composition qu'ils lui demandoient. Comme leur demande se rappor-

portoit à la declaration qu'il avoit publiée 1672.
deux jours auparavant, elle leur fut accordée. Le Roi ajouta, qu'ils ne seroient point pillez, & que l'on ne les obligeroit pas à se racheter du pillage, ou du saccagement, & que l'on comprendroit leur Province dans le Traité qui se feroit avec les Etats Generaux. On laissa d'ailleurs la ville & toute la Province dans la jouïssance de tous leurs Droits ordinaires. Les Députez rapporterent les articles signez du Marquis de Louvois, qui étoit Secretaire d'Etat. Après cela le Roi se rendit à Zeyst avec son Armée, où il la fit camper, en attendant qu'il la fit marcher du côté du Brabant pour y executer ses desseins. Pendant qu'il demeura en ces quartiers-là, on mit Garnison dans Montfort, Isselsteyn & Voerden en son nom, & se rendit ainsi maître de ces quartiers-là.

Les Etats ayant deliberé sur l'avis du Pensionnaire de tâcher de faire la Paix aux meilleures conditions que l'on pourroit, nommerent quatre Députez qu'ils envoyerent au Roi, pour savoir à quelles conditions il voudroit traiter de la Paix. Le Roi leur répondit, qu'il attendoit d'eux qu'ils lui fissent des propositions pour cela, & qu'il ne pouvoit traiter avec eux, qu'ils n'eussent un plein pouvoir: que cependant il leur declaroit, qu'il prétendoit garder ce qu'il avoit pris, & tout ce qu'il prendroit avant la Conclusion du Traité, ou du moins un équivalent. Le Sieur de Groot, qui avoit été Ambassadeur en France, & qui étoit l'un des

1672. des quatre Députez des Etats retourna à la Haye pour leur communiquer les prétensions du Roi. On le renvoya en diligence vers ce Prince, auprès duquel van Ghent, d'Odyck, & Eeck étoient demeurez. Il le trouva à Zeyst, & ayant dit au Marquis de Louvois, que l'on souhaitoit de savoir au juste à quelles conditions le Roi vouloit faire la Paix avec les Etats; on les lui donna par écrit. Le Roi vouloit, qu'on lui cedât tout ce qu'il avoit conquis, ou qu'on lui donnât en échange ce que les Etats possedoient dans le Brabant, ou dans la Flandre, à la reserve de l'Ecluse, & de l'Ile de Cadsant; qu'on lui cedât encore Nimegue, Knodsembourg, le Fort de Schenck, l'Ile de Bommel, Grave, & quelques autres lieux specifiez dans ce Memoire. Il demandoit encore vingt milions pour les frais de l'armement, & qu'on lui presentât tous les ans une Medaille d'or, par laquelle il paroîtroit, que les Etats tenoient du Roi la liberté, que ses Predecesseurs lui avoient procurée par les grands secours qu'ils lui avoient fournis.

Ces propositions parurent si dures & si déraisonnables aux Etats, que tout le monde les rejetta avec indignation. Les Etats de Zelande écrivirent une forte lettre aux Etats Generaux & aux autres Provinces, pour les exhorter à defendre courageusement leur liberté, leur Religion, & tous les autres droits, que leurs Peres leur avoient acquis au prix de leur sang. Les Espagnols, qui craignoient que les Etats ne s'accommodassent avec la France, & que cela ne leur

causât

causât beaucoup de préjudice, les presserent 1672.
extrêmement de continuer la Guerre. Ils s'étoient tenus jusques-là dans je ne sai quelle neutralité, donnant quelques Troupes aux Etats en vertu de l'alliance defensive qu'ils avoient avec eux: Mais ils promirent alors de se declarer absolument en faveur des Provinces-Unies, & d'engager plusieurs Puissances dans leur Ligue. Le Baron d'Isola Ministre de l'Empereur, l'un des plus grands Politiques de ce tems-là, servit beaucoup à engager les Etats à continuer la Guerre, & à rompre tout Traité avec la France.

Le triste état où étoit alors la Republique, ne servit qu'à relever le courage de la Hollande, & qu'à porter les Peuples à préferer une rude Guerre à une Paix honteuse, & dommageable. Pendant que l'on consultoit à la Haye sur la réponse que l'on feroit au Roi de France, sur ses Propositions, les Magistrats d'Amsterdam déliberoient des moyens de conserver leur ville & leur Commerce. Les avis furent fort partagez entre ceux qui étoient au Gouvernement, & la plûpart conseilloient de traiter avec la France. Mais le Bourguemaître Valkenier, & le Grand Bailli Hasselaer proposérent de demeurer dans l'Union, & de travailler à conserver leur liberté par tous les moyens possibles. Quand ils virent que leurs discours ne faisoient pas toute l'impression qu'il falloit, sur l'esprit de leurs Collegues ils ouvrirent une fenêtre, & menacerent d'appeller le Peuple à leur secours, contre ceux qui vouloient livrer la ville à l'ennemi. Cela épou-

1672. épouvanta ceux qui pensoient à rendre la ville, & fit prendre une resolution unanime de se défendre contre les François jusques à la derniere extrêmité. Cette resolution fut prise le 29. de Juin & l'on défendit en même tems à tous les habitans, sous de griéves peines, d'envoyer aucun grain hors de la ville sans permission expresse.. Ce fut ainsi, qu'Amsterdam, & par consequent la Republique furent sauvés, par le courage & par la genereuse resolution de ces deux braves hommes, dont le nom doit être cher à la posterité.

Dès que cette déliberation eut été prise à Amsterdam, on deputa plusieurs personnes pour la communiquer aux Etats. Le Pensionnaire Hop, qui étoit le Chef de ces Députez harangua si fortement sur ce sujet dans l'Assemblée, que personne n'osa plus parler de traiter avec le Roi de France. On renvoya Grotius, avec des ordres secrets à ses Collegues & à lui de ne conclure le Traité qu'aux conditions suivantes, savoir, que l'on cederoit Maestricht à ce Prince, & qu'on lui payeroit dix millions pour les frais de la Guerre; qu'au reste il restitueroit toutes ses conquêtes, & retireroit ses Troupes du Païs. Ces conditions étoient fort au dessous des prétensions de la France. Cependant pour accommoder cette affaire le Roi se borna aux Places du Brabant, & à celles qui appartenoient à l'Electeur de Brandebourg, ou à l'Electeur de Cologne. Mais on rejetta encore ces conditions en Hollande, & d'ailleurs il y arriva des changemens,

qui

qui rompirent toutes les Negotiations de Paix, & remirent la Guerre en vigueur. 1672

On ne peut point disconvenir, que les demandes de la France ne fussent exorbitantes, & que c'étoit précisément donner la Loi à l'ennemi. Elle avoit fait de grandes conquêtes. Mais les affaires de la Republique n'étoient pas encore desesperées si absolument, que l'on ne pût les retablir. La France fut aveuglée de son bonheur & de ses grands succès dans cette occasion. Elle eut infiniment mieux fait pour sa gloire, & pour son interêt particulier, après avoir conduit les affaires au point où elles étoient alors, de donner genereusement la Paix à la Republique, après lui avoir fait sentir son pouvoir, que de chicanner sur le plus & le moins, comme elle fit. La rapidité de ses conquêtes avoit épouvanté toute l'Europe. La Republique n'eût plus osé se détacher des interêts de ce Royaume, après la generosité que le Roi eût eue de lui donner la Paix, dans le tems qu'elle étoit comme accablée sous ses armes. Mais la France a toujours fait paroitre je ne sai quel attachement à des interêts indignes d'un grand Prince comme le Roi Louis XIV. & elle manqua le plus beau coup du monde dans cette occasion. Cette affaire eût fait connoitre sa generosité pour d'anciens Alliez, qui avoient eu le malheur de lui déplaire, comme elle l'avoit publié dans son Manifeste. Mais d'ailleurs l'Europe étonnée du grand succès de ses armes, eût tremblé devant lui, & il eut plus fait par là pour sa Monarchie Universelle que par la conti-

1672. continuation de cette Guerre. Au reste cet esprit sordide d'interêt parut encore visiblement dans une autre occasion. Elle avoit fait un grand nombre de prisonniers en prenant toutes ces Villes. Le Marquis de Louvois les rendit tous aux Etats pour un écu ou deux par tête, ne prenant pas garde que c'étoit autant de Soldats, qui ne manqueroient pas de dépouiller le Roi son Maître de toutes ses conquêtes, selon qu'en effet la chose arriva peu de tems après. Tout cela sert à faire voir, que quelque grandeur d'ame que l'on attribuë à Louïs XIV. ce Prince est fait neantmoins comme les autres, & que l'interêt le gouverne, mais un interêt bas, & indigne d'un grand Roi.

On a déduit un peu au long les commencemens de cette Guerre, & les premieres conquêtes, qui furent faites par les François, parce que l'on a cru, qu'il étoit necessaire de faire voir, comment cette invasion trouva les Provinces-Unies mal préparées à soutenir un ennemi puissant & redoutable. Elles avoient soutenu autrefois les efforts de l'Espagne, dans un tems qu'elles manquoient de forces, & avoient enfin reduit cette vaste Monarchie à faire la Paix, à des conditions qui leur étoient honorables & avantageuses tout ensemble. Mais dans l'occasion de la Guerre de 1672. elles sont dans leur plus grande prosperité, & cependant en six semaines de tems trois d'entr'elles tombent entre les mains de l'ennemi, & les quatre autres sont sur le point de perir. Cependant tout d'un coup cet ennemi se voit

arrêté dans la rapidité de sa course, & forcé de combattre desormais avec moins de succès, bien empêché à soutenir ses conquêtes, obligé quelque tems après de les abandonner, & reduit enfin à la necessité de faire la Paix pour ne pas succomber lui-même dans une Guerre, qu'il avoit commencée avec tant de fierté. On voit manifestement en cela, qu'il y a une cause superieure, qui dirige tous les événemens, & que les hommes executent seulement ses ordres secrets, qu'en effet cet être Souverain hausse & baisse le degré, comme il lui plaît. 1672.

Si l'on veut regarder cette grande affaire du côté des causes secondes, on verra que la France s'étoit preparé le triomphe par avance. Elle avoit des intelligences dans la plûpart des Villes qu'elle attaqua. Elle avoit trouvé le moyen d'y corrompre des Traîtres, qui lui frayerent le chemin à la victoire. Elle mit une prodigieuse Armée sur pied, avec laquelle la Republique fut attaquée, dans un tems que les Provinces étoient desunies par les divers partis qui s'y étoient formez. Leurs Alliez ne se presserent pas de les secourir. Elles se virent attaquées en même tems de divers côtez. Elles furent surprises, & s'épuiserent en quelque sorte, par la grande flotte qu'elles mirent en Mer pour resister à l'Angleterre, dont elles craignoient l'invasion, comme étant la plus redoutable, par les descentes que ses Troupes pouvoient faire sur leurs Côtes. Il y a des gens qui croyent, que quelques particuliers ennemis du Prince d'Orange voyant,

1672. voyant qu'on l'avoit fait Capitaine General contre leur intention, furent bien aises de le voir engagé dans quelque fâcheuse affaire, pour avoir lieu de décrier sa conduite, & de s'opposer à son avancement. On vit donc la Republique humiliée, reduite presque à la dure necessité de perir, & obligea de ne plus chercher de secours qu'en celui qui l'avoit fondée d'une maniere miraculeuse. Le triste état où elle se vit, la ramena à son devoir, & dans la suite par une benediction particuliere du Ciel sur elle, ce châtiment produisit son effet, & ces Provinces presque ruïnées se releverent d'une maniere si glorieuse, qu'elles virent ce prodigieux nombre d'ennemis qui les avoient attaquées, se fondre en un moment, quitter les lieux dont ils s'étoient emparez, se retirer chez eux, & laisser la Republique en répos.

D'autre côté la France aveuglée de sa grande prosperité ménagea très mal ses avantages. Elle voulut garder toutes les Places, dont elle s'étoit emparée. Cela ne servit qu'à affoiblir son Armée, par les Garnisons qu'elle fut obligée d'y mettre. On remarqua, que quand le Roi se rendit à Utrecht, il n'avoit pas plus de dix mille hommes avec lui, parce que ses forces étoient écartées, separées en divers endroits, par le nombre des entreprises qu'il faisoit tout à la fois, & par la quantité de Villes qu'il gardoit en même tems. Et ce fut là, ce qui l'obligea de s'en retourner à Versailles, lors que l'E-

lecteur

lecteur de Brandebourg se mit en mouvement avec une Armée de vingt cinq mille hommes pour venir au secours des Etats. D'ailleurs les demandes exorbitantes qu'il fit à la Republique pour lui donner la Paix, mirent les Peuples au desespoir. Ils formerent donc le genereux dessein de perir plûtôt que de renoncer lâchement aux pretieux avantages que leurs Peres leur avoient acquis aux dépends de leur sang. Ainsi trouvans des ressources inesperées dans leur malheur ils prirent les armes d'une legitime défense à la main, & se mirent en état par leur courage de se delivrer d'un ennemi qui les avoit presque abbattus. Et comme cette genereuse résolution vint sur tout de la fermeté de la Ville d'Amsterdam, & du conseil qui y fut pris de se défendre jusques à la derniere goutte de leur sang, ce qui porta les autres Villes à imiter ce bel exemple, il est juste de marquer ici, combien cette puissante ville contribua à la conservation de la Patrie par son courage, & par l'état de defense où elle se mit pour resister à l'ennemi, s'il venoit l'attaquer. 1672.

Ses Magistrats partagerent la Ville entr'eux, & les Bourgeois se mirent à la fortifier. On vit ruiner les Jardins, les maisons de plaisance, & une partie même des Fauxbourgs, rétablir les Bastions, & couvrir les remparts d'Artillerie. On dressa des Compagnies pour la garde de la Ville, & l'on en partagea les divers Postes entre ces Compagnies Bourgeoises, qui se faisoient un devoir agreable de mourir pour leur Patrie

1672. plûtôt que de la voir tomber entre les mains de l'ennemi. Pendant que les autres Villes imitoient Amsterdam, & que le Conseil public pensoit à remedier à tous ces malheurs, les Peuples s'attrouperent dans toutes les Villes de Hollande, & commencerent à crier, qu'il falloit rétablir un Stathouder, qui remit la Republique en sa premiere force, comme autrefois un Stathouder l'avoit fondée. Et à dire le vrai la division étant dans le cœur de l'Etat, il falloit penser à reünir les esprits en leur donnant un Chef. Les Etats voyoient bien la necessité qu'il y avoit de remettre le Prince d'Orange dans les Charges de ses Peres, tant pour faire cesser les funestes divisions qui étoient dans la Republique, que pour contenter les Peuples. Mais l'Edit, que l'on appelle perpetuel, qui supprimoit pour jamais la Charge de Stathouder, dont chaque Membre du Conseil avoit juré l'observation, les retenoit. Ils ne savoient comment se prendre à cette affaire.

Les Peuples trancherent le neud de la difficulté, & forcerent les Magistrats de donner la Commission de Stathouder à ce Prince. La chose commença à Dorth, qui est la premiere des Villes de Hollande. Il y avoit déja quelque tems, que l'on murmuroit contre le Gouvernement. La populace se prenoit à lui du mauvais succès des affaires. Sur tout on chargeoit le Pensionnaire de Witt & ses amis d'être les autheurs de tous les maux de l'Etat, & l'on faisoit courir des écrits fort sanglans contre lui, & contre

tous ceux de son parti. Ce Ministre s'en 1672.
plaignit au Prince d'Orange, qui lui récrivit d'une maniere fort honnête, & qui lui rendit des temoignages très avantageux sur sa conduite, sur tout à l'égard du soin qu'il avoit eu de fournir la subsistance à l'Armée de l'Etat. Ce Prince avoit déja écrit à plusieurs villes pour défendre les seditions & les insultes, & pour effacer les mauvaises impressions que l'on avoit contre le Gouvernement, & cela dans le dessein de maintenir la Paix interieure & de porter les Peuples à l'obeïssance. Mais cela ne fut pas capable de les retenir dans le devoir. Les mauvaises nouvelles que l'on recevoit à tous momens, les mirent dans le desespoir. Ils ne garderent donc plus de mesures dans leur soulevement, & se porterent aux dernieres extrémitez.

Le Peuple de Dorth fut le premier. Comme l'on y étoit occupé, de même qu'à Amsterdam, à mettre la Ville en état de defense, les Bourgeois députerent un de leurs Capitaines, pour demander aux Magistrats s'ils étoient resolus à défendre la Ville en cas d'attaque. Ils répondirent qu'oüi. Le Peuple demanda en même tems, que l'on visitât les Magasins publics, pour savoir s'ils étoient en bon état. Les clefs ne se trouverent pas assez tôt au gré du Peuple. Cela le mit en fougue. Il menaça donc le Magistrat de le mettre en pieces, s'il n'appelloit en diligence le Prince pour le faire Stathouder, criant, que tout étoit corrompu dans le Gouvernement, & qu'il falloit que ce Prince rétablit l'ordre dans l'Etat. Les Magistrats furent

1672. rent donc obligez d'envoyer des Députez à l'Armée pour faire venir le Prince, sans quoi le Peuple les eût dechirez. Ce Prince refusa long-tems de se rendre à Dorth, parce qu'il ne pouvoit quitter son poste sans le laisser en danger. Mais enfin sur les instantes Prieres des Députez, qui craignoient pour leur vie, il se transporta à Dorth avec eux. Il se rendit à la Maison de Ville, où on lui avoit préparé un fauteuil. On lui demanda, ce qu'il lui plaisoit de proposer. Il répondit, qu'il ne s'étoit rendu dans leur Assemblée, que parce qu'ils l'en avoient fait prier, qu'ainsi il attendoit ce qu'ils avoient à lui dire. On le pria de visiter la Place, & les Magasins sans rien dire davantage. Il le fit, & fut regalé à dîner par le Magistrat, après quoi il voulut s'en retourner à l'Armée. Les Bourgeois, qui remarquerent qu'on les trompoit, environnerent son Carosse, & lui demanderent si on l'avoit déclaré Stathouder. Le Prince répondit avec sa moderation naturelle, qu'il étoit content de l'honneur qu'on lui avoit fait. Ils se mirent à crier, qu'ils ne le feroient point qu'on ne l'eût revêtu de cette dignité.

Le Magistrat épouvanté fut obligé de faire venir deux Ministres pour dispenser le Prince de son serment, & fut obligé de dresser un Acte authentique au nom du Gouvernement de la Ville, par lequel ils renonçoient pour toujours à l'Edit perpetuel, declaroient le Prince Gouverneur, Capitaine, & Amiral General, & lui donnoient les mêmes droits & les mêmes pouvoirs, dont ses Ancêtres avoient

avoient joui. On le dispensa aussi par le même acte, du serment qu'il avoit fait d'observer cet Edit perpetuel. Cela étant fait le Prince s'en retourna à l'Armée, & le Peuple lui ayant encore demandé, si l'on avoit fait ce qu'il falloit pour lui conferer la Charge de Stathouder, il répondit qu'oui, & fit voir l'Acte que l'on avoit dressé pour cela : le Peuple ajouta qu'il n'avoit qu'à parler, & que s'il ne croyoit pas avoir assez de pouvoir, on le satisferoit. Le Prince lui fit savoir qu'il étoit content, & qu'il ne demandoit rien davantage. D'où on peut tirer une preuve de sa moderation. S'il eût voulu être déclaré Souverain, le Peuple lui eût fait accorder tout ce qu'il eut voulu, tant étoit grand le desordre des affaires dans ce tems-là. Ainsi s'étant sagement contenté de ce qu'on lui accordoit, il a fait voir hautement qu'il n'en vouloit pas davantage. 1672.

D'abord que cela fut achevé, le Secretaire de la Ville lut cet Acte au Peuple, & en même tems on mit des Drapeaux Orangez sur toutes les tours. Corneille de Witt Ancien Bourguemaître étoit revenu de la flotte avec quelque indispotion. On lui presenta cet Acte pour le signer comme les autres. Il le refusa d'abord. Mais enfin sa famille l'en pressa d'une maniere si touchante, qu'effrayé d'ailleurs de ce que le Peuple qui avoit environné sa maison, menaçoit de le déchirer, il donna la signature qu'on lui demandoit. La même chose se fit le même jour à Rotterdam, & le 30. de Juin Leyde, Haerlem, Goude, Delft, & plusieurs

1672. autres Villes firent la même chose sans attendre la resolution des Etats. Si quelqu'un s'avisoit de dire, que cela se faisoit d'une maniere trop tumultueuse, il passoit pour traître à la Patrie, & pour ennemis du Peuple. Ainsi ce Prince se vît élevé tout d'un coup à cette grande Charge, par la faveur & par les souhaits des Peuples. En quoi l'on peut dire, du moins si l'on veut juger de cette affaire par l'évenement, que la voix du Peuple dans cette occasion fut la voix de Dieu. Ce Prince eut en effet le bonheur de rétablir la Republique abbattuë, & d'en être *le Restaurateur*, comme ses glorieux Ancêtres en avoient été les *Fondateurs & les soutiens*. Dieu se servit de lui comme d'un instrument puissant en sa main pour délivrer les Provinces-Unies de leur cruel ennemi, & pour les remettre dans leur premier état après l'invasion de la France.

Quand les choses furent un peu calmées, les Etats crurent qu'ils devoient faire de bonne grace, ce que les Peuples avoient fait d'abord avec violence. Les Etats de Zelande, qui avoient toujours eu une affection particuliere pour le Prince d'Orange, le reconnurent Stathouder le 2. de Juillet. Ceux de Hollande firent la même chose le jour suivant 3. Les Membres du Conseil public se dispenserent mutuellement de l'observation de l'Edit perpetuel, après quoi on envoya offrir les Patentes de cette dignité au Prince le 4. de Juillet, & ce qu'ils avoient fait fut confirmé par les Etats Generaux le 8. Le Prince vint donc à la Haye, & s'étant ren-

du

du dans l'Assemblée generale, & ensuite dans celle de Hollande, il reçut sa Commission, prêta les sermens necessaires & accoutumez, après quoi les Députez de Zelande lui confererent la même dignité au Nom de leur Province. Voila comment ce Prince, qui par les intrigues des ennemis de sa Maison avoit été privé des Charges que ses Predecesseurs avoient exercées avec tant de gloire pour le bonheur de la Republique, se vit élevé tout d'un coup bien plus haut qu'il n'avoit osé l'esperer pendant long-tems. L'on peut dire même, que les fortes oppositions que l'on apporta à son aggrandissement servirent à lui faire obtenir ces grands emplois. Tant il est vrai, que Dieu dispose des affaires humaines comme il lui plaît. 1672.

Quoi qu'il en soit, l'élevation de ce Prince fut le point fatal des desseins de la France, qui vit arrêter par là le cours de sa prosperité. On la verra en effet d'échoir dans la suite avec autant de rapidité, à peu près, qu'on l'avoit vûe s'emparer des Villes & des Provinces de la Republique. Ses Troupes firent une entreprise que l'on peut regarder comme l'époque de sa décadence. Quatre ou cinq mille hommes de la Garnison de Courtrai avoient entrepris de se rendre Maîtres de la petite Ville d'Ardembourg en Flandre. Ils vinrent devant la Place vers la fin du mois de Juin, & attaquerent une demie-lune, qui pouvoit leur faciliter la prise de la Ville. Cent hommes, qui y étoient en Garnison, entreprirent avec deux cens Bourgeois de resister à cette attaque.

1672. Ils soutinrent vigoureusement l'ennemi, le repousserent, & l'obligerent de se retirer avec beaucoup de perte. Les habitans furent par des blessez, que les François devoient revenir le lendemain plus forts qu'ils n'étoient. Ils revinrent en effet, & se saisirent de la demi-lune, qu'ils avoient manquée la premiere fois. Les Bourgeois épouvantez étoient sur le point de se rendre, & l'ennemi commençoit à enfoncer les Portes, lors que le Colonel Spindler vint à leur secours avec environ deux cens cinquante hommes. D'abord on repoussa l'ennemi jusques dans la demi-lune, on en tua un grand nombre, & l'on força ce qui restoit à se rendre prisonniers de Guerre. Ce qu'il y eut de surprenant dans cette affaire, c'est que ceux qui avoient defendu la Ville, n'étoient pas en si grand nombre que leurs prisonniers. On les enferma tous dans une Eglise, & depuis ce tems-là les affaires de la France déclinerent, & celles des Provinces-Unies reprirent une face plus avantageuse qu'elles ne l'avoient eüe jusques-là.

Les Peuples, qui ne gardent pas toujours toute la moderation qui feroit necessaire, ne se contenterent point de ce qui venoit d'être fait. Ils vouloient que l'on déposât de leurs Charges plusieurs personnes qui leur étoient suspectes. Ils prétendoient même, que le nouveau Stathouder employât son authorité pour les faire sortir du Gouvernement. Le Prince répondit sagement, qu'il avoit accepté cet Emploi pour le service de la Republique, mais qu'il ne se ren-

droit

droit jamais le Chef des Mécontens, ni le 1672.
Ministre de la passion des particuliers. Cette judicieuse réponse arrêta les mouvemens des Peuples. Quand il fut dans son Camp il écrivit une lettre circulaire, pour faire savoir aux Villes qu'il s'employeroit vigoureusement à faire punir avec severité ceux qui seroient lâches ou traîtres à la Patrie. Mais il ajouta en même tems, qu'il n'en connoissoit point, & qu'il ne croyoit pas même, qu'il y en eût dans le Gouvernement; qu'il ne pouvoit approuver au reste les mutineries, ni les seditions, qui se formoient dans les Villes contre les Magistrats, & qu'il falloit desormais châtier par des amendes & par des peines corporelles ceux qui se souleveroient contre le Gouvernement établi: qu'en un mot il falloit rétablir l'ordre & l'Union dans l'Etat pour remettre les affaires en bon train.

Dans le tems que toutes ces choses se passoient en Hollande, le Roi de France acheva la conquête d'Utrecht. Il se rendit donc dans cette Ville le 4. de Juillet, & y amena le Cardinal de Bouillon avec l'Evêque titulaire d'Utrecht, pour y rétablir l'exercice public de la Religion Romaine, & pour y consacrer une des Eglises Réformées. Mais ce Prince n'assista point à la cérémonie qui en fut faite. Il ne demeura qu'un jour dans cette Ville, & s'en retourna dans son Armée, qui campoit à Zeyst. On dit, qu'ayant passé dans la Ville le long des Canaux qui la partagent, il dit que le Peuple du lieu devoit être bien debonnaire, puis qu'avec

1672. quelques tonneaux de poudre ils pouvoient le faire perir avec toute sa Cour. C'est que les ruës, qui sont le long de ces Canaux, sont toutes voutées pour la commodité des Maisons, qui y aboutissent, de sorte que ces voutes pouvoient aisément servir de Mines.

Dés que la Hollande eut rompu les negotiations de la Paix, & qu'elle eut pris la resolution de se defendre courageusement, on lâcha toutes les écluses pour inonder les avenues du Païs, afin que les François n'y pussent penetrer. Cela rompit toutes les mesures du Roi, qui s'étoit proposé d'entrer plus avant, & de subjuguer la Hollande, comme les autres Provinces, qu'il avoit déja conquises. Voyant donc qu'il ne pouvoit rien faire de ce côté là, il décampa de Zeyst le 4. de Juillet, & se rendit dans le Brabant, dans le dessein d'assieger Bois le Duc. Il laissa le Gouvernement de la Province d'Utrecht au Duc de Luxembourg, & celui de la ville au sieur Stouppe. Il visita le Prince de Condé en passant à Arnheim, où il étoit travaillé de la Goutte; & de là il fut camper à deux lieües de Bois le Duc. Mais il survint de grandes pluyes, qui inonderent les environs de cette ville, si bien que les eaux s'etendoient jusques à Boxtels où étoit le Quartier du Roi. On fut donc obligé de renoncer à la pensée que l'on avoit eüe d'assieger cette forte Place. Ainsi le Roi se voyant inutile à son Armée, pressé d'ailleurs par les nouvelles qui lui vinrent, que l'Electeur de Brandebourg marchoit au secours de la Republique avec une

Armée de vingt cinq mille hommes, il prit 1672.
le parti de s'en retourner en France, où il fut obligé de s'en aller plutôt qu'il ne l'avoit cru, un peu moins triomphant, qu'il ne l'avoit été dans le commencement de son entreprise. Le Prince de Condé le suivit quelques jours après, & le Vicomte de Turenne demeura General de l'Armée qui restoit. Ce fut alors, que l'on sentit la faute que l'on avoit faite de garder un grand nombre de Places, contre l'avis du Prince de Condé & du Vicomte. L'Armée étoit si peu nombreuse, que le Roi fut obligé de la quitter, par ce qu'il n'étoit pas en état de faire tête à l'ennemi, & de conserver ses conquêtes avec réputation.

L'Armée du Prince d'Orange étoit toujours à Bodegrave, où elle s'augmentoit tous les jours, tant par les nouvelles levées que les Etats faisoient, que par le moyen des soldats prisonniers, qu'ils racheterent des François. Le Roi d'Angleterre lui écrivit une lettre, pour le feliciter de sa nouvelle dignité, l'assurant au reste de son amitié & de sa tendresse. Pendant que toutes ces choses se passoient, le Duc de Buckingam, & les Lords Arlington & Hallifax furent envoyez de la part du Roi d'Angleterre à celui de France, qui étoit près d'Utrecht, avec les propositions de paix, qu'il vouloit faire avec les Provinces Unies. Hallifax alla trouver ce Prince en droiture. Mais les deux autres demeurerent quelques jours à la Haye. Ils eurent quelques conferences avec les Députez des Etats, & rendirent visite au Prince d'Orange dans

1672. son Camp de Bodegrave. Ils confirmerent, ce qu'ils avoient dit aux Etats, que l'intention de leur maître n'avoit jamais été de ruïner la Republique: mais seulement de l'humilier. Ils lui dirent, que tous les Anglois avoient du panchant pour elle, & que les grands succès de la France les allarmoient. Ils partirent le 6. pour aller trouver le Roi de France, les assurant qu'ils auroient soin de rendre de bons offices aux Provinces Unies auprès de leur maître.

Mais ils ne se souvinrent plus de tenir parole, quand ils furent arrivez. Leurs instructions portoient de renouveller le Traité fait avec la France contre la Republique. Charle remit donc sa flotte en mer pour tâcher de faire une descente en Hollande. Celle des Etats étoit encore fort délabrée depuis la bataille. Il en avoit fallu diminuer les équipages pour augmenter l'Armée de terre. Ainsi la flotte Angloise se mit en mer, & vint mouiller devant Scheveling. Cependant elle n'osa tenter la descente, parce que cette côte est pleine de bancs de sable. Elle se rendit donc près du Texel. Mais on fut huit jours à attendre le flot pour passer les soldats dans les chalouppes. Il vint en suite une rude tempête, qui causa beaucoup de dommage aux vaisseaux. Ils en perdirent trois, & furent obligez de se retirer dans leurs Havres pour se radouber. Cependant le Prince d'Orange envoya de la Cavallerie sur les côtes pour s'opposer à la descente des Anglois. Tous ces contre-temps rompirent leur dessein, & les obligerent enfin de se retirer chez

eux,

eux, & de laisser la Hollande en repos, ce qui donna le moyen à Ruiter de rétablir sa flotte. 1672.

Le Vicomte de Turenne avoit continué le siege de Nimegue, qui se defendoit parfaitement bien par la bravoure du Gouverneur, des habitans, & de la Garnison. Cependant les assiegeans ayant poussé leurs ouvrages jusques sur les palissades du fossé, se voyoient en état de donner un assaut general le lendemain 8. de Juillet. Cela disposa la ville à Capituler, d'autant plus que l'on sut que l'ennemi s'étoit saisi de Grave. Par le Traité les soldats furent faits prisonniers de Guerre à la reserve du Gouverneur des Colonels, Lieutenans Colonels, Majors, & Capitaines, à qui l'on permit de sortir avec leurs chevaux & bagages, pour se retirer où ils voudroient. Le Vicomte rendit au Gouverneur les soldats de sa Compagnie, & ceux qui étoient mariez furent accordez à leurs femmes. Il y en eut un grand nombre qui prit parti, de sorte qu'il resta peu de prisonniers. On laissa le Gouvernement & la Religion dans l'état où les choses étoient avant le siege, & l'on exemta les Païsans de tout impôt pour six ans. Ce siege couta plus de douze cens hommes aux François, & cela servit à donner du courage à la Hollande, qui vit par là, que l'impetuosité des François commençoit à se rallentir.

Les deux Couronnes renouvellerent leur Alliance, & convinrent des conditions, sous lesquelles on vouloit bien faire la Paix. Le Traité en fut fait pour trois ans, & fut ratifié

1672. tifié par les deux Rois. Mais les prétensions des deux Rois furent également rejettées par les Etats Generaux, qui ne voulurent plus écouter aucune proposition, étant resolus à continuer la Guerre plus fortement que jamais. Cependant ils firent presser l'Empereur & les Princes d'Allemagne de penser à les secourir. Ils leur donnerent copie des demandes qu'on leur faisoit pour la Paix, & leur firent connoître que la chose pressoit, puis que l'hyver pouvoit rendre leur inondation inutile. L'état des affaires obligea l'Allemagne de s'interesser pour la Republique, & l'on prit de grandes mesures pour la secourir. L'Electeur de Brandebourg fut le premier prêt. Il avoit fait un Traité avec les Etats. Il leva une Armée, & se mit en marche pour le secours de ses Alliez. Sa marche embarrassa la France, & arrêta ses conquêtes.

Le Prince d'Orange, voyant que le Roi de France s'étoit jetté dans le Brabant, s'occupoit à fortifier son Armée, & à fermer toutes les avenuës de la Hollande. Mais il travailla sur tout à remettre l'union entre les Peuples & les Magistrats, Cependant il fut obligé, pour complaire aux Peuples, d'ôter des emplois publics ceux qui leur étoient suspects. Ils ne cessoient même de crier contre le Gouvernement precedent, prétendans qu'il étoit cause des malheurs publics. Le Pensionnaire gardoit encore la chambre, n'étant pas gueri de ses blessures. L'elevation du Prince ayant affoibli le credit de ce Ministre, on fit courir plusieurs libelles contre

lui,

lui, dans lesquels il étoit fort mal-traité. Il 1672.
en fut outré de douleur, & ne put s'empêcher de s'en plaindre par lettre au Prince d'Orange, lequel lui répondit qu'il devoit se mettre au dessus de tous ces libelles, & de les mépriser, comme il l'avoit fait de sa part en cas à peu près pareil, dequoi il s'étoit fort bien trouvé; que du reste il devoit s'addresser au Conseil d'Etat pour travailler à sa justification. Il crut le conseil que le Prince lui donna, & fut justifié publiquement. Cependant tout cela ne fut pas capable d'appaiser le Peuple. On ne cessoit de crier contre lui & contre son frere le Baillif de Putten, que l'on accusoit hautement d'avoir empeché la ruine de la flotte Angloise dans le dernier combat. Ruiter fut obligé de le justifier de cette accusation, qui étoit fausse en effet.

Mais le Peuple ne s'arrêta pas pour cela. Il continua de leur donner des marques de son chagrin. Il poussa même sa haine contre leurs amis, & porta les choses si loin contre Grotius, qu'il fut obligé de se refugier avec sa famille à Anvers pour eviter la fureur de ses ennemis. Il revint en Hollande quelques années après, & se justifia de tout ce qu'on lui reprochoit injustement. Il mourut pendant que l'on négotioit la Paix de Nimegue, par la violence d'une Goutte remontée. Montbas son beau frere fut jugé à Bodegrave par le Conseil de Guerre, & condamné à perdre ses charges, & à tenir quinze ans de prison. Mais il trouva moyen de se sauver, s'etant couvert la moitié du visage d'un emplâtre, &

se

1672. se retira avec beaucoup de peine au travers de l'inondation à Voerden, ou étoient les François. De là il se rendit à Cologne auprès de Grotius, où il dressa son Apologie. Son évasion fit, qu'on proceda criminellement contre lui. On le condamna à la mort, & il fut executé en effigie à la Haye le 23. de Juillet de l'année suivante.

Pendant que toutes ces affaires se passoient un Chirurgien du village de Piers-Hill accusa le grand Bailli de Putten d'avoir conspiré contre la personne du Prince, & d'avoir voulu l'engager à faire ce malheureux coup. Il revêtit son accusation de tant de circonstances particulieres, qu'il la rendit apparente. Le Prince ayant fait plainte de cet attentat à la Cour de Hollande, on envoya saisir le Grand Bailli, qui fut amené prisonnier à la Haye. Il fut confronté au Chirurgien, qui soutint son accusation. L'accusé souffrit la question sans rien avoüer. Cependant il fut condamné à perdre ses charges, & à être banni de la Province à perpetuité. La Sentence fut prononcée le 20. d'Août. On en parla diversement. On disoit que si le Grand Bailli étoit innocent on ne devoit point le condamner; mais que s'il étoit coupable, on devoit le punir plus rigoureusement. D'autre côté l'accusateur fut mis en liberté, & cet homme se vantoit d'avoir convaincu le Bailli. La populace s'étant amassée autour de la prison le jour que le Prisonnier devoit sortir, le Pensionnaire s'y rendit avec son Carrosse pour emmener son frere. A peine fut-il entré que

quel-

quelqu'un cria, que puis que les deux Traîtres étoient ensemble, il falloit s'en défaire. Le Pensionnaire fut quelque temps dans la prison sans en descendre. Le Peuple s'imagina que le Prisonnier s'étoit sauvé. Il envoya donc deux Officiers bourgeois, pour sçavoir l'état des choses. Ils trouverent les deux freres ensemble, & demeurerent quelque temps sans revenir. Cela jetta le peuple dans l'impatience. Il s'imagina que l'on avoit assassiné ses Officiers. Mais ils se montrerent au travers du treillis pour appaiser l'émotion. 1672.

Le peuple mutiné ne se contenta point de les voir. Il se mit en état d'enfoncer les portes pour faire descendre les deux freres. Le Pensionnaire voulut passer par derriere les bourgeois, qui s'étoient mis en haye dans la ruë. L'un d'eux lui donna un coup de la crosse de son mousquet & le renversa. Il se releva d'abord, mais il fut frappé une seconde fois, & comme il étoit par terre, un autre bourgeois lui mit le pied sur la gorge, & lui tira son coup dans la tête, criant voila le Traître de la Patrie. Le Bailli qui étoit près de là fut tué de plusieurs coups. Dès qu'ils furent morts on déchira leurs habits, on traîna leurs corps par les ruës, & on les pendit par les pieds aux lieux où se font les executions publiques. On leur coupa le nez, les oreilles, & les doigts, & on leur arracha les entrailles. Il y en eut même quelques uns, qui mangerent de leur chair par un grand excès de brutalité. On enleva de nuit les deux Cadavres, qui furent enterrez.

Le

1672. Le Prince d'Orange témoigna beaucoup de douleur de cette violence barbare. Cependant on n'osa en punir les Auteurs, tant par ce qu'ils étoient inconnus personnellement, que par ce que le nombre de leurs complices enveloppoit toute la bourgeoisie de la Haye. Cette affaire au reste appaisa les murmures, & remit les peuples dans la tranquillité. Toutes les séditions cesserent de toutes parts.

Le Grand Bailli de Putten étoit âgé de quarante neuf ans, & le Grand Pensionnaire son frere de quarante sept. Leur sort fit pitié à tous les honnêtes gens, & l'on plaignoit sur tout la destinée du Cadet, qui avoit été dix neuf ans dans l'exercice de son employ, où il avoit donné des preuves d'une capacité consommée dans la Politique. C'étoit un des plus puissans Genies de son siécle, qui avoit même été le soutien de la Republique pendant la Paix. Il avoit toutes les qualitez qui font un grand homme. Il étoit laborieux, infatigable, vigilant, modeste, & fort temperé dans toutes ses actions. Il étoit d'ailleurs grand Mathematicien, bon Philosophe, & fort versé dans les belles lettres. Il avoit un jugement solide, une memoire admirable, & un cœur noble & élevé. Le Prince d'Orange, qui devoit ce semble se réjouir de la mort de ces deux hommes qui lui avoient été fort contraires, donna des marques de la douleur qu'il avoit de leur infortune. Il parla d'une maniere fort avantageuse du Pensionnaire, & imposa silence à ceux qui vouloient flêtrir la memoire des deux freres devant lui. Il voulut même engager les Etats à rechercher avec lui les Autheurs de

de ce deteſtable aſſaſſinat pour les en faire 1672.
punir. Mais le Peuple de la Haye arrêta cette recherche par une requête preſentée au Prince, pour le prier de ne pouſſer pas la choſe plus avant, par ce que toute la bourgeoiſie y avoit part. Ainſi l'affaire en demeura là, & l'on ſe contenta de faire citer à cri public ceux que l'on ſoupçonnoit d'avoir commis ce crime.

La diſcorde regnoit ſur la flotte de même que parmi les Peuples. Les Officiers de Marine s'accuſoient reciproquement de trahiſon & de lâcheté. Les uns prenoient le parti des Etats, les autres celui du Prince d'Orange, comme ſi c'euſſent été deux interêts differens. Ils y eut même des Officiers qui s'éleverent contre Ruïter, & qui échaufferent ſi fort la populace contre lui, qu'il y eut des mutins à Amſterdam qui chercherent l'occaſion de piller ſa maiſon. Ils euſſent même executé leur deſſein, ſi un Capitaine de bourgeois allié de la femme de Ruyter ne fut venu ſur les lieux avec ſa Compagnie. En même temps le Capitaine d'un Yacht armé de ſix piéces de Canon vint moüiller heureuſement dans le Canal prochain de cette Maiſon. Cela obligea ces mutins de ſe retirer ſans rien faire. Le Prince averti de cette affaire prit ce Lieutenant Amiral General ſous ſa protection particuliere, pour aſſurer ſa perſonne & ſa famille contre de pareilles entrepriſes.

Lors que l'Evêque de Munſter eut achevé la conquête de l'Overiſſel, il reſolut d'attaquer Groningue. La ville de Coevorden
lui

1672. lui en bouchoit le passage. Il forma donc le dessein de l'assiéger. Le nommé Broersma en avoit été autrefois Gouverneur. Il en fut tiré avec son Regiment dés le commencement de la Guerre, & eut ordre d'aller en Garnison à Deventer comme simple Colonel. Il crût qu'on lui faisoit tort, & chercha de s'en vanger. Cela le porta à faire rendre Deventer à l'Evêque. Ensuite il passa à son service, & lui fournit les expediens de se rendre maître de Coevorden. C'est une Place très-forte environnée d'un Marais, qui ne laisse que trois avenuës fort étroites très-bien fortifiées. L'Evêque n'osoit faire cette entreprise, de peur d'échoüer. Mais n'ayant pû entrer en Frise avec ses Troupes, par ce que l'on avoit inondé le Païs, il fut obligé de penser tout de bon à Coevorden. Il fit donc investir la Place par douze cens chevaux François détachez de l'Armée le 30. de Juin. Le Gouverneur fit ruïner les Jardins qui étoient autour de la Place, & renversa même la belle Maison de Broersma, pour se mettre en état de défense. Mais son peu d'experience le fit bien-tôt succomber. L'Evêque arriva le 4. avec toute l'Armée, & fit faire les approches, dés qu'il fut arrivé. Il fit jetter des Bombes dans la ville le lendemain, & le feu s'alluma dans le Magasin, & dans les Maisons voisines; le 7. l'Evêque fit sommer la ville, & offrit des conditions avantageuses. Le Gouverneur les rejetta, & fit grand feu, jusques à ce que l'Evêque fit sommer encore une fois les bourgeois & la Garnison. On fit donc la capitulation, & la Garnison sor-

sortit de la Place le 15. L'Evêque, au préjudice de sa parole, la fit desarmer, après quoi on la pilla, & au lieu de la conduire à Harlingen, comme on en étoit convenu, on lui fit faire plusieurs détours pour la ruïner. L'Evêque fit arrêter trois Officiers, qui avoient été les Autheurs de la reddition de la Place. Il fit donc en cette occasion, ce que l'on auroit fait en Hollande, s'ils y fussent venus, pour les punir de leur lâcheté. Il rendit le Gouvernement de Coevorden à Broersma selon sa parole. 1672.

La perte de cette ville que l'on regardoit comme imprenable, jetta les Peuples du voisinage dans une si grande consternation, que la pluspart des petites villes qui couvroient Groningue furent abandonnées, quand on sut que l'Evêque marchoit. Il n'y eut que le Fort de Bourtang qui resista, quoi qu'il fut comme bloqué par la prise de ces villes. Le nommé Prot homme de cœur y commandoit pour les Etats. L'Evêque le fit sommer de se rendre. Il fit dire que l'on n'avoit qu'à s'approcher, & qu'il répondroit à cette sommation par de bons coups de mousquet. Ce Prelat averti de sa resolution le fit tenter par de grandes promesses de deux cens mille livres, pour lui; & de deux mille écus à chacun de ses Capitaines. Prot repliqua fierement que ses gens, sa Place, ni lui n'étoient point à vendre, & qu'ils étoient prêts à faire voir qu'ils pouvoient resister à ses forces. Cette resolution empêcha l'Evêque de faire le siége de ce Fort. Il marcha donc avec ses Troupes droit à Gronin-

1672. ningue, & vouloit que l'on assiegât d'abord Delfziel, Place forte à l'embouchure de l'Ems avec un bon Port. L'Electeur de Cologne n'y voulut pas consentir, & trouva qu'il valoit mieux assieger Groningue. On se mit donc en état de faire cette entreprise, dont on croyoit que l'on viendroit aisément à bout.

Pendant que ces deux Prelats travailloient à préparer leur siége, le Vicomte de Turenne se rendit maître de Crevecœur après l'avoir battu pendant deux jours. La Garnison demeura prisonniere, & l'on laissa le Commandant, & quelques Officiers en liberté de se retirer. Ce General entra ensuite dans l'Ile de Bommel, dont il fit sommer la Capitale de se rendre. Les assiegez firent deux sorties vigoureuses, où l'ennemi fut maltraité. Mais quand la Garnison & les bourgeois virent les batteries prêtes, & la tranchée bien avancée, ils capitulerent le 22. de Juillet, & obtinrent une composition honorable. La Garnison fut conduite à Gorcum. Cette ville fut la derniere conquête du Vicomte de Turenne, qui fut obligé à soutenir celles que le Roi avoit faites par lui même & par ses Armées. Ce Prince lui donna, avant son retour en France, le Gouvernement de Gueldre, & le déclara Generalissime de toutes ses Armées en ce Païs-là. Les changemens qui arriverent peu de temps après par les Allemans, qui s'ébranlerent en faveur de la Republique, donnerent d'autres occupations à ce General que celle de prendre des villes, comme il avoit fait jusques-là.

L'E-

L'Echange du Traité de l'Empereur, du Roi de Dannemarc, & des principaux Princes d'Allemagne avec les Etats Generaux se fit à la Haye de 27. de Juillet. Le Roi de France avoit fait déclarer à l'Empereur & à toute l'Allemagne, qu'il n'en vouloit pas à l'Empire, & que si ses Troupes y commettroient quelque desordre, il engageoit sa parole royale de le reparer. Mais l'Empereur & l'Empire firent leur interêt de celui des Provinces-Unies. Cela rendit du courage aux Peuples, qui d'ailleurs concevoient de grandes esperances de la sage conduite & du zéle du Prince d'Orange pour sa Patrie. Le Duc de Luxembourg affoibli par le retour du Roi, qui avoit pris une grosse escorte pour s'en retourner, & par la marche du Vicomte de Turenne, qui étoit obligé de s'opposer aux Allemans, crût qu'il devoit abandonner Voerden & Oudewater. Le Comte de Horn General de l'Artillerie des Etats, s'empara de cette derniere Place, & la fit fortifier en diligence. Le Prince d'Orange envoya des Troupes & des Ingenieurs, pour mettre Voerden en Etat de défense, & y voulut envoyer Garnison. Mais les habitans lui ayant demandé quelque relâche pour se remettre de leurs pertes il consentit à leur priere, sous la promesse qu'ils lui firent de l'avertir des mouvemens que les François feroient. Ainsi on les laissa maîtres de leur ville. 1672.

Cependant le Duc de Luxembourg voyant que le Prince mettoit Garnison dans tous les Chateaux, qui étoient sur les chemins d'U-

trecht

1672. trecht à Leyde, & à Amsterdam, crût qu'il devoit l'en empêcher, afin de se conserver des fourrages & des contributions. Il marcha donc droit à Cronemburg, qui pouvoit nuire beaucoup à ses desseins, & s'en rendit maître, après l'avoir vivement canonné pendant douze heures. On conduisit sa Garnison prisonniere à Utrecht. Il en usa de même à Loenen, à Jarsvelt, & en quelques autres lieux fortifiez. En recompense la Flotte des Indes arriva en Hollande le 3. d'Août riche de plus de seize millions. Elle étoit partie de Zeylon & de Batavia au mois de Décembre précédent. Les Etats avoient ordonné à Ruïter d'aller au devant. Mais le Prince d'Orange ne crût pas que l'on dût hazarder l'Armée navale pour cela. Pendant que les Anglois tâchoient d'empêcher qu'on n'allât l'escorter, on sçut qu'elle étoit arrivée devant Delfziel. Ruyter s'y rendit en diligence, & la fit heureusement entrer dans le Zuyder-Zée pour la mettre à couvert de l'ennemi.

Durant toutes ces affaires le siége de Groningue se continuoit toujours. Mais l'ardeur avec laquelle on l'avoit commencé, s'étoit fort rallentie, par la difficulté que les deux Prelats y trouverent. L'Evêque étoit arrivé le 19. de Juillet devant la Place avec une partie de ses Troupes. Le Colonel Sikinga sortit sur lui, & escarmoucha rudement en allant le reconnoître. Rabenhaupt Officier d'une grande experience, qui avoit appris son métier sous le Prince Frederic Henri, étoit Gouverneur en Chef de la vil-

le.

le. Le Duc de Holsteyn Pleun y comman- 1672.
doit l'Infanterie, & Stoltzembourg la Cavallerie. La Garnison étoit d'environ seize ou dix sept cens hommes de pied, & de trois ou quatre cens chevaux, ou dragons. Mais on y joignit encore dix huit Compagnies de Bourgeois, que l'on augmenta en suite de quatre Compagnies de gens, qui avoient été exemts de garde jusques là. On en dressa une autre de cent cinquante Etudians, & il y entra deux cens hommes de Konigsmark armez de haches. Les Magasins étoient pleins de toutes sortes de munitions. Le Magistrat étoit fort bien intentionné, le Peuple bien disposé à se défendre, ayant tous une entiere confiance dans leur Gouverneur.

Rabenhaupt s'étoit préparé à soutenir le siege, depuis que Coevorden fut pris. Il fit ruïner tout ce qui pouvoit nuire à la ville, & quand il sçut que l'ennemi venoit, il fit lâcher les Eclufes, & percer les Digues, pour empêcher d'approcher de la Place. Cela n'empêcha pas l'Evêque de continuer son dessein. Il commença dés le 27. à faire tirer d'une batterie de cinq Canons, mais on trouva moyen de démonter cette batterie avant la fin du jour. Le lendemain l'Evêque fit jetter quantité de bombes & de grenades dans la ville. On voulut travailler à demonter ses Mortiers; mais n'en put venir à bout, par ce qu'ils étoient enterrez. Cependant ces bombes ne firent pas grand mal. Les Anabaptistes s'occuperent à les éteindre, & ils s'y employerent avec succès. Le Gouverneur, voyant que les bombes faisoient beaucoup de desor-

1672. dre dans le quartier meridional de la ville, fit retirer les habitans avec leurs familles dans le septentrional, où elles ne pouvoient atteindre. Mais on dressa de même des mortiers sur le rempart, dont le Camp des deux Prelats & leurs quartiers mêmes furent fort incommodez. On fit faire aussi des sorties si avantageuses, que les ennemis furent obligez de s'eloigner, & de commencer de nouveaux Ouvrages. Tout agissoit parfaitement bien sous les ordres du Gouverneur, & les Ecoliers se signalerent tellement dans ce siege, que le Magistrat fit frapper une Medaille pour conserver la memoire de leur zele à la defense de la ville.

Les Assiegeans consumerent presque toutes leurs munitions sans aucun progrès. Cela les obligea de tirer des boulets rouges dans la Place. Mais les Anabaptistes trouverent bien-tòt le moyen d'en empêcher l'effet. L'Evêque commençoit à s'ennuyer de la longueur de ce siege, qui n'avançoit point. Il s'avisa de faire mettre dans les bombes des billets en caracteres étranges, pour tâcher d'effrayer le Peuple. On travailla à diminuer la crainte superstitieuse de quantité de gens, qui croyoient qu'il y avoit du sortilege. Pendant que l'on étoit occupé à cela, l'Evêque fit sommer la ville, & lui offrit des conditions fort avantageuses. Mais on lui répondit, que l'on étoit resolu à se defendre jusques à la derniere extrémité. Ainsi l'on recommença à tirer avec beaucoup de fureur de part & d'autre. Cependant les bons ordres du Gouverneur causerent beaucoup de dom-

dommage dans le Camp des ennemis, qui de 1672.
leur part ne faisoient pas grand mal à la ville. L'Electeur de Cologne, qui avoit été l'auteur de ce siege, s'en lassa le premier, & pressa l'Evêque de le lever; mais ce Prelat le conjura au contraire de se donner patience, puis qu'il y alloit de l'honneur de l'Eglise Romaine. L'Electeur fut inflexible, par ce que son Armée diminuoit tous les jours, & que la ville au contraire recevoit souvent du secours. L'Evêque, voyant que ce Prince étoit resolu de se retirer, lui en fit des reproches un peu vifs, & cela les mit du depuis en mauvaise intelligence.

Enfin le feu des bombes & des boulets rouges commença à se rallentir le 25. d'Août, par ce que l'Evêque ne voyoit plus de lieu d'en venir à un assaut general. Il se contenta donc dans la suite de faire joüer le mousquet, ce qui fit présumer que son Canon étoit demonté. Le jour suivant on remarqua beaucoup de silence dans le Camp, & très peu de monde dans les tranchées. On conjectura, que l'ennemi levoit le siege. Pour en être eclaircis, les Assiegez firent une sortie du côté de l'Electeur de Cologne. Ils y encloüerent du Canon, & y firent des prisonniers. La nuit d'après les ennemis ayant fait sauter les mines qu'ils avoient preparées décamperent, & abandonnerent ainsi leurs travaux. Rabenhaupt, après avoir été bien informé des choses le 27. fit bruler les batteries, combler les tranchées, & emporter les armes, les munitions & le bagage, que l'ennemi n'avoit pû emmener. La ville se vit tout à fait

1672. libre le dernier du mois, que l'on consacra par un jeûne & par des prieres publiques, en memoire de cette délivrance. La perte des Assiegez ne fut pas grande, nonobstant le nombre prodigieux de bombes, de grenades, & de boulets rouges que l'on avoit jettez dans la ville. Il n'y mourut pas plus de cent hommes. Les Prelats ne ramenerent que douze mille hommes, de vingt deux mille qu'ils avoient en commençant le siege. Il s'étoit jetté plus de cinq cens transfuges dans la Place. Cinq mille soldats avoient deserté, & il étoit mort plus de quatre mille hommes, entre lesquels il y avoit trois Colonels, deux Lieutenans Colonels, & soixante trois Capitaines. L'ennemi avoit quatorze cens malades parmi le reste des Troupes.

Rabenhaupt, qui commandoit dans Groningue pendant le siege, avoit extrémement menagé la Garnison & les bourgeois de cette ville. Cela fut cause que les Troupes de la Province furent bien-tôt rétablies de la fatigue du siege. Dés que l'Evêque de Munster se fut retiré avec son Armée, ces Troupes de Groningue se mirent en campagne, & se rendirent devant Blookzyl. On fit serrer la Place du côté de la Mer, & on s'en approcha avec les Troupes pour l'assieger par terre. Le Gouverneur qui y commandoit, menaça les bourgeois, qui complottoient de se soulever contre l'Evêque. Mais quand il vit la flotte, qui le venoit bloquer par mer, il le prit sur un ton plus doux. Les habitans au contraire se rendirent plus fiers, & moins obeissans à ses ordres. Cet homme fit une

sortie pour empêcher des approches. Mais 1672.
il fut repoussé avec perte. Etant rentré dans la ville il fut attaqué par les bourgeois, qui le poussérent si rudement, qu'il fut obligé de se sauver dans la Maison de ville. Mais ils l'y tuerent à coups de crosse de mousquet. La Garnison fut faite prisonniere de Guerre, & par ce moyen la ville rentra sous la domination des Etats. Cette affaire rendit le courage aux Peuples, qui chasserent les Garnisons de Munster, & qui se mirent ainsi en liberté depuis le Païs de Drente jusqu'au Zuyderzée.

Les affaires étant dans cet état on commença à reprendre courage dans les Provinces, qui avoient été long-temps comme abbatuës par la violence de cette invasion. On crut que l'on pouvoit travailler à rétablir la discipline parmi les Troupes pour les remettre dans le devoir. On accorda donc des recompenses aux Officiers, qui avoient bien servi. Mais on punit exemplairement ceux qui avoient été lâches, ou traîtres à la Patrie. On fit décapiter à Groningue le Capitaine, qui avoit abandonné le Niewschans aux Munsteriens, & l'on fit attacher à la potence le Lieutenant, qui leur avoit rendu l'Oudeschans. On cita les Officiers, qui avoient manqué à leur devoir à Deventer, & dans tous les lieux, dont les François s'étoient emparez si facilement le long du Rhin. On fit couper la tête à un Officier, qui s'étoit mal comporté à Wezel, lors que le Prince de Condé l'eût assiegé. On en usa de même à l'égard de D'Osseri, qui avoit trop facilement rendu Rhinberg. On dégrada quelques

1672. autres Officiers, & on fit ainsi quelques actions de severité contre tous ceux qui avoient failli aux devoirs de zele & de fidelité pour la Patrie.

Pendant que cela se passoit, le Roi prenoit toutes les mesures possibles pour s'attirer l'affection des Provinces conquises, & d'abord les choses allerent assez bien. Mais ce bon dessein de la France ne dura pas long-temps. Plusieurs Officiers François, & même des principaux, regardant ces Païs comme des lieux de conquête, crurent qu'ils devoient se prevaloir de l'occasion, & chargerent un peu trop ces nouveaux sujets de taxes & d'impôts. Cela donna lieu à ceux des habitans, qui avoient conservé une affection secrete pour le Gouvernement ancien, de semer de la division parmi leurs concitoyens pour les disposer à quelque soulevement. Ils ne purent pas porter les choses jusques à les faire revolter. Mais ils les disposerent du moins à se retirer de leur Patrie, & de s'en aller en Hollande, & dans le Brabant. On les menaça de faire saisir & piller leurs maisons, s'ils ne revenoient. Les choses même allerent si loin, que le Duc de Luxembourg, craignant quelque sedition dans la ville d'Utrecht, en fit desarmer les habitans. Ce qu'il avoit fait publier contre les fugitifs par son Ordonnance du 15. d'Août, fut confirmé par un Edit du Roi du 9. de Septembre suivant, qui confisquoit les biens delaissez, & mettoit à une grosse amende ceux qui ne retourneroient pas dans un certain temps. Les Etats Generaux en publierent un de leur part

avec

avec les mêmes peines contre ceux qui obeïroient à l'Edit de la France dont on vient de parler. 1672.

Le Prince d'Orange continuoit à fortifier son Armée, & à rassurer ses Troupes campées à Bodegrave. Ayant reçu quelques Regimens, que le Comte de Monterey Gouverneur des Païs-bas Espagnols lui avoit envoyez, il entreprit le siege de Voerden. Il avoit eu cette ville entre les mains, & se préparoit à la fortifier. Mais les habitans ne pouvant se résoudre à ruiner leurs Tuilleries il les laissa sur leur bonne foi, croyant qu'il seroit toujours à portée d'empêcher que les François ne s'en emparassent. Ceux de Voerden apprirent que l'on ruïnoit toutes les maisons, qui étoient autour d'Oudewater pour la fortifier. Ils craignirent que l'on ne fît la même chose chez eux. Ils firent donc proposer au Duc de Luxembourg de les prendre sous sa protection, & de leur envoyer quelques Troupes. Le Duc se rendit dans cette ville avec deux ou trois mille hommes, du Canon, & des munitions de Guerre & de bouche. Il y entra, & laissa 500. hommes de Garnison dans le Château avec toutes les provisions necessaires, après quoi il reprit le chemin d'Utrecht.

Le Prince, chagrin du tour que ceux de Voerden lui avoient fait, songea à l'attaquer. Cependant les choses n'étant pas dans un état favorable pour cela, il resolut de faire le siege de Naerden, qui faisoit beaucoup de peine à la ville d'Amsterdam. Il prit si bien ses mesures, que ses Troupes arrivèrent devant cette

1672. ville, avant que les François en sçussent rien. Mais les vaisseaux qui devoient attaquer par mer, ne purent approcher de la Place, par ce que la Marée étoit fort basse, & que le vent leur manqua. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein, & de le remettre à une autre occasion, d'autant plus que les François avoient trouvé moyen de renforcer la Garnison. Cette affaire fit reprendre la pensée du siége de Voerden, où le Prince d'Orange se rendit, après avoir fait croire au Duc de Luxembourg qu'il vouloit retourner devant Naerden. Il arriva donc à Voerden le 10. d'Octobre, & d'abord fit commencer l'attaque, & dresser ses batteries. Le Comte de la Mark averti de ce dessein, & des préparatifs que le Prince faisoit pour ce siege, fit brûler les Tuilleries, de peur que l'ennemi ne s'en prévalut pour se mettre à couvert, & fit faire des feux sur la grande Tour, pour faire sçavoir à Utrecht qu'il étoit assiegé. Cependant la ville fut battuë vivement, & le Prince, se hâtoit, craignant que le Duc de Luxembourg ne vint secourir la Place.

Ce General qui n'avoit que trois ou quatre mille hommes avec lui, ne laissa pas de marcher droit à Voerden, après avoir envoyé le Marquis de Genlis pour lui amener des Troupes de renfort. Il se mit donc en marche sur la digue, où il fut exposé à un grand feu du Canon & du Mousquet. Cela ne le rebutta point. Cependant il ne pût percer les Forts qui gardoient l'avenuë du Camp. Le Prince d'Orange de son côté pressoit vivement le sie-

siege, & battit le Comte de la Mark en une 1672.
sortie. Ce Comte & ses Troupes se retirerent avec avant tant de précipitation, qu'ils ne penserent pas à fermer la Porte. Mais les Hollandois n'oserent se jetter dans la Place, craignans que ce ne fût un piége qu'on leur tendoit. Cela donna lieu neantmoins au Prince de faire venir son Armée aux pieds des murailles pour donner un assaut. Les assiegez qui s'étoient reconnus se défendirent avec tant de vigueur, qu'ils repousserent l'ennemi avec beaucoup de perte.

Le Duc de Luxembourg ne se rebuta point des difficultez qu'il trouva dans l'execution de son dessein. Il s'informa des Paysans si l'on ne pourroit pas traverser les prairies inondées, & marcha par un endroit, qu'on lui enseigna, où par bonheur on n'avoit pas rompu le pont. Cependant le Marquis de Genlis ne venoit point, & ce General n'en recevoit aucune nouvelle. Cela l'obligea de tenir conseil de Guerre, où l'on conclut d'aller droit à l'ennemi. On ne trouva que trois pieds d'eau, dans laquelle le Duc de Luxembourg se jetta le premier, & entraina ainsi toutes les Troupes par son exemple à faire le même chose. Il força d'abord une maison, où l'on avoit mis de l'Infanterie, & ensuite il se rendit maître d'un Moulin, où l'on avoit fait quelques retranchemens. Cependant ses gens ayant eu l'imprudence de mettre le feu à ce Moulin, l'ennemi se vit en état de tirer à coup sûr, parce que la flamme leur montroit les François. Mais la presence du Duc de Luxembourg les

1672. anima de telle maniere, qu'ils se rendirent maîtres du Fort, ou étoit Zuylestein l'un des Generaux Hollandois, où il fut tué de dix huit coups. Ils gagnerent donc ce passage, & s'étant saisis de l'autre Fort ils percerent jusques à la ville, après avoir battu tout le quartier de Zuylestein. Cela rompit la communication des quartiers des Assiegeans, & les obligea de lever leur siége. Le Comte de Hoorn se retira à Oudewater, & le Prince se rendit dans son Camp de Bodegrave. On lui renvoya le corps du Sr. de Zuylestein, lequel il fit porter à Breda, dont il étoit Gouverneur. Ses charges furent distribuées à divers Officiers Generaux. Le jeune Rhingrave eut le Gouvernement de Breda. Le Generalat d'Infanterie fut donné au Comte de Koningsmark, & le Comte de Waldek obtint le Regiment d'Infanterie, & une Compagnie de Cavallerie qui étoient au défunt.

Pendant que toutes ces choses se passoient, les Etats sollicitoient l'Empereur & les Princes d'Allemagne de leur fournir du secours, & d'entrer même dans une Ligue offensive & défensive avec eux. Le Traité en fut enfin conclû de la part de l'Empereur & de l'Electeur de Brandebourg, par lequel ils s'engagerent à faire la Guerre à la France. L'Electeur se mit donc à la tête d'une Armée de vingt cinq mille hommes; & prit la route de Westphalie, esperant d'être joint par les Troupes de l'Empereur. Mais elles en furent empêchées par des ordres secrets envoyez, à ce que l'on a crû, par le Prince de

Lo-

Lokovits, qui étoit premier Ministre de l'Empereur. Il fut mis en prison, sur le soupçon que l'on en eût, & y resta long temps. Mais cela mit l'Electeur de Brandebourg dans la necessité de se retirer, & d'abandonner le Païs de Mark aux François, qui marcherent contre lui sous le Vicomte de Turenne. Enfin après plusieurs delaïs, le General de l'Empereur joignit l'Electeur avec ses Troupes, après quoi ils fatiguerent les François par diverses marches & contre-marches, & les empêcherent d'incommoder les Hollandois. 1672.

Il y eut plusieurs petites rencontres de part & d'autre entre les deux Partis. Mais cela ne décidoit point l'affaire principale. Ainsi le Prince d'Orange crût, qu'il devoit faire quelque grande diversion, pour donner le moyen à son Païs de reprendre haleine. Il conclut donc en un grand Conseil de Guerre de se rendre avec l'Armée dans le Païs de Liége. Dés qu'il eût assemblé ses Troupes au nombre de vingt cinq mille hommes il prit la route de Maestricht. On crût qu'il avoit dessein de joindre l'Electeur de Brandebourg. Mais ayant sçû, que ce Prince s'étoit retiré au fonds de l'Allemagne, il fit semblant d'en vouloir à Tongre, où à Maseyk, où les François avoient Garnison, pour bloquer la ville de Maestricht. Le Duc de Duras qui avoit un Camp volant à Tongre fit venir le Comte de Montal dans cette Place, & se jetta du côté de Maseyk. Il avoit peu de Troupes avec lui. Il ne voulut donc point s'enfermer dans aucune ville, & de

1672. peur d'être battu par le Prince d'Orange il passa la Roer, & se retira du côté de Cologne. Le Prince le voyant éloigné vint droit à Tongre, où neantmoins le Comte de Montal se jetta avec environ trois cens hommes. On fit semblant de l'y vouloir assieger, & dans cette vuë on fit investir la Place par huit cens chevaux. Mais le reste de l'Armée alla se poster brusquement devant Charleroy. Montal qui en étoit Gouverneur, prit cent chevaux à Tongre, & passa au travers de l'Armée ennemie. Il fut si heureux qu'il se rendit à Charleroy, où d'abord il fit mettre le Canon sur les remparts, & fit grand feu de la Place. Cela obligea le Prince de lever le siege, par ce que la gelée étoit si forte, & le froid si âpre, qu'on ne pouvoit travailler aux tranchées. Il mit donc ses Troupes en quartier d'hyver dans le Brabant, & se rendit en Hollande. Son voyage ne laissa pas d'être utile à son Parti. Il fatigua beaucoup l'Ennemi, & lui fit sentir que la fortune avoit changé, que desormais on ne devoit plus songer à faire des conquêtes avec tant de rapidité, puis qu'il avoit une Armée capable d'entreprendre au dehors.

Pendant son voyage le Duc de Luxembourg avoit amassé tout autant de Troupes qu'il avoit pû, prétendant surprendre la Hollande à la faveur des glaces. Il choisit un temps qui lui parut favorable, par la forte gelée qu'il faisoit alors. Cependant il ne pût faire passer que trois ou quatre mille hommes, parce que le Pont qu'il avoit fait faire pour passer l'eau se rompit. Il voulut attaquer

un Fort pour tâcher de passer plus avant. 1672.
Mais il en fut repoussé par les Paysans, & obligé de se rendre du côté de Bodegrave & de Suammerdam. Pendant cela le degel vint en une nuit, & fondit toutes les glaces, de sorte qu'il lui fut impossible d'aller plus avant. Cela le mit au desespoir, & fut cause que les soldats par son ordre commirent des cruautez horribles dans ces deux lieux. Ils brûlerent, tuerent, & violerent. Ils n'épargnérent ni femmes ni enfans, & l'on n'a point d'exemple qu'il se soit jamais exercé de pareilles barbaries au monde. Mais le degel continuant ils furent obligez de songer à la retraite. Ils la firent avec quelque facilité par l'imprudence du Colonel Pain vin, qui avoit malheureusement le seul poste par lequel ils pouvoient se rendre à Voerden.

Le Prince d'Orange en fut averti à Breda, où il étoit alors. Il se rendit en diligence à Alfen, où les Troupes avoient le rendez vous, ce qui obligea les François de hâter leur retraite: Ils perdirent sept ou huit cens hommes sous les glaces, qui s'enfoncerent, & le Duc de Luxembourg tomba en un lieu, d'où l'on eût bien de la peine à le retirer. Après que les François eurent pris la route de Voerden & d'Utrecht, on fit le Procés au Colonel Painvin, qui fut condamné par le Conseil de Guerre à perdre la tête, pour servir d'exemple aux Troupes & aux Officiers, & pour prévenir de semblables fautes dans la suite. Voila comment finit l'année 1672. dans laquelle on vit des événemens remarquables. La France avoit attaqué les

1672. Provinces-Unies avec une fierté surprenante, & d'abord elle avoit réüssi, en prenant trois Provinces dans l'espace de six semaines. Mais le Roi fut obligé de s'en retourner à Versailles, plus vîte qu'il n'étoit venu; & depuis cela le Prince d'Orange ayant été mis à la têtes des Troupes, & rétabli dans toutes les Charges de ses Prédécesseurs, il remit l'ordre parmi les Soldats, & ralluma le courage & les esperances de son Païs. Alors on fit la Guerre avec plus d'égalité, & l'on vit la Republique se relever de son abbattement.

1673. Cette année commença par la bonne nouvelle de la prise de Coevorden sur les Munsteriens. L'Evêque se fiant sur la situation avantageuse de cette Place, qui est au milieu d'un Marais, en avoit fait une Place d'Armes & de Magasin: Rabenhaupt General à Groningue, averti que la Garnison s'affoiblissoit tous les jours par les maladies, & que d'ailleurs les Soldats faisoient assez mauvaise garde, par ce qu'ils se fioient sur leurs marais, crût qu'il pourroit surprendre la ville par le moyen des glaces. Il fit donc faire ses préparatifs fort secretement, & tout se trouvant en état le 26. le Décembre, il fit partir fort à la sourdine quatre cens chevaux & mille hommes de pied, sous le commandement du Colonel Eybergen assisté du Colonel Wylert, & du Major Sikinga, qui commandoit la Cavallerie, auxquels il donna l'ordre de l'attaque. Ils arriverent le 30. devant Coevorden, & par bonheur il s'éleva un gros brouïllard, qui donna le moyen aux Troupes de s'a-

s'avancer jusques à la Contrescarpe sans être découvertes. En même temps ils jetterent des ponts de corde & de joncs, qu'ils avoient avec eux pour passer le fossé. Cela ne se pût exécuter, sans que la sentinelle n'en entendît le bruit. Elle donna donc l'allarme, & l'on se mit sous les armes dans la ville. Eybergen & ses soldats, se voyant engagez, pousserent leur attaque vigoureusement, & s'étant partagez en trois bandes ils firent trois attaques & se rendirent enfin les maîtres du rempart. Le Gouverneur fut tué dans cette occasion, ce qui mit la Garnison en desordre. On força donc la ville, & la Garnison fut obligée, après une assez vigoureuse resistance, de se rendre prisonniere. Une partie s'étoit sauvée par une des portes. Le reste montant environ à 300. hommes fut pris. & on permit aux soldats victorieux de piller la ville. 1673.

Cette conquête donna beaucoup de courage au Parti, & acquit de la gloire à Rabenhaupt. Les Etats de Groningue lui confirmerent les emplois qu'il avoit dans leur Province, & lui donnerent la charge de Baillif du Païs de Drente, & celle de Chatelain de Coevorden. Le Colonel Eybergen fut fait Commandant de la Place sous lui, & Van Thynen, ci-devant Marguillier de l'Eglise de Coevorden, qui avoit fait naître le dessein de cette entreprise, & qui avoit même fourni les expediens propres à s'en rendre maître, eut pour sa recompense la charge de Commissaire General. Eybergen ne perdit que 60. hommes dans cette expedition. Mais les

1673. les ennemis furent tellement surpris de la perte qu'ils avoient faite de cette ville, qu'ils abandonnerent quelques unes des Places, qu'ils tenoient dans la Frise, & dans l'Overissel, tant ils étoient consternez. L'Evêque de Munster apprit cette fâcheuse nouvelle, pendant qu'il étoit occupé à ravager la Comté de Mark. Mais les avantages qu'il remporta dans de petites rencontres sur l'Electeur de Brandebourg, ne furent pas capables de le consoler de Coevorden, dont la Garnison mit tout son Pais en contribution.

Il eut un autre sujet de chagrin, par le mandement qui fut publié de la part de l'Empereur, avec ordre aux Officiers & aux soldats Allemans de quitter le service de l'Electeur de Cologne & de l'Evêque, & de se ranger à celui de l'Empereur. En même temps il étoit ordonné à ces deux Prelats de quitter le service & l'alliance de la France. L'Evêque publia une déclaration contre ce mandement de l'Empereur, & ne tint conte d'y obéir. Il continua donc de ravager la Comté de Mark, & celle de Ravensperg. Ces desordres fatiguerent beaucoup l'Electeur, & l'obligerent enfin de traiter avec la France. On lui remit entre les mains les Places du Pais de Cleves, que l'on avoit prises sur les Provinces Unies, après que le Traité fut conclu avec la France le 10. d'Avril. Le Vicomte de Turenne obligea l'Evêque de restituer tout ce qu'il avoit pris dans le Païs de Mark. La France commençoit à trouver cette Guerre fort pesante. La Campa-

pagne de 1672. lui avoit couté des sommes 1673.
prodigieuses d'argent, & il lui avoit fallu plus de 70000. hommes pour remplacer les soldats qui étoient morts, ou qui avoient deserté. Le Conseil reconnut donc que le Roi ne pourroit pas conserver les conquêtes que l'on avoit faites dans les Provinces-Unies. Le Roi voyoit que l'Allemagne & l'Espagne même s'ébranloient en faveur de la Republique, & il craignoit que le Parlement d'Angleterre n'oligeât le Roi Charles à s'accorder avec les Hollandois.

Toutes ces raisons obligerent la France d'accepter la mediation de la Suéde, & l'on convint enfin de s'assembler à Cologne, & d'y envoyer des Ambassadeurs Plenipotentiaires pour negotier la Paix. On en nomma en effet de part & d'autre qui se rendirent dans cette ville pour y commencer les conferences. Cependant on ne laissoit pas de se préparer pour la Campagne, qui étoit sur le point de commencer. Le Prince d'Orange fit un tour en Zélande pour terminer des differens qui y étoient survenus. Après les avoir appaisez il visita les Places Frontieres, & ensuite revint à la Haye. Il posta des Troupes à toutes les avenuës de la Hollande, & fortifia le poste de Niversluys entre Utrecht & Amsterdam, ce qui fut fait en deux jours. Il y mit le Colonel Stocheym avec 1600. hommes de Troupes reglées & mille Paisans. Cependant le Prince de Condé fit tout ce qu'il pût pour se rendre Maître de Muyden. Mais il n'en put venir à bout.

1673. Il tâcha même de faire écouler les eaux de l'inondation, en perçant les Digues en plusieurs endroits. Mais il ne pût reüssir dans son dessein. Au contraire la Marée augmentoit toujours l'inondation, desorte qu'il fallut cesser de travailler à ce dessein.

Pendant tout ce tems-là on faisoit de grands preparatifs en Hollande pour empêcher l'ennemi de penetrer dans le Païs, & dans cette vuë le Prince d'Orange fit retablir le Fort de Nieverbrugg, que le Duc de Luxembourg avoit fait demolir en se retirant de Bodegrave. Wurts fut envoyé dans la Flandre Hollandoise avec des Troupes, pour s'opposer aux courses des Garnisons de Courtrai & de Tournai. Le Prince Maurice fut détaché avec d'autres Troupes pour garentir la Frise des courses des Munsteriens. Le Prince visita les Places Frontieres, & pourvût à leur sureté, après quoi on députa vers le Roi de Dannemarc, pour hâter le secours qu'il s'étoit engagé de fournir aux Etats. On pressa la Reine d'Espagne d'executer le Traité fait avec elle pour déclarer la Guerre à la France. Mais les grands efforts de la République se firent sur la Mer. On équippa une puissante flotte pour s'opposer à celle des Anglois. Ruyter se mit en Mer de bonne heure pour empêcher la jonction des Anglois & des François. Le Parlement favorisoit les Etats, & retarda la flotte. D'ailleurs les difficultez que le Roi trouva à obtenir les subsides qu'il demandoit, contribua encore à ce retardement. Ruyter pour ne perdre point de tems mit à la voile avec

avec quarante deux Vaisseaux, en attendant que le reste fut prêt. Il avoit d'ailleurs seize bâtimens preparez à enfoncer dans la Mer pour rompre la sortie de la Tamise. Il se rendit à l'embouchure de cette riviere. Mais il ne pût exécuter son entreprise, parce que les Anglois étoient en Mer avec quarante cinq Vaisseaux. Il retourna donc à Schonevelt attendre le reste de sa flotte. 1673

Tromp, que l'on avoit rétabli Lieutenant Amiral d'Amsterdam, le vint joindre avec les plus gros Vaisseaux de son Escadre. Cette jonction étant faite, Ruyter donna l'Avantgarde à Tromp, garda le Corps de Bataille pour lui, & mit l'Arrieregarde sous le commandement de Bankert Lieutenant Amiral de Zelande. Toute la flotte étoit de cent neuf voiles avec tous ses Commandans, & les ennemis en avoient cent quarante cinq. L'Escadre Françoise avoit joint les Anglois le 25. de Mai près de Dungeness. Le Prince Robert, quoique Chef de toute l'Armée Navale, prit l'Avantgarde, donna le Corps de Bataille au Comte d'Etrée, & mit l'Arrieregarde sous le Vice-Amiral Sprag, & dans cet ordre il vint mouiller près de Schonevelt le 1. de Juin. Le gros tems retint les flottes jusques au 7. que la Bataille commença. Tromp soutint l'attaque fort vaillamment, & changea deux fois de vaisseau. Il s'attacha ensuite au Vice-Amiral du Pavillon rouge, & Ruyter eut à combattre le Comte d'Etrée. Le choc fut rude, & bien des gens perirent dans la mêlée. Vlug contr'Amiral de Bankert, & Schram de Tromp

1673. y furent tués. On combattit jusques à la nuit. Les Vaisseaux Hollandois paroissoient les plus maltraitez. Cependant ils rendirent inutiles les Fregates ; & les Brulôts que l'on avoit mis au devant de la flotte ennemie, perirent presque tous par l'adresse de Ruyter.

L'ennemi croyoit recommencer le combat le lendemain pour profiter du vent, qui lui étoit toujours favorable. Mais la Flotte Hollandoise se tint à Schonevelt, en attendant que le vent se changeât. Enfin le 14 on rentra en action, & le choc commença par l'Escadre bleüe commandée par le Vice-Amiral Sprag. L'Avantgarde Hollandoise se jetta sur elle. Cependant le desordre étoit si grand parmi les autres Escadres Angloises, que les Vaisseaux se trouvoient hors de leur rang mêlez les uns parmi les autres. Les Hollandois, qui ne pensoient qu'à faire consumer inutilement la poudre de l'ennemi, ne se soucierent point de profiter de ce desordre. Le combat finit donc après quatre heures de canonnade, & chacun s'attribua la victoire. La verité est, que l'Escadre d'Amsterdam parut avoir quelque avantage sur l'Escadre bleüe des Anglois.

Le Roi de France commença la Campagne sur terre par le Siege de Mastricht. Le vieux Rhingrave, qui en étoit Gouverneur, étoit mort depuis peu, & on avoit mis à sa place le nommé Fariau homme de reputation à la Guerre. Ce nouveau Gouverneur fit tout ce qu'un bon Commandant pouvoit faire. Il défendit sa Place jusques à la der-

niere

niere extrémité, sans se soucier des instances des Bourgeois. Mais l'Armée des Etats étant trop foible pour le secourir, il fut obligé enfin de capituler. Le Prince d'Orange, qui croyoit que cette Place tiendroit long-tems, assembla enfin des Troupes pour aller au secours. Mais il aprit en chemin, que la Place avoit été obligée de se rendre le 30. de Juin sous des conditions honorables. La France perdit neuf mille hommes dans ce siege, & ne pût rien faire le reste de la campagne. Le Prince Maurice battit plusieurs Troupes de Munsteriens en Frise, & leur enleva un Fort considerable en ces quartiers-là. Le Prince de Condé voulut attaquer Bosleduc, Mais il trouva cette Place inondée à deux lieues à la ronde, desorte qu'il fut obligé d'abandonner son dessein qui étoit impraticable. Cependant le Prince d'Orange, ayant joint quinze mille Espagnols à dix huit ou vingt mille hommes de ses Troupes, se posta à Raemsdonck pour observer les ennemis. Mais ayant sçu qu'ils paroissoient avec leur flotte devant Scheveling, il revint à la Haye, & disposa ses Troupes avec tant d'ordre sur les Côtes, que les Anglois n'oserent rien entreprendre. 1673.

La Flotte Hollandoise se presenta hardiment à celle de l'ennemi près de Scheveling. Le Prince se rendit à bord de l'Amiral, où il tint conseil de Guerre, & exhorta tous les Officiers à bien faire leur devoir. Il s'en retourna ensuite à la Haye, d'où il se rendit à son Armée. Il trouva que le Prince de Condé s'étoit retiré de la Mairie de Bosleduc; Ainsi

1673. Ainsi il fut en état de faire quelques entreprises. Mais la Flotte Angloise, qui étoit devant Scheveling retarda son dessein pour quelque tems. Cette flotte se voyant forte & nombreuse se presenta devant celle de Hollande, & fit ce qu'elle pût pour l'attirer en pleine Mer. Ruyter, qui jugea par là que l'ennemi pensoit à quelque descente, revint sur les Côtes pour les défendre. L'ennemi le suivit, & se presenta ainsi devant Scheveling. Alors cet Amiral, qui avoit le vent favorable, commença à se mettre en ordre de Bataille. Bankert attaqua le Comte d'Etrée, qui commandoit l'Avantgarde. Tromp se jetta sur l'Arrieregarde du Pavillon bleu commandée par Sprag. Le combat s'échauffa entre Tromp & Sprag, & ils se canonnerent pendant trois heures. Le Vaisseau de Sprag fut si maltraité, qu'il fut obligé d'en changer. Tromp fut obligé d'en faire de même. Cependant il maltraita cette Escadre bleüe de telle maniere, qu'il n'en resta que deux Vaisseaux en état de combat. Sprag voulut changer une seconde fois de vaisseau. Mais il tomba dans la Mer, où il perit, & se noya.

Le Prince Robert averti du malheur de Sprag se dégagea du combat pour aller au secours de cette Escadre delabrée. Ruyter le suivit pour sauver Tromp; & cela fit recommencer la Bataille plus rudement que jamais. Cela dura jusques à la nuit, que l'on fut obligé d'interrompre le combat. Mais le lendemain personne ne voulut recommencer la charge. Cependant Ruyter en eut tout

l'avan-

l'avantage. L'ennemi n'eut pas le moyen de faire la descente qu'il avoit projetté, & fut même obligé de se retirer sur ses Côtes, & l'on desarma les deux flottes, parce que la saison étoit trop avancée. On se mit en état en Hollande d'avoir une puissante flotte pour l'année suivante, & l'on y travailla en même tems à faire de bonnes alliances avec l'Allemagne, l'Espagne, & d'autres Potentats, esperant porter le Roi d'Angleterre par ce moyen à s'accommoder avec les Etats. Tous les Traitez furent conclus avec tous ces Princes, & l'on se mit ainsi en état de pousser la Guerre vigoureusement contre la France. 1673.

Toutes ces affaires fournirent le moyen au Prince d'Orange d'entreprendre de délivrer sa Patrie. Il rassembla donc toutes ses Troupes, & se mit en marche. Le Duc de Luxembourg crut qu'il en vouloit à Grave, ou à Bommel. Mais ayant vu qu'il avoit dessein de passer plus outre, il retourna à Utrecht, d'où il envoya des Charettes chargées de Munitions à Naerden. Ces charettes furent prises par les Hollandois, & peu de tems après le Prince arriva devant cette ville. Il la fit investir, & en forma le siege avec promptitude. Il fit dresser huit Batteries, tant sur le Zuyder-Zee, que sur terre, & battit la Place avec furie. Le Duc de Luxembourg avoit amassé dix mille hommes pour tâcher de la secourir, Mais il n'osa s'opprocher des assiegeans. On se rendit maître de la Contrescarpe, & on continua de faire des brêches. Tout se préparoit à

un

1673. un Assaut general, que les ennemis prévinrent par une Capitulation. On accorda deux pieces de Canon, & toutes les autres marques d'honneur à la Garnison qui fut conduite à Arnheim. Elle sortit le 13. de Septembre, & quelque tems après on fit le Procès au Gouverneur, qui fut dégradé & condamné à une prison perpetuelle. La prise de Naerden servit beaucoup à assurer la Hollande, & desormais la Guerre va être transportée loin de ses frontieres.

Ce siege étant fini le Prince marcha avec son Armée vers le Rhin, pour accomplir le Traité fait avec l'Empereur, qui de sa part envoyoit aussi trente mille hommes pour faire la Guerre à la France. Les Etats lui payoient 45. mille écus par mois pour cela. L'Espagne entroit aussi dans cette Guerre, & fournissoit des Troupes de sa part. Après donc que Naerden fut pris, le Prince envoya ses Troupes dans le Brabant, où il les joignit quelque tems après, & il s'y aboucha avec le Comte de Monterey, qui s'engagea de lui donner quatre mille chevaux, & quatre mille hommes de pied. Le Prince de Condé voyant tous ces mouvemens envoya le Marquis de Lusson au Comte de Monterey, pour lui dire que le Roi regarderoit comme une rupture, le passage qu'il accordoit à l'Armée du Prince d'Orange sur les terres d'Espagne. Le Comte répondit, qu'il n'avoit pû refuser à ce Prince le passage qu'il avoit demandé, puis que les François avoient fait une invasion dans le Païs d'Alost, & qu'au reste il seroit bien aise de voir l'ordre du

du Roi sur ce sujet pour y faire une réponse plus précise. Le Marquis se plaignit ensuite, de ce que l'Espagne avoit envoyé du secours aux Hollandois. Monterey repondit, qu'il avoit imité la France, qui avoit assisté les Portugais nonobstant la Paix des Pirenées, laquelle lui en ôtoit la liberté. 1673.

Le Prince d'Orange & le Comte de Monterey, s'étant abouchez encore une fois à Anvers, delibererent, ou d'attaquer le Prince de Condé, ou de se joindre à l'Armée de l'Empereur. Mais enfin ils conclurent d'aller trouver Montecuculi. Ainsi le Prince d'Orange ayant reçu les Troupes Espagnoles passa la Meuse à Venlo avec une Armée de vingt cinq mille hommes, & se rendit ainsi sur le Rhin. Le 27. de Septembre il arriva dans l'Abbaye de Bronwiller, d'où il se rendit à Brueil Maison de l'Electeur de Cologne, & ensuite il joignit Montecuculi. La Ville de Rhinbach voulut s'opposer à son passage. Mais il la fit forcer, & on passa au fil de l'épée ceux que l'on y trouva sous les armes. On y fit pendre même le Bourguemaître, qui avoit porté la ville à cette resistance. Les deux Armées formerent ensuite le dessein d'assieger Bonn. Le Gouverneur fit d'abord une vigoureuse défense, fit tout ce qu'il pût pour démonter les Batteries, & s'opposa aux approches par des sorties. Cependant on ne laissa pas d'avancer les tranchées, & la Place étoit battuë de tous côtez. Le Prince de Condé avoit détaché le Marêchal d'Humiere avec sept ou huit mille hommes, pour secourir cette ville. Il ne pût

1673. y jetter que cent Dragons, après quoi il se retira. On pressa donc vivement le siegé; & l'on s'empara d'une demie-lune, ce qui donna le moyen de penser à un Assaut general. Le Gouverneur se voyant sommé de se rendre, & assuré d'ailleurs que les mines étoient prêtes à joüer, fit battre la chamade, & capitula sous les conditions ordinaires d'honneur. La Garnison n'étoit plus que de quinze cens hommes. Le Marquis de Grana en fut fait Gouverneur. Ce fut ainsi, que ce Prince commença à mettre sa Patrie en liberté. Depuis la prise de Bonn les François se virent obligez à quitter leurs conquêtes de l'année precedente. Ce qu'il y eut de plus beau dans la prise de cette ville, c'est que le Prince cacha si bien le dessein qu'il avoit de l'assieger, que le Vicomte de Turenne y fut trompé, & ne put entreprendre de la secourir, en quoi ce Prince fut plus habile que ce vieux Capitaine, qui ne pût empêcher la prise de cette ville.

Ce siege étant fini les Armées se separerent pour se mettre en quartier d'hiver. Et le Prince se rendit à la Haye, où il fut reçu avec bien de la joye. On s'apperçut bien-tôt de l'importance de cette prise. Elle coupoit la riviere, de sorte que l'on ne pouvoit plus fournir les Places conquises, comme on le faisoit auparavant par le moyen des Rivieres. Il fallut donc les abandonner, depeur que les Garnisons ne perissent faute d'être secouruës. Les François se préparerent donc à quitter toutes ces Villes. Mais ils les rançonnerent auparavant, reçurent content tout ce qu'on

pût leur donner d'argent, & prirent des ôtages pour la sureté du reste. Utrecht fut quitté le 23. de Novembre. Amersfort, Rheenen, Wijck, & les autres Places de la Province d'Utrecht & du voisinage se virent délivrées de ces fâcheux hôtes. On abandonna aussi les Places des autres Provinces, & ces Garnisons étant jointes le Duc de Luxembourg se mit à leur tête, & les fit marcher avec tout leur butin pour se retirer. Il y avoit bien trois mille chariots. Leur marche fut lente à cause de leurs équipages. Ainsi le Prince d'Orange eut le loisir de couper le chemin au Duc de Luxembourg, qui fut obligé de se retirer sous le Canon de Mastricht, d'où il envoya un Courier au Roi pour l'avertir de l'état auquel il étoit réduit. Cependant la saison étant fort avancée, le Prince d'Orange retira ses Troupes, & laissa le Duc en état d'attendre le secours, dont il avoit besoin pour sortir de ce mauvais pas. 1673.

Pendant que toutes ces choses se passoient, les Ambassadeurs, qui étoient à Cologne travailloient, mais fort lentement aux negotiations de la Paix. Les Etats vouloient que l'on reçut les Envoyez du Duc de Lorraine au Traité, ce que les François refusoient opiniatrement. D'autre côté les Etats ne voulurent point consentir aux demandes de la France, qui souhaitoit une surséance d'Armes. Mais il arriva ensuite une affaire au commencement de Février 1674. qui rompit l'Assemblée. L'Empereur fit arrêter le Prince Guillaume de Furstemberg, qui étoit

1673. à Cologne avec le Caractere de Plenipotentiaire de l'Electeur de ce nom. Le Roi de France se plaignit de cette violence comme de l'infraction manifeste du Droit des gens, & retira ses Ambassadeurs, parce que l'Empereur ne voulut point rendre le prisonnier. Il pretendoit qu'étant sujet de l'Empire il agissoit contre les interêts de sa Patrie. Il fut transferé à Neustat, où on lui fit son procès, & on le condamna à perdre la tête. Cependant la sentence ne fut point executée, parce que ce Prince étoit Ecclesiastique, & que l'on ne voulut point fâcher le Pape dans l'état où se trouvoient alors les affaires.

1674. Les Etats Generaux voyant qu'il n'y avoit plus rien à esperer de l'Assemblée de Cologne, travaillerent si fortement à faire la Paix avec l'Angleterre, que le Traité en fut conclu à Londre le 19. de Fevrier de cette année. La Publication en fut faite au mois de Mars suivant, & ensuite les deux Prelats de Cologne & de Munster firent aussi la Paix, & rendirent aux Provinces-Unies toutes les Villes qu'ils avoient prises. Les Etats conclurent aussi une Ligue offensive & défensive avec l'Electeur de Brandebourg. Cela pressa les François de quitter leurs conquêtes de Gueldre & de Cleves, & il ne leur resta que Grave de toutes les Villes qu'ils avoient prises la premiere campagne. Ils y transporterent tout le Canon & les Munitions qu'ils trouverent dans les Places qu'ils abandonnoient, & ils y placerent une partie de leurs Garnisons. Pendant que l'on étoit occupé à toutes ces choses, le Roi de

Fran-

France fit son expedition de la Franche 1674.
Comté, dont il s'empara dans un mois de tems. Le Prince de Condé pour favoriser cette expedition se rendit à l'Armée de Flandre, qui étoit de quarante mille hommes, par la jonction des Troupes que le Marêchal de Bellefonds avoit amenées des Villes abandonnées. D'abord il se saisit du Fort de Navagnes, & du Château d'Argenteau. Mais les Armées des deux Partis se tinrent dans l'inaction pendant deux mois, occupées à s'observer l'une l'autre. Le Prince de Condé n'osoit rien entreprendre, parce que les Alliés étoient plus forts que lui. Mais le Prince d'Orange en fut empêché par les Imperiaux, & par les Espagnols, qui ne vouloient pas seconder ses desseins. Les choses allerent même si loin, qu'il fut obligé de se plaindre du Comte de Souches à l'Empereur, qui le reçut très-mal après la Campagne.

Il perdit beaucoup de tems dans sa marche, & ne joignit le Prince d'Orange que fort tard auprès de Namur. Quand la jonction fut faite, on conclut d'aller droit aux François pour les combattre. Le Prince de Condé, qui ne se sentoit pas assez fort, se retrancha sur la Riviere de Piéton près de Charleroi, & de Fontaine l'Evêque. Le Prince d'Orange s'approcha de son Camp, & tâcha de l'attirer au Combat. Mais il ne pût l'engager à sortir de ses retranchemens. Il resolut donc de décamper de Senef l'onziéme d'Août, & prit sa marche du côté de Binch & de Marimont. Son dessein étoit de se rendre sur les Frontieres de Fran-

1674. ce pour y transporter la Guerre en l'attaquant elle-même. L'entreprise étoit belle, & eût procuré de grands avantages aux Alliés. Mais un contretems inespéré la rompit absolument, & engagea même le fameux combat de Senef. Celui, qui s'étoit chargé de conduire l'Armée, évita de passer par un endroit, parce que la marche eût ruiné la terre d'un de ses Parens. Il fit donc prendre sur la gauche plus près de l'Armée ennemie, à laquelle les Troupes des Alliés prêtoient le flanc.

Le Prince de Condé averti des choses laissa passer l'Avantgarde, & une bonne partie du Corps de Bataille pour se jetter sur l'Arrieregarde. Le Prince d'Orange avoit mis l'Avantgarde sous le Comte de Souche avec ses Imperiaux. Il se reserva le Corps de Bataille, & donna l'Arrieregarde aux Espagnols. Il couvrit la marche de quatre mille chevaux, qu'il laissa sous le Prince de Vaudemont.

Le Prince de Condé attaqua d'abord ces quatre mille chevaux, qui ne pouvant combattre à leur aise dans un terrain rempli de Hayes & de fossez, envoyerent demander de l'Infanterie. Le Prince d'Orange fit partir aussi tôt trois Bataillons, qui furent placez dans un petit bois à la tête de cette Cavallerie. Pendant cela l'Armée ennemie étoit sortie de son Camp. Cela fut cause que l'on fit revenir les Troupes, qui avoient déja passé la riviere de Senef, & que l'on plaça ces trois Regimens sur le Pont. Les François firent de grands efforts pour les en chasser.

Mais

Mais ils ne purent le faire, & cela les obligea 1674.
de passer cette riviere plus haut pour couper ce détachement. Le terrain étant trop incommode pour la Cavallerie, qui ne pouvoit s'etendre, le Prince de Vaudemont fit retirer son Infanterie. Cela donna le moyen à l'ennemi d'attaquer plus vivement cette Cavallerie, & de la pousser en la prenant par derrière. Les Troupes se voyant pressées de cette maniere prirent la fuite malgré les efforts du Prince de Vaudemont, & se vinrent poster près de la Cavallerie Espagnole. On les poursuivit jusques-là, ce qui ébranla les Espagnols, qui se renverserent sur l'Infanterie, & la mirent en desordre. Le Comte de Waldeck, qui la commandoit, fit tout ce qu'il pût pour rétablir ce malheur. Mais il n'en pût venir à bout. Il y fut blessé en trois endroits, tua trois soldats ennemis, qui le vouloient prendre prisonnier, & eut bien de la peine à se rendre dans la grande Armée, par ce qu'il ne pouvoit presque plus se tenir à cheval.

Il est constant, que si le Prince de Condé en fût demeuré là, il avoit tous les sujets du monde d'être satisfait de lui même, & de s'attribuer l'honneur de la victoire. Il avoit battu l'arriere-garde de cette Armée, s'étoit saisi de son bagage, & se voyoit un grand nombre d'étendarts, de Tymbales, & de Drapeaux, beaucoup de prisonniers, & de personnes mêmes de la premiere qualité, mais ces commencemens lui paroissoient trop favorables pour demeurer en si beau chemin. Il poussa donc sa pointe, & crut ;

1674. qu'il pourroit achever de battre cette Armée. Mais la verité est, que les avantages qu'il eut d'abord, furent l'effet du grand nombre sur le petit. Le Comte de Souches avec son Avantgarde étoit fort éloigné du lieu où se faisoit le combat, & l'on eut toutes les peines du monde de le faire venir avec ses Troupes, qui étoient déja campées. Le Prince d'Orange lui envoya Courier sur Courier pour la presser de venir. Il fut long-temps à s'ébranler, pendant quoi les Troupes Espagnoles & Hollandoises combattoient toujours avec vigueur, quoi qu'elles fussent obligées de ceder le terrain au plus fort. Enfin le Comte de Souches arriva avec son Armée, & alors le combat recommença plus violemment que jamais. Jusques là les François avoient eu de l'avantage. Mais la chance tourna, & on les repoussa avec tant de furie, qu'ils reperdirent autant de terrain qu'ils en avoient gagné avant cela. Le combat, qui avoit commencé à Senef, finit au village du Faï, & après avoir duré dix sept heures, les François quitterent le champ de bataille pendant l'obscurité de la nuit.

Chaque Parti s'attribua l'honneur de cette journée, & en fit chanter le Te Deum. La verité est que les François l'avoient merité dans le commencement, & que les Alliez leur arracherent des mains les palmes & les Lauriers de cette sanglante journée. Car si l'Armée du Prince de Condé fit des prisonniers, si elle prit des Drapeaux, & du bagage, il est certain qu'elle fut enfin obligée de quitter la partie, & le Champ de bataille,

où les Troupes des Alliez demeurerent. Elle se retira même un peu plus loin que son camp. Les Alliez ne se retirerent que quelques heures après les François, & que le Prince d'Orange conduisit son Armée au lieu où il avoit eu dessein de camper le jour précédent. Enfin il est certain que les François perdirent plus de monde que les Alliez, & qu'il leur resta un si grand nombre de blessez, que l'on fut occupé pendant quinze jours dans le Camp à enterrer ceux qui mouroient de leurs blessures, & que l'on y fut même obligé de ne plus tirer sur les fosses de ceux que l'on enterroit, parceque l'on craignit que cela ne décourageât les soldats. Quoi qu'il en soit, jamais combat ne fut plus long, ni plus opiniâtré. Toutes les Troupes chargerent de part & d'autre avec une intrepidité surprenante. Tout le monde s'y distingua, & l'on doit donner la gloire aux deux Generaux d'avoir fait ce que de grands Hommes de Guerre étoient capables de faire, en quoi l'on peut dire sans offenser la memoire du Prince de Condé, que le Prince d'Orange le surpassa, puis qu'ayant à soutenir un combat contre le plus brave & le plus intrepide Capitaine, qui fut jamais, il fit paroitre à l'âge de vingt quatre ans autant d'experience & de courage, qu'un Chef consommé dans le métier, qui passoit pour le premier homme du monde à donner une bataille. 1674.

On rapporte sur ce sujet, que le lendemain de ce combat on en raisonnoit dans la Chambre du Prince de Condé, & que quelques Officiers François ayant dit, qu'ils étoient sur-

1674. surpris, de ce que l'on parloit tant du Prince d'Orange, & que l'on ne l'avoit point vû dans cette fameuse journée, le Prince de Condé leur dit, qu'il ne savoit donc où ils avoient été ; mais que pour lui il avoit cru pendant le combat, qu'il y avoit pour le moins douze Princes d'Orange, & qu'il n'avoit jamais fait charger en aucun endroit, qu'il ne l'eut toujours trouvé en tête, faisant le devoir de General & de soldat. On ajoute, qu'il dit encore, que ce jeune Prince avoit fait voir tout le courage d'Alexandre, & toute la prudence de Cesar. Il fit voir en effet plus de sagesse, & plus de tranquillité d'esprit, que le Prince de Condé, qui ne pût moderer son feu, & qui s'abandonna tellement à son impetuosité qu'il perdit, sans savoir pourquoi, tous les avantages qu'il avoit obtenus d'abord. Le Prince d'Orange, à qui un pareil emportement eut été fort pardonnable à cause de sa grande jeunesse, conserva toujours un grand-flegme, & se posseda si bien, qu'il ne fit aucun faux pas. Cependant il fut s'exposer quand il le fallut, & il courut même le hazard de perdre la vie ou la liberté dans cette occasion. Mais il eut le bonheur de sortir à son avantage de tous ces dangers.

Le lendemain du combat il marcha droit à Mons avec son Armée, & le Prince de Condé se rendit à Maubeuge, par ce qu'il n'étoit plus possible de demeurer dans son ancien Camp, à cause de la foiblesse de son Armée. On dit, qu'il laissa plus de 1500: blessez dans les villages voisins, outre ceux qu'il avoit répandus dans les villes, de sorte que cette affaire

faire l'avoit affoibli de plus de dix mille hommes. Mais il retablit son Armée par le moyen des Garnisons, & mit en leur place les Regimens délabrez du combat. Après cela il alla au secours d'Oudenarde, que les Alliez avoient assiegé. Le Prince d'Orange s'étoit déja rendu maître de la Contrescarpe, & étoit sur le point de donner l'assaut, lors que le Prince de Condé arriva au secours de la Place. Le Prince d'Orange vouloit combattre les François, & les charger à leur abord, pendant qu'ils étoient encore fatiguez de leur marche. Mais le Comte de Souche, & celui de Monterey trouverent à propos de lever le siege. Le premier fit passer la riviere à ses Troupes en toute diligence, & abandonna même quelque pieces de Canon, que le Prince lui avoit prêtées. Cela ouvrit un passage au Prince de Condé, qui eut le moyen par là de jetter du secours dans la Place. Le Prince d'Orange fut donc obligé à suivre les autres, & les ayant joints à une lieüe de là il mit son Armée en bataille, pendant que le Prince de Condé y rangeoit aussi la sienne. Mais une ravine qui étoit entre les deux Camps, les empêcha de combattre, par ce que ni l'un ni l'autre ne la voulut passer. Ainsi le Prince d'Orange se retira du côté de Gand pour y rafraichir ses Troupes. 1674.

Lors qu'il vit qu'il n'y avoit plus rien à faire en Flandre, il se rendit devant Grave, que Rapenhaupt avoit assiegée depuis deux mois. Il avoit eu dessein de s'y transporter plutôt. Mais le Comte de Monterey le pressa de demeurer encore quelques temps dans

1674. l'Armée des Alliez. Enfin voyant que la saison ne permettoit pas aux Troupes de France de rien entreprendre, il partit avec soixante Compagnies de Cavallerie, & arriva au Camp le 9. d'Octobre. Le Comte de Chamilli defendoit cette ville avec une Garnison de quatre mille hommes, & plus de quatre cens cinquante pieces de Canon. Rabenhaupt n'avoit que douze ou quinze mille hommes, ce qui l'avoit empêché de presser le siege plus vivement. Dés que le Prince fut arrivé, il fit attaquer la Contrescarpe par trois endroits. Malgré la resistance des Assiegez ses soldats se logerent sur le Glacis, & presserent la Place de telle maniere, que le Gouverneur, qui avoit ordre, dit-on, de rendre la Place au Prince d'Orange, fut obligé de capituler. On lui accorda toutes les conditions honorables, & on lui permit d'emmener la moitié du Canon aux Armes de France, qui étoit dans la Place. Il y en laissa trois cens vingt pieces, & beaucoup de provisions. Les ennemis y avoient perdu plus de deux mille hommes, tuez ou blessez. Tout étant executé le Prince retourna dans son Armée, qu'il avoit laissée dans son ancien Camp. Ensuite il conduisit les Troupes Imperiales jusques à la Meuse, détacha Fariau avec quelques Troupes pour aller vers Cologne, & se rendit à la Haye pour se delasser de la Campagne. Il y fut reçu avec une joye incroyable, & on lui fit paroître combien on étoit satisfait de sa prudence & de sa valeur dans tout ce qui s'étoit passé.

1675. Après que ce Prince se fut reposé quel-

ques

ques jours, il se rendit dans la Gueldre, & de là dans l'Overissel, pour y retablir le Gouvernement tel qu'il étoit avant l'invasion des François. Il partit donc sur la fin de Janvier, & s'occupa à remettre toutes les affaires sur l'ancien pied. Pendant qu'il étoit en Gueldre, les Etats de la Province y compris la Comté de Zutphen lui en presenterent la souveraineté sous ces conditions, 1. Qu'il laisseroit la Province dans la possession de tous ses Privileges. 2. Qu'il n'y permettroit point d'autre Religion que la Reformée, dont lui & ses descendans feroient profession. 3. Que s'il mouroit sans enfans mâles la souveraineté retourneroit à la Province. 4. Que si elle tomboit entre les mains d'un Prince mineur, les Etats en prendroient l'administration. Le Prince ne voulut point répondre à cette proposition sans en avoir eu l'avis des autres Provinces. Utregt trouva bon qu'il l'acceptât sans préjudice des loix de l'Union. Mais la Hollande lui fit connoître, qu'il devoit la refuser, afin de faire connoître par là, qu'il ne pensoit pas à mettre sa Patrie sous le joug. Il suivit cet avis, & fit connoître à la Province de Zelande en particulier, qu'il étoit surpris que certaines gens eussent tâché de le rendre suspect: que l'on devoit se souvenir, qu'il ne tenoit qu'à lui de se faire donner cette souveraineté, lors qu'on le fit Stathouder, s'il eût voulu se prévaloir de la faveur des Peuples; que les ennemis de l'Etat lui avoient offert de l'en rendre souverain, s'il vouloit consentir à une Paix honteuse que l'on étoit prêt de faire: qu'il avoit rejetté ces offres, & qu'il ne seroit jamais dit, qu'il eut depouillé sa Patrie 1675.

1675. d'une liberté, que ses Ancêtres lui avoient acquise, aux prix de leur sang. Il se rendit donc à Arnheim, où les Etats de Gueldre étoient assemblez, & les remercia de leurs offres. Cela fut cause, qu'on l'accepta au moins pour Stathouder. Après quoi il changea les Magistrats, & rétablit l'ancien Gouvernement de la Province. Il se rendit ensuite dans l'Overyssel, où il fit la même chose pour y remettre les affaires dans leur premier état.

En revenant de ce petit voyage il passa à Cleve, où il s'abboucha avec l'Electeur de Brandebourg sur les operations de la Campagne suivante; après quoi il s'en retourna à la Haye. Peu de jours après y être arrivé, il tomba malade de la petite verole, ce qui donna beaucoup d'inquiétude à l'Etat, parce que cette maladie avoit été fatale au Prince son Pere. L'Electeur de Brandebourg averti de cet fâcheux accident lui envoya quelques remedes, qui le soulagerent beaucoup. Le Roi d'Angleterre envoya s'informer de sa santé. Ceux qui se rendirent de sa part à la Haye, trouverent le Prince heureusement rétabli au bout de dix ou douze jours de maladie. Ainsi les conseils que l'on avoit tenus avant cela sur les préparatifs de la Campagne ayant fourni les moyens d'y travailler, il se mit à la tête de l'Armée pour s'opposer aux desseins de la France. L'Electeur de Brandebourg se rendit à la Haye au commencement de Mai. On conclut alors une Ligue fort étroite avec cet Electeur, le Roi de Dannemarc, & les Ducs

de

de Lunebourg contre tous leurs ennemis, & en particulier contre la Suede, qui prenoit visiblement les interêts de la France, ce qui obligea les Alliés de lui declarer la Guerre. Ce Traité ayant été conclu, le Prince se rendit à son Armée. Les François avoient déja un corps de Troupes dans le Luxembourg sous le Comte de Choiseul, un autre sur la Meuse commandé par le Marêchal de Crequi, & le troisiéme en Flandre sous le Roi lui-même, qui avoit avec lui le Prince de Condé. Ces trois Armées firent des marches & des contre-marches pendant quelque tems. Enfin le Marêchal de Crequi eut ordre d'assieger Dinant, dont il se rendit maître avec beaucoup de facilité. On l'envoya ensuite du côté de Trêve & de la Lorraine pour observer les mouvemens des Ducs de Lunebourg & de Lorraine, qui avoient dessein de se jetter sur la Ville de Trêve. Cependant le Marquis de Rochefort s'empara de Huy, & assiegea Limbourg. 1675.

Cette Place étoit bonne alors, & avoit deux mille cinq cens hommes de Garnison, commandée par le Prince de Nassau. Le Marêchal de Crequi eut ordre de venir presser le siege, & le Prince de Condé s'y rendit aussi avec le Duc d'Anguyen; pendant que le Roi fit marcher son Armée du côté de Mastricht, pour empêcher le Duc de Lorraine de joindre le Prince d'Orange; ce Prince fortifié des Troupes Espagnoles commandées par le Duc de Villa Hermosa, qui avoit succedé à Monterey Gouverneur des Païs-bas, s'étoit mis en marche pour secourir Limbourg,

1675. bourg, ayant joint en chemin les Ducs de Lunebourg. Mais il aprit pendant sa marche, que le Prince de Nassau avoit capitulé. Cela l'obligea de retourner du côté de Bruxelle, après avoir renvoyé ces Ducs avec leur Cavallerie qu'ils avoient amenée. Le Roi de France s'en retourna à Versailles. Pendant ces differentes marches le Prince de Condé, à qui le Roi avoit remis son Armée, se saisit de Tillemont, où le Prince d'Orange avoit mis Garnison pour serrer Maestricht. Mais il n'osa attaquer Diest, ou Rabenhaupt s'étoit jetté. Le Colonel Massier, qui y étoit en Garnison, fit une course sur l'Armée du Roi avant qu'il l'eût quitté. Il surprit la garde, pendant que l'on faisoit halte, donna l'allarme à toute l'Armée, & fit des prisonniers & du butin, après quoi il se retira, avant qu'on leur reconnu.

Cette Armée se vint poster près de Louvain. Mais elle étoit si fatiguée, qu'elle ne pût attaquer cette Place. Le Roi en détacha une partie pour envoyer au Vicomte de Turenne en Allemagne. Il donna un corps de six ou sept mille hommes au Maréchal de Crequi pour s'opposer aux Ducs de Lunebourg & de Lorraine, qui s'étoient joints. Le surplus fut remis sous les Ordres du Prince de Condé. Le Prince d'Orange s'approcha fort près de lui, & l'on crut plus d'une fois, qu'ils ne se quitteroient point sans combattre. Mais le Prince de Condé avoit ordre exprès de ne rien hazarder. Quelque tems après il laissa l'Armée entre les mains du Duc de Luxembourg, parce qu'il fut obligé

de

de se rendre à l'Armée du Vicomte de Turenne, qui avoit été tué d'un coup de Canon. Le Duc de Luxembourg évita le combat, & ne voulut rien engager. Il se contenta de quelques escarmouches, & de quelques petites rencontres. Quand le Prince d'Orange vit qu'il n'y avoit rien à faire, il remit son Armée entre les mains du Prince de Waldeck, & se rendit à la Haye, pour y assister aux obseques de la Princesse Douairiere son Ayeule, qui étoit morte au mois de Septembre, & qui fut enterrée à Delft dans le tombeau des Princes d'Orange. 1675.

La Campagne finit de cette maniere sans autre exploit de la part des Etats, que la prise de Binch, qui se rendit à discretion. On y trouva beaucoup d'avoine & de fourrage, dont l'Armée s'accommoda. Les François ne furent pas fort heureux de leur côté. Ils perdirent le Vicomte de Turenne, qui fut tué, comme on l'a dit, & leur Armée fut obligée à repasser le Rhin, après avoir repoussé les Imperiaux, qui les attaquerent dans leur Camp bien retranché. Les Ducs de Lunebourg & de Lorraine avoient assiegé Trêves, & pendant que l'on battoit la ville, ils firent un assez grand détachement de leur Armée, avec lequel ils battirent le Corps que le Marêchal de Crequi commandoit, & qui étoit campé sur la Saare. Leur victoire fut complette, puis que le Champ de Bataille, le Canon & le Bagage leur demeurerent. Le Marêchal se jetta dans la Place assiégée, dont le Gouverneur étoit mort. Mais les ennemis pressant un peu vi-

vement

1675. vement leur siége, la Garnison se rebella contre M. de Crequi, & capitula avec l'ennemi pour sortir de la ville, en laissant le Marêchal prisonnier de Guerre. Les Soldats Lorrains se jetterent sur cette Garnison, & la devaliserent en sortant. Cette rebellion ayant été fomentée par le nommé Boisjourdan Capitaine, il fut pris quelque tems après & décapité à Metz. On degrada quelques autres Officiers qui avoient trempé dans ce crime.

1676. Cette année commença par de nouvelles propositions de paix, après laquelle chacun soupiroit, par ce que l'on n'étoit pas en état de continuer la Guerre comme elle avoit été commencée. La France sur tout souhaitoit de la finir au plûtôt; par ce qu'elle se trouvoit épuisée d'hommes & d'argent. Le Roi d'Angleterre offrit sa mediation aux Parties, & l'on convint enfin que l'on s'assembleroit à Nimegue. Les Plenipotentiaires s'y rendirent avant le commencement de la Campagne. Ceux de France y arriverent les derniers, parce qu'ils vouloient que l'on mit le Prince de Furstemberg en liberté, & qu'ils refusoient leurs passeports aux Envoyez du Duc de Lorraine. Mais l'Empereur n'ayant rien voulu relâcher sur ces deux Articles, la France fut obligée de subir, & envoya enfin ses Ambassadeurs. Cependant le Prince d'Orange visita le Fort de Schenck pour le mettre en bon état de défense, & se rendit ensuite à l'Armée pour aller au secours de Condé, que le Roi de France avoit assiegé. Mais il sçut en chemin que la ville avoit capitulé. Il marcha

donc

donc à Mons, près de laquelle il campa pour 1676.
observer l'ennemi. Cependant le Duc d'Orleans assiegea Bouchain, bonne Place entre Valencienne & Cambrai. Le Prince d'Orange marcha avec une belle Armée au secours de cette ville. Le Roi lui ferma le passage près de Valencienne, & l'on crut que les deux Armées étant si proches il y auroit une bataille, par ce que rien ne les separoit qu'une belle plaine. Mais tout d'un coup l'ardeur du combat se passa, & le Prince d'Orange fut obligé de se retrancher. La verité est qu'une partie de son Armée ayant passé la riviere, le pont sur lequel elle defiloit se rompit. Il fut donc obligé de se retrancher pour s'empêcher d'être battu, en attendant que le pont fût rétabli pour avoir le reste de son Armée. Il y apparence que les François ne furent pas avertis de cet accident; autrement ils eussent pû tailler en piéces fort facilement cette partie de l'Armée des Alliez, qui étoit de leur côté. On dit que le Roi de France vouloit combattre, & que ses Generaux l'en empêcherent, sous prétexte de ne point hazarder sa personne. Mais enfin il se contenta d'escarmoucher par quelque Troupe de Cavallerie, qui fut repoussée fort rudement.

Bouchain se rendit pendant tous ces mouvemens des deux Armées. Le Prince d'Orange renforça la Garnison de Cambrai, & s'étant tenu en vuë des François pendant ce temps-là, ne décampa que lors que le Roi de France s'en fut allé du côté d'Alost. Le bruit couroit qu'il vouloit assieger cette Pla-

1676. ce. Mais le Prince en garda si bien toutes les avenuës qu'il ne fut pas possible aux ennemis d'en approcher. Les Armées furent encore assez proches l'une de l'autre. Leurs Partis se rencontroient tous les jours avec divers succès. Mais enfin le Roi de France étant retourné vers Valenciennes le Prince d'Orange vint camper près de Bruxelle, où il demeura jusques à ce que le Roi fut parti pour Versaille. Il laissa son Armée sous les ordres du Marêchal de Schomberg. Elle étoit foible, par ce que l'on en avoit fait plusieurs detachemens. Le Prince d'Orange se prévalut de l'occasion pour faire le siége de Mastricht auquel il y avoit long-temps qu'il pensoit. Il marcha donc tout d'un coup vers cette Place, après avoir donné ses ordres aux Troupes de s'y rendre de plusieurs endroits. Son Armée étoit de vingt-cinq mille hommes par la jonction de quelques Troupes Allemandes. Cependant le Duc de Villa Hermosa resta avec les forces Espagnoles, & le surplus des Troupes Hollandoises pour observer l'ennemi. Le Marêchal d'Humiere, qui sçavoit que Maestricht étoit en état de resister long-temps, alla assieger Aire, & l'emporta devant que le secours y pût arriver.

Maestricht étoit fortifié de six bastions nouveaux détachez des anciens, & avoit sept mille hommes de Garnison sous le commandement du Sieur de Calvo, par ce que le Marêchal d'Estrades Gouverneur de la Place étoit à Nimegue, en qualité de Plenipotentiaire pour la Paix. Le Prince attaqua d'abord

bord le bastion Dauphin avec beaucoup de 1676.
vigueur, & il entreprit d'y donner l'assaut dés que le Canon y eut fait une brêche. Les Anglois furent commandez pour cela, & monterent sur la brêche avec tant d'impetuosité, qu'ils en chasserent les François. Mais le Canon de la ville tira sur la muraille qui couvroit ce bastion, & la battit si rudement que les Anglois étoient à découvert. Ainsi les François étant sortis dans le temps que les Gardes relevoient les Anglois, ils se jetterent sur eux avec tant de furie, qu'ils reprirent ce bastion, & en demeurerent les maîtres, après un combat fort opiniâtré de part & d'autre. Le Prince se contenta dans la suite de battre ce Bastion en ruïne, après quoi il fit donner un troisiéme assaut. On l'emporta enfin après une vigoureuse resistance. Mais les François ayant fait joüer deux mines, qui eurent assez de succès, ils en chasserent les Troupes du Prince. Le Comte de Solms arriva dans ce temps-là avec des Troupes fraiches, & chassa les ennemis à leur tour. Il reprit donc le bastion, & s'y retrancha.

Pendant que cela se passoit de ce côté là, le Comte de Louvigni, qui attaquoit du côté de la montagne de St. Pierre, avançoit beaucoup ses approches, & se rendit maître d'un bastion. La Garnison se trouva resserrée, & ne fût plus en état de faire des sorties comme auparavant. Le Prince resolut d'attaquer la contrescarpe, que l'on emporta assez facilement, par ce que le feu se mit fortuitement aux poudres, & aux Grenades

1676. nades de l'ennemi, ce qui mit le desordre en ce quartier. L'attaque du côté droit ne fut pas si heureuse, par ce que les munitions de Guerre manquoient aux soldats commandez. Mais de nouvelles Troupes étant arrivées, on se rendit maître de la contrescarpe. On s'approcha enfin du Ravelin, & de l'ouvrage à Corne, qui couvroit le fossé de la ville, où le Rhingrave, qui étoit General de l'Infanterie fut blessé à mort. Cela obligea le Prince de se charger de ce Quartier, jusques à ce qu'il en eût donné la commission au Comte de Louvigni. Le siége alloit assez bien, & la Place commençoit à être pressée par l'activité du Prince d'Orange, & par la vigueur des soldats. Mais on apprit que l'Armée de France sous le commandement du Marêchal de Schomberg venoit au secours de la ville. Le Prince de Waldeck étoit à Tongre pour observer l'ennemi. Le Prince d'Orange se rendit à son Camp avec l'Evêque d'Osnabrug, & aprés avoir conferé sur ce qu'il falloit faire dans la conjoncture presente, il retourna dans son Camp, après que l'on eut conclu de se rendre maître de l'ouvrage à Cornes. L'attaque s'en fit le 26. d'Août. Mais on en fut repoussé par la vigoureuse resistance des assiegez. Pendant cela le Marêchal de Schomberg s'approchoit avec son Armée.

Les Generaux Alliez s'étant rendus au Camp de Mastricht avec leurs Troupes, on reconnut qu'il falloit lever le siége, par ce que l'on n'avoit pas assez de monde pour empêcher le secours en fermant les avenuës

de

de Maestricht, & que d'ailleurs la Cavalerie manquoit de fourage. Le Prince fit donc embarquer son Canon, les Munitions, avec les malades, & les blessez pour les envoyer à Ruremonde. Il rangea son Armée en bataille à Loenaken, où il campa quelques jours pour y attendre les ennemis. Pour eux ils se contenterent d'avoir secouru la ville, & l'ayant rafraichie de Troupes ils n'entreprirent rien de plus. Le Prince se resolut donc de décamper, par ce qu'il ne pouvoit plus subsister faute de vivres, & tira du côté de St. Tron. Cela donna le moyen au Marêchal de Schomberg d'envoyer des Partis, qui se saisirent de plusieurs batteaux qui ne pouvoient descendre, par ce que la riviere étoit fort basse. On y prit quantité d'Armes & de munitions, que l'on ne pût sauver faute d'eau. Le mauvais succés de ce siége n'empêcha pas que le Prince n'y acquit beaucoup de gloire. On ne vît jamais plus de vigueur, plus de courage ni plus de sagesse. Mais la longueur du siege avoit extrêmemnnt fatigué son Armée. Il arriva même un fâcheux contre-temps pendant le siege, qui en changea toute la disposition, & qui fit recommencer une espece de nouvelle attaque. Cela arriva par l'opiniâtreté d'un des Generaux, qui n'ayant pas été au commencement du siege, improuva ce qui avoit été fait, & obligea le Prince par ses persuasions à s'y prendre d'une autre maniere. Ce changement fit perdre bien du temps, & donna le loisir au Marêchal de marcher au secours. 1676.

La

1676\. La retraite du Prince se fit avec beaucoup de jugement, & il mit à son tour le Marêchal dans un grand embarras, lors qu'il voulut se retirer de Maestricht. Il ne pouvoit demeurer long temps près de cette ville sans en consumer les Provisions. Il fut donc obligé de décamper pour chercher des vivres & des fourrages. Le Prince se mit sur son chemin, & l'attendit de pied ferme pour lui disputer le passage. Lors que les François furent arrivez à Warem, ils reconnurent qu'ils ne pouvoient passer, à moins qu'ils ne battissent l'Armée des ennemis, ce qui les embarrassoit extrêmement, dans la crainte de ne pouvoir subsister long temps dans ce lieu. Le Marêchal, habile dans le metier, campa d'une maniere avantageuse, & envoya au fourrage comme s'il eut eu dessein de rester là. Cependant il fit faire promptement plusieurs ponts sur la riviere de Jetters avec un grand secret, & moyennant cela son Canon, son bagage, & une partie de son Armée passerent avant que le Prince en pût rien sçavoir. Lors qu'il en fut averti il trouva qu'ils rompoient déja leurs ponts. Cela l'obligea à vouloir marcher à eux pour les arrêter à Gemblours, où il supposoit qu'ils passeroient la riviere. Mais le Marêchal évita sa rencontre, & le Prince se rendit à la Haye pour des affaires importantes. Les deux Armées furent mises en quartier d'hyver dés le mois d'Octobre, fort fatiguées de leur Campagne.

Les affaires se passerent ainsi en Flandre, & dans les Païs-Bas pendant cette année.

Les

Les habitans de Messine mal satisfaits du Gouvernement Espagnol s'étoient revoltez, & s'étoient mis sous la protection de la France dès l'année 1674. On les avoit secourus de vivres & de Troupes, pour les mettre en état de se soutenir contre leurs ennemis. Le Roi de France y envoya le Duc de Vivonne l'an 1675. qui dissipa la flotte Espagnole, leva le blocus de Messine, & se rendit maître de la ville d'Agousta. Les Espagnols craignans de perdre le reste de la Sicile demanderent du secours aux Etats, selon les Traitez qu'ils avoient conclus pour leur mutuelle défense. On n'osa pas dégarnir les côtes. Cependant pour satisfaire aux Traitez, on donna commission à Ruiter d'armer trente voiles de toutes sortes, parmi lesquels il n'y avoit que dix huit vaisseaux de Guerre. Ruyter remontra, que cette escadre n'étoit pas assez grande pour arborer Pavillon Amiral. Mais les Etats lui ordonnerent expressément de partir. Il mit donc à la voile le 16. d'Août 1675. & arriva à Milazzo au mois de Decembre suivant. Il chercha les ennemis quelques jours après, & les trouva au nombre de vingt gros vaisseaux, il les attaqua, & l'on combattit avec beaucoup de furie de part & d'autre. Son dessein étoit de les empêcher d'entrer dans le Port de Messine. Il fut joint par neuf Galeres Espagnoles, & par un gros vaisseau, qui devoit être suivi de la flotte d'Espagne. Les François étoient commandez par le Lieutenant General du Quêne, qui sçut se rendre maître du Vent. Le combat fut violent, & l'on en vient à l'a- 1676.

1676. bordage, & aux coups de sabre. Mais les François ayant le vent maltraiterent les vaisseaux de Ruyter. Tout d'un coup il se fit un grand calme, & l'on fut obligé de recommencer à canonner, ce qui continua jusques à minuit.

La flotte Hollandoise perdit beaucoup de monde, & le Contr'Amiral Verschoor mourut de ses blessures la même nuit. Cependant elle ne perdit aucun vaisseau. Les François en perdirent un, & deux brûlots, qui coulerent à fonds. Ruyter fut admiré des ennemis pour la bravoure, & la bonne conduite qu'il fit paroître dans cette journée. Le lendemain la flotte d'Espagne l'ayant jointe il chercha l'ennemi pour se prévaloir de l'avantage du vent, qui lui étoit favorable. Mais il sçut que le Sr. du Quêne avoit été renforcé de dix vaisseaux. Il ne pût donc empêcher les François d'entrer dans le Port de Messine avec le Convoy qu'ils amenoient de Provence. Ruyter fit radoubber ses vaisseaux pour retourner en Hollande, se fondant sur ce que son Armée étoit trop foible pour resister à l'ennemi, & que d'ailleurs son terme étoit expiré. Lors qu'il fut arrivé à la hauteur de Livorne, son fils, qui commandoit cinq vaisseaux avec lesquels il avoit escorté la flotte de Smirne au Texel, le joignit, & lui donna des lettres des Etats qui lui ordonnoient de demeurer en Sicile jusques à nouvel ordre. Il retourna donc sur ses pas, & vint mouiller à Naples, dont le Gouverneur lui fit rendre plusieurs Ministres Protestans, qui y avoient été envoyez

de

de Vienne, accusez d'avoir eu part aux rebellions de Hongrie. Ruyter se rendit ensuite à Palerme pour y joindre la flotte Espagnole, & aller droit à Messine. Cette flotte fut encore renforcée par quelques vaisseaux de Naples. Cependant Ruyter ne crût pas qu'il fut en état d'assieger Messine par Mer. Ils passerent donc le Détroit, esperans de surprendre Agosta par intelligence. Mais leurs partisans furent découverts, & chassez au nombre de 600. On fit mourir les principaux d'entr'eux. 1676.

Ruyter jugea que l'on ne pourroit chasser les François qu'en ruïnant leur Armée navale. Il resolut donc de l'attaquer dés qu'il la trouveroit. Le Vice-Roi ayant amassé des Troupes mit le siége devant Agosta, & Ruyter se chargea de s'opposer au secours des François. Dés que le Duc de Vivonne en fut averti, il commanda au Sr. du Quêne d'attaquer la flotte ennemie. Il partit donc de Messine le 19. d'Avril avec ses vaisseaux. Dés que Ruiter fut averti de son dessein il rangea son Armée en Bataille. Il laissa le Corps de Bataille avec Pavillon Amiral sous le commandement de la Cerda. Il prit l'avantgarde pour lui, & donna l'arriere-garde au Vice-Amiral de Haen. D'abord le vent se changea en faveur de Ruyter qui en sçût très bien profiter. La Bataille commença donc avec beaucoup de furie entre les deux avantgardes. Pendant la violence de ce combat Ruiter eut la moitié du pied gauche emportée d'un coup de Canon, & la jambe droite brisée, ce qui le fit tomber rudement. Il se fit une blessure

1676. fort dangereuse à la tête, qui le fit mourir quelques jours après à Syracuse. Callemburg Capitaine de son vaisseau continua le combat sans faire sçavoir l'accident arrivé à Ruïter, qui nonobstant ses blessures donnoit encore ses ordres. Les matelots de son vaisseau animez à se vanger sur l'ennemi combattirent en desesperez, & firent paroître une valeur incroyable. Almeras, qui commandoit l'avantgarde des François, fut tué d'un coup de Canon. Cela mit du desordre dans son escadre, & obligea du Quêne de venir à son secours. Les Alliez s'étant rejoints le combat redoubla plus furieusement que jamais, & ils agirent avec tant de vigueur, qu'ils forcerent l'avantgarde Françoise de se reculer. Ses vaisseaux Hollandois, qui connurent, qu'il alloit survenir une tempête, se retirent à Syracuse pour y radoubber leurs vaisseaux, qui étoient fort endommagez. Les François qui avoient fait quiter le siege de Syracuse, se retirerent à Messine s'attribuans la victoire.

Il est certain cependant qu'elle s'étoit déclarée pour la flotte Hollandoise, puis qu'ils forcerent l'avantgarde Françoise à reculer. Mais la perte qu'ils firent du brave Ruyter, les empêcha de s'en réjouïr. Il mourut de ses blessures à l'âge de soixante neuf ans, dont il en avoit employé plus de cinquante au service de sa Patrie. Il étoit Lieutenant Amiral General des Etats, & Chevalier de St. Michel; c'étoit le plus grand homme de mer, qui vêcut alors. Il étoit monté par degrez à la dignité de Lieutenant Amiral General soutenu par son seul merite. Sa valeur & son bonheur avoient toujours été d'un pas égal. Il étoit d'une probité à toute épreuve, simple, modeste, & fort commode

dans son commerce avec les autres hommes, 1676.
sobre, & temperé dans sa maniere de vivre.

Le Vice-Amiral de Haen prit le commandement de la Flotte après sa mort. Il fit donc arborer Pavillon Amiral sur son vaisseau, laissa le Pavillon de Vice-Amiral sur le vaisseau de Ruyter commandé par Callemburg, & donna celui de Contr'Amiral à Midellant à la Place de Verschoor, qui avoit été tué. La flotte manquant des choses necessaires à se radoubber, & ne les trouvant pas à Syracuse, resolut de se rendre à Palerme. Les Hollandois emporterent avec eux le Corps de Ruyter, qu'ils avoient fait embaumer. Le Duc de Vivonne vint attaquer cette flotte à Palerme, avec vingt huit vaisseaux de Guerre, neuf brûlots, & vingt cinq galeres. Les Alliez étoient plus foibles, & leurs vaisseaux étoient d'ailleurs en mauvais état. Ils se mirent en maniere de demie Lune à l'entrée du Port entre le Mole, le Fort de Castel Mare, une grosse tour, & les bastions de la ville. Le Duc de Vivonne les fit attaquer par neuf vaisseaux sept Galeres, & cinq brulôts. Tout cela s'approcha sans tirer un coup. L'on soûtint l'attaque avec beaucoup de vigueur. Mais enfin les brûlots François firent leur effet, & brûlerent trois vaisseaux Espagnols. Le combat ne laissa pas d être fort opiniâtré pendant quelque temps. Cependant les François profitant du vent, & de la confusion de l'ennemi, acheverent de mettre le desordre dans cette flotte. L'Amiral Espagnol fut brûlé avec trois vaisseaux Hollandois, & quelques Galeres. On en coula d'autres à fonds. Les Galeres Espagnoles, & le Canon du Château rendirent

1676. peu de service dans cette occasion, de sorte que la plus part des vaisseaux qui restoient furent contraints d'échoüer. Pendant cela le Vice-Amiral d'Espagne & le Contr'Amiral Hollandois sauterent en l'air. Leur débris fit un terrible ravage dans la flotte, & ruïna plusieurs édifices dans Palerme.

On remarqua que le vaisseau, qui portoit le Corps de Ruyter fût respecté par le feu des ennemis, quoi que Callemburg combattit avec une fureur incroyable. Cependant il y eut douze vaisseaux de Guerre, qui perirent dans cette occasion avec six Galeres, six ou sept cens piéces de Canon, & près de cinq mille hommes Dom; Diego d'Ibarra Amiral d'Espagne, de Haen, & Midellant y furent tuez, avec quelques Capitaines, & d'autres Officiers. La dissenterie acheva de mettre les vaisseaux Hollandois en mauvais état. Etant mal satisfaits des Espagnols ils quitterent Palerme, & se rendirent à Naples, d'où ils partirent au mois de Novembre pour retourner en Hollande. Mais les glaces les empêcherent de se rendre au Texel, & les obligerent de moüiller sur les côtes d'Angleterre. Ils se rendirent en suite en Hollande, au mois de Janvier de l'année suivante. Le Corps de Ruïter fut porte à Amsterdam, où il fut enterré aux dépens du public. On lui fit dresser un magnifique tombeau, pour marquer l'estime que l'on faisoit de ses grands services.

Pendant que tout cela se passoit en Sicile, Tromp Lieutenant Amiral d'Amsterdam partit avec les Escadres de la Meuse, & d'Amsterdam pour se joindre aux Danois con-

contre la Suéde. La jonction étant faite 1676.
Tromp alla chercher les Suédois, qui avoient une flotte de cinquante vaisseaux de diverse grandeur. Il la découvrit l'onziéme de Juin, & l'attaqua ayant la faveur du vent. D'abord le vaisseau Amiral des Suédois sauta en l'air. Il étoit armé de cent trente quatre piéces de Canon, & de douze cens hommes. Tromp voyant que cet accident causoit du desordre parmi les Suédois, les fit attaquer par le gros de sa Flotte. Il s'avança contre l'Amiral du Pavillon jaune, & le combattit pendant deux heures. Ce vaisseau fut brûlé dans le temps qu'il pensoit à se rendre à Tromp. Les Suédois se voyant privez de ces deux vaisseaux se retirerent de la mêlée. On les poursuivit pendant trois jours, & ils perdirent encore neuf vaisseaux, dont quatre furent pris par les Hollandois. Les autres furent avertis du malheur arrivé à Palerme. Cela les obligea de rappeller Allemonde, qui avoit accompagné Tromp. Engel de Ruyter fils du défunt Lieutenant Amiral General fut envoyé en sa Place.

Le Roi de Dannemarc voyant la flotte des Suédois dissipée, tout glorieux d'ailleurs des avantages qu'il avoit remportez sur eux par terre, fit avancer l'Amiral Hollandois pour faire une descente dans la Schanie. Tromp fit sommer la ville d'Ustedt de se rendre, & pour l'y forcer il s'approcha avec huit fregates, & quelques Galiotes pour la battre. Il mit trois mille soldats & matelots à terre malgré les Suédois. La ville fut obligée de se rendre avant la fin du jour. La

1676. Garnison Suédoise n'eût pas le loisir de faire sauter la mine, dont elle prétendoit ruïner le Chateau. Deux jours après le Roi de Dannemarc entra dans la même Province avec huit mille chevaux, & neuf mille hommes de pied. Il fit assieger Elsimbourg, qui capitula au bout de deux jours. Il se rendit maître ensuite de Landscroon, & de Christianstat, qui se rendit dans le mois suivant. Mais ses progrès furent interrompus par la défaite de quatre mille hommes de ses Troupes, qui furent battus par les Suédois près de Halmstat. Les deux Rois s'étant rencontrez ensuite au mois de Decembre, le Roi de Suéde battit les Danois, & les obligea de lever le siege de Malmoë. Tromp renvoya ses vaisseaux en Hollande sous la conduite du Vice-Amiral Evertzen, & se rendit à Coppenhague, où le Roi le fit Comte, & Chevalier de l'Elephant.

Le Prince s'étant reposé quelque temps à Soesdyck se rendit en Zelande au mois de Novembre, pour remedier aux troubles qui étoient survenus dans l'Eglise de cette Province, à l'occasion des sentimens de Coccejus autrefois Professeur en Theologie à Leyden, qui a eu des pensées fort particulieres sur des questions d'Ecole, & qui a expliqué les Propheties de l'Ecriture sainte d'une façon nouvelle. La nouveauté frappa plusieurs esprits, & mit les affaires en un danger visible de division. Les Curateurs de Leyde avoient condamné sa Doctrine, & avoient deposé un Professeur, qui s'obstinoit à l'enseigner. Cependant cela ne servit qu'à augmen-

gmenter le nombre des sectateurs de Coc- 1676.
ceius. Une Place de Ministre étant venuë à vaquer à Middelbourg, les Cocceïens firent tomber les voix sur Momma Ministre de Ham dans la Comté de Marc. On s'opposa à sa nomination, & cela causa bien du bruit en Zélande. La classe ou le Synode de l'Ile de Walcheren ayant cassé la vocation de Momma, le Magistrat de Middelbourg ne voulut point deferer à cette resolution de la Classe. Le Prince qui avoit été averti de cette affaire, avoit écrit au Magistrat de ne point passer outre dans la vocation de Momma, & avoit défendu à Momma de l'accepter. Mais ils n'eurent point d'égard pour les lettres qu'il leur avoit écrites. Cela l'obligea de se rendre en Zélande. Il fut reçu dans l'Assemblée des Etats, & sur ses remontrances les Etats défendirent à Momma d'accepter cette vocation, & donnerent pouvoir au Prince, en qualité de Gouverneur de la Province, de punir au nom des Etats ceux qui voudroient s'opposer à leur ordonnance. Le Prince cassa quelques uns des Membres du Magistrat, deposa quelques Echevins & Conseillers de Middelburg, outre des Officiers de la Garnison, & remplit d'abord leurs Places. Il obligea Momma, & Van der Vayen son Collegue, qui avoit fortement appuyé sa vocation, de sortir de Middelburg & de la Province.

Le Prince fit en suite un voyage à Groningue avec quelques Deputez des Etats Generaux au mois de fevrier, pour travailler à pacifier les differens qui étoient alors entre les 1677.

1677. Etats de cette Province, ce qu'il fit avec succès, & de là se rendit en diligence à la tête de ses Troupes, pour marcher au secours de Valencienne assiegé par le Roi de France. Mais il apprit en chemin que cette Place avoit été prise par un accident inopiné. Les grands Mousquetaires ayant eu ordre d'attaquer la Contrescarpe, ils pousserent les assiegez avec tant d'impetuosité qu'ils entrerent dans la ville avec les fuyars. Ils tournerent d'abord le Canon contre la ville, firent savoir au Camp ce qui étoit arrivé, & demanderent du secours. Les bourgeois se voyant pris de cette maniere se remirent à la discretion du vainqueur, qui fit desarmer & arrêter toute la Garnison. D'abord que le Roi eût donné ses ordres à Valencienne, il fit investir Cambrai, & ordonna au Duc d'Orleans d'assieger St. Omer. Le Prince d'Orange crut, qu'il devoit secourir St. Omer, par ce que Cambrai pouvoit resister long-temps. Il marcha donc de ce côté là, & arriva le 8. ou 9. d'Avril dans un village, où il apprit que les ennemis le venoient combattre. Il ne laissa pas de s'avancer, & se trouva le lendemain à Cassel, près d'un ruisseau, au de là duquel les François s'étoient postez. Le Prince resolut de passer ce ruisseau, & d'aller droit à l'ennemi pour le combattre. Mais il trouva un second ruisseau couvert de hayes, derriere lesquelles les ennemis s'étoient rangez. Les Guides du Prince ne l'avoient pas averti de ce second ruisseau.

Il ne laissa pas de commander de le passer. Mais on en trouva le terrain si entrecoupé, qu'ils

qu'il fut impossible de marcher en bataille. 1677.
Le Duc d'Orleans, qui étoit là, fut secouru fort à propos par des Troupes, que le Roi lui avoit envoyées, & qui étoient arrivées la nuit precedente. Se voyant donc fortifié d'ailleurs par l'avantage du poste il fit attaquer les Dragons du Prince, qui étoient dans l'Abbaïe de Pienne. Le Prince y envoya quelques Escadrons, qui dégagerent les Dragons, & repousserent l'ennemi. On mit le feu à l'Abbaïe, afin que les François ne s'en pûssent prevaloir. Pendant cela l'ennemi s'étant jetté dans des endroits couverts de hayes prirent l'Armée en flanc. Deux bataillons postez dans cet endroit lâcherent honteusement le pied, & se renverserent sur trois autres qui les soutenoient. Cela mit en desordre les Escadrons qui étoient derriere eux. Cette Cavallerie se rallia, & repoussa d'abord les François. Dans l'intervalle de ces divers chocs l'Infanterie Françoise arriva, & attaqua celle du Prince en tête & en flanc. Elle soutint l'attaque avec beaucoup de vigueur. Mais le nombre l'emporta, & l'Armée plia après une longue resistance. Le Prince fit tout ce qu'un habile General pouvoit faire dans une pareille occasion. Mais il ne put arrêter les fuyars, quoi qu'il les eut ralliez plusieurs fois. Il s'engagea fort avant parmi les ennemis, & y eut été tué de deux coups de mousquet sans la bonté de ses Armes. Il fut donc obligé de passer le ruisseau, avec ce qui lui restoit de Troupes entieres, après quoi il se rendit à Poperingue, où se fit leralliement des fuyards. Il se transporta

1677. en suite sur le Canal de Bruge, & mit son Armée à Ekeloo pour la rétablir. Il en fit faire les recruës avec une diligence surprenante, & traita avec quelques Princes d'Allemagne pour avoir des Troupes. Il ramassa vingt mille hommes par ce moyen, & les ayant joints à deux mille Espagnols il les unit à son Armée, laquelle se trouva plus forte, qu'elle ne l'étoit avant la bataille.

On perdit plusieurs Etendars & Drapeaux, quelques pieces de Canon & du bagage. On fit 2500. prisonniers. Le Duc d'Orleans ayant laissé reposer son Armée se rendit à son siege, & obligea la ville de se rendre le 20. d'Avril. Pendant cela le Roi pressoit Cambrai, qui avoit été investi dès le 22. de Mars. On ouvrit la tranchée le 28., & l'on pressa la ville si vivement, qu'elle capitula le 5. d'Avril suivant. Cette capitulation donna lieu à une Treve, dont le Gouverneur se prévalut pour jetter toute la Garnison dans la Citadelle avec toute l'Artillerie & les munitions necessaires pour se bien défendre. Le Roi en commença le siege, & le poussa avec tant de vigueur, que la Garnison ne pouvant plus resister, elle rendit la Place le 17., d'où elle sortit le lendemain forte de deux mille hommes. Le Gouverneur Zavala étoit blessé fort dangereusement. Par ce moyen le Roi n'ayant plus rien à faire en ces quartiers là se retira à Versaille, & dispersa son Armée en divers lieux à portée l'un de l'autre pour la rafraichir.

Lors que le Prince vit son Armée en état de faire quelque entreprise, il se mit en campagne.

pagne. Le sieur de Calvo, qui commandoit à Maestricht, crut que l'Orage le regardoit. Il fit faire le dégât autour de la Place, renvoya plus de cent cinquante pieces de Canon, qui lui étoient inutiles, de peur de les perdre s'il étoit assiegé. On fut tout étonné que le Prince fit investir Charleroi. Quand on sut que l'on alloit faire le siege de cette Place, beaucoup de Seigneurs Anglois se rendirent dans son Armée. Le Duc de Montmouth se jetta avec quelques autres dans celle de France. On fut fort surpris en France de voir cette Place investie. Le Marquis de Louvois avoit toujours assuré le Roi, que le Prince n'entreprendroit rien, & qu'il étoit assuré que son Armée étoit foible, & ne se pouvoit rétablir. Lors qu'il fut averti du dessein du Prince, il se rendit en diligence sur les frontieres, & ayant amassé les Troupes avec une promptitude surprenante, il vint se poster avec quarante mille hommes entre Bruxelles & Charleroi dans un lieu fort avantageux, d'où l'on pouvoit incommoder les vivres du Prince d'Orange. On ne pouvoit l'approcher que par de petits défilez. Cependant on ne pouvoit avoir du fourage que par là: Le Prince voyant qu'il ne pouvoit rien faire sans risquer tout, crut qu'il devoit menager les Troupes & les affaires, sur tout voyant que les Espagnols, selon leur coutume, avoient si mal pourvû aux munitions necessaires pour le siége. Il fit ce qu'il pût pour attirer les ennemis à une bataille. Mais ils se tinrent serrez dans leur poste, & n'en voulurent point sortir pour ne rien hazarder. 1677.

1677. Le Prince mena son Armée sur la Sambre, où il prit Binch une seconde fois. Les François attaquerent le Fort des trois trous defendu par trente soldats, qui avoient le Capitaine Carpentier pour Commandant. Il les repoussa vigoureusement, & les obligea de se retirer. On trouva cette action si belle, que la Duchesse de Villa Hermosa lui fit donner de sa part une rose de Diamans fort riche, & le Prince lui donna le commandement du Fort d'Omer, en attendant qu'il pût l'avancer davantage. Cela étant fait il laissa l'Armée près de Bruxelle, & se rendit à la Haye le 1. d'Octobre, meditant un voyage à Londre, où le Roi Charle II. l'invitoit de se rendre. Il rendit compte de sa Campagne aux Etats, & leur communiqua les lettres du Roi d'Angleterre. Il paroît que ce Prince, qui favorisoit secretement la France qui commençoit à être fort fatiguée de la Guerre vouloit disposer son Neveu à la conclure avec lui. Il supposoit qu'il l'engageroit facilement à cela, quand il seroit auprès de lui, & qu'il ne pourroit pas resister à ses sollicitations. Le Prince avoit son dessein particulier dans ce voyage, & ne s'en étoit pas encore expliqué.

Il n'en communiqua pas le secret aux Etats en leur disant adieu. Il se contenta de leur dire, que le Roi de la grande Bretagne souhaitoit qu'il passât en Angleterre, & qu'il leur y offroit ses services. Il s'embarqua le 18. d'Octobre, & arriva le lendemain à Harwich, d'où il se rendit à Londre auprès du Roi. Il fut reçu avec beaucoup d'honneur,

neur & de caresses Le Roi le voulut mettre d'abord sur les affaires de la Paix generale, mais le Prince lui dit qu'il étoit venu pour une affaire particuliere, & qu'il ne falloit pas confondre les interêts publics avec les siens, qu'il pensoit à épouser la Princesse Marie, fille du Duc d'Jorck, & que c'étoit pour en faire la proposition, qu'il étoit venu en Angleterre. Le Roi continua encore à le faire presser sur l'affaire de la Paix. Mais il répondit, que ce n'étoit pas le temps d'en parler, & qu'il ne pensoit qu'à son mariage: que si l'on ne trouvoit pas à propos de lui accorder la Princesse, il s'en retourneroit dés le lendemain; Le Roi connut par cette réponse vigoureuse que le Prince étoit ferme, & qu'il n'étoit pas possible de l'engager à traiter de la Paix. On accepta donc sa proposition, & la Princesse lui fut accordée. Il en écrivit aux Etats, & aprés leur avoir dit, que ce mariage avoit été le but qu'il avoit eu en se rendant à Londre, il leur demanda leur approbation. Ils lui témoignerent par leur Lettre, combien ils étoient satisfaits & de son dessein & de son choix. Ils lui envoyerent un Deputé pour lui témoigner de leur part, combien ils avoient de joye de son Mariage. Cet Envoyé arriva à Londre le 14. de Novembre, & le Mariage fut beni le même jour par l'Eveque de Londre, en presence du Roi, du Duc, de la Duchesse d'Jorck, & de quelques Seigneurs. 1677.

La nouvelle en ayant été répanduë le lendemain, jour auquel on fait la réjouïssance publique de la conspiration des poudres dé-

cou-

1677. couverte en 1605. sous le Roi Jacque I. On vit le Peuple de Londre redoubler sa joye, par les témoignages publics qu'il en donna. Dés que cette ceremonie fut achevée, le Prince voulut s'en retourner en Hollande avec sa nouvelle Epouse. Mais la Princesse Anne tomba malade de la petite verole, ce qui retarda son départ de quelques jours. Il voulut mettre à la voile le 29. de Novembre. Il fut obligé de reprendre terre faute de bon vent. Huit jours après il partit, & arriva heureusement à Honslardyck avec la Princesse. Ils firent leur entrée publique à la Haye le 14. de Decembre, où ils furent reçûs avec une magnificence, & avec une joye extraordinaires. On fit plusieurs inscriptions, & on dressa des Arcs de triomphe à leur honneur. Lors qu'ils furent arrivez à la Cour, ils furent saluez & complimentez, & le soir on alluma des feux de joye par toute la ville. On fit même un tres-beau feu d'Artifice dans le vivier, qui est auprès de la Cour. On n'oublia rien de ce qui pouvoit marquer la joye & l'affection du Public. Ces ceremonies étant achevées, le Prince se rendit dans la Chambre des Etats, pour leur communiquer ce qu'il avoit negotié en Angleterre pour l'avancement de la Paix generale, ou pour la continuation de la Guerre, au cas que l'on ne pût conclure la Paix à des conditions avantageuses.

On travailloit à la negotier à Nimegue. La France la souhaitoit avec ardeur, par ce qu'elle étoit épuisée d'hommes & d'argent. La Suede, qui s'étoit declarée en sa faveur, avoit

avoit de si mauvais succès à la Guerre, qu'il 1677.
étoit à craindre, qu'elle n'eût enfin toutes les forces d'Allemagne sur les bras. Elle étoit en danger en même temps de voir l'Angleterre se declarer contr'elle. Le Roi Charles II. la favorisoit en secret, autant qu'il pouvoit. Mais le Parlement le pressoit fortement de lui faire la Guerre, pour la forcer à faire la Paix à des conditions équitables. Le Roi de France tâchoit de retenir au moins quelques-unes de ses conquêtes. Mais les Alliés vouloient absolument qu'il restituât tout ce qu'il avoit pris. Cela rendoit les Négotiations de Nimegue fort lentes, desorte que le Traité n'avançoit pas beaucoup. La France chercha donc, dans le secret de sa Politique, tout ce qu'elle pût s'imaginer de ruses & d'artifices, pour desunir les Alliés, & parce que la Guerre avoit commencé par les Provinces-Unies, qui avoient engagé toute l'Europe dans leur querelle, & que d'ailleurs elles commençoient à se lasser d'une Guerre qui leur coutoit beaucoup, & qui ne leur pouvoit apporter aucun profit, il leur fit offrir secretement de leur rendre Mastricht, & de regler un Traité de Commerce à leur avantage, si elles vouloient faire la Paix. Mais les Etats Generaux ne voulurent pas abandonner l'Espagne ni les autres Alliés. Les Places des Païs-bas leur servoient de Barriere, & le Roi d'Angleterre avoit interêt à empêcher ces Païs de tomber entre les mains de la France. Il dressa donc un Projet de Paix, par lequel la France devoit se contenter de la Franche-Comté, &

resti-

1677. restituer à l'Espagne Charleroi, Ath, Oudenarde, Courtrai, Condé, St. Ghilain, Tournai & Valencienne. Le Comte de Feversham presenta ce projet au Roi de France, qui consentit à restituer les six premieres de ces Villes, à condition que Tournai & Valencienne lui demeureroient.

1678. Voila l'état, où les affaires de Nimegue furent mises en 1677. Mais le Roi d'Angleterre fit un Traité d'Alliance avec les Etats Generaux au commencement de cette année, par lequel il s'engagea à faire tous ses efforts pour disposer la France à traiter à des conditions raisonnables, & sur tout à restituer les Places des Païs-bas, ou qu'autrement il joindroit ses forces à celles des Alliés. La France fut surprise & étonnée de ce Traité. Cependant elle crut qu'en faisant quelque coup d'éclat, elle pourroit se rendre redoutable, & forcer ses ennemis à faire la Paix à son avantage. Il partit donc de Paris, au commencement de Février, & se rendit à Metz, comme s'il eut eu dessein de porter la Guerre en Allemagne. Cependant il mit ses Troupes en mouvement de toutes parts, pour donner de l'inquietude à ses ennemis en cachant son dessein. Il partit de Metz, au bout de deux jours, & tourna tout d'un coup vers la Flandre. Il avoit fait investir tout à la fois Luxembourg, Charlemont, & Namur. Ce n'étoient là que des feintes. Tout d'un coup il se jetta sur la Ville de Gand, où il fit venir les Troupes qui étoient devant les autres Places, & surprit ainsi les Espagnols. Dès que le Prince d'Orange

avoit

avoit sû, que le Roi de France étoit en marche, il avoit amassé toutes les Troupes en diligence, & s'étoit rendu dans le Brabant. Mais il fut averti bien-tôt, que l'Armée ennemie étoit incomparablement plus forte que la sienne. Les Espagnols étonnez de l'affaire de Gand ne voulurent point dégarnir leurs Places pour renforcer les Troupes du Prince, avec quoi il eut pû entreprendre quelque chose. Tout ce qu'il pût faire, fut de tâcher de jetter du monde dans la Ville de Gand, & de renforcer les Places. 1678.

Le Roi de France se rendit donc maître de cette Place au bout de quelques jours, & ensuite il attaqua Ipres, qui lui couta beaucoup de monde avant que de la prendre. Après ce siege il s'en retourna à Versaille, d'où il envoya un Projet de Paix aux Alliés, qu'ils rejetterent. Mais il revint peu de tems après aux environs de Gand avec une Armée fort considerable. Etant là il écrivit une Lettre extrêmement honnête aux Etats Generaux, pour leur offrir la Paix, & il leur demanda un Envoyé, pour traiter de bonne foi de cette grande affaire tête à tête pour la finir plus promptement. Les Etats lui députerent Beverning l'un de leurs Plenipotentiaires à l'Assemblée de Nimegue, avec ordre de déclarer qu'ils étoient absolument disposez à la Paix, mais que pour y obliger les Alliés ils demandoient une suspension d'armes pour six Semaines. Le Roi leur accorda cette suspension. Cependant ils ne purent porter leurs Alliés à faire la Paix. Il n'y eut que les Espagnols, qui y consentirent. Ils le firent savoir

1678. voir au Roi de France avant le terme, & l'avertirent que l'Espagne & eux étoient resolus de traiter.

Le Roi fort satisfait de la franchise avec laquelle les Etats Generaux agissoient, ordonna au Duc de Luxembourg de faire cesser les hostilitez, & de s'éloigner de Bruxelle avec son Armée. Avant cela il lui avoit commandé de bloquer la Ville de Mons. Cependant il oublia de lui donner un contr'ordre. Ainsi il demeura dans son Camp près de cette Ville. Cela fit croire que la Paix étoit concluë & signée. Mais le Traité pensa se rompre, & l'on fut sur le point de rentrer dans une plus forte Guerre que jamais. Les Plenipotentiaires de France presenterent un Memoire, par lequel ils déclaroient que le Roi leur Maître ne prétendoit pas rendre les Places qu'il devoit restituer à l'Espagne, ni les évacuer, que la Paix generale ne fût faite, & que le Dannemarc & l'Electeur de Brandebourg n'eussent remis la Suede en possession des Places qu'ils avoient prises sur elle. Les Etats se plaignirent fortement de ce Memoire comme d'une chicanne pour éluder le Traité. Il n'avoit point été parlé de cette affaire dans toutes les Negotiations. Le Roi d'Angleterre en parut choqué. Le Parlement le pressa de declarer la Guerre à la France, & on commença en effet des levées pour s'y preparer. Il fit assurer les Etats de la disposition où il étoit de se joindre à eux, au cas que la France s'opiniâtrât à retenir les Places qu'elle devoit restituer, jusques-là ce que l'on rétablît la Suede

dans la possession de ce qu'elle avoit perdu. 1678.

Le Roi de France eut peur de la jonction de l'Angleterre avec les Provinces-Unies, & pressa les Etats de lui envoyer des Deputez à Gand ou à St. Quentin, pour conferer amiablement de cette affaire. Les Etats lui répondirent, que cette Conference étoit inutile, puis qu'ils s'étoient expliquez fort nettement sur ce sujet; qu'au reste ils vouloient bien l'avertir avec leur sincerité ordinaire, qu'ils avoient conclu un Traité avec le Roi d'Angleterre, par lequel ils s'engageoient à pousser vigoureusement la Guerre en commun, si le Traité de Paix n'étoit signé le 10. d'Août au plus tard pour l'exécuter sans remise: qu'ainsi le terme étoit trop court desormais pour envoyer des Députez. Cette réponse ferme obligea le Roi de France à renoncer absolument à sa prétension, & à s'engager à restituer les Places de bonne foi, dès que la Paix seroit signée & ratifiée. On ne sauroit croire cependant, de combien de subterfuges & de tours de souplesse ses Ambassadeurs se servirent à Nimegue, pour venir à bout de leur dessein, selon le Memoire dont on a parlé. Enfin dans la derniere Assemblée, qui se tint le 10. d'Août à huit ou neuf heures de nuit, le Plénipotentiaire Beverning mit sa montre sur la table, & déclara, que si le Traité n'étoit signé avant minuit, ses Collegues & lui romproient toutes les Conferences, parce que le Traité fait avec l'Angleterre commençoit précisément à cette heure. Les François chicannerent encore long-tems, disans toujours, qu'ils

1678. qu'ils n'avoient point d'ordre. Cet ordre leur vint donc bien brusquement, puis qu'à onze heures trois quarts & demi ils prirent la plume, & signerent le Traité, tel que les Espagnols & les Etats Generaux l'avoient dressé : en quoi ces Plenipotentiaires de France firent paroître trop de chicanne, dans une affaire sur laquelle leur Maître leur avoit ordonné de passer outre, & de signer.

Les Ambassadeurs de Suede, voyant combien cette affaire causoit de peine à la France, déclarerent qu'encore qu'ils n'eussent point d'ordre particulier du Roi leur Maître sur ce sujet, ils croyoient neanmoins qu'il trouveroit bon, que le Roi de France restituât les Places d'Espagne sans delai, puis que la Paix ne se pouvoit faire autrement. Le Roi leur Maître improuva, ou fit semblant d'improuver l'aveu de ses Ambassadeurs. Mais la chose étoit concluë, cette protestation vint trop tard. Ainsi la Paix fut signée entre la France d'une part, l'Espagne, & les Etats Generaux d'autre. On restituoit Mastricht aux Etats, & la Principauté d'Orange dans l'état où elle étoit, au Prince à qui elle appartenoit naturellement. On avoit fait ajuger cette Principauté au Comte d'Auvergne pour la posseder comme un Fief dépendant du Royaume. C'étoit pour l'indemniser du Marquisat de Berg-op-Zoom, que la Guerre lui avoit ôté. La France fit auparavant raser toutes les Fortifications du Château. Ainsi par la Paix on devoit naturellement les rétablir, puis qu'il appartenoit au Prince en tout droit de Souveraineté sans au-

cune

cune dependance directe ou indirecte de la France. Mais on ne pût jamais obtenir le consentement du Roi pour une chose si juste & si équitable par elle-même. 1678.

Après que la Paix fut signée à Nimegue, il arriva une affaire, qui pensa renverser tout ce qui avoit été fait. On a remarqué, que la Négotiation avoit déja pensé se rompre sur l'incident dont il a été parlé. Pendant ce tems-là le Prince d'Orange marcha vers Bruxelle avec son Armée, qui étoit de près de cinquante mille hommes. Les François bloquoient la Ville de Mons depuis quelque tems. Il marcha droit à eux, resolu de faire lever ce blocus, & de jetter des vivres dans la Place. Il y avoit déja trois ou quatre jours que la Paix avoit été signée. Cependant le Prince n'en avoit point été averti, parce qu'il se passa du tems à avertir les Etats de cette signature, & à en donner avis au Prince. Le Duc de Luxembourg avoit reçu la nouvelle de la signature, ce qui l'avoit obligé de se plonger dans la débauche, parce qu'il croyoit la Guerre finie. Le Prince fit marcher son Armée du côté de St. Denis avec tant de diligence & de secret, que le Duc de Luxembourg n'en fut averti que quand il se vit attaqué. Il fallut quitter la table, & les plaisirs pour prendre les armes, & se presenter à l'ennemi, qui étoit entré dans le Camp. Le poste que ce Duc occupoit, étoit presque inaccessible, par la quantité de bois & de petites ravines qui l'environnoient.

Le Prince surmonta tous ces obstacles. Il fit battre ce poste à coups de Canon, pendant

1678. dant qu'il dînoit en pleine campagne, & ensuite il fit marcher ses Troupes de ce côté-là: Le combat fut rude, violent, & fort opiniâtré de part & d'autre. Mais enfin les Troupes du Prince s'emparerent du poste, & en chasserent les François. L'aile droite de l'Armée se saisit de Casteau, qui valoit autant que St. Denis. Le Prince étoit par tout, dans le plus grand feu, donnant ses ordres avec une prudence admirable, pressant les Troupes à faire leur devoir. Un François, qui le reconnut dans la mêlée, vint droit à lui pour le prendre, ou le tuër. M. d'Overkerk Colonel des Gardes du Corps, & l'un des Generaux des Etats le tua d'un coup de pistolet, & sauva ainsi la personne du Prince. Les François firent des efforts extraordinaires pour reprendre les postes qu'ils avoient perdus. Ils mirent le feu dans Casteau, & obligerent par ce moyen les Hollandois à s'en retirer. La nuit separa les combattans, & chacun demeura dans le terrain qu'il occupoit.

Dès le lendemain un Trompette du Duc de Luxembourg apporta des Lettres au Prince, pour le prier de s'abboucher avec lui, puis que la Paix étoit faite. Le Prince ne voulut pas le voir. Mais il lui envoya l'un des Commissaires des Etats, qui étoient avec lui à l'Armée. D'abord que le Duc de Luxembourg le vit, il se plaignit de ce qui s'étoit passé le jour precedent, puis que l'on n'avoit eu aucun sujet de l'attaquer, la Paix étant faite selon l'avis qu'il en avoit reçu. Le Député des Etats répondit, que le Prince en

avoit reçu la nouvelle la nuit derniere depuis 1678.
le combat, mais qu'ils ne savoient rien de cette signature le jour precedent. Il ajouta, que le Prince n'avoit engagé ce combat, que par ce que les François s'opposoient au dessein qu'il avoit de retirer des Troupes qu'il avoit en Garnison à Mons, & qu'à l'heure qu'il parloit, le Prince preparoit son Armée pour se rendre près de cette Ville pour y prendre ses Regimens. Le Duc répartit à cela, qu'il avoit ordre du Roi d'empêcher le ravitaillement de Mons. On lui repliqua, qu'il devoit donc se préparer à une seconde Bataille: que puis que la Paix étoit faite, il ne falloit plus parler de blocus: mais que s'il étoit resolu de s'opposer au passage du Prince, on alloit travailler à le prendre par force. Il demanda huit jours pour en avertir le Roi son Maître. On lui dit qu'il laissât passer l'Armée, & qu'il auroit tant de tems qu'il voudroit. Enfin après plusieurs débats, le Duc disant toujours, que les Ordres du Roi étoient exprès pour le blocus de Mons, on lui dit, qu'en faveur de la Paix on lui accordoit trente six heures pour demander de nouveaux ordres. Il fut obligé d'accepter cette offre, ou du moins il en fit le semblant, & avant que ce terme fut écoulé, il avertit le Prince qu'il alloit lever son blocus. Si le Gouverneur des Païs-bas Espagnols eût voulu prêter quinze ou vingt Escadrons frais de ses Troupes au Prince d'Orange, l'Armée de France eut été taillée en pieces. La Cavallerie Hollandoise n'en pouvoit plus. Elle avoit combattu toute la journée.

1678. Luxembourg retira en effet ses Troupes, & laissa Mons en liberté, où le Prince se rendit. Ainsi il vint à bout de son dessein, & fit sentir aux François, que les Alliés étoient en état de se faire justice. On regla les affaires entre les deux Armées, & l'on tomba d'accord, que l'on cesseroit tout acte d'hostilité de part & d'autre. Après cela le Prince se rendit à la Haye. Ce qu'il venoit de faire, donna de l'étonnement à toute la terre. On ne comprenoit pas, comment il avoit pû attaquer une Armée dans un lieu si avantageux pour elle. On admiroit son intrepidité, sa bonne conduite, & la grandeur de son courage, & de son experience à la Guerre. Quelques gens l'accuserent d'avoir sû que la Paix étoit signée, lors qu'il attaqua le Duc de Luxembourg. Mais le fait est absolument supposé. Les Lettres qui l'avertirent de la Paix étoient dattées du 13. & le combat se donna le 14. Il étoit impossible d'aller en un jour de la Haye à Mons, qui en est éloigné de plus de trente, ou trente cinq heures de chemin. Tout ce que l'on peut dire, avec quelque apparence de raison, c'est que ce Prince n'étoit peut être pas fort content de cette Paix. Le Roi de France en usoit fort mal à son égard en lui rendant le Château d'Orange rasé par ses ordres, sans le rétablir. D'ailleurs cette Paix lui ôtoit tout d'un coup les occasions d'acquerir de la gloire, d'autant plus que si l'on eût pû se resoudre à continuer la Guerre, on auroit pû, selon toutes les apparences, tirer raison des outrages que la France avoit faits à toute

l'Euro-

l'Europe. Mais ces raisons n'étoient pas capables de determiner le Prince à une entreprise de cette nature, la Paix étant faite, à moins qu'on ne suppose beaucoup d'imprudence & d'impetuosité en lui, ce que l'on n'y a jamais remarqué. 1678.

On a recité tout d'une suite ce qui se passa dans les Negotiations de la Paix jusques au combat de St. Denis, pour n'en point interrompre l'histoire. Cependant il est à propos de marquer ici plusieurs circonstances d'affaires, qui regardent l'Ouvrage de cette Paix, afin que l'on cesse de se plaindre des Provinces-Unies sur ce sujet. Il y a bien des gens, qui leur reprochent encore aujourdhui cette Paix de Nimegue, comme une affaire qui fut précipitée par l'impatience de la Republique. On dit, que toutes les Puissances du Nord s'étoient ébranlées en sa faveur, & que cependant elle les sacrifia en signant la Paix sans elle, au prejudice des Traitez qui portoient en termes exprès, que l'on ne feroit point la Paix les uns sans les autres. C'est le même reproche à peu près, que la France fait à l'égard du Traité de Munster. L'on est tout aussi bien fondé pour l'un que pour l'autre de ces Traitez. Et en effet la Guerre avoit commencé par les Provinces-Unies. Mais elle étoit passée du depuis dans d'autres Etats. Quand elles implorerent le secours de leurs Alliés, elles leur firent voir, que leur propre interêt les obligeoit de les défendre, parce que la ruine de la Republique devoit entraîner assurément celle de tous les Etats voisins, par le dessein que la France

1678. avoit de rendre sa Monarchie Universelle. Pour les engager plus fortement à cette défense la Republique leur promit de gros subsides, qu'elle payoit fort exactement. On sait neantmoins, que les Troupes Alliées ont souvent causé de fâcheux contretems, soit par la faute des Generaux, qui les commandoient, soit par quelque autre raison cachée, que l'on laisse à deviner au Lecteur pour ne rien dire ici contre personne.

Les choses avoient tourné de telle maniere, que les armes de la France avoient absolument quitté les Provinces-Unies, & qu'elles étoient tout à fait à couvert de ses invasions. Il étoit même arrivé, que la France, fatiguée par une Guerre qui lui mettoit un grand nombre d'ennemis sur les bras, souhaitoit la Paix, & la vouloit avoir à quelque prix que ce fût. Dans le cours de la Guerre il étoit arrivé, que la Suede s'étant declarée en faveur de la France, le Roi de Dannemarc & l'Electeur de Brandebourg avoient eu de grands succès contre cette Couronne: desorte que dans la verité il leur étoit dur de lâcher prise, & d'être obligez de restituer ce qu'ils avoient pris dans une juste Guerre. Si l'on s'étoit engagé à secourir la Republique, il lui en coutoit cher, & les Alliés en avoient tiré de bons subsides. Le Traité étoit ouvert à Nimegue. Chacun y pouvoit entrer pour son compte: mais les Provinces-Unies ne devoient plus être obligées à donner des subsides, si les Alliés vouloient que l'on continuât la Guerre. Elles pouvoient y entrer pour leur quote part. On ne devoit leur deman-

demander rien de plus. Si elles témoignoient 1678.
quelque impatience à faire la Paix, elles en avoient raison, puis que l'on vouloit toujours tirer d'elles de grandes sommes, pendant que chacun pensoit à accommoder ses affaires particulieres. Ce fut aussi ce qu'elles déclarerent, savoir qu'elles ne payeroient plus de subsides, & qu'au cas que l'on jugeât à propos de continuer la Guerre, elles vouloient entrer dans un Traité commun pour fournir leur part, & rien davantage: mais qu'auparavant il falloit tâcher de faire la Paix à des conditions raisonnables, afin que si la France s'opiniâtroit mal à propos, elle demeurât dans son tort. Que si l'on refusoit des propositions aussi raisonnables, elles feroient leur accommodement particulier avec la France.

La Republique étoit-elle obligée de sacrifier de grandes sommes à l'infini pour accommoder les affaires des Alliés? s'ils l'avoient aidée dans le besoin, elle avoit fort bien payé le secours qu'ils lui avoient accordé. Elle pouvoit donc après cette déclaration traiter pour elle-même, puis que les Alliés ne vouloient pas entrer dans un Traité General. Ils furent fort aises dans la suite d'entrer dans ce Traité, lorsquelle se fut accordée avec la France. Mais ils n'en obtinrent pas des conditions aussi favorables qu'elles l'eussent été, si l'on eut negotié la Paix les armes à la main: par un Traité commun, on eût pû obtenir des articles plus avantageux, & finir plus glorieusement cette Guerre. Au reste les Troupes Alliées avoient souvent fait man-

1678. quer de beaux coups au Prince d'Orange. Si le Comte de Souche eut voulu retourner sur ses pas, au premier Courier qu'on lui dépêcha pour cela au Combat de Senef, le Prince de Condé eut été battu à plate couture. Si le Gouverneur des Païs-bas eût voulu prêter vingt Escadrons à l'affaire de St. Denis, après que la Cavallerie Hollandoise eût combattu toute la journée, l'Armée du Duc de Luxembourg eût été absolument ruïnée. On ne prétend point charger l'Empereur, ni le Roi d'Espagne de ce qui fut fait dans ces rencontres. Mais il faut tomber d'accord, que toutes ces choses jointes ensemble font voir, que la Republique avoit de très-bonnes raisons de faire sa Paix, puis qu'on lui accordoit tout ce qu'elle pouvoit pretendre, & qu'ainsi elle n'étoit plus obligée à la Guerre. Que si les Alliés furent contraints de traiter ensuite un peu à la hâte, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, puis qu'ils furent avertis des desseins de la Republique, & qu'il ne tint qu'à eux de negotier la Paix en commun par un Traité General.

Pour ce qui est de l'Espagne, l'état délabré de ses affaires ne lui permettoit pas de faire la Guerre toute seule. Elle avoit besoin d'être puissamment aidée, sans quoi elle ne pouvoit se soutenir. Quand elle vit que les Etats Generaux étoient sur le point de l'abandonner, & de conclure leur Traité particulier avec la France, elle prit la résolution de faire le sien, qui lui eut été plus avantageux, si tous les Alliés eussent traité ensemble. Cependant elle ne laissa pas de recouvrer plusieurs

ſieurs Places, qui lui furent reſtituées par la France. Les Plenipotentiaires des Etats furent les Mediateurs de cette Paix, après qu'ils eurent conclu la leur. Les Alliés firent tout ce qu'ils purent pour détourner l'Eſpagne d'accepter les conditions de cette Paix. Mais elle aima mieux ſe tirer de l'embarras de cette Guerre, que de ſe voir expoſée plus longtems aux ravages des Armées, & au danger qu'elle couroit de perdre ce qui lui reſtoit dans les Païs-bas. Ainſi ces deux Paix furent concluës à Nimegue, l'une le 10. d'Août, & la ſeconde le 17. de Septembre ſuivant. L'Empereur & les autres Alliés furent obligez dans la ſuite de penſer auſſi à faire leur Paix avec la France. Ce fut ainſi que les Provinces-Unies eurent le bonheur de ſortir d'une fâcheuſe Guerre, qui avoit penſé renverſer leur Republique. Elles firent paroître tant de courage, tant de ſageſſe, & tant de fermeté dans toute leur conduite, que l'on ne peut aſſez loüer leur conſtance, leur Politique, & leur adreſſe à ſe tirer de ce mauvais pas. C'eſt ainſi qu'elles ont ſû détourner l'ôrage de deſſus elles, & qu'elles ont trouvé des reſſources tout extraordinaires dans les occaſions les plus deſeſperées. En quoi l'on voit que Dieu a continué de les benir, & de travailler à leur conſervation, pour en faire le ſoutien de l'Europe & de la liberté publique, comme cela ſe voit encore aujourdhui. 1678.

Au reſte on peut dire, que par un bonheur particulier, le Prince d'Orange fut rétabli dans les Charges de ſes Predeceſſeurs. Depuis

1678. puis qu'il en fut revêtu, la France, qui avoit envahi trois Provinces, ne fit plus que décliner, tant qu'elle fut forcée enfin d'abandonner les conquêtes qu'elle avoit faites avec tant de rapidité. Ce Prince a donc été le restaurateur de la Republique, comme son bisayeul en avoit été le fondateur. On ne sauroit dire, ce qu'il y a de plus admirable dans ce Prince, qui fut remis dans ces grands emplois. Il n'avoit pas encore vingt deux ans accomplis, lors que les Etats Generaux le firent Stathouder. Cependant il fit paroître d'abord tant de valeur, tant de prudence, & tant de courage dans la conduite de cette Guerre, que tout le monde en fut dans l'étonnement. Il avoit une intrepidité à toute épreuve, & en même tems une sagesse, & un froid inconcevables, qui faisoit qu'il se possedoit dans le plus chaud des combats, ou des Sieges de Ville. Que s'il a manqué de succès dans de certaines occasions particulieres, on ne peut pas lui ôter la gloire d'avoir reüssi dans le grand dessein qu'il avoit de delivrer sa Patrie. Et pour ce qui est de ces rencontres particulieres, tout le monde est convenu, que ses entreprises étoient concertées, & conduites avec une prudence consommée, & executées avec une valeur admirable, jamais il n'y a eu de faute de son côté. Tout le malheur est venu de ceux qui n'ont pas suivi ses ordres, soit par un effet de leur jalousie contre ce Prince, ou par quelque autre raison secrete, surquoi l'on ne veut pas s'expliquer plus avant. On se contentera de dire, qu'avec tous ces mauvais tours de fortu-

fortune il n'a pas laiſſé de travailler heureuſe- 1678.
ment au rétabliſſement de ſa Patrie, en forçant ſon plus grand ennemi de la laiſſer, après l'avoir preſque engloutie, & de faire la Paix avec elle à des conditions toutes glorieuſes à cette Republique.

Ainſi finit la Guerre commencée en 1672. contre les Provinces-Unies, par la Paix concluë à Nimegue. On n'a pas rapporté ici pluſieurs évenemens qui regardent l'Allemagne, qui étoit en Guerre avec la France, parce que l'on ne s'attache ici qu'aux affaires qui regardent les Provinces-Unies. Dès que la Paix eut été ratifiée, on la publia à la Haye, & l'on en fit de grandes réjouïſſances dans toutes les Provinces-Unies. La France reſtitua Maeſtricht, & la Principauté d'Orange ſelon le Traité de Paix. Le Comte d'Avaux, qui avoit été l'un des Plenipotentiaires de la France à Nimegue, ſe rendit à la Haye pour y faire les fonctions d'Ambaſſadeur extraordinaire, & les Etats Generaux envoyerent de leur part trois Ambaſſadeurs en France pour voir jurer la Paix au Roi. Il y eut ordre de leur faire par tout des honneurs extraordinaires à leur paſſage. Lors qu'ils furent à Valencienne, le Comte de Broglio, qui en étoit Gouverneur, les regala à dîner. L'un des Ambaſſadeurs, qui s'étoit rendu au logis du Comte d'aſſez bonne heure, entra dans la ſale, où il vit une grande Carte du voyage du Roi en Hollande pour y commencer la Guerre en 1672. Le Comte fit remarquer à cet Ambaſſadeur la beauté de cette Carte, où rien n'étoit oublié.

1678. L'Ambaſſadeur lui ayant dit, que cette Carte étoit fort imparfaite, le Comte lui fit remarquer que tout y étoit obſervé fort exactement jour par jour, ſurquoi cet Ambaſſadeur ajouta, que nonobſtant cette regularité il pouvoit dire que la Carte étoit imparfaite, puis que le retour du Roi ne s'y trouvoit pas. Le Comte ſentit bien le fin de la raillerie, & ne dit plus rien ſur ce ſujet. La verité eſt, que le Roi fut obligé de s'en retourner en poſte à Verſaille, parce qu'il n'étoit pas en état de ſoutenir cette Guerre avec autant d'éclat qu'il l'avoit commencée, & qu'il avoit embraſſé tant d'affaires à la fois, qu'il fut obligé de les laiſſer démêler à ſes Generaux. Au reſte ces Ambaſſadeurs furent reçus à la Cour de France avec beaucoup d'honneur, & de marques de diſtinction. Cependant on tâcha de les recevoir à Verſailles, ſans mettre les Gardes en Haye ſur leur paſſage pour arriver à l'appartement du Roi. Mais ils firent voir qu'ils étoient en poſſeſſion d'être reçus au travers de toutes les Gardes, Tambour battant, & furent ſi fermes là-deſſus, que l'on fut obligé de les ſatisfaire.

Le Prince d'Orange fut reçu avec beaucoup de joye à la Haye. Tous les Corps de l'Etat le furent complimenter, & le remercier de ſes grands travaux pour la delivrance & pour le rétabliſſement de ſa Patrie. On lui fit connoître, que l'on avoit un ſujet particulier de ſe réjouïr, de ce que Dieu le ramenoit ſain & ſauf, après tant de dangers qu'il avoit courus pendant la Guerre, deſquels

quels il s'étoit heureusement tiré par une espece de miracle, & on l'assura que l'Etat en general, & toutes les Provinces en particulier n'oublieroient jamais qu'il étoit le Liberateur & le Restaurateur de sa Patrie, pour laquelle il avoit exposé sa vie à tant de perils; que son Altesse pouvoit s'assurer sur une reconnoissance proportionnée aux grands services qu'il avoit rendus au Public. On travailla ensuite à donner à M. d'Overkerk une recompense d'honneur, pour lui marquer combien la Republique étoit sensible au service qu'il avoit rendu à l'Etat, en sauvant la personne du Prince. On lui fit faire une épée, & une paire de pistolets, dont toute la Garniture étoit d'or, en quoi on ne pensa pas tant à payer cet important service, qu'à faire voir qu'on vouloit lui donner une marque honorable, qui servît éternellement dans sa famille de preuve de son affection particuliere, pour un Prince qui étoit l'ornement & l'appui de la Republique. 1678.

Après que la Paix eut été publiée, la France selon sa coûtume chercha mille tours de chicanne pour en éluder l'execution. Elle ne rendit les Places qu'elle devoit restituer à l'Espagne, qu'après une infinité de délais. Elle en exigea même des sommes considerables, & prit des otages pour la sureté du payement de ces sommes extorquées. Elle en retint quelques unes, & s'empara de quelques autres, qui ne lui avoient point été cedées. La Paix étoit faite, & chacun avoit pensé à licentier ses Troupes. Mais elle étoit demeurée armée, & se servoit de main mise

1678. pour faire valoir toutes ses prétensions bien ou mal fondées. Ce fut alors, qu'elle inventa cette belle regle de Droit, de dépendance & de bienséance, par ce que l'Espagne n'étoit pas en état de s'opposer à ses exécutions militaires. En quoi la France a fait voir un si grand fonds d'injustice qu'on ne comprend pas encore aujourd'hui, comment un Conseil sage & éclairé, qui doit se gouverner par le Droit des gens, & même par les regles du Christianisme, a pû digerer l'énormité de toutes les violences & de toutes les injustices qui ont été commises dans cette occasion. On ne les peut authoriser que par le seul droit de la force, qui est un droit generalement condamné.

1679. En Allemagne les choses ne se passoient guerre mieux, & la France y faisoit une infinité de choses pleines de mauvaise foy. Le Traité de Nimegue confirmoit celui de Munster, qui avoit été fait trente ans auparavant. C'en fut assez pour donner lieu au Roi de France d'établir des Chambres Royales à Metz & à Brisack, pour réünir à son Domaine tout ce qui avoit été autrefois des dependances des Evêchez de Metz, Toul, & Verdun, & de l'Alsace. C'est-à-dire, comme la fort bien remarqué un Auteur du temps, que le Roi de France donna le pouvoir à une douzaine de coupe-jarets de décider des interêts & du sort de plusieurs grands Princes de l'Europe. Le Traité de Munster avoit été fait avec eux, puis qu'ils avoient leurs Envoyez à Munster, & l'on avoit conclû ce Traité de concert avec ces Envoyez. Ainsi la Fran-

France avoit reconnu ces Princes pour Sou- 1679.
verains des Païs qu'ils possedoient. Mais on peut ajoûter à cela que l'Empire n'avoit cedé les trois Evêchez & l'Alsace, qu'avec les droits & le pouvoir qu'il y avoit. Or dans le temps du Traité de Munster ces Princes & Grands Seigneurs jouïssoient de leurs biens independamment des Evêques de ces trois villes, & du Landt-Grave d'Alsace, qui étoit alors l'Empereur lui même. Enfin ce qui doit décider l'affaire, c'est que l'Empire ne céda ces lieux, qu'à condition que la France ne toucheroit point aux Droits des Peuples des Païs cedez. Elle n'avoit donc aucune raison de toucher à ceux des Païs, qui depuis un grand nombre d'années appartenoient en toute souveraineté à ceux qui les possedoient alors.

Ce fût dans les contestations, que toutes ces entreprises de la France causerent de toutes part, que se passerent les années 1679. 1680. 1681. & 1682. Et les choses furent poussées avec tant de violence contre l'Espagne, que l'on établit des Bureaux jusques dans les portes des villes Espagnoles, & que l'on empêcha même d'exiger les droits qui étoient dus incontestablement au Roi d'Espagne. On porta même les choses si loin, que l'on demanda des villes, sur lesquelles la France n'avoit aucun droit, & qu'elle menaça de recommencer la Guerre, si on ne lui accordoit ce qu'elle demandoit. Ce fut alors qu'elle bloqua la ville de Luxembourg, qu'elle menaça même de l'assieger, si on ne lui accordoit toutes se prétensions.

1680. Pendant que toutes ces choses se passoient les Provinces-Unies jouïssoient tranquillement de la Paix, & travailloient à rétablir les affaires publiques dans leur entier, après cette longue & fatigante Guerre dont elles venoient de sortir. Le Prince d'Orange de sa part étoit presque toujours à la Haye, occupé à vaquer aux affaires de l'Etat; sur lesquelles il donnoit ses avis pour les diriger à l'avantage de la Republique. Il fit deux voyages, qui durerent assez long temps. Il visita l'Electeur de Brandebourg, & les Ducs de Zell, & de Hanover. Ensuite il se rendit en Angleterre, où le Roi Charles III. souhaitoit de le voir. Ce fut ainsi que se passerent les années qui suivirent la Paix jusques en l'an 1681.

1681. Mais alors la face de l'Europe se changea encore une fois par l'humeur inquiete de la France. On ne voyoit de sa part que des contraventions formelles à la Paix. Ceux qui y étoient interressez, s'en plaignirent au Roi lui même, sous le nom duquel se faisoient toutes ces entreprises. Mais ils s'addresserent en même temps au Roi d'Angleterre, qui étoit le Garant du Traité de Nimegue, puis que c'étoit par sa mediation qu'il avoit été conclû. Le Roi de France offrit à l'Empereur de justifier le droit de ses prétensions, en envoyant ses Ambassadeurs par tout où il voudroit pour en conferer avec les siens. On choisit la ville de Francfort sur le Meyn pour le lieu des conferences. Mais on perdit tant de temps dans les contestations des Parties, que l'on fut obligé de transporter cette né-

go-

gotiation à Ratisbonne, où se trouvoient les 1681.
Envoyez Plenipotiaires de tous les Princes & Etats de l'Empire. Cependant cela ne hâta point les affaires. Elles y trainerent de même qu'à Francfort. Le Roi de France voyant cela offrit à l'Empereur une Trêve de trente ans, pendant quoi les choses demeureroient dans l'Etat où elles se trouvoient, sans préjudice du droit des Parties. La Hongrie étoit alors menacée d'une nouvelle Guerre avec les Turcs, qui étoient sur le point d'y faire irruption, ce qui arriva en effet peu de temps aprés.

Pour ce qui est des Païs-Bas Espagnols, la France offroit de se rapporter de tous ses interêts à l'arbitrage & à la mediation du Roi d'Angleterre, & pressoit le Roi d'Espagne de faire la même chose. Il marqua même un temps, aprés lequel il prétendoit être degagé de sa parole. Cependant il remit les choses dans l'état où elles étoient avant ces contestations. Il leva le blocus de Luxembourg, & rompit les Conferences qui se faisoient à Courtray pour l'execution de la Paix de Nimegue. L'Espagne panchoit assez à se rapporter de tous ces differens au Roi d'Angleterre, encore qu'il eût toujours paru fort engagé d'amitié avec la France. Mais elle demandoit en même temps, qu'il fût pris pour arbitre de tous les differens, que l'Empire, & la France avoient à demêler, & que l'on choisît un lieu d'assemblée, où chacun pût intervenir pour y défendre ses droits. Il faut tomber d'accord, que c'étoit le moyen de terminer

tou-

1681. toutes les difficultez, qui étoient survenuës, & de mettre enfin les affaires generales de l'Europe dans la tranquillité. Les Etats Generaux étoient de ce sentiment, & pressoient que les Parties convissent d'une chose qui pouvoit être si utile à toute l'Europe.

1682. Mais le temps que la France avoit prescrit s'écoula pendant que l'on contestoit sur toutes ces affaires. Le Roi sans vouloir tarder davantage ordonna au Marêchal d'Humieres d'entrer avec des Troupes dans les Païs-Bas Espagnols, & de les mettre sous contribution. Cela se fit selon la coûtume ordinaire des François, avec beaucoup de rigueur & de fierté. Ainsi ces pauvres Provinces étoient à peine sorties de la guerre, que la France les y replongea par ses violences. Le Marêchal de Crequi eut ordre de bombarder la ville de Luxembourg. La France se voyant en état de faire trembler tous ses voisins par la superiorité de ses forces, crût qu'il étoit temps de commencer à executer son grand dessein contre les Protestans de son Royaume, & que la Paix de Nimegue lui fournissoit le moyen de travailler enfin à leur prétenduë conversion. Ce fut dans cette vuë qu'il les dépoüilla peu à peu des privileges qui leur étoient accordez par l'Edit de Nantes, que Henri IV. son ayeul avoit publié en leur faveur. Il supprima les Chambres mi-parties, où les Reformez pouvoient disputer leurs droits surement. Il ne voulut plus qu'aucun Réformé entrât dans ses finances, & que l'on reçût ni Conseillers, ni Notaires, ni Procureurs Refor-

formez dans les Cours de Justice. Il fit abbattre plusieurs Temples sous divers pretextes mandiez, & enfin il supprima les deux Academies de Saumur, de Pui-Laurens, & de Sedan qui étoient les seules où les Reformez pouvoient faire étudier leurs enfans. Il défendit aux Peres, sous de griéves peines, d'envoyer leurs enfans étudier hors du Royaume. 1682.

Il ne se contenta pas de ces exécutions contre les Reformez, qui vivoient sous sa jurisdiction. Il porta ses violences jusques dans des lieux, sur lesquels il n'avoit aucun droit. Orange ne connoit point d'autre Souverain, que le Prince qui en porte le Nom. Ainsi l'on n'y fit aucune difficulté d'y reçevoir les enfans des Reformez de France, que l'on y envoyoit étudier. Mais l'Intendant de Provence vint y signifier un arrêt du Conseil en date du 17. de Juin de cette année, portant ordre aux Ecoliers François, qui se trouvoient alors à Orange, d'en sortir sur le champ sans delai, avec défense aux Commandans du lieu d'y en plus souffrir; & en même temps il étoit ordonné à tous les François, qui étoient habituez dans cette Principauté, d'en sortir; & aux Consuls des lieux de les en chasser, faute dequoi faire on interdiroit tout commerce aux Orangeois dans le Royaume. Il fallut obéir à cette force majeure, malgré qu'on en eut, puisque l'on n'étoit pas en état de resister, & que la France faisoit de terribles menaces contre la Principauté. Cependant l'exactidude, avec laquelle on avoit satisfait à ces injustes ordres, ne fut pas capable de faire cesser les violences. On en recommença bien-

1682. bien-tôt de toutes nouvelles, qui marquoient l'esprit de la France.

Le Roi s'étoit plaint de ce que depuis le Traité de Nimegue on avoit commencé à bâtir un pan de muraille pour fermer la ville du côté où avoit été le Château. C'étoit pour se couvrir contre les voleurs de nuit, & la France ne pouvoit en prendre aucun sujet de jalousie, sans s'exposer à la raillerie de toute la terre. Que pouvoit une pauvre petite ville sans defense contre un grand Royaume? Cependant on fit grand bruit de cette foible & simple muraille, & l'un des Lieutenans Generaux du Languedoc, le Marquis de Montanegue ordonna à la ville de la part du Roi son maître de démolir ce bout de muraille. Les habitans tarderent à satisfaire à cet injuste commandement, par ce qu'ils voulurent avoir les ordres du Prince sur ce sujet. M. de Montanegue revint peu de jours après avec des Troupes par le commandement du Roi, qui l'avoit chargé de faire abbattre toutes les murailles d'Orange. On logea ces Troupes à discretion chez les bourgeois, après qu'on les eut fait entrer dans la ville l'épée à la main comme dans une Place conquise. Le lendemain M. de Montanegue signifia l'ordre du Roi aux habitans, qui bien qu'avec une douleur mortelle dans le cœur aimerent mieux demolir eux mêmes leurs murailles, que d'avoir plus long temps ces cruels & fâcheux hôtes dans leurs maisons, qui y avoient commis jusques là des violences inoüies. C'est ainsi que la France, par des bassesses lâches & indignes de sa fierté, tient la main haute,

&

& pousse les gens sur lesquels elle a de la superiorité ; pendant qu'elle rampe, & qu'elle s'humilie devant ceux qui sont en état de lui tenir tête. C'à toûjours été là sa conduite, depuis qu'elle s'est vuë assez puissante pour mordre ses voisins, & qu'elle les a trouvez dans une foiblesse incapable de lui resister. 1682.

Dans le même temps on chercha des titres en France, par lesquels on pût soutenir toutes ces injustices. On voulût que le Prince de Condé, comme administrateur des biens du Duc de Longueville son Neveu, qui étoit en demence, demandât d'être mis en possession de la Principauté d'Orange, en se fondant sur des prétensions surannées de la Maison de Longueville. Le Procureur General du Roi en demanda la Souveraineté pour le Roi son Maître. Le Conseil ordonna d'assigner les Parties à comparoître dans deux mois pour tout delai. On envoya un Huissier à Orange pour y signifier cet arrêt au Prince, en parlant au Sieur de Lubieres President du Parlement de cette ville. Cette assignation fut donnée au mois de Decembre, & l'Huissier eut l'insolence de traiter indignement un grand Prince, en le nommant seulement Messire Guillaume Comte de Nassau demeurant à Amsterdam en Hollande. En quoi l'on voit encore la honteuse bassesse de la France, qui ne pouvant nier que le Prince ne fut l'Héritier legitime de cette Principauté, qui avoit été possedée en tout droit de souveraineté par ses Predecesseurs, étoit convaincuë que cette principauté lui appartenoit incontestablement.

1682. ment. Cependant par une petite chicane de Palais elle traite ce Prince avec une indignité qui ne convient guerre à un Roi, qui affecte le nom de Grand, & à qui ses sujets l'attribuent sans cesse par une flaterie mal entenduë.

Lors que le Prince d'Orange fut averti de tous ces desordres commis dans sa Principauté, il s'en plaignit aux Etats, qui chargerent leur Ambassadeur à Paris d'en faire de grandes plaintes au Roi, & de lui en demander la reparation d'une maniere honnête, mais forte. Ils en firent parler à M. d'Avaux qui étoit à la Haye. Ils écrivirent à leur Ambassadeur à Londre de faire des remontrances sur ce sujet au Roi Charles III. Ce Prince s'interessa dans cette affaire, & commanda à son Ambassadeur à Versaille d'appuyer les plaintes de celui des Etats Generaux. Celui-ci presenta un Memoire fort bien dressé sur cette affaire, dans lequel, après avoir fait connoître combien ses maîtres étoient touchez de ce qui venoit d'être fait à Orange, il demandoit en leur nom que l'on en retirât les Troupes, que l'on restituât aux bourgeois les sommes que l'on en avoit extorquées, que l'on rebâtit les murailles, que l'on reparât tous les dommages que la Principauté avoit soufferts, & que le Commerce fût libre entre les sujets du Royaume & ceux d'Orange. Tout cela étoit fondé sur toutes les raisons de droit qui faisoient connoître l'injustice de la France dans cette affaire. M. de Croissi Secretaire d'Etat, à qui M. de Starembutg Ambassa-

sadeur des Etats s'addressa, lui dit, que le 1682.
Roi avoit eu de bonnes raisons de faire ce qu'il avoit fait, qu'il avoit retiré ses Troupes d'Orange, qu'il avoit ordonné que l'on restituât ce qui avoit été exigé au de là de ses ordres, qu'il n'avoit point commandé de piller les bourgeois d'Orange, que la défense du commerce n'avoit point eu de lieu, puis que les Gens d'Orange avoient renvoyé les enfans de ses sujets, qui étudioient chez eux.

M. de Staremburg repliqua que le Roi n'avoit rien à pretendre sur la Principauté; qu'il s'étonnoit qu'un pan de muraille donnât de l'ombrage à un puissant Royaume, puis qu'après tout Orange n'avoit point de Garnison, & qu'ainsi il esperoit que le Roi feroit faire la justice qui étoit duë au Prince d'Orange & à ses sujets. M. de Croissi ne repliqua rien, & s'en tint à ce qu'il avoit dit. Les Etats avertis de la réponse seche de ce Secretaire d'Etat, envoyerent extraordinairement le Sieur Heinsius Pensionnaire de Delft pour presser plus vivement cette affaire. Il arriva au commencement de l'année, & fit sa commission. Mais on lui répondit aussi froidement qu'à M. de Staremburg, de sorte qu'il revint sans avoir rien fait. La France fit voir en cela que cette affaire étoit resoluë dans le Conseil, & que le Roi, chagrin de ce que le Prince d'Orange étoit le plus puissant obstacle qu'il trouvât à ses vastes projets, cherchoit tous les moyens imaginables de lui causer tous les déplaisirs dont il pouvoit s'aviser. Ainsi trou-

1682. trouvant cette pauvre principauté sous sa main il y fit faire toutes ces violences, par ce qu'il n'en craignoit aucun retour. Cependant les événemens ont amené ce retour malgré la France. L'on a obligé son Roi à restituer cette Principauté, à reconnoître le droit incontestable de son Souverain, & à payer une somme assez considerable, pour les desordres qui avoient été commis dans ce pauvre petit Païs. Il fallut même y rétablir la Religion Protestante dans tous ses droits, & y renvoyer les Ministres, que l'on avoit tenus prisonniers pendant douze ans à Pierre Encise. Voila comment le Roi de France a toujours eu de fâcheux rebuts des choses qu'il avoit faites avec sa fierté ordinaire. En quoi l'on peut dire, que comme ce Prince a affecté de se mettre au dessus de Dieu, la Providence a travaillé à l'humilier par des coups sortis directement de sa main.

1683. Les François firent irruption en Flandre au commencement de cette année, & y repandirent leurs Troupes qui y mirent tout à feu & à sang. Les Espagnols au desespoir de tous ces mauvais traitemens resolurent de perir plûtôt que de souffrir plus long temps ces barbaries horribles. Ils sçavoient bien qu'ils n'étoient pas en état de faire la Guerre à la France avec quelque égalité. Mais ils esperoient que leurs anciens Alliez ne les laisseroient pas perir, & qu'ainsi ils ne manqueroient pas de venir à leur secours. En tout cas ils se resolurent à perdre ce qui leur restoit des Païs-Bas, plûtôt que d'en ceder quoi-

quoique ce pût-être par traité. La France 1683.
ne vouloit plus la Guerre. Elle craignoit que les Alliez ne lui tombassent encore une fois sur les bras. Elle amusa les Etats par de perpetuelles propositions de Paix diversement tournées. Pendant cela ses Troupes, sous pretexte de revuës, ou de changemens de Garnisons se mirent en Campagne, pour faire valoir les propositions que la Cour avoit fait faire. Elle offroit une Trêve de vingt ans, pendant quoi chacun demeureroit en possession de ce qu'il tenoit, ou bien elle demandoit la Comté d'Alost, le vieux Bourg de Gand, & quelques autres Places, dont elle s'étoit expliquée dans les conferences de Courtrai, à moins que l'Espagne ne cedât tout le Païs de Luxembourg, ou quelque autre Païs, dont on conviendroit à l'amiable.

L'Espagne rejetta toutes ces propositions, & n'en voulût accepter aucune. Elle ne doutoit point que les Etats ne s'interessassent dans leur affaire, & qu'ils ne la secourussent plûtôt que de perdre la barriere, que le Traité de Nimegue avoit reglée entr'eux & la France. Elle déclara donc la Guerre à la France, & en même temps elle envoya demander du secours aux Etats & au Roi d'Angleterre. Mais ce Prince avoit de trop grandes liaisons avec la France pour se déclarer contr'elle en faveur de l'Espagne. D'ailleurs il étoit occupé à des troubles qui s'étoient élevez dans son Royaume. Un grand nombre de gens avoient formé des conspirations contre le Roi même, & contre

1683. tre la Religion Anglicane. Ainsi il n'étoit pas en état de penser à l'Espagne. D'ailleurs il étoit mal-satisfait, de ce qu'elle avoit rejetté sa Mediation, lors qu'il l'avoit offerte pour son accommodement avec la France, desorte que l'on vit recommencer la Guerre après cinq ou six ans de paix assez mal observée par les François. Et en effet toutes ces difficultez ne rouloient que sur des chicannes indignes de la foi publique, & du commerce d'équité, qui doit être entre les Nations. Mais la France, qui se voyoit armée, pendant que l'Empereur étoit occupé à la Guerre contre les Turcs, & que ses autres voisins ne songeoient qu'à jouïr de la Paix, crut qu'elle devoit profiter de sa superiorité pour se saisir de tout ce qui pouvoit arrondir ses Etats, ce qu'elle n'avoit pû faire dans la Guerre precedente, qu'elle ne pouvoit plus soutenir. Ce fut dans cette vuë qu'elle érigea ces Chambres Royales, qui firent plus de conquêtes par leurs Huissiers, que l'on n'en avoit pû faire avec les Armes, quoi qu'il semblât d'abord que l'Europe en seroit engloutie.

Les Etats Generaux fournirent aux Espagnols les huit mille hommes, dont on étoit convenu dans le Traité de l'an 1673. pour l'alliance defensive concluë entre les deux Etats. Mais ces huit mille hommes ne suffisoient pas pour soutenir les Païs-Bas contre l'invasion de la France. Aussi les Espagnols remontrerent que ce secours ne pouvoit pas les tirer d'affaires. On delibera donc sur les moyens de les aider plus fortement dans cet-

cette occasion, & l'on conclut de faire une levée de seize mille hommes, qui étant joints aux Troupes, que l'Etat avoit conservées après la Paix de Nimegue, pouvoient faire une Armée capable avec celles d'Espagne d'arrêter l'impetuosité des François. Mais cette proposition trouva des difficultez qu'il ne fut pas possible de surmonter. La ville d'Amsterdam craignit, que la Guerre ne se rallumât, & que cela ne ruïnât son commerce, qui commençoit à se rétablir depuis la Paix. Elle s'opposa donc à la levée des seize mille hommes. Le Prince fut prié de se rendre dans cette ville avec des Deputez des Etats, pour tâcher de la disposer à consentir à cette levée. Mais il n'y eut pas moyen de la gagner. Quelque temps après le Marquis de Grana envoya au Prince d'Orange des lettres du Comte d'Avaux, que l'on avoit interceptées, par lesquelles on pretendoit justifier, qu'il y avoit quelque intelligence entre ce Comte & cette ville. On déchifra ces lettres, & on en lut le contenu au Deputez d'Amsterdam, qui étoient dans la Chambre des Etats. Ensuite on saisit tous leurs Papiers. Mais la ville se plaignit de cette procedure comme contraire au Droit des Gens, & offrit de justifier sa conduite. On assoupit cette affaire pour prévenir les desordres, que la mesintelligence auroit pû causer dans l'Etat, & l'on rendit tous les Papiers, que l'on avoit pris aux Deputez d'Amsterdam. On les rendit même tous seellez pour leur faire voir qu'on ne les avoit point lûs. 1684.

1684. L'exemple de cette ville fut suivi par la Frise, & par l'Overissel, qui s'opposerent tout de même à la levée des seize mille hommes. La ville de Middelbourg fit la même chose de son côté dans l'Assemblée des Etats de la Province, qui étoient sur le point de conclure en faveur de la levée. Le Prince d'Orange ne pût pas la disposer à se départir de sa protestation. Ainsi le dessein qu'il avoit formé pour le bien public, fut sans succès, par l'opposition que l'on apporta à l'execution du Conseil pour lequel on pouvoit prévenir tous les maux que l'on vit arriver dans la suite. Tout ce que l'on pût obtenir des Etats & des Provinces, c'est que l'on joindroit douze Regimens, & seize cens chevaux aux huit mille hommes, que l'on devoit fournir aux Espagnols, ce qui ne fut pas capable de les garentir des Armes de la France, qui étant sûre de ne trouver aucun obstacle à ses desseins entra en Campagne de bonne heure, & répandit ses Troupes dans les Païs-Bas Espagnols.

Dés que l'hyver fut fini, le Roi voyant que l'on n'acceptoit pas les propositions, qu'il avoit fait faire sur tous ces differens, se mit à la tête d'une puissante Armée pour assiéger la ville de Luxembourg. Il fit declarer aux Etats par le Comte d'Avaux, qu'il ne s'étoit mis en Campagne que pour mettre les affaires publiques en train de s'accommoder; que si les Espagnols vouloient lui ceder la Province de Luxembourg avec ses dependances, il étoit prêt de leur rendre Courtrai & Dixmude rasez, avec tout ce qu'il avoit

pris

pris l'année precedente, à la reserve de Beaumont, Bouvines, & Chimai avec leurs dépendances, & que moyennant cela il renonceroit à toutes ses autres pretensions, quelles qu'elles fussent. Pendant qu'il laissa le temps de déliberer sur ces propositions, il détacha trente ou trente cinq mille hommes sous le Marêchal de Crequi pour assiéger Luxembourg, & il se rendit avec le surplus au milieu des Païs-Bas, pour s'opposer au secours que les Espagnols pourroient entreprendre d'envoyer à cette ville assiegée. Il se mit donc en état de se faire raison à lui même de tout ce qu'il pretendoit contre l'Espagne. 1684.

Le Siége de Luxembourg se fit sans aucun embarras, & la Place se défendit assez long temps. Mais elle fut enfin obligée de capituler faute de secours. Les Etats ne voyant point de ressource aux affaires des Espagnols les presserent d'accepter les offres de la France. Mais ils n'en voulurent rien faire, aimant mieux qu'on leur arrachât cette Province par force, que de la ceder volontairement. Quand on sut dans les Provinces-Unies, que Luxembourg étoit entre les mains des François, que les Espagnols étoient toujours indeterminez, que les Ministres des Alliez, qui étoient assemblez à la Haye, étoient toûjours occupez à raisonner sans rien conclure, & que la France commençoit à les menacer elles mêmes: On se resolut dans le Conseil des Etats de faire un Traité avec cette Couronne qui fut conclu le 29. de Juin, par lequel les Etats s'engagerent de presser le

1684. Roi d'Espagne à accepter la Trêve de vingt ans, qui laissoit les affaires dans l'état où elles étoient, sans prejudice du droit des Parties. Ils promirent de plus que si l'Espagne n'acceptoit cette Trêve dans six semaines, ils retireroient leurs Troupes, & ne lui fourniroient aucune assistance. L'Espagne se voyant réduite à cette extremité accepta enfin la Trêve. L'Empereur fit la même chose, laissant à la France Strasbourg, & tout ce qu'elle avoit pris avant le 1. d'Août dernier, en rendant les Places, dont elle s'étoit saisie depuis ce jour là. Le Traité en fut signé le 15. d'Août à Ratisbonne.

On avoit resolu de regler en même temps tout ce qui regardoit l'affaire d'Orange dans ce Traité, & les Etats avoient pris des mesures pour cela dans leurs Assemblées. Mais par ce qu'elle étoit d'une très-longue discussion, & que le temps étoit fort court pour l'examiner dans toute son étenduë, on fut forcé à la remettre à un autre temps. Cependant il y eut des Provinces, qui trouverent fort mauvais, que l'on n'en eut point parlé dans les conferences que l'on eut avec la France, parce qu'au moins cela auroit servi à noüer la partie pour en commencer la discussion. Cela fut cause que ces Provinces tarderent à ratifier la Trêve. On étoit d'autant plus échauffé sur cet article contre la France, qu'elle n'avoit maltraité la ville d'Orange qu'à cause de son Souverain. On regardoit avec indignation, qu'elle cherchât toutes les occasions imaginables de chagriner ce Prince, par ce qu'il ne pouvoit se resoudre

à

à trahir les interêts de sa Patrie & de l'Europe, pour complaire à Louis XIV. ainsi l'on se vangeoit sur de pauvres innocens de tout ce que le Prince d'Orange faisoit par un principe de sagesse & de vertu. Il avoit rejetté toutes les offres que la France lui avoit fait faire en diverses occasions, & s'étoit toûjours fortement opposé à ses entreprises. L'on ne laissoit donc échaper aucune occasion de lui causer du déplaisir, ce qui étoit d'autant plus facile à la France qu'Orange est placée au milieu de ses Etats, & qu'elle n'étoit point capable de resister à son pouvoir. En quoi l'on voit une bassesse d'Ame incomprehensible, d'attaquer un Prince qui n'est pas en état de se défendre, par ce qu'il ne peut consentir à des trahisons ni a des injustices. Cela sera l'opprobre de la France dans la posterité, & ce sera au contraire la gloire éternelle du Prince d'Orange, dont on admirera toujours la probité, la sagesse, & la vertu. 1684.

Il sembloit que le Roi d'Angleterre travaillât à faire faire justice au Prince son Neveu par le Roi de France. Mais dans la verité toutes ses instances étoient plûtôt des grimaces, que de veritables sollicitations. La France fournissoit de grandes sommes à Charles III. pour lui donner le moyen de faire de grandes dépenses, sans être obligé d'assembler son Parlement, depeur qu'on ne l'obligeât à des choses contraires à ses inclinations secretes. Il s'étoit ligué avec la France pour attaquer les Provinces-Unies en 1672. sans en avoir aucun legitime sujet. Si dans la suite il rompit cette alliance, c'est parce qu'il y fut

1684. forcé par les peuples, qui voulurent empêcher l'aggrandissement de la France, laquelle pensoit à mettre l'Europe sous le joug, & à ruiner la Religion protestante. Ainsi l'on peut dire sans rien outrer que ce Prince travailla toujours secretement à favoriser les desseins de la France, sans se mettre en peine des mauvaises suites que sa complaisance pouvoit avoir, parce qu'il ne pensoit qu'à tirer de l'argent pour fournir à ses profusions ordinaires. La France avoit soin de lui en donner, & c'etoit par là qu'elle le tenoit toujours dans ses interêts. Ainsi l'on ne doit pas être surpris, de ce que le Roi d'Angleterre abandonna les affaires de l'Europe. Il negligea tout ce qui pouvoit contribuer à sa gloire & à sa grandeur, pour se donner entierement à ses plaisirs, sans se mettre en peine de soutenir & de faire valoir le Traité de Nimegue, dont il avoit été le Mediateur.

Jamais ce Prince n'eût à coeur les affaires de la Religion Protestante. Il en faisoit profession en apparence, parce qu'il le falloit ainsi pour régner. Mais dans le fonds il la haïssoit, par ce qu'on lui avoit persuadé que les Protestans Zelez de ses Royaumes avoient fait mourir le Roi son Pere. On lui avoit même fait croire, qu'il ne pouvoit se remettre sur le Thrône que par le moyen des Princes Catholiques Romains. Il n'avoit pas beaucoup de zele pour la Religion Romaine, par ce que dans le fonds son coeur n'étoit pas fort tourné du côté de la Religion. Cependant il favorisoit en secret tous ceux

qui

qui tenoient le parti de Rome. Le Duc d'York son frere poussoit les choses plus vivement sur le Chapitre de la Religion. Il étoit outré d'affection pour le Papisme, & se declaroit hautement contre les Protestans. Il tâchoit de les ruïner, & tournoit l'esprit du Roi contr'eux par le crédit qu'il avoit auprès de lui. Le Roi étoit d'un naturel assez bon, peut-être un peu timide, aimant son repos & les plaisirs. Il craignoit de retomber dans ses anciens malheurs, & n'osoit rien entreprendre, par ce qu'il ne vouloit pas irriter les Anglois. Cela étoit cause que le Duc n'obtenoit pas toûjours de lui tout ce qu'il eut bien voulu, & bien des gens ont crû que le Roi vivoit trop long temps à son gré. Les Zelez Catholiques Romains, qui souhaitoient de voir leur Religion triomphante en Angleterre, jettoient leurs regards sur Jaques Duc d'Yorck, & souhaitoient de voir finir la vie du Roi. 1684.

Ce fut dans cette vûë, qu'ils formerent en 1678. une conspiration contre ce Prince, que les Jesuites avoient tramée fort secretement. Mais l'un des Peres de la Société nommé Oates, touché de l'horreur de cette entreprise diabolique la découvrit tout entiere, & en donna des preuves si certaines, & des indices si convaincants, qu'Edoüard Coleman Ecuyer & Secretaire du Duc d'Yorck fut executé, comme en étant l'un des principaux Auteurs. On trouva dans ses papiers plusieurs lettres du Pere de la Chaise confesseur de Louis XIV. qui faisoient voir le plan de cet horrible dessein, & qui en chargeoient le

1684. Duc d'Yorck, lequel paroissoit même en être le mobile. Toute l'Angleterre l'en soupçonna, & le Roi même en parut convaincu. Il l'obligea en effet de sortir du Royaume au mois de Mars 1679. & de se retirer à Bruxelle. Il sembloit qu'il dût se refugier auprès du Prince & de la Princesse d'Orange. Mais il n'osa se presenter devant eux chargé en sa conscience d'un pareil crime. Lors qu'il fut sorti d'Angleterre, la Chambre basse passa un Acte, qui l'excluoit de la succession à la Couronne, par la consideration de sa Religion & de ses liaisons avec les Cours de Rome & de Versailles, & en même temps le privoit de tous les droits & de tous les revenus dependans du Royaume. Mais le même acte conservoit tous ces droits à ceux de ses enfans, qui vivroient dans la Religion Anglicane; Et il lui étoit defendu par le même Acte de rentrer en Angleterre, sous peine d'être traité comme criminel de Lese Majesté.

On a lieu de croire que cet Acte eût été suivi à la rigueur, si l'on en juge par l'irritation des peuples, quoique la Chambre haute n'eût pas voulu souscrire cet Acte. Cela donna un chagrin mortel au Prince dans sa retraite, & il fut long temps sans oser retourner en Angleterre. Mais ayant appris que le Roi son frere étoit dangereusement malade, il crût qu'il devoit passer par dessus toutes sortes de considerations, & se rendre à Londre, depeur que si le Roi son frere venoit à mourir, il ne fût effectivement exclus de sa succession. Le Roi le voyant auprès de son

lit

lit fut touché de sa venuë, laquelle il regardoit comme une marque de son affection. Mais par ce qu'il étoit hors de danger, le Duc qui s'apperçût que sa venuë donnoit de l'ombrage à la plus part des Anglois, se retira une seconde fois, & alla reprendre la Duchesse son Epouse, & sa seconde fille à Bruxelle, d'où il se rendit en Hollande. Le Prince d'Orange, & la Princesse le reçurent avec tout l'honneur qu'ils lui devoient. Mais il ne demeura pas long temps auprès d'eux. 1684.

Le Roi qui se souvint du hazard auquel il s'étoit exposé pour le voir dans sa maladie, chercha le moyen de le faire revenir surement dans le Royaume. Il arriva quelques troubles en Ecosse. Il proposa à son Conseil de donner commission au Duc d'York de travailler à les appaiser. La chose fut aggrée. Il revint donc en Angleterre, d'où il se rendit en Ecosse, & eut le bonheur de remettre ce Royaume en Paix. Cependant cela n'appaisa pas les Anglois. Le Parlement ayant été convoqué en 1680. la Chambre basse renouvella son Acte. Mais la Chambre haute ne le voulut point approuver. Dans le même temps on découvrit une seconde conspiration contre le Roi & le Duc d'York. Ce fut au moins ce que l'on en publia dans le monde, parce que les Jesuites, qui étoient les Auteurs de la precedente, voulurent embarrasser les idées, que l'on en avoit, & faire croire que cette derniere avoit été tramée par les Protestans. Le dessein en étoit de faire poignarder le Roi en presence du Duc

1684. d'York son frere, afin que l'on crût que ce Prince avoit été tué par d'autres que par les Catholiques Romains. Et en effet ils eurent l'addresse de faire executer un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il se trouva des Protestans, de ceux qui avoient servi à découvrir la conspiration précédente, & qui d'ailleurs étoient fort affectionnées à l'Etat & au Roi.

On suit ainsi le fil des affaires d'Angleterre par ce que desormais celles des Provinces-Unies vont être confonduës avec elles, par la révolution qui mettra le Prince d'Orange sur le Thrône de ce Royaume. Ainsi l'on fait l'Histoire de la Republique en racontant ce qui se passa dans ces grandes occasions, qui changerent la face de l'Angleterre. On continuoit de faire mourir plusieurs personnes accusées de cette derniere conspiration, lors que le Roi Charles III. tomba dans une maladie, que l'on publia être inconnuë aux Medecins. Il y eut des gens qui soutinrent que c'étoit une Apoplexie. D'autres la décrivirent sous un autre nom. Mais ceux qui en parlerent sincerement, dirent sans détour, qu'il avoit été empoisonné. Ce fut ce que plusieurs Medecins qui le virent déclarerent, se fondans sur de certains signes qui ne le témoignoient que trop. Il mourut au bout de trois jours de maladie, le 16. de Février 1685. il arriva une chose qui fit connoître le genie de ce Prince sur le fait de la Religion. Il avoit toûjours fait profession de la Religion Anglicane. L'Evêque de Londre, qui lui avoit rendu visite, pour l'assister dans ce dan-

ger de mort, le voyant à l'extremité lui proposa de communier. Ce Prince le remercia, lui disant qu'il n'étoit pas encore temps. Mais le Prelat ne fut pas sorti de sa Chambre, qu'il fit entrer un Prêtre papiste, de la main duquel il communia. Voila peut-être la plus étrange, & la plus surprenante dissimulation, dont on ait jamais oui parler. Ce Prince fit connoître, quelle étoit la disposition de son cœur par rapport à la Religion. 1684.

Quoiqu'il en soit, le Duc d'York son frere fut proclamé Roi le même jour par les principaux Seigneurs du Royaume, & la ville de Londre le reconnut pour tel, nonobstant les Actes de Parlement qui l'excluoient de la Couronne, à cause de la Religion, dont il faisoit profession ouverte. Lors qu'il eut été proclamé, il assembla le Conseil, où il declara qu'on l'accusoit dans le monde d'être prévenu en faveur du Gouvernement arbitraire, mais que cette accusation étoit fausse, & qu'il vouloit maintenir le gouvernement politique & Ecclesiastique, tel qu'il étoit établi par les loix. Il ajoûta qu'il sçavoit que l'Eglise Anglicane étoit favorable à la Monarchie, & que ceux qui la composoient, n'avoient jamais manqué d'affection ni de fidelité pour leurs Princes, que par consequent son dessein étoit de les conserver dans tous leurs droits. On peut dire que ce Prince commença son regne par les plus belles déclarations du monde, & que l'Angleterre eut été heureusement gouvernée, s'il eût été exact à tenir sa parole. Mais ce ne 1685.

1685. furent là que de beaux termes destinez à tromper le Conseil, & toute la Nation qui ne vit rien moins que ce que Prince avoit promis.

Il fut couronné au mois de May suivant à Westmunster, qui est le lieu où l'on sacre ordinairement les Rois d'Angleterre. Il ne se vit pas plûtôt reconnu par tous ses sujets, qu'il commença à se défaire de tous ceux qui s'étoient autrefois déclarez contre lui. Oates fut le premier qui ressentit les effets de sa vangeance. Il avoit découvert la conspiration de l'an 1678. dont il avoit appris tout le secret, pendant qu'il avoit été Jesuite. Il avoit été Ministre de l'Eglise Anglicane. Mais il s'étoit laissé entrainer dans la Religion Romaine, & s'étoit fait Jesuite. On l'avoit trouvé propre aux grands mysteres de la Societé, dont on l'avoit instruit à fonds à Rome & en Flandre, où il avoit voyagé. Du depuis il avoit servi à entretenir le commerce des Jesuites de Flandre avec ceux qui étoient à Londre, pour concerter le grand dessein que l'on avoit formé contre la Religion Anglicane. L'horreur de cette execrable entreprise le toucha dans le temps qu'elle étoit la plus échauffée. Il alla donc se jetter aux pieds du Roi, & la lui découvrit tout entiere. Il expliqua les choses d'une maniere si nette & si precise, que l'on ne pût pas douter de la verité de son récit. Ceux d'entre les conjurez, qui furent saisis, nierent le fait jusques à la mort. C'est à quoi on les avoit preparez de longue main, afin de sauver l'honneur apparent de l'Eglise Romaine.

Mais

Mais Oates pensa être assassiné un jour, ce qui ne pouvoit avoir été entrepris que par ceux dont il avoit découvert la conjuration. Il fut assez heureux pour éviter leurs embuches. Mais Edmond Godefroi, juge commis à la recherche des complices, fut trouvé percé de plusieurs coups dans un lieu écarté, par ce qu'il étoit trop ardent, & trop éclairé pour cette recherche. Ainsi ceux qui avoient part au crime, travaillerent à le faire poignarder, pour dérober la connoissance de cette conspiration au Public. 1685.

Lors que Jaques II. fut sur le Thrône, on crût avoir trouvé l'occasion de disculper la Societé. Oates fut assigné pour répondre sur le fait de son accusation. On produisit contre lui des gens, qui soutinrent que c'étoit un calomniateur, & qu'il avoit fait un faux serment. Là-dessus sans verifier les choses plus avant, pour savoir si Oates étoit effectivement tel, il fut condamné au foüet, à une prison perpetuelle, & au Pilori, où il devoit être mis tous les ans à un certain jour. Punition trop douce, s'il étoit veritablement coupable d'une calomnie horrible, comme on l'en accusoit. Ce qui fait voir, que la sentence qui l'y condamnoit étoit injuste, & sans fondement, puisqu'en supposant la verité du fait on devoit le faire mourir pour vanger le sang innocent, que son accusation prétenduë fausse, en consequence de laquelle plusieurs personnes avoient été executées publiquement, avoit envoyées au supplice sans l'avoir merité. C'est ainsi, que sans y penser ceux qui suivent les mouvemens d'une

1685. injuste vangeance, en font toujours trop, ou trop peu, & qu'ils donnent au public des preuves certaines de la violence avec laquelle ils agissent dans ces occasions.

Le Duc de Monmouth fils naturel de Charles II. étoit à Bruxelle, lors que Jaques II. monta sur le Thrône. On disoit assez hautement alors, qu'il étoit né d'une Demoiselle du Païs de Galles, à qui le Roi Charles avoit donné une promesse de mariage, & quelques-uns même assuroient qu'il l'avoit épousée en secret. Aussi ce Duc prétendoit être fils legitime de Charles II. & quoi que son Pere ne l'eut jamais reconnu en cette qualité, il l'avoit cependant toujours distingué de tous ses autres fils naturels. C'est ce qui avoit porté le Duc d'York à le haïr, & il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour le mettre mal dans l'esprit du Roi. Il y avoit même si bien reüssi, que ce pauvre Duc fut obligé de sortir d'Angleterre, après avoir juré entre les mains du Roi son Pere de ne porter jamais les armes contre lui, ni contre son Successeur. Quand le Duc d'York se vit sur le Thrône, il chercha les moyens de se défaire de l'inquietude que ce jeune Seigneur lui donnoit. Il écrivit au Marquis de Grana Gouverneur des Païs-bas Espagnols, pour le presser de le faire sortir de son Gouvernement, disant qu'il étoit coupable de haute trahison. Le Duc se voyant réduit à ne savoir où trouver un azyle contre son ennemi, prit la resolution de se vanger. Il se rendit incognito dans les Provinces-Unies, où il trouva plusieurs Anglois mal satisfaits du Gouvernement, qui l'exciterent

à

à faire la Guerre à Jaques II. L'assurant, qu'il trouveroit un gros Parti en Angleterre, & en Ecosse. 1685.

Il assembla tout ce qu'il pût de gens, & s'embarqua avec eux pour l'Angleterre, & dans le même tems le Comte d'Argile, qui étoit uni d'interêt avec lui, se rendit en Ecosse. Le Roi Jaques II. averti de ce que le Duc & le Comte trâmoient contre lui, écrivit aux Etats Generaux, pour les prier de chasser les Anglois qui se trouvoient dans l'étenduë de leurs Provinces. Mais ceux que le Roi marquoit dans ses Lettres, ne se trouverent plus en ces Païs-là. Ils étoient déja partis, & malgré toutes les diligences que l'on pût faire, on n'attrapa qu'une petite fregate. Le Duc de Monmouth arriva avec environ deux cens hommes à la rade de Lime. Comme on ne pensoit point à lui, personne ne s'avisa de s'opposer à son dessein. Il se saisit donc de cette petite Ville, d'où il fit courir dans les environs un Manifeste, dans lequel il déclaroit que Jaques Duc d'Yorck s'étant emparé de la Couronne d'Angleterre contre les Loix du Royaume, au préjudice des Actes du Parlement faits contre lui, il se croyoit obligé de prendre les armes pour delivrer l'Angleterre de l'Usurpation, pour maintenir la Religion, & les Loix de l'Etat, & pour s'opposer à la tyrannie du Duc d'York.

Le Roi ayant été averti de toutes ces choses defendit à tous ses sujets, sous peine d'être punis comme criminels de Leze-Majesté, de répandre ou de lire ce Manifeste. Ensuite il donna avis de ce qui se passoit au Parlement,

1685. ment, qui étoit alors assemblé. Les deux Chambres lui promirent d'exposer leurs personnes & leurs biens pour sa conservation. Lors qu'il vit les choses dans cet état, il publia une Proclamation contre le Duc de Monmouth & ses adherans ; par laquelle il les declaroit coupables de trahison, & de felonnie, & promettoit cinq mille livres Sterlins à celui qui livreroit ce Duc mort ou vif. Il fit marcher ses Troupes du côté de Lime sous la conduite du Duc d'Albemarle. Le Prince d'Orange, averti du soulevement du Duc de Monmouth envoya trois Regimens Anglois, & trois Ecossois au Roi. Ils étoient au service des Etats, qui consentirent selon les anciens Traitez, que ces Regimens fussent envoyez en Angleterre au secours du Roi. Ces Regimens joints à quelques levées que l'on fit, composerent une assez forte Armée, pour resister au Duc de Monmouth, & pour renverser tous ses desseins.

Les Etats Generaux offrirent un plus grand nombre de Troupes au Roi, & le Prince d'Orange lui presenta en même tems son service & son bras. Le Roi ne trouva pas à propos de se prévaloir des offres des Etats & du Prince, peut-être parce qu'il ne crut pas que cette affaire demandât de plus grands efforts, que ceux qu'il avoit resolu de faire pour abbattre le Duc de Monmouth, ou qu'il ne voulut pas avoir des obligations de cette consequence à un Etat, & à un Prince qu'il n'aimoit pas. Le Duc d'Albemarle se mit donc en campagne avec ce qu'il avoit de Troupes. Le Duc marcha au devant de lui, croyant

croyant que ses Troupes grossiroient dans sa marche. Mais il ne pût amasser qu'environ quatre mille hommes. Il étoit donc inferieur en nombre au Duc d'Albemarle. Cependant il prit la resolution de combattre, puis que le succès de son dessein dépendoit absolument d'une Bataille. Il craignoit même d'être enveloppé, s'il tardoit long-tems. Il alla donc attaquer l'Armée du Roi, & la chargea fort vigoureusement. Mais on le soutint avec fermeté, & sa Cavallerie ne resista pas long-tems. Elle abandonna assez lâchement l'Infanterie, qui fut taillée en pieces par l'Armée du Roi. Cependant la victoire fut assez long-tems balancée. Mais enfin l'Armée du Duc de Monmouth fut battuë à platte couture. La plûpart des Chefs furent tués, & quelques-uns furent pris prisonniers. 1685.

Bien des gens ont publié que Mylord Gray, qui commandoit la Cavallerie du Duc, s'entendoit secretement avec le Roi, & que s'il n'eût pas lâché le pied de bonne heure, & sans necessité, l'Armée du Roi eût été infailliblement battuë. Quoi qu'il en soit on trouva Mylord Grey parmi les fuyards travesti en Païsan. On le mena à Londre avec les autres. On lui fit même son Procès. Cependant il fut épargné, & cela confirme beaucoup les soupçons, que l'on eut en ce tems-là contre lui. Pour le Duc de Monmouth il se sauva de la mêlée avec cinquante chevaux. Mais il fut bien-tôt abandonné de ce peu de gens qui l'accompagnoient, & se vit réduit à battre la campagne, sans savoir où se retirer. On le trouva seul caché derriere une

Haye,

1685. Haye, tellement frappé de la crainte de la mort, qu'il ne savoit ce qu'il disoit. Il fit tout ce qu'il pût pour obtenir sa grace du Roi, & lui écrivit une lettre fort respectueuse pour le disposer à lui pardonner sa rebellion, dont il rejettoit toute la faute sur les mauvais conseils, par lesquels on l'avait engagé à faire une chose contraire à la disposition de son cœur. Il pressoit même extrêmement le Roi de permettre qu'il lui parlât, parce qu'il avoit des choses fort particulieres à lui dire. Lors qu'il fut arrivé à Londre, il reïtera encore plusieurs fois la même demande. Le Roi lui permit enfin de le voir, porté à cela par la Reine Douairiere, qui esperoit qu'il pourroit obtenir son pardon.

Lors qu'il fut arrivé devant le Roi, il se jetta à ses pieds, lui confessa son crime, & le pressa fortement de le lui pardonner. Il le pria même de considerer, qu'en le faisant mourir, il verseroit son propre sang. Le Roi lui répondit que tout autre crime pouvoit se pardonner aisément, mais que celui-là étoit trop délicat. Le lendemain il signa l'arrêt de sa mort, & ce pauvre Duc perdit la tête sur un échauffaut. L'exécuteur le frappa trois ou quatre fois avant que de lui abbatre la tête, & bien des gens ont cru que cela se fit par un ordre secret de la Cour, dans le dessein de le faire languir davantage. Mais la verité est, que la main trembla plusieurs fois au bourreau, & qu'ayant de la repugnance à faire ce coup sur le fils du Roi défunt, il déclara plusieurs fois que l'on feroit bien de se servir d'une autre main que de la sienne, & qu'il

ne manqueroit pas de lui arriver quelque mal- 1685.
heur. Ainsi perit ce malheureux fils de Charles II. plus coupable par son imprudence, que par la disposition naturelle de son cœur contre Jaques II. lequel se vit affermi sur le Thrône par cette victoire, & par la mort du Duc de Monmouth.

Le Comte d'Argile ne fut pas plus heureux en Ecosse. Il ramassa d'abord quelques Troupes. Mais elles furent aussi-tôt dissipées par les Troupes du Roi, qui le poursuivirent dans tous les lieux où il se retiroit. Un jour étant fort pressé par ses ennemis, il s'écria lors qu'il se sentit blessé, *Ah malheureux Argile*. Cela servit à le faire connoître. On l'arrêta dès qu'on le connut, & on l'amena ensuite à Edimbourg, où il fut décapité le 19. Juillet. Le Roi ayant eu un succès si favorable dans cette revolte, ne s'arrêta pas à l'execution des deux Chefs. Il crut qu'il devoit porter la severité plus avant, pour se rendre plus redoutable à ses Peuples. Il envoya donc Jeffreys, lequel il fit depuis Chancelier pour le recompenser de ses services. Cet homme, qui étoit naturellement porté à la cruauté, executa sa commission pour la recherche des complices du Duc de Monmouth avec une severité sans exemple. Il fit pendre une infinité de gens, & les arbres des grands chemins étoient pleins de ces malheureux, qu'il avoit condamnez à mort. Il se vantoit d'avoir envoyé plus de gens au supplice, que tous les Juges du Royaume n'avoient fait en plus de deux cens ans. Le Roi le recompensa de cette horrible cruauté. Cependant il fit cesser

1685. ser les supplices, & ordonna que l'on envoyât desormais les coupables en Amerique, & fit couper les oreilles à la plûpart, afin qu'on les reconnût. Ces bons succès le rendirent plus hardi à pousser son dessein secret, d'abolir la Religion Anglicane, de rétablir la Religion Romaine dans ses Royaumes, & d'y rendre son Gouvernement Despotique.

Le Roi de France le sollicitoit sous main à cela, s'assurant que l'Angleterre ainsi occupée à ses propres affaires ne se mêleroit point de ce qui se passeroit chez ses voisins, & que cela lui donneroit le moyen de pousser les grands desseins qu'il avoit de mettre l'Europe dans les fers. C'avoit été dans cette vuë, qu'il avoit fourni tant d'argent à Charles II. afin qu'il se passât de ses Parlemens, qui rompoient souvent les mesures de la France. Il entra dans une Ligue fort étroite avec Jaques II. & on a lieu de présumer qu'ils avoient fait un Traité secret entr'eux pour l'extinction de la Religion Protestante dans leurs Etats, & pour le partage de l'Europe entr'eux. Quoi qu'il en soit, ce fut dans cette année, que Louïs XIV. revoqua l'Edit de Nantes, fit démolir tous les Temples des Réformez de son Royaume, & ceux-là mêmes sur lesquels il n'avoit aucun droit, comme ceux des trois Evêchez, & de quelques Païs reünis, & bannit tous les Ministres de son Royaume: après quoi il répandit ses Troupes chez tous ses sujets Protestans pour les forcer à embrasser la Religion Romaine. Ce fut dans cette occasion que l'on commit des Barbaries & des inhumanitez si horribles, qu'on

qu'on n'a jamais rien vû de plus cruel, & que 1685.
la posterité aura de la peine à croire ce que le Ciel & la terre ont vû, ensuite de cette injuste Révocation de l'Edit de Nantes. On n'entreprendra pas ici d'en faire la description. Cela a été fait une infinité de fois depuis ce tems-là, & on en a des peintures fideles répanduës dans le Monde pour en instruire le Public. Les Ecrivains François ont fait ce qu'ils ont pû pour contester l'histoire de toutes ces cruautez. Mais la verité plus forte que tous leurs artifices s'est si bien établie dans le Monde, qu'ils ont eu honte enfin de leur impudence. On a trop de preuves vivantes de la certitude de ces violences infernales. Plus de deux cens mille ames répanduës en differens endroits de l'Europe, ensuite de cette Révocation, font les preuves vivantes des inhumanitez, que l'on a exercées contre les Réformez de France, & l'on a laissé de si bons Memoires sur cette triste révolution, que la posterité ne manquera pas d'en être bien instruite.

On ne sauroit dépeindre assez dignement, avec combien de tendresse, de compassion, & de charité les Ministres exilez, & les pauvres fugitifs du Royaume furent reçus par tout où la Providence les conduisit. On leur fournit ce qui leur manquoit. On chercha les moyens de les faire subsister, & on leur tendit les bras avec une cordialité qu'il n'est pas possible d'exprimer. L'Angleterre, les Provinces-Unies, Frederic Guillaume Electeur de Brandebourg, & le Landtgrave de Hesse se signalerent entre tous les

Prote-

1685. Protestans, par les grands efforts qu'ils firent pour recueillir une infinité de gens, qui s'étoient refugiez chez eux en sacrifiant tous leurs biens. On vit tous les Princes & tous les Etats Protestans ouvrir leur sein pour recueillir ces pauvres affligez, & s'appliquer à les consoler dans leur dispersion; & l'on peut dire, qu'en quittant une marâtre dure & cruelle ils ont trouvé une nouvelle Patrie, qui les a reçus avec tant de charité, qu'ils ne se souviennent plus de leurs cruels ennemis. Ils vivent en repos, & en liberté parmi leurs freres, qui leur ont tendu la main d'une maniere si propre à les consoler.

Quoi qu'il en soit Jaques II. voyant que la France avoit éteint la Réformation, crut qu'il devoit mettre la main à l'oeuvre pour mettre ses Royaumes sur le même pied. Dans cette vuë, il crut que la revolte du Duc de Monmouth lui avoit donné lieu de mettre des Troupes sur pied, & qu'il pouvoit augmenter son Armée, sous pretexte de pourvoir à la sureté de la Nation contre les entreprises des étrangers, & contre les mutins qui pourroient exciter quelques troubles dans le Royaume. Ce fut ce qu'il en dit au Parlement qu'il avoit assemblé. Cependant il distribuoit presque toutes les Charges Militaires à des Officiers Papistes, ce qui étoit contraire aux Loix du Royaume. Ainsi afin de prévenir ce que le Parlement pourroit lui remontrer sur ce sujet, il lui fit connoître qu'il ne vouloit point qu'on le génât à cet égard; qu'il connoissoit l'affection & la fidelité des Officiers qu'il employoit, & qu'il

qu'il étoit resolu de se servir d'eux. Cela n'empêcha pas la Chambre des Communes de lui faire des remontrances sur ce sujet, parce que la chose étoit directement opposée aux Loix du Royaume. A quoi elle ajouta qu'elle préparoit un acte, dont le Roi pourroit être satisfait. Mais le Roi parut mal-content de la liberté que la Chambre se donnoit, & fit une réponse à son adresse, dont elle murmura. Cependant il trouva moyen d'appaiser le bruit, en cassant quelques Membres du Parlement qui lui étoient opposez. Cela servit à intimider les autres, & à leur imposer silence, de sorte que le Roi obtint un subside de sept cens mille livres sterlings. 1685.

Ayant mis les affaires dans cette situation il défendit de faire des feux de joye pour la conspiration des poudres. Il bannit l'Evêque de Londre du Conseil privé, & lui ôta la Charge de Doyen de la Chapelle du Roi, pour la donner à l'Evêque de Durham. Il disgracia l'Evêque d'Eli, qui avoit disputé, quoi que fort moderément, contre la Religion Romaine. Il fit plusieurs autres choses semblables, qui manifestoient ses desseins secrets. Mais rien ne servit plus à les mettre en évidence, que le credit qu'avoient alors les Jesuïtes, qui gouvernoient toutes les affaires du Royaume. Le Confesseur du Roi étoit de cet ordre, & avoit séance dans le Conseil. C'étoit par ses inspirations que le Roi agissoit en toutes choses. Il éloignoit tous les Protestans des Charges publiques, & les donnoit à des Papistes. Il semoit de la division entre les Protestans, qui sont divisez entr'eux en

Epis-

1685. Episcopaux, & Presbyteriens. Les Jesuïtes se voyant les Maîtres des affaires supposerent des conspirations, pour avoir lieu de faire mourir leurs ennemis, de les dépoüiller de leurs biens, ou de les rendre suspects au Roi. Ils établirent des fonds pour l'entretien de ceux qui embrasseroient la Religion Romaine. Ils porterent le Roi à ne donner des Charges qu'à des Papistes, ou à des gens, qui n'ayant aucune Religion étoient propres à entrer dans tous les desseins de la Cour. Ils travaillerent même à s'attirer la faveur des Nonconformistes, sous pretexte qu'ils devoient se joindre à eux pour obtenir une entiere liberté de Conscience, dans le dessein de joüir des mêmes privileges que les Episcopaux.

1686. Pendant cela le Roi dispensoit souvent de sa propre autorité de la rigueur des Loix. Cependant il n'osoit pas le faire aussi frequemment qu'il eût voulu. Il craignoit son Parlement, & eût fort souhaité, qu'il eût consenti à le laisser faire. Dans cette vuë il prorogea souvent le Parlement d'Ecosse, & y fit proposer enfin l'abolition des Loix Penales & du Test faites en 1673. contre les Catholiques Romains. Elles furent renouvellées en 1678. & l'on y ajouta, que l'on renonçoit non seulement à la Transubstantiation Romaine, mais encore à tous les Articles de foi de cette Religion, que l'on regardoit comme idolâtre. Le Roi souhaitoit fort de faire abolir ces Loix, qui faisoient une extrême peine à tous les Papistes. Pour en venir à bout, il proposa non pas d'abolir ces Loix.

loix. Cela n'eût servi qu'à jetter la Chambre des Communes dans la dernierre irritation. Il demanda donc seulement, qu'on abolît les peines. Il nomma douze Commissaires, qui pour complaire au Roi dresserent un Acte, qui permettoit aux Papistes de s'assembler en particulier sans préjudice de ces loix. Cet Acte trouva de si grandes oppositions, que le Roi fut obligé de proroger le Parlement d'Ecosse, où il faisoit ces tentatives, avant que de rien entreprendre de semblable en Angleterre. N'étant point rebuté du mauvais succès de cette affaire en Ecosse, il assembla douze juges affidez en Angleterre, avec ordre d'examiner si le Roi pouvoit dispenser de ces loix. Ils prononcerent en sa faveur, & depuis ce temps là les Papistes furent reçus dans toutes les Charges sans difficulté. 1686.

Pendant que toutes ces affaires se passoient en Angleterre il arriva une affaire, qui pensa remettre la France & la Republique en Guerre. Deux vaisseaux de Guerre Hollandois partirent de la Baye de Cadix pour aller chercher du bois de Villa nova. En faisant route ils tomberent dans l'escadre commandée par le Duc de Mortemar. Après s'être saluez de part & d'autre, le Duc leur fit dire qu'il avoit ordre de les faire mouiller avec lui. Les Capitaines répondirent, que ce n'étoit pas l'ordre de leurs maîtres, & que la Mer étoit libre. Les huit vaisseaux de cet Escadre s'étant mis en état de les y forcer, ils furent obligez de ceder à la force. Mais pendant la nuit un de ces vaisseaux s'écarta.

1686. On le poursuivit pour le ramener, & d'abord on tira sur lui pour l'obliger à revenir. Mais il lâcha une bordée au François, qui l'avoit ataqué, & par ce moyen le combat s'engagea. Enfin le Capitaine Hollandois ayant eu les deux cuisses cassées d'un boulet de Canon, & deux autres vaisseaux François étant survenus on emmena ce vaisseau par force. Le Comte d'Avaux fit de grandes plaintes aux Etats, de ce qui étoit arrivé, & en demanda justice. Mais on lui fit voir par des preuves si convaincantes, que tout le tort étoit du côté des vaisseaux François, que M. de Staremberg ayant été renvoyé en France sur cette affaire, on lui en fit justice, & le vaisseau fut rendu. Et en effet le Duc de Mortemar n'avoit aucun droit de forcer ces deux vaisseaux à mouïller avec les siens en les empêchant de faire leur route. C'étoit une contravention formelle à la Paix. Ainsi la France, qui sentit l'injustice de cette affaire, n'osa pas la soutenir.

Elle n'en usa pas avec la même moderation dans sa conduite envers l'Empire & l'Espagne. Elle fit bâtir plusieurs Forts en divers endroits d'Allemagne sur des fonds, qui ne lui appartenoient pas. On s'en plaignit. Mais elle paya les Envoyez de son pretendu Droit de bien-séances, sans se mettre en peine de la violation formelle de la Treve de vingt ans, pendant laquelle on étoit convenu, que l'on ne changeroit rien dans les lieux cedez. L'Empereur, qui n'étoit pas en état de pousser plus vivement cette affaire, par ce qu'il étoit assez occupé à repousser les

Turcs,

Turcs, se contenta de faire une ligue defensive pour l'Empire, laquelle fut concluë à Augsbourg entre l'Empereur, l'Espagne, la Suede, la Saxe, les Cercles du Rhin, l'Electeur de Baviere, & celui de Brandebourg. La France fit de grandes menaces pour l'empêcher. Mais elle fut concluë. Cependant cette Couronne fit planter trois poteaux à ses Armes à une portée de mousquet du Chateau de Namur. Voila comment elle poussa les choses avec sa violence ordinaire, parce qu'elle étoit en état de se faire craindre, & que ceux qu'elle attaquoit de cette maniere, ne pouvoient pas lui resister. L'Espagne fatiguée de toutes ces injustices ceda deux villages, qui appaiserent enfin tous ces grands mouvemens de la France. 1686.

1687. Le Roi d'Angleterre avoit fait partir un Envoyé extraordinaire auprès des Etats Generaux. Il fut reçu à l'audience vers la fin du mois de Fevrier de cette année. Il assura les Etats de l'amitié sincere du Roi son maître, & leur renouvella ce que ce Prince avoit déja dit à leur Ambassadeur à Londres, sçavoir que son dessein étoit d'entretenir exactement les Traitez qu'il avoit renouvellez avec la Republique. En un mot il leur donna toutes les assurances possibles des bonnes intentions du Roi à leur égard. Cependant il eut ordre de se plaindre aux Etats quelque temps après, de l'injustice qu'ils avoient fait à quelques Officiers, qui avoient été mis en prison à Rotterdam, pour avoir voulu enlever de force un homme dont le Roi se plaignoit. Il demandoit donc, que ces Officiers n'a-

1687. yant rien fait ils fussent rétablis dans leurs Charges. Les Etats répondirent, que le Procès de ces Officiers avoit été fait par la Justice ordinaire de Rotterdam, qui les avoit trouvez coupables : qu'eux mêmes lors qu'ils furent embarquez pour retourner en Angleterre, avoient remercié leurs Commissaires du bon traitement qui leur avoit été fait. Ils ajouterent à cela, qu'ils avoient été convaincus d'un attentat, qui ne se pardonne point, puis qu'il choque les droits les plus essentiels de la souveraineté, en violant l'autorité publique, comme ils avoient fait, lors qu'ils avoient voulu enlever de force un homme, qui étoit sous la protection de la ville de Rotterdam : que cependant ils avoient bien voulu renvoyer ces Officiers au Roi, afin qu'il les fit punir lui même, comme il trouveroit à propos ; qu'après cela ils esperoient, qu'on ne leur demanderoit plus de rétablir des Officiers qu'il avoit droit de punir, puis qu'ils avoient agi contre le serment qu'ils leur avoient prêté. Que s'il y en avoit, qui se crussent innocens, ils n'avoient qu'à venir se justifier devant le Conseil de Guerre, après quoi l'on pourroit les rétablir.

Jaques II. ne cherchoit que des pretextes de querelle avec la Republique. Il donna ordre à son Envoyé de presenter un Memoire aux Etats sur l'affaire de Bantam, surquoi il demandoit reparation en termes choquans, & pleins d'offense. Les Etats répondirent à ce Memoire avec leur moderation accoutumée, & satisfirent à toutes les plaintes que le Marquis d'Albeville avoit faites de la part du

du Roi son maître. Cependant ce Prince 1687. continuant à se plaindre de cette affaire, & y joignant encore ce qui étoit arrivé à Masulipatan sur la Côte de Coromandel, où la Compagnie envoya des Troupes pour exiger le payement de quatre cens mille écus, sur quoi la Compagnie n'avoit pû être satisfaite jusques-là, cet Envoyé presenta encore un Memoire violent. Les Etats envoyerent un Ambassadeur à Londres pour tâcher de terminer cette affaire. Il represente au Roi, qu'on l'avoit mal informé de toutes les affaires dont il se plaignoit, que l'affaire de Bantam n'avoit fait du mal aux Anglois que par leur faute, que sans les Hollandois on les eût tout massacrez, que l'on avoit sauvé tout ce que l'on avoit pû de leurs personnes, & de leurs effets, que cela étoit si vrai, que quand les Anglois furent à Batavia ils remercierent le General & les Conseillers, du secours qu'ils leur avoient donné dans cette occasion. L'Ambassadeur ajouta, que si le Roi souhaitoit de vuider une bonne fois cette affaire pour n'y plus penser, les Etats étoient prêts à la discuter devant tels Juges desinteressez que l'on voudroit choisir, tant ils étoient assurez de la bonne conduite du Conseil de Batavia. Mais ce Prince ne cherchoit que des occasions de quereller pour preparer les affaires à une rupture. Ce fut dans cette vuë, que son Envoyé demanda au mois d'Août, que l'on chassât des Provinces Unies l'Auteur de l'Histoire de la Reformation d'Angleterre. Mais les Etats ayant vû, que ce livre avoit été approuvé par le Parlement

1687. d'Angleterre, prirent cet Auteur sous leur protection speciale, après qu'il se fut fait naturaliser en Hollande, où il demeuroit alors.

Dans le même temps il survint quelque different entre le Roi de Dannemarc & la Republique, pour des Droits de péage. L'Electeur de Brandebourg intervint dans cette affaire comme Mediateur, & la termina au contentement des Parties. Il arriva dans cet année un Ambassadeur Moscovite à la Haye, qui prétendit certains honneurs, que l'on n'avoit pas rendu à ses Predecesseurs, par ce qu'étant d'une naissance distinguée, il vouloit que l'on fit quelque chose de plus pour lui que pour les autres. Mais on lui fit connoître, que dans ces óccasions le Ceremoniel étoit reglé, non point par le rang personnel des Ambassadeurs; mais par le Caractere qu'ils soutenoient, & qu'ainsi étant regardez comme la personne du Prince, qui les envoyoit, la naissance distinguée n'y faisoit rien. Il venoit donner part à l'Etat de l'alliance que le Czar avoit faite avec la Pologne.

1688. Jaques II. alloit toujours son train pour l'execution de son projet dans ses Royaumes & ses sujets le laissoient faire, par ce qu'après lui la Couronne devoit échoir au Prince & à la Princesse d'Orange, qui ne manqueroient pas de remettre les affaires dans leur état naturel. Mais dans ce temps on répandit le bruit, que la Reine épouse de Jaques étoit enceinte, & cela releva les esperances de ce Prince, & des Papistes. Mais cela même obligea les sujets protestans à penser à leurs affaires. Le Roi avoit fait écrire au

Prince & à la Princesse d'Orange par l'Avocat Stewart, pour les disposer à consentir à l'abolition du serment, & des loix pénales. Le Pensionnaire Fagel à qui la lettre de Stewaart étoit addressée, avoit répondu au nom de leurs Altesses, & fait connoître qu'ils ne pouvoient consentir à ce que le Roi souhaitoit. Etant mal satisfait de cette réponse il fit presenter plusieurs Memoires, qui étoient remplis de ses plaintes ordinaires, par lesquels on voyoit que ce Prince ne cherchoit que des sujets de rupture. Lors qu'il vit que son dessein ne pouvoit réüssir que par la force, il travailla à augmenter ses Troupes & sa flotte. Il rappella tous les Matelots qui servoient dans les Païs étrangers, & demanda aux Etats Generaux les six Regimens Anglois & Ecossois, qui étoient à leur service depuis presque la fondation de la Republique. Les Etats repondirent que par le Traité ils n'étoient obligez de les renvoyer qu'en cas que l'Angleterre fût en Guerre, que c'étoit pour cela qu'ils les avoient fait passer dans l'Ile, lors que le Duc de Monmouth eût pris les Armes contre le Roi, mais que dans l'état present des affaires le Roi étoit en Paix de toutes parts. Ils ajouterent à cela qu'en l'an 1665. les anciens Regimens furent cassez, & que l'on permit à tous ceux qui voulurent se retirer de s'en retourner chez eux : que plusieurs trouverent à propos de rester dans le Païs : que l'on forma deux Regimens de ce qui demeura, que les Officiers & soldats de ces deux nouveaux Regimens prêterent un nouveau serment à l'Etat, par lequel ils ne re- 1688.

1688. connoissoient point d'autres Souverains ; que les Etats Generaux, & en particulier les Etats de Hollande. Ainsi ils concluoient que ces Régimens étoient à eux. Ils permirent cependant à ceux d'entre les Officiers, qui le souhaiteroient, de se retirer, & leur offrirent des passeports pour cela.

Il arriva pendant tout cela un incident, qui fait connoître, quel étoit l'esprit de la Cour d'Angleterre. On a déja remarqué que M. Stewaart avoit écrit au Pensionnaire Fagel, pour sçavoir quel étoit le sentiment de leurs Altesses sur l'abolition du serment & des loix pénales. Le Pensionnaire repondit à cette lettre, & l'Avocat Stewaart fit sçavoir qu'il avoit reçû cette réponse. M. Fagel crût qu'il devoit rendre cette réponse publique, & on vit en effet ces deux lettres imprimées. Le Roi n'étant pas satisfait de cette réponse faite au nom de leurs Altesses, fit publier dans un écrit intitulé *Parlamentum pacificum*, que ces lettres étoient supposées, & qu'elles n'avoient jamais été écrites. M. Fagel s'en rapporta au témoignage du Marquis d'Albeville, le sommant de déclarer, s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit fait part de ce qu'il avoit répondu au nom de leurs Altesses, sur quoi elles s'étoient expliquées elles mêmes à cet Envoyé. Il demanda que l'Auteur de cet écrit fut chatié comme calomniateur. Mais on ne tint conte de lui répondre, & le Sr. Stewaart nia même par un écrit imprimé, qu'il eût reçu aucune lettre du Pensionnaire ; lequel pour se justifier dans le monde fit publier à son tour la lettre que M. Stewaart lui

ré-

récrivit, pour l'avertir qu'il avoit communiqué sa reponse au Comte de Sunderland President du Conseil, au Comte de Melfort, & au Roi lui même. Ainsi le Public fut instruit de la verité du fait, nonobstant tout le soin que l'on avoit pris pour lui en ôter la connoissance. 1688.

Le Roi ne se rebutta donc point, quoi que leurs Altesses lui eussent fait connoître qu'elles ne pouvoient consentir à ce qu'il souhaitoit. Il continua à faire ses levées & ses préparatifs. Le Roi de France de son côté équippa une grande flotte, sous pretexte de châtier les Algeriens, qui faisoient des brigandages épouvantables dans toutes les Mers. Cependant on voyoit bien à quoi tous ces armemens étoient destinez. Jaques II. vouloit établir le Papisme en Angleterre, & y rendre sa domination despotique. Louis XIV. avoit dessein d'établir sa Monarchie universelle. Dans le même temps il défendit l'entrée des Draps étrangers & des harangs dans son Royaume, ce qui fit connoître, que son principal dessein étoit de ruïner les Provinces-Unies, pour se faire un chemin plus aisé à l'execution de son grand projet. L'on sçait d'ailleurs, que Jaques II. avoit toujours à la bouche ce mot de l'Histoire Romaine *delenda Carthago*, il faut ruïner Carthage, voulant representer par là cette Republique, que ces deux Princes regardoient comme le plus grand obstacle de toutes leurs entreprises. Cela obligea les Etats de se tenir sur leurs gardes pour s'empêcher d'être surpris, & de se mettre en bon

1688. état de défense pour n'être pas surpris. Ils commencerent par une flotte considerable, qu'ils préparerent avec beaucoup de promptitude, ce qui déconcerta les deux Rois, & rompit tout d'un coup les mesures secretes qu'ils avoient prises pour leur commun dessein.

Le Roi d'Angleterre ayant amassé de grandes forces par terre & par mer, se crût en état d'entreprendre tout ce qu'il voudroit dans le Royaume, & assembler un Parlement tel qu'il le pouvoit souhaiter. Il employoit tous les moyens qu'il pouvoit pour parvenir à son but. Il faisoit de grandes promesses aux uns, & intimidoit les autres par ses menaces. Il cassoit ceux qui ne vouloient point consentir à l'abolition du serment & des loix pénales. Il remplissoit la plus part des Charges de Catholiques Romains, & parmi tout cela il protestoit qu'il vouloit maintenir la Religion Protestante dans tous ses privileges. Enfin il publia une proclamation pour la liberté de conscience, par laquelle il fit connoître qu'il avoit dessein d'abolir les Actes des anciens Parlemens, qui étoient si contraires au Papisme, & qu'il esperoit de se voir secondé par le prochain Parlement qu'il avoit dessein d'assembler. Il ordonna de publier cette Próclamation dans toutes les Eglises & Chapelles du Royaume, & en chargea expressément tous les Evêques. Les Evêques qui se trouverent alors à Londres, s'assemblerent chez l'Archevêque de Cantorberi avec quelques Theologiens, pour examiner ce qu'ils avoient à faire dans cette oc-

ca-

casion. On y conclut unanimement qu'on ne pouvoit lire cette Proclamation en bonne conscience, & qu'il falloit presenter une requête au Roi pour lui faire connoître les raisons qui les empêchoient de suivre ses ordres. La requête fut presentée, & quoi qu'elle fût fort respectueuse, le Roi en parut fort irrité, les reprit fort aigrement de la hardiesse qu'ils avoient prise de lui faire des remontrances, & les menaça de s'en ressentir. 1688.

Il les fit citer par devant son Conseil, où ils soutinrent courageusement ce qu'ils avoient fait. Les juges qui étoient tous devoüez aux volontez du Roi, ordonnerent qu'ils seroient mis prisonniers à la Tour. On les y conduisit par eau, de peur que le Peuple ne se soulevât. Tout le monde courut sur le bord de la Riviere pour faire des veux en faveur des Prisonniers, & pour demander leur benediction. Cependant on les visita dans la Tour, & c'étoit une foule surprenante à toute heure de gens qui vouloient voir ces Prelats. On leur permit d'avoir des Avocats, qui plaiderent leur cause si fortement, que les Juges les renvoyerent absous. Le Roi fut chagrin de cette sentence. Mais le Peuple en fit des feux de joye. On rechercha soigneusement ceux qui avoient commencé les réjouissances publiques, & l'on en châtia quelques-uns par des amendes, ou par le foüet. Cela ne fut pas capable de faire taire le Peuple, qui étoit ravi de voir ces Prelats justifiez malgré la Cour.

Pendant qu'ils étoient en prison, quel-

1688. ques jours avant le jugement de leur Procès, la Reine accoucha ou fit semblant d'accoucher le 19. de Juin, & l'on publia d'abord, qu'il étoit né un Prince de Galle. Ceux qui soupçonnoient du mystere dans la grossesse & dans l'accouchement de la Reine, furent plus persuadez que jamias, que cette grossesse étoit supposée de même que l'accouchement. Premierement on trouva moyen d'éloigner la Princesse de Dannemarc, qui avoit un interêt particulier dans toute cette affaire. 2. On n'y appella point les Princes & les Grands Seigneurs du Royaume, qui devoient cependant y assister selon la coutume. 3. L'Archevèque de Cantorberi devoit y être present; mais on l'avoit mis à la Tour. 4. Il est remarquable, que le Roi n'y étoit pas lui-même. Il étoit parti ce matin de Londre pour se rendre à une Maison de plaisance, qui est à quelque distance de la Ville. Etant là on vint l'avertir de l'accouchement de la Reine, qui n'avoit point paru être encore en état d'accoucher. Cela fut cause, que l'on se moqua assez publiquement de cet accouchement comme d'une Comedie. Ce qui obligea le Roi quelque tems après de faire signer un certificat à toutes les personnes, qui avoient été presentes, lesquelles disoient, que l'on avoit tiré un enfant du lit de la Reine, mais pas une n'affirmoit positivement, qu'elle l'eût vû naître. Et l'on ajoute, qu'en effet elles étoient dans la chambre de la Reine, mais pas une n'étoit proche de son lit. Ainsi l'on continua à dire assez publiquement, que ce part étoit supposé. Surquoi l'on peut assurer, qu'en effet

set cette naissance est fort douteuse, & que 1688.
la Cour d'Angleterre fit précisément tout ce qu'il falloit pour laisser cette affaire dans un grand état d'incertitude.

Le Roi ordonna des Actions de graces publiques pour cette naissance, & voulut que l'on nommât ce prétendu Prince de Galles dans les prieres publiques avant les Princesses ses filles. Le Prince & la Princesse d'Orange se conformerent d'abord à la volonté du Roi. Mais ce ne fut que pour quelques jours; car ils firent ôter son nom des prieres qui se faisoient dans leurs Chapelles. Le Roi étoit averti de tout ce qui se passoit, & en étoit dans un extrême chagrin. Cependant le tems n'étoit pas encore venu de pousser plus vivement son dessein. Il cherchoit des occasions de se vanger des Evêques, que l'on avoit absous malgré lui. Il ordonna donc aux Commissaires Ecclesiastiques d'informer contre ceux qui n'avoient pas voulu lire sa Proclamation. Ces gens envoyerent ordre aux Chanceliers & aux Archidiacres des Dioceses, de leur envoyer une liste de ceux qui avoient refusé de lire la Proclamation. L'Evêque de Rochester voyant cette violence ne voulut plus avoir de part à ces affaires. Il écrivit donc une lettre aux Commissaires, pour leur faire savoir qu'il ne pouvoit consentir que l'on se servît de l'autorité publique pour accabler des personnes innocentes, qui avoient agi selon les regles de la Conscience, & qu'il ne pouvoit plus se trouver dans leur Assemblée. Le Roi pût connoître par-là, que les choses étoient plus difficiles,

 qu'il

1688. qu'il ne les avoit crues, & que ses desseins n'avançoient pas beaucoup. Il voulut savoir, quelle seroit la disposition de ses Troupes. Il leur fit presenter un Acte, par lequel ils s'engageoient à faire ce qu'il leur commanderoit, ou à quitter les armes. Le premier Regiment s'expliqua d'abord en mettant bas les armes, à la reserve de deux Capitaines, & de cinq ou six Soldats Papistes. Le Roi n'osa pousser la chose plus avant, de peur de trouver toute l'Armée dans la même disposition. Cependant il fit reprendre les armes à ceux qui venoient de les quitter, disant qu'une autrefois il ne leur feroit pas l'honneur de leur demander leur avis.

L'Electeur de Cologne Maximilien Henri de Baviere mourut au mois de Juin, & laissa de grands Benefices vacans. Le Roi de France fit savoir aux Etats Generaux par un Memoire, que si les Princes & Etats voisins troubloient le Chapître de Cologne dans le droit de nommer un Successeur, il auroit soin de secourir le Chapître pour lui conserver sa liberté, & que si on faisoit semblant d'envoyer quelques Troupes, il seroit obligé d'en faire aussi marcher de sa part. Ce qu'il y a de plaisant en cela, c'est qu'il avoit actuellement un Camp fort près de Cologne. La verité est, qu'il vouloit faire nommer le Cardinal de Furstemberg, qui étoit Coadjuteur de l'Archevêque, & qui en cette qualité avoit jetté des Troupes en son nom dans Bonne, Rhinberg, & KeyserswEert. Lors que l'on proceda à la nomination, les voix furent partagées entre ce Cardinal & le

Prince

Prince Joseph Clement de Baviere. Le Pape, à qui selon les Canons de l'Eglise Romaine cette affaire devoit être renvoyée, la décida en faveur du Prince de Baviere. Ce fut ainsi, que le Cardinal de Furstemberg fut privé de cet Archevêché, & de tous les autres Benefices, qui avoient été possedez par le défunt Electeur. Cette affaire acheva de determiner le Roi de France à faire la Guerre à l'Empire. Cependant la verité est, qu'il fut mal servi dans cette occasion. Le Baron d'Hasfeld, qui avoit été chargé de negotier en faveur du Cardinal de Furstemberg, ne put s'empêcher en dinant de dire en pleine table à l'auberge, combien on avoit promis aux Chânoines pour avoir leurs suffrages. Le Comte de Caunitz, qui étoit à Cologne pour menager les interêts de l'Empereur & du Prince de Baviere, fit assurer les Capitulaires du double de ce qu'on leur avoit promis de la part du Cardinal de Furstemberg. Cela servit à partager les voix, ce qui fut favorable au Prince Clement, parce que l'on étoit assuré du Pape. Mais enfin le Roi de France resolut de se vanger de la Ligue d'Augsbourg, & du Pape même, qui s'étoit declaré contre lui dans l'affaire de Cologne. 1688.

Les préparatifs de Guerre, qui se faisoient dans les Provinces-Unies, obligerent le Marquis d'Albeville de presenter un Memoire par ordre du Roi son Maître, par lequel il demandoit aux Etats Generaux, à quoi tendoient ces preparatifs, puis qu'ils étoient en Paix de toutes parts, & que cet armement donnoit de l'inquietude par tout; que le Roi son Maître avoit

1688. avoit entretenu de bonne foi les Traitez, qu'il avoit avec eux; qu'ayant parlé de ces préparatifs à leur Ambassadeur, qui étoit à sa Cour, il avoit gardé le silence, que si de sa part il armoit, c'étoit pour se mettre en état de maintenir la Paix de l'Europe. Le Comte d'Avaux presenta de sa part un Memoire à peu près semblable, dans lequel après avoir dit que le Roi son Maître étoit surpris de ce prodigieux armement qu'ils faisoient, à quoi il ajouta, que tout cela sembloit menacer l'Angleterre, & qu'en ce cas il leur déclaroit, que les Traitez d'alliance qu'il avoit avec le Roi d'Angleterre, lui feroient regarder comme une rupture, ce qu'ils feroient contre ce Prince. Les Etats ne firent point de réponse au Memoire du Comte d'Avaux, qui n'en avoit point demandé. Ils répondirent au Marquis d'Albeville, qu'ils avoient armé comme son Maître, & les autres Princes: que l'on n'avoit aucun sujet de se formaliser de ce qu'ils se remuoient, pendant que toute l'Europe étoit en mouvement, & qu'au reste il y avoit long-tems qu'ils savoient, que le Roi son Maître avoit de grandes Alliances avec le Roi de France, comme le Comte d'Avaux le leur avoit confirmé dans son Memoire.

Le Marquis répliqua à cela par un second Memoire, que le Roi son Maître ne pensoit qu'à maintenir la Paix de Nimegue, & demanda de sa part de prendre avec leurs Hautes Puissances des mesures pour conserver la Paix dans l'Europe. Ce Prince en effet dit dans son Conseil, qu'ayant apris, que la Fran-

France avoit violé cette Paix & la Trêve 1688.
de vingt ans, il vouloit s'en rendre garand, & envoyer un Ambassadeur en Hollande pour traiter une étroite alliance avec les Etats Generaux pour la sureté de l'Europe. Tout cela ne pût point faire prendre le change aux Etats. Ils savoient avec certitude, que la France & l'Angleterre avoient fait un Traité secret, dont le principal but étoit de ruiner la République. Ils remercierent donc le Marquis, des offres qu'il leur faisoit de la part du Roi son Maître, & continuerent de travailler à leurs préparatifs, conformément aux mesures qu'ils avoient prises pour cela.

La verité est, que l'on faisoit un grand armement dans les Provinces-Unies, sans que l'on pût penetrer quel en étoit le dessein. Mais quelque tems après les Memoires, dont on vient de parler, on commença à dire, que tout cela se faisoit pour assister le Prince d'Orange, que les Anglois appelloient à leur secours pour conserver la Religion, & la liberté du Royaume, que Jaques II. vouloit abolir. Il parut un Memoire presenté de la part des Anglois à leurs Altesses pour implorer leur assistance, & l'autre une Résolution des Etats Generaux en date du 28. d'Octobre, qui marquoit les raisons qui les avoit obligez de donner des Troupes & des Vaisseaux au Prince d'Orange pour l'accompagner dans le voyage qu'il vouloit faire en Angleterre. Le Memoire des Anglois contenoit les entreprises, que leur Roi faisoit tous les jours sur leur Religion, & sur leurs privileges naturels.

1688. rels. Ensuite ils déclaroient, qu'ils auroient pris patience dans leurs maux, s'ils n'eussent été convaincus que leur perte étoit resoluë, puis que l'on avoit resolu d'assembler un Parlement, dont les Députez étoient corrompus, & que d'ailleurs on venoit de déclarer heritier présomptif de la Couronne un enfant que l'on croyoit supposé, & qu'on ne pouvoit reconnoître pour Prince de Galle, à moins que l'on ne prouvât sa naissance selon les Loix & les coutumes du Royaume. Ils finissoient en implorant le secours de leurs Altesses, qui étoient obligez par la Nature & par les Loix à defendre leurs propres droits, & ceux du Royaume. Ce Memoire fut presenté, & leurs Altesses accorderent ce qu'on leur demandoit, le Prince se préparant en effet à se rendre en Angleterre.

Les Etats expliquoient dans leur Resolution, que la Nation Angloise étoit dans la derniere oppression, par les entreprises du Roi sur tous les Droits du Royaume, que violant les Loix fondamentales de l'Etat, & se proposant de détruire la Religion Anglicane pour reduire tous les sujets sous le joug du Papisme, & de la puissance arbitraire: le Prince d'Orange avoit resolu de se rendre en personne en Angleterre pour empêcher le renversement de la Religion & des Loix du Royaume, & pour conserver les Droits de la Princesse son Epouse & les siens: que son Altesse leur avoit demandé des Troupes pour l'accompagner: qu'ils n'avoient pû lui refuser sa demande: que ce Prince leur avoit déclaré, que son dessein n'étoit point d'envahir,

vahir, ni de conquerir ce Royaume, ni d'ôter la Couronne au Roi, non plus que de faire aucune violence à qui que ce soit, mais uniquement pour secourir la Nation, conserver la Religion, & la Liberté du Royaume, ce qui donnoit lieu à leurs Hautes Puissances d'esperer, que Dieu beniroit une entreprise si juste, si necessaire, & si propre à maintenir la Paix & le repos de l'Europe. 1688.

Il faut avoüer de bonne foi, que l'entreprise du Prince d'Orange fut concertée avec un secret admirable, & conduite avec tant de prudence, que l'on ne savoit à quoi tendoient tous ces grands preparatifs. Il ne pouvoit executer son dessein sans être assisté des Troupes & des Vaisseaux de l'Etat. Il ne pouvoit point en disposer à son gré. Il falloit en avoir le consentement des Provinces & des Villes. Proposer la chose c'étoit la rendre publique, & donner le moyen à l'ennemi de s'y opposer. D'ailleurs comment obtenir des Troupes & des Vaisseaux d'un Etat menacé, dans une conjoncture aussi delicate que celle où l'on étoit alors? le Prince fit un voyage en Allemagne, sous pretexte de visiter les Princes ses Alliés. Dans la verité c'étoit pour les engager dans son dessein, & pour avoir des Troupes, qui pussent remplacer celles qu'il vouloit emmener avec lui en Angleterre. Quand il fallut proposer l'affaire aux Etats, il se contenta de leur remontrer que dans la situation où étoient les affaires de l'Europe, leur propre sureté demandoit, qu'ils eussent une bonne flotte, puis que l'on voyoit que

1688. la France, & l'Angleterre s'étoient unies pour mettre le reste de l'Europe dans les fers, & qu'elles en vouloient sur tout à la Republique, étant sures de venir aisément à bout du reste, si la Republique étoit vaincuë! que tout le monde étoit sur ses gardes, & qu'ils devoient aussi se précautionner contre leurs ennemis communs, pour éviter la surprise, depeur d'être engloutis, lors qu'ils y penseroient le moins.

On consentit de la part des Provinces & des Villes à la levée de seize mille hommes pour se joindre aux Troupes de l'Etat, & à celle de neuf mille Matelots, pour augmenter la flotte autant qu'il seroit possible. On pria le Prince de se charger du soin de ces levées. Il le fit avec tant de diligence, que l'on fut surpris de voir un grand nombre de Vaisseaux, comme s'ils fussent sortis du fond de la Mer inopinément. On fut bien étonné de cet armement, dont personne ne pouvoit penetrer le dessein. Le Prince avoit obtenu des Etats, que l'on députeroit quelques personnes en fort petit nombre, pour travailler avec lui à des affaires de la derniere importance, qui demandoit beaucoup de secret & de promptitude. Il concerta son entreprise avec eux, & donna ordre à tout ce qui pouvoit servir à se mettre en état d'executer le grand dessein qu'il avoit formé, pour delivrer l'Angleterre & pour affermir le repos de l'Europe. Quand tous ses préparatifs furent achevez, & qu'il fut sur le point d'entreprendre son expedition. On fit une Assemblée des Députez extraordinaires des Provinces, dans

la-

laquelle il expliqua son projet dans toute son étenduë, & leur fit voir, que les Rois d'Angleterre & de France avoient fait alliance entr'eux pour se rendre les Maîtres de l'Europe, & pour extirper la Religion Reformée. Il ajouta, que le seul moyen de prévenir leur ruïne étoit de travailler à remettre l'Angleterre en liberté, que dans cette vuë il avoit resolu d'y passer avec des Troupes pour y rétablir les affaires dans l'état où elles devoient être naturellement. Il pria tous les Députez de concourir avec lui à un dessein, qui devoit affermir leur Religion, leur Etat, & leur liberté, & de lui prêter des Troupes & des Vaisseaux pour son expedition. Les Députez lui accorderent tout ce qu'il demandoit, après quoi il travailla à se mettre en état de partir. 1688.

Cette entreprise ayant été divulguée en ce tems-là, les deux Rois en furent surpris, parce qu'ils n'avoient jamais voulu croire les avis qu'on leur en donnoit. Ils voulurent en être éclaircis à fond. Ainsi leurs Ambassadeurs presenterent des Memoires sur ce sujet aux Etats. Le Marquis d'Albeville temoignoit dans le sien, que le Roi son Maître & toute l'Europe étoient surpris de leurs preparatifs, & demandoit à qui ils en vouloient. Le Comte d'Avaux declaroit, que le Roi son Maître regardoit cet armement comme destiné contre le Roi d'Angleterre son Allié, & qu'il declaroit de sa part, qu'il regarderoit l'invasion de l'Angleterre comme la violation de la Paix, & comme une rupture manifeste des Traitez qu'il avoit avec les Etats.

Le

1688. Le Comte d'Avaux presenta ce Memoire dans une audience publique, laquelle il demanda contre sa coutume depuis long-tems. On ne répondit rien à son Memoire, & l'on dit au Marquis d'Albeville, que le Roi d'Angleterre ne devoit pas s'étonner de ce qu'ils armoient à son imitation; qu'au reste le Comte d'Avaux venoit de les avertir du Traité fait entre son Maître & le Roi d'Angleterre. Cette declaration fit connoître à ce Prince, que son Alliance avec la France étoit la principale cause de l'entreprise du Prince d'Orange. Il tâcha donc de prévenir le danger dont il étoit menacé, & ce fut dans cette vuë, qu'il parla d'entrer en Negotiation avec les Etats, pour maintenir la Paix de Nimegue, & la Trêve de vingt ans, comme on l'a déja remarqué. Mais il y pensoit un peu trop tard, & d'ailleurs on voyoit fort bien que tout cela n'étoit qu'une feinte de sa part pour détourner l'orage qui le menaçoit, d'autant plus qu'il voyoit le mécontentement general de tous ses sujets. Ainsi les Memoires du Marquis d'Albeville ne produisirent rien sur l'esprit du Prince d'Orange, ni des Etats.

Le Roi de France de son côté, pour marquer que le Comte d'Avaux avoit parlé par son ordre dans son Memoire, commença des hostilitez contre la Republique, & contre l'Empire. Il étoit dit dans le Traité de Nimegue Article 18. & dans celui de Commerce Article 37. qu'en cas de rupture entre les deux Etats, les sujets de part & d'autre auroient six mois pour disposer de leurs person-

nes,

nes, & de leurs effets &c. Au préjudice de ces 1688.
deux Traitez il fit arrêter les personnes, les effets, & les Vaisseaux Hollandois, qui se trouverent dans le Royaume & dans ses Ports en vertu de cette Paix. Il fit forcer les Matelots à prendre parti sur sa flotte, & à quitter leur Religion. Les Etats par droit de represailles defendirent toutes les Marchandises de France, pour autant de tems que leurs Vaisseaux demeureroient en arrêt. Dans le même tems le Dauphin assiegea Philipsbourg le 6. d'Octobre, & s'en rendit Maitre le 1. de Novembre jour de sa naissance. Lors que ce siege fut commencé, on publia un Manifeste de la part de la France contre l'Empereur, dans lequel on disoit, que ce Prince avoit resolu de faire la Paix avec le Turc pour porter la Guerre en France : qu'il n'avoit pas voulu changer la Trêve en Paix : que l'Electeur Palatin refusoit de satisfaire Madame la Duchesse d'Orleans sur ses Droits à la Succession Palatine : que l'Empereur avoit violé la liberté du Chapitre de Cologne pour exclure le Cardinal de Furstemberg, & pour faire nommer le Prince de Baviere contre les Canons, par de mauvais moyens contraires aux Traitez de Paix. Ce Manifeste fut suivi d'executions Militaires, qui ravagerent tout le Palatinat, dont la France prit toutes les Villes, à la reserve de Manheim & de Frankendal. Elle s'empara aussi de Worms, Spire, Trêve, & Mayence, & menaça Francfort de bombardement. Pendant cela le Marêchal d'Humieres se rendit Maître de Huy, ou ses Troupes vivoient à discretion.

Dans

1688. Dans le tems que tout cela se faisoit de la part de la France, le Prince partit le 26. d'Octobre avec une flotte de plus de soixante Vaisseaux de Guerre, & cinq cens bâtimens de transport chargez de Soldats, de chevaux, & de toutes sortes de provisions de Guerre & de bouche. Avant cela il avoit fait la revuë des Troupes à Nimegue, lesquelles il laissa sous le commandement du Prince de Waldeck, après quoi il se rendit dans l'Assemblée des Etats Generaux pour y prendre congé d'eux. Cet Adieu fut des plus tendres. Il les remercia des preuves qu'ils lui avoient données de leur affection, & leur fit connoître qu'il avoit tâché de leur en témoigner sa reconnoissance, par les services les plus réels qu'il s'étoit efforcé de leur rendre. Qu'ils savoient que son entreprise étoit juste & necessaire, & qu'ils devoient demander à Dieu en commun, qu'il la voulut benir: qu'il protestoit devant Dieu, que ses intentions étoient pures & droites, & qu'il n'avoit point d'autre but, que de maintenir la *Religion* & la liberté d'une Nation opprimée, & de travailler au repos & à la prosperité de la Republique: qu'il laissoit l'Armée sous la conduite du Prince de Waldek, qui ne manqueroit pas de faire tout ce qui pourroit servir à preserver l'Etat de l'attaque de l'ennemi, & que leur Union les garentiroit de toutes les violences exterieures. Enfin il leur recommanda la Princesse son Epouse, comme la chose la plus chere qu'il eût au monde, afin que si Dieu disposoit de lui, ils fussent ses protecteurs & ses Peres, puis qu'elle

le ne pouvoit avoir d'asyle que dans leur sein. 1688.
Cet Adieu tira des larmes des yeux du Prince, & de toute l'Assemblée, qui lui souhaita un heureux succès dans son entreprise.

Cela étant fait il s'embarqua à Helvoetsluys avec le celebre Marêchal de Schomberg. Sa flotte étoit de soixante cinq Vaisseaux de Guerre, de dix brulôts avec cinq cens Vaisseaux, qui portoient quinze ou seize mille hommes de Troupes reglées, de Volontaires, & d'Officiers Réfugiez, avec tout ce qu'il falloit de chevaux, de Canons, & de toutes sortes de Munitions. On mit à la voile le 30. d'Octobre. Le Vice-Amiral Herbert commandoit l'Avantgarde. Le Corps de Bataille étoit sous les ordres du Prince, qui avoit avec lui le contr'Amiral Bastiaens, & le Vice-Amiral Evertzen commandoit l'Arriegarde. Tous les Pavillons des Vaisseaux étoient d'Angleterre avec les armes de leurs Altesses, & cette inscription, *pour la Religion, & pour la Liberté*, & au dessous *je maintiendrai*, qui est la devise ordinaire des Princes d'Orange, deux ou trois heures après que la flotte fut en Mer, la tempête, qui survint fort impetueuse, écarta les Vaisseaux, & les obligea de relâcher où ils purent. Ils se trouverent presque tous aux lieux d'où ils étoient partis, à la reserve de quelques-uns, qui furent poussez jusques en Norwege, d'où ils se rendirent peu de jours après dans les Ports de Hollande. On ne perdit en tout cela, qu'une fregate, sur laquelle il y avoit cinquante chevaux. L'équipage en fut sauvé.

1688. Cet accident donna beaucoup de joye à l'ennemi, & consterna les Alliés, qui eurent raison de s'épouvanter de ce malheur. Cependant lors que les Vaisseaux furent rassemblez, on répara tout le mal, que la tempête pouvoit avoir causé à la flotte. Tout d'un coup le vent s'étant montré favorable on remit à la voile le 10. de Novembre, & les Vaisseaux suivirent le même ordre, où l'on avoit mis les choses la premiere fois. L'on crût que cette flotte se rendroit au Nord d'Angleterre. Le Roi l'avoit cru ainsi, & dans cette vuë il avoit envoyé ses Troupes de terre de ce côté là. Mais le Prince fut conduit par le vent du côté de l'Occident, & vint debarquer à Torbay le 15. de Novembre. Le debarquement se fit avec toute la facilité possible. Personne ne s'y opposa. La navigation avoit été heureuse, & l'Amiral Darmouth ne pût combattre le Prince, parce qu'il avoit le vent contraire, & que d'ailleurs il y avoit un grand brouillard dans le tems que les Vaisseaux du Prince passerent. De plus cet Amiral declara au Roi à son retour, qu'il n'avoit trouvé que cinq ou six Capitaines de Vaisseaux, qui voulussent combattre. Tout arriva donc heureusement à Torbay, & il n'y eut que trois petits bâtimens chargez de quelques Soldats Ecossois, & de chevaux, qui tomberent entre les mains de deux Fregates Angloises. Le Prince arriva le jour, auquel on celebre la Memoire de la conspiration des Poudres en Angleterre. Cette rencontre donna l'esperance d'un bon succès.

La France bien embarrassée de cette expedition du Prince d'Orange declara la Guerre aux Provinces-Unies le 26. de Novembre. Il ne dit pas un mot de l'entreprise d'Angleterre, malgré ce que le Comte d'Avaux en avoit dit dans son Memoire du mois de Septembre precedent. Il declara seulement, qu'ils avoient travaillé à faire exclure le Cardinal de Furstemberg de l'Electorat de Cologne, malgré les avis qu'il leur avoit donnés de l'interêt qu'il prenoit dans cette affaire, & qu'ils avoient joint leurs Troupes à celles des Princes, qui s'étoient liguez contre le Cardinal de Furstemberg. Ensuite il envoya des Troupes, qui brûlerent quelques Villages dans la Mairie de Bosleduc. Les Etats de leur côté publierent un Manifeste, dans lequel après avoir dépeint en peu de mots l'injustice & la violence de l'invasion faite en 1672. ils representoient, que la France ne s'étoit portée à céla que par le seul desir d'augmenter sa gloire, & que cependant par un motif aussi étrange il avoit sacrifié une infinité de Païs & de Peuples à son ambition demesurée: que leurs Provinces y auroient succombé, si le Prince d'Orange par son incomparable valeur, & par une prudence extraordinaire n'avoit relevé les courages abbattus, & donné par là une nouvelle face aux affaires: que l'on avoit fini cette malheureuse & cruelle Guerre par la Paix de Nimegue: que malgré les engagemens de cette Paix le Roi de France avoit âgi à peu près comme dans une Guerre ouverte, sans se soucier de ses Traitez, ni de ses promesses: qu'il avoit continué de tourmen- 1688.

1688. ter l'Espagne par une infinité de chicannes: qu'il avoit troublé leur commerce par tout où il avoit pû: qu'il avoit établi de nouveaux droits au préjudice du Traité de Commerce: qu'il avoit fait saisir leurs Vaisseaux, & forcer leurs Matelots à servir sur sa flotte, & à renoncer à leur Religion, choses contraires au Droit public des Peuples, & au Traité de Nimegue. Ils ajoutoient, que de leur part ils avoient fidelement executé les Traitez, mais qu'il n'avoit cessé de sa part de les harceler sous de vains pretextes: qu'il avoit violé notoirement le Traité de Nimegue par les mauvais traitemens, qu'il avoit fait aux habitans des Provinces-Unies, qui se trouvoient dans son Royaume sous la bonne foi de la Paix: qu'il les avoit forcez à quitter leur Religion, & leur avoit refusé la liberté de se retirer, quoi qu'elle leur fut stipulée expressément par le Traité de Nimegue: qu'il avoit fait attaquer & saisir leurs Vaisseaux, qu'il n'avoit pas voulu les rendre, & qu'enfin il avoit fait brûler des Villages avant que d'avoir déclaré la Guerre.

Quant aux plaintes de la France ils répondoient, qu'ils étoient en droit de faire des levées pour leur propre conservation, puis que c'est un Droit attaché à la Souveraineté: qu'ils ne les avoient faites que pour prévenir leur ruine, & que tout ce que l'on pouvoit leur objecter, n'avoit aucun fondement, puis qu'ils ne cherchoient que le bien & le repos de l'Europe. Ils concluoient enfin & disoient, qu'ils avoient cru, qu'ils devoient rendre conte au Public, & à leurs sujets de la droi-

ture

ture de leur conduite, & les avertir des ar- 1688.
tifices ordinaires de la France, afin que de toutes parts on se mit en état de repousser les invasions de cette Couronne, & de se conserver dans la jouïssance de sa Religion, de ses Droits, & de sa Liberté naturelle. Le Roi de France n'avoit rien dit de l'expedition du Prince d'Orange en Angleterre. Ils n'en dirent mot non plus dans la réponse qu'ils firent à sa déclaration de Guerre : en quoi il y a lieu de s'étonner du silence que Louïs XIV. affecta dans cette occasion, puis qu'il est certain que cette affaire donna le coup mortel aux grands desseins que ce Prince avoit secretement formez avec Jaques II. pour la ruïne de la Religion Réformée & de l'Europe.

Lors que le Prince fut parti, on publia son Manifeste, dans lequel il expliquoit les raisons qui l'obligeoient à se rendre avec des Troupes en Angleterre pour y faire assembler un Parlement libre, qui donnât ordre à conserver la Religion & la liberté du Royaume. Dès qu'il fut arrivé, qu'il eut debarqué les Troupes, & tous les équipages, & que chacun se fut un peu rétabli du travail de la Mer, il marcha droit à Excester pour y faire reposer ses Troupes. Il fut reçu avec beaucoup de marques de joye, & s'étant rendu à l'Eglise Cathedrale pour y rendre graces du bon succès du voyage, il y fit lire son Manifeste, après que le service public eut été achevé. On en repandit des Copies parmi le Peuple, & on eut soin d'en faire semer des exemplaires dans le Royaume,

1688. afin que les Peuples sçussent les raisons qui l'avoient attiré en Angleterre. Ce fut alors, que les Peuples instruits de ses intentions coururent en foule au devant de lui, & apporterent toutes sortes de provisions & de rafraîchissemens à ses Troupes. Le Roi fut averti que ce Manifeste étoit répandu par tout. Il en defendit la lecture & la distribution sous de grosses peines. Cela ne servit qu'à rendre cette piéce plus considerable. Chacun en voulut avoir, & malgré cette defense on l'imprima à Londre en quatre endroits differens, pour en avoir un plus grand nombre de Copies, que l'on vendoit fort cherement, parce qu'on ne les vendoit que sous le manteau.

Après que le Prince & l'Armée se furent reposez à Excester, on se mit en marche. Le Manifeste avoit déja produit son effet. Ainsi les Peuples couroient en foule au devant du Prince. Un grand nombre de Gentilshommes distinguez se joignoient à lui, & des Provinces entieres se declaroient en sa faveur, demandant un Parlement libre. Le Roi en ayant reçu l'avis assembla quelques Evêques pour tâcher de les attirer dans ses interêts, ou du moins pour sonder leurs intentions. Il leur dit, que le Prince d'Orange declaroit, qu'il avoit été appellé dans le Royaume par plusieurs Seigneurs Ecclesiastiques & Temporels, & qu'ils lui feroient plaisir de lui dire, s'ils approuvoient son invasion. Ils repondirent, qu'ils n'avoient du tout point appris que le Prince eut dessein d'envahir l'Angleterre. Alors il leur proposa de signer un

Acte,

Acte, par lequel ils déclareroient, qu'ils detestoient les desseins du Prince. L'Archeveque de Cantorberi pria le Roi de leur faire donner une copie de cet Acte pour l'examiner. Le Roi ne jugea pas à propos de le faire. Mais le 27. de Novembre les deux Archevêques & les Evêques, qui se trouvoient à Londre en ce temps-là, & quelques Seigneurs seculiers presenterent une addresse au Roi pour le prier de convoquer un Parlement libre, comme le seul remede, qui pouvoit retablir le repos du Royaume. Le Roi ne pût se resoudre à leur accorder ce qu'ils demandoient, ajoutant qu'il vouloit remettre le calme avant que d'assembler le Parlement, afin que ce Parlement fut plus libre. Son dessein étoit alors de se mettre à la tête de ses Troupes pour aller combattre le Prince d'Orange. 1688.

Plusieurs mauvaises nouvelles lui furent apportées tout à la fois. On lui dit, que quelques uns de ses Regimens avoient passé dans le Camp du Prince, & que plusieurs Seigneurs l'étoient allé joindre. La Noblesse de la Comté de Devon fit un Traité de Confédération pour s'unir d'interêt avec le Prince d'Orange, afin de maintenir la Religion & les Loix. On insera même un Article, par lequel on s'engagea à poursuivre jusques à la derniere extremité ceux qui attenteroient à la vie de ce Prince. Le Prince George de Dannemarc qui devoit commander l'Armée du Roi, se jetta dans le Camp du Prince d'Orange, & la Princesse son Epouse se retira de la Cour. Il écrivit au Roi pour lui expliquer les raisons de sa retraite. Tout cela neantmoins ne fut pas

1688. capable de porter le Roi à renoncer au dessein qu'il avoit fait d'en venir à une bataille. Il partit donc de Londre pour se mettre à la tête de son Armée. Mais l'état delabré où il la trouva, rompit toutes les mesures. Outre les Regimens qui avoient deserté, ce qu'il y avoit de soldats de reste ne paroissoit pas trop disposé à obeïr au Roi pour marcher contre le Prince d'Orange. Il fut donc obligé de s'en retourner à Londre, & de penser à la convocation du Parlement. Cependant le Prince continuoit sa marche avec son Armée, & s'approchoit toujours de la Ville.

Il publia une nouvelle déclaration, dans laquelle, après avoir confirmé ce qu'il avoit dit cy-devant pour la convocation d'un Parlement libre, qui pût regler toutes les affaires avec le Roi pour l'affermissement du repos & du bonheur du Roi, & du Peuple, il ajoutoit, qu'il ne donneroit aucun quartier à ces execrables, qui vouloient renverser la Religion Reformée dans le Royaume, qu'il ne seroit fait de sa part aucune violence à personne, qu'autant que cela seroit necessaire pour sa defense, qu'il ne souffriroit pas que l'on fît aucun tort aux Papistes, qui se tiendroient dans l'état où les loix vouloient qu'ils fussent, qu'il traiteroit comme voleurs & comme meurtriers tous les Papistes, qui auroient des Armes dans leurs Maisons, ou sur leurs personnes, ou qui exerceroient quelque emploi contre les loix du Royaume, ou qui leur obeïroient, & qu'en un mot il s'attendoit, que tous les Magistrats du Royaume feroient desarmer tous les Papistes, & sur

tout

tout ceux, qui demeuroient près de Londre, 1688.
pour prévenir toutes sortes de soulevemens & de conspirations. Cette declaration, qui ne fut pas exécutée à toute rigueur, ne laissa pas de contenir tout le monde dans le devoir, parce que l'on en craignit l'effet. Ainsi tout demeura tranquille, pendant que le Prince continuoit de travailler à l'execution de son dessein.

Lors que le Roi fut de retour à Londre, il assembla les Evêques & les Seigneurs qui s'y trouverent, & de leur avis fit publier une Proclamation pour convoquer le Parlement le 25. de Janvier suivant. Elle étoit datée du 10. de Décembre. Il fit expedier les Lettres Circulaires pour la nomination des Députez, & envoya le Marquis d'Halifax avec deux adjoints au Prince d'Orange, pour regler quelques préliminaires pour la tenuë du Parlement. Ils lui dirent de sa part, qu'il étoit resolu de concourir à tout ce qui pourroit servir à mettre cette Assemblée en état de retablir le calme dans le Royaume. Le Prince reçut fort bien ces Envoyez, & après leur avoir dit en peu de mots le sujet de sa venuë en Angleterre, il ajouta, qu'il étoit prêt de s'éloigner de Londre de trente lieuës avec ses Troupes, pourvû que le Roi en voulut faire autant. Mais cette députation n'étoit qu'une feinte, dont le Roi se servoit pour cacher son dessein. Il parut en effet par l'évenement, qu'il n'avoit dessein de convoquer le Parlement que pour amuser le Peuple. En tout cas il en perdit la pensée, parce qu'il craignoit la tenue de cette Assem-

1688. blée, qui pouvoit le reduire à de grandes extrêmitez. Il fit donc partir secretement de Londre la Reine, & le prétendu Prince de Galle le 20. de Decembre. Il en partit aussi lui-même en cachete le lendemain. Avant son départ il révoqua les ordres qu'il avoit donnés pour la convocation du Parlement, & écrivit au Comte de Feversham, qui commandoit son Armée, que n'étant pas en sureté dans son Royaume il se croyoit obligé de se retirer ailleurs, en attendant que la Nation eût de meilleurs sentimens; qu'il remercioit les Officiers & les Soldats de son Armée, qu'il contoit beaucoup sur leur affection, & qu'au reste il ne prétendoit pas, qu'ils s'opposassent à toute la Nation, qui étoit fortifiée d'un secours de Troupes étrangeres.

Le Comte de Feversham ayant reçu cette Lettre du Roi licentia l'Armée, & écrivit au Prince d'Orange pour lui faire savoir que le Roi s'étoit retiré, après lui avoir ordonné de ne resister à personne, & qu'il l'en avertissoit pour épargner le sang. Lors que l'on sut à Londre que le Roi s'étoit retiré, ce qu'il y avoit de Seigneurs Ecclesiastiques & seculiers s'assemblerent à la Maison de Ville, pour deliberer sur ce qu'il falloit faire dans l'état present des choses. On conclut dans cette Assemblée de prier le Prince d'Orange de vouloir travailler à convoquer un Parlement libre selon les Loix & ses intentions. On lui envoya quatre Députez pour le prier de venir à Londre, ce qu'il accorda. Arrivant à Windsor il aprit le 24. que le Roi, qui

s'étoit

s'étoit mis sur un petit bâtiment pour passer 1688.
en France, avoit été repoussé par le vent à Feversham, ou des Païsans l'avoient arrêté, le prenant pour un Jesuite. Cette nouvelle arrêta le Prince d'Orange, qui envoya dire au Roi, qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il pouvoit aller où il lui plairoit. Le Roi retourna à Londre, où il arriva le 26. On ramassa quelques Troupes, dont on lui composa une Garde. Le lendemain deux mille hommes de pied avec deux Regimens de Cavallerie arriverent à Londre de la part du Prince. D'abord on releva la Garde, qui étoit devant Wittehal. Le Roi crut que l'on avoit dessein de l'arrêter prisonnier. Il souhaita donc d'être conduit à Rochester. Le Prince l'y fit conduire par ses propres Gardes, après quoi il se rendit à Londre où il fut reçu avec de grands applaudissemens. On s'assembla d'abord à Westmunster pour travailler à la convocation d'un Parlement, au cas que le Roi ne voulut pas faire expedier des Lettres Circulaires pour cela.

Mais on sçut que le Roi étoit parti secre- 1689.
tement de Rochester le 2. de Janvier pour s'embarquer une seconde fois, dans le dessein de se rendre en France. Les Seigneurs & Conseil de la Ville de Londre écrivirent dans toutes les Provinces, pour y faire nommer des Députez selon l'usage ordinaire pour la convocation d'un Parlement. Ils les assignerent au premier de Février, & les avertirent que cette Assemblée delibereroit sur les besoins pressans de la Nation. Cependant on pria le Prince d'Orange de se charger du Gou-

1689. vernement jusques à la tenuë de cette Assemblée, tant pour les affaires Civiles que pour les Militaires. On le pria encore d'écrire à tous ceux qui étoient dans les Provinces, de nommer des Députez pour l'Assemblée, & d'inviter les Seigneurs de se rendre à Londre au jour nommé pour le Parlement. Le Prince ayant répondu qu'il ne pouvoit pas le faire sans avoir le consentement de la Nation, on lui fit voir que la Nation parloit par leur bouche, puis que la Ville de Londre, & plusieurs des environs, s'exprimoient par ceux qui avoient été Députez au Parlement du tems de Charles II. & le prioient de se charger de cette affaire. Ainsi on lui presenta une addresse de leur part, & de la part des Seigneurs qui étoient à Londre. Le Prince demanda un jour pour deliberer sur leur addresse, & le lendemain il se chargea du Gouvernement du Royaume, & promit de faire exactement ce que la Nation desiroit de lui. Le peuple témoigna beaucoup de joye de sa resolution, & en même temps on lui presenta plusieurs addresses semblables de la part de plusieurs autres villes.

On a raisonné beaucoup sur la retraite de Jaques II. hors d'Angleterre, qui abandonna tout d'un coup trois Royaumes. A juger de cette affaire selon les apparences il semble qu'il y fut poussé par le Prince d'Orange qui vouloit se mettre à sa place, & cela paroit d'autant plus vrai-semblable, que ce Prince en effet fut mis sur le Trône de Jaques II. c'est le tour que les Partisans de ce Roi fugitif ont donné à cette révolution, pour exposer

son successeur à la haine du Public. Mais 1689.
l'Histoire doit rapporter les évenemens avec fidelité, & s'abstenir scrupuleusement de tout ce qui se ressent de la faveur, ou de l'animosité. Elle ne doit jamais entrer dans les invectives, ni dans la flatterie. Elle doit parler sans passion, dans le seul dessein de dire la verité, afin que la posterité soit fidelement instruite des faits. Cela posé on va parler en peu de mots de cette retraite d'une maniere desinteressée, & on laissera la liberté au Lecteur d'en tirer la conclusion.

Il est certain que Jaques II. avoit donné plusieurs grands sujets de mécontentemens à la Nation Angloise, du temps même de Charles II. son frere. Il se souvenoit toujours de la mort tragique du Roi son Pere, dont il chargeoit toute la Nation en general, quoi que ce fût uniquement l'ouvrage d'une malheureuse faction, qui s'étoit renduë la maîtresse des affaires. Il avoit donc toujours tâché d'établir une domination despotique, & de remettre l'Angleterre sous le joug de l'Eglise Romaine. C'est ce qui avoit donné lieu dans plusieurs Parlemens à faire des actes fâcheux contre lui, par lesquels on le privoit de tout employ & de tout revenu du Royaume, ce qui l'obligea à s'en retirer, par ce qu'il n'y pouvoit point demeurer en sureté. Depuis qu'il fut monté sur le Trône, il avoit fait plusieurs entreprises sur les droits du Royaume, qui alloient directement à ruiner la Religion, & la liberté des peuples. On en a rapporté plusieurs faits particuliers, qui ne sont que des échantillons de toutes les nouveautez

1689. qu'il vouloit introduire pour l'accomplissement de ses desseins. La Nation avoit donc de grands sujets d'être mal satisfaite de toutes ses entreprises. Il sçavoit mieux que personne quelles étoient ses vuës dans toutes les affaires. Le Royaume se trouvant donc appuyé du Prince d'Orange & de ses Troupes, voulut se remettre dans ses Droits, & abolir toutes les nouveautez; que l'on avoit introduites dans le Gouvernement contre les loix fondamentales de l'Etat. Cela fit peur à ce Prince, qui voyant dans son Armée même le peu d'affection que l'on avoit pour lui, & pour parler franchement, l'aversion & la haine dont on étoit animé de toutes parts contre sa personne, il eût peur pour soi même, & ne crût pas qu'il dût s'exposer au ressentiment d'un peuple, qu'il avoit irrité contre lui, selon qu'il en étoit mieux instruit que personne.

L'exemple du Roi son Pere lui fit peur. Il aima donc mieux abandonner la Couronne, que de s'exposer au même danger. Ainsi il prit la resolution de se retirer en France, & dans cette vuë il fit partir la Reine son épouse, & se mit en chemin le lendemain. Ayant été repoussé par le vent contraire, & conduit ensuite à Rochester, il se sauva une seconde fois, & renonça ainsi à ses Royaumes. Pour ce qui est du Prince d'Orange, il n'y a qu'une malignité noire, qui puisse lui reprocher son expedition d'Angleterre. Toute la Nation le demandoit, & il ne se rendit dans le Royaume que pour remettre les affaires dans leur situation naturelle. Le Roi

n'osa convoquer un Parlement libre, dans la crainte qu'il ne poussât les choses trop vivement contre lui. Si le Prince eût eu quelque dessein contre Jaques II. il l'eût assez long temps entre les mains pour en faire ce qu'il eût voulu. Cependant il le laissa dans une si grande liberté à Rochester, qu'il trouva le moyen de s'évader une seconde fois. Pendant qu'il y étoit il lui envoya une personne de confidence, pour le prier de s'examiner sur trois articles, sçavoir la mort du Comte d'Essex, celle du Roi Charles II. & la naissance du Prince de Galles, & qu'il lui engageoit sa foy & parole de Prince qu'il conserveroit & sa personne & sa Couronne contre tous ceux qui l'attaqueroient. Mais il n'osa s'expliquer sur ces affaires, & aima mieux se retirer une seconde fois. Au reste si le Prince fut obligé de demander au Roi qu'il sortît de Londre, cela ne se fit que par ce que la necessité des affaires publiques le vouloit ainsi, & qu'il n'étoit pas possible qu'il fût dans un lieu, où l'on travailloit à casser tout ce qu'il avoit fait contre les loix du Royaume, pour remettre les affaires dans leur situation naturelle. 1689.

Quand le Prince se fut chargé du Gouvernement, il écrivit pour la convocation de l'Assemblée, qui devoit se former. Il fit retirer les Troupes de tous les lieux, où les Deputez devoient être nommez. Il defendit à tous les Officiers & Soldats, qui étoient sous son commandement, de ne loger en aucun lieu, que du consentement de ceux qui en étoient les maîtres, sous peine d'être cha-

tié

1689. tié selon les loix militaires. Il defendit de faire aucune violence à qui que ce pût être, sous prétexte de Religion. Il fit donner des passeports à tous les Prêtres & Moines, qui voulurent se retirer. Il fit punir ceux qui avoient renversé tumultuairement quelques Chapelles Papistes, & qui ensuite avoit pillé la Maison de l'Ambassadeur d'Espagne, auquel il fit promettre un dédommagement. Il déclara à l'Ambassadeur de l'Empereur, & à celui d'Espagne sur son honneur, qu'il n'avoit aucun dessein contre la Religion Romaine, & qu'au contraire il étoit prêt de concourir à lui faire avoir une liberté raisonnable, pourveu que ceux qui en faisoient profession, demeurassent fideles au Gouvernement établi selon les loix. Par là il refuta tous les faux bruits que la France répandoit dans le monde, qu'il en vouloit à la Religion Romaine, & fit connoître à ces Princes, que le repos & la conservation de l'Europe dépendoit de la bonne Union des Alliez contre la France, qui ne cherchoit qu'à les diviser.

Le Duc d'Hamilton qui étoit alors à Londre, fut chargé par le Conseil d'Ecosse de prier le Prince d'Orange de se charger encore du Gouvernement de ce Royaume. Il en accepta la Commission, & écrivit en même temps des lettres circulaires pour la convocation d'une assemblée de la Nation au 14. de Mars suivant. Celle d'Angleterre aussi bien que celle d'Ecosse, fut appellée convention, par ce que le Roi seul a droit d'assembler un Parlement. Cependant elle avoit

le

le même pouvoir, puis qu'elle étoit compo- 1689.
sée des Deputez de toute la Nation, & que par consequent elle representoit la Souveraineté, sur tout dans la conjoncture presente, que le Roi s'étoit retiré, & que le Trône étoit consideré comme vacant. C'étoit donc au peuple qui étoit rentré dans tous ses droits, à disposer d'une Couronne abandonnée. Le dernier de Janvier les Juges du Banc du Roi & des Playdoyers communs déclarerent que leur Commission étoit finie, puis que le Roi s'étoit retiré du Royaume. Ils quitterent donc leur siege ordinaire, & le lendemain la Convention fut ouverte. L'on y lût une lettre du Prince d'Orange, dans laquelle il marquoit qu'il avoit tâché de répondre aux desirs de la Nation, pendant qu'il avoit été chargé du Gouvernement du Royaume; que l'Assemblée devoit penser à bien établir la liberté de la Nation pour la conservation de la Religion & des loix du Royaume, qu'il esperoit que Dieu acheveroit de benir l'ouvrage, qui étoit si heureusement commencée, que le danger où étoit l'interêt des Reformez en Irlande par l'invasion du Comte de Tirconnel, & les affaires étrangeres, l'obligeoient de les exhorter à l'union, & à la promptitude de leurs deliberations, afin que les Etats Generaux qui avoient besoin de leurs Troupes, ne fussent pas long temps privez de leur secours contre les Armes du Roi de France.

Les deux Chambres remercierent le Prince, du grand service qu'il avoit rendu au Royaume, & le prierent de continuer à gouver-

1689. verner les affaires jusques à ce que l'on s'addressât plus particulierement à lui, & de vouloir bien employer ses soins à remedier aux malheurs de l'Irlande, l'assurant au reste que l'on dépêcheroit toutes les affaires le plûtôt que l'on pourroit, pour marquer combien on avoit sa recommandation à cœur. La convention travailla en effet avec tant de diligence, que les deux Chambres ayant fait venir neuf celebres jurisconsultes dans l'Assemblée, pour avoir leur avis sur les questions de droit, elles prononcerent que Jaques II. ayant violé le Contract originaire, qui étoit entre lui & son Peuple, & quitté même le Royaume dont il avoit voulu changer les loix fondamentales par le mauvais conseil des Jesuites, & d'autres personnes ennemies de l'Angleterre, il avoit abdiqué la Couronne, & qu'ainsi le Trône étoit declaré vacant. Quelques Seigneurs dirent que cette expression, *le Trône est vacant*, étoit ambiguë, puis qu'il y avoit des personnes qui en étoient les successeurs legitimes. Mais on jugea qu'on ne trouvoit point de termes plus propres à exprimer l'interruption du Gouvernement, & qu'ainsi on pouvoit l'appeller une vacance du Trône. On examina ensuite si un Prince Papiste pouvoit occuper le Trône. On declara que non, puis que sa Religion est contraire au serment de suprematie, & aux loix du Royaume, & en consequence on ordonna, que l'on cesseroit de rendre graces à Dieu pour l'avenement de Jaques II. à la Couronne, ce qui se faisoit tous les ans le 16. de Fevrier. On ordonna en même temps que l'on

re-

remercieroit les Evêques, qui n'avoient pas 1689. voulu faire lire la déclaration de ce Prince pour la liberté absoluë de conscience, & qu'on remercieroit aussi les Officiers & les Soldats, qui n'avoient pas voulu combattre contre le Prince d'Orange. On fit prier aussi ce Prince d'empêcher qu'aucun Vaisseau Marchand n'allât en France, & de donner ordre, que tous ceux qui sortiroient des Ports donnassent des Cautions pour la sureté de leur voyage.

Les deux Chambres dresserent ensuite un Projet, pour empêcher que les loix ne fussent violées à l'avenir. Elles declarerent qu'un Roi ne pouvoit dispenser des loix, ni en suspendre l'execution que du consentement du Parlement: qu'il ne lui étoit pas permis de lever de l'argent sans le même consentement: que les sujets auroient droit de presenter des addresses au Roi, sans être exposez au danger d'être poursuivis, ou emprisonnez pour cela: qu'on ne pourroit ni lever, ni entretenir une Armée sans l'aveu du Parlement, que l'on rendroit aux Protestans les Armes qu'on leur avoit prises, & qu'il ne seroit plus permis de les leur ôter: que les droits des Elections & des Parlemens demeureroient dans leur entier: que l'on ne manqueroit pas d'assembler un Parlement au moins tous les trois ans: que le Roi ne pourroit accorder aucun pardon pour une accusation intentée au Parlement, lequel seul avoit droit d'en juger: qu'aucune personne du sang Royal ne pourroit se marier avec une personne Papiste: que les informations de la Cour du

Banc

1689. Banc du Roi seroient abolies. On ajoûta encore quelques autres articles à ce projet, qui avoient pour but la conservation des loix, de la Religion, & de la liberté du Royaume. Tout cela fut communiqué au Prince d'Orange, qui dit, que *tous ces articles seroient toujours approuvez par un bon Roi, mais que l'on ne pouvoit prendre trop de precaution pour conserver les droits d'un peuple contre un Tiran.*

Quand on vint à regler le Gouvernement, les deux Chambres s'accordoient sur la vacance du Trône, qui devoit être rempli par la Princesse d'Orange. On ne fit aucune mention du prétendu Prince de Galle, dont la naissance étoit contestée, & qui d'ailleurs étoit exclus de la succession, puis qu'il étoit né Papiste. Mais on hesita quelque temps sur le titre que l'on donneroit au Prince d'Orange. Plusieurs vouloient qu'on le déclarât Prince Regent, en lui donnant d'ailleurs la qualité de Generalissime des Armées de Mer & de terre. Mais les Communes voulurent absolument qu'on lui témoignât une reconnoissance proportionnée à la grandeur du service qu'il avoit rendu à toute la Nation. On mit en consideration, qu'il avoit de son Chef des droits assez clairs sur la Couronne, & qu'ainsi l'on devoit partager le Trône entre la Princesse son Epouse & lui, sans prejudice des loix de la succession pour l'avenir. Les Seigneurs consentirent à cela selon les souhaits de la Chambre des Communes, & de tous les Protestans Anglois. Ainsi l'Acte en fut dressé le 16. & le 17. de Fevrier, & ensuite leurs Altesses furent pro-

cla-

clamez Roi, & Reine d'Angleterre. On 1689.
dit que ce Prince étant en conversation avec une personne distinguée d'Angleterre, on vint lui dire à l'oreille, ce qui venoit de se passer sur son sujet dans la Convention. Il reçût cette nouvelle sans en faire paroître la moindre émotion au dehors, & reprit ensuite le discours qu'il avoit interrompu. Ce qui marque la sagesse & la moderation extrêmes de ce Prince.

Il faut avoüer, pour revenir à l'Histoire des Provinces-Unies, que si la France eût tourné ses Armes de leur côté, lors que l'on s'y préparoit pour l'affaire d'Angleterre, elle eut fait de la peine au Prince d'Orange & aux Etats, qui n'eussent osé dégarnir leur Païs de Troupes dans cette conjoncture. Les soldats, qui devoient leur venir d'Allemagne, n'étoient pas encore arrivez. Ainsi le Peuple n'eût pû consentir à voir emmener les Troupes ordinaires, & il eut fallu les laisser dans leurs Garnisons sur les frontieres. Mais le Roi de France attaqua l'Allemagne, & se jetta sur Philipsbourg & sur le Palatinat, où les Soldats commirent des actions barbares & cruelles, qui desolerent ces pauvres Païs, malgré la parole expresse du Dauphin, lors qu'ils avoient fait leur capitulation. On n'épargna ni les villes, ni les anciens Palais, ni les tombeaux, ni les Eglises. Tout fut abandonné à la fureur du feu, au pillage des Soldats, & à tout ce que la fureur de la Guerre est capable de faire dans les transports d'une rage & d'un licence infernale. Ce fut ainsi que ces pauvres Païs fu-

1689. furent ravagez, & que la France fit paroître tout ce que la Barbarie & l'inhumanité la plus étrange est capable d'inventer, & cela contre de pauvres Peuples, qui étoient les innocentes victimes d'une Guerre injustement entreprise, dans laquelle cependant on viola impunément les loix de la nature, le droit des gens, la parole & la signature du Dauphin, & tout ce qu'il y a ordinairement de plus sacré parmi les hommes.

On a beaucoup raisonné sur cette conduite de la France, & sur l'entreprise qu'elle fit contre l'Allemagne, dans un temps auquel la diversion eut été plus avantageuse à Jaques II. son fidele Ami, si au lieu de se jetter sur l'Allemagne, elle eût attaqué les Provinces-Unies. Mais dans la verité Louis XIV. n'osa heurter une Republique gouvernée par un Conseil sage, éclairé, & capable de pourvoir prudemment aux affaires. Au lieu que l'Allemagne étoit desarmée, & qu'il étoit sûr de s'y établir, avant que ce grand Corps fût en état de s'ébranler pour repousser l'ennemi qui l'attaquoit. Il est certain qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour entreprendre la Guerre contre les Provinces-Unies. L'expedition de Philipsbourg & du Palatinat se fit avec dix sept ou dixhuit mille hommes tout au plus. Cela n'étoit pas suffisant pour se jetter sur ces Provinces. La France sçavoit que le Prince d'Orange faisoit venir un grand nombre de Troupes achétées en Dannemarc & en Allemagne. Elle n'étoit pas en état de heurter un Païs, où l'on trouvoit tant de Soldats. L'expedition d'An-

d'Angleterre se faisoit avec quinze, ou seize mille hommes. Il en restoit encore plus de cinquante, tant des Troupes ordinaires de la Republique, que de celles qui arrivoient tous les jours. La France n'avoit pas encore fait toutes les levées dont elle avoit besoin pour ses grands desseins. Elle n'osoit donc entreprendre d'attaquer des gens, qui lui auroient fait reçevoir quelque fâcheux échec en commençant la Guerre. Elle sçavoit combien il lui en avoit couté pour avoir attaqué cette Republique en 1672. Elle avoit couru risque bien des fois de perir sous les coups de ses ennemis. Cela lui avoit fait rechercher la Paix un an ou deux après avoir commencé la Guerre, ce qui avoit donné lieu à s'assembler à Cologne en 1674. 1689.

On vit en effet la France pendant la premiere Campagne de cette année 1689. se tenir presque uniquement sur la défensive, perdre des Places qu'elle avoit prises & se contenter de parer aux coups qu'on lui portoit, sans rien entreprendre. Le Prince d'Orange avoit pris des mesures si justes pour son expedition d'Angleterre, & pour la conservation des Provinces-Unies, que la France n'osa les attaquer. Elle fit donc tout ce qu'elle pouvoit, en se jettant sur l'Allemagne, où le succès de ses Armes paroissoit infaillible. C'a toujours été là sa Politique d'attaquer les Partis foibles, & peu capables de lui resister. Elle s'est donnée de grands airs de fierté. Cependant elle n'a osé heurter les Peuples, qui ont été assez forts pour lui faire tête, & depuis l'invasion de 1672. elle a tou-

1689. toujours apprehendé les Provinces-Unies, qui lui ont attiré tant d'affaires sur les bras, par ce qu'elles ont pris toute l'Europe en mouvement contr'elle, qu'elle les toujours a ménagées du depuis. Que si dans la suite de la Guerre elle a donné de grandes batailles, & si elle a fait des sieges de villes importantes, ç'a toûjours été par de grands efforts, qui l'ont épuisée, & qui l'ont obligée de rechercher la paix avec des empressemens & avec des bassesses, qui répondoient fort mal à son ordinaire fierté. Ainsi l'on a droit de dire qu'elle n'osa attaquer la Republique, par ce qu'elle n'étoit pas en état de le faire sans risquer beaucoup. Elle laissa donc achever l'entreprise d'Angleterre fort tranquillement, par ce qu'elle ne pût l'empêcher. Elle sut même que les Etats l'avoient tellement à cœur, qu'ils s'étoient resolus à sacrifier quelques unes de leurs Places frontieres, plûtôt que de renoncer à cette importante affaire, qui étoit de la derniere consequence pour ce Royaume, & pour le repos de toute l'Europe menacée par Louïs XIV. & par Jaques II. Ces deux Princes s'étoient liguez pour en partager tous les Païs entr'eux.

On dit que la France crût, qu'elle pourroit achever son expedition de Philipsbourg, pour se jetter en suite sur les Provinces-Unies, & que d'ailleurs elle crût qu'une Armée de trente mille hommes, & une flotte de quarante vaisseaux qui étoient entre les mains de Jaques II. ne manqueroient pas de faire échoüer l'entreprise du Prince. Mais la France sçavoit trop bien que toute l'Angle-

gleterre avoit appellé le Prince d'Orange à son secours, & qu'elle étoit disposée à se joindre à lui pour se delivrer du joug dont elle étoit menacée. L'événement confirma en effet la chose, & dés que le Prince parut avec ses Troupes, les peuples se souleverent en sa faveur. Les grands Seigneurs du Royaume se joignirent à lui. L'Armée & la flotte de Jaque II. refuserent de combattre contre lui, & l'on vit des Regimens entiers passer à son service. Le Conseil de France étoit trop éclairé pour ne pas voir ces choses. Ainsi il jugea qu'il n'y avoit point de ressource aux affaires de Jaques II. & que dans la disposition où étoit alors toute l'Europe Louis XIV. devoit s'attendre à une violente Guerre. Ce Prince crût donc qu'il falloit prevenir ses ennemis, & tirer ainsi le meilleur parti qu'il pouvoit de la situation où se rencontroient alors les affaires publiques. Voila ce semble, ce que l'on peut penser de plus vraysemblable sur ce sujet pour en parler sainement, & sans préjugé. 1689.

Quoi qu'il en soit ce qui se passa pendant la Campagne, confirme assez naturellement ce que l'on vient de dire. La France se tint absolument sur la défensive, par ce qu'elle n'étoit pas en état de faire davantage. Le Duc de Lorraine assiegea Mayence, que l'Armée de France laissa prendre sans la pouvoir secourir. L'Electeur de Brandebourg, aujourd'hui Roi de Prusse, se rendit maître de Keysersweert & de Bonn, dont on fit sortir les Garnisons Françoises. Ainsi les Armes des Alliez furent triomphantes en Allemagne,

1689. & les François se contenterent de soutenir l'attaque de leurs ennemis du mieux qu'ils purent. En Flandre le Marechal d'Humiere ne fut pas plus heureux. Ils avoit été averti que toute la Cavallerie des Alliez, qui étoient sous le commandement du Prince de Waldeck, étoit allée à un grand fourrage. Il crût donc qu'il pourroit enlever le reste de l'Armée avec beaucoup de facilité. Dans ce dessein il marcha avec des Troupes choisies pour surprendre le Prince de Waldeck. Mais ce Prince, qui avoit pris ses precautions, avoit envoyé un détachement de mille fantassins à la tête d'un grand défilé, par lequel les François pouvoient venir à lui. Cette Infanterie resistâ pendant huit heures entieres à l'ennemi, & l'empêcha de passer ce defilé, après quoi elle se retira en bon ordre à l'Armée.

Pendant cela le Prince de Waldeck fit revenir sa Cavallerie, & devinant que le dessein des François étoit de se saisir de Walcourt, il fit garnir ce poste de plusieurs Regimens d'Infanterie, qui s'étant preparez à bien reçevoir l'ennemi, firent des décharges si furieuses & si à propos, qu'ils forcerent enfin le Marêchal d'Humiere de retirer ses Troupes, ce qui fut fait avec tant de desordre & de précipitation, que l'on abandonna trois ou quatres piéces de Campagne, que l'on avoit fait venir pour enfoncer la porte de Walcourt. Il arriva quelques semaines après cette affaire, que l'Armée des Alliez étant campée près d'une Riviere, le Marêchal se proposa de la canonner le jour de la St. Louis

espe-

esperant de la mettre en desordre par cette attaque inopinée. Mais le Prince de Waldeck en ayant été averti il se retira sur la hauteur, & laissa du Canon prêt à tirer sur l'ennemi pour le prévenir. La chose s'executa avec tant de succès, que la batterie des François fut démontée peu de temps aprés qu'ils eurent commencé à tirer, de sorte qu'ils furent obligez de quitter ce Poste, & de renoncer à leur entreprise. On voit par là que les François n'étoient pas encore en état de frapper les grands coups qu'ils frapperent depuis. Ce qui prouve ce que l'on a dit plus haut, que Louis XIV. n'étoit pas assez fort pour se jetter sur les Provinces-Unies, afin d'empêcher le Prince d'Orange de passer en Angleterre. Quelque temps avant ces deux rencontres dont on vient de parler, la France declara la Guerre à l'Espagne, sur ce que l'Espagne étoit entrée dans l'entreprise du Prince d'Orange, & qu'elle avoit refusé de se liguer avec elle pour le retablissement du Roi Jaque II. Elle se plaignoit de ce que l'Espagne n'avoit pas voulu accepter la neutralité, & qu'elle étoit même entrée dans la ligue d'Augsbourg. 1689.

Pendant que tout cela se passoit, on couronna le Prince & la Princesse d'Orange pour Roi & Reine d'Angleterre. La ceremonie en fut faite à Westminster l'onziéme d'Avril de cette année. Le Prince avoit envoyé des vaisseaux & des Yachts en Hollande, pour en amener la Princesse son épouse en Angleterre. Les peuples des Provinces-Unies avoient bien prevû, qu'ils étoient sur le point

1689. de perdre cette Princesse, qui faisoit leurs delices, & l'ornement de leurs Païs. Elle trouva tout le monde en larmes par les lieux où elle passa pour s'embarquer. Chacun lui donna mille benedictions, & l'on ne crût pas pouvoir lui souhaiter rien de plus avantageux que de prier Dieu, qu'elle fut aussi aimée en Angleterre, qu'elle l'étoit en Hollande. La Princesse penetrée jusqu'au fonds de l'ame de la grande affection de ce Peuple s'embarqua à la Brille le 20. de Février, & arriva heureusement à Londre le 22. précisément à l'heure qu'il falloit pour éviter une furieuse tempête, qui s'éleva dés qu'elle fut entrée dans la Tamise. Elle fut reçuë avec une joye incroyable par le peuple de cette grande ville. Le lendemain de son arrivée les deux Chambres offrirent la Couronne, à leurs Altesses, qui l'accepterent. Le Prince se reserva seulement le droit de repasser la Mer, lors que les Etats Generaux auroient besoin de sa presence. Ce fut ainsi que ce sage Prince crût qu'en acceptant la Couronne il ne devoit point renoncer à la Charge de Stathouder. Il considera que c'étoit là le moyen d'unir étroitement les deux Etats pour leur propre bien, & pour la defense de l'Europe violemment attaquée par la France. En quoi l'experience à fait voir qu'il ne s'est point trompé, puis qu'en effet l'union de l'Angleterre & des Provinces-Unies a été redoutable à la France, qui a été empêchée par là de venir à bout de ses grands desseins.

Il écrivit aux Etats Generaux pour leur don-

donner avis de ce qui se passoit en Angleterre, & pour leur faire savoir, qu'il avoit accepté la Couronne de ce Royaume, qui lui avoit été offerte, dans l'esperance qu'il auroit plus de moyens de les bien servir contre leurs ennemis. Les Etats avertis de ce qui étoit arrivé, envoyerent cinq Ambassadeurs de leur part, pour feliciter le Prince & la Princesse sur leur avenement à la Couronne. Le nouveau Roi renvoya les Troupes de la Republique, dont il avoit été assisté dans son entreprise, & elles arriverent dans les Ports du Païs, lorsque l'ennemi publioit par tout que ce Prince avoit dépoüillé les Provinces-Unies de leurs vaisseaux, de leurs Troupes, & de leurs finances pour se rendre Souverain de leurs Païs. Il ajoûta quelques Regimens Anglois aux Troupes qu'il renvoyoit, par où il jetta les ennemis dans la confusion, & refuta leurs calomnies d'une maniere propre à leur imposer silence pour jamais. Au reste le Couronnement se fit avec une magnificence incroyable, & l'on vit une foule innombrable de monde assister à la pompe de ce spectacle, qui donnoit tant de joye au Royaume & à toute l'Europe, à la reserve de la France & du Roi Jaques. 1689.

D'abord que le Roi & la Reine eurent été proclamez à Londre, ce qui se fit le 24. de Fevrier, la Convention fut changée en Parlement, & deux jours après que le Roi & la Reine eurent été couronnez, les deux Chambres leur presenterent une Addresse pour les prier de déclarer la Guerre à la France. On avoit commis de sa part quelques

1689. hostilitez contre la Nation Angloise. Elle avoit interessé l'Angleterre dans sa déclaration de Guerre contre l'Espagne. D'ailleurs elle avoit envoyé des Troupes en Irlande pour soutenir l'invasion du Comte de Tirconnel. Enfin l'Angleterre qui avoit été Mediatrice de la Paix de Nimegue, étoit obligée à la garentir contre ceux qui l'avoient violée. On déclara donc la Guerre à la France, & la France la déclara aussi quelque temps après à l'Angleterre. L'Empereur & le Roi d'Espagne firent aussi la même chose de leur part. Par ce moyen l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, & les Provinces-Unies se joignirent d'interêt contre la France, quoique ses Commissaires publiassent de toutes parts, que les Protestans se proposoient de détruire la Religion Romaine. Mais l'Empereur les, Princes Catholiques Romains, ni le Pape même ne se laisserent pas surprendre à cet artifice. Ils sçavoient fort bien que c'étoit une Guerre purement politique, & que si le Prince d'Orange avoit entrepris l'expedition d'Angleterre, ce n'avoit point été pour détruire la Religion Romaine, mais uniquement dans le dessein de conserver la Religion, la liberté, & les loix de ce Royaume, que Jaques II. s'étoit proposé de ruiner.

Le Roi d'Angleterre envoya le Comte de Pembrock en Ambassade extraordinaire aux les Provinces-Unies. Il fit son entrée à la Haye au mois de Juillet, & prit son audience de congé au commencement de celui d'Octobre. Il assura les Etats de l'affection du Roi, de la Reine, & de tout le Royaume, & qu'on de-

voit s'assurer, que l'alliance que l'on avoit 1689.
renouvellée depuis peu seroit éternelle, puis que les Etats avoient concouru si genereusement à mettre le Roi en état de secourir l'Angleterre. Il ajoûta en prenant congé qu'il étoit fort sensible à l'honneur qu'on lui avoit fait à son arrivée, & qu'il s'estimoit heureux d'avoir été choisi du Roi pour cette Ambassade. Il s'en retourna ensuite en Angleterre, & pendant l'hyver les Troupes se tinrent dans leurs quartiers pour se delasser des fatigues de la Campagne. L'on travailla à se preparer à la Guerre, puis que le malheur y avoit replongé l'Europe aprés quelques années d'une Paix apparente. Et en effet l'on peut dire que les voisins de la France avoient souffert autant de ravages pendant ce temps-là, que si l'on avoit été en Guerre.

Au commencement de cette année le Duc 1690.
de Savoye entra dans la ligue faite entre les Princes Alliez contre la France. Il étoit mal satisfait de plusieurs mauvais traitemens, qui lui avoient été faits par cette Couronne. Cette jonction du Duc de Savoye attira une partie des forces de la France de son côté. Cependant elle se trouva en état de faire tête par tout, par les Troupes nombreuses qu'elle avoit mis sur pied. La Campagne ne commença en Allemagne & aux Païs-Bas qu'au mois de Juin. Tout se passa en marches & en contre-marches sur le Rhin, & on n'en vint ni à siege de ville, ni à aucune bataille. Il n'en fut pas de même dans les Païs-Bas. Il y eut une bataille sanglante le 1. de Juillet dans la plaine de Fleurus, entre le Prince de

1690. Waldeck, & le Duc de Luxembourg. Le chocq fut rude, & la mêlée dura pendant six ou sept heures, quoique l'Armée de France fut d'un tiers plus forte que celle des Alliez. La victoire fut long temps disputée nonobstant cette inégalité, par ce que l'Infanterie du Prince de Waldeck fit un feu desesperé & que les François ne la purent enfoncer. Enfin pourtant le Marquis de Boufflers étant venu au secours du Maréchal de Luxembourg au plus fort du combat, l'Armée des Alliez fut obligée de ceder au nombre. Le Champ de bataille demeura aux François avec quelques piéces de Canon, & un grand nombre de prisonniers, faits sur tout après la Bataille, par ce que l'on prit deux Châteaux à discretion, dans lesquels le Prince de Waldeck avoit jetté de gros détachemens. Les François perdirent beaucoup plus de monde que les Alliez. Les Troupes battuës se retirerent en bon ordre, & quelques Regimens même percerent l'Aile gauche de l'Armée victorieuse pour faire leur retraite. Cette bataille ne décida rien. Le Duc de Luxembourg ne fut pas en état de profiter de sa victoire, par ce que ses Troupes avoient été fort mal traitées dans le combat. On rétablit les Armées de part & d'autre. L'Electeur de Brandebourg vint joindre les Alliez avec ses Troupes. Mais il ne se passa plus rien dans le reste de la Campagne, par ce que le Prince de Waldeck n'avoit point d'ordre d'attaquer, & que le Duc de Luxembourg n'étoit pas capable de le faire, par le mauvais état où se trouvoit son Armée.

On

On avoit reçu le Roi Jaques avec beaucoup 1690. d'affection à la Cour de France. On lui promit même de l'aider fortement à se remettre sur le Trône. Mais quand on vint à examiner par quels moiens on s'y prendroit, on s'y trouva fort embarrassé. On étoit embarqué dans une grande Guerre. On ne pouvoit lui donner des Troupes suffisantes pour son expedition, sans s'affoiblir par trop, & d'ailleurs on avoit à démêler cette affaire avec un Prince, dont on craignoit la valeur & la bonne conduite. On déclara donc à ce Prince de la part du Roi de France que cette expedition étoit difficile, dans la situation où l'on se trouvoit alors, & que l'on croyoit qu'il devoit se rendre en Irlande pour s'y établir, en se servant des Troupes qu'il pourroit y lever, outre celles qui y étoient sous les ordres du Comte de Tirconnel. Il s'embarqua donc avec quelques Regimens qu'on lui donna, & se rendit dans cette Ile. Le Roi d'Angleterre qui vouloit finir l'affaire d'Irlande tout d'un coup, crût qu'il devoit s'y rendre aussi avec des Troupes pour augmenter l'Armée, qui y étoit déja sous la conduite du fameux Duc de Schomberg. Son dessein étoit de décider cette affaire au plûtôt, pour penser à des choses plus importantes à la cause Commune.

A peine fut-il débarqué en Irlande, qu'il apprit que l'Armée Navale de France forte de quatre vingt vaisseaux de Ligne étoit sur les côtes d'Angleterre. On crût d'abord que le dessein de cette flotte étoit d'attaquer celle d'Angleterre & de Hollande, qui n'é-

1690. toit pas si forte. Mais on changea bien-tôt de pensée quand on lui vit faire divers mouvemens. Tout d'un-coup on fut éclairci de tout, par la découverte que l'on fit d'une conspiration, dont on eut lieu de croire que les François attendoient le succès pour achever leur entreprise. La flotte des Alliez étoit dans la Baye de St. Helene, lors qu'elle fut avertie que celle de France étoit dans la Manche. On s'observa de part & d'autre pendant quelques jours. Mais enfin la Reine & le Conseil ayant penetré jusqu'au fond de la conspiration, on en avertit l'Amiral Torrington, & on lui donna ordre d'attaquer les François, qui seroient hors d'état de rien entreprendre, quel que fût l'évenement de la bataille. On se prepara dés le lendemain à satisfaire à cet ordre, après avoir tenu Conseil de Guerre, quoique la flotte ne fût que de cinquante vaisseaux de Ligne. L'avantgarde fut donnée à l'Escadre Hollandoise, que l'on divisa en trois, chaque division de sept vaisseaux, sous les Vice-Amiraux Evertzen, Callemburg & van de Putten. Le Corps de Bataille fut donné aux Anglois.

Cette avantgarde se trouvant proche des François à neuf heures du matin X. de Juillet, elle engagea d'abord le combat avec l'avantgarde de l'ennemi commandée par Château-Regnaut. Cela se fit avec tant de vigueur que les François furent obligez de se retirer à force de voiles, ayant souffert un grand feu pendant trois heures. Cependant il survint un calme, qui empêcha les vaisseaux des deux Partis de se démêler les uns

des

des autres. On recommença donc à canonner tout de nouveau. Les Hollandois y souffrirent beaucoup, par ce qu'ils étoient seuls à combattre contre toute la flotte Françoise. L'Amiral Anglois ne fit aucun mouvement pour les secourir, & les abandonna ainsi à l'ennemi, qui se servit de tous ses avantages. Ils se tirerent neantmoins avec honneur de ce mauvais pas, & la Marée leur donna le moyen de s'éloigner d'un lieu si funeste pour eux. Ce combat se donna vis à vis de Dieppe près de la Comté de Sussex. Dès que les vaisseaux furent rejoints ils mirent à la voile pour tirer vers l'Angleterre. Le lendemain XI. voyant que les François s'étoient retirez à quatre mille ou environ, ils resolurent de brûler ou de couler à fonds les vaisseaux qu'ils ne pouvoient emmener, & de se rendre dans la Tamise pour y attendre les ordres de la Reine. Les Hollandois perdirent huit vaisseaux dans cette occasion, un qui coula à fonds pendant le combat, un qui échoüa le lendemain, cinq qu'ils brûlerent, & un que les ennemis prirent. Ceux qui restoient au nombre de quatorze se retirerent avec une gloire d'autant plus complete, que leur seule bravoure les sauva du danger, auquel l'Amiral Torrington les avoit exposez. S'il eût secondé cette Avantgarde les François eussent été battus. 1690.

Lors que l'on fut en état de debarquer, on fit de grandes plaintes de toutes parts de l'Amiral. Il fut arrêté & on lui fit son Procès. Mais il trouva moyen de se faire absoudre. Cependant le Roi lui ôta sa Charge d'Ami-

1690. ral. Les François fiers de leur victoire firent une descente à Torbay, & pillerent & brûlerent deux ou trois petits villages. Cela jetta l'épouvante en Angleterre. Mais la Reine fit marcher les Milices, & envoya des Troupes sur les côtes. Elle ordonna même de dresser des Tentes pour elle vers ces quartiers là, afin de s'y rendre, & de rassurer les Peuples effrayez. Cela rétablit le calme en Angleterre, & obligea les François de se retirer bien vite, & de se rendre à Brest, où ils arriverent vers le milieu de Septembre. Aussi-tôt la flotte fut desarmée. Lors que les Etats surent le malheur arrivé à leur flotte, ils firent construire quatorze vaisseaux pour remplacer ceux qui étoient perdus. La Reine fit augmenter sa flotte de quelques vaisseaux, & par ce moyen les deux flottes furent plus fortes qu'avant le combat. Ce fut ce qui obligea les François de se retirer dans leurs Ports. On embarqua sur cette flotte des Troupes, & des munitions de toutes sortes pour les transporter en Irlande.

Il se donna une grande Battaille qui décida du sort de cette Ile vers le milieu du mois de Juillet. Jaques II. s'étoit rendu sur la riviere de Boine avec son Armée, pour empêcher Guillaume III. de passer. Mais ce Prince surmonta tous les obstacles qui sembloient s'opposer à son dessein. Il passa la riviere en presence de l'ennemi, & battit son Armée à platte couture. Jaques se sauva & se retira en France, abandonnant son Armée. Le victorieux entra le lendemain à Dublin capitale d'Ir-

d'Irlande, & par cette Bataille il delivra la 1690.
Nation Angloise, qui demeuroit en ce Royaume, du danger d'être la proye des Troupes de Jaques II. On ne sauroit croire, combien cela servit à affermir les affaires des Alliés. Le Roi d'Angleterre avoit pris Charlemont, & quelques autres postes considerables, qui lui ouvrirent le chemin de la Boine. Il amena donc son Armée à Dundalke le 7. Juillet, & le neuviéme il étoit venu camper à Ardée. Le 10. il s'avança à une portée de Canon de Drogheda, où l'Armée du Roi Jaques étoit postée près de la riviere. Ce Prince voulut reconnoître lui-même les lieux, & les gués, par où il falloit passer. Cela étant fait il fut resolu de forcer le passage. Ce fut en le reconnoissant, qu'un boulet de Canon lui passa près de l'épaule, & le blessa. Cependant il ne laissa pas de monter à cheval, dès qu'il fut pensé, & se fit voir à toute l'Armée. Le lendemain l'on entreprit de passer. Le Comte de Schomberg passa le premier, & ayant battu huit Escadrons, il mit ses Troupes en Bataille pour prendre l'Armée de Jaques en flanc. Tout le reste passa de même, & le Roi se mit à l'aile droite, qui étoit engagée au combat, pendant que l'Aile gauche pressoit vigoureusement l'ennemi. L'Infanterie Irlandoise fut rompuë, & ne pût jamais être ralliée. La Cavallerie soutint le combat pendant quelque tems. Mais enfin elle fut rompuë tout de même, & Jaques II. & toute son Armée furent mis en déroute, & poursuivis jusques à la nuit. Ainsi la victoire fut complete.

1690. Le celebre Maréchal de Schomberg y fut tué en passant la Riviere de Boine. C'étoit le General le plus renommé de son tems, sage, vaillant, & heureux dans toutes ses expeditions, qui avoit apris la Guerre sous le Prince d'Orange Frederic Henri. Après la mort de Guillaume II. dont il avoit été Gouverneur, il se retira en France, craignant que l'affaire d'Amsterdam, qui avoit été entreprise contre son avis, ne lui fut préjudiciable. Il se distingua d'abord dans le service, & parvint en peu de tems aux premieres charges de l'Armée. Après la Paix des Pyrenées il fut envoyé en Portugal, où il conduisit la Guerre avec tant de bonheur, que l'Espagne fut obligée de faire la Paix en 1668. Jean IV. se vit affermi par-là sur le Trône, & le Comte de Schomberg fut crée Grand de Portugal avec une pension de soixante mille écus. Lors qu'il fut de retour en France le Roi crea plusieurs Maréchaux, & le Comte de Schomberg eût reçu le bâton comme plusieurs autres; mais la bigotterie regnoit déja à la Cour, & l'on ne voulut pas lui faire cet honneur, par ce qu'il étoit Reformé. Ayant été averti que sa Religion étoit un obstacle à son agrandissement, il alla remercier le Roi, de ce qu'il l'avoit trouvé digne de cet honneur, declarant au reste, qu'il prefereroit toujours sa Religion à tous les honneurs du monde. La Guerre ayant été entreprise en 1673. contre l'Espagne il fut envoyé en Catalogne avec une Armée. Il battit l'ennemi. Il commanda ensuite en Allemagne, & fut fait enfin Maréchal de France en 1675. A la

Révo-

Révocation de l'Edit de Nantes on le sollicita fort de changer de Religion, ce qu'il refusa, & demanda son congé pour se retirer en Portugal. Dans les entretiens qu'il eut avec le Roi sur ce sujet, il lui fit connoître qu'on l'abusoit avec les Conversions forcées, & que par la même methode il rendroit le Royaume Mahometan dans trois mois. Le Roi souhaita qu'il se retirât en Portugal, ce qu'il fit, Peu de tems après qu'il y fut arrivé, l'Inquisition se remua, parce qu'il avoit un Ministre avec lui, & qu'il faisoit l'exercice de la Religion Reformée dans son Hôtel. Cela l'obligea de sortir de Portugal. Il passa par l'Angleterre, où il reconnut de près la situation des affaires de ce Royaume. Delà il passa en Hollande, où il eut de grands entretiens avec le Prince d'Orange. Il se rendit ensuite auprès de l'Electeur de Brandebourg, où il fut fait Gouverneur de Prusse, & Generalissime des Troupes de ce Prince. 1690.

Il se rendit dans les Provinces-Unies pour s'embarquer avec le Prince d'Orange, qui vouloit passer en Angleterre. Cette expedition avoit été entreprise par les avis du Marêchal de Schomberg. Lors que le Roi fut monté sur le Trône, il le fit Duc, & l'envoya en Irlande pour y commander ses Troupes. Son Armée n'étoit pas fort considérable. Cependant il mania cette Guerre avec tant de prudence, que le Roi Jaques ne pût rien faire pendant toute la Campagne de 1689. En 1690. Le Roi se transporta lui-même en Irlande avec de nouvelles Troupes, & passa

la

1690. la Boine pour combattre l'Armée ennemie. Ce fut dans ce passage, comme on l'a dit, que le Duc de Schomberg fut tué. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que le bruit se repandit parmi les Troupes battuës, que le Prince d'Orange l'avoit été aussi. La nouvelle en ayant été portée en France par les fuyards on l'a reçut avec des demonstrations de joye incroyable. Cependant on en fut bien-tôt détrompé. Ainsi la Cour de France & tout le Royaume furent dans une étrange confusion, de toutes les extravagances qui avoient été faites pour cette prétenduë mort. Elle ne sut comment parer aux justes reproches qu'on lui faisoit sur ce sujet. Jamais il ne s'est rien fait de plus fou, ni de plus ridicule. La Cour fit voir en cela une bassesse d'esprit & une animosité si furieuse & si peu reglée, que cette avanture sera sa honte & son opprobre dans la posterité.

Après cette Bataille de la Boine le Roi s'occupa à la reduction de l'Irlande, & vint enfin mettre le siege devant Limerick, où les Troupes de Jaques s'étoient retirées après leur defaite. Mais la saison avancée devint si pluvieuse, qu'il ne fut pas possible d'emporter la Place. Il fallut donc lever le siege, & mettre l'Armée en quartier d'hyver. Le Roi se rendit à Londres, où il fut reçu avec de grands témoignages de joye. La Guerre d'Irlande fut laissée entre les mains du Baron de Ghinkel avec de bons Generaux, & de bonnes Troupes. Il eut le bonheur de la finir & de prendre Limerick, en obligeant toutes les Troupes Françoises & Irlandoises de

quit-

quitter absolument cette Ile, qui par ce 1690.
moyen retourna sous la domination de l'Angleterre. Mais cela ne se fit que la Campagne suivante. Dès que le Roi fut de retour, il pensa à se rendre dans les Provinces-Unies, selon le pouvoir qu'il s'en étoit reservé en acceptant la Couronne. Il crut qu'il devoit donner ses soins aux affaires generales, & qu'ainsi il falloit s'abboucher avec les Etats Generaux & avec les autres Alliés, pour affermir leur Union, pour concerter avec eux les operations de la Guerre, & pour travailler au bien de la cause commune. Il fit part de son dessein à tous les Alliés, qui resolurent presque tous de se rendre à la Haye pour traiter tête à tête avec ce grand Prince, & hâter ainsi les Negotiations de ces importantes affaires.

Le Roi partit de Londre vers la fin de Jan- 1691.
vier, & fit son entrée à la Haye le 5. de Février suivant. On lui fit la reception la plus magnifique que le tems pût permettre. On en a donné la description au public. Il s'y rendit alors un grand nombre de Princes, qui vinrent de toutes parts en Hollande, & on en compta jusques à quarante, sans y comprendre les Ambassadeurs & les Envoyez de ceux qui ne purent pas s'y rendre en personnes. Pendant qu'ils étoient occupés aux affaires communes, on fut averti que la France faisoit des préparatifs extraordinaires dans les Païs-Bas, & que toutes les Troupes y étoient en mouvement, sans que l'on pût deviner à quel dessein. Le Roi de France au desespoir de ce que la Campagne

prece-

1691. precedente ne lui avoit servi de rien, & que le concours de tant de Princes alloit lui causer de nouveaux embarras, crut qu'il devoit faire quelque grand coup pour déconcerter ces Princes. On fut donc tout étonné d'aprendre que son Armée s'étoit postée devant Mons pour l'assieger, prétendant s'ouvrir par-là le chemin de la Flandre, & du Païs de Liege, & se preparer une heureuse Campagne. Les Alliés, qui ne s'étoient pas attendus à une entreprise de cette nature, dans la saison où l'on étoit alors, n'étoient pas en état de secourir cette Place. La France crut donc, qu'elle reduiroit les Alliés à la necessité de venir à une Paix, dont elle auroit tout l'avantage. La Place fut investie le 15. de Mars.

L'Armée qui formoit ce siege, étoit de cinquante mille hommes de pied, & de quarante mille chevaux. Il y avoit une Garnison de quatre mille hommes dans la Ville, & l'on crut à la Haye, que l'on auroit le loisir de marcher au secours. La Ville se defendit fort bien, & le 7. d'Avril l'ennemi n'avoit encore pû s'aprocher du corps de la Place. Pendant cela l'Armée des Alliés s'assembloit, & elle se mit en pleine marche le 5. d'Avril, forte de près de trente mille hommes d'Infanterie, & douze ou quinze mille chevaux. Mais sa marche fut lente par les mauvais chemins, & par le grand nombre de chariots de Munitions. On croyoit neanmoins pouvoir arriver en vuë dans le 8. à peu près. Mais la Place se rendit ce jour-là, le Gouverneur, & la Garnison ayant été obli-

gez

gez de capituler malgré eux, parce que la 1692.
populace gagnée par les Ecclesiastiques qui
étoient corrompus par la France, menaça de
battre la chamade elle-même, si l'on ne travailloit à capituler dans le moment. Les
François se rendirent donc maîtres de cette
Ville, & les Alliés ne purent venir à tems
pour la secourir. On crut que l'ennemi
pousseroit jusques à Bruxelle. Mais ses Troupes étoient tellement fatiguées, qu'elles furent renvoyées dans leurs quartiers pour se
rétablir. Le Roi d'Angleterre en fit autant
de son côté, & s'étant rendu à la Haye il
se rembarqua pour l'Angleterre le 21. d'où il
revint en Hollande au mois de Mai suivant,
& se mit à la tête de l'Armée au commencement de Juin. Il la trouva campée près de
Bruxelle presque aussi nombreuse que celle
du Roi de France.

Quatre jours avant qu'il joignit l'Armée,
le Duc de Luxembourg attaqua la petite
Ville de Hall. Comme la Place ne vaut rien
par elle-même, la Garnison fut obligée de
l'abandonner. Dans le même tems le Marquis de Boufflers tâcha de surprendre la Ville
de Liege. Mais n'ayant pû réussir dans son
dessein, il se contenta de la bombarder pendant deux ou trois jours, après quoi il se retira. Corneille Tromp, fils du celebre Amiral Martin Herperts Tromp, avoit été nommé par les Etats pour commander leur flotte
en chef. Mais il mourut peu de tems après,
lors qu'il faisoit ses preparatifs. La Republique perdit beaucoup à sa mort. Il étoit
brave, & fort experimenté sur la Mer. Les

Mate-

1691. Matelots l'aimoient beaucoup. Il mourut à Amsterdam, d'où il fut transporté à Delft pour y être mis dans le tombeau de sa famille.

La Campagne se passa tout entiere en divers mouvemens, que firent les deux Armées, sans pouvoir en venir à quelque action. Enfin le Roi d'Angleterre se trouva près de Beaumont separé des François par un petit ruisseau. Il mit son Armée en Bataille. Mais le Duc de Luxembourg ne voulut point sortir de ses retranchemens. Cela obligea le Roi de faire sauter les Fortifications de Beaumont à la vuë des François, qui ne se remuerent point. Ce Prince quitta l'Armée vers le milieu du mois de Septembre. Le Duc de Luxembourg, qui en fut averti, crut qu'il devoit profiter de son départ. Il laissa donc le gros de son Armée sous le Mont de la Trinité, & prit avec lui les Troupes de la Maison du Roi, toute la Gendarmerie, quatre Regimens de Cavallerie, & deux de Dragons. Il arriva le lendemain à Leuse, dans le tems que l'Armée des Alliés sous le Prince de Waldeck passoit le ruisseau de la Catoire. Il faisoit alors un fort gros brouillard, dont ce General sut profiter. Il tomba sur l'Arriere-garde de toutes les Troupes, composée de deux Bataillons & de cinq Escadrons sous le Comte de Tilli. D'abord il mit ses Troupes en Bataille, & l'on fit repasser en diligence quelques Escadrons de l'Aile gauche. On forma deux Lignes de toutes ces Troupes, que le Duc fit charger avec beaucoup d'impetuosité. Mais il fut soutenu par les

Alliés avec beaucoup de vigueur & d'intrepidité, & le combat y fut fort rude, & fort sanglant. Cependant la premiere Ligne des Alliés fut obligée de se retirer, & de se rallier derriere la seconde. Le Marêchal ne voulut point que l'on poursuivît ces Troupes, parce que l'on avoit jetté quelque Infanterie le long du ruisseau, ce qui auroit incommodé sa Cavallerie. Il fit donc place à sa seconde Ligne, qui chargea celle des Alliés; & qui la renversa. Mais dans le même tems toute l'Armée parut, ce qui obligea le Duc de Luxembourg de se retirer en diligence, d'autant plus qu'il vit que l'on faisoit marcher de l'Infanterie & des Dragons pour lui couper la retraite. Il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre. Mais les François perdirent beaucoup d'Officiers, & la Maison du Roi y fut fort maltraitée. Peu s'en fallut même, que ce détachement ne fut taillé en pieces par l'Infanterie, que l'on avoit postée dans des Hayes à la tête du defilé, où il falloit passer pour se retirer. 1691.

Il y eut quelques démêlez entre le Dannemarc & les Etats Generaux. Mais tout cela fut terminé par un Traité qui contenta les deux Partis. On se rendit de part & d'autre les Vaisseaux qui avoient été arrêtez, & cela rétablit l'Union entre les deux Etats. Il arriva la même année un Envoyé de Perse à la Haye. Il y fit son entrée au milieu du mois de Septembre, & fit savoir que le Roi son Maître l'avoit envoyé pour faire de nouveaux Traitez d'Alliance, & pour assurer les Etats, que tous leurs sujets pourroient

1691. trafiquer en toute fureté dans la Perse, & qu'on les favoriseroit en toutes choses. Le Roi d'Angleterre ayant achevé toutes les affaires qui dépendoient de lui dans les Provinces-Unies, s'en retourna en Angleterre, où il s'occupa à faire assembler son Parlement, & à préparer les fonds & les Troupes necessaires pour la Campagne prochaine: après quoi il se mit en état de repasser en Hollande à son ordinaire, pour se mettre à la tête de l'Armée, & travailler ainsi à s'opposer aux grands desseins de la France.

1692. A peine y fut-il arrivé, qu'il aprit que le Roi de France étoit venu en Flandre, où il s'étoit mis en marche avec près de cinquante mille hommes. Pendant cela le Duc de Luxembourg avoit formé un Corps d'Armée de près de soixante mille hommes, & le Marquis de Boufiers commandoit un Camp volant.. Toutes ces Troupes s'ébranlerent le 28. de Mai, & le Roi de France vint camper à Pieton, & le Duc de Luxembourg à Arquienne. On crut que leur dessein étoit d'assieger Charleroi. Mais tout d'un coup on aprit que Namur étoit investi, & que le Roi de France en vouloit faire le siege en personne. Dès que le Roi fut averti de ce siege, il donna ordre aux Troupes de s'assembler, & elles se joignirent toutes à une lieuë de Bruxelle. L'Armée en partit le 27. de Mai, & prit la route de Louvain, dans la resolution d'attaquer les François avant qu'ils fussent retranchez. Les François, qui craignoient que la Place ne fût secouruë, hâterent leurs travaux, & firent une Ligne de

circon-

circonvallation. Le 30. Ils ouvrirent la tranchée, & presserent la Ville avec tant de furie, qu'elle fut obligée de capituler le 5. de Juin; après avoir été menacée d'un bombardement. Elle avoit soutenu trois assauts. La Garnison commandée par le General Major Winbergue se retira dans le Château, où l'on se défendit vigoureusement. Cependant on attaquoit si vivement cette Place, qu'elle ne pouvoit manquer d'être forcée à se rendre, si elle n'étoit secouruë. On fit tout ce que l'on pût pour cela. Mais le Duc de Luxembourg s'étoit posté à l'endroit par lequel on pouvoit marcher au secours de la Place. 1692.

Le Roi d'Angleterre ne laissa pas de s'avancer jusques à une portée de Canon de l'ennemi, & fit même jetter plusieurs Ponts sur la Mehaigne, qui étoit entre les deux Camps. Mais il fit de si grandes pluyes, que les Ponts furent emportez par les eaux débordées, de sorte qu'il n'y eut pas moyen de passer. Il fallut donc se ressoudre à laisser prendre cette Place, plûtôt que de hazarder une Bataille dont la perte paroissoit infaillible. Cela eut entraîné la ruïne entiere des Païs-bas Espagnols, qui fussent tombez infailliblement entre les mains des François. L'Armée demeura encore plusieurs jours en vuë pour encourager les Assiegez à se bien défendre. Mais ils furent pressez si vivement, qu'ils furent obligez de rendre le Fort Guillaume le 21. de Juin. Huit ou neuf jours après le Château se rendit par Capitulation. Ainsi cette forte Place fut prise par les François après trente jours de tranchée, & il ne fut

pas

1692. pas possible aux Alliés de la secourir, quoi qu'ils eussent fait tout ce qui se pouvoit faire humainement pour cela. Mais la situation de cette forteresse est telle, que quand une fois une Armée y est postée pour l'assieger, il est presque impossible de secourir la Place, comme on l'a vû du depuis, lors qu'en 1695. le Roi d'Angleterre la reprit à la barbe d'une Armée de cent mille hommes commandez par le Maréchal de Villeroi, qui ne pût la sauver des mains de ce Prince.

Pendant le siege de Namur, la flotte de France se mit en Mer, dans le dessein de faire une descente en Angleterre, après avoir pris des mesures pour le rétablissement du Roi Jaques. On crut ces mesures si justes, que le Roi de France partant pour Namur, dit que cette Campagne pourroit voir Jaques sur le Trône, & le Prince d'Orange chassé. On vit en effet ce Prince se rendre sur les Côtes avec sa Cour & ses Troupes Irlandoises, outre quelques Regimens François qu'on lui avoit donnés. Il y avoit quatre cens vaisseaux de transport pour y embarquer les Troupes, & tout cela devoit marcher sous l'escorte de douze Vaisseaux de Guerre commandez par le Comte d'Estrée, pendant que la flotte sous les ordres du Vice-Amiral Tourville croisoit dans la Manche. Dans le même tems Jaques II. publia un Manifeste, pour encourager les Anglois qui lui étoient fideles, à se preparer à le recevoir. Tout avoit été si bien conduit, que l'entreprise paroissoit infaillible. Mais les vents ne permirent pas au Comte d'Estrée de joindre ce Prince avec son Escadre.

dre. Tourville fut retenu tout de même à la rade de Bertaume. Cela donna le loisir à la Reine de preparer tout ce qu'il falloit pour bien recevoir l'ennemi en Angleterre. Le Roi, qui étoit en Hollande, fit travailler en diligence à la flotte, qui se mit en Mer, & joignit les Vaisseaux Anglois. Il y avoit une grande conspiration trâmée en Angleterre. On devoit se saisir de la Reine, & massacrer tous ses plus fideles serviteurs. Ainsi Jaques II. se promettoit un favorable succès à son entreprise, d'autant plus qu'il croyoit avoir engagé une partie de la flotte dans ses interêts. Ce fut en ce tems-là, que l'on découvrit l'horrible conspiration trâmée contre le Roi d'Angleterre par le nommé Barthelemi de Liniere, appellé le Chevalier de Granval, qui entreprit cette detestable action, à la sollicitation du Roi Jaques, du Marquis de Barbesiere, & de plusieurs autres personnes de la Cour de France, ce qui donne lieu de croire, que le Roi y avoit part. Il fut decouvert par un de ses complices, & arrêté à Eyndhoven: son Procès lui fut fait, & ayant été convaincu de cet abominable crime, il fut condamné à la mort, & executé à l'Armée, à la maniere Angloise, pour les crimes qu'ils appellent de haute trahison. Il mourut le 13. du mois d'Août. 1692.

Le Roi de France avoit donné ordre exprès à Tourville de ne pas manquer d'attaquer l'ennemi, dès qu'il paroîtroit. Les deux flottes Angloise & Hollandoise, se joignirent au nombre de quatre vingts & huit Vaisseaux de Guerre, & se rendirent en vuë

1692. de celle de France le 29. de Mai. Les deux flottes ennemies se furent bien-tôt approchées, par ce qu'elles avoient ordre toutes deux de combattre. Les François furent les premiers à charger, quoi qu'inferieurs en nombre de Vaisseaux. La Bataille dura pendant trois jours, & les François y furent fort maltraitez & y perdirent plusieurs Vaisseaux. Tourville se retira comme il pût à la Hogue avec treize Vaisseaux. Il en laissa trois à Cherbourg, parmi lesquels étoit le Soleil Royal, qu'il montoit auparavant. Le reste de la flotte se sauva en grand desordre. Les trois vaisseaux, que l'on avoit laissez à Cherbourg, furent brûlez par les Alliés, & l'on en fit autant des treize qui avoient été conduits à la Hogue. Dès que Tourville fut descendu à Cherbourg, le Roi Jaques, le Marêchal de Bellefonds & lui tinrent conseil, sur ce qu'il y avoit à faire dans ce malheur. On resolut de faire échoüer les vaisseaux que l'on avoit ramenez dans ce Port, pour en sauver les équipages & le Canon, & du reste de mettre plusieurs Chaloupes Armées, pour empêcher que l'ennemi ne les vint brûler. Mais on ne pût pas les sauver, parce que l'on ne trouva que neuf Chaloupes, de sorte que celles des ennemis brûlerent le 2. de Juin les six vaisseaux échoüez à Lisset. Le lendemain ils firent la même chose des autres vaisseaux que l'on avoit fait échoüer à la Rade de la Hogue. Ils mirent le feu à un grand nombre de Vaisseaux Marchands, & à d'autres vaisseaux destinez à transporter les Troupes en Angleterre. Les François perdirent

dirent donc en cette occasion dix huit ou vingt Vaisseaux de Guerre, sans compter une infinité d'autres bâtimens, qui furent brûlez. Ainsi la France se vit humiliée, nonobstant la prise de Namur, & Jaques II. perdit encore une fois l'esperance de remonter sur le Trône. 1692.

Il ne fut pas possible pendant long-tems au Roi d'Angleterre de joindre l'Armée de France pour engager les affaires à une Bataille. Ayant été averti enfin, que le Marêchal de Luxembourg avoit envie de se rendre du côté d'Anghien, il fit marcher son Armée du côté de Genappe, à dessein de le combattre, & de le prévenir. Ce General fut averti de la resolution du Roi d'Angleterre par un Musicien de l'Electeur de Baviere. Il se posta donc à Steinkerke fort avantageusement. Cela n'empêcha pas ce Prince de marcher droit à lui, bien surpris de voir que l'ennemi l'eût devancé. On conclut, que quelque traître avoit fait savoir au Duc de Luxembourg le dessein du Roi, & en ayant fait perquisition, on decouvrit que cet avis avoit été donné par le Musicien que l'on fit pendre. L'Armée s'aprocha donc de Steinkerke sur deux Colommes. Le Duc de Wirtemberg, qui conduisoit l'Avantgarde, se posta sur une hauteur, que les François occupoient, & où ils s'étoient retranchez. Mais on les en chassa à la faveur de Canon que le Roi d'Angleterre avoit avantageusement placé pour cela. L'Armée fit halte jusques à deux heures après-midi, que l'on commença à marcher droit

1692. droit à l'ennemi. On ne pût se servir d'abord que de la seule Avantgarde, tant le terrein étoit étroit & serré. On en mit une partie sur la hauteur, dont le Duc de Wirtemberg s'étoit saisi. Une autre partie fut mise derriere cette hauteur, & le surplus un peu plus à droite. La Cavallerie fut placée des deux côtez pour soutenir cette Infanterie. Les François avoient mis toute leur Infanterie derriere la hauteur, où ils étoient postez, les Dragons soutenoient l'Infanterie, & la Cavallerie étoit derriere les Dragons.

L'ordre du Roi d'Angleterre étoit, que le Duc de Wirtemberg commençât l'attaque, que le General Makaï le soutint, & que le Comte de Solms soutint Makaï. Le Duc attaqua avec dix Bataillons, & le Brigadier Fagel avec sept. Cela se fit avec tant de furie, qu'ils chasserent les François de leur poste, & demeurerent maîtres de leur Canon pendant plus d'une demie heure. Mais au lieu de soutenir cette attaque, on s'étendit sur la droite, & ainsi le Duc de Wirtemberg ne pût profiter de son avantage. Le General Makaï, qui commandoit ce second détachement, fut tué, & par-là ses Troupes ne marcherent pas au secours du premier, qui avoit besoin d'être rafraîchi. Le Roi d'Angleterre, qui s'aperçut de ce contretems, se rendit sur les lieux, & travailla à rétablir le combat. Mais l'occasion étoit manquée. Il ne fut pas possible d'y revenir, & l'on fut insensiblement obligé de quitter le terrain aux François. Pendant la chaleur du combat le Marquis de Boufiers arriva avec des

Trou-

Troupes fraîches, & tomba sur la Brigade de Fagel. On le soutint avec une valeur incroyable. Mais enfin il fallut ceder au nombre, & penser à la retraite, puis qu'il n'y avoit plus rien à faire pour l'execution du dessein que l'on avoit formé. Cette retraite se fit en bon ordre, & les François n'oserent attaquer les Troupes des Alliés. On y perdit quelques petites pieces de Campagne, quelques chariots de Munitions, & deux Drapeaux. On prit un Etendart à l'ennemi. Voila comment se passa cette fameuse action, où les François perdirent cinq ou six mille hommes, parmi lesquels il y avoit un grand nombre de Suisses, sans la valeur desquels l'Armée de France eut été battuë. Ainsi tout le fruit que le Duc de Luxembourg tira de sa victoire, consiste en ce qu'il se battit bien. L'on peut dire en effet, que si les ordres du Roi d'Angleterre eussent été exactement suivis, & que l'on eut soutenu le Duc de Wirtemberg, c'en étoit fait. L'Armée de France eût été taillée en pieces. Mais ceux qui devoient soutenir le General donnerent à droite, au lieu de marcher sur ses pas, comme ils en avoient reçu l'ordre. Cela fit perdre du tems, & par cela même l'occasion d'enfonçer cette Armée, & de la battre à platte couture. 1692.

Le Roi Guillaume & l'Electeur de Baviere n'étant pas satisfaits de ce combat firent tout ce qu'ils purent pour engager le Duc de Luxembourg à quelque autre action. Mais il évita tout ce qui pouvoit le forcer à recommencer tout de nouveau. Ils le guetterent

1692. terent neanmoins de si près, que ne pouvant plus subsister dans son Camp il le quitta à la sourdine, de peur d'être suivi dans sa marche. Il le fit même avec tant de précipitation, qu'il abandonna tous les prisonniers blessez de Steinkerk, parmi lesquels on en trouva plusieurs, que l'on avoit cru morts, ce qui donna quelque joye à l'Armée des Alliés. Les Partis couroient de toutes parts, & avoient souvent des rencontres. Le Comte de Guiscard avoit fait sortir un gros détachement de sa Garnison pour escorter des batteaux qui lui amenoient des palissades, dont il avoit besoin pour la fortification de sa Place. On en avertit le Gouverneur de Huy, & on lui dit que ce détachement devoit être de trois cens fantassins, & de deux cens Dragons. Il crut qu'il suffisoit de faire un detachement pareil pour les attaquer. Cependant on avoit fait sortir plus de mille hommes de Namur commandez par le Prince d'Enrichemont, le Marquis d'Hoquincourt, & un autre Colonel. Le Parti de Huy se rendit secretement au lieu où l'on devoit charger les Palissades. Il surprit les deux sentinelles avancées, & se jetta avec furie sur le détachement de Namur. On poussa cette attaque avec tant de vigueur, que ce detachement fut mis en déroute. On en amena quatre cens prisonniers, parmi lesquels étoit le Prince d'Enrichemont avec vingt sept Officiers. Le Marquis d'Hoquicourt fut tué avec un grand nombre de Soldats.

Vers le même tems à peu près il arriva à Ostende & à Nieuport quatorze ou quinze

mille

mille Anglois avec beaucoup de Munitions 1692.
de Guerre & de bouche. Le Maréchal de Luxembourg avoit dessein de mettre de grosses Garnisons dans Furne & dans Dixmude, dont il s'étoit emparé quelque tems auparavant. Il avoit déja placé quatre Bataillons dans Furne. Mais ayant sçû l'arrivée des Anglois il les en retira dès le lendemain, de peur qu'ils n'y fussent enlevez. Dès qu'ils en furent sortis, les Anglois y entrerent, & se posterent en même tems à Dixmude. Sur le milieu du mois d'Octobre, lors que le Roi se préparoit à se rendre en Angleterre, le Duc de Luxembourg fit faire plusieurs mouvemens à ses Troupes, & tout d'un coup le Marquis de Boufiers se rendit près de Charleroi avec des Troupes, & un grand nombre de pionniers. Dès que le Roi en fut averti, il se rendit à Bruxelle, où il arriva le 19. On fit marcher des Troupes en même tems vers cette Place. Mais les François ne les attendirent pas. Le Marquis de Boufiers se contenta de bombarder Charleroi, après quoi il se retira en diligence. Il y eut environ quarante maisons brûlées dans la Ville basse. Le bombardement dura près de quatre jours. Ayant manqué d'assieger Charleroi il se jetta tout d'un coup sur Furne & sur Dixmude. Mais le dégel qui survint l'obligea de renoncer à son entreprise.

Quelque semaines après ils se rendirent du côté de Huy, dans le dessein de l'assieger avec une Armée de quinze ou vingt mille hommes. Ils arriverent sur les hauteurs voisines vers la fin du mois de Decembre. Dès que

1692. le Gouverneur les apperçut, il les canonna, & le fit avec tant de furie pendant toute la journée, qu'ils eurent de la peine à se poster. Ils se rendirent maîtres d'un Fauxbourg en arrivant. Mais ils y furent regalez de tant de coups de Canon, & de tant de Bombes, qu'ils furent forcez de le quitter. On crut qu'ils auroient fait quelque travail pendant la nuit. Mais on les vit defiler dès le matin, & ils se retirerent, après avoir perdu mille ou douze cens hommes. Ils eurent peur d'être enveloppez, & de ne pouvoir se retirer, s'ils demeuroient plus long-tems devant cette Place. Ils dirent de leur part, que le siege de Huy n'étoit qu'une feinte, & que leur veritable dessein étoit de se rendre maîtres de Furne, qui fut investi en effet le 29. de Decembre. Le Prince de Waldeck mourut en ce tems-là âgé de 73. ans. C'étoit un Prince habile à la Guerre, qui entendoit extrêmement bien à choisir un Camp, & à faire subsister une Armée, & qui raisonnoit admirablement dans un Conseil. Ce fut lui, qui fit le plan du secours de Vienne assiegé par les Turcs en 1683. L'Empereur le fit Prince, pour lui donner une recompense honorable du grand service qu'il lui avoit rendu dans cette occasion. Il fut fort estimé par les Etats Generaux & par le Roi d'Angleterre, qui eut toujours une très-grande confiance en lui: il étoit Maréchal de Camp General, ou Velt-Maréchal des Provinces-Unies. Le Prince de Nassau Stathouder de Frise, & le Prince de Nassau Sarbruck furent faits Maréchaux de Camp à sa place.

Le Marquis de Boufiers ayant investi Furne avec un grand nombre de Troupes serra la Place de si près, qu'elle capitula le 6. de Janvier. Dès que l'on sut que cette Ville avoit été prise avec tant de promptitude, on cria contre le Comte de Horne, qui en étoit Gouverneur, & on l'accusa d'avoir manqué de conduite & de courage dans cette occasion. Cela l'obligea de se justifier dans le monde. Il produisit pour sa défense l'ordre qu'il avoit reçu de l'Electeur de Baviere de ne pas attendre l'extrêmité, & de penser sur tout à sauver la Garnison. Mais il publia aussi le resultat du Conseil de Guerre, qui avoit jugé qu'il falloit capituler, puis que l'ennemi avoit si bien fait écouler les eaux, qui étoient au Nord, qu'il avoit été en état de s'avancer sans danger jusques sur le fossé de la Ville : que les trois attaques s'étoient faites de près, par ce que l'on n'avoit point de Canon pour les empêcher de s'approcher, & qu'une partie du rempart n'avoit point de flancs, & l'autre étoit de terre nouvellement remuée, qui s'écouloit : que la Garnison n'étoit pas assez grande pour fournir les Postes, & qu'enfin le Gouverneur de Nieuport n'avoit pas lâché ses écluses, comme on l'avoit demandé il y avoit dix ou douze jours : que d'ailleurs il n'y avoit que sept méchans Canons de fer montez sur des affuts de Navire, dont l'un avoit crevé, deux avoient été demontez par les Batteries des ennemis, & les autres ne pouvoient être transportez d'un lieu à l'autre. Les Officiers disoient, que les eaux ayant manqué de venir du côté 1693.

1693. de Nieuport, ç'avoit été là le principal motif de la prompte reddition de cette Ville. Le Gouverneur de Nieuport se justifia aussi à son tour. Mais la Place étoit prise, & cela fut cause que l'on abandonna Dixmude, qui ne pouvoit plus se soutenir. Le Païs-bas François fut mis à couvert par-là des courses que les Garnisons faisoient sur eux, & rompit les mesures des Alliés pour l'ouverture de la Campagne de cette année.

La Guerre commençoit à fatiguer la France, quoi qu'elle parût triompher de tous côtés. Mais les grands efforts qu'elle avoit faits pour se rendre superieure à ses ennemis, l'épuisoient d'hommes & d'argent. Si elle eut pû faire la Paix dans l'état present des affaires, elle lui eût été avantageuse en toute maniere. Elle la souhaitoit donc avec beaucoup d'ardeur. Dans cette vuë afin d'envelopper ses démarches pour l'obtenir, elle engagea adroitement les Etats neutres à en parler aux Alliés, leur faisant entendre qu'elle sacrifieroit volontiers une partie de ses Conquêtes pour mettre l'Europe en repos. Le Pape en avoit fait l'ouverture à l'Empereur, au Roi d'Espagne, & au Duc de Savoye dès l'année precedente. La France s'en étoit remise si absolument au Pape, qu'il avoit la carte blanche. Mais personne ne voulut prêter l'oreille à ses propositions. Se voyant rebutée de ce côté-là elle tâcha d'engager les Provinces-Unies à traiter. Elle leur promettoit une bonne barriere pour couvrir leur Païs, & la liberté tout entiere du Commerce, les assurant qu'elles regleroient à leur gré

tous

tous les articles qui les pourroient concerner. Mais ces offres furent rejettées, & quelques personnes de credit ayant voulu entrer en négotiation là-dessus, on leur imposa silence d'une maniere à les faire taire absolument, en les mettant hors d'état de continuer de traiter avec la France. 1693.

Le Ministre de l'Empereur avoit fait de grandes plaintes à la Diete des Cantons Suisses dès l'année passée. Ses plaintes avoient été appuyées par l'Ambassadeur d'Espagne, & par l'Envoyé des Etats Generaux. On se plaignoit de ce que leurs Troupes, qui étoient au service de la France, ne gardoient point la Neutralité, & qu'on les voyoit actuellement employées à agir offensivement contre les Alliés en attaquant leurs Places, & qu'il y en avoit eu vingt neuf Bataillons au siege de Namur : que l'on étoit surpris dans le Monde, qu'une Nation Allemande agît si fortement pour les interêts du grand ennemi de l'Allemagne, & qu'en effet il y avoit quarante mille Suisses au service de la France. On demandoit donc, que l'on empêchât à l'avenir que leurs Troupes ne violassent plus les anciens Traitez, & que d'ailleurs les Cantons ne fissent plus passer de Marchandises de contrebande en France. L'Ambassadeur d'Espagne, qui ne pût pas se trouver à l'Assemblée, écrivit à peu près les mêmes choses. Mais l'Envoyé des Etats Generaux fit une remontrance plus vive & plus forte. Il representa que dès le mois de Juillet 1691. il leur avoit presenté un Memoire de la part de ses Maîtres, qui contenoit les mêmes

1693. plaintes, que l'on venoit de leur faire, mais que les Cantons Catholiques n'avoient point voulu lui donner de reponse, sous pretexte qu'ils n'avoient aucune alliance avec les Etats Generaux, & qu'ainsi il n'avoit aucun droit de parler d'infraction, que cela l'avoit obligé six jours après de demander par un autre Memoire, qu'ils demeurassent neutres, mais que l'un des Cantons Catholiques n'avoit pas voulu y répondre, par ce qu'il avoit dit la verité, peut-être un peu trop naturellement, que cependant les autres lui avoient fait dire, qu'ils ordonneroient à leurs Officiers de garder exactement la neutralité: qu'ayant demandé cette resolution par écrit, on avoit remis à le satisfaire là dessus; que cependant leurs Troupes avoient toujours agi à l'ordinaire, & qu'il n'avoit point encore reçu de réponse sur le Memoire de 1691.

Il ajoûta que les Cantons avoient un grand Corps de Troupes au service de la France, qui agissoient offensivement contre les Alliez avec plus de violence même que les François, & qu'ainsi les Alliez avoient lieu de croire qu'ils n'avoient point de plus grands ennemis que les Suisses, après la France. Il fit voir que les Suisses avoient fait passer en effet un nombre prodigieux de chevaux & de Marchandises de contrebande en France: que pour les chevaux qu'ils nourrissoient en leur Païs, il n'en parloit pas; mais qu'ils en avoient en quelque sorte depeuplé l'Allemagne pour en accommoder ce Royaume ennemi, pendant que les Alliez combattoient pour la liberté de l'Europe & de la Suisse mê-

même: qu'il n'imputoit pas cela à tout le Corps Helvetique, mais seulement à ceux 1593.
qui agissoient ainsi pour la France: que nonobstant cela Sa Majesté Imperiale leur avoit permis de tirer beaucoup de bled d'Allemagne, dans la disette, pendant que la France, qui recevoit tant de secours de leur part, ne leur en laissoit passer qu'une très petite quantité, à des conditions fort désavantageuses pour la Suisse: que l'on avoit permis à leurs Marchands de transporter des effets de contrebande en grande abondance, ce que la France n'avoit pas voulu leur accorder; que depuis cent cinquante ans & plus la Maison d'Autriche avoit fidelement executé les Traitez d'Alliance, que la France les avoit enfraints de sa part en tous leurs points, de sorte que les profits qu'elle tiroit d'eux par les peages, excedoit les pensions qu'elle leur donnoit. Il conclut sa remontrance en leur disant, qu'il leur laissoit à examiner comment ils pourroient soutenir leur reputation, & satisfaire aux mouvemens de leur conscience, en soutenant l'injuste Guerre que la France faisoit à toute l'Europe dans le dessein de la mettre sous le joug.

Plusieurs Deputez de la Diéte furent offensez de la liberté de ce discours, & vouloient que l'on prit des précautions pour empêcher qu'à l'avenir on ne fit plus de pareilles remontrances peu respectueuses. Mais des personnes sages de l'Assemblée leur firent connoître que les Ministres publics avoient droit de faire des remontrances, comme ils trouvoient àpropos, & qu'au reste il falloit examiner si

1693. elles étoient bien fondées, & leur donner satisfaction.

Il y eut trois opinions dans la Diéte. Les uns soutenoient qu'ils étoient libres chez eux, & qu'ils pouvoient faire ce qu'ils trouvoient à propos pour leur utilité commune. Les autres vouloient que l'on répondit en termes vagues & generaux, & que l'on fit ce qui seroit de l'avantage public. La troisiéme qui avoit la pluralité des voix vouloit que l'on observât exactement la neutralité avec la Maison d'Autriche en punissant ceux qui y contreviendroient. Mais l'Assemblée se separa sans rien conclure, par ce que dans l'embarras des opinions on eut de la peine à les réünir. Plusieurs Deputez dirent que n'ayant point d'instructions là-dessus ils en feroient leur rapport à leurs Principaux, pour en apporter la décision à la premiere Assemblée. Cependant ces remontrances produisirent leur effet dans quelques Cantons. Celui de Berne fit jurer à ses Officiers, qu'ils ne serviroient plus que selon les Traitez, & celui de Zurich accorda aux Etats une levée de quatre mille hommes.

La France, dont l'Armée Navale avoit été battuë à la Hogue l'année derniere, fit des efforts extraordinaires pour rétablir sa flotte, & la mit en Mer forte de plus de cent voiles sous le commandement du Marêchal de Tourville, de Chateau-Renaut, & de Gabaret. Il eut avis que la flotte marchande forte de quatre cens voiles étoit sortie de Portsmouth sous l'escorte de treize vaisseaux Anglois, de huit Hollandois, & de deux de Hambourg,

com-

commandez par le Chevalier Roock. En 1693.
sortant, ces vaisseaux furent conduits hors du Canal par soixante & dix vaisseaux de Ligne. Le Convoi suivit sa route vers Cadix, & laissa en chemin ceux qui devoient aller à Bilboa, & dans d'autres Ports voisins. Le 23. de Juin les vaisseaux qui devoient se rendre en Portugal, se detacherent sous l'escorte de deux vaisseaux de Guerre, ce qui diminua encore la flotte d'environ cent cinquante voiles. Le Maréchal de Tourville partit de Brest le 25. du même mois, & tourna droit à Cadix pour se rendre au Détroit. Le 26. il découvrit à neuf heures du matin à la hauteur de St. Vincent les vaisseaux qui alloient en Portugal. On se canonna de part & d'autre vers quatre heures du soir. Les François cesserent le combat, & donnerent avis de tout au Marêchal de Tourville, qui détacha en même temps des vaisseaux pour aller reconnoître. Il donna ordre de faire force de voiles pour attaquer l'ennemi. Le Chevalier Roock voyant cette manœuvre prit le large avec ses vaisseaux, dont soixante & dix tâcherent de se sauver vers Cadix, & vers la côte d'Afrique en passant le Détroit. Sur le soir les François prirent deux vaisseaux de Guerre Hollandois, & quelques vaisseaux marchands, que l'on garda pendant la nuit, après en avoir brûlé ceux que l'on estima de moindre valeur. Le 28. on en fit échoüer une trentaine d'autres sur la côte, où ils furent brûlez, afin de poursuivre les autres en diligence. Le 29. la flotte Françoise vint moüiller à trois lieües de Cadix, où l'on brûla encore deux

vaif-

1693. vaisseaux Marchands, & l'on en envoya quatorze à Toulon, qui furent tout le butin que les François firent dans cette expedition.

Le 4. Juillet Tourville voulut aller brûler dans le Port de Cadix les vaisseaux d'escorte qui s'y étoient retirez. Mais il n'y eut pas moyen de travailler à cette entreprise. Il attendit donc le retour des vaisseaux qu'il avoit envoyez à la découverte, qui lui apprirent que plusieurs Navires Marchands s'étoient retirez à Gibraltar. Il envoya vingt vaisseaux pour les brûler. Il y en avoit sept de Dannemarc & de Suede, deux de Genes, & quatre d'Angleterre avec un Hollandois. Les François firent venir les premiers à eux, & travaillerent à mettre le feu aux cinq autres. Mais ils se défendirent avec tant de vigueur, que ceux qui les avoient attaquez se retirerent avec perte. On revint à la charge sur eux avec des bombes & des Carcasses. Les Anglois mirent leurs vaisseaux sous l'eau, & le seul Hollandois fut brûlé. Cependant il se défendit fort long temps, & l'on eut le loisir d'en sauver les principales marchandises. Voila comment cette flotte marchande fut maltraité par la faute des Amiraux Anglois, qui ne l'escorterent pas assez loin. Cependant les François ne profiterent pas beaucoup de leur victoire. Ils firent une très méchante manoeuvre dans toute cette affaire, & le Chevalier Roock, au milieu du danger où il étoit, trouva moyen de se dégager, & de sauver une partie considerable de sa flotte marchande. Ainsi la flotte Françoise n'acquit pas beaucoup d'honneur dans son expedition, & l'on n'en fut

pas

pas fort content à la Cour de France. Il se trouva même que la pluspart des pris, ou ruinez appartenoient à des marchands de Païs neutres qui n'étoient point en Guerre. 1693.

Le Roi de France avoit fait ses preparatifs de si bonne heure, que son Armée forte de cinquante mille hommes entra dans le Pallatinat avec un grand équipage d'Artillerie. On assiegea Heydelberg, & on y ouvrit la tranchée le 21. de May. La Place fut obligée de capituler le 22. & le Chateau fut rendu le 23. par la trahison ou lâcheté de celui qui y commandoit. On pilla cette ville, après quoi les François la brûlerent. On n'épargna ni les Eglises ni les tombeaux dont on jetta les ossemens pour prendre le plomb & l'étain des cercueils, & l'on vit les squelettes des Princes Palatins jettez inhumainement par les ruës. Violence inouïe dont les Payens mêmes avoient horreur. Ils ont toûjours respectez les tombeaux, & si l'on a poussé la barbarie aujourd'hui jusques à cet excès de fureur, cela ne s'est fait que par un emportement d'inhumanité, qui est absolument contraire au Droit des Gens. Tout cela se faisoit par la France pour obliger l'Empereur & les Princes d'Allemagne à écouter les propositions de Paix qu'elle faisoit faire par tout. Mais c'étoit là un étrange moyen de porter les gens à la Paix. Il ne servoit au contraire qu'à les en éloigner davantage, par l'horreur que de semblables cruautez donnent ordinairement à tous ceux qui ont quelque sentiment d'humanité. Les François eurent du bonheur en Catalogne.

1693. gne. Ils prirent Rose le 9. de Juin par composition, & se saisirent trois jours après du Château d'Ampurias.

Cependant tous ces grands efforts fatiguoient étrangement la France, & ne servoient qu'à l'épuiser. Elle les redoubla neanmoins dans les Païs-Bas, dans l'esperance d'obliger l'Espagne & les Provinces-Unies de consentir enfin à la Paix. Le Roi se rendit donc au mois de May à la tête de son Armée, qui étoit forte de près de cent mille hommes. Il en fit faire la revuë à Gemblours, & s'en retourna à Versailles dans le temps que tout le monde s'attendoit à quelque grande expedition. Ce fut ce que les Ecrivains François appellerent le triomphe de la sagesse. La verité est que le Roi d'Angleterre s'étant possé avec son Armée sur le Mont St. André, cela rompit toutes les mesures que le Roi de France avoit prises, par ce qu'il ne pouvoit former aucun dessein que ce Prince ne pût empêcher, par le moyen du Poste qu'il avoit pris. Il eut fallu même en venir à une bataille, ce que le Roi de France craignoit, connoissant la vigueur, la bravoure, & la capacité de son ennemi. Il prit donc le parti de s'en retourner, voyant qu'il ne pouvoit plus rien entreprendre, & il laissa ses Troupes sous la conduite du Duc de Luxembourg & du Marquis de Boufflers. Ce qu'il y eut de plaisant dans cette affaire, c'est qu'il avoit amené les Dames de sa Cour pour être les temoins de son triomphe. Mais elles furent obligées de s'en retourner sans avoir vû qu'une revuë & un campement.

Dés

Dés qu'il fut parti, les deux Generaux firent diverses marches, & tout d'un coup le Marêchal de Luxembourg resolut d'assieger Huy, que le Marêchal de Villeroy investit le 18. de Juillet. On fit ce siege avec toutes les précautions imaginables. Ainsi la Place fut obligée de capituler dés le 23. & la Garnison fut conduite à Liege. Le Roi d'Angleterre qui ne pût pas empêcher cette Place de tomber entre les mains de l'ennemi, crût qu'il étoit plus important d'envoyer forcer les Lignes, qui couvroient les Païs conquis, pour en tirer des contributions. Il esperoit même de faire faire quelque mouvement au Duc de Luxembourg, dont il pourroit profiter. Il detacha donc de son Armée le Duc de Wirtemberg avec douze ou quinze mille hommes, & l'envoya du côté de ces Lignes. Il les força l'épée à la main, les fit raser, & mit tout le Païs sous contribution, après s'être saisi de plusieurs postes considerables. Pendant cela le Duc de Luxembourg alla reconnoître les retranchemens que l'on avoit faits devant la ville de Liége, pour empêcher que les François ne l'attaquassent, comme ç'avoit toujours été leur dessein. 1693.

Il fut averti dans sa marche que le Roi d'Angleterre étoit retourné camper entre la Gheete & le ruisseau de Landen, & qu'il avoit fait un grand détachement, tant pour le Duc de Wirtemberg, que pour renforcer la Garnison de Liege. Il resolut donc de l'aller combattre, pendant que son Armée étoit affoiblie. Il commanda aux Troupes de faire des fascines, comme s'il eût eu dessein d'al-

1693. ler à Liége. C'étoit pour envelopper son dessein. Il decampa tout d'un coup de Hellich à sept lieües de l'Armée ennemie, & marcha sur quatre colomnes, son Infanterie au milieu, & sa Cavallerie sur les ailes. Il arriva avec la Maison du Roi à la vuë du Roi d'Angleterre pour le retenir dans son Camp, ou pour charger l'arrieregarde, si l'on pensoit à la retraite. Il se rendit à quatre heures après midi sur une hauteur, qui n'étoit qu'à une demie lieüe de l'ennemi. Quand le Roi & l'Electeur de Baviére l'eurent reconnu ils jugerent qu'il avoit dessein de les attaquer. Cela leur fit prendre la resolution de l'attendre, se fondans sur la bonté de leur Camp, sur la valeur des Troupes, & sur l'état fatigué de l'ennemi. Ils crurent qu'ils ne hazardoient pas beaucoup, puis qu'ils pouvoient battre le Duc de Luxembourg, & ruïner ses Troupes. Que s'ils succomboient dans cette occasion, ils jugerent que cela n'arriveroit qu'après avoir fait perir bien des François, dont les Troupes seroient fort delabrées après ce combat, lequel ne se feroit qu'à leurs depens. Le Roi, qui sçavoit qu'il étoit inferieur pour le nombre ordonna à son Infanterie de se retrancher. Il borda son retranchement de près de cent piéces de Canon, mit son Infanterie derriere ce retranchement, & la fit soutenir par sa Cavallerie. Il posta trois Lignes de Cavallerie du côté de Laer, & de Neerwinden. Son Armée fut sous les Armes toute la nuit, & l'ennemi commença l'attaque à cinq heures du matin. L'aile droite la soutint avec une valeur extraordinaire, & repoussa les François. Le

choq

choq dura six heures, pendant quoi le Canon 1693.
des Alliez faisoit un ravage épouvantable dans les Troupes ennemies. On voyoit faucher des batarllons, & la terre étoit toute jonchée de morts & de mourans. Les François se rebuterent vers les onze heures. Mais ils recommencerent le combat à l'aile gauche, où ils furent reçus avec le même succès, & obligez de se retirer, après avoir perdu une infinité de monde. Leur Infanterie souffrit beaucoup. Celle des Alliez ne tiroit qu'à bout touchant de derriere son retranchement, & le Canon ne tiroit qu'à cartouches. Après cette seconde attaque il se fit une espece de calme entre les deux Armées, pendant lequel le Duc du Luxembourg ramassa toute sa Cavallerie, qui étoit le double de celle du Roi d'Angleterre. Il revint donc à la charge à l'aile droite où le feu avoit toûjours duré, quoi qu'assez foiblement, par ce que les munitions commançoient à manquer. Le Roi d'Angleterre & l'Electeur de Baviere firent tout ce qui se pouvoit pour repousser l'ennemi. Mais ils ne purent empêcher que les François ne se rendissent maîtres de tout le village de Winden, étant renforcez alors de leur aile droite.

Le Duc de Luxembourg profita de cet avantage. Il fit passer sa Cavallerie à la faveur de l'Infanterie qui étoit dans les Hayes. Cela fit plier l'Infanterie des Alliez qui ne pouvoit plus soutenir le feu qui leur venoit en flanc. Le Canon ne pouvoit plus tirer faute de poudre & de boulets. Ainsi la Cavallerie ennemie passa, & chargea les Troupes

1693. pes de Brandebourg & de Hanover aussi bien que celles d'Espagne. Le Roi d'Angleterre commanda une partie de l'aile gauche pour venir au secours. Mais elle ne put y arriver assez tôt. Les François attaquerent ensuite la Cavallerie Hollandoise, & la renverserent avant que les Anglois eussent formé leur Ligne. On chargea donc comme on pût, & on le fit en plusieurs endroits avec beaucoup de succès. Mais la force & le nombre l'emporterent sur le courage, & le Roi voyant que les François devenoient superieurs ordonna la retraite, & abandonna une partie de son Canon, après avoir fait un carnage horrible des Troupes de l'ennemi. Cette retraite se fit avec tant d'ordre que le Duc de Luxembourg n'osa la troubler, de peur de perdre l'avantage qu'il avoit remporté dans cette journée. Les Alliez perdirent plus de soixante piéces de Canon, beaucoup de prisonniers, & plusieurs Etendars. La victoire couta cher aux François. Leur Infanterie y fut tellement maltraitée qu'ils ne purent la rétablir du depuis. La retraite des Alliez fut jugée si belle que le Duc de Luxembourg témoigna qu'elle valoit une victoire. Au reste la maniere dont le Roi d'Angleterre avoit disposé son Armée, & les retranchemens dont il l'avoit couverte en si peu de temps firent le sujet de l'admiration de tous ceux qui entendent la Guerre. Dans le combat, ce Prince fit voir toute la valeur & toute la prudence d'un grand & habile General. Le Roi de France à qui l'on fit le rapport de cette bataille dit que le Duc de Luxembourg

avoit combattu en Prince de Condé, mais 1693.
que le Roi d'Angleterre avoit agi & s'étoit retiré en Vicomte de Turenne. On ne pouvoit rien dire de plus fort à la loüange de ce Prince.

Il est certain qu'il pouvoit éviter cette bataille. Il n'avoit qu'à passer le vaisseau qui étoit derriere lui. Mais il considera que quel qu'en fût l'évenement il y auroit beaucoup à gagner pour les Alliez. Et en effet l'Armée de France ne fit plus rien pendant le reste de la Campagne. Elle fut occupée à se rétablir & à remettre ses Troupes delabrées. Elle perdit plus de quinze mille hommes sans conter les blessez, dont une partie mourut, & l'autre demeura estropiée. D'ailleurs il étoit bien aise d'obliger les Alliez à mettre sur pied un plus grand nombre de Troupes pour faire la Guerre avec plus d'égalité à l'avenir. Cela les obligea en effet à augmenter leurs forces pour la Campagne suivante. Ainsi ce Prince vint à son but. Il ruïna l'Armée victorieuse, & se vit en état dans la suite de faire tête à l'ennemi victorieux. Les deux Armées se reposerent après cette bataille, pendant quoi le Roi donna au Duc de Wirtemberg la charge de General de l'Infanterie, qui avoit été exercée par le Comte de Solms tué à la bataille de Landen, & celle de Marêchal de Camp General, qui étoit vacante depuis la mort du Prince de Waldeck, au Duc de Holstein Pleun, qui en fut pourvû du consentement du Roi de Dannemarc.

Les François firent de grands trophées de cette victoire. Ils publierent de toutes parts qu'u-

1693. qu'une partie de l'Armée des Alliez avoit été tuée sur la Place, qu'une autre avoit peri dans la riviere en se sauvant, & que le reste avoit été dispersé, & mis hors d'état de se rallier de long temps. Ils dirent que la plus-part des Officiers Generaux avoient été tuez ou faits prisonniers, & qu'ils avoient trouvé soixante & seize piéces de Canon avec huit mortiers & neuf Pontons, qui étoient sur le Champ de bataille, dont ils étoient les Maîtres ; qu'ils avoient pris douze paires de timbales, soixante étendans & vingt deux Drapeaux. Il est vray qu'ils eurent tous ces avantages. Mais ils leur couterent extrêmement cher, & le Dauphin eut raison de dire qu'il ne falloit gagner qu'une ou deux batailles semblables pour ruïner absolument l'Armée. Ils perdirent bien vingt mille hommes tuez ou estropiez d'une maniere à ne pouvoir plus servir. Les victorieux se trouverent tellement épuisez de forces qu'ils ne purent poursuivre l'Armée battuë, laquelle fit sa retraite assez tranquillement. Et en effet l'Aile gauche des Alliez, & le Corps de bataille se retirerent fort paisiblement. Il n'y eut que l'aile droite qui fut un peu maltraitée, si l'Armée de France eût été aussi victorieuse qu'elle le publioit, pourquoi n'attaquoit-elle pas la ville de Liege pour l'obliger à la neutralité. La verité est que l'Armée des Alliez épuisa toutes ses munitions, & que cela seul fut cause qu'elle perdit la bataille. Et en effet quand l'ennemi se fut rendu maître du Canon, il n'y trouva ni poudre, ni boulets, & ne put s'en servir. Et après tout cet-

te

te Armée victorieuse demeura absolument dans l'inaction, & n'osa rien entreprendre qu'après que le Dauphin, qui étoit en Allemagne, lui eut envoyé un gros detachement, & qu'on eût fait marcher les Troupes, que l'on tenoit sur les côtes de Bretagne & de Normandie, pour s'opposer aux descentes que la flotte des Alliez pouvoit faire. 1693.

Lors que le Duc de Luxembourg eut reçu toutes ces Troupes, il se mit en état d'attaquer Charleroy. Les Alliez ne purent empêcher l'execution de ce dessein. Ainsi l'ennemi fit ce siege en repos. Le Comte de Guiscard investit la Place le X. de Septembre avec six Bataillons, & un Regiment de Dragons. Un autre Officier General se posta d'un autre côté avec dix sept Escadrons, & le même jour il arriva trente deux Bataillons, & trente quatre autres Escadrons. La tranchée fut ouverte la nuit du 14. au 15. Pendant cela le Roi d'Angleterre détacha l'Electeur de Baviere & le Duc de Wirtemberg avec vingt mille hommes, pour obliger le Duc de Luxembourg à faire quelque mouvement, & pour l'engager à une nouvelle Bataille. Mais il ne branla point de son Poste, & il envoya seulement des Troupes pour se jetter dans les Places, que l'on voudroit attaquer. Mais cette précaution fut inutile; parce que l'Electeur de Baviere fut rappellé, lors que l'on vit que le Duc de Luxembourg ne s'ébranloit point. Pendant tous ces mouvemens le siege continuoit, & les Assiegez firent de vigoureuses sorties avec succès. Cela fut cause que les Assiegeans fu-

1693. rent obligez de s'avancer pied à pied. Enfin tout étant prêt le 6. d'Octobre pour un assaut general ils l'entreprirent. Mais ils furent repoussez fort rudement. Ils reprirent donc leurs travaux, & le Gouverneur voyant qu'ils étoient au corps de la Place, capitula le 11. du même mois, & en sortit avec sa Garnison.

L'Armée des Alliez en Piemont entreprit de bombarder Pignerol. Les François accoururent en diligence au secours, dans la crainte de perdre cette ville. Ils se rendirent près de la Place avec tant de diligence & de secret que l'on fut tout étonné de les voir arriver. Le Duc de Savoye fit sauter le Fort de St. Brigitte, dont il s'étoit emparé, & se mit en Bataille pour reçevoir l'ennemi qui venoit l'attaquer. Le combat se donna le 4. d'Octobre dans la plaine de la Marsaille. Il fut violent & fort opiniâtre, la victoire balança long temps. Mais enfin les François la remporterent après quatre ou cinq heures de combat. Les Alliez emmenerent huit piéces de Canon avec eux en se retirant, & laisserent le reste avec un grand nombre de Drapeaux & d'Etendars.

Les Espagnols furent les plus mal-traitez. Ils perdirent bien trois mois mille hommes tuez, ou mis hors de combat. Ainsi cette Campagne parut fort glorieuse à la France. Cependant elle eut aussi ses chagrins & ses mortifications, qui servirent à diminuer la joye qu'elle avoit de ses bons succès.

Le malheur arrivé à la flotte marchande ne servit qu'à animer les Alliez à se recom-

penser de la perte qu'ils avoient faite dans 1693.
cette occasion. Ils préparerent donc une Armée navale formidable par le nombre des vaisseaux, & sur la fin du mois de Novembre ils en mirent une bonne Escadre en Mer, qui se rendit à St. Malo. Elle arriva le 26. de ce mois près de cette ville, & moüilla fort près d'une des entrées du Port. Peu de tems après on amena les Galiotes à bombes, dont on en jetta trente ou quarante du côté de la ville. Les habitans en furent fort allarmez, par ce qu'ils ne s'y attendoient pas dans une saison si avancée. Ces bombes ne firent pas grand mal. Mais le lendemain & la nuit suivante on en jetta une grande quantité, qui fit connoître que l'on avoit dessein de bombarder tout de bon. Le 28. au matin les Anglois ayant apperçû deux vaisseaux, crurent que c'étoient les avant-coureurs d'une Escadre, que l'on envoyoit de Brest pour les attaquer. Mais ils reconnurent que c'étoit un Armateur, qui amenoit une prise Hollandoise. Ils revinrent sur le soir, & jetterent douze ou quinze bombes pour amuser les habitans. Le lendemain jour de dimanche ils revinrent vers le soir à la faveur du vent, & d'une nuit obscure. Alors ils approcherent une Machine, qu'ils avoient preparée. C'étoit un batiment en forme de Galiote d'environ trois cens tonneaux, où l'on avoit enfermé plus de cent barriques de poudre couvertes de beaucoup de matieres combustibles aisées à prendre feu. Au dessus il y avoit bien trois cens carcasses pleines de grenades, de boulets de Canon, de chaines, de pistolets

1693. chargez & enveloppez de toile goudronnée, de gros morceaux de fer, & de choses semblables. Elles étoient ouvertes en six endroits pour mettre le feu plus aisément par tout.

On approcha cette Machine de la Muraille, & la pluspart des Carcasses tomba dans la ville, où elles mirent le feu en plusieurs endroits. Lors que le vaisseau creva le rempart auprès duquel il étoit placé fut renversé avec toutes les maisons voisines. Toutes les autres Maisons en furent ébranlées. Les vîtres furent brisées. Tous les vaisseaux fragiles à près de trois lieües des environs furent fracassez, & les toits des maisons furent ruinez. Cette machine causa un desordre incroyable dans la ville, & les habitans en souffrirent beaucoup. Dés qu'elle eut fait son effet les Anglois se retirerent, & cesserent de bombarder, par ce que la *Mer* commençoit à devenir fort grosse. Ils craignirent que la saison avancée ne leur amenât quelque tempête. Ainsi ils se mirent à la voile le 30. & emmenerent avec eux une centaine de prisonniers, qu'ils avoient faits dans cette expedition.

La France avoit été fort triomphante dans la Campagne qui venoit de finir. Elle avoit gagné deux batailles, pris plusieurs villes, & ruiné presque toute une flotte marchande. Cependant elle cherchoit la Paix de toutes parts, & tâchoit de la faire à quelque prix que ce fût. Toutes ses tentatives avoient été inutiles jusques là, & n'ayant pû disposer les Alliez à traiter, elle se servit donc enfin de l'Envoyé de Dannemarc en Angleterre, qui

qui presenta un Memoire au Roi sur ce sujet. 1693.
Il faisoit connoître que la France ne changeroit rien dans les offres que l'on avoit faites à l'Empereur, à l'Empire, aux Ducs de Savoye & de Lorraine, & qu'elle rendroit à l'Espagne tout ce qu'elle avoit pris en Catalogne pendant cette Guerre. Elle offroit aux Etats Generaux une barriere capable de les couvrir, qu'elle rendroit Mons & Namur, dans l'état où ces Places se trouvoient; mais qu'elle feroit raser Charleroy: qu'elle restitueroit Huy à l'Evêque de Liege, & lui donneroit un indemnité dans le Luxembourg pour Dinant qui lui seroit cedé, & que l'on regleroit un Traité de commerce sur le pied de celui de Nimegue: que pour satisfaire les Provinces-Unies de tous points, elle consentoit qu'au cas que le Roi d'Espagne vint à mourir sans enfans, l'Electeur de Baviere auroit les Païs-Bas, pourvû que l'Empereur y consentit. Ce Ministre insinua encore, que si l'on vouloit faire la Paix, la France le reconnoîtroit Roi d'Angleterre, & abandonneroit le Roi Jaques. Mais ce Memoire ne produisit rien, & l'on recommença la Guerre tout de nouveau la Campagne suivante.

Le Nonce du Pape avoit fait à peu près les 1694.
mêmes propositions au Roi d'Espagne, qui répondit qu'il ne pouvoit entrer en aucun Traité que de concert avec les Alliez; & que d'ailleurs on ne pouvoit croire que la France souhaitât la Paix de bonne foy. Quand ce Prince eut vû le Memoire presenté par l'Envoyé de Dannemarc, il en fut ému, & écrivit aux Etats Generaux en date du 23. de

1694. Janvier de cette année. Il marquoit que les propositions de la France étoient un piége pour désunir les Alliez : qu'il étoit surpris, de ce que cette Couronne s'avisoit de dispo-ser de ses Etats pendant sa vie. Il les pressoit ensuite de redoubler leurs efforts contre la France, & ajoûtoit enfin que si tous les Alliez faisoient la Paix, il continueroit la Guerre, & se resoudroit plûtôt à perdre tous ses Etats, que de consentir à une Paix honteuse, dont les conditions étoient insupportables. Il arriva encore quelque different entre le Dannemarc & les Provinces-Unies, à l'occasion des anciens péages que le Roi vouloit rétablir au préjudice du dernier Traité. Il fit donc arrêter tous les vaisseaux Hollandois, qui étoient dans ses Ports. Cela obligea les Etats Generaux d'user de represailles. Ils firent donc arrêter aussi tous les vaisseaux Danois, & en avertirent l'envoyé de Dannemarc, qui étoit à la Haye. En même tems l'Empereur, le Roi de Suéde, & l'Electeur de Brandebourg firent travailler par leurs Ministres à accommoder ce different. L'affaire fut remise à la décision du Roi d'Angleterre, qui la termina à l'amiable. Les vaisseaux furent rendus de part & d'autre, & on dressa un accord pour prevenir de pareilles difficultez à l'avenir. On en executa les conditions de bonne foy.

La flotte de France se mit en Mer au commencement de May forte de quarante vaisseaux de ligne sous le commandement de Château-renaut. Le Maréchal de Tourville sortit de Toulon avec une Escadre, & les

Ga-

Galeres qui étoient à Marseille, le vinrent 1694.
joindre. L'Amiral Russel mit aussi à la voile vers le même tems avec une partie des deux flottes Angloise & Hollandoise. Mais le mauvais tems l'obligea de relâcher à St. Helene, d'où il partit enfin le 15. dans le dessein d'aller attaquer Château renaut. Mais il s'étoit prevalu du vent, de sorte qu'il fut impossible de le joindre. Cela fit naître la pensée à l'Amiral Russel d'aller ruïner une flotte de vaisseaux Marchands, qui étoient à la rade de Bertaume chargez de grains, de vin, & d'eau de vie. Il detacha donc le 18. deux vaisseaux avec un brûlot pour les aller attaquer, & deux jours après les Fregates de la flotte s'étant approchées de ces vaisseaux, il y en eût trente sept qui furent obligez d'échoüer dans la Baye blanche, & huit autres dans celle de Conquêt. On brûla ou coula à fonds trente cinq de ces vaisseaux, & le reste fut dispersé. Le 27. du même mois deux vaisseaux Anglois avec quatre Armateurs trouverent près de la Hogue une pareille flotte, qui faisoit voile pour Dieppe, & pour Dunquerque dans le dessein de conduire des provisions destinées pour l'Armée de Flandre. Ils obligerent une partie de ces vaisseaux d'aller échoüer sur des rochers, une autre partie près de Cherbourg, & six furent pris par les Anglois. Le gros tems qui survint, obligea l'Amiral de relâcher à Torbay. Mais s'étant rendu à St. Helene, où étoit le lieu d'assemblée, l'Armée se trouva forte de cinquante deux vaisseaux de ligne de la part des Anglois, & de quarante & un de celle

1694. des Hollandois, sans compter les brûlots, & les autres petits bâtimens. On chargea beaucoup de Troupes & de machines sur cette flotte, qui ayant mis à la voile se trouva le 13 de Juin à la hauteur d'Oüessant.

L'Amiral Russel étant là avec la flotte en prit cinquante vaisseaux pour se rendre dans la Mediterranée. Le reste fut laissé sous la conduite de Mylord Berkley, qui avoit des Troupes de débarquement avec lui. Il tenta de faire une décente au Fort de Camaret près de Brest. Mais il y perdit bien du monde, & fut obligé de se retirer. Dés que l'on sut à Versaille, que les Anglois étoient en état de faire une descente, on en fut fort allarmé, parce que les principales forces de Mer étoient dans la Mediterranée. Cependant le Roi ayant reçû quelques avis d'Angleterre que l'on en vouloit à Brest, on se mit en état d'y bien recevoir l'ennemi. On éleva plusieurs batteries de Canons & de Mortiers. On fit de grands retranchemens. On applanit huit gros vaisseaux sur lesquels on plaça des Mortiers. On mit des Troupes de Soldats avec des Grenadiers sur quelques autres, & on attendit ainsi les Anglois avec quatre mille hommes de Troupes reglées, un Regiment de Dragons, trois mille Gentilshommes de l'Arriereban, & un grand nombre de Bombardiers.

Mylord Berkley, qui ne sçavoit pas que son entreprise avoit été découverte par des Traîtres d'Angleterre, entra dans la Baye de Camaret le 17. de Juin, & envoya les Chalouppes reconnoître les lieux propres au dé-

barquement. On lui rapporta que les François s'étoient bien retranchez, que l'on avoit vû plusieurs batteries dressées, & beaucoup de Troupes derriere les retranchemens. Cela n'empêcha pas l'Amiral d'envoyer trois vaisseaux Anglois, & quatre Hollandois pour battre le Château. Mais ils furent saluez de tant de coups de Canon, qu'ils en furent déconcertez. On ne laissa pas de faire débarquer quatre cens hommes au pied d'un Rocher, ou l'eau se trouva fort basse. Cela fut cause que le débarquement des autres ne se fit pas avec toute la promptitude necessaire. Ainsi ces quatre cens hommes furent fort maltraitez du feu des batteries, & des retranchemens. Le General Talmache fut reconnoître lui même les lieux, & remarqua, qu'il y avoit plusieurs retranchemens à forcer; d'où il conclut que le plus sur étoit de se retirer. Mais le peu d'eau fut cause que l'on ne pût sauver ces quatre cens hommes qui furent tous tuez, ou faits prisonniers, à la reserve d'un fort petit nombre qui se garentit du danger à la nage. Le General Talmache fut blessé dans cette action, & mourut quelques jours après de ses blessures, témoignant qu'il mouroit content au service du meilleur de tous les Rois, en faisant son devoir, mais que ce bon Prince étoit trahi, & il chargea une personne, qui étoit auprès de lui, de rapporter à la Reine ce qu'il venoit de dire, & de lui nommer les personnes du Conseil, qui avoient opiné mal à propos à retarder la descente. Il est certain en effet que si on l'eût faite plûtôt les François n'eussent 1694.

X 5 sent

1694. sent pas été preparez à s'y opposer, comme ils firent, & que l'affaire eût réüssi.

Le malheur arrivé à Brest ne servit qu'à irriter les Alliez. Mylord Berkley remit donc à la voile le 16. & prit sa route avec quarante cinq vaisseaux de Guerre, & un grand nombre de fregates, & de petits bâtimens vers les côtes de France. Il parut à la hauteur de Dieppe le 17. Mais un gros tems l'ayant tenu éloigné des côtes; les habitans de cette ville eurent le loisir de dépaver les ruës, & de mettre du fumier sur les toits des maisons. Dés que l'on fut averti que cette flotte avoit paru, l'Intendant de Roüen, & le Marquis de Beuvron se rendirent à Dieppe, & l'Ingenieur Lappara y fut envoyé de Versaille. On fit marcher en diligence tout ce que l'on pût de Troupes pour assurer la ville, & pour s'opposer avec les Milices aux desseins des ennemis. On transporta les femmes, & les enfans avec les meilleurs effets en plusieurs lieux voisins, en attendant l'issuë de cette affaire, parce que l'on ne sçavoit pas quel pouvoit être le but de Mylord Berkley. Le vent étant devenu favorable le 22. il s'approcha de la côte, & jetta des bombes depuis neuf heures du matin jusques à huit heures du soir. Il recommença vers les onze heures, & fit joüer une Machine à peu près semblable à celle de St. Malo. Quoique l'effet n'en fut pas tout à fait aussi grand qu'on l'avoit crû, elle ne laissa pas de faire un fracas horrible. On continua de jetter des bombes, & des carcasses toute la nuit. On jetta aussi quantité de bombes de la ville.

Mais

Mais elles passerent toutes au de là des Galiotes. Il n'y en eut qu'une qui tomba sur un petit bâtiment, qui n'en souffrit pas beaucoup de dommage. Mais les trois quarts de la ville furent reduits en cendre, quoique l'on eut pris d'extrêmes precautions pour éteindre le feu. Le reste fut tout renversé, & il n'en demeura pas une maison entiere. 1694.

Quand les bourgeois virent leur ville en feu, ils voulurent se retirer. Mais les Troupes les en empêcherent, & les deux partis penserent en venir aux mains. On prétendit que les nouveaux réünis avoient allumé le feu en plusieurs endroits de la ville. On parloit déja de les en punir, quoique le soupçon fût le plus mal-fondé du monde. Quelle apparence y avoit-il en effet que ces pauvres gens eussent pensé à brûler eux mêmes leurs maisons, eux qui avoient mieux aimé renoncer à leur ancienne Religion que de se mettre au hazard de perdre leurs biens. La flotte ayant achevé ce bombardement se retira le soir du 24. & se rendit près du Havre de Grace le 25. on fit sonder la Mer autour de cette ville, & peu de temps après on moüilla l'ancre le plus près qu'il fut possible. On fit avancer les Galiotes, & on bombarda depuis quatre heures du soir jusques au lendemain. On cessa de tirer le 27. mais on recommença le jour d'après avec tant de violence, que malgré les soins du Maréchal de Choiseul la moitié de la ville fut brûlée. On revint tout de nouveau à bombarder le 31. Mais on ne fit pas grand mal pour cette fois, par ce que les vents violens, & le courans empêcherent

1694. de tirer juste. Peu de temps après Milord Berkley se rendit auprès de la Reine pour lui rendre compte de son expedition. Cette Princesse dont l'ame étoit tendre, & toute portée à la bonté, témoigna qu'elle ne pouvoit pardonner à ceux qui avoient inventé le malheureux moyen de tourmenter le Genre humain, & qu'elle avoit de la douleur de voir que la Guerre autorisoit de semblables cruautez. Elle ajoûta qu'elle esperoit qu'elles deviendroient odieuses à ceux qui s'en étoient servi les premiers, & que l'on conviendroit à l'avenir de ne plus employer ces moyens barbares de ruiner les Peuples.

Pendant que toutes ces choses se faisoient sur la Mer, on étoit entré en Campagne dans les Païs-Bas. Le Roi d'Angleterre étoit venu se poster au Mont St. André le 22. du mois de Juillet. Le 18. du mois suivant il envoya les gros bagages à Louvain. L'Armée de France étoit commandée par le Dauphin, & depuis la Campagne ouverte on n'avoit fait que s'observer de part & d'autre. On avoit fait de grands preparatifs à Huy, & sur la Meuse. Ainsi le passage étoit ouvert pour se jetter sur Liege, & sur Mastricht. Enfin après avoir sejourné long temps en divers Camps, le Dauphin voyant que l'Armée des Alliez étoit décampée, la suivit en se retranchant toujours de peur d'être surpris. Lors que le Roi d'Angleterre crût avoir pourvû à la sûreté de Liege, & de Maestricht, il fit une entreprise, qui eut causé de grands embarras à la France, si elle eût réussi. Ce fut de s'emparer du Pont d'Espierre, qui n'é-

toit gardé que par très peu de Troupes. Cependant on pouvoit entrer facilement par là dans leur Païs, le ravager, & se jetter sur les Places qu'ils avoient du côté de la Mer. 1694.

Le Roi fit donc marcher l'Armée, & se rendit le 19. à Sombref. Il étoit naturellement impossible, que les François se rendissent aussi-tôt que lui au lieu où il avoit dessein de se poster, parce qu'ils étoient obligez de faire un grand tour pour arriver. L'Armée continua sa marche le lendemain, & arriva le 23. à Cambron, & par là elle gagna beaucoup d'avance sur les François. Quand elle fut là, le Roi fit un grand détachement sous le Duc de Wirtemberg pour se rendre en diligence au Pont d'Espierre. Pendant cela l'Electeur de Baviere devoit marcher avec deux Brigades du côté de l'Escaut, & le General Tettau devoit s'y rendre d'un autre côté avec des Troupes. L'Armée continuoit toûjours sa marche avec toute la diligence possible.

Les François sçachant le mouvement que le Roi d'Angleterre faisoit faire à ses Troupes devinerent son dessein, & détacherent quatre mille chevaux avec autant de fantassins en Croupe, & d'autres Troupes pour se rendre en diligence à ce Poste. Ils les firent même marcher à la débandade, au hazard de crever les chevaux pour arriver les premiers à ce Pont. La chose fut executée avec tant de promptitude, que les François se camperent en effet dans ce lieu là. Ainsi lors que le Duc de Wirtemberg s'en approcha, il trouva que l'ennemi s'étoit déja re-

1694. tranché, & qu'il étoit impossible de le chasser de là. On se canonna vigoureusement de part & d'autre. Mais on ne put point deposter les François. Cette marche se fit avec tant de précipitation qu'il y eut un grand nombre de chevaux qui perirent dans cette occasion, & l'on pouvoit suivre ces Troupes à la piste par les chevaux morts étendus, que l'on trouvoit du long de la route. Mais ce fut là le salut de la France, dans le sein de laquelle le Roi d'Angleterre auroit transporté la Guerre qui s'étoit faite jusques-là dans les Païs-Bas. Ce coup étant ainsi manqué par l'extreme diligence des François, ce Prince fit faire le siege de Huy, que le Dauphin ne pût secourir.

L'Armée des Alliez campa à Roussełaar, & s'empara de Dixmude, pour étendre ses quartiers, & pour se loger plus à son aise. Pendant cela le Comte de Guiscard Gouverneur de Namur se rendit à Huy avec des Troupes, & tout ce qu'il falloit pour mettre cette Place en bon état de defense. Il en sortit le 17. par ordre de la Cour, après avoir pourvù à tout ce qu'il crût necessaire pour le siege. Les Troupes des Alliez ayant investi cette forteresse la ville se rendit dés le lendemain, & le Duc de Holstein Ploen y posta quatre Bataillons sous le Brigadier de Lindeboom. Dés le 19. on travailla aux batteries à quoi l'on eut assez de peine, par ce que l'on trouvoit beaucoup de difficulté à faire monter le Canon sur les hauteurs. On ne laissa pas de mettre cinquante piéces de Canons & vingt Mortiers en batterie. Les

As-

Assiegez firent grand feu d'abord, & entreprirent même quelques sorties. Mais tout cela ne put empêcher les approches. Ainsi le 24. on commanda sept ou huit mille hommes pour se loger sur le fossé, avec ordre de se rendre maîtres du Fort Picard, s'il étoit possible. La chose s'executa avec tant d'intrepidité, que les François s'épouvanterent, & quitterent le Poste. On poursuivit les fuyars jusques au Fort Rouge, dont on s'empara tout de même, & l'on passa au fil de l'Epée tout ce que l'on trouva, à la reserve du Commandant. De là on poussa jusques à une tour, qui est à la tête de la ligne de communication des Forts au Château. On emporta donc ainsi tous les dehors en une heure & demi de temps. On continua de tirer tout le 25. sur le Château, & le jour suivant on attacha le Mineur. Les François firent joüer un fourneau pour l'empêcher de travailler. Mais cela n'ayant servi de rien le Marquis de Reignal, qui commandoit dans la Place, battit la Chamade le 27. & le lendemain 28. il sortit avec sa Garnison. 1694.

Ce fut ainsi que les grands preparatifs de la France qui menaçoient tous les Païs-Bas, furent inutiles pour l'execution des desseins qu'elle avoit formez. Le Roi d'Angleterre déconcerta ces projets, & conduisit les affaires avec tant de prudence, que le Dauphin ne pût rien executer. Au contraire la chance tourna de telle maniere, qu'il regla sa marche sur celle du Roi, se retranchant par tout depeur de surprise. Il est vray que son extrême diligence à s'emparer du Pont d'Espier-

1694 pierre sauva les lignes. Mais enfin Huy, & Dixmude mirent les affaires des Alliez en bon état. Le Païs de Liege fut couvert contre les efforts de l'ennemi, & l'on gagna sur lui les mêmes avantages qu'il avoit eus sur eux la Campagne precedente. Ainsi la bonne conduite de ce grand Prince prépara les affaires à ce beau siége de Namur, qu'il prit l'année suivante avec tant de gloire, qu'il força un Marêchal de France enfermé dans cette forteresse avec une petite Armée à la remettre entre ses mains, après avoir vû diminuer sa Garnison de huit ou neuf mille hommes, ce qui se fit en presence d'une Armée de cent mille hommes sous la conduite d'un autre Marêchal de France, qui ne pût jamais secourir cette Place assiégée.

L'Armée de France fut plus heureuse en Catalogne. Elle se saisit de plusieurs petites villes, & pensa s'emparer de Barcelone. Les Troupes étoient en marche pour l'assieger sous le Marêchal de Noailles, & le Marêchal de Tourville avoit débarqué des soldats en plus d'un lieu pour attaquer la Place par terre, & par Mer. Mais l'Amiral Russel arriva dans le même temps avec une flotte de cent trente six voiles, outre les Galeres d'Espagne. Il jetta des soldats dans la Place, & se mit à la rade, attendant que les François le vinssent attaquer, mais ils se retirerent bien vîte dans leurs Ports, & abandonnerent leur dessein. Les Troupes du Marêchal de Noailles retournerent aussi dans leur ancien Camp. Ainsi le Roi Guillaume sauva la Catalogne & les Païs-Bas. Au reste

l'ar-

l'arrivée de cette puissante flotte ruïna tous les desseins, & tout le commerce de la France dans la Mediterranée. Elle obligea même le Maréchal de Tourville de se tenir dans ses Ports sans en oser sortir. Et par ce moyen il demeura enfermé dans la Mediterranée, & l'Ocean démeura absolument à la discretion des Anglois & des Hollandois, qui porterent la terreur par tout sur les côtes de France. 1694.

La flotte de l'Ocean fut mise sous la conduite du Chevalier Shovel, qui bombarda plusieurs Places. La premiere fut Dunquerque qu'il attaqua avec plusieurs vaisseaux à bombes & à machines. Mais les Dunquerquois, qui s'attendoient depuis long temps à cette attaque, s'étoient preparez à recevoir l'ennemi. Le Chevalier Schovel fit tout ce qu'il pût pour placer ses Galiotes à portée. Mais la chose étoit impossible à moins que de ruïner le Risban, qui est une longue avancée, qui enferme des deux côtez le Canal par où les vaisseaux entrent dans la ville. On fit donc approcher deux brûlots pour tâcher d'approcher deux Machines des Forts du Risban. La premiere ne pût réüssir, par ce qu'un coup de Canon y mit le feu, avant qu'elle fût assez près. La seconde approcha davantage. Mais elle se renversa sur le côté. Ainsi elle brûla sans faire aucun mal. La chose étant donc absolument impraticable on fût obligé d'abandonner ce dessein. On quitta la ville de Dunquerque, & on se vint poster devant Calais. D'abord on ruïna une trentaine de Maisons. Mais la Mer étant de-

1694. devenüe fort orageuse il fallut se retirer. Cela ne laissa pas de donner beaucoup d'inquietude aux François qui se voyoient en danger de souffrir continuellement de pareilles insultes: En quoi ils se voyoient traitez de même qu'ils avoient traité leurs voisins, lesquels ils avoient bombardé avec beaucoup d'injustice & de violence.

1695. Ainsi se passa la Campagne de l'an 1694. avec peu de succès pour la France, & beaucoup d'avantages pour les Alliez. L'année suivante étoit à peine commencée, que François Henri de Mont-Morenci Duc de Luxembourg Maréchal de France mourut d'apoplexie à Versaille le 4. de Janvier. Ce General avoit fait la Guerre avec beaucoup d'éclat & de bonheur. Il étoit vaillant, hardi, entreprenant & habile. Mais la verité est que ses victoires lui ont acquis plus d'honneur, qu'elles n'ont apporté de profit à son Roi. Il n'a jamais gagné de batailles qu'en ruïnant son Armée. Il perdoit toûjours infiniment plus de monde que ses ennemis. Ainsi ses victoires étoient funestes à son parti, & l'on vit en effet que la France n'acheva pas cette Guerre avec autant de fierté qu'elle l'avoit commencée. C'est qu'elle avoit fait de si grands efforts qu'elle ne pouvoit plus trouver ni les soldats, ni les finances dont il avoit besoin pour agir avec sa hauteur ordinaire. D'ailleurs ses victoires avoient ruïné son l'Infanterie qu'elle n'a jamais pû rétablir depuis ce temps-là. Quoi qu'il en soit la France perdit beaucoup en perdant cet Officier General. On ne lui voit plus de

gens

gens de cette capacité pour commander ses Armées, & elle en fit une fâcheuse experience pendant cette année. Namur fut arraché d'entre ses mains par le plus beau siege qui fut jamais, comme on le dira tantôt. 1695.

Le dueil de la France ne fut rien en comparaison de celui de l'Angleterre & de la Republique des Provinces-Unies. La Reine Marie Stuart fut attaquée d'un violent mal de gorge, accompagné d'une fievre épouvantable le dernier jour de Decembre 1694. Son mal s'augmenta le lendemain, & l'on y remarqua de l'éréfipele, & de la rougeole avec beaucoup de fiévre. On la seigna le troisiéme jour, & cela lui procura quelque repos jusqu'au soir du jour suivant que l'on découvrit de la petite verole, du pourpre, & de l'éréfipele. Cela fut cause qu'on la seigna encore une fois, & la saignée lui procura quelque soulagement. Mais la maladie redoubla le 6. de Janvier, & l'on remarqua que cette Princesse s'affoiblissoit. Elle communia ce jour-là, & donna toutes les preuves d'une parfaite résignation à la volonté de Dieu, & de confiance en sa misericorde. Se sentant défaillir elle fit ses derniers adieux au Roi son époux, & mourut sur la fin du 7. de ce mois, & au commencement du 8. Le Roi qui avoit fait porter son lit dans la Chambre de la malade, ne la quitta point pendant son mal. Mais enfin la douleur de perdre cette illustre Epouse l'ayant fait tomber en foiblesse par deux fois, on l'emporta d'un lieu si funeste pour lui. Ce grande Prince ne pût resister à cette rude attaque. Il en fut presque

1695. accablé, & l'on le vit plongé dans une douleur mortelle. Cependant sage & soumis en toutes choses à la Providence il fit effort sur soi-même, & après avoir donné à la nature ce qu'il lui devoit, il reprit le soin des affaires, & reçut dans cette occasion toutes les marques d'affection & de douleur, que de bons sujets peuvent donner à un bon Prince dans une pareille occasion.

Cette Princesse étoit l'amour & les delices de ses Peuples, aussi bien que des Provinces-Unies. Le Parlement faisant son éloge lui donna le titre *de la plus accomplie de toutes les femmes*. Elle étoit l'admiration de tout l'Univers, qui ne pouvoit se lasser de loüer son extrême sagesse, sa douceur, sa debonnaireté, & la grande tendresse qu'elle avoit pour ses Peuples. Elle étoit habile à gouverner, ferme, & assûrée dans les tems fâcheux, & d'un abord accessible à ses sujets, bien faisante à tout le monde, & d'une pieté si pure, qu'on n'a jamais vû tant de perfections unies ensemble sans aucun mélange de défauts. Sa mort fut sensible à toute l'Europe, qui perdit en cette Princesse l'un de ses plus grands ornemens. Elle fut enterrée le 15. de Mars suivant avec toute la pompe, dont on pût s'aviser pour honorer la memoire de la plus grande, & de la plus vertueuse Reine qui fut jamais. La necessité du salut de l'Angleterre l'avoit mise sur le Trône. Pendant qu'elle y fut assise, elle gouverna ses Peuples avec tant de douceur & de moderation, que les trois Royaumes n'ont jamais été plus heureux, & sa memoire y est & y

sera

sera toujours en benediction. On n'a jamais 1695.
pû l'attaquer que par l'endroit, qui a fait le salut de la grande Bretagne, & de toute l'Europe. Mais cette révolution, à laquelle cette Princesse a contribué, fait sa veritable gloire, quoi qu'en puissent dire ses ennemis. Elle sacrifia au repos de l'Eglise, & à l'affranchissement de l'Europe toutes les liaisons du sang & de la nature. En quoi elle fit paroître des dispositions si heroïques d'esprit & de cœur, que ceux qui regarderont cette grande affaire sans passion & sans interêt, reconnoîtront que Marie Stuart a été capable des plus grands & des plus genereux sentimens de vertu que l'on puisse concevoir, puis qu'elle a preferé le salut & l'interêt de ses Royaumes, de l'Europe, & de la Religion menacée, à toute autre consideration.

Pendant que toute l'Europe étoit accablée d'affliction par la mort de cette illustre Princesse, la France se consoloit de la perte qu'elle venoit de faire du Maréchal de Luxembourg, se flattant, que le Roi d'Angleterre ne sortiroit plus de ses Royaumes pour se mettre à la tête de l'Armée dans les Païs-bas. Mais ce Prince & ses Peuples prirent des resolutions si vigoureuses pour le soutien des affaires, que le Parlement lui fournit tous les subsides necessaires pour la continuation de la Guerre. Les séances étant finies le Roi prorogea le Parlement, & ayant nommé des Gouverneurs pour conduire le Royaume en son absence, savoir l'Archevêque de Cantorberi, les Lords Sommers, Pembrooke, Devonshire, Shrewsburi, Dorset, & Godol-

phin

1695. phin il partit le 23. de Mai d'Angleterre, & arriva à la Haye le jour suivant. Il assista le 25. à l'Assemblée des Etats Generaux, & le 26. à celle des Etats de Hollande, & du Conseil d'Etat. Le 4. de Juin il se rendit à Breda, & le 5. à Gand pour commencer la Campagne.

L'on avoit assemblé deux Armées, l'une, qui devoit être commandée par le Roi, composée de 70. Bataillons & de 80. Escadrons, ayant ses Lieutenans Generaux; l'autre par l'Electeur de Baviere, qui avoit 36. Bataillons, & 130. Escadrons. Outre cela il y avoit deux petits Camps volans, l'un près de Dixmude de 10. Escadrons, & de vingt Bataillons sous le General Major Ellemberg, & l'autre de 25. Bataillons sous le commandement du Baron de Heyden près de la Mehaigne entre Bref & Falais. Lors que le Roi se fut mis à la tête de ses Troupes, qui étoient du côté de Deinse, & que l'Electeur de Baviere fut arrivé près des siennes du côté de Dendremonde, le Roi fit semblant d'attaquer le Fort de la Knoque pour amuser l'ennemi. Le Maréchal de Villeroi, qui commandoit l'Armée de France, se tenoit derriere ses lignes, & crut qu'il n'avoit rien à craindre, puis que les Alliés s'attachoient à ce petit Fort. Mais pendant qu'on lui faisoit prendre le change, tout d'un coup le Roi d'Angleterre fit investir la Ville de Namur, dont il avoit resolu de faire le siege.

La France tâchoit depuis long-tems de faire la Paix. Elle avoit fait faire de grandes offres aux Alliés. Mais on les rejetta, & le

Roi

Roi d'Angleterre ne voulut point écouter le Ministre du Roi de Dannemarc sur ce sujet. 1695.
Le Roi de France fit presenter de nouveaux Memoires, par ses Ambassadeurs aux deux Cours de Dannemarc & de Suede, pour les engager à disposer les Alliés à la Paix. Les Ministres des Rois du Nord firent donc de nouvelles instances sur ce sujet. Cependant leurs sollicitations furent inutiles, parce que la France ne faisoit pas des offres suffisantes pour en venir à traiter de la Paix avec elle. Le Roi d'Angleterre, à qui ces Ambassadeurs s'étoient adressez, leur fit connoître que cette Couronne devoit faire des propositions plus raisonnables, si ses intentions étoient sinceres pour la Paix, & que les Alliés aimoient mieux continuer la Guerre, que de traiter à des conditions desavantageuses, pour voir rompre le Traité bien-tôt après, comme la France avoit accoutumé de faire depuis long-tems.

Il continua donc de travailler au projet qu'il avoit fait pour cette Campagne, & fit investir Namur, Place importante par sa situation naturellement forte, & par la nombreuse Garnison qui la défendoit. La France y avoit fait faire plusieurs travaux considerables, depuis qu'elle l'avoit prise. On l'avoit munie de toutes les provisions necessaires de Guerre & de bouche. Elle passoit pour imprenable parmi les François, & l'on trouva en effet après le siege une pierre, que l'on vouloit mettre sur la Porte de la Forteresse avec cette inscription, *Reddi potest, non vinci*. Cette Place peut-être renduë, mais elle

1695. elle ne peut point être forcée. Outre tous ces avantages, qui étoient grands, il falloit la prendre sous les yeux d'une Armée de cent mille hommes. Cependant le Roi d'Angleterre ne s'étonna point de toutes ces difficultez qu'il avoit prévuës. Il fit donc investir cette Place, & se resolut de l'assieger dans toutes les formes. On dit que quand on aprit au Roi de France, que Namur étoit assiegé, il dit, qu'il n'eût pas cru que le Prince d'Orange eût été capable d'une entreprise aussi temeraire, & qu'il y échoueroit indubitablement.

Le Roi d'Angleterre ayant conclu de faire ce grand siege se mit en marche avec son Armée, & cependant le Comte d'Arlone investit la Place depuis la Sambre jusques à la Meuse au dessous de la ville, & le Baron de Heyden entre la Sambre & la Meuse. On avoit fait des détachemens pour le même sujet, dans le dessein de serrer Namur du côté du Condros. Mais ils ne purent s'y poster assez tôt pour empêcher le Maréchal de Boufflers de se jetter dans la ville avec le Sr. Mégrigni Ingenieur en chef. Il y entra donc avec sept Regimens de Dragons, des volontaires, des Ingenieurs, des Mineurs, & des Canonniers. Tout cela joint à la Garnison ordinaire montoit à quinze ou seize mille hommes. Les François crurent, que tant des Troupes obligeroient les Alliés à se retirer pour se jetter sur quelque autre Place. Cependant on ne changea rien dans le projet, qui avoit été fait, & l'on continua de former ce fameux siege. L'Armée étant arrivée fut d'abord partagée

en

en trois Quartiers generaux. Celui du Roi 1695.
étoit depuis la Sambre jusques à la Meuse. Celui de l'Electeur de Baviere entre ces deux Rivieres, & le côté du Condros étoit occupé par les Troupes de Brandebourg commandees par le Baron de Heyden. On dressa trois grands Ponts de communication entre les Quartiers.

Le Roi donna tous les ordres necessaires pour la sureté des Convois & des Quartiers, fit abbattre quantité d'arbres pour embarrasser le chemin par la forêt de Marlaigne, & fit faire un bon retranchement sur le grand chemin. En suite il fit travailler aux Lignes de circonvallation, & tout ces ouvrages étant achevez le 10. de Juillet, on se rendit au Quartier du Baron de Heyden pour examiner, par où l'on attaqueroit la Place. On resolut dans ce Conseil d'attaquer la Ville par la Porte de St. Nicolas, & d'ouvrir la tranchée en trois endroits sur la hauteur de Bouge. Cela fut executé le 13. Cependant le Marêchal de Villeroi étant sorti de ses Lignes avec son Armée se mit en marche pour attaquer le Corps de Troupes commandé par le Prince de Vaudemont. On sut que ce Marêchal avoit fait un detachement sous le Comte de Montal, pour prendre le Prince de Vaudémont par derriere, pendant qu'il marchoit droit à lui. Ces nouvelles obligerent ce Prince à se retirer, ce qu'il fit avec tant d'ordre & de presence d'esprit, que les ennemis ne le purent charger. Cette retraite judicieuse fut admirée dans tous les Partis, & regardée comme l'action d'un grand Capitaine. Ce

1695. Prince se rendit sous le Canon de Gand, d'où l'on envoya des Troupes pour couvrir Nieuport. Ce détachement fut fait si à propos, & marcha avec tant de diligence, qu'il prévint le Marêchal de Villeroi, & lui fit abandonner le dessein qu'il avoit d'assieger cette Place. Ce General vit en effet, qu'outre ces Troupes qu'il trouva postées sous Nieuport, il y en venoit encore d'autres, qui étoient commandées par le Duc de Wirtemberg, & qui avoient du Canon avec des Dragons & de la Cavallerie.

Pendant cela le siege alloit son train. Les assiegez faisoient des sorties. Mais on les repoussoit toujours avec perte. Le Canon ayant déja fait brêche aux travaux avancez de la Porte St. Nicolas, le Roi fit attaquer un petit fort, qui étoit de ce côté-là. Les Troupes commandées pour l'attaque furent d'abord reçuës un peu rudement, parce que les ennemis préparoient une sortie de quatre ou cinq mille hommes. Mais étant animées, & soutenuës par l'Electeur de Baviere, elles retournerent à la charge, s'emparerent de ce Fort, & de deux autres, passerent au *fil* de l'épée tout ce qu'ils trouverent d'ennemis devant eux, & ruïnerent huit Bataillons, & un gros detachement de Dragons. Les assiegez firent sauter des Mines, qui leur firent autant de mal qu'à l'ennemi. Cependant on les poussa jusques à la Contrescarpe, où l'on en fit un grand carnage, parce que les Anglois ne donnoient point de quartier. Cela *étant* fait le Roi fit raser à coups de Canon ce qui restoit des Ouvrages, que l'on avoit attaquez.

On

On se saisit la nuit du 18. d'un Bastion détaché, que les François occupoient. On y prit poste, & l'on y attacha le Mineur, ce qui obligea ceux qui le gardoient, & qui ne pouvoient être secourus, de se rendre à discretion le 19. 1695.

Les choses étant dans cet état au Siege de Namur, le Marêchal de Villeroi fit assieger Dixmude par le Comte de Montal, qui ouvrit la tranchée le 25. Le General Major Ellemberg, qui commandoit dans cette Place, s'y defendit fort mal, & la rendit deux jours après le siege commencé. La Garnison y fut faite prisonniere de Guerre. Dixmude étant pris de cette maniere les François marcherent à Deynse, qui avoit une bonne Garnison, & de toutes sortes de munitions en abondance sous le commandement du Brigadier d'Offarel, qui fit aussi très-mal son devoir dans cette occasion, puis que sa Garnison fut faite prisonniere de Guerre de même qu'à Dixmude. Cela fut cause que l'on fit le procès à ces deux Commandans. Ellemberg fut condamné à perdre la tête pour sa lâcheté, & d'Offarel fut degradé des armes, & condamné à une prison perpetuelle. Ce fut de cette maniere, que l'on punit la honteuse lâcheté de ces Commandans, qui avoient rendu leurs Places, malgré la resolution des Garnisons, qui vouloient se defendre. Il étoit dit par ces Capitulations, que les Soldats seroient traitez selon le Cartel ordinaire, qu'on ne pourroit les separer qu'à proportion des Officiers, & qu'on ne les envoyeroit point hors des Païs conquis depuis 1672. Ces articles ne furent point observez par les François.

1695. Le Comte d'Atlone de son côté se rendit Maître de Binche, dont la Garnison, qui étoit de quatre cens hommes, fut aussi faite prisonniere de Guerre.

Les travaux se poussoient toujours avec vigueur devant Namur, & l'on se rendit maître d'une redoute le 28. ce qui donna lieu de faire un gros détachement pour attaquer l'avant-chemin couvert de la Porte de Saint Nicolas. Les Alliés furent reçus avec beaucoup de vigueur, & eurent de la peine à prendre poste. Cependant après quatre heures de combat ils se logerent à la pointe de la Contrescarpe du côté de la Meuse. Pendant que l'on attaquoit de ce côté-là, l'Electeur de Baviere fit faire une autre attaque entre Sambre & Meuse, qui réussit de telle maniere, que l'on s'empara d'un Fort, qui étoit à la tête du retranchement. Les François defendirent un bâtardeau pendant la nuit. Mais enfin l'on s'en empara, & on eut le moyen de faire un Pont sur la Sambre, dont on avoit besoin pour presser le siége. On se saisit de plusieurs postes l'un après l'autre, & l'on se vit en état le 2. d'Août de donner un *assaut* à la demi-lune, au chemin couvert, & au demi Bastion, qui étoit à la main droite de la porte, où l'on avoit fait brêche. Cela donna lieu de livrer un assaut general à la ville, à quoi l'on se preparoit pour le lendemain. Mais le Comte de Guiscard ayant fait savoir, que l'on étoit disposé à capituler à des conditions raisonnables, l'accord en fut fait le 4. au matin, & l'on en signa les Articles de part & d'autre. Ainsi fut prise la Ville de Namur,

Namur, & l'on ne fut plus occupé qu'au Château, que l'on assiegea fortement, & que l'on reduisit à la necessité de capituler par le moyen de plus de cent cinquante pieces de Canon, & de soixante Mortiers, qui ruïnerent toutes les defenses, & qui reduisirent les Assiegez à la necessité de se rendre sous les conditions ordinaires ainsi qu'on va voir. 1695.

D'abord que l'on fut entré dans la ville, & qu'on en eut pris possession, toute la Garnison entra dans le Château pour le soutenir contre les Assiegeans. Dès que l'on eut partagé les attaques, le Roi d'Angleterre détacha des Troupes pour couvrir le siege du côté de Masy & de Genappe, & le Comte d'Atlone eut ordre de les joindre en cas de besoin. C'est que ce Prince avoit été averti, que les François avoient fait charger des Bombes à Mons, avec tout ce qu'il falloit pour quelque execution qu'ils projettoient, quoi que l'on ne pût pas deviner leur dessein. Le Prince de Vaudemont lui manda, que le Marêchal de Villeroi avoit passé l'Escaut, & il lui fit savoir le 8. que ce General prenoit sa route du côté de Bruxelle, & qu'il étoit campé à Enghien. Cette marche obligea le Prince de Vaudemont de se jetter avec ses Troupes dans cette grande Ville, pour tâcher de la sauver des mains de l'ennemi. On eut pû rompre toutes ses mesures en prenant tous les détachemens de l'Armée. Mais en ce cas le Marêchal de Villeroi se fut posté entre l'Armée, qui assiegeoit, & celle qui couvroit Bruxelle. Le Prince de Vaudemont laissa donc les Troupes qui étoient à Masy, pour empêcher

1695. les François de passer à Braine le Comte. Il se contenta de placer son Infanterie sur les hauteurs de Bruxelle, & par ce moyen il se conserva la communication avec les détachemens qui étoient à Waterloo, & garnit les dehors de la ville de plusieurs Bataillons. Pour sa Cavallerie & ses Dragons, il les posta le long du Canal pour en empêcher l'approche, & le passage au Marêchal de Villeroi. Le Roi d'Angleterre se rendit à Waterloo, & amena vingt Escadrons avec lui pour donner ses ordres au Prince de Vaudemont.

Pendant tout cela l'Amiral Berkley s'approcha de Dunquerque pour le bombarder. On detacha vingt Galiotes, qui avoient chacune deux Mortiers, & l'on jetta des Bombes depuis neuf heures du matin jusques à cinq heures du soir. Elles ne purent tomber dans la ville. Elles tomboient seulement sur le Risban, & sur les Forts qui le defendent. Cependant le mal qu'elles firent ne fut pas considerable. On envoya quatre brulôts de nouvelle invention pour mettre le feu aux jettées, pendant que l'on canonnoit à force. Le Canon causa beaucoup de dommage. Mais ces brulôts furent presque sans effet. Le même jour, que l'on travailloit ainsi à bombarder Dunquerque, le Marêchal de Villeroi s'approcha de Bruxelle pour en faire autant, & il arriva en presence à quatre heures du soir. Le lendemain le Roi d'Angleterre ayant donné ses ordres au Prince de Vaudemont, il retourna à son siege, où l'on avoit commencé à dresser dès le 9. des Batteries pour environ quarante pieces de Canon, dont on de-

voit

voit battre les Assiegez par enfilade. Cela joint aux autres Batteries, & aux Mortiers donna le moyen d'avancer les tranchées, & d'aprocher de la Place, parce que cette Artillerie faisoit un si terrible feu nuit & jour, que les Assiégez ne savoient où se placer. Cette maniere d'attaquer avoit été proposée par le General Coehoorn, qui ayant une connoissance particuliere de cette Place, laquelle il avoit fortifiée, fit connoître au Roi d'Angleterre & aux autres Generaux, qu'on embarrasseroit plus l'ennemi par les Bombes & par le Canon que par les manieres ordinaires, & que l'on épargneroit un grand nombre de Soldats & d'Officiers par ce moyen. Cet expedient reüssit admirablement bien, & les ennemis furent presque toujours enfermez dans leurs souterrains pour éviter la fureur des Bombes & des boulets. Ainsi l'on faisoit les approches, & l'on poussoit les travaux avec une extrême facilité. 1695.

Les choses étoient en cet état devant Namur, lors que le Marêchal de Villeroi se disposa à bombarder Bruxelle. Il en avoit le dessein il y avoit long-tems, & c'étoit pour cela qu'il avoit fait venir tant de Bombes & de Mortiers de Mons. Il resolut donc d'en venir à l'exécution le 13. d'Août. Dans cette vuë il écrivit au Prince de Bergue Gouverneur de cette Ville, qu'il avoit ordre de la traiter, comme les Anglois & les Hollandois traitoient les Villes Maritimes de France, afin d'arrêter ces cruelles hostilitez par droit de represaille; qu'au reste il le prioit de lui faire savoir, quel étoit le Quartier de

1695. l'Electrice de Baviere, afin qu'il donnât ordre de ne point jetter de Bombes de ce côté-là. Ce qu'il y eut de particulier, c'est premierement, que le Marêchal de Villeroi n'attendit pas la réponse du Prince de Bergue. Une demie heure après que sa lettre eut été renduë à ce Gouverneur, il fit commencer à jetter des Bombes, & l'on continua ainsi pendant cette nuit, le jour suivant, & la nuit d'après. Secondement il traita ce bombardement de represailles. Mais la verité est, que les François avoient commencé cette maniere cruelle de faire la Guerre, témoin Coblentz, Liege, & plusieurs autres lieux bombardez. Cela prouve manifestement, que les Anglois & les Hollandois se servoient du droit de represailles, & qu'en effet les François étoient les aggresseurs dans cette occasion, eux qui avoient insulté toute la terre par leurs Bombes.

Quoi qu'il en soit, le vent aida les François à ruiner cette pauvre ville, & la quatriéme partie de ses maisons fut reduite en masures, outre les Palais, les Eglises, les Convents, & les édifices publics qui *furent* détruits & brûlez dans cette occasion. On conta 2500. maisons absolument ruinées, ce qui eût été plus considerable encore, si l'on n'en eût pas coupé plusieurs pour arrêter la violence du feu. On se servit de vingt cinq Mortiers, & de dix-huit Canons à boulets rouges pour tâcher de reduire cette ville en cendres. La France avoit cru, que l'on leveroit plutôt le Siege de Namur, que de laisser bombarder Bruxelle. Mais la Prise de

Namur

Namur étoit trop importante aux Alliés, pour 1695.
en abandonner la conquête dans le dessein de sauver Bruxelle. On s'opiniâtra donc malgré ce bombardement à pousser le siege avec vigueur. Ce qu'il y eut de remarquable dans cette occasion, c'est que les François ruïnerent une grande quantité de Marchandises, qui appartenoient aux Parisiens, que peu de jours après on leur bombarda Calais, où cinq ou six cens Bombes firent beaucoup de mal, & que malgré la barbarie de leur entreprise, on continua de presser Namur, qui fut enfin obligé de capituler le 1. de Septembre.

Le Marêchal de Villeroi, voyant que son expedition n'avoit pû tirer le Roi d'Angleterre de son siege, crut qu'il devoit tenter le secours de la Citadelle de Namur. Le malheur de Bruxelle n'avoit fait qu'irriter les Soldats, & qu'à les animer davantage à leur devoir. Le Roi pressa les travaux plus fort que jamais, & fit dresser cinq nouvelles Batteries, pour battre en ruïne tous les principaux endroits à la fois. On en éleva aussi quelques-unes dans la ville pour incommoder davantage les Assiegez. Lors que tout fut prêt, on fit tirer cent quinze pieces de Canon, outre les anciennes Batteries, que l'on n'avoit pas transportées. D'abord les François firent grand feu sur la ville. Mais on demonta leurs Canons, & leurs Mortiers, & d'ailleurs on fit transporter tous les blessez, & tous les malades, qu'ils avoient laissez dans la ville, dans les lieux où leurs Batteries pouvoient tirer. Cela les obligea de cesser leur feu.

1695. Le Landgrave étant arrivé au Camp le 17. On joignit tous les Corps de Troupes, qui étoient separez sous le Prince de Vaudemont, le Prince de Wirtemberg, & le Comte d'Atlone, & on les posta à Masy, qui est à deux lieües de Namur. Ce Camp empêchoit les François de venir forcer les Alliés, qui faisoient le siege, parce qu'ils ne pouvoient en approcher, qu'en se mettant entre les deux Armées, ce qui les eût fait perir sans ressource. Un grand detachement de Troupes de Hesse, & de quelques autres Princes d'Allemagne étant arrivé au Camp on en retint l'Infanterie, & l'on en envoya la Cavallerie au Prince de Vaudemont.

Pendant cela le Marêchal de Villeroi s'étoit avancé jusques à Fleurus avec deux cens Escadrons, & cent & deux Bataillons, qui faisoient en tout cent mille hommes. Il avoit ordre exprès de combattre à toutes risques, & l'on ne doutoit point de la Bataille. L'Armée avoit pris des vivres pour douze jours. Mais il lui fut impossible d'accomplir son dessein. Les Alliés avoient pris de bonnes mesures pour faire avorter tous ses projets. D'ailleurs les pluyes avoient gâté les chemins, & ainsi l'Armée avoit consumé plus de la moitié de ses vivres avant que d'être aux bords de la Mehaigne. Il tâcha de passer cette riviere. Mais par-là il se fut mis hors d'état de tirer des vivres des Places Françoises, parce que les Alliés eussent été entre lui & ces Villes. Il se trouva donc bien embarrassé. Il visita les Postes des Alliés pour les reconnoître, & tint plusieurs Conseils de Guerre

pour

pour savoir, comment on pourroit attaquer l'ennemi. Mais la chose fut jugée absolument impraticable, à moins que d'exposer cette grande Armée au danger certain d'être taillée en pieces, parce qu'il falloit attaquer des gens, qui s'étoient mis à couvert par de bons retranchemens. Le secours ayant donc été jugé entierement impossible, il fit savoir au Marêchal de Boufflers de se tirer de son siege comme il pourroit. Pour lui il ne songea plus qu'à la retraite. 1695.

Le Roi d'Angleterre ayant donné tous les ordres necessaires à l'Armée, qui étoit à Masy pour rompre tous les desseins du Marêchal de Villeroi, il retourna au siege, & resolut de faire donner l'assaut au Château. Dès le 25. on avoit fait descendre deux batteaux sur la Sambre, & on y avoit mis environ deux cens hommes, qui devoient favoriser l'attaque d'une redoute, que l'on vouloit emporter. D'abord que les batteaux furent postez, ceux qui devoient faire l'attaque, se rendirent près de cette redoute l'épée à la main, pendant que les Soldats des batteaux les secondoient, & que d'ailleurs les Batteries faisoient un feu terrible pour empêcher les François du vieux Château de venir au secours de la redoute. Elle fut donc emportée après deux heures de combat. Tout ce qui étoit dedans fut tué, ou fait prisonnier, & par ce moyen l'on fut en état de donner un assaut general. On se prépara à cet assaut le 30. On tira sans relâche de toutes les Batteries depuis la pointe du jour jusques à midi, après quoi l'on fit sommer le Château de se

1695. rendre, de la part de l'Electeur de Baviere. Il parut quelques Officiers commandans, qui écouterent, ce que le Comte de Horn avoit à dire. Il les avertit de faire savoir au Comte de Guiscard, qu'on étoit sur le point de monter à l'assaut, & qu'avant que d'exposer tant de braves gens de part & d'autre il offroit une Capitulation honorable, si l'on vouloit rendre la Place, & qu'il ne donnoit qu'un quart d'heure pour répondre à cette sommation. Les Assiegez ne firent point de reponse. Ainsi les Batteries recommencerent à foudroyer la Place avec plus de furie que jamais, ce qui continua pendant une heure & demie.

On donna le signal de l'attaque, par le feu que l'on mit à un baril de poudre. Aussi-tôt Mylord Cutz attaqua le Fort de Terra-Nova avec trois mille cinq cens Anglois. Le Comte de Rivera Bavarois se jetta sur le Fort de Coehorn avec trois mille hommes. Le General Major la Cave se mit en état d'attaquer la tête de ce Fort avec deux mille hommes de Brandebourg, & le General Major Swerin s'adressa avec deux mille hommes à la Cassotte, que l'on appelloit autrement la Maison du Diable. Un Colonel accompagné de cinq cens hommes eut ordre de s'opposer aux sorties, que l'on pourroit faire entre le Fort de Coehorn & celui de Terra-Nova. Trois cens Grenadiers Anglois monterent à la brêche de Terra-Nova, & s'y posterent avec tant de promptitude, que les Troupes qui les devoient suivre pour les soutenir, ne purent y arriver aussi-tôt qu'eux. Cependant

les

:s cinq cens hommes placez entre les deux 1695.
'orts agirent de leur part avec beaucoup de
igueur. Mais s'étant avancez un peu trop
près du Fort de Coehorn ils furent repoussez,
& s'embarrasserent dans les Troupes qui
alloient soutenir les Grenadiers Anglois, ce
qui mit quelque confusion parmi ces deux
corps, & obligea les Grenadiers Anglois de
se retirer, ce qu'ils firent avec quelque perte de leur part, faute d'avoir été soutenus
assez tôt.

Le Comte de Rivera prit un peu trop à la droite vers le chemin couvert, & fut exposé à un grand feu que ses Troupes ne purent soutenir. Ce General y fut tué avec beaucoup de monde. Les Anglois, que l'on avoit ralliez après l'attaque de Terra-Nova, se joignirent au General la Cave, & chargerent tous ensemble avec tant de furie qu'ils s'emparerent du chemin couvert, de la place d'armes, & de la contregarde du Fort de Coehorn. Le General Major Swerin en fit autant du chemin couvert de la Cassote, & fit des logemens par tout. Par ce moyen, quoi que cet assaut n'eut pas tout le succès que l'on en avoit esperé, on ne laissa pas neantmoins de chasser les assiegez de tous les chemins couverts depuis la Sambre jusques à la Meuse. Cet assaut, qui dura près de cinq heures, couta environ deux mille morts ou blessez aux Alliés. Pendant tout cela le Marêchal de Villeroi cherchoit l'occasion d'attaquer les assigeans pour tâcher de sauver le Château de Namur. Il se mit en Bataille près du bois de St. Denis, & alla reconnoître le

1695. terrain pour chercher le moyen de passer. Le chemin le plus commode étoit assez étroit, & de plus on l'avoit fermé par un grand retranchement garni de Canon. Encore ne pouvoit-on se rendre à ce défilé qu'au travers de plusieurs ravines, & d'un grand nombre de lieux marécageux, qui empêchoient la communication de la gauche & de la droite de l'Armée. Il alla donc se poster à Perwys, la Mehaigne devant lui. Le Roi d'Angleterre de son côté vint camper à Ostin à la vûë des François. Le Maréchal de Villeroy mouroit d'envie d'attaquer ce Prince. Il en avoit ordre exprès de Versaille. Mais la chose étoit absolument impossible, à moins que de s'exposer necessairement à être battu. Il se contenta donc de faire passer la Mehaigne à quarante Escadrons, avec ordre de charger le Marquis de la Forêt, qui venoit reconnoître l'Armée de France avec trente. Cet Officier General mit une partie de sa Cavallerie en embuscade, & s'approcha des François avec le reste à la portée du pistolet. On le chargea d'abord ; mais il plia, & attira ainsi l'ennemi dans l'embuscade. Il fût chargé avec tant de vigueur, qu'il perdit beaucoup de monde, & se retira en confusion. Voila tout ce que le Duc de Villeroy pût faire pour le secours du Château de Namur.

On travailla pendant le 31. d'Août à perfectionner les logemens, que l'on avoit faits le jour d'auparavant dans les chemins couverts dont on s'étoit emparé, & le 1. de Septembre on se préparoit à donner un second as-

assaut général. Dans le même temps les en- 1695.
nemis demanderent à capituler pour le Fort
de Coehorn. L'Electeur de Baviere fit ré-
pondre, qu'il n'y avoit rien à faire à moins
que de capituler pour tout le Château. Le
Comte de Guiscard repliqua qu'il en alloit
parler au Maréchal de Boufflers, & cepen-
dant il demanda une Trêve, qui fut accordée.
Le Maréchal consentit à traiter, & l'on don-
na des ôtages de part & d'autre vers quatre
heures après midi. On travailla toute la nuit
à dresser la Capitulation, qui fut enfin con-
clue & signée le lendemain par l'Electeur
de Baviere, & par le Maréchal de Boufflers.
On convint, que le Château, la basse ville,
& toutes les fortifications exterieures se-
roient cedées aux Alliés le même jour 2. de
Septembre, & qu'on en livreroit la porte
d'entrée du côté de la Campagne, pour y met-
tre une Garde, afin d'empêcher le mélange des
Troupes: que le Maréchal de Boufflers, le
Comte de Guiscard Gouverneur, & tous les
Commandans, Etat Major, les Gardes du
Maréchal, toutes les Troupes, Officiers
d'Artillerie, &c. sortiroient le 5. à sept
heures du matin par les brêches, avec leurs
Armes & Bagages, Tambour battant, mé-
ches allumées, enseignes déployées, deux
pieces de Canon de 24. deux de douze, &
deux de six, quatre Mortiers avec leurs af-
fûts avec des Munitions pour douze coups
chaque piece, & qu'on les conduiroit à Gi-
vet par le chemin le plus court en deux ou
trois jours de marche, sous une bonne &
suffisante escorte; qu'on leur donneroit à
leurs

1695. leurs frais les chevaux dont ils auroient besoin, quatre vingt chariots, & les batteaux que l'on pourroit recouvrer pour conduire les malades & les blessez audit lieu de Givet. Toutes les autres conditions furent reglées à l'ordinaire, & on les trouve dans les Memoires, qui ont été publiez sur ce merveilleux siege. Ainsi le Roi d'Angleterre força cette Place à se rendre par une conduite sage, prudente, brave, ferme, & genereuse, & cela à la vuë d'une Armée de cent mille hommes, lesquels ne se presenterent devant les Troupes de ce grand Prince que pour être les témoins de sa gloire & de son triomphe. En quoi il eut la satisfaction de faire taire les sots & impertinens discours, que l'on faisoit en France sur le premier Siege de Namur, qui fut pris à sa vuë, sans qu'il pût travailler à secourir cette importante Place.

On livra le Château aux Troupes des Alliés le 5. & la Garnison se mit en état de sortir. On avoit rangé des Troupes en Haye dans l'endroit où la Garnison devoit passer. Elle se trouva de 4600. hommes, en ce non compris quelque peu de Soldats, qui sortirent par la basse ville. Dans le tems que cette Garnison défiloit, M. de Dykvelt l'un des Députez des Etats Generaux s'approcha du Marêchal de Boufflers, & le pria fort honnêtement de vouloir sortir des rangs, parce qu'il avoit quelque chose d'importance à lui communiquer. Il repondit, qu'il pouvoit parler librement, & qu'il n'y avoit personne de suspect autour de lui. M. de Dykvelt s'approcha, & lui declara, que le Roi

d'An-

ngleterre le faisoit arrêter. Cela donna lieu 1695.
usieurs Officiers François de s'approcher
Marêchal. Mais en même tems M. de l'E-
; Lieutenant des Gardes du Corps du Roi
ngleterre se mit avec des Gardes entre ce
rêchal & ces Officiers, & l'enveloppa,
ès quoi il lui dit, qu'il avoit ordre du Roi
Maître de le conduire dans la ville. Le Ma-
ıal se tournant vers M. de Dykvelt lui dit,
l étoit surpris, qu'on l'arrêtât au preju-
: d'une Capitulation, & demanda qu'on lui
nît d'envoyer quelqu'un à l'Electeur de
iere. Cela lui fut accordé. Mais ce Prin-
épondit, qu'il n'avoit pas pû empêcher
le Roi ne le fît arrêter, pour les raisons
on lui expliqueroit. Le Marêchal, qui
t inquiet sur le sujet de sa détention, en
ıanda la raison à M. de Dykvelt, qui lui
ondit, que le Roi l'avoit ordonné de la
e, pour les infractions que l'on avoit fai-
aux Capitulations de Deynse & de Dix-
le, dont les Garnisons devoient être ren-
s par échange ou par rançon quinze jours
ès la prise de ces Places, ce que l'on n'a-
pû obtenir jusques-là, quelque sollicita-
que l'on eût employée pour faire execu-
le Cartel : que les infractions perpetuel-
le la France donnoient lieu au Roi d'An-
erre d'user de represailles, & qu'il avoit
onné qu'on l'arrêtât jusques à ce que
eut satisfait au Cartel.

n conduisit donc le Marêchal à Namur,
s qu'on lui eût offert de le laisser aller,
vouloit engager sa parole de faire rendre
Garnisons dans quinze jours. On le me-
na

1695. na quelques jours après à Mastricht, où on lui fit tous les honneurs possibles, à la reserve de l'arrêt de sa personne. Il envoya son Capitaine des Gardes au bout de quinze jours au Roi d'Angleterre, pour l'avertir qu'il avoit ordre de renvoyer les Garnisons de Dixmude & de Deynse, si l'on vouloit le laisser aller sur sa parole, & que la chose seroit executée de bonne foy, dés qu'il seroit à Dinant. Le Roi accepta ces offres, & envoya ordre en même temps de faire conduire le Maréchal avec une bonne escorte jusques à cette ville-là. Il tint sa parole. Ces Garnisons furent renvoyées, selon que l'on en étoit convenu. Ainsi finit la Campagne de cette année, & l'on distribua les Quartiers d'hyver aux Troupes qui de part & d'autre avoient besoin de se reposer, & de se rétablir des fatigues de cette année. Ce fut ainsi que la Guerre fut tout à fait desavantageuse à la France en l'an 1695. Elle ne fit rien en Allemagne. Elle fut obligée d'abandonner plusieurs postes en Catalogne; & n'osa paroître en Mer ni sur l'Ocean, ni sur la Mediterranée. Ses côtes furent dans des allarmes perpetuelles, & St. Malo, Granville, & Calais furent fort maltraitez par les Bombes. On lui arracha Namur d'entre les mains malgré le grand nombre de Troupes destinées à defendre, ou à secourir cette Place. Les François l'avoient fortifiée avec tant de soin qu'ils la croyoient absolument imprenable, témoin la pierre qu'ils avoient préparée pour la mettre sur une des portes, où l'on trouvoit ces mots, Place à rendre, & non pas à être forcée.

Le

Le Roi d'Angleterre qui avoit laissé l'Ar- 1695.
mée entre les mains de l'Electeur de Baviere
se rendit à la Haye, & s'occupa à regler les
affaires pendant quelques jours, après quoi
il s'embarqua le 19. d'Octobre, & repassa
en Angleterre pour convoquer le Parlement
à l'ordinaire. Le Parlement s'étant assem-
blé le 18. il fut prorogé jusques au X. de No-
vembre. Mais le même soir le Roi le cassa, &
en convoqua un autre pour le 2. de Decembre
suivant. La Proclamation qui fût publiée
sur ce sujet, fut agreable aux Anglois, qui
sont bien aises, qu'un même Parlement ne
dure pas trop long temps. L'on avoit même
passé un Acte dans le dernier qui avoit été
assemblé, par lequel on déclaroit, qu'un
Parlement ne pourroit durer plus de trois ans.
Deux jours après, le Roi fit publier une autre
proclamation pour donner toute sorte de li-
berté aux élections, ordonnant aux Trou-
pes logées dans les lieux où ces élections
devoient se faire, d'en sortir la veille que
l'on devoit proceder à la nomination des Dé-
putez. Cela étant fait en attendant le jour
de l'Assemblée, le Roi alla visiter quelques
Provinces particulieres, & revint à Londre
vers la fin du mois de Novembre. Le Parle-
ment s'étant assemblé au jour qui lui avoit
été marqué, le Roi s'y rendit à l'ordinaire.
Il parla aux deux Chambres selon sa coûtume,
leur proposa les affaires generales, sur les-
quelles il falloit deliberer. Les deux Cham-
bres agirent selon les desirs du Roi, & on
lui accorda tous les subsides necessaires pour
l'entretien des Armées de terre & de Mer,

1695. ce qui montoit à des sommes prodigieuses, que la Nation fournit genereusement jusques à plus de six millions de livres sterlings.

L'on travailla dans cette séance à rétablir les monnoies, qui étoient alterées d'une façon si extraordinaire, qu'elles étoient extremement affoiblies, ce qui ruïnoit le credit & le negoce de la Nation. On resolut de fondre toutes les especes, & d'en faire de nouvelles. On chargea le Roi de prendre toutes les especes rognées, & on lui assigna une somme considerable pour l'en indemniser, après quoi on marqua un certain temps, lequel passé les monnoyes ne seroient plus reçuës que comme du billon. Cette affaire donna beaucoup d'occupation au Parlement. Mais on en vint à bout après plusieurs seances, où on delibera sur les moyens de remedier à ces desordres. On vit en cela quelles sont les richesses de ce Royaume, qui pendant une Guerre, qui sembloit le devoir épuiser par les grands subsides qu'il fournissoit au Roi, se trouvoit en état de rétablir ses monnoies alterées. Cela prouve mieux que toutes les raisons que l'on sauroit alleguer, combien un Royaume est puissant quand il est gouverné selon ses loix, & que le Souverain & les Peuples se trouvent unis en un même interêt pour travailler en commun au bien public. Jamais la chose n'auroit pû se faire de cette maniere dans un Etat où le Prince & les sujets sont divisez sur l'interêt. Cette affaire est donc la preuve sensible, que Guillaume à sû regner, & que jamais Prince n'a été plus sage, plus juste, plus ami

de

de ses Peuples que cet invincible Monarque. 1696.

Les affaires generales alloient leur train ordinaire pendant l'hyver, & l'on travailloit de toutes parts pour la Campagne de cette année. La France faisoit de grands preparatifs à Dunquerque, à Calais, à Brest, à St. Malo, & à Rochefort. On avoit les yeux ouverts sur tous ces mouvemens de la France, & l'on ne pouvoit en deviner le but. On aprit tout d'un coup, que tout cela se faisoit dans le dessein de tenter une descente en Angleterre. On en eut des nouvelles assurées vers la fin de Février. La Cour de Versaille crût avoir pris de si justes mesures pour l'execution de son dessein, qu'elle ne doutoit point qu'il n'eût un succès infaillible. On permit même au Gazetier d'en parler dans ses nouvelles ordinaires, & de marquer ce grand projet. L'Evêque de Soissons fit afficher un ordre à tous les Ecclesiastiques seculiers, & reguliers de son Diocese de prier Dieu pour la benediction de l'entreprise. On vit par tous les préparatifs qui se faisoient que l'on en vouloit à l'Angleterre, & que Jaques II. se disposoit à y faire une descente. Cependant on ne comprenoit pas sur quel fondement il travailloit à cela. Le Roi étoit à Londre. Le Parlement se trouvoit assemblé, & les Troupes ordinaires destinées à la garde du Royaume étoient dans leurs quartiers. On se mit donc en état de repousser le Roi Jaques & les François, & l'on prit toutes les précautions necessaires pour faire avorter cette entreprise. Cependant on continuoit

1696. en France les préparatifs de cette grande expedition, sans se rebuter de tous les mouvemens que l'on se donnoit en Angleterre pour s'opposer à ce dessein.

Tout d'un coup on fut éclairci du secret de cet armement. On découvrit une conspiration formée par cinquante ou soixante scelerats, qui s'étoient rendus en Angleterre pour cela. Leur complot étoit d'assassiner le Roi lors qu'il iroit à la chasse le 25. de Février. On devoit occuper ses Gardes à un défilé, en les attaquant, pendant que quelques uns des conjurez se jetteroient sur le Carrosse de ce Prince pour le poignarder. Le coup manqua ce jour là, par ce que le Roi ne sortit pas de Kensington. Ainsi l'affaire fut renvoyée au Samedi suivant 3. de Mars. Cependant le Roi n'alla point à Richement, comme on l'avoit crû. On remit donc l'execution au lendemain, lorsque le Roi reviendroit de la Chapelle de St. James. Mais toutes ces remises furent inutiles, par ce que le complot fut heureusement découvert. On pria le Roi de ne point sortir de son Palais, & l'on se servit de ce temps pour arrêter tous ceux que l'on crût qui avoient part à cette abominable conspiration.

L'un des conjurez troublé par les remords de sa conscience à cause de l'atrocité de ce crime revela tout le secret de la conspiration. Ceux qui avoient part à cet horrible complot avoient un ordre du Roi Jaques d'attaquer le Prince d'Orange dans son quartier d'hyver. On devoit allumer des feux à Douvre, dès que le coup seroit fait, pour le faire sçavoir à Calais.

is. Le Roi Jaques y étoit avec trente vaiss- 1696.
eaux de Guerre, & cinq cens bâtimens de
transport pour les Troupes de débarquement.
Mais lors que l'on eut été averti de cet horrible dessein, on arrêta quatorze de ces scelerats, après quoi le Roi avertit le Parlement de toute la conspiration. On publia une proclamation, pour exhorter tous les Anglois à arrêter tous les complices, dont les noms étoient marquez au nombre de trente deux, le Duc de Berwick à leur tête. Le Parlement entra vigoureusement dans cette affaire, & pria le Roi de faire saisir tous les complices que l'on pourroit trouver, & du reste de pourvoir à la sureté du Royaume. Ses deux Chambres firent un Acte d'association, par lequel elles s'engageoient à soutenir la personne & le Gouvernement du Roi, à vanger sa mort, si Dieu permettoit que des scelerats lui ôtassent la vie, & à en poursuivre les Auteurs jusques à ce que l'on en eut fait une punition exemplaire. On prit toutes les mesures necessaires pour prévenir toutes sortes de mouvemens, & pour affermir la tranquillité publique. On arrêta encore quelques uns des conjurez, & on eut le moyen de découvrir à fonds tout le Mystere de cette conspiration.

Quoique cette découverte eût fait manquer le coup que la France meditoit, on ne laissa pas de prendre toutes les précautions necessaires pour l'assurance du Royaume. On tira du Canon de la Tour. On envoya des Troupes du côté de Douvres, & l'on mit les Milices sur pied. La flotte se mit en Mer

le

1696. le 8. ou 9. du mois forte de 48. vaisseaux de Guerre, ou Fregates. Elle se rendit à la hauteur de Graveline, où elle fut jointe par plusieurs autres vaisseaux. L'Amiral Russel, qui la commandoit s'étoit posté dans ce lieu pour couper la communication de Dunquerque & de Calais, & pour se jetter en suite sur la flotte de France afin de la ruïner. Il détacha trois fregates pour reconnoître le port de Calais, où l'on travailloit à mettre les vaisseaux de transport à couvert, de même que dans les autres lieux, où l'on en avoit assemblez. Un gros temps qui survint empêcha l'Amiral d'executer son dessein. Lors que l'on fut averti dans les Provinces-Unies, que la France preparoit un grand équipage de Mer pour des Troupes de transport, on crût que cela regardoit la Zelande, ce qui fut cause que l'on prit de grandes précautions pour se mettre en état de n'être pas envahi. Mais on sût que tous ces grands préparatifs de la France regardoient l'Angleterre. On équippa donc des vaisseaux pour transporter quatorze Bataillons dans ce Royaume, & l'on mit en Mer tous les vaisseaux de *Guerre*, qui se trouverent prêts. On fit partir d'Ostende cinq ou six autres Regimens choisis, de sorte que si le Roi Jaque eut pensé à faire sa descente, il eût trouvé un grand nombre de Troupes, qui l'eussent reçû vigoureusement.

On ne raisonnera pas ici sur le dessein de la France pour l'examiner par les regles ordinaires de la Politique. Il étoit fondé principalement sur la conspiration dont on croyoit

yoit le succès infaillible, contre la personne du Roi d'Angleterre. Mais sans entrer dans la discussion de tout ce qui se pourroit dire là-dessus, il faut avoüer, que ces grands preparatifs étoient fondez sur une action abominable, ce qui suffit pour faire connoître l'horreur & l'injustice de ce dessein. Jamais un Ame royale ne peut être capable d'une pareille entreprise, qui ne peut tomber que dans des esprits scelerats au dernier point. Que si la France a pû donner dans toutes les visions, que la Cour de Saint Germain peut lui avoir debitées, sur les intelligences qu'elle avoit en Angleterre, il faut que son Conseil ait été bien dépourvû de bon sens, s'il s'est imaginé, que les Anglois fussent disposez à reçevoir un Prince, qui avoit tant fait d'entreprises sur les Droits & sur la Religion de ce Royaume. La Memoire n'en étoit pas encore effacée. Depuis que Jaques II. avoit abdiqué, on avoit mis sur le Trône un Prince & une Princesse, qui avoient été l'amour & les delices de leurs Sujets, par la douceur de leur Gouvernement, & par les agrémens d'une entiere liberté, dont la Nation jouïssoit depuis qu'ils régnoient. Les resolutions vigoureuses que le Parlement prit, lorsque ce detestable complot fut découvert, font connoître que la Nation ne vouloit point du Roi Jaques, & que par consequent il eût été fort mal reçû, s'il se fût rendu en Angleterre, sur tout étant assisté des forces de la France. 1696.

Mais laissant tous les raisonnemens de politique à part, la France vit bien par tous ces

1696. mouvemens, que son dessein étoit manqué.

Cependant elle ne se pressa pas de renvoyer dans leurs Garnisons les Troupes que l'on avoit fait marcher sur les côtes pour l'embarquement. Cela donna le moyen au General Coehoorn de bombarder Givet, où les François avoient de grands Magasins de fourrage & d'avoine. Son projet fut conduit si secretement que les ennemis n'en eurent aucun soupçon que quand ils virent les Mortiers prêts à jetter des bombes. La Garnison de Namur fit divers détachemens, qui marcherent de plusieurs côtez pour donner de l'inquietude aux François. Enfin on fit prendre des vivres pour six jours à des Troupes d'Infanterie, qui partirent le 12. Le 13. la Cavallerie commandée marcha avec les Canons & les Mortiers, & quand on fut près de Givet, le Comte d'Atlone marcha avec la Cavallerie vers Dinant, pour s'opposer au secours que l'on pourroit envoyer de cette Place. Le 15. le General Coehorn mit ses batteries en état de tirer, & commença en effet à tirer le 16. à sept heures du matin. Les Bombes mirent d'abord le feu dans les Magasins de fourrage. Les Soldats détachez entrerent dans Givet, & brûlerent les Casernes, & tous les lieux où les François avoient des vivres, & des munitions, sans faire aucun tort aux habitans.

Les mauvais chemins avoient empêché de conduire la grosse Artillerie jusques sur les lieux, & l'on avoit été obligé de la laisser en chemin. Cela sauva le grand Givet, où il y avoit des Magasins de vivres & d'avoine.

Mais

1696.

.is le Magasin Royal fut brûlé tout entier petit Givet, & la France y perdit des ırrages & des grains pour des sommes ɔdigieuses. Le même jour le General Coern vint rejoindre le Comte d'Atlone, & se rendirent sans aucun embarras à Naır, n'ayant eu que huit ou dix blessez dans :te expedition. Le Comte de Guiscard tâa de se vanger de cet affront, & se rendit ur cela fort à la sourdine près de Namur. n dessein étoit de forcer les Lignes, qui ɔient du côté de Ste. Barbe. Mais il trouva e la Garnison l'attendoit de pied ferme, de te qu'il fut obligé de s'en retourner, sans ɔir rien entrepris, de peur d'être battu.

Dés que le calme fut un peu retabli en An:terre par la découverte de la conspiration, amena les prisonniers à la barre, & les erifs leur presenterent selon la coûtume un ınd nombre de personnes pour servir de ez. Chacun des accusez recusa ceux qu'il ulut, & enfin il s'en trouva douze contre quels ils n'eurent rien à dire. Il ne se preıta aucun Avocat pour les defendre. Alors Avocats du Roi se leverent pour les acser, & après avoir representé le fait ils fiıt entrer les témoins dont ils vouloient se vir contre les accusez. On entendit donc cculation, & les témoins déposerent puiquement tout ce qu'ils savoient de la conıration, selon que la chose a été rapportée ns leur Proces, qui a été rendu public. Le ɔmte de Portland & Mylord Cutz decla:ent que ces dépositions étoient conformes x informations qui avoient été prises de la

1696. part du Roi, & par ses ordres. Cela étant fait les prisonniers eurent la permission de dire tout ce qu'ils pourroient pour leur défense. Ils se servirent de toutes les subtilitez, & de toutes les ruses imaginables pour rendre nulles les dépositions des témoins. Mais les Jurez, que l'on avoit instruits de la *Loy*, prononcerent que les accusez étoient convaincus du fait, & par consequent coupables du crime de haute trahison. Après cela on ramena les prisonniers à la Barre, où on leur prononça leur sentence conformement aux loix du Royaume en pareil crime, Le lendemain 28. Charnock, King, & Keyes, qui avoient été jugez le jour precedent, furent executez à Tyburne. On en fit de même des Chevaliers Friend & Perkins, & de plusieurs autres qui furent menez au supplice en divers temps.

Cette entreprise du Roi Jaques avoit été concertée en France, & l'on ne fit point de difficulté d'avertir les Ministres de Suéde, de Dannemarc, & de quelques autres Princes, que le Roi faisoit avancer des Troupes sur les côtes pour être embarquées selon *les ordres* de ce Prince, par ce, disoit-on, qu'on a des avis de plusieurs soulevemens en Angleterre, du desir que les fideles Anglois ont de remettre ce Prince sur le Trône, & du mecontentement general de la Nation, qui ne pouvoit plus souffrir le Prince d'Orange. Ainsi l'on prepara des vaisseaux de Guerre & de transport pour faire une décente en Angleterre, dés que l'on seroit averti que le Roi d'Angleterre auroit été assassiné par les

con-

conjurez. Mais cette abominable conſpiration fut découverte de la maniere qu'on la dit, & par là l'entrepriſe échoüa abſolument. Les Anglois & les Provinces-Unies furent inſtruits aſſez tôt de ce deſſein pour le prevenir, & d'ailleurs les vents ne permirent pas d'aſſembler les vaiſſeaux aſſez promptement. Ainſi ce malheureux Prince fut obligé de retourner à St. Germain ſans avoir pû mettre la main à l'œuvre, couvert de confuſion pour avoir eu part à une conſpiration de cette nature. Il ſe tint neantmoins encore quelque temps à Bologne pour ſauver les apparences, en faiſant croire, que ſon deſſein n'avoit pas été fondé ſur cet aſſaſſinat. La France crût même qu'elle ne devoit pas retirer ſes Troupes, afin de donner de l'inquietude aux Anglois. On les laiſſa donc cantonnées aux environs de Calais, & les vaiſſeaux preparez pour les Troupes reſterent dans ce Port. 1696.

L'Armée navale des Anglois vint moüiller devant Caſais le 17. du mois d'Avril, & jetta trois ou quatre cens bombes ſur ces bâtimens, ou dans la ville, ce qui cauſa beaucoup de dommage. On avoit deſſein de recommencer cette maneuvre le lendemain. Mais les vents contraires ne le permirent pas. Ainſi l'Armée fut obligée de ſe retirer. Cependant cela ne ſe fit, qu'après avoir donné le triſte regal au Roi Jaques d'avoir brûlé une partie des vaiſſeaux qui devoient le tranſporter en Angleterre, car il pouvoit voir le feu du Bologne, où il ſe trouvoit alors. Ainſi ce Prince ne fut pas plus heureux dans cette occaſion qu'il l'avoit été dans les precedentes, qui lui

1696. avoient toûjours très mal réüssi. Il demeura encore quelque temps à Bologne fort abbatu de son peu de succès. Mais enfin il se rendit à St. Germain le 6. de May, & là il fit brûler tous les exemplaires d'un Manifeste, que l'on avoit preparé pour justifier son entreprise, s'il eut pû se rendre en Angleterre. Ainsi échoüa par un juste jugement de Dieu un dessein fondé sur un crime épouvantable, & par là ce Prince reconnut que le Ciel s'opposoit à son rétablissement, & que c'étoit par ses ordres, que Guillaume *III*. avoit été mis sur le Trone. Cette affaire au reste n'empêcha point que le Parlement ne continuât ses séances, & les choses demeurerent dans les Païs-Bas au même état où elles avoient toûjours été. Dés que l'orage fut appaisé, on renvoya les Troupes que les Etats Generaux avoient fait embarquer pour le secours d'Angleterre, & le Roi se prépara à repasser la Mer pour se mettre à la tête de l'Armée selon sa coûtume. Il se rendit donc au Parlement le 7. de May & après avoir approuvé les Actes, que l'on avoit projettez, il prorogea cet Auguste Assemblée pour retourner en Hollande.

Après que le Roi eut donné audience aux Ambassadeurs de Venise, & qu'il eût pourvû au Gouvernement du Royaume pendant son absence, en laissant l'administration aux mêmes personnes, qu'il en avoit chargé l'année précédente, il se mit à la voile le 15. de May, & arriva le 17. Il regla toutes les affaires de la Republique avec les Etats Generaux & le Conseil d'Etat, & se rendit dans les

Païs-

Païs-Bas le 9. de Juin. Dans le même tems le Duc de Vendôme eut quelque avantage sur les Espagnols en Catalogne. Leur Cavallerie étoit campée sous Ostalric, où elle étoit retranchée. Cependant les François forcerent le défilé, & firent plier les Espagnols, après que ces derniers eurent tué bien du monde, & entr'autres un Lieutenant General. Ainsi cet avantage coûta cher au Duc de Vendôme. Le Chevalier Bart s'étant mis en Mer avec huit vaisseaux de Guerre & quelques Armateurs rencontra la Flotte marchande Hollandoise, qui venoit du Nord. Elle étoit de deux cens voiles sous l'escorte de cinq fregates. On attaqua ces cinq fregates pendant quoi l'on coupa vingt cinq ou trente vaisseaux, dont on se saisit. Le reste se sauva. Le fregates combattirent avec beaucoup de courage. Mais elles furent accablées par le nombre, & obligées de ceder à la force. A peine le combat étoit fini qu'il parut une Escadre de douze ou treize vaisseaux qui escortoient la flotte Marchande, qui alloit dans le Nord. Le Chevalier Bart voyant bien qu'il ne pouvoit sauver sa prise fit mettre le feu aux vaisseaux marchands & à quatre fregates, dont il retira les équipages, & se sauva à toutes voiles. Le plus grand dommage tomba sur des vaisseaux neutres. 1696.

Pendant que la France travailloit à rétablir le Roi Jaques, elle chercha les moyens de détacher le Duc de *Savoye* de la Ligue. Elle lui fit offrir des conditions si avantageuses, qu'il se laissa vaincre, & fit la Paix en se-

1696. secret sans en avertir les Alliez. On lui rendoit tout ce qu'on lui avoit pris pendant la guerre. On lui restituoit Pignerol, & on marioit sa fille ainée au Duc de Bourgogne. Pour sortir d'affaire avec moins de honte à l'égard des Alliez on fit marcher beaucoup plus de Troupes en Piemont qu'à l'ordinaire. Ainsi les François étant de beaucoup superieurs on fit semblant d'assieger ce Prince dans Turin, ou du moins de bombarder cette Place. Il se servit de ce danger pour se disculper dans le monde. Il fit une Trêve d'un mois, & declara enfin que la France lui offroit la Paix à des conditions si favorables, qu'il ne pouvoit les refuser, quelque promesse qu'il eût faite de ne faire jamais de Paix particuliere. Le Marquis de Ruvigni, autrement Mylord Gallouai, qui commandoit les Troupes auxiliaires d'Angleterre en Piemont, dit à ce Prince, que la nouvelle de son Traité avec la France ne le surprenoit point, & fit voir par des preuves de fait qu'il en avoit averti le Roi son Maître il y avoit trois mois.

Lors que le Roi d'Angleterre fut arrivé dans les Païs-Bas, l'Armée se mit en mouvement. Les François étoient déja campez & avoient pris des postes avantageux. On crût qu'ils n'avoient pris les devants que pour l'execution de quelque grand dessein. Mais ils resterent dans l'inaction, & se contenterent de couvrir leurs Places, & de défendre leurs Lignes. Pendant cela Mylord Berkley, qui commandoit la flotte, se rendit près de Belle Ile avec soixante & dix gros vaisseaux

de

de Guerre, plusieurs fregates, & des Galiotes à bombes. Les François crurent qu'il en vouloit à Brest. Mais lors qu'ils étoient occupez à mettre ce Port en état de défense la flotte arriva le 16. de Juillet à la rade de St. Martin de Ré. On commença à bombarder cette Place à neuf heures du soir, & on bombarda pendant six heures, avec tant de succès que l'on mit le feu en plusieurs endroits. On recommença le lendemain vers quatre heures après midi, & on jetta une si horrible quantité de bombes & de carcasses, que cette ville fut presque toute détruite. Le 17. la flotte se retira, & arriva à la vuë d'Olonne, que l'on bombarda vers huit heures du soir. Un gros broüillard qui s'éleva tout d'un coup, obligea de cesser de tirer jusques au lendemain que l'on recommença de bon matin, ce qui continua jusques à cinq ou six heures du soir. On mit le feu en quinze endroits, & par ce moyen on ruïna presque toute la ville. Dans le tems que l'on étoit occupé à ces bombardemens, on fit une descente dans l'Ile de Groüai près de Port Louïs, & dans deux autres près de Belle Ile. On y brûla dix huit ou vingt villages, & on y fit un butin considerable. On y prit vingt barques, deux vaisseaux qui venoient de Terreneuve, & une fregate Angloise, que des Armateurs de St. Malo avoient prise quelque temps auparavant. 1696.

La Campagne se passa en Flandre dans les divers mouvemens, que firent les Armées sans en venir à aucune action. Les François ne travaillerent qu'à se couvrir contre les en-

1696. treprises, que le Roi d'Angleterre pourroit faire sur eux. Ce Prince fit plusieurs marches pour embarrasser les ennemis & pour les engager à quelque action. Mais il n'y eut pas moyen de les obliger à aucun combat. Il se tenoient toujours sous le Canon de leurs Places, ou derriere leurs Lignes. Le Maréchal de Boufflers décampa toujours devant le Roi, & l'on dit de lui pendant cette Campagne, que son Armée avoit la droite à la Meuse, & la gauche à la Mer du côté de Dunquerque. On vouloit dire par là qu'il étoit impossible de marquer précisément où le General campoit, qu'il alloit, qu'il revenoit, qu'il avançoit, qu'il reculoit selon que le Roi d'Angleterre marchoit. Cela donna lieu à diverses railleries, que l'on fit contre les François, qui avoient commencé la Campagne avec beaucoup de fierté. Ils se contenterent de dire dans un écrit imprimé, qu'ils firent courir sur ce sujet, que leur Roi l'avoit ordonné ainsi pour épargner le sang de ses sujets, pendant que les Troupes des Alliez perissoient de misere. Ainsi toute cette Campagne fut consumée en marches & en contre-marches.

On a remarqué que la Paix avoit été concluë entre la France & la Savoye. Le Roi de France la fit publier le 10. de Septembre, & ordonna de chanter le Te-Deum, & d'en faire des feux de joye. On fit un beau feu d'artifice devant la Maison de ville de Paris, où l'on avoit marqué plusieurs choses offensantes contre les Alliez. Cependant on les sollicitoit fortement à la Paix, & le Sr. de

Caillieres en fit des ouvertures si avantageu- 1696.
ses aux Alliez, qu'ils crurent qu'ils devoient entrer en Traité avec la France. Cet Envoyé secret fit voir ses pleins pouvoirs, qui étoient en bonne forme, & s'engagea de la part du Roi son Maître de reconnoître le Roi Guillaume pour legitime Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, de restituer une grande quantité de Places & de Païs, & de mettre les affaires dans un équilibre si raisonnable, que l'Europe n'auroit rien à craindre de la part de la France, ni de la Maison d'Autriche. Ainsi cette grande Guerre prenoit le train de finir par une Paix, qui dans ses préliminaires devoit être avantagieuse aux Alliez. On se resolut donc à entrer en negotiation, & l'on choisit de part & d'autre des Plenipotentiaires qui s'assemblerent en effet l'année suivante. Cependant on fut fort surpris de voir le Duc de Savoye à la tête de l'Armée de France entreprendre la Guerre contre le Milanois, quoi qu'il eût declaré que les grandes obligations qu'il avoit à la Maison d'Autriche, l'empêcheroient de porter jamais les Armes contr'elle. Il vint donc assieger Valence, & par là il obligea l'Espagne & l'Empereur d'accepter la neutralité avec la France en Italie.

Cette Paix particuliere de Savoye delivra la France d'un grand embarras, & d'une depense prodigieuse. La Guerre d'Italie lui étoit extrémement à charge. Elle se vit donc en état de tourner toutes ses forces du côté des Païs-Bas Espagnols, & d'obtenir enfin des Alliez qu'ils fissent la Paix avec elle. Il

1696. y avoit déja long temps qu'elle les en faisoit solliciter. Le Sr. de Callieres se servit de cette Paix de Savoye pour disposer les Provinces-Unies à consentir à traiter. A dire les choses comme elles étoient la Guerre étoit devenuë incommode à tous les Partis. La France, qui avoit crû pouvoir engloutir les Alliez, avoit fait de terribles efforts dans cette Guerre. Elle commençoit à en être lasse, se voyant épuisée d'hommes & d'argent. Elle avoit souffert parmi cela une grande famine qui avoit réduit le Royaume à un triste état. Les Provinces-Unies qui n'étoient pas directement interessées dans cette Guerre, la trouvoient longue & fatigante par les grands subsides qu'il falloit fournir. D'ailleurs les Armateurs François faisoient beaucoup de peine, & causoient de grands dommages aux Negotians. L'Angleterre avoit les mêmes sujets de plaintes de sa part. Ainsi les offres que la France faisoit étant assez raisonnables, on commença à se preparer de toutes parts à negotier la Paix, & l'on se disposa tout de bon à la conclure, en travaillant à obtenir des conditions raisonnables.

Le Roi d'Angleterre partit de la Haye le 14. d'Octobre pour retourner en Angleterre, après avoir reglé toutes les affaires des Provinces-Unies avec les Etats Generaux, & avec le Conseil d'Etat. Le Parlement fut assemblé le 30. du même Mois, & le Roi s'étant rendu dans la Chambre des Seigneurs on y appella celle des Communes. Alors le Roi leur déclara, qu'il s'étoit fait des ouver-

tures de Paix de la part de la France, & 1696.
que les offres qu'elle faisoit, paroissant assez raisonnables, plusieurs des principaux Alliés étoient disposez à les accepter, & à entrer en negotiation pour en conclure le Traité. Mais il ajouta, que le veritable moyen d'obtenir une Paix sure & honorable étoit de se mettre en état de continuer la Guerre avec vigueur, & de faire la Paix les armes à la main, puis que l'on avoit affaire à un ennemi puissant, qui savoit profiter de tous ses avantages. Le Parlement entra dans toutes les vües du Roi, & le mit en état de soutenir la Campagne prochaine. Cependant les affaires se disposerent de telle maniere pour la Negotiation de la Paix, que dès le mois de Novembre, le Roi de France nomma trois Ambassadeurs Plenipotentiaires pour la Paix, savoir Messieurs de Harlai, Verjus de Creci, & de Caillieres, qui eurent ordre de se tenir prêts à se rendre au lieu où l'on tomberoit d'accord de s'assembler pour les Negotiations de cette Paix. Ce lieu fut enfin fixé à Ryswick, Maison de plaisance appartenant au Roi d'Angleterre, & qui n'est qu'à une demie lieuë de la Haye.

Ces dispositions à la Paix n'empêcherent 1697.
pas, que la Guerre ne continuât entre les Alliés, & chacun des Partis se mit en état d'entrer en Campagne de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Les Armateurs François ayant fait des courses assez heureuses l'année precedente, commencerent celle-ci par des prises considerables. Une Escadre de Dunquerque se jetta sur une Flotte, qui amenoit d'Irlan-

1697. de quantité de Marchandises, & de provisions, & en prit vingt Vaisseaux. Peu de tems après trois Armateurs de St. Malo, qui furent joints par deux autres attaquerent la flotte, qui venoit de Bilbao sous l'escorte de trois Vaisseaux de Guerre. Celui qui commandoit ces trois Vaisseaux, fut obligé de se rendre, après un long & rude combat, après quoi on se saisit des deux autres Vaisseaux de Guerre, & des Navires Marchands, au nombre de dix chargez de laine, de cotton, de cuirs, & de plusieurs autres denrées. Ainsi cette maniere de Guerre étoit plus profitable aux François, que leurs grandes flottes, & le Roi entra dans toutes ces courses des Armateurs, & se reduisit à faire servir ses Vaisseaux à cette manœuvre. A dire le vrai sa flotte avoit été ruïnée depuis l'affaire de la Hogue, & il n'avoit pû la remettre en état de se presenter devant celle des Anglois & des Hollandois.

Le Roi d'Angleterre, voyant que les affaires s'acheminoient à la Paix, & que la France avoit nommé des Plenipotentiaires pour cela, en nomma aussi de la sienne, savoir le Comte de Pembrok, le Viconte de Villers, & le Chevalier Williamson. Les Etats Generaux nommerent de leur part, Messieurs Boreel, van Haren, & de Dykvelt, & chacun des interessez choisit aussi des Ministres pour envoyer au lieu du Congrès, lors que l'on en seroit convenu entre les Parties qui étoient en Guerre. Ceux de l'Empereur furent les Comtes de Caunitz, & de Straatman, & le Baron de Seylern.

L'Empereur vouloit, que l'on s'assemblât en quelque Ville d'Allemagne. Mais la France n'y voulut jamais consentir, & enfin après plusieurs contestations sur ce sujet on convint de s'assembler à Ryswick près de la Haye, où le Roi d'Angleterrre a un Château, qu'on appelle Neubourg, parce qu'un Duc de Neubourg en posa la premiere pierre, lors que le Prince Frederic Henri le fit bâtir. Dès que cette affaire eut été reglée, tous les Plènipotentiaires se rendirent en Hollande, & les deux Partis ayant accepté le Roi de Suede pour Mediateur, le Baron de Lelienroot fut nommé pour en faire les fonctions de sa part. Les choses étant dans cette disposition, chacun songea à mettre ses pretensions en état d'être discutées pour soutenir son droit dans les Negotiations de cette Paix. Le Roi Jaques se mit sur les rangs comme les autres, & adressa un Manifeste aux Princes Catholiques Romains pour se les rendre favorables. Il insinuoit qu'il étoit la victime de la Religion, & qu'on devoit le regarder comme un Martyr. Il ajoutoit, que les Protestans l'avoient reconnu pour Roi après la mort de son frere, & qu'il avoit traité la Nation avec toute sorte de douceur, quoi qu'on l'eut persecuté avec beaucoup de violence avant cela: mais que l'on avoit empoisonné les plus innocentes de ses actions pour le rendre odieux à ses Peuples, comme s'il eut voulu introduire la Religion Romaine par force, & qu'enfin les factieux s'étoient soulevé contre lui à la naissance du Prince de Galles, poussez à cela par le Prince d'Orange, qui se voyoit reculé 1697.

par-

1697. par-là d'une Couronne, dont il tâchoit de s'emparer depuis si long-tems.

Il s'inscrivoit en faux contre tout ce qui avoit été publié contre lui, touchant le dessein qu'on lui attribuoit d'avoir voulu abolir les Loix & les Privileges du Royaume, touchant la prétenduë supposition d'un heritier. En un mot il tâchoit de se justifier des reproches qu'on lui faisoit, comme d'avoir negligé de faire valoir la Paix de Nimegue, dont il étoit garant, & d'avoir fait une Ligue étroite avec la France contre le reste de l'Europe. Il répondoit donc à toutes ces accusations, & reprochoit à son tour aux Princes Catholiques Romains, qu'ils s'étoient liguez avec un Usurpateur ennemi juré de l'Eglise, lequel avoit détrôné un Prince, qui étoit son beau Pere & son Oncle. Il ajoutoit, que ces Princes reflechissant sur toutes ces choses, ne manqueroient pas de lui faire justice, & de rentrer dans les vrais interêts de la Religion Romaine. Il chargeoit le Prince d'Orange de plusieurs accusations odieuses, & en faisoit un étrange portrait, jusques à dire, qu'il avoit toujours sacrifié sa conscience & son honneur à ses desseins ambitieux. Il concluoit enfin, que la justice de sa cause, ce qu'il devoit à Dieu, à sa Religion, à sa posterité, & à ses sujets, ne lui permettoient point d'abandonner une affaire de cette nature, qui n'avoit été décidée que par une assemblée tumultuaire, qui n'avoit pas elle-même aucun legitime pouvoir, & qui n'avoit pensé qu'à favoriser un Usurpateur contre la Religion, & contre les Loix.

Après ce Manifeste il en publia encore un autre adressé aux Princes Protestans, par lequel il prétendoit prouver, qu'ils devoient travailler à le rétablir sur le Trône, puis qu'en favorisant le Prince d'Orange ils avoient agi contre les principes de leur Religion, que les liaisons qu'ils avoient prises contre ce Prince, pouvoient être d'une fâcheuse consequence pour eux, qu'ils l'avoient reconnu pour Roi d'Angleterre, & qu'ils ne pouvoient point agir contre leurs premiers engagemens. On y declaroit que les prétendus Traitez faits avec le Roi de France contre la Religion Protestante étoient de veritables chimeres. 1697.

Les Alliés & la France avoient accepté le Roi de Suede pour Mediateur, & ce Prince avoit commencé l'ébauche de ce grand Ouvrage. Mais il mourut le 15. d'Avril âgé de quarante deux ans, ou environ, après en avoir regné près de trente sept. Cette mort arriva précisément dans le tems que l'on alloit ouvrir les Conferences generales de la Paix. Charles XII. son fils, qui n'avoit que quinze ans, fut proclamé Roi le lendemain, & en même tems on écrivit des Lettres circulaires pour annoncer cet événement en diverses Cours, & le Plenipotentiaire Mediateur eut ordre d'avertir tous les Ambassadeurs, que l'on ne changeroit rien dans les instructions données par le feu Roi, & que l'on pouvoit continuer les Conferences sur ce pied-là. On en avoit déja tenu quelques-unes en particulier. Mais les Conferences generales étoient retardées par des difficultez,

qui

1697. qui étoient survenuës. L'Empereur vouloit, que l'on assurât de rendre la Lorraine sous des conditions plus raisonnables qu'à Nimegue. Le Roi d'Espagne demandoit la restitution d'une grande quantité de Païs; & les François refusoient absolument tout ce que l'on proposoit à cet égard. Enfin pourtant on surmonta tous ces obstacles, & l'on ouvrit les Conferences le 9. de Mai, & tous les Plenipotentiaires se rendirent au Château de Ryswick.

A peine le Roi d'Angleterre étoit-il repassé dans ses Etats au mois d'Octobre de l'année passée, que le Maréchal de Villeroi, qui vouloit prendre ses avantages pour la Campagne de 1697. tâcha de s'emparer du Camp de Deinse, & de quelques autres postes importans, avant que les Alliés fussent en état de s'opposer à ses desseins. L'Electeur de Baviere ayant été averti du mouvement des François detacha quelques Regimens pour s'opposer aux ennemis, qui vouloient se fortifier à Deinse, & les obligea ainsi à se retirer. Le Duc de Wirtemberg suivit ce détachement avec d'autres Troupes, & de la Cavallerie. L'Electeur se mit en chemin pour le joindre avec des Garnisons tirées de plusieurs Places voisines. Après cela on fit retrancher le Camp pour assurer les Troupes, que l'on y avoit postées. L'Electeur prit son quartier à Nivelle. L'Infanterie fut postée le long d'un ruisseau, & la Cavallerie sur le chemin de Gand près de la Lis. Les autres Generaux se placerent à portée, & on forma ainsi un Camp de trente mille hommes sur deux lignes.

gnes. Les François furent surpris de la 1697.
promptitude des Alliés à poster leurs Troupes de bonne heure. Cela ne servit pas peu à donner de bonnes esperances pour les Negotiations de la Paix.

Le Roi d'Angleterre obtint du Parlement, ce qu'il demandoit pour cette Campagne, & regla toutes les affaires du Royaume, après quoi il repassa la Mer, & se rendit à la Haye, d'où il partit pour l'Armée le 29. de Mai. Il aprit en arrivant, que le Marêchal de Catinat avoit assiegé Ath avec une Armée de quarante mille hommes. D'abord que les Troupes furent postées, on employa un grand nombre de pionniers à dresser les Batteries & les lignes. En suite on ouvrit la tranchée, & l'on fit trois attaques, que l'on poussa avec beaucoup de vigueur. La Ville avoit une Garnison de sept Bataillons, & de deux Regimens de Cavallerie, qui se mit en état de faire une bonne défense. L'Armée de France avoit trois Marêchaux, qui la commandoient, Villeroi, Boufflers & Catinat. Mais ce dernier eut ordre de conduire le siege, & les deux autres devoient empêcher le secours de la Place. La tranchée fut poussée le 24. jusques sur le Glacis de la Contrescarpe, après quoi l'on dressa cinq Batteries, qui furent prêtes le 26. Cependant l'Armée de l'Electeur de Baviere vint joindre celle du Roi d'Angleterre. Cette jonction donna de l'inquietude aux Generaux François, qui firent divers mouvemens pour empêcher le secours. Mais le Roi & l'Electeur crurent, qu'ils ne devoient rien hazarder dans la con-

1697. jonćture presente des affaires, puis qu'aussi-bien Ath devoit être rendu par la Paix. Ils se retirerent donc, & choisirent un Camp propre à s'opposer aux entreprises des François.

Cette retraite donna le moyen au Marêchal de Catinat de pousser son siege avec beaucoup de vigueur. Il travailla donc à ruiner les défenses des Assiegez, & on avança insensiblement les travaux jusques au chemin couvert. En suite on se prépara à faire la descente dans le fossé, & on jetta tant de Bombes & de boulets sur l'Ecluse, que l'on en brisa la voute, ce qui fit baisser les eaux de deux pieds. Les mouvemens que le Roi & l'Electeur firent en se separant, obligerent les François à en faire plusieurs de leur part pour couvrir leurs lignes. Cependant le siége avançoit toujours, & le Canon ayant fait plusieurs brêches la Garnison battit la chamade, & capitula le 5. aux conditions ordinaires. Ainsi la Place fut renduë. Le Comte de Rœux, qui étoit Gouverneur d'Ath ménagea son monde, & fit très-peu tirer son Canon. En s'entretenant avec les ôtages, qu'on lui avoit envoyez, il leur dit, que les François ménageoient bien peu les hommes & les munitions, puis qu'ils en sacrifioient beaucoup pour une Place, que l'on seroit obligé de rendre dans peu de tems. La France neantmoins ne laissa pas de faire sonner bien haut la prise d'Ath, disant que ce ne seroit point par les armes, que les Alliés parviendroient à la Paix, & qu'il avoit paru qu'elle étoit superieure à ses ennemis,

puis

puis qu'elle avoit pris une Place considerable sous leurs yeux, sans qu'ils la pussent secourir. La verité est, que les Alliés ne crurent pas devoir penser à tenter le secours de la Ville d'Ath, puis que cette Place devoit revenir à l'Espagne par la Paix. 1697.

Cette conquête fit croire aux trois Generaux, qu'ils étoient en état de tout entreprendre. Ils songerent donc à se saisir du poste d'Anderlech, dans le dessein de se rendre Maîtres de Bruxelle, & de couper la communication de l'Armée des ennemis avec la Hollande. Mais le Roi d'Angleterre rompit tous leurs desseins par sa prudence, & par la promptitude avec laquelle il s'empara de ce poste. Lors qu'il fut averti, que les Marêchaux de Boufflers & de Villeroi s'étoient joints, il ne douta point que ce ne fut dans la vuë de se rendre à Anderlech. Il fit donc marcher trois Brigades d'Infanterie droit à Bruxelle, après quoi il fit suivre l'Artillerie & les Bagages. Vers minuit le Corps de Bataille suivit, & le lendemain la Cavallerie marcha pour joindre l'Infanterie. En même tems ce Prince suivit avec quatre Regimens de Dragons, & arriva avec ses Troupes à Anderlech, dans le tems que le Marêchal de Villeroi d'un côté, & celui de Boufflers de l'autre, parurent sur les hauteurs de ce Poste. On s'occupa pendant la nuit à retrancher le Camp, ce qui empêcha les François d'attaquer Anderlech, & les obligea dans la suite de se retirer, puis qu'ils avoient manqué leur coup. Pendant que ces choses se passoient en Flandre, la Flotte Angloise,

qui

1697. qui alloit aux Barbades fut attaquée par des Armateurs François. Les vaisseaux d'escorte s'étant battus pendant plus de quatre heures furent enfin obligez de prendre le large, parce qu'ils étoient fort maltraitez de ce combat. Il y eut quelques vaisseaux Marchands qui furent pris. Le reste se sauva.

Les Ambassadeurs Plenipotentiaires firent plusieurs Reglemens, pour prévenir toutes les difficultez qui pourroient survenir dans le cours des negotiations, soit entre les Ambassadeurs sur le sujet des visites & autres choses de pareille nature, soit entre les Domestiques des uns & des autres. Ainsi l'on mit les choses en tel état, que les Conferences se continuoient entre les deux Partis pour l'acheminement de la Paix. Le Baron de Pointis avoit été chargé de se rendre dans l'Amerique pour y faire descente en quelque Place Espagnole. Il partit donc de France, sur la fin de l'année précedente avec sept Vaisseaux de Guerre, trois Fregates, deux Fluttes, une Galiote à Bombes, & quatre petits Vaisseaux. Il arriva vers la fin de Février au petit Goüave, & en partit un mois après, ayant augmenté ses Troupes de débarquement de quatorze ou quinze cens hommes, parmi lesquels il y avoit beaucoup de Flibustiers. Il se rendit enfin sur les côtes de Cartagene, & delivra ainsi les Anglois & les Hollandois de la crainte qu'ils avoient que cet armement ne fût préparé contr'eux. Il approcha de cette Place le 5. d'Avril, & se saisit du Fort, qui défendoit l'embouchure de la Riviere de Cartagene, quoi que ce Fort fût garni de près de

quaran-

quarante pieces de Canon. Mais la Garnison ne fit aucune défense. Ensuite on prit quelques autres Forts, & le 3. de Mai la Place capitula. Quand on fut entré dans la ville, on faussa la Capitulation. Tout y fut mis au pillage. Les Eglises même ne furent pas épargnées, & on chargea les vaisseaux de richesses immenses en vases sacrez, or argent, & pierres pretieuses. 1697.

Pendant que tout cela se passoit dans les Indes, la France, qui avoit fait passer en Catalogne une partie des Troupes, qui avoient servi en Piémont, fit assieger Barcelonne. La Place fut donc investie le 12. de Juin, & par Mer & par Terre. Le Roi de la Grande Bretagne avoit averti les Espagnols de ce qui arriveroit, & leur avoit offert une Flotte dans la Mediterranée. Mais ils ne voulurent pas fournir la dépense necessaire pour l'entretien de cette Flotte. Ainsi les François étant Maîtres de la Mediterranée serrerent cette Place de tous côtez. La Garnison se défendit très-bien sous le commandement du Prince de Darmstat. Le Viceroi amassa tout ce qu'il pût pour s'opposer au dessein du Duc de Vendôme. Mais ce General ayant été averti de la resolution qu'il avoit prise, alla au devant de lui, & le surprit, lors qu'il s'y attendoit le moins. Il fit donc charger les Troupes Espagnoles, qui étoient postées sur des hauteurs derriere le Camp du Viceroi. Pour lui, il alla attaquer le Marquis de Grigni, qui étoit separé des autres Generaux, & logé à Cornella. Le combat commença la nuit dans l'obscurité, ce qui fit plier les Espagnols,

1697. pagnols, qui croyoient, que toute l'Armée soutenoit ceux qui les attaquoient. Le Viceroi fut surpris de cette attaque, & se sauva en chemise. Les Troupes victorieuses pousserent leur pointe, & acheverent de defaire les Espagnols. Tout le Bagage fut pris, & l'on y fit assez de butin. Cependant les Espagnols y perdirent peu de monde. Ce fut seulement une surprise, qui rompit leur dessein. Il n'y eut presque point de combat, & toute leur perte se reduisit à mille ou douze cens hommes tués, blessez, ou prisonniers, ce qui n'est rien par rapport à une Armée de vingt ou vingt cinq mille hommes.

Le plus fâcheux effet que cela produisit, fut la prise de Barcelonne, qui fut obligée de capituler après environ deux mois de siege. L'attaque fut vive, & la defense opiniâtre. Il y eut de grandes actions de vigueur de part & d'autre. Mais l'Armée d'Espagne ayant été dissipée par cette attaque imprevuë, dans le temps que la Garnison de Barcelonne d'un côté, & le Vice-Roi de l'autre devoient se jetter sur les Assiegeans, & le Prince de Darmstat ayant fait tout ce qu'il avoit pû pour soutenir cette ville, on fut obligé de battre la chamade, & de composer pour la Place le 10. de Juillet de cette année. Le Duc de Vendôme perdit la moitié de son Armée au siege, & les Espagnols le soutinrent avec tant de bravoure, que la France ne pût s'empêcher de loüer leur courage & leur intrepidité. Cependant elle eut le plaisir de cette belle conquête dans un tems fort favorable pour elle. Cela jetta la terreur dans

toute l'Espagne, & le Conseil de Madrid 1697. donna ordre à ses Plenipotentiaires de signer la Paix pour se delivrer du fâcheux voisinage des François, qui étoient en état par leur victoire de percer dans le cœur de l'Espagne. Les Plenipotentiaires d'Espagne étoient d'autant plus portez à la Conclusion de la Paix, que Barcelonne devoit leur être renduë conformément aux préliminaires, dont on étoit convenu. Ainsi tout bien compté la France acheta assez cher l'honneur d'une victoire, qui ne lui servoit au fonds qu'à hâter la Conclusion d'un Traité, dont elle avoit grand besoin pour rétablir ses affaires, étant évident qu'elle s'étoit absolument épuisée d'hommes & d'argent dans le cours de cette Guerre.

Quand on sut parmi les Alliés, que Barcelonne avoit capitulé, il y en eut plusieurs, qui n'en furent pas marris, dans la créance que cela hâteroit la Paix, dont les negotiations étoient lentes, & n'avançoient pas beaucoup. La France sentit bien, que cette prise presseroit l'Espagne de rabbattre quelque chose, des prétensions qu'elle avoit expliquées sur le point des restitutions qu'elle demandoit. Elle craignoit, que le Roi d'Espagne, dont la santé étoit fort languissante, ne vînt à mourir pendant les Negotiations de la Paix, ce qui eût rendu ses desseins secrets impossibles dans leur exécution, parce que cette mort eût perpetué la Guerre. Mais Barcelonne rendu, les Espagnols presserent extrêmement les Alliés de conclure le Traité. C'est à quoi ils travailloient de leur part, & dans cette vûe le Roi d'Angleterre avoit

1697. trouvé bon de faire abboucher le Comte de Portland avec le Marêchal de Boufflers pour prévenir un grand nombre de difficultez, qui ne pouvoient se terminer qu'avec bien du tems & du travail dans les Conferences ordinaires, à cause des formalitez qui s'observent entre les Plenipotentiaires dans ces occasions. Le Comte de Portland envoya un Trompette au Marêchal de Boufflers pour lui demander une entrevûe. Il accepta la proposition, & lors qu'ils furent ensemble, le Comte lui proposa de regler plusieurs affaires, qui ne pouvoient manquer de traîner en longueur dans les Conferences de Ryswick. Le Marêchal écrivit en Cour sur ce sujet, & reçut ordre d'entrer en negotiation avec le Comte. D'abord le Conseil eut peine à permettre cette entrevûe, parce que l'on étoit fort persuadé, que le Comte de Portland avoit plus d'habileté que le Marêchal, & que d'ailleurs sa dignité de Marêchal de France ne pouvoit pas lui permettre de conferer avec un homme qui n'étoit que Lieutenant General. Mais le Roi trouva la chose trop avantageuse pour la Conclusion d'une Paix, qu'il souhaitoit ardemment. Ainsi passant par dessus ces difficultez, qui dans le fonds n'étoient pas fort solides, il permit au Marêchal d'entrer en conference, ce qui abregea en effet les affaires de telle maniere, que l'on vit par-là que la Paix étoit sur le point de se conclure dans peu de jours.

Lors que l'on sut dans le monde, que ces Conferences se tenoient fort assiduëment entre

tre le Maréchal de Boufflers & le Comte de Portland, on jugea que la France avoit resolu de sacrifier le Roi Jaques, & de reconnoître Guillaume Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande. Jaques avoit esperé, que la Paix lui procureroit quelque satisfaction, & que le Roi de France lui ayant solemnellement promis de le rétablir on travailleroit en effet à soutenir ses droits. Mais ce Prince lui fit declarer sans detour, que la chose étoit impossible dans l'état present des affaires, & qu'au reste ce qui étoit differé n'étoit pas perdu, que l'on ne laisseroit pas de travailler à le remettre sur le Trône, & qu'il verroit un jour, combien on avoit ses interêts à coeur. Jaques surpris de cette declaration si peu attenduë se réduisit à faire des protestations contre tout ce qui se feroit à son préjudice dans le Traité de Ryswick. Soit que la France eut alors quelque dessein sur ce sujet, que le tems n'a pas developpé, soit qu'elle lui parlât de la sorte pour le consoler de ce qu'on l'abandonnoit si entierement, après toutes les grandes promesses qu'on lui avoit faites, quoi qu'il en soit on le sacrifia, & ce Prince n'eut point d'autre ressource que la protestation dont on vient de parler. Il fit donc signifier cette protestation, qui étoit dressée dans les termes les plus forts dont on pût s'aviser pour lui conserver ses prétensions. 1697.

Les Conferences continuoient toujours à Ryswick, & l'on tâchoit d'avancer le Traité, autant que cela se pouvoit entre tant de parties interessées à la Paix. Le 20. de Juil-

1697. let les Plenipotentiaires de France mirent entre les mains des Mediateurs un Projet de Paix sous de nouvelles conditions, ajoutant, que c'étoit la derniere resolution du Roi leur Maître, & qu'il ne traiteroit que sur ce pied là. Mais leur Memoire étoit conçu d'une maniere si ambiguë, que les Plenipotentiaires des Alliés priérent le Mediateur de leur demander une explication plus nette des prétensions de leur Maître, s'ils vouloient que l'on y répondit. Ils repliquerent à la proposition, que le Mediateur leur en fit, qu'ils croyoient s'être expliquez suffisamment, & que les Alliés n'avoient ou qu'à presenter un projet de leur part, ou à accepter celui qu'ils avoient dressé, & mis entre les mains du Mediateur. On remarqua dans toutes les Conferences, que les François ne parloient pas si haut qu'à Nimegue. Leurs manieres étoient plus douces & plus honnêtes. Cependant ils s'échapperent un peu dans cette occasion, & dirent au Mediateur, que si l'on continuoit à en user de la maniere que l'on faisoit, & si les Ministres des Alliés ne répondoient sans delai, ils regarderoient comme nul tout ce qui avoit été reglé dans les préliminaires. Ils presenterent même une protestation, qu'ils avoient toute prête, & vouloient en effet protester de nullité.

Le Mediateur leur declara, qu'il leur conseilloit d'y penser plus d'une fois : qu'il vouloit bien les avertir, qu'il y avoit plusieurs Puissances entre les Alliés, qui seroient ravies de voir qu'ils rompissent les Conferen-

ces,

ces, & le Traité; qu'ils se donnassent un 1697.
peu de patience, à moins qu'ils n'eussent formé le dessein de se retirer : qu'on ne manqueroit pas de répondre à leur Memoire. Malgré cet avis ils revinrent quelques jours après à la charge, & declarerent, que le Roi leur Maître avoit resolu de ne faire la Paix, qu'aux conditions exprimées dans leur Memoire : qu'ils étoient surpris de ce que l'on tardoit tant à s'expliquer sur ces conditions : que cependant les armes de leur Souverain étoient victorieuses de tous côtez : qu'ils vouloient bien attendre la réponse à leur Memoire jusques au 10. de Septembre ! Mais que passé ce tems-là ils romproient les Conferences, étant bien surs qu'ils auroient ordre de Versaille de s'en retourner. L'un des Plenipotentiaires des Provinces-Unies leur dit d'un ton ferme, que s'ils étoient dans ces dispositions, ils n'avoient qu'à parler, & que l'on auroit bien-tôt fait à leur expedier des Passeports pour leur retour. Cette réponse les surprit, & modera un peu leurs manieres hautes & menaçantes. Cependant les Plenipotentiaires de l'Empereur fournirent leur réponse peu de jours après. Ainsi l'on recommença les Conferences vers le milieu du mois d'Août, & on les continua dans la suite presque tous les jours.

Dans le tems que l'on vaquoit à ces Conferences, le Sieur Jaques Boreel Bourguemaître Regent d'Amsterdam mourut de maladie. Il étoit le premier Ambassadeur Plenipotentiaire de la Republique. Il y avoit longtems qu'il étoit travaillé d'une incommodi-

1697. té, que l'on croyoit mortelle. Cela avoit donné lieu à la Province de Hollande de nommer le Conseiller Pensionnaire Heinsius pour lui succeder dans sa commission. Sa place fut donc remplie d'abord, & l'on ne s'apperçut point de la mort du Sieur Boreel dans les Conferences. Ce Ministre avoit été Ambassadeur en France, & avoit exercé plusieurs autres emplois pour le service de la Patrie. Il s'en étoit acquitté avec beaucoup de suffisance & d'affection. Comme il étoit mort dans les fonctions d'une Ambassade publique, on lui fit faire des obseques aux dépens de la Province, & deux Députez des Etats assisterent en leur nom à la ceremonie de l'enterrement.

Il se trouva par une rencontre heureuse, que dans le tems que l'on travailloit à la Paix de Ryswick, le Grand Seigneur se lassa de la Guerre, qu'il avoit depuis treize ou quatorze ans avec l'Empereur. Il accepta donc la Mediation du Roi d'Angleterre & des Etats Generaux pour la Negotiation de la Paix. Dès que leurs Ambassadeurs eurent fait savoir la resolution de la Porte à l'Empereur, ce Prince en avertit les Venitiens, les Polonois, & les Moscovites, avec lesquels il avoit fait une Ligue offensive & defensive contre le Turc. Le Czar envoya des Ambassadeurs à Vienne pour veiller à ses interêts dans le Traité. Mais dans la verité c'est que ce Prince avoit formé depuis longtems le dessein de visiter les Provinces-Unies pour s'instruire à fonds de la Navigation, de la fabrique des vaisseaux, & de plusieurs au-

tres

tres choses qui sont inconnuës dans ses vastes 1697.
Etats. Il se mit donc à la suite de cette Ambassade après avoir pris toutes les précautions imaginables pour se cacher. Il prit son chemin par les Etats de l'Electeur de Brandebourg, où il fut reçu avec beaucoup de magnificence. Enfin cette Compagnie arriva au mois d'Août sur les frontieres des Provinces-Unies. Dès que l'on en fut averti, on lui envoya deux Deputez de l'Etat avec l'Introducteur des Ambassadeurs. On ordonna de défrayer cette Ambassade par tout, & de la recevoir au bruit du Canon dans toutes les Villes. Les Etats vouloient faire au Czar tous les honneurs possibles, pour lui marquer l'extrême consideration qu'ils faisoient de sa personne, & combien ils étoient sensibles à la gloire que leur Republique recévoit de sa visite.

Dès que l'on fut entré un peu avant dans le Païs, le Czar quitta ses Ambassadeurs, & se rendit *incognito* à Amsterdam avec peu de suite pour voir cette ville magnifique plus à son aise. Il se déguisa donc pour se mieux cacher, & dès le lendemain de son arrivée il se transporta à Sardam, où l'on bâtit ordinairement les vaisseaux. Il logea chez un simple Bourgeois du lieu, afin que l'on ne prît point garde à lui. Il s'attacha beaucoup à considerer la fabrique d'un vaisseau pour en connoître les diverses parties, & les proportions. Il fit acheter une petite barque couverte, sur laquelle il montoit fort souvent avec sa suite, & la gouvernoit lui-même pour s'instruire de la manœuvre. Pendant

1697. qu'il étoit là, un Charpentier, qui l'avoit vû autrefois à Moscow, le reconnut, & publia que le Czar étoit à Sardam. Cela attira sur les lieux une foule incroyable de gens, qui souhaitoient de voir ce Prince. Mais ayant remarqué ce grand abord de monde il se rendit en cachette à Amsterdam. Il y attendit l'Ambassade, qui devoit venir dans cette ville avant que d'aller à la Haye. Lorsqu'elle arriva, on lui fit tous les honneurs, dont on pût s'aviser, parce que l'on savoit que le Czar y étoit en personne. On plaça les Ambassadeurs dans le Carrosse d'un des Magistrats, & l'on accompagna cette Entrée de tout ce qui pouvoit marquer, combien en étoit satisfait de la venuë de ce Prince. On fit joüer sur le soir un très-beau feu d'artifice, où l'on vit entr'autres choses un Arc de triomphe dressé à son honneur. On accompagna ce divertissement d'un festin magnifique, auquel le Czar voulut bien prendre part.

Quelques jours après il se rendit secretement à Utrecht pour s'y aboucher avec le Roi d'Angleterre, qui venoit de quitter l'Armée. L'entrevuë fut courte. Mais les deux Princes se quitterent fort satisfaits l'un de l'autre. Le Czar fit un compliment plein de beaucoup d'esprit au Roi, pour lui témoigner l'extrême satisfaction qu'il avoit de le voir. Il lui dit, qu'une des choses qu'il avoit euës principalement devant les yeux en entreprenant son voyage, étoit de voir le premier Heros du siecle. Il ajouta, que son genie avoit conduit son épée & son bras,

&

& qu'il le regardoit en effet comme l'auteur 1697.
de la conquête, qu'il avoit faite de la Ville d'Afoph, & qu'au reste il étoit agréablement payé de la fatigue de son voyage, puis qu'il avoit le bonheur de se voir devant le plus grand & le plus illustre Prince de l'Univers. On remarqua, que dans cette visite il obligea le Roi de se mettre dans un fauteuil, qu'il avoit fait préparer pour cela. Le Roi s'en défendit extrêmement. Mais ce Prince lui répondit fort spirituellement, que personne ne meritoit mieux une place distinguée, qu'il le prioit de l'accepter, & qu'après tout faisant l'honneur de sa Maison il étoit ravi de trouver cette petite occasion de lui marquer la joye qu'il avoit de parler à un Prince, qui étoit le miracle & l'ornement de l'Europe.

Si ce jour fut celebre par l'entrevûe de ces deux grands Princes, il le fut encore par la grande victoire, que le Prince Eugene de Savoye, General de l'Armée de l'Empereur, remporta sur les Turcs à Zentha au delà de la Theiſſe. Il y eut plus de vingt mille hommes tués sur la place. Ce ne fut pas un combat, ce fut un veritable carnage. Le reste de cette Armée fut noyé, ou pris prisonnier. Le Grand Visir, l'Aga des Janniſſaires, & vingt sept Bachas y perirent. Les Imperiaux y firent un butin incroyable. Tout le Bagage y fut pris, cent cinquante pieces de Canon, toutes les Munitions de Guerre & de bouche, les Tambours, les Drapeaux, les Queües de Cheval, la Tente du Grand Seigneur, un Chariot magnifique attellé de

1697. six beaux chevaux, & une infinité d'autres chevaux, chameaux, de buffles, & d'autres bêtes de charges furent pris dans cette occasion. Jamais victoire n'a été plus complete. L'Empereur fit part de cette grande victoire aux Etats Generaux, & aux autres Alliés. Le même jour le Marêchal de Boufflers & le Comte de Portland se virent à Tubise, où ils reglerent plusieurs difficultez. On conjectura, que les affaires de la Paix étoient fort avancées, parce qu'en se quittant le Marêchal donna le titre de Mylord au Comte de Portland. Cela marquoit, que l'Article qui concernoit le Roi d'Angleterre, étoit reglé de tous points. On raconte, qu'en se quittant le Comte demanda ce que signifioient les décharges de Canon & de Mousqueterie, qu'il venoit d'entendre. Le Marêchal lui répondit, que c'étoit en rejouïssance de la nomination du Prince de Conti pour Roi de Pologne. A quoi le Comte repliqua, qu'en partant de la Haye on avoit fait de grandes réjouïssances pour le Couronnement de l'Electeur de Saxe, qui avoit été reconnu Roi de Pologne. Ce discours surprit le Marêchal, & lui fit connoître, que l'on s'étoit precipité parmi les François, & que l'on avoit eu trop hâte de se réjouir d'une nomination qui demeuroit sans effet, puis que l'Electeur de Saxe étoit en possession actuelle de cette Couronne.

Les affaires de la Paix étoient dans cette situation, lorsque les Ambassadeurs de France presenterent un nouveau Memoire le 7. de Septembre au Mediateur. Ils y represen-

toient avec beaucoup d'éloquence les bonnes inclinations du Roi leur Maître pour la Paix, & les offres considerables qu'il avoit faites aux Alliez pour la conclure. Ils ajoutoient que les grands avantages qu'il avoit remportez dans le cours de cette Campagne, auroient pû lui donner droit de resserrer ces offres que l'on n'avoit pas acceptées d'abord; que cependant pour avancer promptement le bon ouvrage de la Paix il vouloit bien laisser les choses dans l'état où elles avoient été mises par les Préliminaires: mais qu'il prétendoit être en droit de changer quelque chose dans ces offres, ce qu'il feroit de telle maniere que l'on verroit qu'il avoit toûjours les mêmes vuës de Paix: qu'ainsi il pretendoit que l'Empire lui cederoit la ville de Strasbourg, sa Citadelle, & tout le territoire qui en dépend du côté de la France: que le surplus qui étoit du côté de l'Allemagne seroit restitué à celui ou à ceux à qui il appartenoit ci-devant; que moyennant cela il restitueroit Barcelonne à l'Espagne avec tout ce que ses Armes avoient conquis dans la Catalogne, & qu'il donnoit dix jours de temps à l'Empire pour accepter, ou pour refuser sa proposition: que passé ce terme il prétendoit être en liberté de proposer de nouvelles conditions: qu'au reste les malheurs de la Guerre seroient imputez à ceux dont l'opiniâtreté seroit cause que l'on ne feroit pas la Paix. 1697.

Dans le même temps la France qui s'étoit engagée dans les Preliminaires à la restitution de la Duché de Luxembourg, & de la Comté de Chini dans toute leur étenduë,

1697. s'avisa de proposer de retenir ce Païs en donnant un équivalant à l'Espagne pour son indemnité. Le Comte d'Avaux en avoit déja fait la proposition en Suéde dés l'hyver précédent. La chose parut à peu prés resoluë pendant quelque temps parmi plusieurs des principaux Alliez. Mais on trouva moyen de leur faire connoître par un Memoire dressé sur ce sujet, que cette Province entre les mains de la France rompoit absolument la communication de l'Allemagne avec les Païs-Bas Espagnols, & que d'ailleurs l'Electeur de Trêve, & l'Electeur Palatin demeuroient exposez par là aux invasions subites de la France, qui s'empareroit de leurs Etats, quand il lui plairoit. Ces reflexions ouvrirent les yeux à plusieurs des plus considerables d'entre les Alliez. Ainsi l'on refusa absolument d'accorder, ce que la France demandoit à cet égard, & l'on declara que l'on prétendoit qu'elle restitueroit absolument toute cette Duché à l'Espagne. Les Ambassadeurs de France resisterent à cela tant qu'ils purent, & se servirent de toute leur adresse pour retenir une Province, qui étoit si fort à la bienséance de leur Maître. Mais les Alliez furent fermes, & ne voulurent jamais se relâcher sur cet Article.

Pour dire les choses comme elles sont leur habilité ordinaire leur manqua dans cette occasion. Ils avoient offert un équivalant pour cette Duché. Mais ils ne l'avoient point fixé, & n'avoient pas songé à le specifier. Ainsi dans la conference qui se tint sur ce sujet, on se prévalut de leur faute, & l'on mit

cet

cet équivalent extrémement haut. La chose leur parut fort exorbitante. Cependant les Alliez se fixerent à vouloir l'équivalent, sur le pied qu'ils l'avoient mis. Les Plenipotentiaires furent donc obligez d'abandonner Luxembourg, & de renoncer à leur prétension, par ce que cette Province leur eut couté plus qu'elle ne valoit. 1697.

Ils se rabbattirent à vouloir démolir la forteresse de Luxembourg pour rendre cette Place rasée. Mais l'un des Plenipotentiaires des Provinces-Unies leur dit d'un ton ferme & resolu, que les Alliez prétendoient que la France restitueroit à l'Espagne tout le Duché de Luxembourg & la Forteresse dans l'état où elle se trouvoit, avec tous les Canons, & les munitions de Guerre & de bouche, qui y étoient alors: qu'ils n'avoient qu'à prendre leur parti, & que si cela ne les accommodoit pas ils n'avoient qu'à s'en retourner, par ce que l'on étoit resolu à continuer la Guerre, & que l'on étoit absolument fixé à ravoir ce Duché dans son entier. Cette déclaration nette & précise les obligea de consentir à l'Article proposé par les Alliez. Ce qui fait voir que si l'on eut suivi la même méthode pour la ville de Strasbourg, la France n'eut pas rompu le Traité de Paix pour cette ville. Mais elle avoit trouvé le secret de disposer l'Empereur à ceder Strasbourg en lui restituant Brisac & Fribourg. Ainsi l'on fit couler cette affaire avec tant de rapidité dans les conferences, qu'à peine fut-on averti, qu'elle avoit été mise sur le tapis. C'est de cette maniere qu'il arrive fort sou-

1697, vent que des affaires publiques & generales sont sacrifiées à des interêts particuliers dans de pareilles occasions. L'Empire perdit beaucoup en perdant cette Place.

Pendant que l'on travailloit ainsi à la Paix de l'Europe, les Alliez Protestans prirent des mesures entr'eux pour procurer quelque soulagement aux Réformez François, tant aux Refugiez, qu'à ceux qui étoient restez dans le Royaume. Ils dresserent un Memoire fort touchant pour recommander les affaires de ces pauvres gens à leur Roi même. Ils prierent le Mediateur de joindre ses bons offices aux leurs dans cette occasion, & conjurerent les Plenipotentiaires de France de se charger de ce Memoire pour l'envoyer à leur Cour. Mais le Roi n'y eut aucun égard. Le zéle aveugle qu'il a pour sa Religion, & son Conseil de conscience, duquel les avis sont toûjours tournez du côté de la persecution, l'engagerent à soutenir ses anciennes violences. Ainsi les Réfugiez ne purent obtenir aucun addoucissement à leurs maux, & les Protestans restez dans le Royaume se virent exposez à de nouveaux malheurs. Ils n'eurent donc pas beaucoup de sujet de se réjouïr d'une Paix, qui les laissoit dans leur triste & lamentable état. Tout cela vint de ce que la France trouva le secret d'éluder toutes les propositions que les Princes Protestans d'Allemagne avoient à faire sur ce sujet dans le Congrès. Elle avoit commis une infinité de contraventions au Traité de Munster au sujet de la Religion à Metz, & en d'autres lieux qui lui avoient été cedez par ce fameux Traité,

té, à condition de ne point toucher à la Religion. Elle craignoit que l'on ne mit cette affaire sur le tapis aux conferences de Ryswick. Dans cette vuë elle avoit ménagé une entrevuë de l'Abbé Morel avec le Baron de Seylern, qui s'étoient abbouchez secretement près du Lac de Constance, il y avoit un an. Là on avoit reglé plusieurs affaires au préjudice des Protestans. 1697.

Quand leurs Plenipotentiaires voulurent entamer l'affaire de la Religion au Traité de Ryswick, ceux de France leur repondirent sechement que tout avoit été decidé entre l'Empereur & le Roi leur Maître, qu'ainsi l'on ne les écouteroit point sur ces matieres, puisque l'on en étoit convenu avec le Chef de l'Empire. Ce fut ainsi que l'on trouva moyen de rompre toutes les mesures que les Protestants avoient prises, pour faire rétablir les infractions que la France avoit faites au Traité de Westphalie. Ils avoient de grands griefs à proposer sur ce sujet, & la France craignoit que l'on ne mit ces affaires sur le bureau. Elle eut été forcée à des réparations qui lui eussent donné beaucoup de chagrin. Cependant ce fut par là que l'on trouva moyen d'empêcher les Alliez Protestans de travailler pour le soulagement de leurs pauvres Freres de France, dont les maux sont allez en augmentant depuis ce temps-là.

Enfin l'Espagne & la France conclurent la Paix le XX. de Septembre, & la même chose fut faite avec l'Angleterre & les Provinces-Unies. Ce jour étoit le terme donné aux Alliez pour accepter, ou pour refuser les der-

1697. dernieres offres de la France. Les Ambassadeurs des Princes interessez à ces Traitez se rendirent à Ryswick avec le Mediateur. On mit la derniere main aux Articles, & on les signa ensuite de part & d'autre, savoir le Traité de la France avec les Provinces-Unies à minuit, celui d'Espagne à une heure & demie, & celui d'Angleterre à trois heures du matin. Les Plenipotentiaires qui s'étoient retirez dans leurs Chambres particulieres, se rassemblerent quelques heures après pour mettre la derniere main à ce grand ouvrage. Ils s'y occuperent tout le 21. & le 22. jusques à trois heures après minuit qu'ils se quitterent, pour retourner chacun chez eux eux. La France & les Etats Generaux firent un second Traité entr'eux pour regler le Commerce & la Marine. On convint de part & d'autre qu'en attendant que l'on eût fait un nouveau Tarif, dont on s'accorderoit dans le terme de trois mois, on suivroit par interim celui de l'an 1667. & qu'au cas que l'on ne pût s'en accorder dans les trois mois, l'on s'en tiendroit pour l'avenir à celui de l'an 1664. Il fut dit de plus par ce Traité, que les *sujets* de part & d'autre jouïroient de la même liberté qu'avant la Guerre : que les habitans des Provinces-Unies ne seroient point sujets au Droit d'Aubeine en France, & qu'en cas de rupture à l'avenir les sujets des deux Etats auroient neuf mois de temps pour disposer de leurs effets, comme ils le trouveroient à propos. Il fut dit encore que l'imposition de cinquante sous par tonneau ne regarderoit point les vaisseaux ni les habitans de la Re-

pu-

publique qui en étoient absolument déchargez. 1697.

Lorsque ces differens Traitez eurent été conclus & signez, & que les Ministres de l'Empereur & des autres Alliez en eurent été avertis, ils en firent de grandes plaintes accompagnées de reproches. Ils dirent que l'on en usoit à leur égard comme on avoit fait autrefois à Nimegue. Dom Bernardo de Quiros l'un des Plenipotentiaires d'Espagne répondit à ces plaintes, & dit d'un ton fort modederé, que les Ministres de l'Empereur savoient qu'il avoit depuis long temps des ordres fort pressants de la Cour de Madrid de conclure la Paix avec la France: que cependant il avoit retardé d'obéir au Roi son Maître par complaisance pour l'Empereur; que cela lui avoit donné le chagrin de voir prendre Barcelonne par les François: que le Roi son Maître étoit las de perdre des villes pour accommoder les affaires d'autrui: que l'on étoit tombé d'accord entre les Alliez de faire la Paix. Qu'il falloit ou accepter les offres de la France, ou se resoudre à continuer fortement la Guerre, & que cependant on perdoit beaucoup de temps à deliberer sans rien conclure: que la consideration qu'il avoit euë pour l'Empereur avoit causé la perte de Barcelonne: qu'ainsi l'on n'avoit aucun sujet de se plaindre du Traité de l'Espagne, après tous les délais qu'il avoit accordez, quoique ses ordres fussent précis pour la signature de la Paix.

Les Plenipotentiaires d'Angleterre & des Etats Generaux repliquerent à ces plaintes, que les Peuples étoient las de fournir aux frais d'une guerre, dont ils ne devoient tirer aucun

1697. cun avantage, quoi qu'ils en fissent presque toute la dépense : qu'il n'étoit pas juste qu'ils soutinssent éternellement cette dépense pendant que d'autres en reçevoient tout le profit ; qu'il y avoit long temps, qu'ils étoient d'accord avec la France, pour ce qui les regardoit, & que les peuples commençoient à murmurer tout haut de ce que l'on ne concluoit pas une Paix, que l'on avoit à la main : que l'on n'avoit travaillé à conclure ces Traitez, que parce que l'on voyoit que l'Empereur & les Princes Alliez affectoient des longueurs à contre-temps : que la conclusion étoit facile si l'on vouloit y prendre garde : qu'en un mot puis que l'on étoit convenu de faire la Paix, il falloit la faire, & qu'un peu plus ou un peu moins ne devoit pas retarder un si bon ouvrage : que si l'on vouloit se mettre sur le Chapître des plaintes & des reproches on auroit beaucoup à dire : mais que dans un temps de Paix on devoit se retenir, pour tâcher de donner du repos aux Peuples fatiguez & épuisez de la Guerre. Il fallut que les Ministres plaignans se contentassent de ces raisons auxquelles il étoit difficile de répondre. *Ils prirent* donc la résolution de faire la Paix, & dans cette vuë ils commencerent par une suspension d'Armes, que l'on fit pour un mois. On en dressa un Acte qui portoit que par l'entremise du Mediateur, & des Plenipotentiaires d'Angleterre & des Provinces-Unies, on étoit convenu d'un Armistice, qui devoit durer jusques au premier de Novembre, & que chaque Parti avertiroit ses Generaux de faire cesser tout acte d'hostilité.

Pen-

Pendant que tout cela se negotioit à Ryswick, le Prince de Bade avoit assiegé la Forteresse d'Ebernbourg située sur la riviere de Nahe près de Creutznach. Il poussoit son siege avec beaucoup de vigueur. Mais les approches en étoient fort difficiles, par ce que la Place est sur un Rocher fort élevé, & qu'il n'y a qu'un chemin pour y monter, au devant duquel il y a un fossé de cinquante pieds taillé dans le Roc, avec une espece de demie lune revêtuë qui le couvre. Le Prince fit jetter quelques bombes dans la Place, pendant que l'on mettoit le Canon en batterie. Il commanda ensuite cinq cens Grenadiers soutenus de six cens hommes pour attaquer la petite ville, qui est au pied du Château. Les Assiegez l'abandonnerent d'abord, & se retirerent dans le Fort. On fit encore jetter plusieurs bombes, qui renverserent une Tour, d'où les François incommodoient beaucoup les Assiegeans. Ainsi la brêche étant d'ailleurs assez grande pour monter à l'assaut, le Gouverneur fit battre la chamade le 27. de Septembre à midi. La capitulation fut arrêté, & signée vers le soir. Une heure ou deux après cette signature le Courier arriva de la Haye, avec ordre de suivre le Traité de Trêve. Mais la capitulation ayant été concluë avant que d'avoir reçû cette nouvelle, la Place fut renduë au Prince de Bade. Depuis ce temps-là les hostilitez cesserent entre les deux Partis, sans quoi l'on auroit encore assiegé le Château de Kirn. 1697.

Les Ambassadeurs de Moscovie ayant resté deux mois à Amsterdam eurent ordre du Czar

de

1697. de se rendre à la Haye pour leur audience. Il les mit dans un équipage magnifique. Ils arriverent le 27. de Septembre, & on les fit reçevoir à une lieuë de la ville par deux Députez dans les deux Carrosses de l'Etat. Le cortege fut grand, & l'on y conta jusques à soixante Carrosses. On fixa le jour de leur audience au 5. d'Octobre. On les fut prendre à leur Hôtel avec toute leur suite. Il y avoit cinquante Carrosses. Ceux de l'Etat étoient les derniers. Les Ambassadeurs monterent dans le premier, & les deux Deputez qui les accompagnoient se mirent dans l'autre. Après eux marchoient les trois Carrosses des Ambassadeurs. Ils furent reçus hors de la Sale de l'audience par deux autres Deputez. Ces trois Ambassadeurs étoient fort magnifiquement habillez à la Moscovite. Les Etoffes de leurs robbes étoient de toile d'or. Elles étoient fourrées de martes zibelines d'une beauté surprenante, & ornées d'ailleurs de beaucoup de pierreries. Après que le premier Ambassadeur eut fait sa Harangue en langue Moscovite, le President des Etats y repondit d'une maniere qui faisoit *connoître* combien on étoit satisfait de cette Ambassade. L'audience ne dura qu'une demie heure, & l'on y fut toujours debout. Les Ambassadeurs étrangers qui étoient à la Haye, voulurent être spectateurs de cette ceremonie. Le Czar lui même y assista, étant placé dans un Cabinet, d'où il voyoit tout ce qui se faisoit. Dés le lendemain ce Prince retourna à Amsterdam. Les Ambassadeurs s'y rendirent quelques jours après lui. Ils n'avoient demandé-

mandé par leur harangue, que le renouvellement & la confirmation des anciens Traitez. 1697.

Le Czar ne s'étoit avisé de cette Ambassade que pour couvrir le voyage qu'il avoit dessein de faire en Hollande, pour s'y instruire de tout ce qui regarde la Marine, & la fabrique des vaisseaux, pour y prendre connoissance du Canon & du Mortier, & pour s'y fournir de tout ce qui lui étoit necessaire pour ses desseins; Dés qu'il fut à Amsterdam il fit prier le Magistrat de lui faire donner un logement pour lui, & pour quelques personnes de sa suite. On le placa à l'extremité de la ville près de la Maison des Indes. Dés qu'il y fut établi il s'appliqua fortement à s'instruire de la fabrique des vaisseaux, & de la maniere de jetter des bombes. Ce Prince qui sait dessiner, & qui est habile en Mecanique eut bien-tôt fait à prendre connoissance de ces deux choses. En s'appliquant à l'ouvrage comme il faisoit, il vouloit apprendre aux Princes & aux grands Seigneurs de sa suite, combien la Marine & l'Art de bâtir des vaisseaux sont utiles à un Etat, & de quelle importance il est que ceux qui sont préposez au Gouvernement, sçachent tout ce qui peut contribuer à faire fleurir le Commerce. Les Moscovites sont naturellement fiers & paresseux. Ce Prince qui vouloit corriger ces deux defauts de la Nation, travailloit tous les jours comme les moindres ouvriers, & excitoit ainsi les personnes de sa suite à mettre la main à l'œuvre pour s'instruire des choses à fonds, & pour être en état de perfectionner les Arts dans

1697. le pouvoir de cette Republique qui employa de grandes sommes à recevoir cette Ambassade, pendant qu'elle étoit occupée d'ailleurs à une Guerre fâcheuse qui duroit depuis neuf ans, & qui consumoit des tresors inconcevables pour le soutien de la cause de l'*Europe* violemment attaquée par la France.

Lorsque l'on sut que la Paix étoit concluë avec la France on en eut beaucoup de joye dans toutes les Provinces. Dans la verité elle faisoit un grand honneur à la Republique. On voyoit que Louis XIV. étoit dans la necessité de reconnoître Guillaume III. pour legitime Roi, de droit & de fait, d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande. L'affection tendre que l'on avoit pour ce Prince, faisoit que les Peuples se rejouïssoient dans ce grand éclat, reconnu par un Prince, qui l'avoit traité long temps d'usurpateur, & qui se voyoit forcé à lui sacrifier le Roi Jaques, malgré la declaration qu'il avoit faite tant de fois de ne remettre point l'épée au fourreau qu'il n'eût rétabli ce Prince sur le Trône. On fit l'échange des ratifications du Traité de Paix l'onsiéme du mois d'Octobre dans le Château de *Ryswick*, & le 20. du même mois on publia la Paix à la Haye. La joye que l'on en avoit n'étoit pourtant pas complete. On craignoit toujours que l'Empereur ne voulût pas accepter les propositions de la France, dans le tems que ses Plenipotentiaires avoient marqué. Mais le 31. du même mois le Traité de Paix fut conçlu au nom de l'Empereur, & ainsi Strasbourg fut cedé à la France. Elle rendit de sa part à l'Empire tout ce qu'el-

le

le avoit usurpé pendant la Guerre. Elle restitua de plus tous les Païs qu'elle avoit réünis par les Chambres Royales de Metz & de Brisac. Cette restitution fut si considerable que l'on y compte près de trois cens villes grandes ou petites, dont elle s'étoit mise en possession en vertu des prétenduës dépendances de l'Evêché de Metz, & du Landt-Graviat d'Alsace. Tout cela n'empêcha pas que la France, selon sa coûtume, ne se felicitât de cette Paix, quoique dans le fonds cette restitution fut un aveu solemnel de l'injustice avec laquelle on lui avoit vû usurper tous ces Païs. 1697.

Lorsque l'on fut sur le point de signer le Traité entre l'Empire & la France, les Plenipotentiaires de l'Empereur declarerent, que ceux de France pretendoient que la Religion Romaine subsisteroit dans les lieux où elle se trouvoit alors établie. Les Ambassadeurs des Electeurs des Princes & des Etats Protestans de l'Empire repliquerent qu'ils ne signeroient pas cet Article, par ce qu'il n'en avoit point été parlé dans les Preliminaires: que d'ailleurs il étoit absolument contraire au Traité de Paix fait en l'an 1555. sur la Religion en Allemagne, & que de plus il étoit directement opposé au Traité de Munster. On fit ce que l'on pût pour accommoder cette difficulté, afin que rien n'empêchât la conclusion de la Paix. On proposa par exemple de signer sans prejudice. Il y eut deux de ces Ambassadeurs, qui signerent le Traité sous cette condition. Mais tous les autres refuserent absolument de signer, disans que cela leur étoit expressément défendu par leurs instruc-

 tions.

1697. tions. Le Baron de Bosen Plenipotentiaire de l'Electorat de Saxe fut du nombre de ces derniers. On en fut surpris dans l'Assemblée, par ce que l'Electeur son Maître devenu Roi de Pologne avoit embrassé la Religion Romaine. Mais ce Ministre representa que quand ce Prince avoit accepté la Couronne de Pologne, il n'avoit pas eu dessein d'anéantir les Droits de l'Electorat de Saxe : que son changement étoit une affaire personnelle : qu'ainsi les prerogatives de son Auguste Maison demeuroient dans leur entier. Il ajouta à cela que ses instructions le chargeoient expressément de faire ce qu'il faisoit, & que l'on n'y avoit rien changé, depuis que son Maître étoit monté sur le Trône. Ce Ministre donna donc sa protestation contre cet Article au Mediateur, après quoi les Ambassadeurs signerent sans préjudice du Droit de leurs Maîtres sur ce sujet. L'on échangea les ratifications de ce Traité peu de jours après sa signature. Ce fut ainsi que finit cette cruelle Guerre qui affligeoit l'Europe depuis neuf ans tout entiers.

On a beaucoup raisonné sur cette *Paix dans* le monde, & l'on y a cherché peut-être plus de finesse qu'il n'y en a eu. Il y a un grand nombre d'esprits speculatifs, qui prennent plaisir à creuser les affaires. Ils attribuent souvent de grandes vûës de politique dans des occasions, auxquelles il est fort possible que l'on n'ait pas pensé dans le Conseil des Souverains. Alors on les fait agir par des motifs étudiez, qui les determinent, & cependant quand on connoit le secret de leurs résolutions

on n'y trouve pas toujours tant de subtilité. 1697.
Quand on envisagera cette Guerre, par rapport à tous les interessez, on trouvera que les deux Partis s'étoient épuisez par les grands efforts que l'on avoit fait de part & d'autre. La France avoit poussé les choses à de grandes extremitez. Elle avoit quatre Armées sur pied dans les Païs-Bas, en Allemagne, en Catalogne, & en Piemont. Elle avoit une puissante Flotte en Mer, & tenoit par dessus tout cela un grand nombre de Troupes & de Milices sur les côtes pour empêcher les descentes. Elle vouloit être superieure par tout. Il étoit impossible de soutenir cela long temps, parce qu'il ne servoit qu'à l'épuisement & d'hommes & d'argent. Ce fut déja la raison qui l'obligea de faire la Paix à Nimegue. Lorsque l'on conclut le Traité de Ryswick, il y avoit quatre ans à peu près qu'elle sollicitoit les Alliez de traiter de la Paix. Elle faisoit de grandes offres pour les y engager. Elle s'étoit servie de tous les moyens imaginables pour les disposer à entrer en negotiation; Mais elle n'avoit pû rien obtenir pendant long temps. Ses offres ne suffisoient pas, & d'ailleurs les Alliez ne savoient comment se fier aux promesses qu'elle faisoit de toutes parts. Ainsi la Guerre continuoit toujours d'une maniere embarrassante pour elle. Elle tâchoit de frapper de grands coups pour se rendre redoutable aux Alliez, esperant que ceux qui en souffroient se détacheroient de la Ligue. Mais ses Armées se ruïnoient par ces efforts.

Elle ne savoit presque plus où trouver des

1697. hommes pour la recruë de ses Troupes. Elle étoit obligée de fournir plus de cinquante mille hommes pour cela tous les ans. Le Commerce de son Royaume étoit interrompu. Les sujets se trouvoient épuisez par le nombre de taxes & d'impôts dont on les chargeoit à tous momens. Si le Roi d'Espagne, dont la santé étoit fort vacillante, fut venu à mourir pendant cette Guerre, le Dauphin n'eût sû comment se prendre à faire valoir ses prétensions sur la Monarchie d'Espagne. Toute l'Europe étoit armée contre la France. Il eut été fort difficile par consequent d'entamer cette grande affaire, dans l'état où les choses se trouvoient alors. Toutes ces considerations prouvent évidemment que ce Royaume étoit dans une absoluë necessité de faire la Paix, par-ce que cette Guerre commençoit à l'accabler, & que d'ailleurs elle rompoit toutes ses mesures pour l'affaire de la succession d'Espagne. Elle le sentoit bien, & c'est pour cela qu'elle se donnoit tant de mouvemens pour avoir la Paix. Elle avoit fait presenter de grands Memoires sur ce sujet aux Rois du Nord, pour les engager à solliciter les *Alliez* de consentir à un Traité. Elle avoit même trouvé le secret d'envoyer des personnes dans les Provinces-Unies, pour faire des ouvertures de Paix capables de disposer les affaires à entrer en negotiation sur ce sujet.

Pour ce qui est des Alliez, il est certain que l'Angleterre & les Provinces-Unies portoient la plus grosse partie du fardeau de cette Guerre, par les grands subsides qu'elles fournissoient de tous côtez pour la soutenir.

Et

Et cependant elles n'en tiroient point d'autre profit que celui de se garentir des Armes de la France, & de contribuer à la conservation à la défense de l'Europe. Les Peuples de ces deux Etats commençoient à se lasser de fournir aux frais immenses de cette Guerre. La France faisoit des offres assez raisonnables pour la Paix. On pouvoit donc la negotier à des conditions fort avantageuses. Tout le monde voyoit bien qu'en continuant la Guerre pendant quelques Campagnes, on pouvoit reduire la France à la necessité de faire la Paix aux conditions que l'on voudroit lui imposer. Mais tout cela ne pouvoit se faire qu'aux dépens de l'Angleterre & des Provinces-Unies. Ces deux Etats commençoient à se plaindre de ces grands subsides qu'il falloit fournir tous les ans. Le Parlement avoit liberalement accordé jusques-là, ce que le Roi avoit demandé. Cependant on ne reçevoit plus à point nommé les sommes assignées, ce qui faisoit connoître que les Peuples se lassoient de les fournir. Il en étoit à peuprès de même dans les Provinces-Unies. Il étoit à craindre que le Peuple ne murmurât, & qu'il ne se soulevât même contre le Gouvernement, voyant que l'on pouvoit finir la Guerre avantageusement, & que cependant on la continuoit pour favoriser les affaires des Alliez. Il est donc évident que tout le secret de cette Paix consiste proprement en ce que la France, l'Angleterre, & les Provinces-Unies étoient fatiguées de la Guerre, & qu'elles vouloient le finir. 1697.

Pour la France on n'en peut point douter

1697. si l'on veut faire un peu de reflexion sur deux ou trois conditions auxquelles on la vit se soumettre dans les Preliminaires. La premiere fut de restituer generalement tous les Païs, qu'elle s'étoit appropriez par ses Chambres Royales de réünion. Cette restitution étoit un aveu formel de l'injustice avec laquelle on les lui avoit vûs usurper. Cet aveu devoit lui couter beaucoup, & elle ne s'y fut jamais resoluë, si elle n'y eut été forcée par la disposition des affaires. La seconde étoit l'offre qu'elle faisoit de restituer à l'Espagne toutes les conquêtes qu'elle avoit faites sur elle pendant le cours de cette Guerre. Cela marquoit positivement ou qu'elle avoit declaré la Guerre à l'Espagne avec injustice & sans fondement, ou qu'elle ne se sentoit pas en état de soutenir ses conquêtes, à cause de l'épuisement de ses forces. La 3. enfin étoit la reconnoissance de Guillaume III. pour legitime Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande; & la restitution de la Principauté d'Orange, & de tous les biens qui avoient été saisis sur ce Prince avec tous les revenus que l'on en avoit tirez. L'Acte de cette reconnoissance étoit dressé dans des termes forts, sur lesquels les Plenipotentiaires de France s'étoient beaucoup recriez. Cependant on leur fit voir que l'on ne demandoit en cela pour ce Prince, que ce que la France avoit offert & accordé même à Cromwel, qui étoit un usurpateur. Cette reconnoissance de la maniere qu'elle étoit couchée dans le Traité de Paix, avoit couté beaucoup à la France, sur tout après ce qui

s'étoit fait & dit d'une maniere outrageante d'un grand & illustre Prince, à qui l'on avoit fait des indignitez incroyables autant qu'on l'avoit pû. Cet article n'avoit donc passé qu'avec de grands maux de cœur pour la France, & elle ne s'étoit resolue à le signer que par ce qu'elle ne pouvoit s'en dispenser, sans se mettre en danger de voir l'Angleterre redoubler ses efforts pour la contraindre à recevoir cette dure Loy. 1697.

Toutes ces choses bien considerées font connoître que cette fiere Couronne ne s'est engagée à faire la Paix à des conditions qui lui font si peu d'honneur, que par ce qu'il a fallu avaller ce calice d'amertume. Il en faut donc conclure qu'elle y a été forcée par des raisons secretes, tirées du mauvais état de ses affaires au dedans, & de la necessité absolue où elle étoit de faire la Paix à quelque prix que ce fut. C'est pour cela qu'elle s'étoit donné de grands mouvemens depuis trois ou quatre ans pour disposer les Alliez à la negotier avec elle. Ce qu'elle n'eût point fait si elle ne s'y fût sentie obligée par des raisons secretes, qui la forçoient à terminer une Guerre qui l'accabloit. Après tout les trois considerations, que l'on vient de toucher lui font si peu d'honneur, & mettent sa foiblesse en un si grand jour, qu'on ne peut point disconvenir qu'elle ne fût reduite à de terribles extremitez, puis qu'elle a pû se resoudre à accepter des conditions aussi dures à digerer. Ainsi tout bien compté on doit tomber d'accord qu'elle n'a recherché la Paix que parce que la Guerre étoit sur le point de l'accabler entierement.

1697. Bien des gens soutiennent que la France avoit l'affaire d'Espagne en vuë, & qu'elle songeoit alors à la mettre dans la situation où on la voit aujourd'hui. Mais ceux qui raisonnent ainsi jugent de cette affaire par l'événement. On sait bien qu'elle a toûjours eu dessein d'engloutir l'Espagne. C'est à quoi elle pensoit lors que le Roi rechercha l'Infante en mariage. Elle étoit fiancée à l'Empereur. Mais on força l'Espagne à rompre cet engagement pour donner cette Princesse à Louis XIV. autrement on ne vouloit point faire la Paix. L'Espagne qui connut le dessein de la France dans ce Mariage, prit toutes les précautions qu'elle pût pour ne pas tomber entre les mains de son ancienne rivale. Ce fut pour cela que l'on obligea l'Infante à faire cette fameuse renonciation dont on a tant parlé dans le monde. La France consentit à cela, & on en dressa l'Acte avec toutes les formalitez, & avec toutes les clauses les plus fortes, dont les Conseils des deux Royaumes purent s'aviser pour le rendre valable. Cependant le Mariage & la Paix s'étant conclus sur le fondement de cette renonciation, la France a toûjours fait connoître qu'elle se moquoit de cet Acte, & qu'elle le regardoit comme nul. On ne peut donc point douter qu'elle n'eût toujours devant les yeux la succession de ce grand Royaume, & qu'elle ne pensât à s'en emparer.

Mais il faut avoüer que l'état où se trouvoient les affaires vers le temps de la Paix de Ryswick, ne lui étoit pas favorable pour ses prétensions sur cette Monarchie. Toute l'Europe

rope étoit en Armes contre elle, & la Guerre commençoit terriblement à la fatiguer. Si le Roi d'Espagne fut mort dans le temps que les Alliez avoient leurs Armées sur pied, la France n'eût sû par où se prendre à faire valoir les prétensions du Dauphin. On ne croira jamais qu'un Conseil habile & éclairé comme celui de France ait pû se resoudre à une Paix, qui ne lui est pas fort honnorable, pour n'en rien dire de plus, dans le dessein de se faire donner les vastes Etats d'Espagne par Testament. Le Roi d'Espagne avoit toujours fait paroître une extrême aversion pour la France. Quelques mois avant sa mort il renouvella les témoignages de son amitié à l'Empereur, & l'assura de l'inclination qu'il avoit à entretenir l'union qui avoit toujours été entre les deux Maisons d'Autriche. Comment fonder sur de pareilles dispositions d'esprit en un Prince moribond, le dessein de le porter à faire un Testament en faveur du Duc d'Anjou. Pouvoit-on croire qu'on pourroit l'engager à un Testament de cette nature. On a vû que depuis la Paix la France s'est donné de grands mouvemens, pour engager l'Angleterre & les Provinces-Unies à faire avec elle le fameux Traité de partage dont elle s'est moquée depuis. Il n'y a donc aucun fondement solide à tous les raisonnemens politiques que l'on fait sur ce sujet. Ce sont des choses inventées après coup. Et en effet le danger où se trouve aujourd'hui la France, prouve invinciblement que si elle avoit toutes ces vuës en faisant la Paix de Ryswick, elle s'est fort trompée dans les mesures qu'elle a 1697.

1697. prises sur cette grande affaire. La voila engagée de nouveau dans une Guerre terrible qui lui met encore une fois toute l'Europe sur les bras. Elle est donc en danger de se voir humiliée d'une étrange maniere, & d'être reduite à la dure necessité de renoncer à toutes ses prétensions, & de perdre le fruit de ses anciennes conquêtes qui lui ont coûté tant de sang & d'argent.

Dès que la Paix eut été ratifiée, les Plenipotentiaires de France furent admis à l'audience des Etats Generaux, pour les complimenter de la part de leur Roi sur la Paix. Ensuite ayant pris congé le 16. de Decembre ils s'en retournerent en France. Cette audience se passa dans de grandes assurances d'amitié & de bonne intelligence, que l'on se donna de part & d'autre pour l'avenir. On fit beaucoup d'honneur à ces Ambassadeurs. On fut les prendre à Delft dans le Carrosse de l'Etat. Ils furent accompagnez de deux Deputez, & on les reconduisit à Delft après l'audience, avec les mêmes cérémonies & avec un cortege de cinquante Carrosses en allant & en retournant. Monsieur de Harlay qui avoit été le Chef de cette Ambassade pendant les négotiations de la Paix, s'en étoit retourné au commencement de Decembre. Le Comte de Creci Verjus porta la parole dans cette audience.

Ce qui se passa vers ce temps-là dans la Principauté d'Orange, mortifia la France d'une étrange maniere. On avoit forcé les peuples qui y habitent à quitter la Religion Reformée pour se réünir à l'Eglise Romaine.

ne. Cela s'étoit fait en l'an 1685. lorsque l'on avoit dragonné toute la France. On avoit transporté les Ministres de cette Principauté au Chateau de Pierre Ancise, où ils avoient toujours été prisonniers jusques à la Paix. Etant sortis de prison ils se rendirent à Orange où les peuples les reçurent avec une joye inconçevable. Ils avoient renoncé d'abord à la Religion Romaine, & rentrerent ainsi dans le sein de l'Eglise Reformée. Cette affaire causa le dernier chagrin à la Cour de France. Le Roi ne pouvant s'en vanger autrement, fit publier une declaration par laquelle il défendoit à ses sujets Protestans de se rendre à Orange, pour y faire l'exercice de leur ancienne Religion, & cela sous peine de la vie. Cette Declaration est remarquable, en ce qu'elle prouve démonstrativement, que toutes les conversions de France avoient été forcées. On voyoit par les choses qui y étoient dites que ces conversions n'avoient été ni generales ni veritables, puisque l'on étoit obligé de publier de nouvelles defenses aux prétendus réünis de faire les fonctions de leur ancienne Religion. Mais on y trouvoit encore la preuve sensible de plusieurs faits, que les Ecrivains François avoient niez avec une extrême hardiesse, quoique dans le fonds ils fussent de notorieté publique. Le Roi disoit dans sa Declaration qu'il s'étoit crû obligé d'employer tout son pouvoir pour extirper l'Hérésie dans son Royaume: que c'étoit dans cette vuë qu'il y avoit interdit tout exercice de la Religion protestante, qu'il avoit fait démolir tous les Temples où cet 1697.

1697. exercice se faisoit autrefois : qu'il avoit exilé tous les Ministres : qu'il avoit fait élever les enfans dans la Religion Romaine : qu'il avoit défendu sous des peines fort severes à tous ses sujets Protestans de sortir du Royaume, sous pretexte de chercher la liberté de leur Conscience : que dans cette vuë il leur défendoit de se rendre dans la Principauté d'Orange pour y professer leur Religion, sous peine de la vie. Il n'en faut pas davantage pour prouver que les conversions ont été forcées. Ainsi dans cette Déclaration le Roi donne le démenti formel à tous ceux qui ont eu la hardiesse d'écrire, que ces conversions avoient été absolument volontaires, & que l'on n'avoit employé aucune violence pour obliger les anciens Réformez du Royaume à embrasser la Religion Romaine.

Lorsque la Campagne commença il sembloit que les François dussent engloutir tous les Païs-Bas Espagnols. Le pillage de Cartagene dans les Indes leur avoit apporté de grandes richesses. Le Maréchal de Catinat avoit pris la ville d'Ath, & le Duc de Vendôme avoit dissipé l'Armée d'Espagne, après quoi il avoit forcé la ville de Barcelonne à se rendre après un siege de deux mois. Il arriva neantmoins que tout cela ne produisit aucun avantage solide à la France. Les Espagnols sauverent les effets de leurs Gallions en sacrifiant Cartagene. Par ce moyen ils rendirent inutile en quelque sorte l'expedition du Baron de Pointis, qui en vouloit principalement aux Gallions. Le Roi d'Angleterre se postant à Harlebeck rompit toutes les mesures

ſures des trois Marêchaux de France, qui 1697.
n'entreprirent rien après la Priſe d'Ath. Le
Duc de Vendôme ruïna ſon Armée en prenant Barcelonne. Il ne pût rien faire tout le reſte de la Campagne. Tout cela joint aux autres embarras de la France hâta la Concluſion de la Paix; dans laquelle on lui vit ſacrifier toute ſa fierté pour l'obtenir des Alliés. Le Duc de Bourgogne épouſa la fille aînée du Duc de Savoye, Prince, que la France avoit traité autrefois avec un ſouverain mépris. L'on abandonna hautement les interêts du Roi Jaques, à qui l'on avoit promis tant de fois de ne pas remettre l'épée au fourreau, qu'on ne l'eût retabli ſur le Trône d'Angleterre. Enfin l'on reconnût le Droit de Guillaume ſur la Couronne de la Grande Bretagne, & l'on ſe ſoumit aux conditions les plus deſagréables du monde, pour ſatisfaire ce Prince à l'égard de ſes biens & de ſes Domaines, dont on s'étoit emparé. Enfin elle s'engagea à la reſtitution de pluſieurs Païs, qui étant joints ſous un même Prince étoient capables de faire un grand & puiſſant Royaume. Voila le vrai plan de cette Paix, & l'idée que l'on en doit avoir par rapport à la France.

On ne croit pas, qu'il ſoit neceſſaire d'inſerer ici tous les differens Traitez de Paix, qui furent conclus à Ryſwick. Ils ont été rendus publics, & les Copies en ont été répandues par tout. Ainſi revenant au train ordinaire des affaires on dira, que le Roi d'Angleterre retourna de Loo à la Haye le 7. de Novembre. D'abord que les Plenipo-

1697. tentiaires de France en furent avertis, ils demanderent audience pour lui rendre le respect qui étoit dû à sa dignité royale. M. de Harlai le complimenta comme Chef de l'Ambassade au nom du Roi son Maître. Les choses se passerent avec beaucoup de respect de la part des Ambassadeurs, & d'honnêteté de celle de ce Prince. Il quitta la Haye le 20. pour s'embarquer selon sa coutume. Mais le vent s'étant trouvé trop contraire il revint à la Haye, où il fut complimenté de nouveau par les mêmes Ambassadeurs. Il en repartit le 23. & fit le trajet avec tant de bonheur, qu'il arriva le lendemain en Angleterre. Les Peuples le reçurent avec des transports de joye, & avec des marques d'affection inconcevables. Jamais on n'a rien vû de plus tendre, ni de plus touchant. On lui presenta des Adresses de toutes parts sur son heureux retour, & en particulier sur la gloire qu'il avoit eûe de forcer son ennemi à une Paix, qui faisoit tant d'honneur à l'Angleterre. Peu de tems après son arrivée il nomma le Comte de Portland pour Am-
1698. bassadeur en France. Ce Comte fit ses préparatifs pour le voyage, & se rendit dans cette Cour avec une magnificence tout à fait extraordinaire. Jamais Ambassade n'a paru avec plus de pompe, ni avec plus d'éclat. On lui fit des honneurs incroyables en France, & l'on n'y a jamais reçu d'Ambassadeur avec plus de marques de distinction. Pendant que le Roi étoit à Londre, le Parlement s'assembla à l'ordinaire, & ce Prince s'occupa selon sa coutume aux affaires du Gouver-

Gouvernement: Le 15. de Juillet il finit les seances, après avoir donné son consentement à plusieurs Actes. Ensuite il fit proroger cette Assemblée jusques au 10. d'Août suivant. Deux jours après il le cassa, & le lendemain qui étoit le 18. de Juillet il publia une Proclamation pour en convoquer un nouveau, qui devoit s'assembler le troisiéme de Septembre suivant. 1698.

Le Roi ayant declaré dans son Conseil, qu'il avoit resolu de passer dans les Provinces-Unies pour y travailler à l'affermissement de la Paix, il nomma les Seigneurs qui devoient gouverner le Royaume en son absence. Il s'embarqua le 29. & arriva le lendemain. Il resta peu de jours à la Haye, & se rendit à Loo le 1. du mois d'Août. Dès qu'il y fut arrivé, il s'appliqua fortement aux affaires generales de la Paix. Elle n'étoit pas si bien affermie, que l'on ne fût dans des allarmes perpetuelles de voir recommencer la Guerre. La France n'avoit point cassé de Troupes. Elle les avoit toutes conservées nonobstant la Paix. On la voyoit occupée à rétablir sa Flotte. Brisac n'étoit pas encore entre les mains de l'Empereur, quoi que cela eût été stipulé fort expressément par le Traité de Ryswick. La France par le moyen de l'Article, dont il a été parlé sur le fait de la Religion, avoit donné lieu à une espece de Guerre intestine, qui se faisoit sur ce sujet en Allemagne. L'Espagne se trouvoit dans de grandes inquiétudes, parce que la maladie de son Roi continuoit, & qu'on le voyoit s'affoiblir tous les jours. Elle voyoit bien, que le

1698. le grand armement de la France la menaçoit directement, & qu'elle devoit s'attendre à de grandes secousses, si ce Prince venoit à mourir, comme en effet il en étoit sur le point tous les jours.

Toutes ces affaires occupoient alors l'esprit du Roi d'Angleterre, qui pensoit fortement aux moyens de faire cesser tous les differens, qui étoient survenus en Allemagne entre les Princes de la Ligue Catholique Romaine & les Protestans. Il cherchoit d'ailleurs avec une extrême application d'esprit les expediens les plus efficaces, dont il pouvoit s'aviser, pour empêcher que la mort du Roi d'Espagne, ne replongeât l'Europe dans la Guerre. Ce fut pour travailler avec plus de tranquillité à toutes ces choses, qu'il se rendit à Loo. Il y voyoit plus facilement, & avec moins d'embarras les Ambassadeurs des Princes, qui étoient interessez dans toutes ces grandes affaires. Il étoit donc plus en état dans ce lieu de retraite de s'employer à bien cimenter la Paix, & à bien penser aux moyens de prévenir toute sorte de rupture. Après avoir resté quelques jours à *Loo* il vint à Arnheim pour y faire la revuë des Troupes de la Republique : il fit cette revüe le lendemain, & le jour suivant, qui étoit le 20. de Septembre il s'en retourna à Loo. Il en partit le 30. du même mois pour aller visiter le Duc de Zell. Il le rencontra à une Maison de plaisance nommée Goor. On y fit une grande partie de chasse, & le *Roi* souhaita, que l'on donnât la vie au premier Cerf qui seroit forcé, après qu'on lui auroit

roit mis un Collier, sur lequel on feroit graver l'année & l'occasion de son aventure, & que d'ailleurs on lui couperoit le bout d'une oreille pour le rendre plus facile à reconnoître. Il se rendit en suite à Zell, où il fut reçu au bruit de cent pieces de Canon, que le Duc avoit fait conduire sur les remparts, & peu de jours après il s'en retourna à Loo. Il y resta près d'un mois, après quoi il se rendit à la Haye. Il s'y occupa selon sa coutume à regler toutes les affaires de la Republique avec les Etats Generaux, & avec le Conseil d'Etat. Cela étant achevé il s'embarqua pour l'Angleterre l'11. de Décembre, & arriva le 14. à Kensington. Le Parlement s'étant assemblé le 19. le Roi s'y rendit pour en faire l'ouverture, en y proposant les affaires generales sur lesquelles il falloit deliberer. 1698.

Comme on ne fait pas ici l'Histoire de Guillaume III. ni celle du Royaume d'Angleterre, on ne s'arrêtera pas à rapporter ce qui se passa dans le Parlement. On se contentera de dire, que les séances ayant duré assez long-tems, le Roi les finit & passa incontinent après en Hollande, où il arriva le 3. de Juin. Il y fit la revûe des Troupes, visita les Places Frontieres, & les Forteresses de la Republique, & se rendit en suitte à Loo pour s'appliquer encore avec plus de repos à chercher les moyens de prévenir toutes les occasions de Guerre, qui pourroient naître dans l'Europe. L'affaire de la Succession d'Espagne devoit être en apparence le sujet d'une fâcheuse rupture. Le Roi d'Angleter- 1699.

1699. re avoit obtenu, il y avoit quelque tems, du Roi d'Espagne, qu'il nommeroit pour heritier & pour Successeur le Prince Electoral de Baviere, qui étoit petit fils de sa seur, laquelle avoit été mariée à l'Empereur. Cette affaire avoit attiré de terribles menaces de la part de la Cour de France, qui étoit irritée au dernier point contre celle de Madrid. Mais ce Jeune Prince étoit mort à Bruxelle au mois de Février de cette année. Il fallut donc penser à prendre de nouvelles mesures pour conserver la Paix. Pour cela il falloit contenter l'Empereur & la France, qui prétendoient l'un & l'autre à cette grande Succession. L'Empereur y avoit des Droits si liquides, que la France les reconnut dans le Traité de partage, dont on parlera tout à l'heure. Pour la France, elle n'en avoit point d'autre que celui de la force, & son aheurtement à rejetter la Rénonciation faite par Marie Therese d'Autriche du consentement de Louis XIV. lui-même, lors qu'il épousa cette Princesse en faisant la Paix des Pyrenées.

Le Roi d'Angleterre ayant long-tems examiné cette affaire avec une grande application, & l'ayant même tournée de tous les côtez pour en prévenir tous les inconveniéns, autant que la prudence humaine est capable d'y remédier, crut qu'il devoit se fixer à ces observations generales pour lui servir de regle dans cette grande & importante affaire. Premierement qu'il falloit laisser les prétensions des Parties dans leur entier, sans décider en faveur de l'une ou de l'autre. Il jugea avec beau-

beaucoup de raiſon, qu'il étoit impoſſible de juger à l'avantage de l'une à l'excluſion de l'autre, parce que cela ne manqueroit pas de replonger l'Europe dans une plus furieuſe Guerre que jamais; en quoi ce ſage Prince jugea de l'affaire avec tant de lumiere & de prudence, que l'on voit aujourdhui par l'évenement, que la France ayant entrepris de s'appliquer toute la Succeſſion d'Eſpagne, l'Europe eſt en feu, ſans que l'on puiſſe dire, quel ſera le dénoüement de tous les embarras, dont tous les Etats ſont enveloppez. Secondement, il crut qu'il falloit penſer à prévenir la Guerre, & s'appliquer à conſerver la liberté publique. Dans cette vûe il jugea, que l'on devoit maintenir un équilibre parfait entre les deux Maiſons de France & d'Autriche, parce que ſi l'une ou l'autre s'appliquoit cette grande Succeſſion tout entiere, elle ſe verroit bien-tôt en état de s'emparer du reſte de l'Europe, qui ne ſeroit pas capable de lui reſiſter. L'on ne peut point diſconvenir, que ces conſiderations ne fuſſent fortes & preſſantes, propres en effet à contribuer au bien de l'Europe. On doit même les regarder comme l'ouvrage d'une Politique ſage, raiſonnée, profonde, & digne des prudentes vûes de cet habile Prince. 1699.

Après avoir bien enviſagé toutes ces choſes avec une attention extraordinaire, & ayant prévû même toutes les difficultez, dont cette affaire étoit environnée, pour ſauver l'Europe, & pour tâcher de conſerver ſon repos & ſa liberté, il crut que le ſeul expedient

étoit

1699. étoit de partager cette puissante Monarchie entre les deux prétendans, de telle maniere que l'Archiduc Charles Second fils de l'Empereur, auroit toute l'Espagne, les Indes, & les Païs-bas; & que le Dauphin auroit pour son partage les Royaumes de Naples & de Sicile avec le Duché de Milan aux conditions portées par le Traité. Après que ce Prince eut digeré les choses de cette maniere il repassa plus d'une fois sur ce projet, & conclut enfin de s'en tenir à cela comme au seul moyen de maintenir l'Europe en Paix, & de conserver les affaires generales en état de ne plus rien souffrir des querelles de ces deux Maisons, qui étoient en Guerre depuis plus de deux cens ans.

Dès que le Projet de ce Traité eût été communiqué au Roi de France, il le fit examiner dans son Conseil, où il fut admiré comme le plus grand effort de Politique, dont on eût jamais ouï parler. Ce Prince y donna donc les mains, & il en pressa fortement la conclusion. On en dressa une minute, & après plusieurs negotiations fort secretes entre les deux Cours d'Angleterre & de France, & un nombre infini de difficultez, dont la prudence du Roi d'Angleterre vint à bout, on le mit en forme de Traité, qui fut signé de part & d'autre. On ne le rapportera pas ici, parce qu'il a été rendu public. On y renvoye donc le Lecteur, pour être instruit à fonds des articles, dont il est composé, & des conditions sous lesquelles on le conclut. Il étoit compris en 13. Articles très-bien expliquez, & ceux qui le liront, reconnoî-

troit,

tront, qu'il est fait de main de Maître. 1699.
Si l'on envisage ce Traité sans passion, & si l'on veut bien le regarder du côté du repos & de la liberté de l'Europe, qui ne pouvoient subsister que par ce moyen, on ne pourra s'empêcher d'admirer les grandes lumieres, & la profonde Politique de ce grand Roi, qui dans le dessein d'affermir la tranquillité publique, & de marquer ainsi combien il s'interessoit au bonheur de l'Europe, s'appliqua si fortement à cette importante affaire, qu'il trouva enfin le seul moyen de maintenir cette Partie du monde dans une situation propre à prévenir les funestes effets des dissensions de ces deux Maisons, qui desoloient l'Europe depuis plus de deux cens ans. Bien des gens ont declamé contre ce Traité, & l'ont regardé comme ridicule, & comme visionnaire. Dequoi s'est-on avisé, dit-on, de disposer d'une grande & vaste Monarchie pendant la vie de son Roi.? Quel pouvoir avoit-on de regler la Succession d'un Prince Souverain, qui étoit en vie, & qui pouvoit marquer lui-même son Successeur & son heritier? Mais on voit par le triste & lamentable état, où les affaires publiques se trouvent aujourdhui, qu'il n'étoit pas humainement possible de prendre de plus justes mesures pour conserver l'Europe en Paix. Ainsi toute la terre doit reverer la memoire d'un grand Prince, dont toutes les intentions ont été absolument consacrées au bien public.

Pour être bien convaincu de cette verité, on n'a qu'à considerer, que le repos & la liber-

1699. liberté de l'Europe sont deux grands interêts que l'on doit avoir devant les yeux dans une occasion de cette nature. On ne pouvoit affermir l'un & l'autre, que par ce partage. Que l'on tourne l'affaire de tous les côtés imaginables, on ne trouvera point d'autre expedient pour en venir à bout. Qu'on ne s'étonne donc plus, si cet incomparable Prince, & cette sage Republique, qui ont travaillé à dresser ce Traité, ont cru qu'ils devoient concourir avec la France à le regler ensemble. Ils ont eu uniquement en vuë le bien general de cette Partie du Monde, qui se voit ravagée depuis plus de deux siecles par les querelles des deux Maisons de France & d'Autriche. Ils n'en devoient tirer aucun avantage particulier. Ils n'en devoient point recevoir d'autre profit, que celui que tous les autres Etats eussent trouvé dans ce Traité. Si quelque Prince, ou quelque Etat particulier en recevoit quelque dommage, l'interêt public de l'Europe devoit l'emporter sur toute autre consideration. Tout le monde leur eût sû gré du sacrifice qu'ils eussent fait de leur interêt particulier dans cette occasion. Il est impossible dans de pareilles rencontres de contenter également toutes les Parties. C'est ici, où la grande Maxime doit avoir lieu, que *le Salut du Peuple doit être la Souveraine Loi, & que l'interêt public doit toujours l'emporter sur le particulier.* Quoi qu'il en soit, les intentions de ce grand Prince & des Etats Generaux furent les plus droites, & les plus pures du monde. Les maux que l'on voit aujourd'hui, font connoître combien

bien ils pensoient au bien de toute l'Europe, qu'ils vouloient conserver en Paix. 1699.

D'abord que ce Traité eût été conclu & signé à Londres, ce qui fut fait le 3. de Mars N. stile de cette année, & à la Haye le 21. du même mois; on pensa aux moyens de le faire agréer à l'Empereur. On ne lui en parla pas d'abord sans detour comme d'une chose concluë & arrêtée. On l'en entretient seulement comme du projet d'un partage, qui se pourroit faire entre la France & lui. On lui representa les grands avantages qu'il en tireroit. On lui fit connoître, que dans l'état où se trouvoient les affaires de l'Europe, il étoit fort difficile, pour ne pas dire impossible, de porter la France à renoncer aux prétensions qu'elle avoit sur la Succession d'Espagne: que la Maison d'Autriche ne feroit valoir ses droits que par une violente Guerre, dont les événemens étoient toujours fort incertains: que la France avoit un grand nombre de Troupes sur pied, & qu'elle étoit en état de faire beaucoup de peine à ceux qui voudroient disputer ses prétensions. Il faut tomber d'accord, que si l'on envisage ce Traité de sans froid & sans passion, on le trouvoit tout-à-fait avantageux à l'Empereur. La France reconnoissoit le Droit de ce Prince sur la Monarchie d'Espagne. Elle consentoit même à mettre l'Archiduc, Second fils de l'Empereur, sur le Trône. Elle lui cédoit toutes les Espagnes, les Indes, & les Païs-bas. Ce Prince, suivant ce Traité, entroit en possession de ces grands & vastes Païs sans coup ferir, du consentement même de

1699. de la France. Ainsi l'Empereur trouvoit une satisfaction fort réelle dans ce partage, & par consequent il y avoit lieu d'esperer, qu'il signeroit ce Traité avec empressement.

Pour ce qui est de l'Espagne, on convint entre ceux qui dresserent ce Traité, que l'on ne devoit du tout point lui parler de cette affaire, & qu'il falloit laisser mourir le *Roi* en repos. Il étoit aisé de concevoir, que les Espagnols, qui sont naturellement fiers, & qui d'ailleurs sont fort entêtez de leur Monarchie, ne manqueroient pas de trouver mauvais, que l'on parlât de la démembrer, & que cela se fît sans leur participation, comme si l'on avoit droit de disposer de leur Couronne. Cependant si l'on veut juger sainement, & sans prévention de cette affaire, on laissoit leur Monarchie dans son entier. On démembroit seulement certains Païs, qui n'en dépendoient point originairement, & qui y avoient été annexez sans dépendre de l'Espagne. Ces Païs appartenoient aux Princes, qui étoient sur le Trône. Mais ils n'étoient pas de l'ancien Royaume. Naples & Sicile, n'y avoient été joints que par *Ferdinand* le Catholique, qui s'en étoit emparé avec adresse. La Duché de Milan y avoit été unie par Charles V. qui se l'étoit appliquée par une pure Usurpation. En separant ces trois piéces, que l'on cédoit à la France, on laissoit l'ancien Royaume d'Espagne dans son entier, & par ce Traité il passoit entre les mains de l'Archiduc avec les Païs-bas, à la reserve de cette partie de Guipuscoa, qui est au delà des Pyrenées du côté de la France.

On

On voit par l'état, où se trouvent aujourd'hui les affaires de l'Europe, qu'il eût infiniment mieux valu pour l'Espagne, & pour tous les autres Païs, que ce Traité de partage eût été executé. Tout seroit en Paix, & l'on ne verroit pas de grandes Armées en mouvement pour soutenir les prétensions des Parties. Les Espagnols eux-mêmes ont lieu de gemir, de tout ce qui est arrivé. Ce puissant Royaume est dans de grands troubles interieurs, en danger de tomber dans la Guerre. Il a joui d'une profonde Paix, depuis que l'on a détruit l'Empire des Maures de Grenade. Les Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle avoient reüni sous leur pouvoir toutes les differentes Provinces de cette vaste Monarchie, en renversant le Trône de ces anciens Maures. Depuis ce tems-là l'Espagne avoit fait de grandes conquêtes au dehors, & avoit porté la Guerre de tous côtez sans en rien sentir dans l'interieur de la Monarchie. Mais par la révolution arrivée dans ce Royaume ensuite de la mort de Charles II. dernier Prince de cette branche d'Autriche, l'Espagne est sur le point de devenir la proye des Soldats, & d'être exposée à une Guerre sanglante pour décider des prétensions de l'Empereur & de la France. Ce qui ne seroit point arrivé, si l'on s'en fut tenu au Traité de partage. 1699.

L'Espagne fut instruite de bonne heure de ce Traité de partage. La France fut peut-être bien aise de l'en avertir pour travailler secretement au dessein, que l'on a vû éclater dans la suite. Mais il se peut faire aussi,

1699. que les Ministres de l'Empereur, à qui l'on avoit parlé d'un Projet de partage, conjecturerent, qu'il pourroit bien y avoir quelque chose de plus qu'un simple projet, & qu'ils en donnerent avis en Espagne. Quoi qu'il en soit, on sut à Madrid, qu'il s'étoit negotié un Traité sur ce sujet entre la France, l'Angleterre, & les Provinces-Unies. On en eut même quelques copies imparfaites. L'on s'en servit auprès du Roi d'Espagne pour lui faire connoître, que ce partage lui étoit injurieux aussi bien qu'à tout son Royaume, & que tout cela se faisoit dans la vue de ruïner la Religion Romaine. Le piege, qu'on lui tendoit en cela, étoit assez grossier. Qu'elle apparence y avoit-il en effet, que la France fût entrée dans un complot de cette nature, elle qui persecute les Reformez depuis long-tems avec un acharnement inconceyable. Cependant ce Prince foible & mourant y donna tout du long, & porta son ressentiment aussi loin qu'il pût. Il ordonna à son Ambassadeur à Londre de s'en plaindre fortement, & de ne garder aucune mesure dans son Memoire. Le Marquis de *Canales*, qui faisoit alors cette fonction, obeït fort exactement aux Ordres qu'il reçut de Madrid sur ce sujet. Il presenta un Memoire fort offensant contre la personne du Roi, contre les Seigneurs Regens, contre le Parlement, & contre toute la Nation Angloise.

D'abord que ce Memoire eût été presenté, on l'envoya au Roi, qui étoit alors en Hollande. Dès qu'il en eût fait la lecture, il dépêcha un Courier à Londre avec ordre de

faire sortir le Marquis de Canales Ambassadeur d'Espagne hors du Royaume dans dix huit jours pour tout delai. Il écrivit en même tems à son Ambassadeur à Madrid de s'en revenir incessamment. Ce Ministre fit savoir au Secretaire des Dépêches, qu'il avoit reçu ordre de se retirer en Angleterre, & que le Roi l'avoit revoqué de son Ambassade. Mais en même tems il l'avertit, que le Roi avoit fait ordonner au Marquis de Canales de sortir d'Angleterre dans dix huit jours. On fut quelque tems à lui répondre. Mais enfin on lui fit signifier un Ordre de la part du Roi d'Espagne de sortir de ses Etats dans dix huit jours. Il en abregea le tems, car il partit huit jours après avoir reçu ce commandement. Avant que de partir il fit les protestations, qui se font ordinairement en cas pareil. 1699.

Le Roi d'Angleterre ayant achevé ce qu'il avoit à faire dans les Provinces-Unies, s'embarqua le 26. d'Octobre pour retourner en Angleterre, où il arriva le 28. Il s'appliqua d'abord aux affaires, & tint de grands Conseils sur les occurrences presentes. Le Parlement s'assembla le 26. de Novembre, selon que ce jour avoit été marqué pour cela. Le Roi s'y rendit à l'ordinaire, & y fit une harangue pour proposer les affaires generales, sur lesquelles cette Compagnie avoit à deliberer. Après que les seances eurent duré assez long-tems, & que l'on eut dressé tous les Actes, que l'on crut necessaires tant pour les affaires publiques, que pour les particulieres le Roi prorogea le Parlement le

1700. 16. de Juillet 1700. & se prépara ensuite pour le voyage de Hollande où il vouloit se rendre pour travailler aux affaires de l'Europe. Il fit le trajet avec tant de bonheur, qu'il arriva le lendemain de son départ. D'abord qu'il fut à la Haye, il se rendit dans l'Assemblée des Etats Generaux, & ensuite dans le Conseil d'Etat. Il eut plusieurs Conferences avec les Ministres de plusieurs Princes étrangers. Cela étant fait il se transporta à Loo selon sa coutume pour y vaquer plus tranquillement aux affaires. Il y eut cette année un grand concours de Princes, de Princesses, & de Ministres étrangers, qui vinrent visiter ce grand Roi. Ceux qui avoient concouru au Traité de partage, s'y trouverent, sur tout pour prendre des mesures sur cette importante affaire.

On travailla principalement à trouver des expediens propres à disposer l'Empereur à accepter ce Partage, & à porter les autres Princes à s'en accommoder. On chercha même des moyens propres à le faire agréer au Roi d'Espagne, pour prévenir, s'il étoit possible, les funestes Guerres que l'on prévoyoit, & qui ne manqueroient pas de s'élever dans l'Europe, si l'on ne regloit cette affaire avant la mort de ce Prince. Pendant que l'on y étoit occupé à cet Ouvrage, le Roi reçut la plus triste nouvelle, qu'il pût recevoir après la mort de la Reine. Ce fut la mort du Duc de Glocester fils du Prince George de Dannemarc, & de la Princesse Anne. Ce Jeune Prince, qui étoit l'heritier presomptif de la Couronne, n'avoit pas en-

core atteint l'âge de douze ans complets. Cependant il donnoit de grandes esperances, & faisoit paroître tant d'esprit & de vivacité, que l'Angleterre avoit les yeux sur lui, & en faisoit même ses delices. Le Roi l'aimoit avec des tendresses inconcevables. Sa mort, qui arriva le 10. d'Août après quatre ou cinq jours de maladie, toucha très-sensiblement le Roi, & ce Prince eut besoin de toute sa moderation & de sa fermeté pour n'être point abbattu de ce coup. 1700.

Quelques jours après cette funeste nouvelle le Roi se remit aux affaires generales de l'Europe. Il s'étoit élevé une Guerre entre le Dannemarc & la Suede, & cette étincelle pouvoit causer un grand embrasement, qui auroit été fort préjudiciable au grand dessein de ce Prince pour la tranquillité publique. Il entreprit donc de terminer ce different, & il s'y employa si puissamment, que cela produisit le Traité de Travendal, qui rétablissoit une Paix entiere entre les Puissances armées pour l'affaire du Duc de Holstein Gottorp. On accommoda tous les differens, qui avoient fait naître cette Guerre. Mais on ne pût pas en faire de même pour la Livonie. Le Roi de Pologne y avoit jetté ses Troupes Saxonnes, qui avoient dessein d'assieger Riga. Le Roi de Suede étant en liberté du côté du Roi de Dannemarc se rendit en Livonie avec son Armée, & fit lever le Siege de Riga. Depuis ce tems-là ces deux Rois de Suede & de Pologne ont continué leur Guerre, & ils sont encore aujourdhui armez l'un contre l'autre, sans qu'il ait été possible jus-

1700. ques à present de terminer leurs differens.

Vers le commencement de Septembre le Roi d'Angleterre visita les Villes de Breda, de Berg-op-Zoom, & de Grave, & se rendit à Loo le 14. du même mois. Il se remit d'abord aux affaires du Traité de *partage*. Il chargea tous les Ministres, qu'il avoit en Allemagne, dans le Nord, en Suisse, & dans les principales Cours de l'Europe, de travailler à faire agréer, & accepter même ce Traité, comme le vrai fondement de la Paix, & de la liberté publique, qui ne pouvoient se conserver que par le moyen de ce partage. Leurs instructions les obligeoient encore de representer à toutes Puissances, que les intentions du Roi & des Etats Generaux avoient été les plus pures du monde dans cette occasion, & qu'ils avoient uniquement pensé à faire le bien de l'Europe sans aucun autre interêt pour eux, que celui que tous les autres Etats y devoient trouver par la tranquillité publique, qui ne pouvoit subsister par aucun autre moyen que par celui de ce Partage.

Le Roi de France travailloit aussi *de son* côté avec beaucoup d'empressement à faire valoir ce Traité par tout, pour disposer toutes les Puissances à l'accepter. Il donna ordre au Sr. de Blécourt son Envoyé extraordinaire à Madrid, de presenter un Memoire sur ce sujet au Roi d'Espagne le 9. du mois de Septembre. Il representoit au nom du Roi son Maître, qu'il étoit dans le dessein de conserver la Paix, qui venoit d'être faite dans

l'Euro-

l'Europe : que dans cette vuë il avoit conclu 1700.
un Traité avec le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux pour le partage de sa Succession, lors que Dieu disposeroit de lui : qu'il lui avoit fait communiquer ce Traité, dans l'esperance, qu'il s'employeroit à le faire valoir, d'autant plus qu'il n'en devoit souffrir aucun préjudice : que tout cela s'étoit fait dans la vuë d'affermir le repos même de l'Espagne : que l'on s'étoit proposé dans ce partage de prévenir tous les differens, qui pourroient naître entre ceux qui avoient des prétensions sur la Monarchie. Cet Envoyé ajoutoit, que plusieurs considerations particulieres ayant empêché le Roi d'Espagne d'accepter ce Traité, il avoit ordre exprès de declarer, comme il le faisoit par ce Memoire, que le Roi son Maître étoit persuadé, que ce Prince ne feroit rien de sa part, qui pût troubler le repos de l'Europe, & qu'il ne permettroit pas, que l'Empereur envoyât des Troupes dans le Royaume de Naples, & dans le Duché de Milan, comme le bruit en couroit : que si la chose venoit à s'executer, le Roi son Maître ne manqueroit pas de s'y opposer de toutes ses forces, & qu'en cela il seroit secondé par le Roi d'Angleterre, & par les Etats Generaux des Provinces-Unies, conformément au Traité fait entr'eux ! qu'au reste supposant que l'intention de sa Majesté Catholique étoit de maintenir la Paix, il avoit ordre exprès de l'assurer, qu'on le laisseroit en repos, & que l'on n'entreprendroit rien sur ses Etats pendant sa vie, pourvû que l'Empereur s'engageât aussi de son cô-

1700. & de le mettre sur le Trône. D'abord les yeux de toute l'Europe se tournerent du côté de la France, pour voir quel parti elle prendroit dans cette occasion. Elle s'étoit donné de grands mouvemens pour faire conclure ce Traité de partage, qui avoit *causé* tant de bruit dans l'Europe. Elle avoit fait Solliciter l'Espagne, l'Empereur, tous les Princes de l'Europe à accepter ce Traité. Tout cela s'étoit fait par ses Ministres avec cette ardeur, & avec cet empressement qui sont ordinaires à la Nation. Elle avoit donné ordre à ses Ambassadeurs de protester de sa part, que de quelque maniere que les choses tournassent, elle s'en tiendroit absolument au Traité qu'elle avoit conclu sur ce sujet avec le Roi d'Angleterre, & avec les Etats Generaux. Elle en faisoit parler de toutes parts comme d'un Traité sage, bien conçu, capable de conserver la Paix de l'Europe, digeré d'ailleurs par ce grand Prince, & par cette Puissante Republique avec tant de desinteressement de leur part, qu'il devoit faire l'admiration de toute la terre. On croyoit après des assurances aussi positives données *par tous* ses Ministres, qu'elle s'en tiendroit à ce Traité, & qu'elle n'accepteroit point le Testament du dernier Roi d'Espagne. Sa parole, sa signature, son serment, une infinité d'assurances, qu'elle avoit fait donner de toutes parts sur ce sujet sembloient devoir assurer l'Europe, que ce Traité seroit executé, & qu'ainsi l'on pourroit demeurer en Paix, après toutes les précautions sagement prises pour cela.

Louis XIV. au préjudice de tous ces engagemens, accepta pour son petit fils le Testament qui l'instituoit heritier de cette vaste Monarchie. Il se mit au dessus de toutes ses promesses, & sans se mettre en peine de tous ses Traitez, il ne balança point sur le parti qu'il avoit à prendre dans cette occasion. On dit que lors que le Roi d'Angleterre apprit cette resolution de Louis XIV. lui qui étoit fort retenu dans tous ses discours, ne put s'empêcher de dire que le Roi de France s'étoit oublié dans cette affaire: qu'il ne connoissoit ni ses forces ni ses veritables interêts, & qu'aveuglé par une ambition outrée il justifioit les reproches qu'on lui avoit faits si souvent dans le monde, de suivre les Maximes de Machiavel dans sa Politique. Quoiqu'il en soit l'Ambasseur d'Espagne à la Haye notifia par son Memoire le 24. de Novembre, que le Roi de France avoit accepté le Testament du dernier Roi d'Espagne, & assura les Etats que l'intention des Espagnols étoit d'entretenir une bonne Paix, une sincere amitié, & une parfaite correspondance avec les Provinces-Unies & avec le Roi d'Angleterre. 1700.

Le Comte Briord, Ambassadeur de France auprès des Etats Generaux, presenta un Memoire de sa part sur ce sujet le 4. de Decembre suivant. Il disoit d'abord que les Etats Generaux reconnoitroient dans peu de temps, que le Roi son Maître en acceptant le Testament n'avoit pensé qu'au bien public: que le Traité de partage ne pouvoit servir qu'à faire naître des troubles infinis dans l'Europe, & que

1700. l'on devoit s'attacher à l'esprit de ce Traité, & non point à la lettre: que par la mort du Roi d'Espagne les affaires avoient changées de face: qu'il n'étoit plus possible par consequent d'observer ce Traité à la lettre, par ce que cela ne pouvoit causer qu'une Guerre universelle. Tout ce Memoire tendoit à prouver par cette vaine & fausse distinction de l'esprit & de la lettre du Traité de partage, qu'en l'executant on s'engageoit dans de grandes Guerres, ce qui étoit precisément ce que le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux avoient eu dessein d'éviter. Au lieu que l'acceptation pur & simple de ce Testament les prevenoit toutes, en mettant le Duc d'Anjou sur le Trône d'Espagne. Ce Memoire étoit extrémement long, embarrassé, & fort obscur. Les Etats Generaux n'y voulurent pas répondre, sans l'avoir communiqués au Roi d'Angleterre. Voila comment la France se moqua d'un Traité, qu'elle avoit sollicité avec un empressement tout extraordinaire, & qu'elle faisoit valoir dans toutes les Cours de l'Europe comme le seul moyen d'empêcher la Guerre. L'événement a refuté ce Memoire d'une maniere si forte, que l'on voit par une triste experience que l'Europe est entrée dans la plus violente Guerre qu'elle ait jamais vuë, sans que l'on puisse deviner quel en pourra être le denoüement. Toutes les Cours, & tous les differens Etats sont dans une grande agitation sur ce sujet. Si la France, avec sa belle distinction de l'esprit & de la lettre du Traité, a eu dessein de mettre l'Europe en feu, on peut dire

dire qu'elle y a très-bien réüssi. Mais peut-être aura-elle le loisir de se repentir de sa grande précipitation, & de son avidité à englòutir cette vaste Monarchie. C'est de quoi l'Europe jugera dans la suite par les évenemens. 1700.

Le Comte de Tallard Ambassadeur de France en Angleterre arriva à Londres le 19. de Decembre, & ayant demandé audience au Roi quatre jours après, il presenta à ce Prince une lettre du Roi son Maître, par laquelle il l'avertissoit de l'acceptation qu'il avoit faite du Testament du dernier Roi d'Espagne, qui appelloit le Duc d'Anjou à sa succession, & rendoit à peu près les mêmes raisons que l'on trouve dans le Memoire du Comte de Briord pour s'expliquer sur le Traité de partage. Le Roi d'Angleterre répondit en termes fort vagues à cette lettre, par ce qu'il ne vouloit pas faire connoître ce qu'il pensoit de toute cette affaire. Cependant il fit équipper des vaisseaux dans tous les Ports, & donna ordre de se mettre en état de defense de toutes parts. Il tint de grands conseils tous les jours, & dans le temps que tout cela se faisoit il arriva à Londres un Ministre de l'Empereur, avec lequel on eut des conferences fort secretes. Le Roi cassa le Parlement, qui étoit sur pied, & publia une Proclamation pour en assembler un nouveau, disant qu'il en usoit de cette maniere pour des affaires qui étoient de la derniere importance à la Nation.

Les Etats Generaux dont le but est d'assurer le repos & le commerce de leurs Peu-

1700. ples, se trouverent en peine, lors qu'ils furent avertis de la mort du Roi d'Espagne, & de l'acceptation que la France avoit faite de son Testament au préjudice du Traité de partage. Elle rompoit par là ce Traité qu'elle avoit recherché avec une ardeur incroyable. Cependant les Etats ne voulant donner aucun lieu à rompre la Paix de Ryswick se tinrent dans un grand silence, & prirent en secret toutes les mesures propres à se mettre en état de resister à un voisin puissant, dont ils voyoient fort bien le dessein. Enfin pourtant sur les choses que la France fit publier à cet égard, ils témoignerent qu'ils seroient bien aises d'avoir des conference pour travailler en commun à la conservation de la Paix, & à la sureté de leurs Peuples, s'il étoit vrai que les intentions de la France fussent aussi droites qu'elle vouloit qu'on les crût. La France envoya le Comte d'Avaux à la Haye pour y negotier les affaires avec les Deputez qu'on lui nommeroit pour cela. Mais tout d'un temps elle leur fit sçavoir, qu'elle prétendoit que les Etats Generaux reconnussent le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne. Les Etats s'en excuserent d'abord, & alleguerent des raisons fortes de leur refus. Mais la France ne voulut pas s'en contenter, & pour les forcer à faire ce qu'elle vouloit, elle fit à la sourdine entrer ses Troupes dans les Païs-Bas Espagnols, & y retint en une espece de prison celle que la Republique avoit pretées au feu Roi d'Espagne pour la garde de ses villes, menaçant même les Provinces-Unies de les attaquer si elles refusoient plus long temps de

faire

faire ce qu'elle leur demandoit avec tant 1700.
de hauteur. Les Etats selon leur prudence ordinaire crûrent qu'il falloit s'accommoder au temps. Ils reconnurent donc le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne, se reservans d'expliquer ci-après les conditions sous lesquelles ils vouloient bien le reconnoitre en cette qualité.

Cette entrée des Troupes de France dans 1701.
les villes des Pais-Bas, fait connoître que l'Electeur de Baviere étoit d'intelligence avec elle pour cela sans quoi la France n'eût pû y entrer que par des sieges, ce qu'elle n'étoit pas tout à fait en état d'entreprendre. On a dit dans le monde pour excuser ce Prince, qu'il s'agissoit d'une affaire capitale pour l'un de ses Neveux. Mais la verité est qu'il fut ébloui par les sommes prodigieuses qu'on lui donna & qu'on lui promit. Ce fut par là qu'il fut porté à trahir les interêts de l'Empereur, & qu'il sacrifia le repos de ses voisins, sans se souvenir des obligations qu'il leur avoit: quoi qu'il en soit les Troupes Françoises entrerent dans les Pais-Bas, & se mirent en possessions des villes & des Forteresses. Ce fut ainsi que la mort du Roi d'Espagne fit obtenir à la France, ce qu'elle n'avoit jamais pû gagner par la force des Armes pendant plusieurs années de Guerre avec des frais immenses, & aux dépens du sang d'un nombre infini d'Officiers & de Soldats qu'elle avoit sacrifiez pour cela. Mais ce fut par là qu'elle environna les Provinces-Unies, & qu'elle les serra de près pour les tenir dans la crainte de ses Armes, & pour les empêcher de la trou-

1701. troubler dans l'execution de ses vastes & ambitieux desseins.

Pendant que tout cela se passoit dans ces Provinces, le Parlement s'assembla à Londres le 17. de Février. Le Roi le prorogea jusques au 21. Ce jour étant venu il se rendit dans l'Assemblée, & y representa le malheur du Royaume d'avoir perdu le Duc de Glocester, la necessité d'assurer la succession dans la Ligne Protestante, & le danger où l'Europe en general, & l'Angleterre en particulier, se trouvoient alors par la mort du Roi d'Espagne, qui avoit appellé le Duc d'Anjou à sa Succession. Il recommanda ces trois affaires comme étant de la derniere importance, & exhorta le Parlement de redoubler ses efforts dans cette occasion, tant pour la conservation de la tranquillité publique, que pour la sureté de l'Angleterre à l'égard de sa Religion, de ses privileges, & de son commerce. Le Parlement entra de bonne grace dans toutes ces choses, & s'étant rendu en Corps à Kensington, le Roi fut prié de travailler à la sureté publique. Dans cette audience le Roi leur communiqua le *Memoire* qui lui avoit été presenté par l'Envoyé extraordinaire des Etats Generaux, pour demander leurs Conseils dans la situation presente des affaires, & pour obtenir de l'Angleterre les secours qu'elle devoit leur fournir selon les anciens Traitez. Le Roi avoit déja communiqué au Parlement une lettre du Comte de Melfort, Secretaire d'Etat du Roi Jaques, écrite à son frere le Comte de Perth. Elle lui parloit d'un nouveau complot contre le

Roi,

Roi, & contre le Gouvernement, promettant 1701.
un puissant secours aux partisans du Roi Jaques, & les assurant que le Comte d'Aran étoit sur le point de se mettre à la tête des mécontens d'Ecosse. Cette lettre donnoit mille belles esperances au Parti se fondant sur les grands préparatifs de la France.

On n'examina pas fort scrupuleusement si ce dessein étoit veritable ou imaginaire. On se servit neantmoins de cette lettre pour prier le Roi de faire saisir les chevaux & les Armes des Papistes du Royaume, & de les obliger selon les loix de s'éloigner de la Capitale. Ils ajouterent une autre priere, qui fût que le Roi fit équipper sans retardement autant de vaisseaux qu'il jugeroit necessaires pour la sureté du Royaume. Ensuite le Traité fait en l'an 1677. avec les Etats Generaux ayant été examiné dans le Parlement, on supplia le Roi d'entrer avec les Etats dans toutes les negotiations qui seroient necessaires pour la sureté des deux Nations. Dans le temps que le Parlement étoit occupé à ses affaires, le Roi reçut une lettre des Etats dont il donna communication aux deux Chambres. Cette lettre avertissoit le Roi, que le Comte d'Avaux avoit fait tout ce qu'il avoit pû, pour empêcher l'Envoyé de Sa Majesté d'assister comme partie interessée à leurs conferences, qu'ils n'y avoient jamais voulu consentir de leur part, puis que leur dessein étoit de demeurer inviolablement unis à l'Angleterre: De plus cette lettre faisoit connoître le besoin qu'ils avoient du secours qui avoit été promis par ce Traité de 1677. & prioit

in,

1701. instamment le Roi & le Royaume de fournir ce qui leur avoit été promis par ce Traité. Elle representoit la necessité où se trouvoient les Provinces-Unies de se mettre en état de défense, puis que la France les enveloppoit de toutes parts en Brabant, & en Flandre. Le Roi écrivit une lettre au Parlement, pour l'assurer que les Etats ne posoient rien qui ne lui fût très bien connu, & que par consequent il falloit travailler sans retardement à secourir cette Republique pour assurer l'Angleterre. On resolut d'une commune voix de fournir le secours promis par le Traité de 1677. & de donner au Roi tout ce qui pouvoit le mettre en état de soutenir les Alliez, & de conserver l'Europe. On mit la main à l'œuvre en même temps, & l'on prépara les Troupes pour les faire passer en Hollande.

Ces grandes affaires étant réglées d'une maniere si avantageuse pour le bien public, le Roi resolut de passer en Hollande, où sa presence étoit necessaire pour donner ses ordres de près à tout ce qui y étoit arrivé de nouveau, & qui avoit besoin de la presence de ce Prince. Il se rendit au Parlement, & après avoir donné son consentement à l'Acte, qui regloit la succession de la Couronne pour l'affermir dans la Ligne Protestante, il parla aux deux Chambres pour les presser de finir au plûtôt les séances, parce qu'il étoit necessaire, qu'il passât en Hollande pour achever les Traitez, que l'on avoit negotiez pour la fureté publique. Cela se passa le 23. de Juin. Les Communes presenterent une

une addresse au Roi dés le lendemain; pour 1701.
l'assurer qu'elles l'assisteroient de toutes leurs forces, afin qu'il fut en état de soutenir les Alliances, qu'il trouveroit bon de faire pour la liberté publique, pour la sureté de l'Angleterre, & pour l'abbaissement de la France. Le Roi se rendit enfin au Parlement, le 15. de Juillet, & le prorogea jusques au 18. d'Août suivant. Il s'embarqua peu de jours après pour la Hollande, où il arriva heureusement.

Etant à la Haye il se rendit dés le lendemain dans l'Assemblée des Etats Generaux, auxquels il fit un discours extrémement touchant, sur l'affection tendre & sincere qu'il avoit toûjours euë pour ces Provinces. Il leur representa qu'il avoit toûjours esperé, selon les plus ardens souhaits de son cœur de les mettre, & de les laisser dans une situation tranquille & florissante: Il remarqua ensuite que le grand changement arrivé dans l'Europe rendoit l'avenir fort obscur: que l'on ne pouvoit penetrer dans le secret de la Providence; mais qu'il pouvoit les assurer que quels que fussent les évenemens il seroit toûjours le même à leur égard, plein d'affection & de zéle pour leur service, & pour leur prosperité: que les Provinces devoient être persuadées, qu'il travailleroit toûjours de bon cœur à procurer le bien de cet Etat, à maintenir ses libertez & sa Religion, & à le conserver en tranquillité. Il ajoûta qu'il avoit eu bien de la joye de trouver les choses assez paisibles, & que cela venoit du soin qu'ils avoient pris de se mettre en bon état

1701. de defense: qu'il ne doutoit pas que leurs Alliez ne vinssent les secourir, & qu'il les assuroit de son affection, & de celle de toute la Nation Angloise, qui avoit promis solemnellement de les assister de toutes leurs forces, & qu'enfin il esperoit que *Dieu* beniroit les moyens, dont ils vouloient se servir pour conserver leurs Etats; les assurant au reste, qu'il contribueroit de sa part tout ce qui dépendroit de lui pour leur sureté. Ce discours fut patetique, & toute l'Assemblée en fut émûë. On y répondit par des paroles pleines d'affection & de reconnoissance, qui marquoient les sentimens de toutes les Provinces pour Sa Majesté Britannique.

Avant que le Roi arrivât en Hollande on avoit eu plusieurs conferences avec le Comte d'Avaux pour travailler à conserver la Paix, & à prevenir toute occasion de rupture entre la France & les Alliez. Le but de la France étoit de détacher les Provinces-Unies de la Ligue, étant bien persuadée, que cela ne manqueroit pas d'entrainer l'Angleterre, après quoi le reste ne seroit pas *en état* de lui resister, par ce que ces deux Etats devoient être considerez comme l'Ame du Parti. C'est dans cette vuë qu'elle avoit répandu ses Troupes dans les Païs-Bas Espagnols, qui assiegeoient en quelque sorte la Republique. Elle avoit mis en une espece d'Arrêt les Regimens que les Etats Generaux avoient prêtez au Roi d'Espagne pour la garde de ses Places. Elle se donnoit de grands mouvemens pour s'affermir dans ces Païs-là, &

elle

elle avoit même entrepris d'y bâtir des Forts 1701.
pour reserrer les Places de la Republique. Cela avoit donné lieu au Gouverneur du Sas de Gand de tirer quelques coups de Canon sur ceux qui avoient entrepris de redresser le Fort de Selsate contre l'Article exprès du Traité de Munster, qui le défendoit en termes formels. Dans les conferences que l'on eut avec le Comte d'Avaux, on representa tous ces griefs, & l'on se plaignit de toutes ces entreprises de la France. Le Comte tergiversa toujours dans ses réponses, & tâcha d'engager les Etats Generaux à traiter pour leur particulier, offrant en general de leur donner toutes sortes d'assurances, que cette affaire ne causeroit aucune interruption à la Paix concluë avec eux à Ryswick.

Il arriva un incident pendant les conferences qui pensa les rompre. Les Etats ne vouloient point conferer qu'en presence de l'Envoyé extraordinaire d'Angleterre. Le Comte d'Avaux s'en plaignit, & ne voulut point qu'il y assistât davantage. Les Etats furent fermes, & ne voulurent point séparer leur interêt de celui du Roi de la Grande Bretagne. Cela interrompit les Conferences pendant quelque temps. Mais enfin la France qui vit bien qu'il n'étoit pas possible de les porter à ce qu'elle vouloit à cet égard, consentit que l'Envoyé d'Angleterre assistât aux conferences comme partie interessée dans le Traité, & non pas seulement en qualité d'Allié des Etats Generaux. Le Comte d'Avaux presenta un Memoire sur ce sujet peu de temps avant que le Roi arrivât à la Haye.

1701. ye. On recommença donc les conferences sur ce pied là. Mais elles ne produisirent rien, & les affaires étoient dans cette situation, lorsque ce Prince se rendit en Hollande. Peu de jours après son arrivée le Roi de France écrivit une lettre aux *Etats Generaux*, pour les avertir, qu'il avoit jugé à propos de rappeller ce Ministre, qui en *leur* rendant cette lettre leur presenta un grand Memoire le 26. de Juillet.

Il leur representoit que le Roi son Maître en l'envoyant selon leur desir, avoit crû que l'on pourroit convenir dans les *conferences*, des suretez que les Etats pouvoient raisonnablement demander pour prévenir la Guerre : que cette esperance avoit été confirmée, lors qu'ils avoient reconnu le Duc d'Anjou son petit fils pour Roi d'Espagne, en quoi ils condamnoient les prétensions étrangeres sur cette Couronne, & reconnoissoient le legitime droit de ce Prince. Il ajoûtoit que la demarche qu'ils avoient faite à cet égard, tendoit à l'affermissement de la Paix : Mais que les propositions qu'ils avoient faites dans la suite conjointement *avec l'Envoyé* d'Angleterre, avoient donné à connoître qu'ils panchoient à la Guerre, par les liaisons étroites, qu'ils avoient prises avec le Roi de la grande Bretagne; qu'ils avoient temoigné que les demandes qu'ils faisoient pour leur assurance venoient de la crainte qu'ils avoient des grandes forces du Roi : qu'ils l'avoient marquée d'une maniere fort vive dans la lettre qu'ils avoient écrite au Roi d'Angleterre pendant la tenuë du Par-

le-

lement pour demander du secours : que cependant ils avoient en main le moyen de calmer toutes leurs frayeurs, sans qu'il fût besoin de mettre tant de Troupes sur pied, d'acheter bien cher des Alliances étrangeres, & de faire de grands préparatifs de Guerre, que pour cela ils n'avoient qu'à traiter de bonne foi avec le Roi son Maître qui étoit dans toutes les dispositions favorables qu'ils pouvoient souhaiter à cet égard : 1701.

Après avoir déduit toutes ces choses, il revenoit à la demande qu'ils avoient faite que l'Envoyé d'Angleterre assistât aux conferences, & disoit que le Roi son Maître avoit fort bien senti que tout cela ne s'étoit fait que pour embarrasser les negotiations que l'on avoit commencées, & qu'après avoir consenti que cet Envoyé eût part à ces conferences on feroit naître quelque autre incident pour embarrasser les affaires; qu'en pressant, comme ils faisoient, de donner satisfaction à l'Empereur, ils entreprenoient de se rendre les Arbitres des differens qui étoient entre la France & la Maison d'Autriche : que le Roi ne concevoit pas sur quels fondemens ils entroient dans des affaires aussi delicates, sur tout après avoir reconnu le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne : qu'il ne pouvoit leur dissimuler, que tout cela tendoit visiblement à rendre les conferences inutiles, sur tout l'Envoyé d'Angleterre ayant declaré positivement, que le Roi son Maître ne se détacheroit point des interêts de l'Empereur : que les liaisons, qu'ils avoient avec le Roi d'Angleterre, les engageoient à toutes ces démar-

1701. d'offrir d'entrer en conference sur ce sujet ou avec le Comte de Briord, ou avec tel autre que le Roi voudroit nommer pour cela : qu'ils avoient été fortifiez dans ce dessein, sur l'assurance qu'il leur avoit fait donner que son intention étoit de maintenir le repos public, & de leur donner une sureté raisonnable : que dés qu'ils avoient sû qu'il avoit nommé le Comte d'Avaux pour cela, ils avoient choisi des Deputez pour entrer en negotiation avec lui sur ce sujet, dés qu'il seroit arrivé : qu'ayant remarqué que le Roi son Maître s'interessoit fortement à faire reconnoître son petit fils pour Roi d'Espagne, ils l'avoient reconnu en cette qualité : qu'au reste ils étoient resolus de continuer les conferences conjointement avec le Roi de la Grande Bretagne pour chercher en commun les moyens de conserver la Paix, & de leur donner cette raisonnable sureté, qu'ils avoient demandée avec l'intervention de tels autres Princes que l'on jugeroit à propos pour le but que l'on se proposoit.

Ils ajoûtoient qu'ils avoient fait cette reconnoissance aprés l'ouverture des *négotiations*, pour marquer plus fortement l'amour, qu'ils avoient pour la Paix : que cela ne devoit pas empêcher le Roi d'Angleterre d'entrer dans ces conferences, puis qu'il avoit concouru avec eux au Traité de partage, non plus que les autres Princes, qui avoient interêt au maintien de la Paix generale : que leur intention en cela n'avoit pas été de prendre connoissance de la justice, ou de l'injustice des prétensions d'un tiers, ni separé leurs inte-

te-

terêts, à l'égard de la Paix generale de ceux 1701.
qui y sont interessez aussi bien qu'eux : qu'ils avoient reconnu le nouveau Roi d'Espagne, dans l'esperance que cela serviroit à faciliter les négotiations : que ledit Sieur Comte sçavoit, que dés le commencement des conferences ils avoient representé, que puis que le Roi son Maître avoit trouvé bon de se départir du Traité de partage en acceptant le Testament du Roi d'Espagne, & que cependant ils avoient regardé de leur part ce Traité comme le fondement de la sureté publique & particuliere, ils avoient attendu jusques-là que le dit Sieur Ambassadeur leur fit des ouvertures, & des propositions pour l'affermissement de la Paix generale, & pour leur sureté : que neantmoins il s'étoit excusé de s'expliquer là dessus, demandant qu'ils fissent eux mêmes les propositions, qu'ils jugeoient convenables sur ce sujet, ce qui les avoit obligez de les concerter avec le Roi de la Grande Bretagne, en suite de quoi ils en avoient donné un Memoire au dit Sieur Comte conjointement avec Mr. Stanhope Envoyé extraordinaire de ce Prince.

Ils déclaroient ensuite qu'ils étoient surpris, d'entendre dire, que ces propositions faisoient connoître, qu'ils préferoient la Guerre à la Paix, & que la Guerre étoit le fruit de l'étroite union, que l'on remarquoit entre le Roi d'Angleterre & eux : que ce Prince avoit donné en toutes occasions des marques sensibles de la forte inclination qu'il avoit pour la Paix : que leurs liaisons avec lui n'étoient pas nouvelles, puis qu'elles subsi-

1701. sistoient depuis près de trente ans : que d'ailleurs il étoit une des principales parties du Traité de partage : & que de leur part ils avoient toûjours dit qu'ils ne pouvoient se separer du Roi d'Angleterre, à cause sur tout des relations, qui sont depuis long temps entre ce Prince & eux ; qu'ils voyoient avec douleur, que le Roi son Maître ne trouvoit pas bon de répondre à leurs propositions : qu'ils avoient appris, qu'on les accusoit d'être excessives, & que cependant on n'avoit jamais marqué en quoi consistoit cet excès : que la Paix generale ne pourroit être negotiée sans accorder une satisfaction raisonnable à l'Empereur, dont le droit avoit été reconnu par la France même dans le Traité de partage : que depuis que le Roi son Maître s'étoit départi de ce Traité, ils avoient parlé en termes generaux de la satisfaction duë à l'Empereur : qu'ainsi bien loin qu'il y eût quelque chose d'excessif dans leurs propositions, on les trouveroit peu capables de leur donner une sureté semblable à celle qu'ils avoient avant la mort du Roi d'Espagne, ou qu'ils trouvoient dans le Traité de partage.

Ils ajoûtoient que s'ils avoient eu de la crainte dans tout ce qui se faisoit par la France, ils en avoient eu de justes sujets, qui même avoient paru tels à leurs Alliez, & que c'étoit pour les assister, qu'ils leur avoient envoyé les secours, ausquels ils étoient obligez par leurs Traitez d'Alliances defensives; qu'ils n'avoient cherché des secours étrangers, que parce qu'ils n'avoient pas assez de Troupes pour se soutenir par eux mêmes :

qu'ils

qu'ils se rapportoient sur cet Article à la connoissance que ledit Sieur Comte peut avoir de leur Gouvernement; qu'il avoüera sans doute, qu'ils ont eu raison de craindre, & que c'est dans cette vuë, qu'ils ont souhaité des conferences pour assurer la Paix: qu'il n'avoit pas tenu à eux, que ces conferences ne fussent utiles & efficaces: qu'ils reconnoissent de bonne foy, que l'on n'avoit formé aucun incident pour faire intervenir l'Ambassadeur d'Espagne aux conferences: que si on l'eût demandé, ils y eussent consenti: que pour ce qui regarde l'Envoyé d'Angleterre, ils prioient ledit Sr. Comte de se souvenir, outre ce qui a déja été dit, que l'on n'eût d'abord aucun sujet de dispute sur la chose même, mais seulement sur le rang, & sur la séance, ce que l'on avoit trouvé moyen d'accommoder: que cet Envoyé étoit à la conference, lors qu'on mit en main audit Sieur Comte les propositions que l'on avoit à faire, & que l'on avoit reçu les siennes: que les difficultez qui étoient survenuës du depuis à cet égard, étoient nées de la part dudit Sr. Comte, qui avoit declaré, qu'il ne vouloit plus admettre cet Envoyé aux conferences: que cet incident en avoit causé l'interruption à leur grand regret, par ce qu'il ne leur étoit du tout point possible de se séparer de l'Angleterre. 1701.

Passant plus avant ils disoient que le Roi son Maître avoit eu raison de présumer qu'ils vouloient insister sur la satisfaction de l'Empereur; qu'en effet ç'avoit été là le premier point de leur demande: que cependant leur intention n'avoit jamais été de s'ériger en arbi-

1701. bitres des differens qui sont entre les deux Maisons de France & d'Autriche: qu'ils supplioient très-humblement le Roi son Maître de se souvenir, que dans le temps que la santé du feu Roi d'Espagne étoit en fort mauvais état, ce Prince avoit marqué lui même que l'ouverture de sa succession exciteroit infailliblement une nouvelle Guerre, s'il vouloit soutenir ses prétensions, & que l'Empereur fut dans les mêmes sentimens de sa part: que c'étoit sur cela précisément, que le Traité de partage avoit été conclu: que de leur part ils n'étoient entrez dans ce Traité que pour travailler à conserver l'Europe en Paix en secondant les bonnes intentions, que Sa Majesté faisoit paroître pour cela; que s'ils parloient de donner une satisfaction raisonnable à l'Empereur, que l'on avoit crûë alors bien fondée, on ne pouvoit le faire que sur le pied de ce Traité, ou par quelque autre moyen convenable: que cela ne se pouvant plus, puis que la France rejettoit ce Traité, on n'avoit aucun sujet de leur faire des reproches sur cet Article, puis qu'ils n'agissoient que sur les mêmes principes, que le Roi de *France* avoit jugez lui même justes & necessaires: qu'au reste on ne pouvoit pas leur imputer de faire en cela une demarche contraire à la reconnoissance qu'ils avoient faite du nouveau Roi d'Espagne, puisque cette reconnoissance n'empêchoit pas que l'on n'accordât une satisfaction raisonnable à l'Empereur, sans quoi la Paix generale ne pouvoit subsister, ni par consequent leur sureté particuliere.

Ils

Ils disoient de plus que s'il étoit vrai, que leur Gouvernement étoit aussi sage, que le Comte d'Avaux le disoit, on devoit leur faire la justice de croire, qu'ils ne feroient rien que ce qui seroit absolument necessaire pour le bien de leurs Etats: qu'ils n'avoient rien fait contre les Traitez qui étoient le seau & la confirmation de leur Souveraineté, & qu'ils ne comprenoient pas ce que l'on veut leur reprocher par là: que leurs Provinces avoient été de tout temps libres & Souveraines: que leurs Ancêtres avoient maintenu leurs Droits aux dépens de leurs biens & de leurs vies, & qu'ils étoient resolus de suivre ce bon exemple: qu'ils ne croyoient pas que personne pût s'aviser de disputer leurs libertez, & leur Souveraineté: qu'ils ne pensoient point à étendre leurs limites, & qu'ils se contenoient de maintenir leurs droits, & leurs possessions en conservant la Paix & le repos avec leurs voisins: que c'ont été là de tout temps, comme ils le sont encore aujourd'hui les vrais principes & les veritables Maximes de leur Republique: qu'ils étoient bien Marris, que ledit Sr. Comte d'Avaux se pût promettre si peu de fruit des conferences, par ce que M. Stanhope avoit declaré qu'il falloit satisfaire l'Empereur: que sur ce sujet ils étoient dans les mêmes sentimens que le Roi de la Grande Bretagne: que la pretension de M. Stanhope n'étoit pas nouvelle, puis que l'on avoit toujours demandé, que l'Empereur fût invité d'entrer dans la negotiation. 1701.

Quant à ce qu'on leur impute d'avoir une sou-

1701. soumission aveugle pour les sentimens de Sa Majesté Brittannique, ils avouent qu'ils ont une très grande deference pour ses avis parce qu'ils ont toûjours remarqué, que ce Prince avoit une extrême affection pour la Paix publique, & en particulier pour leurs Provinces: que d'ailleurs ils ont une confiance extrême en sa grande sagesse, & en son experience; s'ils ont de grandes liaisons avec ce Prince en qualité de Roi d'Angleterre, & de Stathouder, & si cela sert de fondement à l'interruption des conferences, ils regarderont toutes ces choses comme un grand malheur: que si le Roi son Maître eût été dans d'autres sentimens, & qu'il eût trouvé bon, que l'on y traitât de la satisfaction de l'Empereur, ledit Sieur Comte auroit pû terminer cette negotiation avec honneur: que cependant ils étoient persuadés qu'il rendroit témoignage à la sincerité de leurs sentimens pour la Paix, & au respect qu'ils avoient pour la personne du Roi son Maître, puisque son séjour à la Haye devoit en avoir instruit: qu'ils étoient persuadez, qu'il ôteroit à ce Prince les mauvaises impressions que l'on pourroit lui avoir données à leur prejudice: qu'ils étoient fort assurez de n'avoir donné aucun sujet d'ombrage au Roi son Maître depuis la derniere Paix: qu'ils avoient été obligez d'armer pour leur propre sureté: Mais qu'ils n'avoient pensé à le faire qu'après avoir vû que les Troupes de France s'étoient emparées de la barriere, que les Traitez de Paix avoient établie, & qui leur avoit tant couté, sur tout voyant que l'on y retenoit leurs

leurs Troupes, qu'ils avoient rappellées pour 1701.
ôter tout sujet d'ombrage, & que d'ailleurs ils remarquoient que la France y faisoit de grands préparatifs de Guerre.

Ils ajoûtoient qu'ils avoient eu lieu de prendre ombrage de l'étroite union, que l'on voyoit entre la France & l'Espagne, quoi que le Traité de partage n'eût été fait que pour prevenir cette union: qu'ils étoient persuadez, que le Roi son Maître ne commenceroit pas une Guerre, ou ne feroit pas la Paix en ayant uniquement égard à son grand pouvoir: qu'il conduiroit toujours ses actions en se fondant sur la raison & sur l'équité, puis qu'autrement personne ne pourroit être en sureté: qu'ils sçavoient de quel prix leur étoit l'amitié de ce Prince, & qu'ils tâcheroient de la conserver par tous les moyens possibles: que si malgré toutes leurs precautions on les forçoit à entrer en Guerre, contre leur volonté, ils auroient le témoignage de leur conscience d'avoir fait tout ce qu'ils pouvoient pour l'éviter, & qu'ensuite ils se consoleroient, dans l'esperance que Dieu les assister de son secours: qu'ils avoient bien du déplaisir de se voir accusez d'avoir fait insulter le Pavillon du Roi par leurs vaisseaux joints aux Anglois: que si cela est arrivé contre leur intention, ils sont prêts de faire reparer l'outrage: qu'ils ne peuvent pas repondre des vaisseaux Anglois; mais qu'ils étoient assurez, que Sa Majesté Britannique est dans les mêmes dispositions qu'eux sur ce sujet.

Ils concluoient enfin leur Memoire en disant qu'ils avoient toujours eu soin, & qu'ils

1701. l'auroient toujours d'observer leurs Traitez, & qu'ils s'employeroient de bon cœur à tout ce qui pourroit conserver la Paix generale, en travaillant à leur sureté particuliere : que s'il est vrai, qu'ils ayent du temps, comme on le dit, pour prendre une derniere resolution, ils souhaiteroient que ledit Sr. Comte voulût rester encore quelque temps pour avoir l'occasion de continuer, & de terminer même heureusement, s'il étoit possible, les conferences que l'on avoit commencées tant pour conserver la Paix generale, que pour leur procurer une sureté raisonnable en leur particulier. Voila quelle fut la réponse des Etats Generaux au Memoire du Comte d'Avaux.

On a crû que l'on devoit raconter cette affaire tout de suite pour en instruire le Lecteur, & pour lui donner en même temps un abbregé fidele du Memoire de ce Comte, & de la réponse qui y fut faite. Pour marquer un peu plus en détail les événemens particuliers de cette année, on dira que l'an 1701. commença par l'union des deux Couronnes d'Espagne & de France dans la Maison de Bourbon, le Duc d'Anjou second fils du Dauphin ayant été appellé par le dernier Roi d'Espagne à sa succession.

On fut bien étonné dans les Provinces-Unies, de ce que la France rompoit un Traité solemnel, qu'elle avoit sollicité elle même, dans lequel on avoit prévû le cas, qui étoit arrivé, & auquel elle avoit renoncé. Le Duc d'Anjou fut donc mis sur le Trône d'Espagne, & cela fut fait avec tant de promptitu-

tude, que l'Empereur ne s'y put opposer. 1701.
Ainsi la France eut la satisfaction de faire tout ce qu'elle voulût. Les Espagnols reçurent le joug, & l'Electeur de Baviere ouvrit les portes de toutes les villes des Païs-Bas aux Troupes de France. Tout le monde vit bien que c'étoit un temps de crise pour la perte, ou pour le salut de l'Europe. La chose étoit sensible: Mais il étoit également dangereux de s'opposer à la France, ou de la laisser faire, par ce qu'elle avoit conservé toutes ses Troupes, & que les Alliez avoient desarmé après la Paix faite à Ryswick. Les Provinces-Unies étoient les plus exposées, par ce que la France répandit ses Troupes dans leur voisinage.

La France crût donc qu'elle devoit profiter de l'occasion, & qu'en menaçant d'un côté par ses Troupes, & de l'autre parlant de paix & de neutralité par tout, elle empêcheroit les Puissances de l'Europe de se liguer de nouveau avec l'Empereur, & que d'ailleurs Louis XIV. s'étant fait donner un plein pouvoir par les Regens d'Espagne, il pouvoit jetter une Armée dans le Milanois pour en prendre possession au nom du nouveau Roi d'Espagne. Il avoit fait la même chose dans les Païs-Bas. Il y retint même les Troupes des Etats, qu'ils y avoient du consentement du Roi d'Espagne, pour garder la Barriere, qui avoit été établie par plusieurs Traitez. Son prétexte fut que les Etats Generaux ne vouloient pas reconnoître son petit fils pour Roi d'Espagne. Ce pretexte fut levé par ce que l'on reconnut ce Prince. L'on fut obli-

1701. gé par là de relâcher les Troupes, que l'on avoit retenuës jusques-là. Cependant la barriere ne fut point retablie. La France retint les Places, & mit des Garnisons par tout.

On avoit vû les Ministres de France occupés l'année précédente dans la plus part des Cours de l'Europe à faire valoir le Traité de partage, pressans les differentes Puissances de l'accepter comme le seul fondement de la Paix, & comme l'unique moyen de conserver l'Europe en tranquillité. Ils changerent de note cette année, & travaillerent à faire croire, que l'union des deux Monarchies, étoit le seul expedient propre à prevenir la Guerre, & que le Traité de partage devoit l'allumer indubitablement dans toute l'Europe. On ne vit peut être jamais plus de contradiction dans la conduite d'une Cour, qui veut passer pour habile. Il est vrai que si l'habileté consiste dans une Politique inconstante, capable de souffler le froid & le chaud, la France peut s'applaudir sur ce sujet. On opposa souvent à ces Ministres le ridicule de leur distinction sur l'esprit, & sur la Lettre du Traité, & sur les promesses solemnelles que le Roi leur Maître avoit données de s'en tenir au Traité de partage, quand bien même le Roi d'Espagne appelleroit quelqu'un des enfans de France à sa succession. Ils n'avoient rien de solide à repondre à cette objection. Mais la confiance qu'ils avoient sur l'état present de leurs forces, les mettoit au dessus de tout ce qu'on leur disoit.

Les Etats Generaux firent de bonne foy tout ce qu'ils purent avec le Roi d'Angleter-

re pour prevenir la rupture, & pour conserver la tranquillité publique, en travaillant en même temps à leur sureté particuliere. Ce fut dans cette vuë, qu'ils engagerent la France à des negotiations pour tâcher de prévenir les malheurs dont cette affaire menaçoit toute l'Europe. Mais le Ministre que l'on envoya à la Haye, n'avoit pas un pouvoir assez ample pour conduire les choses à une heureuse fin. La France vouloit bien donner une sureté raisonnable au Roi d'Angleterre, & aux Provinces-Unies, en attendant que l'on travaillât à l'affermissement de la Paix generale. Le Comte d'Avaux l'avoit fait connoître dans les conferences. On tâcha donc de se prévaloir, de ce qu'il fit entendre à cet égard. On le pressa long temps pour le faire expliquer sur les propositions, que la France pouvoit faire pour prevenir la Guerre. Mais il répondit toujours, qu'il s'attendoit à celles qu'on lui feroit. On tourna cette affaire de tous les côtez que l'on put, pour tirer quelque lumiere sur les desseins de la France pour la conservation de la Paix. Mais il ne voulut jamais s'ouvrir sur ce sujet. 1701.

Le Roi d'Angleterre qui voulut bien oublier dans cette occasion l'injure, que la France lui faisoit en violant le Traité de partage, se joignit aux Etats Generaux, & demanda avec eux I. que pour conserver la Paix Generale, dans laquelle l'Angleterre, & les Provinces Unies pouvoient trouver en partie leur sureté, l'on invitât l'Empereur d'entrer dans cette negotiation, pour lui donner une satisfaction raisonnable sur des preten-

1701. sions, que la France elle même avoit trouvées justes & bien fondées dans le Traité de partage, & que sa Majesté Imperiale fut comprise dans l'accommodement, qui se feroit entre la France, le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux. II. que la France feroit obligée de retirer ses Troupes des Païs-Bas dans le terme le plus court que l'on pourroit limiter pour cela, à condition qu'elles en sortiroient toutes, & qu'elles n'y rentreroient point sous quelque pretexte que ce pût-être. III. enfin ils demanderent, que pour la sureté particuliere de l'Angleterre, & des Provinces-Unies on mît entre les mains de Sa Majesté Britannique Ostende, & Nieuport avec leurs Ports Citadelles, Chateaux, & forteresses en dependantes, & dans celles des Etats Generaux Venlo, Ruremonde, Stevensweert, Luxembourg, Namur, Charleroi, Mons, Dendermonde, & St. Donat avec tous leurs forts, Chateaux, Citadelles dans l'état où ces Places se trouvoient alors.

La France fiere de l'état present de ses affaires ne daigna point répondre à ces demandes. Elle les traita de ridicules, & se contenta pour toute réponse de les rendre publiques. Le Roi d'Angleterre & les Etats firent connoître fortement au Comte d'Avaux, que la premiere chose, par laquelle il falloit commencer étoit la satisfaction de l'Empereur. Cela rompit les conferences, par ce que les instructions, que la France avoit données à ce Ministre, ne concernoient que le point de la sureté de l'Angleterre, & des Provinces-Unies. La France ne voulut

jamais entrer dans l'article qui concernoit l'Empereur. Ainsi toutes les tentatives, que l'on fit sur ce sujet, furent inutiles. La France ne voulut point démordre de ses vastes entreprises. Le Comte d'Avaux fut donc obligé de s'en retourner sans avoir pû rien faire dans les Conferences de la Haye. Ainsi l'on a droit de dire, que la France a voulu absolument la Guerre, & qu'elle a pris plaisir à allumer ce terrible feu, dont l'Europe est embrasée aujourd'hui, sans que l'on voye jusques à present, comment on pourra l'éteindre. 1701.

La France avoit envoyé un grand nombre de Troupes en Italie sous la conduite du Maréchal de Catinat. Elle avoit engagé le Duc de Savoye dans ses interêts, & avoit choisi sa seconde fille pour épouse du nouveau Roi d'Espagne, moyennant quoi ce Duc joignoit six mille hommes à l'Armée de France. Le Maréchal de Catinat avoit eu le loisir de prendre toutes les précautions capables d'empêcher les Troupes de l'Empereur de se rendre en Italie. Il croyoit avoir pourvû à bien fermer tous les passages, & avoit dit même, qu'il faudroit que ces Troupes volassent par dessus les Montagnes pour s'y transporter. Le Prince Eugene de Savoye fut chargé par l'Empereur de cette expedition. Ce Prince habile & entreprenant passa malgré toutes les mesures du Maréchal de Catinat. Les François s'étoient emparez de tous les passages de l'Etat de Venise. Leur Armée étoit forte, munie de tout ce qui lui étoit necessaire, & se voyoit maîtresse d'ailleurs d'un bon Païs. On se railloit en France, quand on

par-

1701. parloit du dessein, qu'avoit le Prince Eugene d'entrer en Italie. Il se mit en état cependant de surmonter tous ces obstacles. Il s'aprocha des frontieres avec son Armée. Il trouva moyen de passer par des lieux inaccessibles sans voler. Il entra dans le Païs. Il amusa les François par plusieurs feintes. Il les battit en plusieurs occasions particulieres, s'empara de divers postes avantageux, & poussa les choses si loin, que le Maréchal de Catinat, à qui la Cour se prenoit sans raison des mauvais succès, fut revoqué, & qu'on lui envoya le Maréchal de Villeroi pour adjoint.

Le Roi d'Angleterre partit de la Haye le 20. de Juillet, ayant avec lui le Jeune Prince de Naussau Stadhouder de Frise, & plusieurs autres personnes distinguées, & alla visiter Breda, Berg-op-Zoom, l'Ecluse, & plusieurs autres forteresses. Il employa neuf jours à ce voyage, & arriva à Loo le 13. d'Août. Il y fit une promotion d'Officiers Generaux, & s'étant rendu en Gueldre il y fit la revuë des Troupes de l'Etat, après quoi ayant visité les Places, qui sont de ce côté-là, il se rendit encore à Loo. Le Duc de Zel, le Prince Electoral de Hanover, & plusieurs autres Princes, Seigneurs, & Ambassadeurs vinrent l'y trouver. Il prit avec eux diverses mesures pour mettre la Ligue en état de s'opposer vigoureusement à la France. Pendant cela cette Couronne obligea le Portugal à accepter la Neutralité, & pour engager le Duc de Savoye à entrer dans son parti, elle hâta le mariage du nouveau Roi d'Espagne avec la Princesse de Piemont. Elle acheva

par

par ce mariage de faire connoître son extrême imprudence, puis que l'on eut pû ménager quelque accommodement par un mariage avec une Archiducheſſe. En quoi la France fit voir, qu'elle avoit peu d'égards au Teſtament du Roi d'Eſpagne, qui mettoit le Duc d'Anjou ſur le Trône. Ce Prince avoit inſinué dans ſon Teſtament, qu'on pouvoit, & qu'on devoit même ſonger à cette alliance. 1701.

Le Roi Jaques II. mourut à St. Germain le 16. du mois de Septembre, & quatre jours après le Roi de France reconnut le prétendu Prince de Galle pour Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe, & l'Irlande. Quand on en avertit Guillaume III. ce Prince tout retenu, qu'il étoit de ſon naturel, ne put s'empêcher de dire, qu'il n'y avoit plus ni Politique, ni bon ſens à la Cour de France, que l'on commençoit à y radotter, & que tout y étoit ſur le retour. Il y a lieu de croire, que quelqu'un fit connoître à Louïs XIV. qu'il avoit fait une fauſſe démarche, dans l'état où ſe trouvoient alors les affaires. Il declara peu de tems après cette reconnoiſſance, qu'il ne prétendoit point nuire au droit de Guillaume III. Pour en convaincre le monde il envoya à tous les Miniſtres dans les Cours étrangeres, & ſurtout à celui qu'il avoit à Londre, une Lettre Circulaire, dans laquelle il diſoit, que Jaques II. Roi d'Angleterre étant mort à St. Germain le 16. de Septembre de cette année, le Prince de Galle ſon fils avoit pris le nom de Roi, comme étant fils & heritier du dit feu Roi: que de ſa part il n'avoit point fait de difficulté de le recon-

1701. connoître en cette qualité selon la promesse qu'il en avoit faite un peu auparavant au Roi son Pere : qu'il l'avoit toujours traité de Prince de Galle, & que par consequent il étoit en droit de l'apeller Roi d'Angleterre après la mort de son Pere : qu'il n'y a rien dans le Traité de Ryswick, qui le mette dans un engagement contraire : que l'Article 4. du Traité fait avec l'Angleterre porte, qu'il ne troublera point Guillaume III. dans la possession paisible de ses Etats &c. que son intention est d'observer ponctuellement cet Article : que la reconnoissance, qu'il a faite du Prince de Galle pour Roi, ne lui procurera point d'autre secours que celui qu'il fournissoit au Roi defunt depuis la Paix de Ryswick, qui consistoit à lui donner dequoi subsister : que la generosité ne lui permettoit pas d'abandonner ce Prince : qu'il n'avoit pas droit de juger entre le Roi d'Angleterre, & le Prince de Galle, & qu'ainsi il n'avoit pû lui refuser un titre, que la naissance lui donne : qu'il suffit, qu'il observe fidelement le Traité de Ryswick, dans un tems que les assistances que l'Angleterre donne à l'Empereur pourroient être regardées comme une contravention à ce Traité, en y joignant d'ailleurs les Troupes que l'on leve, & plusieurs autres choses de pareille nature, qui se font en faveur de l'Empereur. Il ajoutoit, qu'il n'est pas nouveau de donner aux enfans les titres des Royaumes que leurs Peres ont possedez, quoi que l'on soit en Paix avec ceux qui les possedent, témoins les titres de Roi de Naples & de Navarre, & que cela

étoit

étoit en usage dans le monde : que par consequent il n'a rien fait, dont on se puisse plaindre, & qu'après tout ce n'est que la suite, de ce qu'il a fait pour le Roi Jaques, depuis qu'il s'étoit retiré en France. 1701.

Le Roi d'Angleterre fut averti de cette reconnoissance, pendant qu'il étoit à Loo. Il envoya ordre en même tems au Comte de Manchester son Ambassadeur en France de se retirer incessamment. Ce Ministre depêcha son Secretaire le 8. d'Octobre à Fontainebleau, pour avertir le Marquis de Torci Secretaire d'Etat ; que le Roi son Maître ayant été averti, que l'on avoit reconnu un autre Roi d'Angleterre que lui, il ne pouvoit plus tenir un Ambassadeur en France. Il partit en effet quelques jours après sans prendre congé. Le 19. du même mois le Roi revint de Loo à la Haye, où il regla les affaires avec les Etats de Hollande, & avec les Etats Generaux ; après quoi il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva fort heureusement le lendemain. Il y trouva tout le Royaume irrité de la reconnoissance du Prince de Galle pour Roi de la Grande Bretagne. Le Sieur Poussin Agent de la France avoit voulu presenter un Memoire sur ce sujet. Mais la Regence lui avoit fait commander de sortir du Royaume sans delai. On fit mettre en prison son Secretaire, qui avoit fait imprimer la Lettre Circulaire du Roi son Maître pour la répandre dans le Royaume. Chacun se plaignoit de ce que la France avoit fait, & l'on presenta une infinité d'adresses au Roi sur le sujet de cette reconnoissance, que l'on regardoit comme un

effet

1701. effet de la présomption de la France, de sa perfidie, de son audace, & que quelques particuliers traitoient d'insolence. Ainsi la Nation Angloise fut dans la derniere irritation à cet égard, ne pouvant comprendre, comment on pouvoit dire, que l'on observoit le Traité de Ryswick, pendant que l'on reconnoissoit un autre Roi d'Angleterre que Guillaume III. qui étoit sur le Trône, & que l'on reconnoissoit pour tel par ce Traité.

Quelques jours après que le Roi fut arrivé, il tint un grand Conseil, ensuite duquel il prorogea le Parlement jusques au 24. de Novembre. Trois jours après, ayant tenu un autre Conseil il cassa ce Parlement, & expedia ses ordres pour en convoquer un nouveau, par ce que les Peuples avoient paru méçontens de la Chambre des Communes du dernier Parlement. La Proclamation du Roi fut publiée le 3. de Novembre. Le même jour l'Electeur de Cologne, que la France avoit attiré dans son parti, reçut les Troupes de France, dans les principales Villes de l'Electorat, Bonne, Rhynberg, & Keyserswaert. Il en introduisit aussi dans la Citadelle de Liege. On les appelloit les Troupes du Cercle de Bourgogne. Dès que les François furent à Liege, ils arrêterent le grand Doyen de la Cathedrale, & l'envoyerent à Namur. Cela irrita l'Allemagne, comme la reconnoissance du pretendu Prince de Galle avoit irrité les Anglois. Ainsi les choses se disposoient insensiblement à cette grande Guerre, dans laquelle l'Europe est embarquée aujourdhui. L'Empereur s'y preparoit. L'Angleter-

gleterre armoit par terre & par Mer, & 1701.
les Etats Generaux faisoient de grandes Alliances, amassoient un grand nombre de Troupes, & se mettoient en état de se conserver, en travaillant en même tems à maintenir l'Europe en liberté. L'on a droit de soutenir, que tout le malheur de cette Guerre doit être attribué à la France, qui étant enivrée de sa grandeur, & transportée d'une ambition excessive, ne pût se resoudre à s'en tenir au Traité de partage. Elle trouva l'occasion trop belle à son gré pour ne s'en pas servir. Ses Principaux Ministres consommez dans les affaires n'étoient point d'avis, que l'on acceptât le Testament. Il n'y eut que le Marquis de Barbesieux, & le Sr. Chamillart Controlleur General des Finances, qui opinassent en faveur de cette acceptation. Le Roi se rangea à leur sentiment, & décida la chose contre la foi de ce Traité, & contre l'interêt de son Royaume, au préjudice du repos de l'Europe, qu'il a sacrifié à son ambition excessive. Et voila l'origine de cette grande Guerre, où l'Europe est engagée aujourdhui.

Le nouveau Roi d'Espagne fit notifier son 1702.
Mariage au Roi de la Grande Bretagne, par une Lettre qu'il lui fit presenter par un Gentilhomme dépêché pour cela. Ce Prince ne fit point de réponse à cette lettre, & donna ordre à ce Gentilhomme de se retirer. Le Parlement s'assembla le 2. de Janvier 1702. Le Roi s'y rendit, & y fit sa harangue à l'ordinaire. Elle contenoit en substance, qu'il croyoit, que les Deputez étoient venus pleins

du

1700. du danger, qui menaçoit l'Europe, & du ressentiment, que toute la Nation devoit avoir de l'outrage que le Roi de France venoit de faire au Royaume, en reconnoissant le prétendu Prince de Galle pour Roi de la Grande Bretagne. Ce qui devoit toucher toute la Nation, pour l'injure qui lui étoit faite aussi bien qu'à sa personne royale : que ce même Monarque en mettant son petit fils sur le Trône d'Espagne pensoit à opprimer le reste de l'Europe, à moins que l'on ne s'opposât fortement à ses desseins : qu'il la menaçoit déja, & qu'il enveloppoit ses voisins de ses Troupes pour commencer à les engloutir, en quoi malgré l'apparence de Paix on souffroit toutes les funestes suites de la Guerre ; que cela devoit toucher l'Angleterre, tant pour son propre interêt que pour celui de toute l'Europe : que pour prévenir ces malheurs il avoit conclu plusieurs Alliances selon les vœux du dernier Parlement : que toute l'Europe avoit les yeux sur eux ; pour savoir qu'elles seroient leurs resolutions : que cela devoit les obliger à expedier les affaires, parce que tout étoit en suspens, & y seroit, jusques à ce qu'ils eussent formé leurs deliberations : que l'occasion se presentoit d'assurer leur Religion & leur liberté pour jamais : qu'ils devoient la menager, & que dans cette vuë ils devoient mettre sur pied une bonne Armée, & avoir une puissante flotte en Mer : qu'il esperoit, que l'on ne verroit plus consumer les séances dans de vaines disputes : qu'il avoit ordonné, qu'on leur presentât les comptes de l'emploi qui avoit été fait de tous

les

les subsides accordez par les Parlemens precedens, afin que la Nation vît, quel usage on en avoit fait : que de sa part il ne pensoit qu'au bien du Royaume, & qu'il les conjuroit de considerer, qu'ils alloient être les Arbitres de l'Europe, & les Chefs du Parti Protestant pour l'asseurance de leur Religion, & de la liberté publique. 1702.

Le Parlement répondit à ce discours par des adresses, qui marquoient, combien il étoit sensible à l'outrage fait à son Roi & à la Nation, & la resolution, où l'on étoit de satisfaire à tout ce qu'il leur avoit representé. Les choses s'executerent de bonne foi, conformément à l'assurance que l'on en avoit donnée au Roi, & l'on travailla avec tant de zele à mettre les affaires en bon état, que tout fut prêt à declarer la Guerre à la France & à l'Espagne, si ces deux Couronnes refusoient de satisfaire l'Empereur, sur des Droits que Louïs XIV. lui-même avoit reconnus justes & bien fondez, si l'on ne reparoit l'outrage fait au Roi, & au Royaume d'Angleterre par la reconnoissance du prétendu Roi Jaques III. & si l'on n'entroit dans un Traité capable d'assurer le repos de l'Europe, & d'affermir la fureté de la Grande Bretagne. Le Roi avoit fait tout ce qu'un grand & habile Prince pouvoit faire dans une pareille occasion, pour prévenir la Guerre, & pour affermir la Paix. Il avoit même suspendu son juste ressentiment pour faire des propositions capables de conserver la tranquillité publique. Mais la France fut inflexible, & ne voulut rien rabbattre de sa

fierté

1702. fierté ordinaire. Ainsi Guillaume III. se vit forcé à rentrer dans la Guerre contre son attente, au préjudice de l'ardente passion qu'il avoit pour la Paix.

L'Empereur, l'Empire, & les Etats Generaux pressez par la France, qui les menaçoit d'invasion, le sollicitoient à se joindre à eux pour s'opposer à ce torrent. Ce Prince avoit épuisé tout ce que son extrême amour pour la Paix, & sa grande experience dans les affaires, avoient pû lui suggerer d'expediens propres à conserver la Paix publique. Il avoit travaillé pour cela avec des soins incroyables, sans autre interêt que celui de s'employer au bien de l'Europe. Enfin pourtant entraîné contre son gré par la force de la destinée, il se resolut à la Guerre, puis que la France s'obstinoit à y replonger l'Europe. Dans cette resolution, à laquelle il ne se fixa qu'après y avoir bien pensé, il ramassa tout ce que son grand genie, & son experience pouvoient lui fournir de lumieres pour former un projet de Guerre, qui pût être avantageux à l'Europe menacée par la France. Dans cette vuë il engagea l'Empire, les Royaumes du Nord, & les Provinces-Unies à faire une Ligue avec l'Angleterre pour s'unir tous en un commun interêt. Il faisoit actuellement les preparatifs de ce que l'Angleterre devoit fournir dans cette Ligue. Les Etats Generaux de leur part travailloient sans relâche à se mettre en état de bien soutenir cette Guerre. Les autres Puissances s'employoient vigoureusement de la leur à concourir à ce grand Ouvrage, y étant engagez,

gez, ou par leur interêt personnel, ou par la nécessité de penser à leur propre conservation. Ainsi ce grand Prince se voyoit sur le point de se rendre encore une fois l'admiration de l'univers, par le projet qu'il avoit si sagement fait pour procurer une paix solide & heureuse à l'Europe. 1702.

Mais le terme fatal de sa mort étoit arrivé. Il eut le loisir de mettre en mouvement cette grande Machine, qui agit aujourdhui pour le grand Ouvrage qu'il avoit medité. Mais il ne pût pas la voir en train de produire son effet. Le Ciel le tira de cette vie au milieu de tous ses grands projets. Ainsi l'on vit mourir ce Heros si necessaire à ses Peuples, à ses Alliez, & aux Provinces-Unies, dans le sein desquelles il étoit né. Il étoit le dernier Prince de la Maison d'Orange. Il en avoit herité les grands biens. Mais il en avoit herité toutes les vertus. Il avoit la sagesse de Guillaume I. la valeur de Maurice, & l'activité de Frederic Henri son Ayeul. Jamais Prince n'avoit fait une figure plus glorieuse dans l'Europe. Il fut appellé fort jeune au Gouvernement. Cependant il fut d'abord l'esperance de sa Patrie, la terreur de l'ennemi, & l'admiration de toute la terre. Il eut le bonheur de chasser les François des Provinces-Unies, de mettre l'Angleterre en sureté, & d'être mis sur le Trône de ce puissant Royaume. Au reste ce Prince environné de tant de grands titres, & couvert de gloire, a toujours veçu dans une grande simplicité exterieure, sachant bien soutenir sa dignité, mais au reste toujours doux, affable,

1702. éloigné du faste, & de tout ce qui s'appelle pompe mondaine, vanité, éclat, & grandeur temporelle. Tout cet équipage d'orgueil lui étoit à charge, & il n'a jamais donné dans les folies, ni dans les dereglemens du luxe.

Il étoit né d'un temperament foible, & delicat. Cependant il supportoit assez bien la fatigue, & le travail. Il avoit été mis à la tête des affaires de sa Patrie dès l'âge de vingt & deux ans. Depuis cela il s'étoit toujours vû dans l'occupation. Il soutenoit le fardeau d'un nombre infini d'affaires, & n'avoit jamais le loisir de se reposer. Il commençoit à s'affoiblir depuis quelques années. La delicatesse de sa complexion avoit extrémement diminué son corps, & l'on avoit même aprehendé pour sa vie dans le dernier voyage qu'il fit en Hollande. Cependant il se trouva enfin en état de repasser en Angleterre au mois d'Octobre precedent. Le travail de la Mer lui avoit excité un grand vomissement, qui avoit soulagé sa poitrine accablée d'un Asthme, dont il avoit presque toujours été incommodé pendant le cours de sa vie. *Ainsi* se trouvant beaucoup mieux depuis son retour, il souhaita d'aller à la chasse pour se delasser du soin des affaires ordinaires. Il partit pour cela de Kensington le 4. de Mars. Son cheval s'abbattit sous lui pendant la Chasse, & ce Prince tomba, & se démit la clavicule gauche. On remedia d'abord à cet accident; on remit la clavicule, & le Roi se rendit avec assez de facilité à Kensington, où il passa la nuit assez tranquillement nonobstant sa chute.

Il

Il s'appliqua les jours suivans aux affaires ordinaires, & signa plusieurs dépêches de sa main. Il demeura au lit depuis son retour, plûtôt par précaution, que par necessité, & le 10. il fut en état de donner audience à plusieurs Ministres. Le lendemain ne pouvant pas se rendre dans le Parlement, il signa une Lettre qu'il envoyoit à la Chambre basse, pour des affaires qui regardoient la Grande Bretagne, exhortant les deux Royaumes à s'unir, pour n'en composer plus qu'un, selon les sages précautions que l'on prendroit en commun pour le bien des deux Nations d'Angleterre & d'Ecosse, sans se soumettre l'une à l'autre. 1702.

Il sembloit, que les forces du Roi se retablissoient tous les jours, & il avoit formé le dessein de se faire porter au Parlement le 13. de Mars. Mais il fit un grand froid ce jour-là, & les Medecins ne jugerent pas à propos qu'il s'exposât à l'air. Il se contenta donc de nommer des Commissaires pour aller donner son consentement à des Actes qui étoient prêts. Le 15. il se trouva si bien, qu'il fit un tour de promenade dans une Gallerie de Kensington. Cela le fatigua, & il se fit apporter une chaise de commodité, dans laquelle il s'endormit : à son reveil il sentit un petit frisson, qui fut suivi d'une fiévre intermittente accompagnée de devoyement. Cette fievre se tourna en continuë, & le travailla pendant trois jours. Cela le jetta dans une extrême foiblesse. La nuit du 18. les Medecins declarerent, que les remedes humains & ordinaires ne pouvoient plus rien

1702. produire pour sa Garnison, parce que la nature étoit accablée. Ce grand Prince le reconnut bien lui-même, & envisagea la mort d'un œil ferme & tranquille sans s'en effrayer. Il fit prier la Princesse de Dannemarc, qui devoit regner après lui, de *se* rendre auprès de son lit. Il eut un entretien de deux heures avec elle, après quoi il lui dit les derniers adieux avec une entiere tranquillité d'esprit. Il fit appeller ensuite quelques Seigneurs, & après les avoir entretenus & leur avoir donné ses derniers ordres il les congedia.

Ce grand Roi se détacha alors de tout ce qui regardoit ce monde, & ne s'occupa plus que de ce qui concernoit l'éternité. Il fit appeller l'Archevêque de Cantorberi, *qui lui* administra la Communion à cinq heures du matin. Ainsi se prepara à la mort un Prince, dont la vie avoit été extrêmement illustre, & digne du rang qu'il tenoit dans le monde, detaché de la terre, & absolument resigné à la volonté de Dieu, jouissant d'une entiere liberté d'esprit & de jugement jusques au dernier soupir. Il recom*manda* ardemment ses Peuples à Dieu, & demanda sa benediction avec beaucoup de zele pour les Provinces-Unies, qu'il aimoit avec une extrême tendresse. On remarqua, qu'en priant Dieu pour Elles il poussa un grand soupir, touché sans doute du danger qui les menaçoit. Ce fut ainsi, que ce glorieux Heros pensa jusques au dernier moment à ce qui avoit fait l'occupation de sa vie, & que ne pouvant plus rien faire pour le bien de sa Patrie,

trie, de ses Royaumes, ni de ses Alliez il tâcha au moins de les servir en mourant par ses prieres ardentes, & par les benedictions du Ciel, qu'il leur souhaita avec toutes les marques d'une veritable tendresse, & d'une affection sincere & cordiale. On dit que ce Prince sentant la mort qui s'approchoit, il ferma lui-même ses yeux de ses propres mains, qui tomberent de foiblesse, comme s'il eût voulu empêcher la mort de le priver de la lumiere du jour. Il poussa deux ou trois soupirs, & expira de cette maniere épuisé de force & de vigueur. Il mourut le dimanche 19. de Mars à huit heures du matin. 1702.

Il recommanda fortement, qu'on l'enterrât sans pompe & sans éclat, demandant seulement, que l'on mit son Corps auprès de celui de sa chere & royale Epouse. Il avoit pensé de longue main à son Testament, & sachant fort bien, qu'il étoit mortel comme le moindre des hommes, il disposa de ses biens en faveur du Prince Jean Guillaume Frison Gouverneur hereditaire de Frise, lequel il institua son heritier Universel. Son Testament est en datte de l'an 1695. à peu près sept ans avant sa mort. Ainsi finit ce grand Prince, qui fut l'amour de ses Peuples, les delices des Provinces-Unies, la tendresse de ses Alliez, le sujet de leur confiance, & le lien de leur Union, la terreur de ses ennemis, & l'admiration de tout l'Univers. Il étoit le rejetton de ces illustres Princes d'Orange, qui avoient fondé la Republique des Provinces-Unies, & qui l'avoient élevée à

1702. ce haut point de gloire, où on la voit aujourdhui. Il étoit né contre toute esperance, en un tems que sa Maison étoit dans la desolation par la mort inopinée du Prince son Pere. Le Ciel le fit naître pour relever la gloire de sa Maison, & pour tirer sa Patrie du plus triste Etat où elle eût jamais été, depuis qu'elle s'étoit erigée en Republique libre & Souveraine. Il eut le bonheur d'arrêter les grands progrès que la France avoit faits avec tant de rapidité dans la Guerre qu'elle fit aux Provinces-Unies en l'an 1672. Il eut la gloire en 1688. de delivrer l'Angleterre du joug du Papisme & de la puissance arbitraire, par l'expedition qu'il entreprit pour la secourir dans son extrême besoin.

Ce Prince avoit le genie vaste, heureux & penetrant. Son jugement étoit profond & solide, & l'on peut dire qu'il avoit une sagesse & une prudence sans bornes. Il savoit prendre son parti sur le champ. Les occasions les plus accablantes n'étoient pas capables de l'étonner. Il gardoit son sang froid par tout. Ses lumieres lui faisoient percer les tenebres de l'avenir, autant que l'esprit humain en peut être capable. C'est pour cela qu'il avoit toujours quelque moyen de remedier aux difficultez imprévuës, & de vaincre les obstacles qui se presentoient inopinément. Il étoit d'une sobrieté surprenante, laborieux, vigilant, toujours appliqué aux affaires. Il étoit d'une égalité d'ame, qui se soutenoit par tout sans se démentir jamais. Il étoit doux, humain, affable, & patient. Il étoit d'une valeur surprenante, infatigable à

la

la Guerre, intrepide, & brave au delà de tout ce que l'on peut s'imaginer. Jamais Prince n'a mieux sçu garder le secret des affaires. On ne connoissoit jamais ses entreprises, que par l'execution, tant il en savoit bien cacher le dessein. On raconte, que l'Armée marchant un jour sous ses ordres, un Colonel le pria avec respect de lui dire où l'on alloit. Le Prince le questionna à son tour, & voulut savoir s'il savoit garder un secret. L'Officier lui répondit, qu'oüi : & moi aussi, dit ce grand Prince en riant. 1702.

Il n'a pas toujours reüssi dans tous ses projets. Mais on lui a toujours rendu ce glorieux témoignage, qu'ils étoient formez avec une extrême prudence. On ne lui a jamais vû faire de fausses démarches, & ses ennemis ont toujours avoüé, que s'il manquoit de succès, ce n'étoit pas sa faute. Il tiroit de la gloire du malheur de ses entreprises, par ce qu'elles étoient toujours bien concertées de sa part, & que l'on y trouvoit toujours une prudence singuliere, & une valeur admirable. Jamais la mauvaise fortune n'a pû l'abbattre. Elle ne servoit qu'à redoubler ses forces & son courage. Il étoit redoutable à ses ennemis au milieu de leur victoire, & il avoit toujours des ressources inesperées pour se tirer d'un mauvais pas. Le Prince de Condé, si celebre dans le dernier siecle, ne pouvoit se lasser d'admirer le Prince d'Orange, après l'avoir éprouvé au Combat de Senesse. Le Maréchal de Luxembourg avoit un fonds d'estime incroyable pour lui, & le Roi de France craignoit son genie en Campagne &

1702. dans le Cabinet. On peut dire aussi, que le Roi d'Angleterre a traversé les desseins ambitieux de ce Prince, & qu'il l'a empêché d'engloutir l'Europe. Il a été l'organe dont la Providence s'est servi pour le soutien de la liberté publique, & pour le salut des Provinces-Unies. Toute l'Europe avoit les yeux sur lui, & on le regardoit avec admiration comme le Protecteur des Peuples que l'on vouloit opprimer, & comme le genereux ennemi de la tyrannie, & de la puissance arbitraire, parce qu'il étoit persuadé, que les Princes étoient obligez de regner selon les Loix.

Il haïssoit tout ce qui s'appelle division, & étoit ardent amateur de la Paix. Il oublioit facilement les injures, & ne se soucioit point des loüanges, ni des panegyriques. Il étoit aussi éloigné de ce qui s'appelle vaine gloire, qu'il étoit jaloux de suivre la veritable. Il ne fut jamais capable de se laisser emporter par ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Il sut se garentir des illusions trompeuses de la grandeur. Il sut se maintenir pendant toute sa vie dans une moderation si sage, que sans rien faire, qui fut indigne du rang éminent qu'il tenoit dans le monde, on ne l'a jamais vû entêté de ses differentes dignitez. Il épargnoit sagement ses revenus pour s'en servir utilement selon le besoin qu'il en pouvoit avoir. Ses ennemis ont appellé avarice, ce qui étoit l'effet d'une sage & prudente œconomie. Il aima toujours tendrement sa Patrie, fit paroître une veritable affection à ses sujets, & ne manqua jamais de travail-

travailler fortement pour ceux, qu'il avoit 1702.
promis de proteger. En un mot on l'a toûjours vû égal, sans caprice, d'une extrême probité, enclin au bien, & toujours prêt à se consacrer au service public, & à n'épargner ni sa personne, ni ses soins, ni son travail pour cela.

Il étoit d'une grande experience, & d'une capacité consommée dans la Guerre. Jamais Prince n'entendit mieux le secret d'aguerrir des soldats, & de les faire vivre dans une exacte discipline. Les Troupes qu'il a laissées sur pied dans les Provinces-Unies, ont donné des marques fort distinguées de valeur & d'intrepidité dans toutes les occasions, qui s'en sont presentées depuis le commencement de la guerre. Les Officiers en sont habiles, courageux & fort experimentez. Les soldats sont reglez, obéissans, & intrepides, & on les voit vivre avec beaucoup de retenuë dans leurs Garnisons. A peine sait-on, qu'ils sont dans une ville, que par ce qu'on les voit tracasser par les ruës. D'ailleurs ils s'occupent presque tous à quelque métier pour vivre plus commodément. On doit regarder la bonté de ces Troupes comme l'ouvrage de ce Prince, qui les a renduës capables de ce qu'on leur voit faire aujourd'hui par les sages ordres qu'il avoit établis pour cela. Au reste sa metode a été d'autant plus digne d'admiration; que les Soldats l'ont aimé avec une tendresse incroyable, & qu'il pouvoit les regarder comme autant de Gardes prêts à sa sacrifier pour lui, & à veiller pour sa sureté.

Ce grand Prince avoit acquis toutes ces

1702. éminentes qualitez dans l'école de l'affliction. Sa Maison avoit été fort abbaissée par la mort de Guillaume second Prince d'Orange son Pere. Les ennemis particuliers de sa Maison l'avoient tenu fort bas pendant sa jeunesse. La fatale revolution arrivée en 1672. par la Guerre que la France declara aux Provinces-Unies, le tira de l'inaction dans laquelle il avoit vêcu jusques-là. Mais il parut alors sur le Theatre du monde, par ce que les peuples voulurent qu'on le rétablit dans les Charges de ses Ancêtres. Alors on le vit dans un éclat digne de sa naissance. Ce fut dans l'obscurité de sa jeunesse, qu'il apprit à se vaincre soi-même, & à se rendre capable de bien gouverner. La nature lui avoit donné un Genie propre à commander. Il apprit à le faire d'une maniere glorieuse pour lui, en apprenant à bien obéir. La grande soumission qu'il eut pour ses Souverains, le rendit propre à regner & à bien gouverner une Monarchie. Jamais les Anglois n'ont eu de Prince qui les ait conduits avec plus de sagesse, ni qui les ait laissez dans une plus grande liberté. Il ne les gouvernoit pas avec fierté. Il les traitoit en Pere. Aussi peut-on dire qu'il a été l'amour & les delices de ses Peuples, qui ont eu tous les sujets du monde de se loüer de la sagesse, & de la moderation avec laquelle il a regné sur eux.

Dés qu'il fut appellé au Gouvernement, & qu'il eut surmonté les obstacles qui l'avoient empêché de paroître, il travailla au salut de sa Patrie, & il y travailla avec succès. Alors

on vit paroître cette vaste intelligence, & cette Politique consommée, qu'il a fait paroître dans toute sa conduite. Il arrêta les conquêtes de la France, chassa l'ennemi du sein de sa Patrie, & eut le bonheur d'en être le Liberateur, & le Restaurateur. Les Peuples des Provinces-Unies sentirent d'abord les effets de sa grande capacité, & l'on avoit quelque espece de regret de ne l'avoir pas plûtôt appellé aux affaires. Il remit donc la Republique dans son ancienne splendeur, qui penetrée de reconnoissance pour les grands services qu'il lui avoit rendus dans son extrême besoin, lui confia ses vaisseaux & ses Troupes, pour aller delivrer le Royaume de la Grande Bretagne, & ce Prince s'employa si heureusement à cette grande & noble entreprise, qu'il le delivra de toutes ses frayeurs, & assura en même temps sa Religion & la liberté. Aussi les peuples de cette grande Monarchie s'en recompenserent en le mettant sur le Trône, qui étoit vacant par l'abdication de Jaques II. C'est ainsi que ce Prince, qui avoit eu le bonheur de sauver sa Patrie, fut encore l'organe de la délivrance d'Angleterre, comme si Dieu ne l'eut mis au monde que pour être le fleau des Tyrans, & le Protecteur des peuples que l'on vouloit opprimer. 1702.

Il eût été à souhaiter pour le bonheur de l'Europe, que la Providence eut laissé ce grand Prince sur la terre encore quelques années, pour diriger les importantes affaires qu'il avoit si sagement ébauchées, dans le des-

1702. sein de rétablir la tranquillité dans l'Europe en abbattant le pouvoir exorbitant de la France. Mais son dernier jour étant venu, la mort le faucha au milieu des grandes occupations que l'état de l'Europe menacée lui donnnoit. Il mourut trop tôt pour voir l'effet de ses soins pour le bien public. Mais au moins il eut la satisfaction en mourant d'avoir preparé tout ce qui pourvoit servir au grand dessein qu'il avoit formé. Il étoit naturellement sage & prévoyant, fort instruit par sa Religion à se soumettre en toutes choses aux volontez du Ciel, & à regarder les choses du monde comme fragiles, comme perissables, comme fort peu assurées. Il donna ordre à tout ce qui dépendoit de lui pour l'execution de son projet, & quand la mort se presenta à lui, il l'envisagea sans frayeur, & acheva de pourvoir à tout ce qui avoit encore besoin de sa direction. Il mourut detâché du monde, soumis aux ordres d'enhaut, & plein de la satisfaction d'avoir heureusement soutenu les grands Caracteres dont le Ciel l'avoit revêtu, en combattant courageusement pour la bonne cause, en maintenant les Droits de sa Patrie, en reglant tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ses peuples, & en s'occupant à conserver la liberté de l'Europe.

Tout ce qui se fait encore aujourd'hui pour les interêts communs des Alliez, s'execute sur le Plan, que cet invincible Prince en avoit dressé avant sa mort. Les Provinces-Unies ont sa Memoire en benediction, & leurs

leurs Peuples prennent plaisir à suivre les sages reglemens, qu'il a faits pendant sa vie pour l'affermissement de leur repos, & de leur liberté. Les Alliez se souvenans, qu'il les a souvent garentis de la main de l'ennemi commun, agissent sur le pied des Maximes qu'il a établies entr'eux pour leur union. Ainsi l'on peut dire, que ce Heros, qui n'est plus, conduit encore toutes leurs affaires après sa mort, par ce que son esprit regne encore parmi eux, & qu'il est l'Ame de tous leurs desseins. Heureux s'ils entretiennent avec soin l'Union qu'il y a établie par son extrême prudence; & s'ils continuent à se gouverner sur le plan que ce grand Prince avoit dressé pour leur avantage commun. 1702.

Il fut ouvert après sa mort, & l'on reconnut que ce Prince n'eût pas pû vivre trois mois, quand il ne lui seroit rien arrivé. Sa chute ne hâta pas ses jours. Toutes les parties internes étoient usées, & ne pouvoient plus faire leurs fonctions. On trouva des corps étrangers dans le cœur, qui empêchoient la circulation ordinaire. Il ne lui restoit presque plus de sang dans les veines, & l'on fut surpris, qu'il eut vêcu aussi longtemps qu'il avoit fait, sur tout si l'on vient à reflechir sur son temperament foible & délicat. Il étoit né le 14. de Novembre 1650. huit jours après la mort du Prince son Pere. Ainsi il étoit âgé de cinquante & un an quatre mois & cinq jours, quand il mourut. Il laissa les Provinces-Unies dans un état si avantageux, que l'union subsistant entre l'Angle-